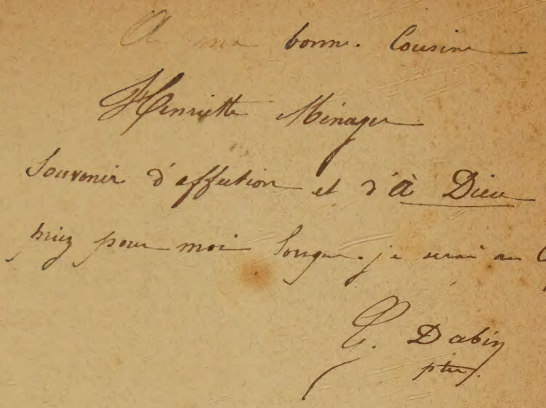
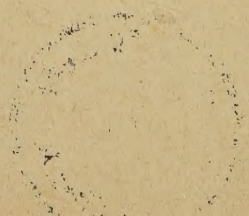


CONFÉRENCES

AUX

MÈRES CHRÉTIENNES

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.



CONFÉRENCES

AUX

MÈRES CHRÉTIENNES

PAR L'ABBÉ CHARLES GAY

CHANOINE THÉOLOGAL ET VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS
AUTEUR DE LA VIE ET DES VERTUS CHRÉTIENNES

Omnia et in omnibus Christus.
SAINT PAUL.

OUVRAGE APPROUVÉ
PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS

TOME I

LA FEMME FORTE

LIBRAIRIE DE HENRI OUDIN,
H. OUDIN FRÈRES, SUCCESSEURS

POITIERS
4, rue de l'Éperon, 4.

PARIS
68, rue Bonaparte, 68.

1877

ALMA COLLEGE
248.44
LIBRARY
G25
Alma, California

48187

LETTRE

DE

Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

Monsieur l'abbé,

Votre livre « De la vie et des vertus chrétiennes » *a produit et il continue de porter des fruits si précieux et si multipliés, que l'annonce de votre seconde publication est d'avance un sujet de joie pour tous ceux aux yeux de qui la divine Sagesse est le premier et le plus désirable de tous les biens (Sap.,* VIII, *2-9). C'est, à mon sens, un des phénomènes et des symptômes rassurants de l'heure actuelle, qu'un livre de cette trempe ait pu se concilier le suffrage de tant de milliers de lecteurs appartenant aux conditions les plus diverses. Il ne faut pas désespérer d'une génération au sein de laquelle une phalange encore nombreuse se montre capable d'accepter et de goûter la doctrine chrétienne ainsi présentée; et je ne puis douter que ceux de nos frères séparés qui s'applaudissent d'y avoir appris à mieux connaître la personne et l'esprit de notre divin Sauveur, ne finissent par y rencontrer l'Église, en laquelle seule Jésus-Christ vit et respire de la sorte.*

Vos « Conférences aux mères chrétiennes » *achèveront un travail si heureusement commencé. Inutile de dire que, là encore, Jésus-Christ fait tout le fond de l'ouvrage. Mais, ayant à le montrer à des femmes et à des mères, vous avez voulu le leur offrir dans ces deux miroirs divins, Marie et l'Église, les types de toute maternité, les modèles suréminents des mères chrétiennes.*

Le chapitre de la Femme forte, *dont l'explication remplit votre premier volume, n'a jamais eu, que je sache, au triple point de vue de l'histoire, de la doctrine et de la morale, un si complet et si beau commentaire. Après deux premières conférences de pure introduction, entrant dans le mystère intime de la Femme forte, vous n'y faites pénétrer l'âme chrétienne qu'à la suite de la Mère et de l'Épouse du grand Roi. Et la conclusion très-légitimement déduite au cours de la vingt-septième conférence, c'est que « Celle qui a surpassé toutes « les autres » :* Tu supergressa es universas *(Prov.,* xxxi, *29), n'a toute sa réalité et toute sa plénitude que chez les deux mères surnaturelles, la sainte Vierge Marie et la sainte Église catholique : deux aspects éminents de cette lumière souveraine qui est Jésus-Christ. De ces points culminants, vous embrassez et vous déroulez la perspective de la dignité, de l'honneur, des devoirs de la femme chrétienne, considérée simultanément ou tour à tour comme épouse, comme mère et comme maîtresse de maison.*

Ce que cette suite de discours a de particulièrement remarquable, c'est la variété des tons et des couleurs qui s'y succèdent, et que le sujet comportait en effet. Car si, par ses côtés d'interprétation mystique, la parabole de la Femme forte touche aux cimes du plus haut idéal, elle s'applique indubitablement, dans son sens littéral, aux réalités positives de la vie commune, qu'elle relève et grandit par l'esprit surnaturel dans lequel elle enseigne à les accomplir : en sorte qu'on peut dire de la femme chrétienne taillée sur ce modèle, que rien n'est au-dessus ni au-dessous d'elle, adonnée qu'elle est en même temps à tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus ordinaire. De là découle une bien douce satisfaction pour la piété filiale, qui se sent émue à la pensée de tout ce que contiennent de grandeur et de mérite, aux yeux de Dieu, les actes journaliers de nos mères, quand elles sont conduites par le mobile chrétien.

Ce que j'ai dit du premier volume, je le dis pareillement du second, où l'étude successive de nos mystères et de nos fêtes donne de grandes lumières sur le mystère général du christianisme, et contribue puissamment à former Jésus-Christ dans les âmes.

La plupart de ces conférences sont autant de petits traités théologiques, renfermant, dans leur sobriété

si pleine, la doctrine des plus gros volumes. L'expression y est souvent hardie sans cesser d'être juste: juste en proportion même de cette hardiesse qui convient aux contemplateurs expérimentés des mystères divins. L'enseignement moral et pratique y est également sûr: encore qu'il vise toujours au parfait, on y sent partout une miséricordieuse condescendance et une admirable mesure.

Dans l'un des Livres saints nommés sapientiaux, la « Sagesse », qui n'est autre que le Verbe divin, nous dit que « ceux qui l'élucident, auront la vie éternelle »: qui elucidant me, vitam æternam habebunt (*Eccli.*, XXIV, *31*). *Ce sera et c'est déjà, Monsieur l'abbé, la récompense de vos doctes et féconds travaux; et je demande à Notre-Seigneur qu'il vous accorde assez de force pour nous faire profiter de tout ce que sa lumière et sa grâce nous tiennent encore en réserve dans les trésors de vos écrits.*

Rien ne se peut ajouter, Monsieur l'abbé, aux sentiments que vous a voués de vieille date votre évêque et votre serviteur en Jésus-Christ,

† LOUIS-ÉDOUARD, *évêque de Poitiers.*

Poitiers, le 13 janvier 1877.
En la fête de saint Hilaire et au jour Octave de l'Épiphanie de N.-S.

PRÉFACE

En commençant la préface de notre livre : *De la vie et des vertus chrétiennes,* nous disions que ce premier ouvrage était le fruit de notre ministère. Ainsi en est-il de celui-ci. Dès notre arrivée, déjà ancienne, à Poitiers, nous fûmes chargé par le grand Évêque qui, depuis tant d'années, en illustre le siége, d'organiser, et dans la ville et dans le diocèse, l'œuvre *des mères chrétiennes,* qui n'y était point encore établie [1]. Chère à son cœur où vit, si pieux et si touchant, le culte de toutes les saintes maternités, cette nouvelle association souriait à son zèle. La mère, c'est presque la famille ; la famille, c'est la société. Où s'arrête le bien qu'on

1. Cette Œuvre, fondée à Lille par Mme la Présidente Louise Josson, actuellement religieuse dans la congrégation de Notre-Dame de Sion, fut ensuite établie à Paris, où elle reçut en 1851 la consécration du Souverain Pontife, et fut élevée par lui à la dignité d'archiconfrérie. Le siége de cette archiconfrérie est maintenant la maison-mère des Religieuses de Notre-Dame de Sion. Les confréries particulières y sont canoniquement agrégées moyennant une ordonnance épiscopale et un diplôme d'affiliation. A l'heure présente, ces confréries provinciales se comptent par centaines. Nous n'en avons pas moins de quarante dans le seul diocèse de Poitiers.

fait en sanctifiant une mère ? Et si celles qu'on sanctifie arrivent à former des légions, quelle est la portée d'un tel fait ? L'œuvre était donc utile et d'une rare opportunité. De plus, il était manifeste que cette semence qui, partout où on l'avait jetée, avait produit de si excellents fruits, confiée à la bonne et fidèle terre du Poitou, y ferait lever des moissons abondantes. Excité par cette espérance que la suite a bien justifiée, et fort de cette grâce qui accompagne infailliblement les missions légitimes, nous entreprîmes ce doux travail, lequel consistait surtout à prêcher une fois chaque mois les associées de plus en plus nombreuses enrôlées sous notre bannière.

Longtemps nous ne pensâmes à rien de plus qu'à continuer de notre mieux cet humble ministère de la parole, et nous nous y serions certainement tenu, si bien des fois, et avec instance, nos auditrices ne nous avaient demandé de rédiger et de leur communiquer les notes qui nous servaient pour ces prédications. Nous hésitâmes d'abord, nous demandant devant Dieu si des instructions si imparfaites, souvent et forcément préparées à la hâte au milieu d'occupations multiples et de travaux d'un genre tout différent, valaient vraiment la peine d'être offertes au public ; et si même en les perfectionnant, selon qu'il nous était possible sans en changer le fond ni en modifier le premier caractère, nous pourrions parvenir à en former un livre, c'est-à-dire un ensemble dont les parties fussent reliées entre elles, et qui, intéressant les mères, pût les aider à mieux compren-

dre leur état, comme aussi à en remplir plus exactement les devoirs. On nous encouragea, on nous pressa, et nous finîmes par croire qu'il était bon, en nous confiant en Dieu, de donner satisfaction aux désirs de nos associées.

Telle est l'histoire de ces conférences. Depuis deux ans nous y avons donné tous nos soins, choisissant parmi tant de sujets traités par nous de vive voix au cours des circonstances, ceux qui nous ont semblé offrir plus d'intérêt, et tâchant de donner la forme convenable à chacun de ceux que nous avions choisis.

L'ouvrage a deux parties distinctes, qui cependant s'enchaînent et se complètent l'une l'autre. La première est une explication étendue et variée de cette admirable parabole de la *Femme forte* qui se trouve, dans l'ancien Testament, au livre des Proverbes. Cette parabole, éclairée par la lumière évangélique, est une sorte de manuel divin à l'usage de l'épouse et de la mère chrétienne. Beaucoup d'anciens l'ont commentée, et même plusieurs modernes. Il ne nous a point paru qu'ils en eussent épuisé la matière, et ils n'en ont certainement point tiré tous les enseignemeents qu'elle contient. D'ailleurs chaque âme est comme un instrument qui, sous la main unique du Christ, parole éternelle et temporelle de Dieu, a ses vibrations propres et rend des sons particuliers. De plus, malgré l'unité essentielle de la nature humaine, chaque époque de l'humanité a son génie, ses besoins, ses goûts, ses faiblesses. Il est simple que, de manière ou d'autre, mais d'abord par sa

sainte Église, qui est ici-bas son organe institué, la divine Providence y pourvoie. C'est des peuples et des siècles, aussi bien que des individus, que s'entend cette parole inspirée à David : O Dieu, « c'est tous les jours de ma vie « que votre miséricorde me suivra pas à pas » [1]. Et voilà pourquoi, de ce « trésor du Père de famille dont parle l'Evangile, on peut toujours tirer « des « choses nouvelles aussi bien que des choses ancien- « nes [2] ».

A ce texte sacré et d'une fécondité prodigieuse, nous avons, sans difficulté, rattaché les principaux devoirs de la femme et de la mère chrétienne : mêlant, comme nous pensons qu'il est bon de le faire toujours, le dogme à la morale, et fondant tout d'ailleurs sur ce mystère de Jésus-Christ qui est, dit saint Paul, « le seul fondement » capable de porter les édifices divins [3], appuis eux-mêmes de toutes les constructions humaines. Cependant, à raison de la nature et du but spécial de notre œuvre, nous avons dû cette fois étudier surtout ce mystère dans ses premiers produits créés qui sont la sainte Vierge et l'Église. Là sont les types de la maternité chrétienne ; et c'est « les yeux « fixés sur ces montagnes [4] », que les mères qui ont le sens de leur baptême et veulent avec intelligence le bien de leurs enfants, doivent vivre, marcher et travailler.

1. Psaum. XXII.
2. Matth. XIII, 52.
3. I Cor. III, 11.
4. Psaum. CXX, 1.

La seconde partie des conférences, qui en forme le second volume, est intitulée : *Fêtes et mystères.* Nous y avons suivi l'ordre indiqué par le calendrier de notre Confrérie, nous arrêtant à chacune des stations qu'il nous marque, et étudiant soit les faits divinement humains qui y sont proposés à notre foi, soit les saints personnages qui nous y sont offerts en exemple. Il nous semble que ces conférences des fêtes peuvent jeter quelque jour sur l'ensemble du christianisme, et mener même les âmes qui les voudront bien méditer, à cette conception nette et forte, à cet amour profond, ardent, pratique de la doctrine évangélique qui deviennent, avec la grâce, le principe du progrès spirituel et la garantie du salut.

Cette connaissance vitale dont nous parlons, cette science cordiale du Christ qui éclaire et prend tout notre être, est pour désenchanter de toutes les vanités du monde, et faire que, sans dédaigner ceux qui y vivent, mais en plaignant beaucoup ceux qui vivent selon son esprit, on juge dans la vérité les choses et les personnes [1] ; et que, pour soi, on est très-décidé à vivre ailleurs, plus haut, dans ces hauteurs sereines et libres que saint Paul nomme déjà le ciel, demandant aux chrétiens d'y avoir dès maintenant « leur conversation [2] », c'est-à-dire d'y établir leur séjour et d'y fixer leur cœur.

Si dans une mesure quelconque nous avions, par notre

1. I Cor. II, 15.
2. Philipp. III, 20.

humble travail, procuré ce bien à n'importe quelles âmes, nous en aurions une joie immense et nous en rendrions à Dieu des remerciements éternels. Mais si, grâce à sa chère et indispensable bénédiction, notre livre produisait un tel fruit dans l'âme de beaucoup de mères, nos meilleurs vœux seraient comblés, toutes nos prières exaucées, et nous ne savons pas dire la gratitude qui remplirait notre cœur.

Les mères, nous l'avons dit plus d'une fois dans ce livre, les mères sont notre espoir. Que partout en France et en Europe, les mères deviennent et se maintiennent chrétiennes : alors malgré l'effroyable accroissement des puissances mauvaises et la tyrannie perfide et violente qu'elles exercent à peu près partout; malgré l'apostasie des pouvoirs publics et l'antichristianisme de plus en plus hardi des Constitutions et des lois qui régissent les nations modernes ; malgré ce déluge d'erreur, de corruption et d'impiété auquel ces prévarications insensées livrent les peuples, tout peut être réparé et tout sera sauvé. Mais le christianisme des mères est l'une des premières conditions de ces réparations et de la paix qui les doit suivre ; comme aussi la première condition pour que les mères soient chrétiennes, c'est que toutes prennent modèle sur ces deux Mères divines de qui elles sont nées selon la grâce, à savoir l'Église et Marie.

Malgré le nombre et la diversité des sujets que nous avons traités, nous ne pouvions prétendre appro-

fondir ni même toucher tous ceux qui se rapportent à la maternité chrétienne. Mais, si nous ne nous trompons, quiconque lira attentivement ces soixante conférences y trouvera les principes assez clairement et complétement exposés, pour que l'extension aux sujets analogues et l'application pratique aux cas particuliers ne soit pas difficile. « La piété est utile à tout », dit saint Paul [1]. Aussi nous sommes-nous principalement attaché à fonder, à former, à nourrir la piété.

Nous n'avons pas donné grande place, en ces conférences, à la description et à la critique des mœurs *mondaines*. On a cet honneur et cette joie à Poitiers que, si l'esprit du monde s'y est glissé comme partout, il y est du moins retenu dans des bornes étroites et forcé à mille réserves qu'ailleurs hélas ! il ne garde point. C'eût donc été faire une chose superflue et presque injurieuse pour ces mères déjà si chrétiennes à qui nous avions à parler, que d'insister devant elles sur des conduites qui ne sont pas les leurs, et de leur peindre des désordres qui leur sont inconnus. Au reste, il ne nous a jamais semblé que ces sortes de censures, plus ou moins pittoresques, eussent d'autre résultat bien marqué que de faire briller l'esprit de l'orateur ou de l'écrivain qui s'y risque, et d'égayer agréablement ceux qui l'entendent ou le lisent. Il ne

1. I Tim. IV, 8.

s'agit pas pour nous d'égayer, mais de guérir. Le moyen souverain de rompre tant d'attaches vaines ou honteuses, dans lesquelles, à cause de la malice du monde et de sa propre faiblesse, le pauvre cœur humain se laisse si souvent engager, c'est, selon nous, cette grande lumière chrétienne dont le divin Maître a dit : « La vérité « vous délivrera [1] ». Le meilleur miroir à poser devant une âme mondaine, ou même pécheresse, le miroir qui la peut détromper et sauver, ce n'est pas celui qui lui représentera sa propre image, si laide qu'elle soit; c'est celui où elle verra la sainte et ravissante image de Dieu, qui est le Christ Jésus Notre-Seigneur.

Fasse la divine bonté que ce livre soit lu, médité et compris, si, comme nous le pensons, et comme plusieurs bons juges ont bien voulu nous l'assurer, il contient un peu de cette *vie* que Dieu, en Jésus-Christ, est venu nous donner sur la terre; de cette *vie* dont toutes les créatures ont faim, et dont, malgré tant d'apparences contraires, notre siècle semble encore plus affamé que les autres [1]. Qu'il soit lu par les mères et par les femmes mariées pour qui il a été plus spécialement écrit; qu'il soit lu même par les jeunes filles en âge de choisir leur voie et de se fixer dans tel ou tel état : il nous semble qu'en vérité toutes y peuvent tout lire. Formerons-nous un dernier souhait? Que ce livre soit lu aussi par les

1. Jean VIII, 32.

époux, chrétiens ou non, des mères chrétiennes. Outre les utiles leçons qu'ils y pourront rencontrer pour eux-mêmes, puisque, entre époux, la plupart des devoirs sont communs, il est bon que, de notre temps surtout, où la sainte Église de Jésus-Christ a été méconnue de beaucoup pour avoir été outrageusement calomniée par plusieurs, les hommes sachent pourtant au juste ce qui en est de l'enseignement que cette Église donne aux femmes; et quelles épouses et quelles mères seraient celles qui, fidèles à son enseignement, ne s'inspireraient que de l'esprit dont elle s'efforce de les remplir.

Poitiers, 12 janvier 1877.

Veille de la fête de S. Hilaire.

PREMIÈRE PARTIE

LA FEMME FORTE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX CONFÉRENCES.

DU TRIPLE BUT DE L'ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES ET DE TROIS SORTES DE FRUITS QU'ELLE DOIT PRODUIRE.

Ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.

Voici que je vous annonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple. (Luc. II, 10.)

L'apparition du Verbe incarné sur la terre est la grande fête du genre humain. Que Dieu vienne ici-bas, qu'il naisse comme nous d'une femme et prenne place dans l'histoire des enfants d'Adam, c'est la nouvelle par excellence. Aucun autre événement n'a la portée de celui-ci : il n'y en a pas qui, en excitant davantage notre reconnaissance, doive produire en nous tant de joie. Voici tout à l'heure dix-neuf siècles que les anges, se montrant dans les hauteurs des cieux, l'annonçaient aux bergers de la campagne de Bethléem. Depuis lors cette annonce bénie n'a plus cessé dans le monde. Les apôtres l'ont portée jusqu'aux

extrémités de la terre [1], et le premier mandat de l'Église qui est leur héritière, est de la répéter chaque jour sous tous les cieux, de manière à ce que toute âme vivante l'entende. Cette nouvelle, cette *bonne nouvelle*, selon son nom grec qui est devenu son nom dans toutes les langues, vous savez que c'est l'*Évangile*. Entendre cet Évangile divin, c'est la condition et le prélude de la vie de la grâce ; y croire, en l'entendant, c'est le commencement de cette vie ; le réduire en pratique, c'est la faire grandir et mûrir ; voir enfin dans une pleine évidence et posséder en perfection la lumière, l'amour, la paix, le bonheur sans mesure cachés dans cette annonce et proposés d'abord à notre foi, c'est la vie et la grâce à son comble, ce que la sainte théologie nomme la gloire, le ciel ou la vie éternelle.

J'ose emprunter ici la parole des bons anges pour annoncer l'établissement de l'association des mères chrétiennes et l'ouverture des conférences qui devront vous être faites à chacune de nos réunions : « Voici que je vous évangélise « une grande joie qui sera celle de tout un peuple ». Je dis : j'ose, et j'ai tort, car, en vérité, j'use d'un droit. L'œuvre qui naît aujourd'hui n'est qu'un fruit de cet arbre dont la main de notre Père céleste a jeté le germe dans le sein virginal de Marie, et que Bethléem a vu éclore. Elle n'est, comme toute œuvre chrétienne, qu'un fragment de cette œuvre immense dont Jésus-Christ disait, la veille du jour où il allait mourir : « Père ! j'ai consommé l'œuvre que « vous m'avez donnée à faire » [2]. Nos assemblées ne sont qu'une image abrégée de cette grande assemblée de la famille de Dieu qui est la sainte Église catholique. Les paroles que je vous dirai ne seront jamais, je le veux, je l'espère et j'en demande à Dieu la grâce, que l'écho très-

1. Psaum. XVIII, 5. — Act. 1, 8.
2. Jean. XVII, 4.

fidèle de cette parole divine qui est Jésus enseignant le monde par l'Église, après l'avoir enseigné lui-même dans les jours de sa vie mortelle. Mon texte est donc de mise : ce qui semblait une audace n'est qu'un acte de foi. En vérité, « je vous annonce aujourd'hui une grande joie », une joie sainte, une joie toute céleste, une série indéfinie de joies saintes et célestes. Il est écrit : « Vous puiserez « joyeusement des eaux aux sources du Sauveur » [1]. Une de ces sources bénies vient de jaillir du sol qui vous porte. Heureuses mères ! Dieu vous accorde un grand bienfait. Dieu vient et se donne à vous sous une forme nouvelle. Quant à lui, je vous l'affirme, il vient pour demeurer ; et son don sera sans repentance [2] : reste que vous compreniez ce don et que vous en tiriez le fruit qu'il renferme en demeurant fidèles à celui qui vous le fait.

Je vous dirai avant tout ce que cette œuvre me paraît être, et vous en déduirez vous-mêmes l'estime où vous la devez tenir, comme aussi le zèle humble et ardent avec lequel il convient que chacune de vous s'y emploie.

La pieuse association dans laquelle vous entrez est une œuvre de sanctification pour les mères, une œuvre de salut pour les enfants, une œuvre de régénération pour la société tout entière.

I. Je place en première ligne votre sanctification personnelle : cette sanctification, en effet, est pour vous l'œuvre des œuvres. Sans cette culture assidue de votre âme, sans ce soin éclairé et actif de votre perfectionnement moral, tout ce que vous feriez serait vain. La première volonté de Dieu sur vous, sa volonté éternelle, celle qui est au fond de la parole qui vous a créées, du sacrifice qui vous a rachetées, des grâces qui vous sont chaque jour prodi-

1. Isaï. XII, 3. — 2. Rom. XI, 29.

guées, c'est que vous deveniez des saintes [1], pour devenir par là des bienheureuses. Depuis que vous êtes nées ou même conçues, vous n'avez pas échappé un seul instant aux conduites, aux influences, à l'action de cette sage et toute-puissante bonté qu'on nomme la Providence. Votre sanctification a été l'unique secret de toutes ces divines opérations. Dons, pardons, peines, joies, tout a été, tout va, tout ira à vous sanctifier. Ah ! si l'on avait la foi qui convient, la foi que Dieu mérite, se plaindrait-on jamais ? Car si l'amour est quelque part, il est assurément dans cette volonté sanctifiante. Se plaint-on d'être aimé ? Qu'on se plaignît à Dieu, cela se conçoit quand on souffre; et loin de nous l'interdire, Jésus semble nous y inviter [2]. Mais se plaindre de Dieu ! cela devrait nous être impossible. Quoi qu'il en soit, Dieu ne se laisse pas vaincre,et ces plaintes mêmes ne le découragent point. Mais il en faut venir à reconnaître ce qu'il fait, ce qu'il veut, ce qu'il donne ; et, par suite, à se soumettre, à se livrer et à s'abandonner à lui. L'union humble et confiante de notre volonté libre à sa volonté souveraine fonde notre sainteté ; plus cette union se perfectionne, plus notre sainteté grandit. La vie n'est que le temps que Dieu nous accorde pour procurer ce progrès ; nos actes ne doivent pas avoir d'autre but ; il n'y a pas d'autre emploi légitime à nos heures. Or, l'œuvre qui s'établit ici est un moyen excellent pour nous rappeler ce devoir et nous aider à l'accomplir.

Avant tout, vous y recevrez l'enseignement chrétien. Quel trésor et quelle source ! trésor de vérités, source de vertus et de justice. C'est l'enseignement chrétien qui a

1. I Thessal. IV, 3.
2. Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui souffrez. Matth. XI, 28.

renouvelé la face du monde. En nous envoyant Jésus-Christ, Dieu nous a dit son Verbe : apparu ici-bas, ce Verbe lui-même s'est dit à nous, nous révélant tout ensemble et lui-même et son Père, avec qui il est un seul Dieu [1] : et quand ayant donné son sang, après avoir donné sa parole, il est ressuscité pour nous d'entre les morts [2], avant de remonter au ciel, principe et terme de son voyage, étendant aux apôtres la mission qu'il avait reçue, il en a résumé la grâce et l'exercice dans ces mots qu'il leur a solennellement adressés : « Allez, enseignez « tous les peuples [3]. » C'est parce que, au prix de leur vie, les apôtres ont obéi à ce divin mandat et l'ont passé à d'autres, institués et sacrés par eux à cette fin, c'est pour cela, dis-je, qu'un jour inaltérable n'a plus cessé de luire ici-bas dans l'atmosphère des âmes.

Vous avez eu le bonheur de naître dans cette lumière du christianisme ; dès l'enfance elle vous a pénétrées ; votre esprit en est tout imbu. Si par le fait de la malice du monde et de votre propre infidélité, il s'y est parfois mêlé des ombres, jamais pourtant elles n'ont ramené en vous la nuit complète. Vous avez très-probablement blessé ou même trahi l'amour, vous n'avez pas perdu la foi ; et votre foi, Dieu aidant, a toujours réveillé votre amour. Vous savez donc en partie le prix de l'enseignement chrétien.

Vous le recevrez ici, mais revêtu d'un caractère spécial, ce qui ne peut qu'accroître son efficacité. Il sera tout particulièrement approprié à votre état : un état fort complexe et qui n'est grand à tant de titres, que parce qu'il implique de grands devoirs ; devoirs sacrés, devoirs nombreux et,

1. Jean x, 30.
2. Rom. iv, 25.
3. Matth. xxviii, 19.

dans bien des cas, difficiles. Nous aurons à vous rappeler, sinon toujours à vous apprendre, ce que vous devez à Dieu, au prochain, à vous-mêmes : et non-seulement comme chrétiennes vivant dans le monde, ce qui va déjà loin, mais encore comme épouses et comme mères, ce qui ouvre devant vous une vaste carrière d'obligations, de vertus et, disons-le tout de suite, de sacrifices. Certes, je n'ignore point ce qu'il y a de faiblesse dans notre volonté. De toutes nos puissances intérieures c'est la plus blessée par la chute, que seule d'ailleurs elle a consommée. N'est-il pas vrai cependant que surtout après ce relèvement divin qui est en nous l'effet du baptême, notre principal obstacle, dans l'accomplissement de nos devoirs, n'est pas tant notre volonté, qui si souvent est bonne et droite, que l'infirmité et l'ignorance de notre entendement nous empêchant de discerner la voie à suivre et l'acte précis que Dieu attend de nous ? Voir habituellement et nettement son devoir est une grâce insigne, et David traduisait le besoin de tout le genre humain quand il criait à Dieu : « Seigneur ! « apprenez-moi à faire votre volonté [1] : Seigneur ! dé- « couvrez-moi ma route » [2].

Eh bien ! cette science pratique, précieuse entre toutes, nous nous efforcerons de vous la donner ici : et non-seulement au cours des circonstances et selon le mouvement que nous croirons venir de Dieu, nous vous exposerons vos devoirs, mais nous tâcherons de vous montrer la splendeur dont Dieu les entoure ; les raisons dont il les appuie ; les grâces de toute sorte qu'il vous propose et vous confère afin que vous n'y manquiez jamais, et les salaires inouïs dont il paie vos moindres services. Ainsi tout vous sera facilité ; vous subirez même tôt ou tard ce charme

1. Psaum. CXLII, 10.
2. Ibid. 8.

presque irrésistible que l'Évangile appelle les attraits de Jésus [1], et vous commencerez de goûter ces délices qu'à chaque page des Écritures l'Esprit-Saint promet à ceux qui aiment Dieu [2]. Cela ne va à rien de moins qu'à transformer divinement votre âme et votre vie.

Toutefois notre chère doctrine n'est pas l'unique moyen de sanctification que cette œuvre contient pour vous. Le seul fait de votre entrée dans cette pieuse confrérie est certainement de votre part un engagement moral de mener une vie plus chrétienne ; mais vous y êtes plus qu'engagées, vous y êtes encouragées, vous y serez aidées. Vous vous servirez mutuellement de modèles, de soutien, d'aiguillon. « Le frère aidé par le frère, dit le Sage, est comme une ville « bâtie sur le rocher et munie de solides remparts » [3]. Oh ! l'union dans le Christ ! c'est une force invincible. Vous vous rappelez cette douce promesse : « Là où vous « êtes deux ou trois assemblés en mon nom, moi, j'y suis « au milieu » [4]. Jésus devient donc alors *notre centre* ; et graviter autour de Jésus, dans l'orbite, dans le voisinage et sous l'attraction de Jésus, quelle vie, quelle sûreté, quel bonheur et quelle gloire ! Ainsi en sera-t-il de vous. En vous rapprochant les unes des autres par cette communauté active de foi, d'espérance, d'intérêts spirituels, de saints désirs, de prières, d'œuvres de religion et de piété, vous vous rapprocherez du maître ; du maître qui est aussi l'ami, l'ami qui vous veut tous les biens et qui peut absolument tout ce qu'il lui plaît de vouloir. Priant plus souvent, priant mieux et priant ensemble, vous obtiendrez plus de grâces et des grâces plus signalées que celles qui eussent réguliè-

1. Jean XII, 32.
2. Psaum. XXX, 20.
3. Prov. XVIII, 19.
4. Matth. XVIII, 20.

rement suivi votre prière particulière. Plus riches de grâces, vous serez plus promptes aux vertus ; plus vertueuses, vous marcherez plus vite dans ce chemin de la perfection où nous sommes tous appelés, Jésus, disant à tous les hommes : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est « parfait » [1]. Or, c'est là la sainteté. Et que dire de cette assistance régulière au saint sacrifice et de ces communions plus rapprochées et plus ferventes ? Elles ne sont pas obligatoires ; mais sans beaucoup tarder, votre cœur vous y obligera, et Dieu sait avec quel empire. Vous rentrerez dès lors chaque fois dans vos familles, renouvelées, éclairées, fortifiées, meilleures ; et chacune deviendra dans sa propre maison cette lampe évangélique qui emplit de clartés le lieu où elle est posée et réjouit saintement tous ceux qu'elle éclaire [2].

C'est le second fruit de cette œuvre, et il naît du premier. Vous sanctifiant d'abord, elle doit inévitablement sanctifier vos proches et avant tout vos enfants.

II. Vos enfants ! c'est votre première affection, c'est votre principal devoir, c'est votre préoccupation constante. Oh ! comme Dieu fait voir qu'il les aime en permettant, en voulant que cette confrérie s'établisse !

Il y a au plus intime de vos cœurs un amour profond, tendre, énergique ; un amour que, dans l'ordre de la nature, j'appellerai le plus divin de tous, parce que, de tous les amours humains, il est incontestablement le plus pur, le plus désintéressé et le plus dévoué : c'est l'amour de ces êtres bénis que, par la volonté aimante de Dieu, vous avez mis au monde. Vous les aimiez déjà avant de les avoir vus ; et quand pour la première fois vos lèvres ont baisé leur visage, il y avait bien longtemps que votre

1. Matth. v, 48. — 2. Ibid. v, 15.

cœur les couvait tout entiers. C'est parce que vous les aimiez ainsi que tant de souffrances endurées pour leur donner le jour vous ont paru légères. Et depuis lors, cet amour, sans cesse montré et témoigné, s'est comme incessamment avivé et accru. Vous avez veillé leurs nuits et surveillé leurs jours; vous avez supporté leurs misères, corrigé leurs défauts, séché leurs larmes, pansé leurs blessures ; vous avez éclairé leur ignorance, protégé leur faiblesse, guidé leurs pas, formé leur cœur. Vous leur avez été, selon leur âge et leur besoin, une nourrice, une servante, une institutrice, un médecin, que sais-je ? Pour tout dire, il faudrait à peu près raconter tout ce que le Père céleste est et fait pour nous. Et la vérité est que pour croire à l'amour infini et entrevoir le cœur de Dieu, vos enfants n'ont eu qu'à vous voir et à sentir votre cœur. Vous leur êtes de cet amour sans nom un sacrement visible, journalier, domestique. Vous vivez plus en eux qu'en vous. Qui les aime vous touche au plus sensible de l'âme ; et si on ne leur veut pas, si on ne leur fait pas de bien, il semble qu'on vous fait du mal.

Eh bien ! je le redirai : « Voici que je vous annonce « aujourd'hui une grande joie. » Cet amour que Dieu vous inspire, cet amour qu'il crée dans vos âmes, vous pouvez constater une fois de plus aujourd'hui que lui-même le partage, et que le vôtre, quel qu'il soit, n'est qu'une suite éloignée et une ombre du sien. Où vous avez mis votre cœur, Dieu avait déjà mis son cœur. Le bien de vos chers enfants, leur bien temporel, leur bien spirituel et éternel, Dieu le leur veut avec vous, comme vous et plus que vous. Son ambition à leur endroit dépasse immensément la vôtre, et les désirs les plus ardents que vous formiez pour leur bonheur restent tièdes et médiocres si on les compare à ses désirs.

La foi vous disait cela, et vous avez pu le lire à toutes les pages de l'Évangile. Mais cette œuvre ajoute une clarté

nouvelle à ces révélations, et devient à vos espérances une confirmation éclatante. Qu'est en effet cette confrérie, sinon une grande conjuration que Dieu forme avec vous et entre vous pour assurer à vos enfants une vie chrétienne et une sainte mort, c'est-à-dire une éternité glorieuse et bienheureuse? Dieu vous engage ici ; mais n'y est-il pas le premier engagé? Vous demande-t-il des prières sans vous faire des promesses ; et tant de paroles formelles par lesquelles il s'est obligé envers vous, ne précèdent-elles pas, ne dominent-elles pas, n'adoucissent-elles pas d'avance les soupirs et les pleurs qu'il vous presse de lui offrir ?

Isaïe, ou plutôt l'Esprit-Saint, parlant de ces temps surnaturellement splendides où l'Orient de Dieu, le Fils unique du Père, devait enfin paraître parmi nous, disait : « La lune aura alors la clarté du soleil, et la lumière du « soleil sera sept fois plus vive qu'à l'ordinaire, comme si « sept jours en s'unissant ne formaient qu'un seul jour. Or, « en ce jour-là, » continue-t-il, montrant les bienfaisants effets de cette illumination merveilleuse, « en ce jour-là « le Seigneur bandera la blessure de son peuple ; toutes ses « plaies, toutes ses meurtrissures, il les guérira [1]. »

Par la vertu divine de votre association, c'est là une image des conditions de vie qui vont être faites à vos fils. Grâce à Dieu et à vous, grâce à Dieu qui est en vous, ils marcheront sous un ciel plus serein, dans une lumière plus pure et plus brillante, subissant, même à leur insu, des influences plus salutaires, et recevant comme de partout des grâces plus signalées, plus pénétrantes, plus efficaces. Et tout cela ira à les relever, à les guérir, à les sauver. Vous serez d'ailleurs vous-mêmes les organes de cette miséricorde. Plus saintes, vous sanctifierez plus aisément vos fils ; mieux instruites, vous les guiderez mieux ; plus

1. Isaï. xxx, 26.

humbles, plus douces, plus patientes, plus courageusement oublieuses de vous-mêmes, vous les toucherez plus vite et plus profondément : en somme vous leur donnerez Dieu davantage. Et, je le répète, ce que même vos vertus personnelles n'auraient peut-être pas le crédit d'obtenir, cette communauté de vertus, de souffrances, de prières, d'actions de grâces, qui est l'essence de votre association, l'obtiendra sans nul doute, fallût-il faire violence à Dieu et lui arracher des miracles.

Ah ! pauvre mère qui venez d'inscrire votre nom dans cette pieuse ligue, je n'ose pas vous dire encore : ne pleurez plus ; mais je vous dis hardiment : n'ayez plus peur. Je sais vos angoisses ; cet enfant dont la pensée ne vous quitte ni jour, ni nuit, est une terre ingrate qui ne répond à vos soins qu'en poussant des broussailles épaisses et des épines aiguës. Vous cachez ce mal à tous et voudriez pouvoir vous le cacher à vous-même : mais la paresse domine votre fils, la légèreté l'emporte : hélas ! et si ce n'était que cela ! mais, sans que vous deviniez comment, un souffle empoisonné a pénétré ce rempart derrière lequel votre tendresse jalouse abritait cette chère créature ; les nuages et l'obliquité de son regard, les plis de son front, l'embarras de ses discours, son ennui lourd, sa tristesse vague vous disent assez que son cœur n'est plus pur. — Et vous, je vous entends ; votre enfant n'est plus sur les pentes ; il est au fond du gouffre ; vous gémissez sur un prodigue : il a tout oublié, tout trahi, trahi jusqu'à l'honneur. Peut-être est-il si loin de Dieu qu'il a senti le besoin de s'éloigner de sa mère : vos paroles le laissent froid ; vos larmes coulent vainement sur un cœur devenu de bronze ; vos lettres, où votre âme débordait, sont restées sans réponse : tout semble perdu et perdu sans ressources. Ne craignez point cependant ; ayez confiance, ayez patience. Voici que désormais vous vous nommez *légion ;* vous êtes puissante « comme une armée

« rangée en bataille » [1], et vous luttez contre Dieu qui n'a soif que d'être vaincu. L'heure sonnera donc où cet enfant courbé se redressera, où ce fils égaré reviendra : la sainte lumière du Christ chassera toutes ces ombres, la vertu de son sang triomphera de ces rébellions.

Il y a dans Ézéchiel le récit d'une vision aussi belle que consolante. Dieu fait que son prophète se tourne vers la porte orientale du temple : de là s'écoulent des eaux qui se font jour à travers les pierres du seuil : ces eaux grossissent et deviennent un torrent : alors Dieu parlant à son serviteur : « Ces eaux, dit-il, qui s'échappent de l'orient du temple et descendent dans la plaine déserte, elles se jetteront dans la mer et en assainiront les eaux, et toute âme qui en boira aura la vie sauve. Des poissons s'assembleront là, et leur nombre sera innombrable, et tous puiseront la santé et la vie dans ces eaux bienfaisantes » [2].

Votre œuvre avec les forces qu'elle contient, les grâces dont elle est pleine et les divines bénédictions qui lui sont assurées, est cette eau pure et vivifiante. Elle sort de la porte orientale du temple, c'est-à-dire de l'ouverture du cœur trois fois saint de Jésus, vrai temple où réside la plénitude de Dieu [3]. Et cette eau, devenue un torrent, ira se jeter dans cette mer aux ondes amères et turbulentes qui est le monde où vos enfants vivent ; elle épurera, elle apaisera ces flots malsains et orageux ; elle atteindra vos fils, elle leur sera comme un baptême, et ils redeviendront devant Dieu ce que le premier les avait faits : membres vivants du Christ, aptes à la vie éternelle et dignes de la posséder.

1. Cant. VI, 9.
2. Ezéch. XLVII, 1.
3. Coloss. II, 9.

III. Ai-je à vous prouver maintenant que cette œuvre, si sanctifiante pour vous, si salutaire à vos enfants, ne peut pas manquer d'être féconde pour la société tout entière ? Elle l'est par sa nature. Qu'est donc en effet la société, sinon le déploiement de ce premier groupe humain formé par Dieu lui-même et qu'on nomme la famille ? On a fait d'affreux rêves, tenu d'horribles propos et écrit des livres abominables au sujet de l'origine de la famille sociale. Ces rêves qui maintenant sont le cauchemar du monde, sont avant tout d'affreux mensonges. Ce que les sophistes racontent d'une convention faite dans l'intérêt commun par des hommes isolés jusque-là, et fondant par cette convention même le droit, le devoir et le pouvoir, est pire qu'un démenti impudent infligé à l'histoire ; c'est un principe de mort glissé dans la racine où Dieu a mis notre vie. La société existe dès qu'il y a un mariage ; et il y a un mariage dès que Dieu, l'œil fixé sur le plus grand de ses mystères, qui est le plus adorable et le plus bienfaisant de ses desseins, a uni un homme et une femme par un contrat sacré, librement consenti et indissoluble. Or, la date de ce premier mariage est celle de la naissance du genre humain : la seconde page de la Genèse en contient le récit authentique. Lorsqu'un enfant naît de cette union, la société domestique se complète et se couronne. En se multipliant dans le lieu et dans le temps, les mariages et les générations n'ont ni changé ni pu changer soit la nature des choses, soit l'institution de Dieu. La famille est devenue une cité, puis une tribu, puis un royaume, puis un empire ; elle est devenue l'humanité : mais elle reste dans son développement ce qu'elle était dans son principe, et comme elle n'a qu'une source, elle n'a non plus qu'un type, une loi et une fin.

Il en résulte que si, par suite d'abus dans l'usage de leur libre arbitre, les hommes corrompus au dedans ont cor-

rompu leurs voies au dehors ; si les peuples se sont égarés au point de ne savoir plus quel chemin suivre, ni s'il y a quelque part un chemin, ou même un terme à leur mouvement et un but à leur existence ; si en somme le corps social languit, s'affaisse, semble se décomposer et commencer de mourir ; si dès lors et en présence de si grands maux, on veut (ce que l'on doit vouloir, ce que Dieu veut, ce que veut son Église, ce que tout enfant de Dieu et de l'Église voudra toujours et coûte que coûte jusqu'au dernier moment du monde) ; si on veut, dis-je, rendre la vie à ce corps infirme et ruiné, le grand secret, le moyen capital, c'est de retremper la société dans sa source divine ; c'est de régénérer la famille ; ce qui revient à dire de la rendre chrétienne, de lui inspirer le sens, l'amour, la pratique de la doctrine et de la loi du Christ.

A Dieu ne plaise que nous médisions de tant d'hommes généreux qui se dévouent à la politique, et surtout que nous méprisions leurs œuvres, et leurs efforts souvent plus louables que leurs œuvres. Mais si selon qu'ils le peuvent dans l'ordre où ils se trouvent placés et en la manière qui leur est propre, ils ne commencent pas par le soin chrétien de la famille ; s'ils n'affirment pas socialement et légalement son existence divine ; s'ils ne respectent pas ce sacrement auguste sur lequel elle est toute fondée ; s'ils ne proclament pas, s'ils ne protégent pas les inviolables droits qui en découlent, spécialement en ce qui regarde l'éducation chrétienne des enfants, non-seulement ils feront *des inanités*, comme dit l'Écriture [1], mais, sans le vouloir et peut-être le savoir, ils coopéreront au plus grand de tous les maux qui nous puisse affliger, et se trouveront finalement et fatalement rangés parmi les destructeurs de la sainte œuvre de Jésus, les précurseurs de l'an-

1. Psaum. II, 1.

téchrist et les préparateurs de son œuvre exécrable.

Quoi qu'il en soit de ce que feront ou ne feront point les recteurs et les législateurs des peuples, vous, humbles femmes, par cela seul que vous accomplissez dignement votre tâche, par cela seul que vous vous associez pour la mieux accomplir, c'est-à-dire pour maintenir ici-bas le plein jour de la doctrine du Christ, pour continuer la tradition de la justice fondée par lui, pour confesser et défendre ses droits souverains sur vous, sur vos enfants, sur toute créature vivante; pour perpétuer enfin la race des fils de Dieu qui, parce qu'elle est celle des sauvés, est réellement et exclusivement celle des sauveurs, vous rendez à notre chère patrie et vraiment à la société tout entière un service dont nul, excepté Dieu, ne peut mesurer l'importance et qu'aucune gratitude n'est capable de payer. Que cette humble confrérie soit encore le grain de sénevé, j'en veux bien convenir : ainsi débutent ici toutes les œuvres divines; mais avec le temps, n'en doutez pas, elle deviendra un grand arbre; un arbre à l'ombre duquel viendront s'abriter mille et mille voyageurs plus ou moins dévoyés, fatigués, exposés; un vrai arbre de paradis ayant une séve inépuisable et poussant en toute saison des fruits de vie et de salut [1].

Il suffit que j'aie tourné de ce côté vos esprits et vos cœurs; vous y réfléchirez; et plus vous vous pénétrerez de ce que nous venons de dire, plus vous bénirez Dieu de ce qu'il fait aujourd'hui pour vous, plus vous estimerez son don, plus vous vous attacherez à votre œuvre, et aurez à cœur de travailler à l'œuvre en profitant du don.

1. Apocal. XXII, 2.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

INTRODUCTION A LA PARABOLE DE LA FEMME FORTE

EXPLICATION DU PRÉAMBULE, ET DES ADMIRABLES LEÇONS QUE BETHSABÉE Y DONNE A SALOMON, SON FILS.

Tout en nous souvenant toujours que nous parlons à des mères chrétiennes, et que notre but principal, comme notre première obligation, est de vous instruire de vos devoirs et de vous former à la vertu, nous nous donnerons beaucoup de latitude et userons d'une grande liberté, soit dans le choix des sujets de ces pieuses conférences, soit même dans la manière de traiter ces sujets. D'abord les jours marqués pour vos réunions sont ordinairement des jours de fête. De ces fêtes, les unes vont à honorer certains mystères de Notre-Seigneur ou de la très-sainte Vierge; les autres sont consacrées au souvenir et au culte des saints. Il est donc simple que, ces jours-là, nous entrions dans l'esprit de notre sainte mère l'Église, et prenions de ses mains les sujets mêmes qu'elle nous présente. En ne le

faisant point, nous risquerions de nous priver d'une grâce, et nous frustrerions votre piété. Mais ces fêtes revenant chaque année, nous ne saurions nous imposer la règle absolue d'en traiter toujours devant vous. S'il est vrai qu'en eux-mêmes les dogmes et les mystères chrétiens sont des trésors inépuisables, l'esprit humain qui les contemple n'a cependant pas de quoi répondre à leur immensité.

De plus, le cours du temps, avec les divers événements qui s'y pressent, et de nos jours plus que jamais, amènera forcément des situations plus ou moins nouvelles, plus ou moins émouvantes, plus ou moins difficiles, où vos esprits réclameront tel ou tel enseignement et vos âmes tel ou tel appui. Diriger votre œuvre, c'est, à plusieurs égards, vous suivre dans votre existence, deviner vos besoins et s'efforcer d'y satisfaire. Le sentiment que nous en aurons nous poussera sans doute parfois à vous entretenir d'une question plutôt que d'une autre. Enfin, je l'avouerai, n'eussions-nous, pour justifier ici et là nos préférences, que le désir de donner à ces prédications une certaine variété, source d'un certain charme, ce serait à nos yeux une raison plus que suffisante. Il nous est impossible de comprendre pourquoi l'étude du christianisme serait dépourvue d'agrément. S il y en a tant dans la nature, pourquoi pas dans la grâce ? Il y en a infiniment plus dans la grâce que dans la nature. L'Évangile nous parle bien d'Esprits qui cherchent par goût « les lieux arides et désolés » : ce ne sont pas les bons Esprits [1]. Il nous montre au contraire les âmes fidèles comme des brebis conduites dans de gras pâturages par un pasteur qui, étant Dieu, est en même temps le plus doux et le plus beau des hommes [2]. Qui a jamais

1. Luc. XI, 24.
2. Psaum. XXII, 2 ; Jean, X, 9 ; Psaum. XLIV, 3.

pensé que ces pacages divins ne fussent des prés, non-seulement touffus, mais fleuris? Il ressort de toute l'Écriture qu'en somme, et malgré tout ce que le péché y glisse nécessairement d'austère et de pénible, l'ordre que Jésus nous rouvre et dans lequel il nous établit est un vrai paradis spirituel.

I. Gardant cette liberté de nos choix, nous avons néanmoins formé ce dessein de vous expliquer d'abord et en entier un fragment d'un de nos Livres sacrés où il nous semble, comme à bien d'autres, que tous vos devoirs sont résumés : si bien que ce chapitre (car ce n'est qu'un chapitre) pourrait être appelé le code ou le manuel de l'épouse et de la mère chrétienne. Serez-vous étonnées si je vous dis qu'il appartient à cette portion de la Bible qu'on appelle l'Ancien Testament? Allons-nous donc, nous chrétiens, demander la lumière à des Juifs, et chercher dans une loi de servitude et de crainte l'intelligence de cette loi évangélique que le Saint-Esprit nomme lui-même la loi de grâce et d'amour? Vous ne vous faites pas cette objection, et ne ressentez pas cette surprise. Vous avez appris dès longtemps que, pour divers que soient et les écrivains qui ont successivement composé nos saints Livres, et les temps dans lesquels ils les ont rédigés, et les idiomes dont ils se sont servis pour le faire, l'Ancien et le Nouveau Testament ne forment qu'un seul et même ouvrage, une seule et même Bible, dont, comme l'enseigne expressément le saint concile de Trente, Dieu est l'inspirateur unique et le suprême auteur [1]. « Quand l'Écriture charge saintement les asservis dont le cœur est tout entier ouvert aux biens terrestres, écrit saint Augustin, on la nomme l'Ancien

1. Sess. IV. Decret. de canonicis script.

Testament ; lorsqu'elle élève les affranchis, les libres, les fils déjà tout enflammés du désir des biens éternels, on l'appelle le Testament Nouveau ; mais ici et là c'est toujours la même Écriture [1]. » Sous la première alliance cette Écriture promet, prophétise, signifie et prépare Jésus-Christ; dans la seconde elle le montre et le donne; mais c'est un seul et même Jésus, et par suite un seul et même dessein de Dieu, une seule substance de religion, un seul nom de salut, une seule doctrine fondamentale, une seule loi essentielle qui en remplissent toutes les parties. « Il est « question de moi dès le début de ce livre, dit Notre-Sei- « gneur aux Juifs [2] : j'en suis l'*alpha* et l'*oméga* [3]. Feuille- « tez-en les pages et scrutez-en les profondeurs ; d'un bout « à l'autre il me rend témoignage [4]. Partout c'est moi « qui y parle, moi votre rédempteur et le saint d'Israël ; « moi le Seigneur votre Dieu ; vous enseignant ce qui est « utile, vous dirigeant dans la voie où vous devez mar- « cher » [5] ; vous signalant le mal qu'il faut fuir et le bien qu'il faut pratiquer; redressant vos erreurs, condamnant et combattant vos vices, réglant vos passions, guérissant vos blessures, consolant vos chagrins, fondant votre foi, soutenant votre espérance, excitant votre amour [6]; mettant ma grâce dans mes préceptes, ma vie dans mes paroles, mes attraits dans tous mes exemples, ma vertu dans tous mes mystères; et vous menant ainsi par la justice et la sainteté à ce bonheur sans fin pour lequel je vous ai créés, et dont mon sang versé vous a de nouveau rendu l'accès possible après que vous vous l'étiez fermé par vos péchés.

Ainsi, n'en doutez pas (et à mesure que nous vous par-

1. Expos. Epist. Pauli ad Galat. 58.
2. Psaum. xxxix, 8.
3. Apoc. i, 8.
4. Jean. v, 39.
5. Isaï. xlviii, 17.
6. S. August. contra Faustum, Lib. xiii, c. ult.

lerons, vous le verrez avec plus d'évidence), tirer un enseignement dogmatique ou moral des livres quels qu'ils soient des divines Écritures, c'est toujours l'emprunter à « ce bon trésor » dont l'Évangile nous dit que le père de famille « en fait sortir des choses à la fois nouvelles et « anciennes [1] » ; c'est toujours le puiser « aux sources bénies « de ce Sauveur » [2] qui a dit : « Je suis la vérité, la vie, la « voie [3] : Je suis le don de Dieu [4] et la lumière du monde [5]. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive [6]. « Quiconque boira de cette eau que je donne n'aura plus « jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en « lui une fontaine jaillissant à la vie éternelle [7]. »

II. Nulle d'entre vous n'ignore que parmi les Livres de l'Ancien Testament, il y en a quelques-uns qu'on appelle *Sapientiaux*, parce que, bien qu'au dire de saint Paul, tout ce qui a été écrit dans la Bible, l'ait été pour notre éducation intellectuelle et notre formation morale [8], néanmoins ces Livres dont nous parlons paraissent plus spécialement destinés à nous apprendre la sagesse pratique et la science de la vie [9].

Le premier en date de ces précieux écrits se nomme le Livre des Proverbes, ou mieux encore des Paraboles. C'est un recueil de maximes courtes, précises, saillantes, proposées souvent sous forme d'emblèmes ou de figures, et qui, frappant ainsi l'esprit ou l'imagination, pénètrent plus sûrement et plus avant dans le cœur, et se fixent plus aisément dans la mémoire. Selon saint Jérôme, les Proverbes

1. Matth. XIII, 52.
2. Isaï. XII, 3.
3. Jean, XIV, 6.
4. Ibid. IV, 10.
5. Ibid. VIII, 12.
6. Ibid. VII, 37. — 7. Ibid. IV, 13. — 8. Rom. XV, 4. — 9. S. Hieron. Epist. ad Lætam.

sont principalement destinés à former la jeunesse [1] : c'est vrai ; toutefois (et le savant docteur l'insinue en d'autres endroits), si l'on prend dans son ensemble la doctrine du Livre sacré, outre qu'ici et là elle touche aux mystères les plus relevés et les plus intérieurs de la foi [2], elle dépasse de beaucoup l'ordre pédagogique. Il suffira, pour vous en convaincre, de vous citer les grandes paroles qui servent de titre et d'introduction à l'ouvrage :

« Les paraboles de Salomon, fils de David, roi d'Israël, « pour enseigner la sagesse et la discipline ; pour faire « comprendre les discours de la prudence et entendre les « leçons de la doctrine ; pour apprendre la justice, le « jugement et l'équité ; pour aiguiser l'esprit des simples « et initier l'adolescent aux secrets de la science et de « l'intelligence. Le sage qui saisira ces paraboles en de- « viendra plus sage, et celui qui en découvrira le vrai sens « possédera l'art de gouverner [3]. »

Mais pour atteindre ce vrai sens, ici comme dans le reste de l'Écriture, il ne se faut point borner à en considérer la lettre. « Autre chose, écrit à ce sujet le grand hébraïsant de Bethléem, autre chose est ce que la surface promet, autre chose la riche sève que le fond recèle. On se tromperait donc beaucoup, continue-t-il, si l'on s'imaginait avec les ignorants que le Livre des Proverbes contient seulement des préceptes accessibles à tous et qu'on perçoit au premier coup d'œil. La vérité est que comme il faut chercher l'or dans la terre, et la noix dans le bois qui l'enferme, et le doux fruit de la châtaigne dans son enveloppe hérissée, de même il faut creuser profondément ce texte apparemment si simple pour en trouver le sens divin » [4].

1. S. Hieron. in Eccle. c. XII. v. 9.
2. Par exemple au chapitre huitième, où le mystère du Christ et de Marie est si magnifiquement déclaré.
3. Prov. I, 1-5.
4. S. Hieron. ubi suprà.

C'est à quoi nous nous appliquerons, souhaitant de prendre pour nous la peine, afin de ne vous laisser que le facile et doux exercice de nous suivre dans des sentiers frayés à nos dépens, moyennant la sainte grâce de Dieu. Mais aidez-nous à obtenir cette grâce sans laquelle nous ne pouvons rien [1]. « O Dieu! s'écriait notre admirable saint Augustin, un des interprètes assurément les plus éclairés de toutes ces pages divines, mais l'un des plus éclairés parce qu'il était l'un des plus humbles; ô Dieu! préservez-moi de toute erreur en cette étude... Nous désirons pénétrer dans le sanctuaire de vos saints Livres : ne fermez pas devant nous cette porte où nous frappons. Guérissez-moi de mes imperfections et révélez-moi vos paroles. Votre voix, ô mon Dieu! c'est ma joie. Votre voix, je la préfère à l'abondance des voluptés terrestres. Donnez-moi donc ce que mon amour convoite et poursuit; car j'aime, ô mon Seigneur, et cet amour qui me possède est déjà un don de votre bonté! Ne délaissez pas vos dons. Je suis comme une herbe semée par vous dans une terre qui vous appartient; votre herbe a soif, ô Dieu; cette herbe qui a soif de vous, ne la méprisez pas [2]. »

C'est dans ces sentiments, c'est avec cette conviction profonde de sa propre indigence, cette intensité de désir, cette ardeur de foi, de zèle et de prière; c'est enfin et surtout avec cette sainte tendresse et cette confiance filiale qu'il convient d'aborder l'étude des Écritures. Que le Saint-Esprit daigne former et en moi qui vous parle, et en vous qui m'allez écouter, ces dispositions favorables.

Vous avez entendu déjà que Salomon, le fils de David; Salomon le roi pacifique, l'une des grandes figures du Messie, le constructeur du temple, le bien-aimé de Dieu;

1. Jean. xv, 5.
2. Confess. Lib. xi, c. 2.

Salomon qui en montant sur le trône n'avait demandé que la sagesse, et à qui Dieu l'avait si abondamment départie, encore que plus tard il dût si incroyablement l'oublier et si déplorablement la trahir; Salomon est, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'auteur du Livre des Proverbes.

Or, il se trouve que ce Livre presque tout entier consacré à des préceptes, des conseils et des exhortations, se termine par une histoire. Cette perfection de sagesse qui est d'abord exposée à l'état de leçon et proposée par là même comme la théorie divine de notre vie, on nous la montre à la fin pleinement réalisée par une créature vivante, dont le royal écrivain n'a qu'à raconter les vertus et les œuvres pour faire d'elle un éloge complet. Tant de semences ont donné une moisson. On avait premièrement expliqué les procédés de la culture; voici que finalement la récolte apparaît dans sa maturité et sa splendeur. Avait-on ce type dans l'esprit à l'heure où l'on traçait ces règles d'après lesquelles il est formé, et qu'on doit suivre pour parvenir à lui être semblable? Ne nous enseignait-on ce que nous devons faire, que parce qu'on avait la grâce de contempler ce qui, dans un certain ordre, était déjà fait, c'est possible. Toujours est-il que dans ce mystérieux couronnement d'un livre destiné à notre instruction, nous voyons, et le succès de Dieu dans l'œuvre de la formation morale de l'homme, et la gloire de notre race qui n'a son suprême honneur et sa félicité que moyennant cette formation et ce succès. Il y a donc enfin (ce dernier chapitre en est la preuve), il y a une créature qu'on peut louer sans réserve, et qui a si sagement vécu en ce monde, qu'elle y est comme la personnification de cette sagesse dont elle s'est sans cesse et uniquement inspirée. La vie de cette créature bénie n'est que la volonté de Dieu accomplie sur la terre comme elle l'est dans le ciel [1]. Miroir et image des

1. Isaï. LXII, 4. — Matth. VI, 10.

perfections de Dieu, elle devient l'exemplaire du monde.

Or, qui est cette créature? Une femme. Salomon la nomme « la femme forte », et depuis, elle n'a jamais cessé d'être célébrée sous ce nom dans l'Église. Mais encore, qui est cette femme forte? Je vous le dirai dans l'entretien suivant. Ce que je tiens à vous faire savoir aujourd'hui, ce qui vous édifiera, ce qui vous touchera, j'en suis sûr, c'est que dans la pensée humaine, temporelle, historique, élémentaire de Salomon, cette femme forte qu'il regarde, sauf à en regarder une autre à travers elle et plus haut qu'elle; cette femme qu'il loue expressément, sauf à ce que sa louange, emportée par l'Esprit de Dieu, s'adresse aussi, s'adresse surtout ailleurs; cette femme, c'est sa propre mère, Bethsabée, l'épouse pardonnée, relevée et sanctifiée de David : et c'est parce qu'il a le cœur encore tout plein des enseignements qu'elle lui a donnés que, les *canonisant* d'abord, en les consignant dans un livre où rien ne peut entrer qui ne soit *la parole de Dieu*, Salomon emploie de plus à louer sa mère cette ineffable vertu qu'il sait avoir reçue d'en haut pour être l'organe du Verbe et parler comme tel à l'humanité tout entière jusqu'à la fin des siècles.

Dieu a voulu peut-être, et c'est par où ce que je vous dis là vous atteint, Dieu a voulu que ce témoignage solennel fût rendu à la mère de ce prince, aussi fameux, hélas ! par sa chute et ses égarements qu'il est illustre par sa sagesse et par sa gloire, afin qu'il fût constant et éclatant aux yeux de tous, que si ce fils ingrat et apostat a trahi Dieu et foulé aux pieds toutes ses lois, c'est qu'il avait d'abord trahi sa mère et chassé de son cœur le souvenir de ses leçons.

Ces enseignements sortis du cœur de Bethsabée, et qui pouvaient suffire à sauver ce grand roi, résument à peu près, vous le verrez bientôt, ceux que vous avez vous-

mêmes à donner à vos fils ; de sorte que, outre l'intérêt qui s'y attache à raison de ce que je viens de vous dire, ce sera faire pour vous une chose très-profitable que de vous commenter cette introduction, d'ailleurs peu connue, de la parabole de la femme forte.

III. Je dois premièrement vous en donner la traduction exacte et intégrale. La voici : « Les paroles du roi Lamuel. « Vision à la clarté de laquelle sa mère l'a enseigné. — « Que te dirai-je, mon bien-aimé ? Que te dirai-je, fruit « chéri de mon sein ? Que te dirai-je, enfant de mes désirs, « de mes prières et de mes vœux ? Ne livre pas aux femmes tes richesses, ta force, ta substance ; n'emploie pas tes « ressources à ce qui ruine les rois. Ne donne pas, ô « Lamuel, ne donne pas aux princes le vin qui les enivre, « parce que là où règne l'ivresse il n'y a plus de secret. « Qui s'enivre oublie aisément la justice, et risque de blesser l'équité quand il juge les enfants du pauvre. Donnez « à ceux qui sont tristes les liqueurs qui soulagent ; « donnez le vin à tous ceux dont le cœur est rempli d'amertume. Qu'ils boivent et oublient leur détresse, et ne se « souviennent plus de ce qui les faisait pleurer. Ouvre « toi-même la bouche en faveur de celui qui, restant sans « parole, est hors d'état de se défendre ; et protége les « intérêts de tous ceux qui sont étrangers. Ouvre la bouche et rends des sentences justes ; rends surtout la justice « au pauvre et à l'indigent [1]. »

Rien qu'en entendant ces paroles, n'y reconnaissez-vous pas cet accent qui n'appartient qu'aux mères : accent inimitable, qui traduit tout ensemble et la tendresse et la conviction, et l'ardeur et l'autorité, et je ne sais quelle paix

1. Prov. xxxi, 1-9.

auguste et véhémente ? Laissez-moi vous donner, comme je le comprends, le sens de chacun de ces mots.

« Les paroles du roi Lamuel ». C'est Salomon qui parle ; mais il ne prend pas ici son nom de Salomon : il s'appelle *Lamuel*, ce qui signifie : *Dieu avec lui*, ou *Dieu à lui*. Il n'y a guère à douter que ce ne soit le nom particulier, j'allais dire le *petit nom*, dont la mère aimait à appeler son fils dans leurs rapports intimes. Vous savez toutes que c'est le besoin et la coutume des mères de donner à leurs enfants des noms plus familiers, des noms à l'usage de leur cœur, et dont, par suite, elles veulent être seules à se servir. Je pense que Bethsabée elle-même avait inventé ce nom de Lamuel et l'avait attribué à son fils dès sa première enfance. Ce nom disait si bien tout ce qu'elle désirait et espérait de lui ; tout ce qu'elle demandait à Dieu pour lui de grandeur, de sainteté et de félicité ! *Dieu avec toi ! Dieu à toi !* Y a-t-il une mère croyante, éclairée, chrétienne, qui, dans le secret de son âme et plus ou moins implicitement, ne nomme ainsi le fruit de ses entrailles ? Est-ce que, pour vos enfants, ce qui est moindre que Dieu vous suffit ?

Or, ce nom qu'il doit à sa mère, Salomon se plaît à le prendre et s'en décore lui-même dans un livre public qu'il sait assurément devoir être un livre immortel et universel. « Les paroles du roi Lamuel ». Ce sont ses paroles à lui, quoique les premières qu'il va écrire appartiennent à sa mère ; mais lui, roi de Juda et prophète du Seigneur, entend les appuyer de son témoignage, et y apposer le double sceau de sa grâce et de sa royauté.

« La vision aux clartés de laquelle sa mère l'a enseigné ».

Dieu est ineffablement proche du cœur des mères ; sans doute parce que, entre tous les cœurs qu'il a créés, il n'y en a pas qui ressemble au sien davantage. Dans l'œuvre de leur maternité, et dès qu'il s'agit de ces enfants pour qui

elles vivent, quels éclairs traversent souvent l'esprit des femmes ! que de secrets elles devinent ! quels pressentiments les avertissent ! quelles industries elles ont ! que de ressources elles trouvent ! quelles forces leur sont soudainement données ! enfin quelle divine assistance les entoure ! « La « vision aux clartés de laquelle sa mère l'a enseigné ». En un sens et dans une mesure, toute mère, toute mère chrétienne du moins, est toujours *une voyante*. Mais il y a plus ici qu'une divination naturelle. Chose admirable ! cette femme, coupable et flétrie autrefois, est élevée peu à peu par la grâce jusqu'à la faculté prophétique : comme Moïse, comme Isaïe, comme Jérémie, comme Daniel, elle plonge dans les secrets divins son regard tranquille et affermi : elle *voit* ; et c'est parce qu'elle voit qu'elle parle ; et ce que ses lèvres énoncent, c'est ce qu'elle a lu directement dans la pensée de Dieu. Et au contraire (et ceci est pour faire trembler), le fils de cette réhabilitée, Salomon, l'élu de Dieu, né à la grâce, comblé de dons, sage entre les plus sages ; Salomon descend peu à peu par sa faute de ce haut rang où Dieu l'a placé ; il devient, lui qui pouvait inspirer de la jalousie aux anges, l'imitateur et l'émule des bêtes sans raison [1], l'encenseur des idoles, le courtisan des démons : peut-être même meurt-il en cet état, hélas ! et quoiqu'on ne le sache pas infailliblement, c'est le sentiment le plus probable.

« La vision aux clartés de laquelle sa mère l'a ensei- « gné ». Cet enseignement de Bethsabée est très-évidemment un acte de sagesse : néanmoins elle le commence par des paroles d'amour. Elle va tout droit au cœur pour assouplir la volonté et conquérir l'esprit. Mères chrétiennes, prenez là votre modèle ; et lorsque ces enfants que vous avez à redresser ont atteint l'âge viril, ne vous départez point de cette méthode. « Que te dirai-je mon bien-aimé ?

1. Psaum. XLVIII, 13.

« s'écrie cette mère royale ? Que te dirai-je, fruit chéri de « mon sein ? Que te dirai-je, enfant de mes désirs, de mes prières et de mes vœux ? » Il semble qu'elle s'humilie d'abord et s'excuse. Est-ce à moi de te parler? Tu es un homme, tu es un roi ; moi je ne suis qu'une faible femme. Elle connaît bien ses droits qui deviennent ici des devoirs ; mais elle s'applique à les dissimuler sous des flots de tendresse. Toute remplie par avance de l'esprit de Jésus, le grand instituteur et serviteur du monde, elle commence par se mettre pour ainsi dire aux pieds de celui à qui, comme mère, elle pourrait commander : voulant trop ardemment être persuasive, pour se permettre d'être impérieuse. « Que te dirai-je, ô mon bien-aimé, ô fruit de mes « entrailles, ô fils de mes désirs ? »

Elle lui parle néanmoins, et se montre aussi éclairée qu'elle s'est d'abord montrée aimante. Ici elle n'hésite plus, elle n'interroge plus, et donne assez à entendre, par la nature et la vigueur de ses recommandations, qu'elle n'ignore point les pentes où peut glisser celui qu'elle exhorte : pentes vers lesquelles elle sent probablement qu'il a déjà le cœur et les pieds tournés.

Ce qu'elle lui rappelle avant tout, c'est le devoir de la chasteté : « Ne donne point aux femmes tes richesses, tes « forces, ta substance : ces trésors que Dieu t'a donnés, ne « les dépense pas follement à ces œuvres qui ruinent les « rois » : par où il ne paraît pas qu'elle entende principalement les vaines guerres dont les rois étrangers peuvent être les victimes, quoique ces écarts d'une coupable ambition soient aussi à éviter ; mais elle veut prémunir son fils contre ces prodigalités insensées et ce luxe qui, menant comme fatalement à la luxure, déshonorent les rois les plus dignes et font crouler les trônes les mieux assis. Après la chasteté, c'est la sobriété qu'elle recommande, disant que ne la point garder, c'est s'exposer à perdre le sens, à

compromettre les intérêts les plus sacrés et à manquer gravement aux devoirs les plus essentiels. « Ne donne pas, « ô Lamuel, de donne pas aux princes le vin qui les « enivre, parce que là où règne l'ivresse, il n'y a plus de « secret. Qui s'enivre oublie aisément la justice et risque « de blesser l'équité, quand il juge les enfants du pauvre. »

Après la sobriété ou la tempérance, dont la chasteté fait aussi partie, et qui renferme à peu près l'ordre entier des vertus négatives, c'est-à-dire des vertus à l'aide desquelles nous évitons le mal et tâchons d'en tarir en nous toutes les sources, voici un ordre supérieur de devoirs et de conseils : « Donnez à ceux qui sont tristes les liqueurs qui « soulagent ; donnez le vin (qui rend le cœur de l'homme « joyeux [1]) à tous ceux dont le cœur est rempli d'amer- « tume : qu'ils boivent et oublient leur détresse, et ne se « souviennent plus de ce qui les faisait pleurer ». Il est écrit : « détourne-toi du mal ; mais de plus fais le bien [2] » : c'est ce dont Bethsabée veut que Salomon se souvienne. Elle lui demande d'être compatissant, miséricordieux, charitable. Tout homme doit l'être sous peine de n'accomplir pas la loi de Dieu, et de ne pas ressembler à celui qui est la forme même du salut, Jésus, le sauveur du monde et le miséricordieux par excellence. Mais si cette cordiale et bienfaisante piété est nécessaire à tous, elle ne suffit cependant à personne, non plus que la tempérance : il y faut joindre la justice. Donner est bon, mais d'abord il convient de rendre ; et si l'on ne commence pas par rendre ce que l'on doit, donner est un acte irrégulier et illusoire. Cela est spécialement vrai pour tous les hommes publics, au plus haut rang desquels se trouvent placés les rois. Que dans l'ordre privé et domestique les rois soient bons, généreux, miséricordieux, c'est un bien ; mais ce bien ne les sauverait

1. Psaum. CIII, 15.
2. Ibid. XXXVI, 25.

point s'ils n'acquittaient premièrement la dette afférente à leur charge : comme est aux souverains la dette de la justice rendue à tous, mais surtout aux petits, aux délaissés, aux gens timides et sans défense. Voilà pourquoi Bethsabée ajoute : « Ouvre toi-même la bouche en faveur de celui qui, « restant sans paroles, est hors d'état de se défendre, et pro- « tége les intérêts de tous ceux qui sont étrangers. Ouvre « la bouche et rends des sentences justes ; rends surtout la « justice au pauvre et à l'indigent. » Et comment ne pas faire remarquer ici de combien de mères et d'épouses royales Bethsabée, en faisant valoir les droits et les besoins des petits, a été la figure et l'exemple ?

Or, ayant dit ces choses, elle a tout dit. Elle a parcouru l'ordre moral, et résumé dans cette exhortation si courte l'ensemble des devoirs dont l'accomplissement constitue l'homme juste. Mais ne vous apercevez-vous pas que nous sommes en plein Évangile ? « Elle a apparu, écrit saint Paul, « la grâce de Dieu notre Sauveur ; nous apprenant à répu- « dier toute impiété et tous les désirs corrompus de ce « siècle, pour vivre en ce monde *sobrement*, *justement et* « *pieusement* [1]. » Bethsabée ne jugeait pas que son fils eût besoin de savoir autre chose, et c'est tout ce que, dans sa tendresse éclairée et saintement jalouse, elle prend soin de lui rappeler.

Pensez à vous, à vos devoirs, à vos enfants, en méditant les nombreuses et sérieuses leçons que cet entretien renferme : faites-en vous-mêmes l'application, et tirez-en les conclusions pratiques. Il serait superflu et peut-être téméraire de demander à Dieu pour vous plus de sagesse que n'en eut la mère de Salomon ; mais je le prie et le conjure de vous accorder à toutes plus de succès qu'à elle.

1. Tit. II, 12.

TROISIÈME CONFÉRENCE

EXPOSITION DU MYSTÈRE DE LA FEMME FORTE.
LA SAINTE VIERGE : L'ÉGLISE : L'AME CHRÉTIENNE.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera la femme forte? Son prix est celui des objets rares qui viennent de loin, et qu'on apporte des derniers confins de la terre.

PROV. XXXI, 10.

Nous sortons des préliminaires et abordons directement notre sujet. Je vous l'ai dit, notre intention est de vous expliquer la parabole de la femme forte, et de telle sorte, s'il plaît à Dieu, qu'ayant compris les enseignements dont la vie et les œuvres de cette créature bénie sont la source, vous imitiez de si beaux exemples et deveniez dignes, vous aussi, d'être louées comme elle par l'Esprit-Saint, au jour dont saint Paul a écrit: « Ne jugez point avant le temps

« marqué pour l'avénement du Seigneur, qui fera le plein « jour dans les ténèbres les plus secrètes, et manifestera les « plus intimes pensées des cœurs : car alors chacun recevra « de Dieu la louange due à ses mérites » [1].

Cette parabole de la femme forte ne ressemble pas à celles dont Notre-Seigneur avait coutume de se servir pour enseigner les foules de la Judée. Jésus, vous le savez, aimait à envelopper sa doctrine toute divine dans des récits figuratifs, simples, touchants, populaires, composés tout exprès par lui pour mieux faire saisir sa pensée, mais qui n'avaient, la plupart du temps, aucune réalité historique : ce que tous ses auditeurs comprenaient, même quand il ne prenait pas le soin de les en avertir. Or, le souvenir plein de gratitude et de respect que Salomon conservait de sa mère, ne lui servit pas seulement d'occasion pour écrire ce petit poëme destiné à la louer : pendant que sa main traçait ces vers, son cœur avait devant lui l'image et la vie de cette mère vénérée : d'où il suit, comme je vous l'ai dit, que par son fond, cette parabole est une histoire.

Mais, vous venez de l'entendre, cette histoire elle-même est un poëme. En êtes-vous surprises? Dieu ayant résolu qu'une fois, dans l'Écriture, un fils ferait de sa propre mère un éloge solennel, se pouvait-il que ce cri de reconnaissance et de pieuse tendresse tînt dans la forme accoutumée de nos propos vulgaires? L'âme d'où ce cri s'échappait n'userait-elle pas comme forcément de cette langue plus noble qu'on a nommée « la langue des dieux », parce que, ne vivant jamais que des souffles d'en haut, elle est plus particulièrement propre à traduire nos pensées les plus élevées, nos affections les plus ardentes, enfin tout ce qui se passe en nous de plus divin? Il n'était même pas

1. I Cor. IV, 5.

besoin pour cela que Dieu en donnât l'ordre : il suffisait, ce semble, qu'il laissât simplement aller le cœur de son prophète; cœur qui, étant encore fidèle et pur, était éminemment un cœur filial.

Quoi qu'il en soit, je le répète, cette parabole est un vrai chant ; et il s'y trouve ceci de remarquable, que chacun des vingt-deux vers ou versets dont il se compose, commence par une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu ; ces lettres gardant d'ailleurs ici l'ordre de leur succession régulière [1]. Ces vers sont donc de ceux que l'on nomme *acrostiches*. Cela les rendait aussi faciles à retenir qu'à apprendre ; et si nous ne nous trompons, il y faut voir le signe d'un tout particulier dessein de Dieu. On ne peut douter, en effet, que le rapport de chacun de ces vers avec une des lettres de cet alphabet que nul n'ignorait parmi les Juifs, n'allât à populariser singulièrement cette pièce. Et comment ne pas deviner que si Dieu la voulait si célèbre et si répandue, c'est qu'elle avait à ses yeux une importance majeure, soit pour la foi, soit pour les mœurs de son peuple chéri [2] ?

A mesure que nous examinerons l'ensemble ou les détails de cette page inspirée, vous verrez notre conjecture prendre de plus en plus le caractère de la certitude.

Le premier point à éclaircir dans nos intéressantes recherches, est celui-ci : Qui est cette femme forte que Salomon nous montre si singulière qu'elle est comme introuvable, et si merveilleusement accomplie que sa

1. Vén. Bède. Exposit. alleg. Proverb. — Albert le Grand. De mulière forti. — Bossuet : In Proverb. — Cette particularité se retrouve en d'autres endroits de l'Écriture, spécialement dans plusieurs psaumes et dans trois des chapitres des Lamentations de Jérémie.

2. Selon le vénérable Bède (loc. cit.), « cet emploi de l'alphabet avec toutes ses lettres signifie que dans cette courte parabole est décrit le système entier des vertus pratiquées et des récompenses espérées, soit par chaque âme fidèle en particulier, soit par la sainte Église catholique, dont toutes les âmes élues font partie.

valeur dépasse le prix des objets les plus rares ? Qui est cette femme si grande au jugement de Dieu, que l'Esprit-Saint lui-même se fait son biographe et son panégyriste, semblant la proposer à tout le genre humain comme un spectacle unique et un modèle achevé ?

Je vous l'ai dit, et c'est la vérité ; en écrivant cet éloge, Salomon regardait mentalement sa mère. Mais, éclairé et soulevé par l'Esprit-Saint, il voyait beaucoup plus loin, et surtout plus haut qu'elle. En décrivant une vie humaine dont il avait été témoin, il ne faisait que l'esquisse d'une peinture incomparablement plus sublime, et dont le type appartient à l'ordre le plus élevé des conseils éternels de Dieu.

C'est une chose très-fréquente chez nos auteurs sacrés que ces discours à double portée, traduisant la vue simultanée de deux horizons inégaux. D'un bond l'âme saisie par l'Esprit passe d'un fait inférieur, local, transitoire, à un événement capital dont ce fait n'est que l'ombre. Ainsi Isaïe annonce qu'au temps choisi, Dieu enverra un roi qu'il daigne nommer « son serviteur et son pasteur », et qui, dans les histoires profanes, comme dans la Bible, portera le nom de Cyrus. Au jour dit, Cyrus, le Persan, brisera la puissance de l'orgueilleuse et impie Babylone; il délivrera les Hébreux captifs des Chaldéens depuis soixante-dix ans; et les Juifs, rendus à la terre de leurs pères, reconstruiront leur temple et leur cité en ruines[1]. C'est déjà une prophétie aussi éclatante que consolante; car, au temps d'Isaïe, Jérusalem était debout, et le peuple de Juda n'avait point quitté la terre sainte. Mais voici que du même coup d'œil le *Voyant* découvre dans un âge beaucoup plus lointain un autre mandataire de Dieu, roi et pasteur aussi, mais plus grand, et plus saint que le pre-

1. Isaï XLIV, 45 et suiv.

mier; le rédempteur promis dès l'origine, qui délivrera, non plus seulement les corps, mais les âmes; non plus seulement un peuple, mais tous les peuples; et qui, brisant à tout jamais la tyrannie du péché, de la mort et de l'enfer, rendra à toute âme humble et de bonne volonté la liberté, la paix, et à la fin les joies sans nom de la patrie céleste.

Ceci expliqué, nous sommes en mesure de chercher la réponse à la question posée tout à l'heure : Qui est la femme forte?

Toutefois, pour mieux vous faire entendre cette réponse et vous y préparer, laissez-moi vous montrer les aspects lumineux et variés sous lesquels les traductions antiques faites en différentes langues nous présentent la portion du texte sacré que nous devons commenter aujourd'hui. C'est le propre, en effet, et l'honneur de la parole de Dieu, d'être si vaste et si riche en son fond, que, pour en saisir le sens vrai et complet, il faille presque toujours plusieurs conceptions de notre esprit et plusieurs mots de nos idiomes. Cette parole est essentiellement rayonnante ; et l'on n'apprécie bien l'intensité et l'ardeur du foyer, qu'en mesurant, comme il est possible, la sphère lumineuse qu'il produit et dont il s'entoure.

Je vous ai donné, en commençant, la traduction de la Vulgate : « Qui trouvera la femme forte? Son prix est celui « des objets rares qui viennent de loin, et qu'on a coutume « d'apporter des derniers confins de la terre ». Or, là où le latin dit : « la femme forte », d'autres disent : « la femme « vaillante et militante, la femme qui vaut une armée à « elle seule, la femme richement pourvue et toute pleine de « ressources, la femme bonne et parfaite ; » enfin (c'est le mot de cette si fameuse et si justement estimée version des Septante), « la femme mâle, la femme *virile* ». De plus, là où nous lisons dans la Vulgate : « Son prix est celui des

« objets rares qui viennent des extrémités les plus reculées « de la terre », nous lisons dans le grec : « Sa valeur dépasse « celle des pierres les plus rares et des perles du plus grand « prix » [1]. Vous le voyez ; loin de se contredire, ces diverses traductions s'appuient et se complètent ; si bien que pour comprendre ce verset dans toute sa profondeur et sa beauté, il faut tenir compte de chacune et les réunir comme en faisceau.

Je réponds donc que cette femme forte que le prophète appelle et qu'il semble mettre l'humanité au défi de trouver par elle-même ; cette femme intrépide et guerrière, charmante cependant autant qu'elle peut être terrible ; inspirant l'amour le plus tendre en même temps que le plus saint respect ; cette femme rare, unique, excellente, opulente, inestimable ; cette femme qui, restant femme, emprunte pourtant à l'homme tout ce qu'elle peut et doit prendre de lui ; cette femme mâle, cette femme *virile*, avant tout c'est la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, mère des hommes et reine de toute la création : c'est en second lieu la sainte Église, épouse et corps du Christ, née de son sang, associée à son œuvre : enfin, dans un ordre restreint, mais très-réel, c'est l'âme chrétienne incorporée à l'Église par la foi et les sacrements ; l'âme chrétienne, et ici je dirai spécialement la femme chrétienne, en tant que, fidèle à sa naissance divine, elle garde la justice, obéit à la loi, fait sa tâche en ce monde, y maintient et y propage la sainte vie de Jésus, et glorifiant par là le Père céleste, mérite d'avoir en lui sa gloire et sa félicité.

Tout ceci veut être prouvé et exposé. Il est clair que cette exposition devra être fort brève : je ne puis que vous indiquer les points principaux d'une doctrine qui, pour être intégralement expliquée, demanderait tout un livre. Celles-là même, s'il y en a parmi vous, qui entendront ces choses

1. V. Corn. à Lap. Comm. in Prov. c. XXI.

pour la première fois, en auront certainement une suffisante intelligence, tant ce que nous avons à dire porte en soi sa justification et sa clarté. Cependant vous en apprécierez d'autant plus la vérité, la grandeur, la vertu sanctifiante, que vous le méditerez avec un esprit plus attentif, avec un cœur plus humble, plus pur et plus ardent.

I. La femme forte, disons-nous, la femme virile, avant tout c'est la très-sainte Vierge. Saint Bernard, en l'affirmant, n'est que l'écho de toute la tradition chrétienne [1].

Vous savez toutes probablement que ce mot de *viril* vient du mot latin *vir*, qui signifie l'homme, mais surtout l'homme fait, l'homme à la maturité de son âge et dans la plénitude de sa force. A prendre le mot *vir* dans son sens absolu, il ne convient qu'au Christ, l'homme parfait parce qu'il est l'homme-Dieu. Aussi est-ce sous ce nom que Dieu le désigne souvent dans l'Écriture. « Voici, dit Jérémie, « que le Seigneur va créer sur la terre quelque chose de « nouveau et d'inouï : une femme enceindra l'*homme* » [2]. La nouveauté, vous l'entendez, ce n'est pas qu'une femme porte en son sein un être humain qu'elle appellera son fils : c'est là au contraire un fait régulier et commun. La nouveauté et la merveille, c'est qu'une femme conçoive et porte en elle un *homme parfait*, tel qu'était Notre-Seigneur dès le moment de sa conception ; son âme substantiellement possédée par le Verbe jouissant dès lors de la vision intuitive de Dieu ; en quoi consiste la perfection intellectuelle et morale de toute créature humaine : et c'est ce que le Saint-Esprit veut dire ici. Plus tard, parlant du même mystère : « Écoutez la parole du Seigneur », dit-il par Zacharie : « *Ecce vir* : voici l'*homme* : son nom est « l'Orient [3] ; celui qui naît toujours parce que sa naissance

1. S. Bernard. super *Missus est.* Homil. II. 5. V. Corn. à Lap. in Prov.

2. Jérém. XXXI, 22. — 3. Zach. VI, 12.

est éternelle, et qui va poindre ici-bas comme le soleil à l'horizon, pour dissiper enfin ces ténèbres mortelles dont la terre entière est couverte. On pourrait citer bien des textes semblables.

Munies de ce principe, reportez-vous par la pensée à l'une des premières scènes de notre histoire, telle que la Bible nous la raconte avec une autorité infaillible. Adam vient d'être créé ; il est même déjà établi dans le paradis terrestre. Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit « seul : faisons-lui un aide semblable à lui ». Dieu lui envoie alors un sommeil mystérieux, que la plupart des Pères ont regardé comme une extase [1] ; et prenant l'une des côtes de cet heureux endormi, il en forme une femme qu'il présente à ses regards. Aussitôt, tout rempli de ce divin Esprit qui l'a ravi hors de lui-même, et découvrant dans ce que Dieu fait là les réalités les plus sublimes, les plus sacrées, les plus divines, Adam s'écrie : « Voici l'os de mes « os et la chair de ma chair : celle-ci s'appellera la femme « *virile*, parce qu'elle est tirée de l'homme : et c'est pour- « quoi », ajoute-t-il en continuant de lire dans la pensée de Dieu qui veut qu'on la promulgue d'office en tête de nos annales, « c'est pourquoi l'homme quittera son père et « sa mère et adhérera à son épouse ; et ils seront deux dans « une seule chair » [2]. C'est là, vous le savez, l'origine et l'institution divine du mariage, que saint Paul nomme « un grand mystère et un grand sacrement » [3].

Or, qu'était Adam en ceci comme en tout le reste ? Saint

1. C'est le mot même de la version des Septante. — « Pour montrer que c'était là un grand mystère et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam ; et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage : *Le Seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam* : un sommeil, disent tous les saints, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases ». — Bossuet. Élév. sur les myst. Ve Sem. II Élév.

2. Gen. II, 21-25.

3 Ephes. v, 32.

Paul le dit : « la figure de celui qui devait venir » [1] ; c'est-à-dire l'ébauche prophétique du Christ Verbe incarné. « Quand Dieu formait le Christ, écrit Tertullien dans un passage célèbre, il avait les yeux sur un type ; il exprimait au dehors et dans le temps l'idéal qu'il avait éternellement quoique très-librement conçu ; et ce type, cet idéal, c'était l'Adam futur, l'Adam nouveau, l'Adam céleste », Jésus Notre-Seigneur [2].

En outre, comme Adam préfigurait et annonçait le Christ, Ève issue d'Adam, sa semblable, son épouse et son aide, préfigurait et annonçait Marie, vraie *mère des vivants :* ce que signifie le nom d'Ève. Et autant Jésus est plus réellement l'*homme* que ne l'était Adam , autant Marie est plus réellement *la femme, la femme virile,* que ne l'était la première Ève.

Certes, Marie est la Mère de Jésus : c'est là son plus beau titre de gloire, le point culminant de sa prédestination, le principe de toutes ses grandeurs et la cause de ces grâces comme infinies dont elle est inondée. Elle est « la vierge » prédite par Isaïe, et qui, sans cesser d'être vierge, « conce-« vra et enfantera un fils, dont le nom propre sera : « *Dieu avec nous* » [3]. — « L'Être saint, la sainteté vivante « qui naîtra de toi, lui dit l'ange, sera appelé le Fils de « Dieu » [4]. C'est là un aspect du rapport de Marie avec Dieu fait homme, et, sans contestation, l'aspect principal ; mais ce n'est point le seul.

D'abord, comme Ève était issue d'Adam, Marie est tout entière issue du Christ. Elle se réfère à lui ; elle n'a été divinement conçue, voulue et créée que pour lui. Avant d'être le centre de son cœur, Jésus est la raison même de son être et de son existence. Dans le temps et selon l'ex-

1. Rom. v, 14.
2. Tertull. De resur. carnis.
3. Isaï. vii, 14.
4. Luc. i, 35.

térieur, la Mère est avant le Fils : hors du temps, dans les conseils de Dieu, le Fils est avant la Mère. « L'homme ne « vient pas de la femme, écrit saint Paul aux Corinthiens, « mais la femme de l'homme ; car l'homme n'a pas été « créé pour la femme, mais la femme pour l'homme » [1]. Dans cet ordre, vous le voyez, Jésus est l'ancêtre et le chef de Marie. Aussi, de ce qu'elle est, de ce qu'elle a, rien ne se termine à elle-même.

Elle n'a rien non plus d'elle-même. Selon la nature comme selon la grâce, elle doit tout à Jésus. Selon la nature, il l'a créée, étant le Verbe tout-puissant du Père : selon la grâce, tout ce qu'elle possède et qui est incomparable, elle le reçoit de la plénitude de ce même Verbe incarné par elle et en elle [2]. Quelle plénitude ? « Toute plénitude », dit saint Paul : la plénitude infinie, la plénitude de Dieu, la plénitude qui est Dieu, et qui « habite corporellement dans « le Christ » [3] : non pour y demeurer captive ou solitaire, mais pour se répandre en torrents jusqu'aux extrémités du temps et de l'espace [4] ; se versant toutefois d'abord et tout entière en Marie, pour autant qu'une simple créature est capable de la contenir [5]. C'est ainsi que l'Ève spirituelle est tirée du divin Adam, de l'homme par excellence, et devient par là toute *virile*.

Il y a plus : c'est du côté ouvert de cet Adam endormi dans la mort que cette Ève nouvelle est extraite ; non corporellement, cela va de soi, mais spirituellement ; le type surpassant de droit la figure. Fille de l'Adam terrestre, Marie, comme Adam, comme toute la race d'Adam, a besoin

1. I Cor. XI, 8.
2. Jean I, 16.
3. Ephes. III, 19 — Coloss. I, 9.
4. Psaum. XLV, 5.
5. Sous ce titre : *De l'aqueduc*, dont il fait le symbole de Marie dans l'ordre des communications divines, saint Bernard a écrit un discours admirable : *In Nativit. B. V. Mariæ.* Sermo *De aquæductu.*

d'être rachetée. Elle sera la première conquête de Jésus, la plus belle, la plus précieuse, la plus aimée sans comparaison, et cherchée avant toutes les autres ; mais il faut qu'elle soit sa conquête. Si, sans tache durant toute sa vie et plus pure que les anges, elle est immaculée même dans sa conception, elle le doit au sang rédempteur de son Fils [1]. Le tissu de cette vie virginale n'est si absolument blanc, que parce qu'il a été trempé comme nul autre dans le précieux sang de l'Agneau. La grâce de cette créature est un abîme, un abîme qui pour toute intelligence créée n'a ni rivages, ni fond : or, la source de cet océan jaillit du pied de la croix dressée sur le calvaire. En ce sens donc aussi cette femme est « tirée de l'homme » [2].

Mais tout ce qu'elle reçoit ainsi, comme elle le prend ! Et ce qu'elle prend, comme elle le garde ! Elle devient le don qu'elle reçoit, comme tout en restant fer, le fer embrasé devient feu. Marie s'écoule sous l'action de Dieu et passe tout entière dans sa grâce. Ah ! je crois bien qu'elle en est pleine [3]. Dans l'amour et par l'amour, elle ne fait plus qu'un avec cette grâce qui, du cœur de Jésus, se répand incessamment en elle, et la pénètre, et la transforme, et la rend toute semblable à Dieu, par Jésus et en Jésus, dont elle est la parfaite image. Car, dit encore saint Paul, « l'homme « est l'image et la gloire de Dieu » (ceci s'entend éminemment du Christ) ; « mais la femme est l'image et la gloire de l'homme » [4] (c'est ce qui se vérifie surtout en Marie). Ah ! si l'apôtre illuminé nous dit à tous : « revêtez-vous « du Christ » [5], et si les baptisés, si tous les vrais chrétiens sont ainsi revêtus, qu'en est-il de la très-sainte Vierge ? Saint Paul, parlant de lui-même, dit : « vivre pour moi,

1. V. la collecte de la messe en la fête de l'Immaculée Conception.
2. Gen. II, 23.
3. Luc. I, 28.
4. I Cor. XI, 7.
5. Rom. XIII, 14.

« c'est le Christ » [1] ; en quelle mesure Marie peut et doit-elle le dire ? Croyez-le bien ; comme, en regardant Jésus, Dieu se reconnaît, Jésus se reconnaît en regardant sa mère ; sa mère qui est aussi sa sœur, son épouse, sa moitié, son miroir et sa gloire. Certes, il vivait plus en elle qu'elle n'y vivait elle-même.

Voyez donc si elle est du Christ, de l'homme parfait, de l'homme-Dieu, et si, par suite, elle est par excellence *la femme virile!* L'Écriture nous le déclare expressément en mille endroits ; et pour n'en citer qu'un, cette vérité éclate dans la splendide apparition que saint Jean nous raconte au livre de l'Apocalypse : « Un grand signe, écrit-il, apparut « dans le ciel : la femme était tout enveloppée du soleil, et « la lune était sous ses pieds » [2]. La lune ici, c'est toute créature, parce que toute créature est changeante par sa nature même, et que ce qu'elle a de lumière, elle ne l'a que d'emprunt et par reflet. Mais le soleil qui est l'atmosphère, le vêtement, le manteau de cette femme, c'est Jésus, soleil de vérité et de justice [3], splendeur du Père par sa génération éternelle [4], lumière du monde par sa génération dans le temps [5]. Vous pouvez donc juger une fois de plus jusqu'où Marie est du Christ, unie au Christ, une avec le Christ [6]. Jésus-Christ est sa forme : dès qu'on la considère, c'est lui qu'on voit. Elle l'entourait comme mère : il l'entoure comme époux. Comme mère, elle lui disait : « tout ce qui « est à moi est à toi » [7] ; comme épouse, elle ajoute : « tout « ce qui est à toi est à moi » [8]. Dans le mystère de sa mater-

1. Philipp. I, 21.
2. Apoc. XII, 1.
3. Malach. IV, 2.
4. Hebr. I, 3,
5. Jean VIII, 12.
6. Sur le mystère de *la femme vêtue du soleil*, voir le beau discours de saint Bernard, *De duodecim prærogativis B. V. Mariæ.* Domin., infra octavam Assumpt. B. V.
7. Jean. XVII, 10.
8. Id. ibid.

nité Jésus et elle sont « un dans une même chair » : dans celui de ses épousailles sacrées, Jésus et elle sont « un dans « un même esprit ». Et ce sont là « ces noces » que le Roi du ciel fait à son Fils ; noces qui sont toute l'histoire du royaume de Dieu, et auxquelles la création entière est invitée à prendre part [1]. Jésus est l'Époux, Marie est l'Épouse. Vierges prudentes et en voie d'être sauvées ; vierges folles et en train de se perdre, toutes vont « à la ren- « contre de cet Époux et de cette Épouse » [2]. Qu'elles y aillent, c'est leur devoir ; et que tôt ou tard elles les rencontrent, et que l'état où elles se trouveront alors décide de leur sort éternel, c'est l'ordre et la nécessité ! Toujours est-il que là et partout l'Époux et l'Épouse, l'Adam et l'Ève célestes, Jésus et Marie sont unis, et cela jusqu'à être à tout jamais inséparables. « Dans le Seigneur », écrit encore saint Paul, c'est-à-dire dans le Christ, dans le mystère, dans la doctrine et dans l'histoire du Christ, « ni l'homme n'est « sans la femme, ni la femme sans l'homme » [3].

A ce titre d'épouse Marie devient l'aide de Jésus [4] autant que son image ; et sous cet aspect encore elle est *la femme virile*. D'abord elle est assise, comme reine, à la droite du Roi son Fils [5] ; ce qui signifie qu'elle entre dans la souveraineté de Jésus et partage sa puissance. C'est elle qui, dans la vertu triomphante du Christ, accomplit la promesse antique et écrase la tête du serpent [6]. « Belle comme « la lune », c'est-à-dire ayant à elle seule toutes les beautés rassemblées de l'Église et toutes ses énergies, « élue « comme le soleil [7] », c'est-à-dire intimement et indissolu-

1. Matth. XXII, 2.
2. Ib. XXV, 1.
3. Cor. XI, 11.
4. Gen. II, 18.
5. Psaum. XLIV, 10.
6. Gen. III, 15.
7. Cant. VI, 9.

blement unie par le fait même de sa prédestination à la prédestination divine de Jésus, elle est « terrible comme « une armée rangée en bataille ». Jusqu'à ce que le Père ait réduit les ennemis de son Fils à lui servir de marche-pied [1], elle tient le glaive et fait la guerre; guerre au mensonge, à l'erreur et à toutes les formes du mal. « O Vierge, lui chante l'Église, c'est vous qui, dans le monde entier, exterminez les hérésies » [2]. Puissante contre le mal, elle l'est naturellement pour le bien. Oh! qu'elle est riche et qu'elle est libérale! Quels trésors elle possède, et de quel cœur elle les dispense! Écoutez-la : « Mon bien à moi, « c'est le conseil, l'équité, la prudence et la force. Avec « moi sont les vraies richesses et la gloire et les ressources « qui ne s'épuisent jamais, et la justice. Mon fruit vaut « mieux que l'or et que toutes les pierres précieuses, et « l'argent le plus raffiné ne saurait payer le moindre de « mes rejetons [3]. Je suis la mère du pur amour, et de la « crainte, et de la science, et de la sainte espérance. En moi « est toute la grâce de la voie et de la vérité » : grâce pour marcher dans la voie et parvenir au terme ; grâce pour se tenir dans la vérité et la voir enfin face à face : grâce faisant comprendre, goûter et imiter Jésus crucifié; grâce faisant posséder Jésus glorifié. « En moi, enfin, est tout ce qui permet d'espérer la vie et la vertu [4] »; la vertu qui fonde tout, la vie qui couronne tout.

Ainsi, vous le voyez, et c'est le dire unanime des Pères, tout bien est vraiment dans cette Vierge, et elle-même, avec tout ce qui est en elle, est de Jésus; comme Jésus et tout ce qui est en lui est de Dieu.

Qui trouvera donc cette femme ? comprenez-vous le cri

1. Psaum. CIX, 2.
2. Brev. Rom. Off. B. M. Virginis.
3. Prov. VIII, 14-19.
4. Eccli. XXIV, 24-25.

du prophète, et le désir immense, urgent, universel, dont ce cri est l'expression ? Qu'était la terre sans cette femme ? Une région peuplée d'êtres découronnés, dégradés, égarés, captifs. Et que devait être cette femme pour la terre ? Ce qu'est l'aurore du jour au malade tourmenté par une opiniâtre insomnie ; ce qu'est la paix de l'atmosphère aux passagers battus par la tempête : ce qu'est le premier mot du pardon au coupable que la seule pensée de Dieu fait trembler ; ce qu'est le gage d'un amour infini, ardent, irrécusable, à qui allait tout à l'heure cesser de croire à l'amour. Qui donc, encore un coup, trouvera cette femme, cette femme meilleure et plus précieuse que tout, cette femme attendue, cette femme indispensable ? Qui la fera descendre du lieu secret où elle habite ? car, quoiqu'elle doive résider parmi nous, nous emprunter sa chair et nous appartenir, c'est de plus loin pourtant et surtout de plus haut qu'elle tire sa première origine. Elle vient de ces « confins extrêmes », inexplorés, inaccessibles, où le ciel et la terre se confondent dans les clartés d'un même horizon. Elle vient du ciel bien plus que de la terre ; enfin, et pour achever de tout dire, elle est personnellement cette « cité sainte » que contemplait saint Jean, cette Jérusalem nouvelle « qui descend du ciel » et de Dieu, toute prête, et semblable à une épouse « parée pour son époux » [1]. Les prophètes parlent d'elle ; mais, en confirmant les promesses, ils ne font qu'aviver les désirs. Les justes prient ; mais préparant le monde à recevoir cette grâce, leurs prières n'ont point la vertu d'en hâter le moment. « Qui donc trouvera « la femme forte ? »

Vous savez la réponse, et c'est Dieu qui l'a faite ; lui seul d'ailleurs pouvait la faire. Plusieurs siècles après Salomon, au cœur des âges et dans la plénitude des temps [2],

1. Apoc. XXI, 2.
2. Habac, III, 2. — Ephes, I, 10.

comme parle l'Écriture, la femme forte parut dans le monde, non parce que le monde l'avait cherchée ; non parce qu'il avait raisonné, disserté, et inventé les arts ; non parce qu'il avait bâti des cités et fondé de vastes empires ; mais parce que, dans sa magnifique et toute gratuite bonté, Dieu prenait le monde en pitié [1], et avait résolu de le sauver en répandant sur lui par Marie sa lumière et sa miséricorde [2].

La femme forte, la femme virile, c'est d'abord la sainte Vierge. Je vous ai dit que c'est aussi la sainte Église.

II. Qu'il en soit ainsi, cela ne fait pas même question pour nous, puisque tel est l'enseignement formel et unanime des Pères et des docteurs [3]. Au reste, il n'était pas possible qu'il en fût autrement ; car le mystère de Marie et celui de l'Église ne sont au fond qu'un seul et même mystère ; et ce mystère se rattache à celui de Jésus, comme le fleuve à sa source. La sainte Vierge, la sainte Église, c'est sous un double aspect et sous deux noms différents, le mystère, le dessein, la grâce, le fait de la libre expansion de Jésus, de son gratuit et volontaire épanouissement dans le nombre, dans le temps et dans l'espace. Dans le mystère de Marie, Jésus se donne tout entier à une seule créature : dans celui de l'Église, il se donne à une foule innombrable ; mais ici comme là, c'est toujours Jésus qui se donne et se déploie. « Je suis la vigne », dit-il en faisant allusion à ceci, « et « vous » mes appelés, mes fidèles, mes amis, mes membres, mon Église, « vous, vous êtes les rameaux » [4]. Les rameaux viennent du cep : ils prennent appui sur lui et vivent de sa séve : si nombreux qu'ils puissent être et quels que soient

1. Rom. IX, 16.
2. Missal. Rom. Præf. missæ, in Festis B. M. V.
3. V. S. August. Serm. XXXVII de script. — Ven. Beda, ubi supra. — Alb. Magn. de mul. forti. Raban Maur. Expos. in Prov — S. Gregor. Moral. — S. Bernard. homil. II super *Missus est*.
4. Joann. XV, 5.

leurs fruits, ils n'augmentent pas la séve du cep, mais ils en révèlent la vertu ; et montrant ce que le cep a de fécondité, ils concourent à sa gloire. Et ces rameaux et ce cep ne forment définitivement qu'une seule et même vigne, « la « vigne élue, dit l'Écriture, la vigne chérie, plantée de la « main du Père céleste, la vigne du Seigneur des armées » [1].

Encore que la femme ne dût venir qu'après l'homme et être tirée de lui, il est dit du premier Adam que Dieu l'a créé « homme et femme » [2]. Et de même, quoique Marie vienne de Jésus, après Jésus et pour Jésus, Dieu les conçoit ensemble comme les deux parties d'un même tout, parties qui s'impliquent l'une l'autre et sont unies indispensablement. Mais comme de ce premier couple à qui Dieu avait donné cette grande bénédiction : « croissez et multi- « pliez et remplissez la terre » [3], la race tout entière des enfants des hommes est sortie ; ainsi de ce second couple béni d'une bénédiction infiniment meilleure, toute cette autre race est issue « qui ne naît ni de la chair, ni du sang, « ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » [4], et qu'on appelle pour cela la famille divine ou l'Église. Quand l'Esprit-Saint, par Isaïe, nomme Jésus « le Père du siècle « futur » [5], il veut dire qu'il est l'auteur de cette noble race : race qui, dès ce monde, et tout en y demeurant, a déjà « sa « conversation dans le ciel » [6] ; race dont la vie est cachée en « Dieu avec le Christ » [7], pour n'apparaître aux fils des hommes, qui l'ignorent ou la blasphèment, que « quand le « Christ lui-même apparaîtra » glorieux, évident, incontestable, incontesté. Or, « cette génération chaste, splendide,

1. Isaï. v, 1, 7.
2. Gen. i, 27.
3. Ibid. 28.
4. Jean i, 13.
5. Isaï. ix, 6.
6. Philipp. iii, 20.
7. Coloss. iii, 3.

« immortelle » [1], comme elle a Jésus-Christ pour père, elle a Marie pour mère. « Femme », lui dit Jésus du haut de sa croix, « femme » (il la nomme exprès de ce nom qui mieux que tout autre exprime ici et sa grandeur et sa fonction) : « femme, voilà ton fils ! » Et Jean que Jésus montre à Marie, Jean à qui il dit : « Voici ta mère » [2], Jean représente l'Église entière. Tous les saints Pères l'affirment.

Vous pouvez comprendre à présent comment l'Église est aussi la femme forte, la femme mâle et virile, la femme qui est de l'homme et pour l'homme et à l'homme : je dis cet homme absolu qui est le Christ Jésus.

L'Église est la femme forte; donc et avant tout elle est femme. C'est l'ordre qu'elle le soit, car au regard du Christ, toute créature est féminine. A Jésus seul la primauté, l'autorité, la liberté des choix, la vertu dirigeante, la vertu fécondante. Il est le maître unique et par là même le maître universel ; il est l'unique et universel époux [3]. Jusque dans l'ancienne alliance, Dieu, en vue de l'incarnation, prend ce titre à l'égard des hommes [4].

De plus, cette femme tire son origine de Jésus : cela aussi c'est l'ordre. Ainsi en va-t-il pour Ève dans l'ordre naturel; ainsi dans l'ordre de la grâce en va-t-il pour Marie. Tout se tient, tout concorde, tout est harmonique : chaque sphère éclaire les autres sphères, et il n'y a qu'une seule lumière pour les éclairer toutes. L'Eglise sort donc du Christ : non pas de sa parole comme l'univers ; non pas même de sa béné-

1. Sagess. IV, 1.

2. Jean XIX, 26-27. Voir sur ce beau sujet de la maternité divine un docte et pieux ouvrage du P. Ventura, intitulé « *La Mère de Dieu* », et l'admirable livre du P. Faber qui a pour titre : *Le Pied de la Croix*.

3. Matth. IX, 15.

4. Jérém. III, et alibi passim in Prophet.

diction comme cette Église élémentaire du paradis terrestre qui, composée d'abord d'Adam et d'Ève, sembla ne recevoir la grâce que pour en abuser et son mandat que pour le trahir : l'Église naît des labeurs du Christ, de ses angoisses, de sa Passion inénarrable, de son sacrifice enfin où il est tout entier consumé par une mort sanglante et infamante. Telle est la date de sa naissance et la manière dont elle est enfantée. Aussi, quoique les hommes qui la composent aient été des pécheurs, quant à elle et en tant qu'Église, elle naît pure et divinement belle. « Le Christ a aimé « l'Église, dit saint Paul, et s'est livré pour elle, afin de « la sanctifier : la purifiant par un baptême d'eau qu'accom- « pagne une parole de vie, afin de se produire à lui-même « une Église glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni im- « perfection d'aucune sorte, mais entièrement sainte et « immaculée » [1]. De là vient aussi qu'elle est vierge, toujours et totalement vierge : vierge par sa doctrine, vierge par sa morale, vierge par sa fidélité inviolable à garder le dépôt divin et à répandre dans tout l'univers la grâce dont elle est pleine. Je n'ai pas à vous apprendre qu'elle est la sœur du Christ : du Christ qui par Marie et en Marie lui a pris sa nature ; du Christ en qui et par qui elle reçoit l'esprit d'adoption avec le pouvoir et le droit de crier à Dieu avec lui : « mon Père ! mon Père ! » [2] Elle est donc l'image de Jésus, son reflet, son miroir. Comme ceux qui voyaient Jésus ici-bas voyaient aussi son Père [3], quiconque voit l'Église, entend l'Église, voit et entend Jesus [4]. Quoi de plus ? Saint Paul ose bien affirmer (et c'est un enseignement de foi) que l'Église est aux anges mêmes une nouvelle révélation de Jésus et leur sert à concevoir de Dieu

1. Ephes. v, 27.
2. Rom. VIII, 15.
3. Jean XIV, 9.
4. Luc. X, 16.

une idée plus parfaite. « Le jour est fait pour tous, écrit-« il, le jour est fait sur la dispensation de ce mystère que « Dieu, qui a tout créé, tenait caché en lui dès avant les siècles, « et qu'il découvre à l'heure présente, afin que dans l'Église, « et par l'Église, les Principautés et les Puissances célestes « connaissent plus parfaitement les formes infinies et infini-« ment variées de la sagesse divine »[1]. Étant le fruit, la sœur, l'image et la gloire de Jésus, il est clair qu'elle est son épouse, et par là elle devient son corps[2]; car elle et lui sont un, non seulement dans un même esprit, mais aussi dans une même chair. « Les époux doivent aimer leurs « épouses, écrit encore le grand apôtre, et les aimer « comme leur propre corps : aimer son épouse, pour l'époux « c'est s'aimer soi-même. Personne ne hait sa propre chair; « tout au contraire il la nourrit, la soigne et la réchauffe »[3]. C'est ce que le Christ est et fait pour l'Église, et partant pour nous tous qui sommes les membres de son corps, extraits de sa chair et formés de ses os »[4].

Ainsi Jésus et elle vivent d'une vie identique : ils portent le même nom, possèdent la même fortune, marchent de compagnie, travaillent à la même œuvre, et soit ici, soit là-haut, partagent le même destin. Des flots de lumière et de grâce jaillissent de chacun de ces mots. Pensez-y, approfondissez-les, priez pour en avoir la pleine intelligence. Si l'esprit de Dieu vous est donné, c'est justement pour vous aider à découvrir la nature et le prix des dons que le Père céleste daigne vous faire[5].

Vous voyez bien, n'est-il pas vrai, vous voyez bien chaque jour et jusqu'à l'évidence, que l'Église est un avec Jésus. Dites-moi celui de ses pouvoirs qu'il ne lui a pas

1. Ephes. III, 10.
2. Coloss. I, 24.
3. Ephes. V, 29.
4. Ibid. 30.
5. I Cor. II, 12.

transmis [1]; celui de ses mérites qu'il ne lui a pas livré, celui de ses dons qu'il ne l'a pas mise en mesure de communiquer aux hommes? Son sang n'est pas même excepté, et elle le fait saintement et miséricordieusement couler encore sur ses autels: couler pour vous, couler en vous. Dites en outre si elle n'est pas sans cesse et partout comme lui méconnue, calomniée, flétrie, traquée, condamnée, immolée? Dites si comme lui elle n'est pas « haïe sans « sujet [2] » ; si comme lui elle ne rend pas « le bien pour le « mal et l'amour pour la haine [3] »? Elle est *son aide* en tout, mais d'abord pour lui donner des fils [4]; lui en donner sur toutes les plages que le soleil éclaire, lui en donner à toutes les heures dont se compose le cours du temps. Grâce à Jésus, grâce à cette Passion de Jésus dont la vertu est infinie, et qui est la condition première de tous les enfantements divins, la fécondité de l'Église est sans bornes : c'est dans toute la vérité et la grandeur du mot une fécondité *catholique*. Oh! quelle femme! quelle épouse! mais aussi quelle mère! et comme elle aime ses fils dont chacun, dès qu'il naît, lui fait, comme à la première mère, pousser ce cri de triomphe : « Je dois à Dieu de posséder un homme » [5]. Comme elle les nourrit! avec quelle sollicitude et de quels aliments! comme elle les élève, les instruit et les forme! comme elle les veille, les soutient, les protége, les défend! comme elle les aime enfin! Il n'y a vraiment qu'elle et Dieu qui aiment les hommes, qui les aiment pour eux-mêmes : d'un amour vrai, pur, profond, patient, infatigable, invincible; de cet amour qui fait qu'à plein cœur et avec joie on meurt pour ceux qu'on aime [6].

1. Matth. XXVIII, 18.
2. Psaum. XXXIV, 19.
3. Ibid. CVIII, 5.
4. August. de Gen. ad litt. lib. IX, c. 3.
5. Gen. IV, 1.
6. Jean XV, 13.

Oh ! oui, elle est la femme forte, robuste, vaillante, intrépide. Voyez à quoi elle résiste et depuis combien de temps ! elle vit de combattre et de pâtir ; la guerre qu'elle subit est sans relâche ; l'enfer et le monde s'y emploient de concert et avec une fureur acharnée. Toute arme leur est bonne, le mensonge, la perfidie, la séduction, la violence. Et l'Église demeure ; elle est debout, les pieds fermes, le cœur tranquille, le front serein. Saint Ambroise, parlant de la vraie force qui est celle de l'âme, dit que « seule elle défend les vertus qui sont notre honneur, qu'elle garde la justice et fait à tous les vices une guerre sans trêve ni merci. Aucun labeur ne la surmonte ; aucun danger ne l'épouvante ; elle est de bronze aux voluptés ; les appâts la trouvent insensible ; elle hait et poursuit l'avarice comme la peste qui énerve la vertu et la frappe d'impuissance [1] ». Femmes et mères chrétiennes, ne reconnaissez-vous pas là votre Église, la grande, la sainte, l'unique Église du Christ ?

Prenez comme un flambeau cette idée que la femme forte des Proverbes est la personnification de l'Église : à cette lumière, lisez la Parabole entière, et voyez s'il y a un seul de ces vingt-deux versets qui ne nous montre un des traits saillants du caractère de cette Église de Dieu, un des bienfaits de son ministère, une des magnificences de son œuvre, une des circonstances enfin de son histoire ?

Qui trouvera donc cette femme, cette femme dont nul, excepté Dieu, n'a sondé l'origine et mesuré le prix ? Qui la trouvera ? Salomon pouvait bien le dire. Encore qu'elle existât depuis le commencement, et que, dans l'ordre des conseils de Dieu, elle soit elle-même le principe et l'exorde des choses [2] ; cependant, à l'époque où régnait le

1. S. Ambros. De officiis ministr. L. I, c. 29.

2. « Le commencement de toutes choses, est la sainte Église catholique. « S. Epiph. adv. hæres. L. I, c. 5.

fils de David, elle était si restreinte ! Vous le savez, puisque l'Écriture en fait foi, les nations qui couvraient la terre, les civilisées tout comme les barbares, et plus encore que les barbares, étaient dans les ténèbres ou plutôt elles étaient ténèbres [1]. Assises à l'ombre de la mort [2], étrangères aux alliances divines, ayant perdu l'espoir de la promesse, elles vivaient sans Dieu en ce monde ; d'autant plus qu'elles se fabriquaient à elles-mêmes plus de dieux faux et abominables. Et là même où l'Église de Dieu avait son existence certaine et sa vie officielle, dans la race d'Abraham, dans le peuple choisi, quelles ombres l'enveloppaient, quelles entraves la retenaient, quels péchés la déshonoraient [3] ! Quand viendrait donc celui qui seul pouvait achever de la découvrir, la mettre vraiment au jour et l'exposer tout entière à l'univers entier, en soldant à qui de droit le prix de cette bienheureuse invention et de la donation qu'il en ferait au monde [4] ? L'Écriture dit : « Là « où la femme n'est point, c'est une sorte de nécessité que « le pauvre souffre et gémisse » [5]. Le genre humain était ce pauvre tant que n'avait pas paru ici-bas cette femme qui est l'Église en son état présent, l'Église catholique Romaine notre mère.

Pour nous, grâce à Jésus, nous n'avons plus à pousser ce cri. Elle est trouvée l'Église, elle est présente, elle est évidente. On peut ne pas l'écouter ; on peut, hélas ! ne pas l'aimer ; on ne peut point ne pas la voir. Elle est la grande lumière posée par Dieu sur le candélabre, la grande cité bâtie sur la montagne [6] et pouvant servir de refuge à toute l'humanité, comme sa clarté lui sert de phare. Notre devoir

1. Ephes. v, 8.
2. Luc I, 79.
3. S. August. Serm. XXXVII de Script.
4. Ven. Beda. Libell. de Mul. forti.
5. Eccli. XXXVI, 27.
6. Matth. v, 15.

n'est plus de la chercher, mais de la reconnaître, de la saluer, de l'honorer, de la croire quand elle enseigne, de lui obéir quand elle commande, de la suivre quand elle dirige, de recourir à son ministère, de recevoir ses sacrements, de la défendre quand on l'attaque, de l'assister dans ses besoins, de compatir à ses souffrances, de servir enfin ses intérêts qui sont ceux de Dieu et les nôtres.

La femme forte, c'est la sainte Église.

III. Enfin et j'achève par là en quelques mots cette conférence déjà bien longue, la femme forte, c'est toute âme baptisée qui tient parole à son baptême et vit dans l'esprit qu'elle y a reçu[1] : esprit de vérité, de justice, de courage, de patience ; esprit de triomphe sur le mal et les puissances du mal ; esprit de sainteté qui fait aller à Dieu, conquérir Dieu et se consommer en Dieu. Cela aussi est l'enseignement commun des saints Pères. Chaque chrétien, comme tel, entre dans la majesté et dans la grâce de ce dessein adorable qui relie la création au créateur, et que saint Paul nomme « le mystère « du Christ »[2]. C'est pour nous un honneur sans prix et, du côté de Dieu, une inconcevable bonté.

En envoyant son Fils prendre notre nature, Dieu a pour ainsi dire abrégé son Verbe. Cependant, même ainsi abrégé, ce Verbe demeure immense ; Dieu l'a abrégé une seconde fois. Comment cela ? en l'incorporant dans l'Église. Je vous disais tout à l'heure que l'Église est le déploiement de Jésus : il est clair en effet qu'elle le déploie dans le nombre, dans le temps et dans le lieu. Jésus est un, l'Église est multiple. L'Église déclare et développe Jésus comme les commentaires des docteurs déclarent et développent l'Évangile. Mais est-ce que, dans sa brièveté extérieure, l'Évangile ne demeure pas incomparablement plus grand que tous ses

1. Ven. Beda, ubi supra. — Corn. a Lap. in Proverb.
2. Ephes. III, 4.

commentaires faits ou possibles ? Et de même, dans son individualité, Jésus reste de tout point et sans comparaison, plus grand et plus parfait que l'Église qui, au dehors pourtant, l'augmente et le manifeste. L'Église n'est donc en somme qu'une réduction et une abréviation de Jésus. Mais ce n'est pas tout. L'amour le poussant toujours tant qu'il n'en est pas venu aux extrémités et aux excès, Jésus trouve bon de s'abréger encore. Comme il s'écrit et se pose dans le corps entier de l'Église, il s'écrit et se pose dans chaque membre de cette Église, si bien qu'on a pu dire, et on le devait dire : le chrétien est un autre Christ. « L'onction sainte, chante le divin Psalmiste, « est versée tout entière sur la tête du pontife Aaron ; de « cette tête elle découle sur la barbe ; toute la robe en est « inondée, et le chrême descend ainsi jusqu'aux fran- « ges » [1] : de sorte qu'imbibée comme la robe, comme la barbe, comme la tête, chaque frange reçoit la même consécration et exhale le même parfum. Voyez là une figure de notre participation individuelle à la grâce et au mystère de Dieu fait homme par notre incorporation à son Église.

« Dieu, dit le Sage, a fait le petit et le grand, et il prend « de tous un soin égal » [2] : non que tous soient égaux ; s'il en était ainsi, où serait l'harmonie, et conçoit-on l'œuvre d'un Dieu sans harmonie ? Mais l'amour qui, pour le bien universel, crée tous ces êtres inégaux, demeure égal pour tous. Et comment ne le serait-il pas, puisque par son essence même il est unique ? Dieu n'a qu'un cœur ; et qu'il aime la sainte Vierge, ou l'Église, ou le dernier des enfants de l'Église, c'est avec ce cœur, c'est de tout ce cœur qu'il les aime : et voilà justement pourquoi il n'est content et en repos que s'il donne et à Marie et à l'Église et à cet humble enfant ce bien absolu qui est lui-même [3].

1. Psaum. CXXXII. 2.
2. Sagess. VI. 8.
3. Gen. XV, 1.

Saint Paul dit (je vous l'ai cité) : « le Christ a aimé « l'Église et s'est livré pour elle » [1]. Mais ailleurs il a dit : « le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi » [2]. Ne craignez pas d'être absorbées : ni absorbées, ni confondues, ni oubliées ; votre personnalité est inviolable : Dieu l'a créée pour ne l'anéantir jamais. C'est individuellement qu'il a formé vos cœurs [3] ; c'est individuellement qu'il vous conçoit, vous nomme et vous appelle [4] ; individuellement qu'il vous aime, vous gouverne et vous sanctifie.

Chacun de nous est, pour sa part, une image de Dieu moulée sur la grande et consubstantielle forme de Dieu qui est le Christ [5]. C'est à chacun de nous que Dieu dit : Si tu le veux, « je t'épouserai dans la foi, et notre union sera éter- « nelle » [6] ; à chacun de nous qu'il dit encore : « je t'ai « aimé d'un amour perpétuel, c'est pourquoi je t'ai attiré « dans ma miséricorde » [7]. Oui, comme Marie et comme l'Église, toute âme chrétienne est issue de Jésus, née de ses larmes et de son sang, et purifiée, virginisée, sanctifiée par cette naissance même. Comme Marie et comme l'Église, l'âme chrétienne est la sœur du Christ, son épouse et son aide, associée à sa vie, communiant à ses états, partageant son sort, marchant dans ses voies, propageant son action, continuant sa Passion, et répandant tout autour d'elle la lumière, la grâce et la vie. Elle devient donc par là en sa mesure et à son rang « la femme forte », *la femme virile*, la femme chrétienne : tous ces mots sont synonymes, car ils signifient tous la femme qui est revêtue du Christ [8], qui a

1. Ephes. v. 25.
2. Gal. II. 20.
3. Psaum. XXXII. 15.
4. Joann. X. 3.
5. Hebr. I. 3.
6. Ose. II. 20.
7. Jérém. XXXI. 3. — Dieu parle ici à tout son peuple ; mais il est évident que sa parole s'adresse aussi à chacun de ceux qui le composent.
8. Gal. III. 27.

en elle l'esprit, la vie, les sentiments du Christ [1], et qui peut dire avec vérité, mais avec une perfection de vérité toujours croissante : « Je vis, non plus moi, mais c'est le « Christ qui vit en moi » [2].

Cette génération des âmes et très-spécialement des femmes fortes n'a jamais cessé dans l'Église. Chaque siècle en présente plusieurs qui, dépassant le niveau commun, ont mérité que leur nom fût inscrit au livre d'or de l'Église, c'est-à-dire au catalogue des Saints, et sont devenues ainsi l'objet d'un culte authentique et public. Et, comme pour mieux marquer leur ressemblance avec leur type, l'Église a décidé que cette parabole de la femme forte serait lue publiquement à toutes les messes où sont célébrées nos saintes femmes. Cet éloge sacré est leur histoire. Pour vous, c'est un programme : programme accepté, voulu, aimé et déjà suivi, j'en suis sûr ; programme qui, ayant été la lumière de votre vie, sa sûreté, son honneur, sera, si vous continuez d'y être fidèles, votre appui, votre apaisement et votre joie au moment de la mort.

Il ne tiendra pas à nous, mères chrétiennes, que vous ne compreniez et ne goûtiez en détail les leçons que la bonté divine a réunies dans cette page ; et nous commencerons la première fois à les rechercher avec vous sous la lettre du texte sacré. Mais il fallait d'abord poser une base à l'édifice, et selon que notre premier verset nous en imposait le devoir en nous en fournissant l'occasion, vous donner une idée générale de ce grand et capital mystère de Jésus-Christ, d'où tout part et où tout revient dans la nature et dans la grâce ; la volonté éternelle de Dieu étant, dit saint Paul, que toutes choses soient fondées sur le Christ, prenant en lui leur consistance [3] et ne recevant que de lui seul leur progrès et leur perfection.

1. Philipp. II, 5. — 2. Gal. II, 20. — 3. Coloss. I, 16, 17.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA CONFIANCE QUE TOUT ÉPOUX HUMAIN DOIT POUVOIR METTRE EN SON ÉPOUSE ; ET DE TROIS MARQUES SIGNALÉES DE CONFIANCE QUE JÉSUS-CHRIST, L'ÉPOUX DIVIN, DONNE A CHAQUE MÈRE.

Confidit in eâ cor viri sui et spoliis non indigebit.
Le cœur de son époux s'est reposé sur elle avec confiance, et il n'aura nul besoin de chercher des dépouilles.
(Prov. xxxi, 11.)

Vous avez toutes présente à la mémoire la doctrine exposée dans notre précédente conférence. Vous vous rappelez donc que la femme forte du Livre des Proverbes, la femme « virile » qui emprunte tout de l'homme et se revêt pour ainsi dire de lui, au point de devenir comme un autre lui-même, c'est tout ensemble, quoique sous des aspects et dans des ordres d'idée différents, Marie, la sainte Église, et l'âme chrétienne. Avant tout c'est Marie, chef-d'œuvre du Christ, son premier et son plus beau fruit, son image, sa sœur, son épouse et son aide. Ensuite c'est la sainte Église, divinement issue de Jésus comme Marie, et recevant de lui par cette naissance tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a; l'Église qui, elle aussi, devient, dès qu'elle

existe, l'image vivante du Christ, sa splendeur, son épouse fidèle, tendre, dévouée ; son aide courageuse, patiente, infatigable. Enfin c'est l'âme chrétienne, abrégé de Marie et de l'Église, née comme elles de Jésus, revêtue de lui par son baptême, épousée par lui dans la foi et dans la charité : et c'est très-spécialement la femme chrétienne qui, mariée ou non selon la vie de ce monde, mais sachant ce qu'est la grâce et le rapport intime qu'elle fonde entre nous et Jésus, travaille en conséquence à contenter ce maître et à lui donner gloire.

Sans nous interdire, dans l'étude successive des versets de notre parabole, les considérations qui se rapporteraient directement soit à l'Église, soit à Marie, d'ordinaire cependant nous nous tiendrons de préférence dans cette région plus humble où la douce providence de Dieu vous a toutes placées, et qui est celle où votre destinée se décide, puisque votre vie tout entière s'y écoule. Certes, nous serions *pratiques*, comme on a coutume de parler aujourd'hui, en travaillant à faire jaillir de chacun de ces vingt et un versets les lumières qu'il contient sur cette double et merveilleuse manifestation de Jésus qui s'appelle Marie et l'Église. On est pratique dès que l'on fait du bien ; et quel bien n'est-ce pas faire aux âmes, que d'éclairer et d'étendre devant elles et en elles ce domaine de leur foi qui est justement le lieu où les alliances divines se nouent et se consomment ? quel bien n'est-ce pas leur faire, que de leur découvrir les incomparables beautés de la doctrine qu'elles professent, et trop souvent sans la bien connaître : d'où vient qu'elles n'en sont ni éprises, ni fières autant qu'il conviendrait ? Néanmoins nous croyons plus utile encore de chercher spécialement dans ce texte divin la connaissance de ces devoirs qui se rattachent à votre condition, et dont l'accomplissement, constituant d'abord votre justice, prépare et assure votre salut.

I. Donc, après avoir dit que la femme forte est une rareté, ce qui, relativement, s'entend aussi d'une femme tout à fait sainte, le Sage ou plutôt l'Esprit-Saint commence de nous décrire, et pour ainsi parler trait pour trait, le caractère distinctif de cette précieuse et bénie créature, je dis le caractère de son âme et celui de sa vie.

« Le cœur de son époux s'est reposé sur elle avec con-« fiance ; aussi n'aura-t-il pas besoin de chercher où que ce « soit des dédommagements, des proies, des dépouilles ».

En se plaçant dans la sphère inférieure, quoique déjà fort élevée, des relations et des unions humaines, et en prenant ce verset dans son sens littéral, on voit tout de suite qu'ici Dieu loue la femme qui par la fidélité et le dévouement de son cœur, la dignité et la sagesse de sa conduite, mérite à tous égards la confiance de son mari, et qui l'ayant obtenue, la conserve. Grâce à elle, l'époux trouve son nécessaire en sa propre maison : le nécessaire de sa vie temporelle, le nécessaire de sa vie affective, le nécessaire même de sa vie intellectuelle, dans la mesure où il le peut convenablement souhaiter et où son épouse est en état de le lui fournir. Il n'a dès lors, pour ainsi dire, rien à chercher au dehors ; et c'est ce que l'Écriture veut dire en employant ce mot de « dépouilles », où il est facile d'entendre des dédommagements poursuivis et conquis. Ce que son intérieur lui donne toujours et largement, quelle apparence d'aller le conquérir ailleurs ? Il n'a même pas besoin de conquérir chez lui ce que son cœur demande et a le droit de demander : je veux dire qu'il n'est jamais réduit à l'obtenir à force de prières, d'exhortations, de représentations et de reproches. Loin que ses volontés légitimes trouvent devant elles la moindre résistance, il les voit le plus souvent prévenues. Tout se traite en douceur, tout se fait de concert, tout s'accomplit en paix. L'épouse connaît les besoins et les goûts de l'époux : elle est aussi ingénieuse à trouver,

qu'empressée à lui proposer ce qui les peut satisfaire. Elle met d'ailleurs à tout une parfaite bonne grâce, une affabilité charmante, et ce qui importe tant, une exquise discrétion. On sent que son plaisir est surtout de faire plaisir, et que la joie de son époux est la plus aimée de ses joies. C'est d'une telle femme qu'il est écrit au Livre de l'Ecclésiastique : « Heureux l'homme dont l'épouse est bonne : il verra dou- « bler par elle le nombre de ses années. Elle le réjouit par « sa vertu et fait que ses jours s'écoulent pleins et paisibles. « Riche héritage en vérité qu'une femme réellement bonne. « Dieu la réserve à ceux qui le craignent : l'homme la « méritera par ses bonnes œuvres » [1]. Certes, c'est une bien grande puissance, c'est une puissance divine que celle de rendre un être vraiment et saintement heureux. Femmes chrétiennes, Dieu vous la donne et très-spécialement au regard de vos maris. En vous donnant ainsi le pouvoir de les rendre heureux, il vous en impose très-évidemment le devoir ; sinon le devoir d'y réussir, au moins celui d'y travailler. Cela implique de grandes vertus et oblige à plus d'un sacrifice ; mais c'est la beauté et l'honneur du mariage qu'y entrant si avant et par tant de côtés dans le saint et délicieux mystère de l'union de Jésus avec l'Église, on y participe aussi pratiquement à cette abnégation, à cette immolation en laquelle elle a son principe et sur laquelle elle est toute fondée : *Confidit in eâ cor viri sui et spoliis non indigebit* : « Le cœur de son époux s'est reposé en elle avec « confiance, et il n'aura nul besoin d'aller chercher et ravir « où que ce soit des dépouilles ».

II. Mais les réalités visibles et terrestres ne sont jamais que l'ombre ou le signe des invisibles. De même que la paternité qui lie un homme à son enfant, n'est que l'effet et

1. Eccli. XXVI. 1, 3.

l'expression affaiblie de cette paternité qui lie Dieu à ses créatures ; de même l'union légitime de l'homme et de la femme n'est que la figure et comme la prophétie de cette union meilleure dont je vous ai déjà parlé et que l'âme, par la grâce, contracte avec Jésus. Jésus nous dit dans l'Évangile : « N'appelez personne ici-bas du nom de père, « car vous n'avez tous qu'un Père qui est dans le ciel »[1] : ce qui veut dire : tout en honorant, tout en aimant votre père selon la chair et lui obéissant, comme je vous en ai donné le précepte formel[2], confirmant ainsi au dehors la loi que j'avais naturellement écrite en votre cœur, souvenez-vous cependant que ce père n'est que le représentant et le ministre du Père divin qui est dans les cieux, et à qui vous devez réserver et le suprême honneur et le suprême amour et la suprême obéissance. Il en va de même pour l'époux. Au regard de l'épouse, il n'est jamais que le lieutenant et le mandataire de Jésus, lequel reste l'époux intérieur, l'époux céleste, et partant l'époux principal, à qui il faut toujours garder et la première fidélité et le principal amour.

C'est donc le Christ, et parce que le Christ est Dieu, c'est donc Dieu en définitive qui, vous ayant réellement épousées au baptême, peut et veut avoir confiance en vous, une confiance de cœur, et ne pas être réduit à demander à une autre qu'à vous le bien, la joie, la gloire que de toute éternité il prétend recevoir de vous. « Le cœur de son « époux s'est reposé sur elle avec confiance, et il n'aura pas « à conquérir ailleurs » ce qu'il a le droit d'exiger d'elle, et qu'elle lui donne si exactement.

On vous a bien souvent parlé de l'obligation où vous êtes toutes d'avoir confiance en Dieu : il n'est pas de devoir plus doux ; il n'en est pas de plus indispensable. Comment

1. Matth. XXIII, 9.
2. Exod. XX, 12.

vivre, comment mourir surtout sans cette confiance? Mais voici qu'aujourd'hui je viens vous parler de la confiance de Dieu en vous; et pour étrange que cela semble, vous voyez bien que mon texte m'y amène et que je ne suis en ceci que l'écho du Saint-Esprit.

Je n'ai pas à rechercher si Dieu nous devait cette confiance; je n'ai pas même à demander si elle est bien placée: cette confiance est un fait, un fait certain, indubitable; et quoiqu'il y ait bien des degrés dans cette confiance de Dieu envers les hommes, cependant il y a un degré où il la témoigne à tous sans exception; et quand je regarde votre vie, mères chrétiennes, je trouve qu'après les pontifes et les prêtres et peut-être les rois, il n'y a pas de créature humaine à qui Dieu, plus qu'à vous, en donne des marques signalées et touchantes. Au reste je le dis de vos maris aussi bien que de vous, c'est-à-dire des pères aussi bien que des mères.

Je ne vous nommerai pas ces marques de la confiance de Dieu sans que vous confessiez qu'elles sont manifestes, sans que vous sentiez aussi qu'elles sont immenses et vous obligent dès lors immensément. La première, Dieu vous la donne en vous livrant votre âme ou plutôt tout votre être: la seconde, vous l'avez reçue le jour où Dieu vous a donné vos enfants; la troisième, qui est indissolublement attachée aux deux autres, mais qui néanmoins s'en distingue en les surpassant, c'est l'honneur de son propre Fils, c'est sa joie et sa gloire à lui-même.

Ces trois choses sont dans vos mains, et c'est Dieu qui les y a mises. Il les a toutes trois confiées à votre liberté, vous promettant de vous aider par sa sainte et fidèle grâce à les défendre, à les garder et à les faire croître, pour les lui restituer un jour en paradis; mais vous laissant maîtresses aussi de les négliger, de les mépriser et de les perdre, ce qui est le trahir lui-même et le frustrer injustement. De telle sorte que par le fait de la confiance de Dieu en vous et du

triple dépôt que cette confiance l'a porté à vous faire, ces trois biens d'un prix comme infini, ces trois biens qui sont les biens de Dieu plus encore que les vôtres, ces biens, dis-je, dépendent réellement de vous ; non de vous seules, et surtout le second, mais de vous néanmoins et pour une très-grande part. Selon que vous le voudrez ou ne le voudrez point, selon que vous serez fidèles ou infidèles, sages ou insensées, fortes ou faibles, laborieuses ou paresseuses, chrétiennes ou mondaines, Dieu aura ou n'aura pas votre âme; Dieu aura ou n'aura pas vos fils; Dieu aura ou n'aura pas le prix du sang du sien, non plus que cette mesure de joie et de gloire qui lui vient du salut des hommes.

III. Avant tout Dieu vous confie votre âme, le soin, la culture, la destinée temporelle et éternelle de votre âme. Faut-il vous rappeler ce qu'est une âme aux yeux de Dieu? Infiniment plus que cet admirable univers qu'il a pourtant tout rempli de merveilles, lui donnant la mission de nous manifester ses attributs, de nous traduire son cœur et de nous raconter sa gloire. Dieu vous eût confié l'intendance de tout ce monde physique, vous donnant en même temps la science et le génie nécessaires pour le gouverner, il vous aurait montré par là un amour moins confiant qu'en vous livrant vous-même à vous-même, et en vous établissant, comme dit l'Écriture, « dans la main de votre propre « conseil [1]. » Ce monde extérieur n'est que pour les âmes; pour la vôtre par conséquent. Il passera dans sa forme présente [2]; mais votre âme ne passera jamais. Sans nul doute le monde porte l'empreinte de son tout-puissant créateur; votre âme en est la vraie et vive et ressemblante image. Le monde sert à connaître Dieu, mais sans le pou-

1. Eccli. xv, 14.
2. I Cor. vii, 31.

voir jamais connaître : votre âme le connaît. Le monde peut fournir à un être intelligent quelques raisons d'aimer Dieu, mais lui-même ne saurait l'aimer : votre âme l'aime. Le monde peut recevoir les dons de Dieu, mais sans pouvoir rien lui rendre en retour; votre âme a cette puissance de rendre quelque chose à Dieu, de le remercier, de le payer. Elle est en outre, dans l'ordre de la grâce, la sœur des anges, la sœur du Christ, la fille de Dieu, participant de sa nature et vivant de sa vie. Rien n'est plus haut; rien ne vaut davantage : et c'est pourquoi Jésus nous dit : « Que sert à l'homme de gagner le monde, si définitive-« ment il perd son âme; et cette âme, s'il la perd, contre « quoi pourra-t-il l'échanger [1] ? »

Eh bien! cette âme, vous le savez, vous le sentez, et c'est une évidence, elle est à vous. Il vous appartient de la former chaque jour à la ressemblance divine en l'épurant, en l'élévant, en l'éclairant, en la développant dans la vérité et dans la justice, en la fécondant par l'amour, en l'ornant de vertus, en l'enrichissant de mérites. Comme aussi vous pouvez hélas! la déformer, la dégrader, la corrompre en la livrant à la vanité, au mensonge, à l'esprit du monde, à la volonté propre, à l'égoïsme, aux passions, aux sens, au péché, à Satan dont, si vous faites ainsi, elle prendra peu à peu la forme, c'est-à-dire la difformité, pour devenir à la fin et son image et sa pâture. Vous pouvez en un mot faire vivre cette âme ou la faire mourir; la sauver pour toujours ou la perdre à jamais. Dieu s'en remet à vous, *confidit*. S'il voit que votre cœur est touché de cette confiance vraiment étonnante; que votre conscience est bien formée touchant la responsabilité qui en découle; que votre volonté est attentive et appliquée à ce devoir de garder, de sanctifier et de sauver votre âme, Dieu fait

1. Matth. XVI, 26.

plus que se confier en vous; il se repose sur vous : ce qui pour une créature est un honneur si haut et un bonheur si grand, qu'en vérité on se demande ce qui nous devrait coûter pour l'obtenir. Mais même si vous l'obligez à ne se point reposer sur vous, à se défier de vous, à vous craindre, ou, ce qui serait horrible, à ne plus rien espérer de vous, cependant il ne vous retire pas pour cela le dépôt qu'il vous a commis; il vous le laisse et vous le laissera jusqu'à votre dernier soupir.

IV. Les enfants que Dieu vous a donnés sont une autre marque de sa confiance, et, à certains égards, plus grande que la première, puisque, au lieu d'une seule âme, il y a en a ici plusieurs que Dieu remet entre vos mains. Assurément ces âmes étant maîtresses d'elles-mêmes, maîtresses jusqu'à se pouvoir soustraire et à votre influence et à celle même de Dieu, vous ne répondez pas d'elles comme de la vôtre. Mais il demeure que dans l'édifice de leur vie morale et chrétienne, c'est à vous surtout qu'appartient le soin de poser les fondements. La nature et la grâce s'unissent pour vous y aider : chacune d'elles à l'envi vous offre des ressources; et comme telle est la base, telle d'ordinaire est la maison, quant à ce qui est du moins de la solidité, vous pouvez plus que personne former ces jeunes âmes. Je n'ai pas à insister aujourd'hui sur des obligations dont nous aurons souvent l'occasion de parler dans ces conférences, et que d'ailleurs vous connaissez. Mais je vous prie de regarder ce dépôt sacré de vos enfants au point de vue particulier de la confiance que Dieu vous y témoigne.

Vous les aimez, ces créatures, et par ce qu'il y a en vous de plus vif et de plus profond. Quand Dieu, dans l'Écriture, veut prendre la cime des amours humains, pour en faire, à

votre profit, un terme de comparaison, il parle ordinairement tout droit de l'amour maternel. Oui; mais, aux mêmes endroits, il déclare que, pour ce qui est de lui, l'amour qu'il porte à ces enfants dépasse infiniment le vôtre; qu'il le dépasse en fidélité, en énergie, en dévouement, en pitié, en tendresse [1]. Alors comprenez ce qu'il fait en vous livrant ces êtres chéris, en vous instituant durant tant d'années leur providence visible; en voulant que vous soyez ses yeux pour les veiller, ses lèvres pour les enseigner, sa main pour les conduire, enfin leur providence, car ce mot traduit à la fois tous les amours, toutes les sollicitudes et tous les services. Croyez-vous que Dieu compte sur vous quand il vous donne de tels mandats et vous abandonne la gestion d'affaires si divines? Grande certes est la mission qu'il donne aux anges gardiens de ces petits; je ne crois pas faire injure à ces bons et bienfaisants esprits en disant que, par bien des côtés, elle reste inférieure à la vôtre. Peut-être, pour les protéger, sont-ils plus puissants que vous; il y a plus d'une raison de croire qu'ils les aiment mieux; je n'oserais pas affirmer qu'ils les aiment plus; et même pour ce qui est de pouvoir, il y a des choses très-nobles, très-efficaces surtout, que vous pouvez, vous, et qui leur sont tout à fait impossibles. Ils ne peuvent point pleurer; et qui ne sait quel pouvoir ont les larmes d'une mère? Ah! mères chrétiennes, songez souvent, songez sérieusement à la confiance de cet Époux céleste qui est le premier père de vos enfants. Considérez qu'il vous a lui-même, quant à eux, associées comme causes secondaires, mais causes réelles et maintenant indispensables, à l'œuvre de sa création, à l'œuvre de son incarnation, à l'œuvre de sa rédemption. S'il y a là de quoi vous rendre fières, il y a surtout, ce me semble, de quoi vous rendre dignes, de quoi vous rendre

1. Isaï. XLIX, 15.

fortes : dignes dans toute votre vie intérieure et extérieure; fortes dans tous vos travaux et dans toutes vos épreuves. Il y a là aussi de quoi affermir, et d'une manière inébranlable, votre confiance en ce Dieu qui daigne avoir le premier tant de confiance en vous. *Confidit in eâ cor viri sui :* « Le cœur de son époux s'est reposé sur elle avec « confiance ».

V. Cependant, je vous l'ai dit, Dieu fait plus encore, ou plutôt, ce qu'il fait là a une portée plus haute que votre salut personnel et que celui de vos enfants : car par cela seul qu'il vous confie votre âme et la leur, il vous confie, il vous livre l'honneur de son saint Fils Jésus, et met à votre merci sa joie à lui-même et sa gloire. La chose est évidente. Comme l'honneur de l'agriculteur est dans la moisson, l'honneur du commerçant dans le produit de son négoce, l'honneur de tout homme qui fait une entreprise dans le succès de son labeur et de son industrie; de même l'honneur de Jésus-Christ est dans le salut des âmes. Jésus-Christ n'est venu, il n'a enseigné, travaillé et souffert, il n'est mort sur la croix que pour sauver des âmes. Les âmes sauvées, c'est le salaire de toutes ses peines et le prix de son sang versé : c'est sa joie par là même et sa gloire; et par suite c'est la joie et la gloire de son Père et de leur commun Esprit.

Rappelez-vous ce que dit saint Paul : « Prenez garde « de contrister le Saint-Esprit de Dieu » [1]. Rappelez-vous aussi que Jésus parle dans l'Évangile de ceux qui le déshonorent. « Pour vous, dit-il aux juifs, vous me déshono- « rez [2]. » Quoi donc? Est-ce que cette adorable essence divine ou l'une des trois personnes divines qui y subsistent

1. Ephes. IV, 30.
2. Joann. VIII, 49.

est susceptible de ressentir une vraie tristesse ou de subir un vrai déshonneur ? Évidemment non. Notre Dieu tout entier est une pure et absolue félicité ; il est une pure et inviolable gloire. Et il en va de même à présent de la sainte humanité du Christ qui est pour jamais entrée et établie dans les états glorieux et immuables de la divinité. Mais alors que veut dire l'apôtre, quand il nous fait à tous cette recommandation étrange : « Ne contristez pas l'Esprit-Saint » ; et que veut dire Jésus, en se plaignant du déshonneur qu'on lui inflige ? Ah ! c'est que si Dieu et Jésus-Christ ne peuvent éprouver, dans leur gloire et leur joie essentielles, ni dommage, ni atteinte, il n'en va point ainsi de leur gloire extérieure et de celle de leurs joies qu'on nomme accidentelle. Par cela seul que cette gloire et cette joie sont relatives ; par cela seul que Dieu les tire de créatures libres, mobiles, changeantes, elles sont naturellement susceptibles de plus ou de moins. Par exemple, vous alliez faire un acte bon : c'eût été certainement pour Dieu une joie et une gloire : vous cédez à la tentation et ne faites point cet acte ; au contraire vous en faites un mauvais : vous privez Dieu du double profit que lui eût apporté votre bonne œuvre. Sans doute, même dans cet ordre accidentel, vous ne causez point à Dieu une tristesse positive ; mais vous le frustrez d'un contentement qu'il pouvait et devait recevoir ; et c'est en ce sens que vous le contristez, comme aussi vous le déshonorez en lui déniant l'honneur que vous lui deviez rendre.

Eh bien ! c'est là précisément ce que Dieu vous confie : cette gloire si juste et si chère à son cœur, cette joie si sainte et, convenez-en, si méritée, il les met dans vos mains ; comme y serait une chose quelconque que vous pourriez à votre gré retenir ou rejeter : retenir avec estime, avec amour et avec soin, ou rejeter avec négligence ou même avec mépris. Nous portons en nous tous, et chacun pour

une part, la gloire et la joie de ce Dieu qui est la joie et la gloire ; de ce Dieu qui ne nous a créés et rachetés que pour nous associer à sa gloire et nous faire entrer dans sa joie [1]. Il dépend de nous de glorifier Dieu ; il dépend de nous de réjouir Dieu. Ah! je crois, et sans l'ombre d'un doute, que même dans cette sphère de la gloire et de la joie accidentelles, rien ne manquera définitivement à Jésus : ni une perle à son diadème, ni un rayon à son auréole, ni une frange à son vêtement, ni une harmonie, ni un son au concert créé qui doit éternellement charmer ses oreilles humaines. Seulement voici ce qui arrive : c'est que, pour autant que le temps dure et que les choses sont en train ; pour autant qu'il y a de l'alternative, des questions, des propositions, des acceptations et des refus possibles, ce que Jésus demandait à l'un, lui ayant d'abord donné la grâce nécessaire pour le rendre, si on le lui refuse obstinément, il le demande à un autre et finit toujours par l'obtenir de quelqu'un. Écoutez ce que, dans l'apocalypse, il en dit à l'évêque d'Éphèse : « Prends garde : tu as beaucoup reçu, mais tu n'as pas assez rendu : je n'ai pas trouvé en toi ce que j'avais le droit et la volonté d'y recueillir. Fais pénitence et recommence d'agir comme autrefois : sinon je viendrai et j'enlèverai le chandelier qui sert de luminaire à ta vie : je le changerai de place, je le transporterai ailleurs, je le confierai à un autre qui sera plus fidèle que toi : *movebo candelabrum de loco suo nisi pœnitentiam egeris* [2]. » C'est ce que Dieu a fait pour sa vigne, dont il déclare dans l'Évangile que, fatigué de la voir indignement cultivée, « il la louera « à d'autres vignerons » [3]. C'est ce qu'il a fait pour l'ingrate Synagogue, son épouse autrefois, mais qu'il a justement répudiée pour s'allier désormais à l'Église des Gen-

1. Matth. xxv, 21.
2. Apoc. II, 2, 5.
3. Matth. xxi, 4.

tils. « C'était à vous d'abord, ô Juifs, qu'il fallait annoncer « la parole de Dieu », s'écrient d'une même voix Paul et Barnabé ; « mais puisque vous la repoussez et vous jugez « vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici que nous « allons prêcher l'Évangile aux nations » [1]. Tel est le sort de toute âme baptisée qui se rend infidèle à l'Époux céleste et viole obstinément les promesses de son baptême. Comme un époux trahi chez lui et frustré des joies légitimes qu'il y devait trouver en abondance, s'en va chercher ailleurs et conquérir à n'importe quel prix cette subsistance et ce repos que son propre foyer lui refuse ; de même Jésus quitte à la fin l'âme qui lui préfère le péché, et transporte à une autre la grâce méconnue de sa présence et de son amour. De sorte que si sa gloire périt et si sa joie s'éclipse, ce n'est finalement ni en lui, ni pour lui ; c'est dans l'âme et pour l'âme infidèle qu'il laisse à son veuvage, à son isolement, à sa misère, à ses remords, enfin à elle-même et à Satan.

O Dieu ! ce ne sera le sort d'aucune de celles qui nous écoutent. Toutes retiendront l'Époux ; toutes auront à cœur de ne pas tromper sa confiance ; toutes seront jalouses d'y répondre par un amour constant, ardent et généreux. Toutes lui donneront ce qu'il demande ; toutes lui restitueront son dépôt ; toutes lui présenteront la moisson de leurs œuvres ; et parce que, sur la terre, elles auront permis à Dieu de se reposer sur leur cœur, Dieu à son tour leur commandera de reposer éternellement sur le sien.

1. Act. XIII, 46.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES PRINCIPAUX CARACTÈRES DE L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS ET DE L'AMOUR QUE NOUS LUI DEVONS RENDRE.

Reddet ei bonum et non malum omnibus diebus vitæ suæ.

Elle lui rendra le bien et non le mal durant tous les jours de sa vie.

Prov. XXXI, 12.

Nous avons commenté le second verset du poëme de la femme forte : « Le cœur de son époux s'est reposé sur « elle avec confiance : si bien qu'il n'a rien à chercher et à « conquérir loin d'elle ». Selon le sens littéral, disions-nous, ces paroles doivent s'entendre de l'époux terrestre et humain à qui la femme chrétienne peut avoir consacré sa vie en lui donnant sa main et son cœur. Mais, au sens spirituel, elles se rapportent à Jésus-Christ, l'époux divin, à qui toute femme baptisée doit inviolablement garder et sa première fidélité et son suprême amour, quel que soit d'ailleurs l'état où sa vocation l'ait fixée.

Parlant donc de Jésus, qui est le Fils éternel du Père et un même Dieu avec lui, nous vous montrions la confiance

singulière, honorable, touchante, qu'il daigne vous témoigner; et vous en admiriez avec nous les marques évidentes, en constatant qu'il vous confie d'abord votre âme, puis vos enfants, puis sa gloire et sa joie à lui-même : votre âme que vous devez sanctifier; vos enfants que vous devez élever et pour une large part sauver; sa gloire enfin et sa joie, que, par sa grâce et vos vertus, vous êtes en demeure de procurer.

I. Il ne se pouvait faire qu'ainsi prévenue et provoquée par cette confiance d'un Dieu, la femme accomplie dont parlent les Proverbes y restât insensible et ne s'employât pas tout entière à y répondre par un amour fervent, une fidélité absolue, un dévouement continuel et infatigable. Aussi le Saint-Esprit dit-il : « *Reddet ei bonum et* « *non malum omnibus diebus vitæ suæ :* elle lui rendra le « bien et non le mal durant tous les jours de sa vie ». C'est là une première vue d'ensemble sur la sainte existence de cette femme et comme le résumé de ses vertus.

Mais pourquoi l'écrivain sacré parle-t-il au futur, ne disant pas qu'elle rend le bien à son époux, mais qu'elle le lui rendra ? Certes, pour le payer de retour, comme son cœur l'y pousse plus impérieusement encore que sa conscience, elle n'attend ni un jour, ni une heure : sans cela comment dirait-on d'elle, et dans le même verset, que ce retour est quotidien et remplit sa vie tout entière? Plusieurs interprètes mettent ici le verbe au présent; plusieurs même le mettent au passé. A consulter le génie de la langue hébraïque, tous ont raison ; à consulter le sens caché sous le mot, tous disent vrai. Il reste cependant que la Vulgate traduit par le futur. Pourquoi? Nous dirons ce qui nous en semble. D'abord tel est le don que cette femme a reçu en s'unissant à Jésus-Christ par la grâce sanctifiante; telle est aussi l'intelligence qu'elle en a, l'estime qu'elle en fait,

l'attache qu'elle y prend; si sérieuse, si réfléchie, si efficace est la sainte passion qu'elle y puise pour son Époux divin, que le premier instant de son union avec lui a décidé tout son avenir. Autant que la condition humaine le comporte, elle est toute engagée et comme rivée au Christ; l'amour du Christ est et demeurera la règle de ses pensées, l'âme de ses affections, le principe de ses œuvres et la vie de sa vie. Oh! oui, elle lui rendra, il est indubitable qu'elle lui rendra le bien sans mélange de mal, et elle le lui rendra tous les jours de sa vie. Elle ne reviendra point sur ses pas; elle ne regardera point en arrière; et comme le don que Dieu lui fait ne souffre ni révocation ni repentir, jamais non plus elle ne rétractera le don qu'elle a fait d'elle à Dieu, jamais elle ne s'en repentira, jamais elle ne le regrettera.

Il y a plus : ce qu'elle donnera ainsi sans cesse et de tout cœur, elle n'aura cependant jamais fini de le donner. A peine estimera-t-elle avoir commencé de donner quelque chose. Comme saint Paul, elle dira : Ce que j'ai donné, ce que j'ai fait, ce que j'ai enduré, tout ce qui est passé enfin et derrière moi, je l'oublie, je l'ignore; et je m'occupe exclusivement de ce qui est devant moi [1], de ce que je dois, de ce que je puis encore livrer, faire et pâtir; car ce que je puis ici, je sens que je le dois. C'est donc maintenant que je commence [2] : « J'irai, je marcherai et jusqu'à ce que le « jour expire, jusqu'à l'heure où les ombres descendront « pour moi sur la terre » : ombres qui pour ma foi sont le crépuscule du matin et non celui du soir; jusque-là je gravirai ma chère et sainte montagne, « la montagne de « myrrhe et d'encens [3] », d'amour et de patience, de religion et de sacrifice, que Jésus a le premier gravie pour

1. Philipp. III, 13.
2. Psaum. LXXVI, 11.
3. Cant. IV. 6.

moi ; et ainsi je lui rendrai tous les jours de ma vie non le mal, mais le bien : *reddet ei bonum et non malum omnibus diebus vitæ suæ.*

Nous devons essayer de pénétrer plus avant dans cette parole sacrée; mais pour comprendre moins imparfaitement cet amour de retour que Dieu y loue dans la femme forte, jetons encore un coup d'œil sur les prévenances et les bienfaits de son divin Époux.

II. Lorsque, à la pure et douce lumière de la raison chrétienne, on contemple cette action à la fois protectrice et directrice que Dieu exerce sur ses créatures et que nous nommons la Providence, on voit qu'entre mille beautés qui la relèvent et toutes sortes de caractères merveilleux qu'elle présente, il y en a trois qui semblent avoir je ne sais quelle saillie sur les autres et qui, s'ils n'excitent pas plus que d'autres l'admiration de nos esprits, charment du moins si fort nos cœurs qu'ils finissent par les ravir. Le premier, c'est la bonté; le second, c'est la gratuité; le troisième, c'est la fidélité.

La bonté, oh! oui, et avant tout. Elle est partout dans les œuvres divines; elle est même leur premier principe. Pourquoi en effet Dieu sortant, comme il peut en sortir, de sa quiétude éternelle, a-t-il tiré les êtres du néant? Est-ce pour faire un profit quelconque en augmentant sa gloire et sa félicité? Vous savez bien que pour lui qui est infini et immuable, il n'y a en réalité ni accroissement ni gain possibles. Il peut toujours donner et tout donner; jamais il ne peut rien recevoir. Il a créé, parce que créer, c'est communiquer quelque chose du bien qui lui est propre et répandre hors de lui la vie et le bonheur. Tel est le but, tel est par conséquent le secret de l'acte créateur? Sans doute Dieu trouve là sa gloire, et cette gloire est la fin nécessaire de la

création; mais cette gloire même est notre bonheur en tant que, venant d'abord de lui, il se consomme finalement en lui, qui, en nous rendant si divinement heureux s'honore lui-même et se contente : d'où vous voyez, et jusqu'à l'évidence, que la bonté est le fondement et de son œuvre et de son don. Mais qu'est-ce à dire qu'après avoir créé, Dieu « rentre dans son « repos », comme nous le lisons dans la Genèse [1]? Prétend-il faire cesser une fatigue provenant d'un travail pénible? Non, puisqu'il fait tout en se jouant, et que créer, pour lui, c'est comme respirer ou sourire. Non encore, puisque, selon leur propre témoignage, Dieu et Jésus son verbe ne s'arrêtent jamais d'opérer [2]. Que signifie donc cette rentrée de Dieu dans sa quiétude naturelle? Une nouvelle et plus grande bonté. Il nous montre là en effet, d'une manière sainte et mystérieuse, quelle fin il lui plaît d'assigner à toutes choses et à nous en particulier [3]; il nous révèle que le terme dernier de notre vie, c'est sa vie à lui-même, son intérieur et ce que l'Évangile nomme « son sein » [4] : c'est-à-dire le lieu auguste et incompréhensible où le Père engendre son Fils, où le Père et le Fils produisent leur Saint-Esprit; où ces trois, qui sont un seul Dieu, se contemplent, s'aiment, s'embrassent, se possèdent et goûtent en se possédant ainsi, d'inénarrables joies. C'est là, vous le savez, que nous devons finalement entrer; là que nous devons vivre : non pas un jour, ni quelques jours, ce qui dépasserait déjà nos mérites; mais toujours, ce qui dépasse tout. Dieu nous trace donc ici la route et formule la loi de notre vie qui est que, comme lui-même a opéré dans la semaine de sa création et s'est reposé le septième jour, nous travaillions, nous aussi, dans la semaine de notre existence,

1. Gen. II, 2.
2. Jean. V, 17.
3. S. August. de Genes. ad litt. Lib. IV, c. 13. — Confess. XIII, 36.
4. Jean. I, 18.

y produisant, grâce aux secours divins, le petit monde de nos bonnes œuvres, pour ensuite, au jour du sabbat, qui est celui du Seigneur, nous reposer, non pas en nous, ô ciel! mais en Dieu, notre paix très glorieuse et très-délicieuse.

Ainsi, que Dieu crée ou se repose ; qu'il tire les êtres du néant, ou les recueille en lui ; qu'il en soit à l'*alpha* de son œuvre ou qu'il en écrive l'*oméga*, la bonté est partout, la bonté domine tout, la bonté anime tout. Et qu'est en somme cette action souveraine, constante, universelle, qui nous mène ou plutôt nous porte d'un de ces termes à l'autre, du néant d'où nous venons, à la béatitude divine où nous allons, qu'est-elle la providence de Dieu, sinon l'acte même de sa bonté infinie et l'exercice de son amour : car « l'amour, dit excellemment saint Denys l'Aréopagite, est extatique de sa nature : il ne permet pas à ceux qu'il a saisis de demeurer en eux-mêmes et de se posséder ; mais il les force de se donner, de se livrer et d'appartenir à ceux qu'il aime. Et c'est ainsi, continue l'admirable docteur, que, ravi par la beauté et la bonté qu'il a répandues dans ses œuvres, l'auteur des choses existe et opère en elles par sa toute aimante providence, et sans se quitter réellement soi-même, descend effectivement vers nous pour nous servir et nous faire du bien » [1]. Oui, la bonté est ce qui paraît d'abord dans les rapports de Dieu avec ses créatures.

Ce qu'on y voit briller ensuite, et d'un incomparable éclat, c'est la gratuité. Il est clair en effet que Dieu, qui nous donne tant, ne nous doit absolument rien. Il nous aime parce qu'il nous aime ; et la raison première de cet amour est en lui et non pas en nous. Il nous est bon parce qu'il est bon : il nous octroie ce qui lui plaît, et uniquement parce qu'il lui plaît. Regardez ses dons à la racine, et

1. S Denys l'Aréop. Des noms divins. c. IV.

ceux-là mêmes qu'il accorde à nos prières et à nos vertus, vous verrez qu'en réalité ils sortent spontanément de son cœur et sont de véritables grâces. Si même vous considérez avec attention l'ensemble de ses bienfaits, vous vous apercevrez qu'étant gratuits, ils le sont quatre fois. Ils le sont d'abord en ce sens que la créature étant faite de rien, reste toujours néant dans son fond : or, quel titre a le néant et que peut-on jamais lui devoir ? Encore, si Dieu s'était borné à nous donner les biens que notre nature suppose ou appelle ! Mais il a fait bien plus. Préalablement à tout mérite, à toute demande, à tout désir exprimé ou conçu, il a d'emblée constitué notre race dans un état tout à fait surhumain ; il l'a établie dans cet ordre que la langue catholique nomme *surnaturel,* et qui précisément parce qu'il ne nous était pas dû et ne pouvait pas l'être, est spécialement appelé l'*ordre de grâce.* C'est là aux dons divins un second titre de gratuité : car parmi tous ces dons il n'y en a plus désormais qui ne se trouvent providentiellement rattachés à cet ordre ; non pas même les dons naturels qui, dans l'économie présente des choses, ne se terminent plus seulement à la nature, mais encore à la grâce, et sont ultérieurement coordonnés à la gloire. Ce n'est pas tout. Après avoir péché, la créature ne méritait plus de conserver les biens gratuitement reçus, mais plutôt en justice elle devait les perdre. Si donc, comme il est arrivé, Dieu ne lui a pas alors retiré tous ses dons, si surtout il lui a rouvert, rouvert tout entier et sans délai le trésor de ses grâces [1], et l'a remise en état de reconquérir sa part de l'héritage céleste, il est clair que cette restitution est une miséricorde toute pure, et partant qu'elle est toute gratuite. Enfin, ce qui met le comble, c'est que, voulant, par une surabondante bonté, nous restituer ces dons sciemment et librement perdus,

1. Gen. III, 15.

Dieu a voulu d'abord se les payer à lui-même en satisfaisant pour nous à sa propre justice, c'est-à-dire en souffrant et en mourant sur la croix : de telle sorte que désormais et jusqu'à la consommation des siècles, tout bienfait que Dieu nous accorde, tout don venant d'en haut, toute grâce tendant au salut et par conséquent tous les effets salutaires de l'action providentielle de Dieu sur les hommes sont le prix du sang répandu pour eux par Jésus. Trouvez-vous que Dieu déclare assez par là la gratuité de son amour et de sa bienfaisance ? J'ose demander si, tout-puissant qu'il est, il pouvait en ceci quelque chose de plus. Et vraiment lui-même se le demande quand il dit : « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie fait » [1]. Chacune de vous peut donner la réponse.

Enfin cette providence divine si bonne, si miséricordieusement, si gratuitement bonne est en outre invariablement et éternellement fidèle en sa bonté. Il n'y a rien que l'Écriture nous enseigne plus expressément et nous répète avec plus d'insistance. Et il n'y a rien non plus dont la vie entière de l'Église et la vie même de chacun, interrogée avec intelligence, rende un témoignage plus frappant. « Je « suis le Seigneur, dit-il, et je ne change point [2]. O Dieu ! « vous êtes toujours le même, s'écrie David, et les années « qui se succèdent n'amènent en vous ni mutation ni « défaillance [3]. Il n'est pas comme un homme pour « renoncer à ses desseins et se repentir de ses actes [4]. Il « n'y a pas en lui l'ombre d'une vicissitude » [5]. En somme, saint Paul l'écrit partout dans ses Épîtres, « il est « fidèle. Il est fidèle celui qui nous a appelés, et lui-même

1. Isaï. v, 4.
2. Malach. III, 6.
3. Psaum. CL, 28.
4. I. Rois XV. 29.
5. Jac. I, 17.

« achèvera son œuvre » [1]. « Le Seigneur est fidèle, il nous « confirmera dans le bien et nous préservera du mal [2]. Dieu « est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tentés au « delà de vos forces » [3]. C'est tous les jours, jusqu'à la fin des temps, qu'il demeure avec son Église [4]. C'est tous les jours, jusqu'au dernier de nos jours, que sa miséricorde nous escorte, nous défend et nous enveloppe [5]. Si les méchants l'obligent apparemment à changer envers eux de conduite, c'est sa main qui opère alors autrement, dit Augustin, ce n'est pas son cœur qui change : *opera mutas, non consilium.* Et ces méchants et ces pécheurs, il les laisse à leurs maux bien plutôt qu'il ne leur en impose ; et même en les laissant à ce mal qu'ils ont préféré, c'est à leur bien qu'il vise, puisqu'il ne les punit ici-bas que pour les convertir, c'est-à-dire les amener à avoir pitié d'eux-mêmes et à ne plus refuser ce bonheur infini qu'il leur veut. Et en attendant, quel que doive être d'ailleurs, soit pour lui soit pour eux, le résultat final de sa patience, la malice de leur œil ne parvient pas à rendre son œil moins bon [6] ; si bien qu'il continue de faire luire son soleil et tomber sa rosée sur les champs de l'injuste comme sur ceux du juste » [7].

III. Quelle est la conclusion de tout ceci et qu'en ressort-il pour l'intelligence du texte qui nous occupe ? Voici cette conclusion et l'importante leçon qui en découle. Toutes deux sont contenues dans ce simple mot : « elle rendra ». Oui, elle rendra. En effet les choses étant ce qu'elles sont

1. Thessal. v, 24.
2. Thessal. III, 3.
3. I Cor. x, 13.
4. Matth. XXVIII, 20.
5. Psaum. XXII, 6.
6. Matth. XX, 15.
7. Ib. v, 45.

entre Dieu et ses créatures, quoi qu'une créature fasse pour Dieu, lui donnât-elle, par exemple, tous ses biens par l'aumône, toutes ses forces par le travail, et même son sang par le martyre ; l'aimât-elle comme saint Jean, comme saint Pierre, comme saint Paul ; l'aimât-elle comme Madeleine et comme les Séraphins ; l'aimât-elle par impossible, comme la très-sainte Vierge, elle ne fait jamais que « lui rendre » : *reddet ei bonum.* Elle accomplit un acte de justice, elle acquitte une vraie dette. Et quand elle a tout fait, quand elle peut dire avec Jésus : Dans l'ordre de mon pouvoir et de ma prédestination « j'ai achevé ma tâche, et tout est «consommé [1] » ; sous peine de manquer à la vérité et de ne pas rendre à Dieu l'hommage qu'il mérite, elle doit dire, comme Jésus l'enseigne : « Je suis une servante inutile et « n'ai fait que ce que je devais faire » [2]. A Dieu qui m'a parlé, j'ai simplement répondu ; à Dieu qui m'a tout donné, j'ai simplement rendu quelque chose. Mon amour est né de son amour ; c'est sa force qui fait ma vertu ; c'est son regard qui fait ma lumière. S'il y a quelque flamme en mon cœur, elle a toute jailli du foyer qui brûle dans le sien ; et c'est encore ce foyer qui, en alimentant cette flamme, l'a empêchée de s'éteindre, et m'a par suite empêchée de mourir. *Reddet ei bonum.* Qui est le créancier de Dieu, s'écrie saint Paul, tout illuminé par cette vue de l'inévitable priorité divine ? « Qui lui a donné le premier, et à qui, « dès lors, a-t-il à rendre [3] ? » « Ce n'est pas nous, dit saint « Jean, qui l'avons aimé tout d'abord : c'est lui qui le pre- « mier a daigné nous aimer [4]. » Et c'est là une des raisons pour lesquelles toute vertu, toute bonne œuvre, toute correspondance à la grâce, toute perfection, toute sainteté, est

1. Jean. XVII, 4.
2. Luc. XVII, 10.
3. Rom. XI, 35.
4. Jean. IV, 10.

désignée dans l'Écriture sous le nom de justice. L'état chrétien, l'état où l'âme reconnaissant le don de Dieu, a la volonté sincère d'y répondre, c'est l'état de justice. Tous les saints, tous les bienheureux sont des justes.

Mais ce qui ressort aussi de ces doctrines, c'est que toute rébellion contre Dieu, toute résistance volontaire et formelle à sa grâce revêt fatalement le double caractère d'injustice, car en faisant ainsi, on frustre Dieu de ce qui lui est dû ; on lui soustrait un bien qui lui appartient à tous les titres ; on viole un vrai contrat, on nie une dette sacrée ; ou si on ne la nie pas, on refuse du moins de la payer : et c'est pourquoi saint Jean a dit : « Tout péché est une « injustice » [1]. Mais il est en même temps une vraie ingratitude, parce que du côté de Dieu tout est amour, bonté, libéralité, grâce enfin, et comme je vous l'ai dit grâce toute gratuite : de sorte que ne le point reconnaître, ou se conduire et vivre comme si on ne le savait pas, ou qu'il n'y eût pas lieu d'en tenir compte, c'est mériter au premier chef la qualification d'ingrat.

Telle n'était pas cette femme qui rendait « à l'époux le « bien et non le mal, et qui lui rendait ce bien tous les « jours de sa vie ». Elle est notre modèle. Mais hélas ! si nous regardons la masse des chrétiens, dirai-je le grand nombre des femmes ou même des mères chrétiennes, qu'il y en a peu qui lui ressemblent, quoiqu'il y en ait beaucoup, je pense, qui travaillent à l'imiter ; et qu'il y en a peu, par suite, qui puissent échapper tout à fait à ce reproche lourd et amer d'être ingrates envers Notre-Seigneur ! Toutes très-assurément, ne l'encourent pas au même degré ; mais qui se peut rendre le témoignage de ne le mériter à aucun titre ?

Il y a l'ingratitude de celles qui, contrairement à la

1. Jean. III, 4.

femme forte, rendent à l'Époux céleste, non pas le bien, mais le mal : c'est-à-dire celles qui pèchent encore; je dis qui pèchent grièvement. O mon Dieu ! quelle misère ! quelle honte ! quel aveuglement aujourd'hui, et demain quel malheur ! En retour de ce qu'on a reçu de Jésus-Christ ; en échange de ses paroles bénies et de ses doux mystères ; en échange de sa venue ici-bas, et de ses sueurs et de ses larmes et de son sacrifice ; en échange de Marie dont il nous établit les fils, et de la sainte Église dont il nous fait les membres ; en échange de l'Eucharistie qu'il nous a donnée tant de fois, et que chaque matin il nous offre ; en échange de tant de pardons accordés jadis, et qui se proposent encore eux-mêmes, aussi sincères, aussi pleins et plus généreux que jamais, rendre à Jésus le mal du péché ; le mal qui signifie de notre part la trahison, l'abandon et la haine ; le mal qui signifie pour lui la douleur, l'opprobre, l'agonie, le crucifiement et la mort ! Etre de ceux dont il se plaint quand il pousse ce cri dans les psaumes : « Ils me rendaient « le mal pour le bien, et leur haine payait mon amour » [1] : est-ce possible, est-ce tolérable, sera-ce toujours toléré ? Ah ! j'ai bien l'espérance que cette plainte déchirante, échappée du cœur de l'Époux, ne s'adresse présentement à personne de celles qui m'écoutent. Toutefois je vous la rappelle parce que notre texte en fournit naturellement l'occasion ; je vous la rappelle parce que hélas ! vous l'avez toutes, nous l'avons tous plus ou moins méritée dans notre vie ; je vous la rappelle enfin pour que vous vous en souveniez dans les mauvais jours et aux heures où les ténèbres auront encore puissance sur vous, si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous deviez encore, dans l'avenir, connaître par expérience et de telles heures et de tels jours.

Mais, après l'ingratitude des pécheresses, il y a celle des

1. Psaum. CVIII, 5.

négligentes ou des indifférentes, qui, sans rendre précisément le mal à Jésus-Christ, font cependant cette faute déplorable de ne lui rendre ni bien ni mal. L'état de ces âmes n'est certainement pas aussi mauvais que l'état des pécheresses : j'ose dire qu'à plusieurs égards il est plus dangereux; et c'est Jésus lui-même qui en porte ce jugement terrible, quand, dans le livre de l'Apocalypse, il dit à l'ange de Laodicée : « Plût au ciel que tu fusses froid ou « chaud; mais parce que tu es tiède, je vais commencer de « te rejeter de ma bouche [1]. » Mères chrétiennes, prenez garde! soyez religieusement et saintement soucieuses de la grâce. Souvenez-vous de ce qui est écrit : « Qu'une « parcelle même du don de Dieu ne t'échappe pas [2]. » Et ailleurs : « Maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu né- « gligemment[3]. » Et ailleurs encore : « Ceux qui se sous- « traient à leurs obligations, je les traiterai comme ceux « qui font des œuvres positivement mauvaises [4]. »

Pour que le semeur divin perde sa moisson, il n'est pas nécessaire que sa semence tombe sur la grand'route où les oiseaux du ciel la mangent, ni sur les pierres où elle n'entre pas : c'est assez qu'elle tombe en une terre froide et qu'on laisse inculte [5]. Le serviteur qui représente le talent tel qu'il l'a reçu est chassé par le maître comme s'il avait dissipé ou perdu son dépôt [6]. Si vous saviez le don de Dieu, et le prix, l'importance de la moindre lumière intérieure, de la moindre touche du Saint-Esprit, de la moindre occasion favorable! Si vous saviez comme Dieu est là, comme il s'y offre, comme il s'y livre et, par suite,

1. Apoc. III, 16.
2. Eccli. XIV, 14.
3. Jérém. XLVIII, 10, vers. des Septante.
4. Psaum. CXXIV, 5.
5. Matth. XIII, 3, 9,
6. Luc. XIX, 20, 26.

ce que cela contient pour vous et pour les autres, ce que cela a de conséquence pour le temps et pour l'éternité! Oh! qui nous donnera de comprendre enfin les choses surnaturelles et d'estimer à leur valeur ces biens « dont le moindre, dit saint Thomas, est supérieur à tous les biens naturels réunis [1]! » Méditez cet axiome du prince de la théologie; retenez cette proportion; pesez dans cette balance vos pensées, vos sentiments, vos actes, toute votre vie intérieure et extérieure, et jugez ensuite la réponse pratique que vous faites à la confiance et à l'amour de Jésus-Christ.

Enfin il y a l'ingratitude des inconstantes, qui à cette bonté toujours active, toujours égale, toujours fidèle de leur divin Époux répondent tantôt bien, tantôt mal; et qui dès lors vivent très-différemment de la femme forte, puisque non-seulement elle rend le bien, mais le rend « tous les jours de sa vie ». En vérité, pourquoi changer quand Dieu reste le même? Pourquoi douter de lui après que l'on a cru en lui? Est-il moins véridique un jour que l'autre? Est-il moins bon, moins dévoué, moins puissant? Je fais la part de la faiblesse, et ne saurais vous demander ce que Dieu même n'exige point. Mais puis-je ne pas réclamer ce que votre propre conscience demande et ce que votre cœur vous crie qu'il fait donner à Jésus-Christ? Et qu'est l'amour sans la constance? Accepteriez-vous un amour dont vous sauriez d'avance que, par la faute de celui qui vous l'offre, il va mourir demain? Vos goûts sont ceux de Dieu; hormis que l'éminence de sa bonté lui rend possibles et douces toutes sortes d'acceptations et de conditions qui révolteraient votre nature et dépasseraient votre vertu. Mais, de grâce, ne faites pas à l'amour de Jésus des conditions trop onéreuses, et ne le traitez pas comme vous-mêmes ne supporteriez point d'être traitées.

1. Summ. I, 2da quæst. CXIII, art. 9, ad. 1.

Imitez sa fidélité; rendez-lui chaque jour, comme lui-même vous donne chaque jour. Ce sera l'honneur de votre vie, la paix de votre dernière heure et le gage de votre salut : « car celui qui persévérera jusqu'à la fin, dit le « maître, c'est celui-là qui sera sauvé » [1].

1 Matth. xxiv, 13.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DU TRAVAIL MANUEL ET DES MYSTÈRES CACHÉS SOUS LES SYMBOLES DE LA LAINE ET DU LIN.

Quæsivit lanam et linum et operata est consilio manuum suarum.

Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains intelligentes. Prov. XXXI. 13.

Deux leçons importantes ressortent pour vous du texte que je viens de citer et que je voudrais commenter aujourd'hui : et cette fois, comme d'autres, les leçons contenues dans la parole sacrée se rattachent à deux ordres différents de vie et d'obligations. L'une se tire du sens littéral, et regarde votre vie temporelle, terrestre, domestique ; l'autre dérive du sens spirituel et concerne les plus élevés de vos devoirs : vos devoirs envers votre âme ; et par là même aussi vos devoirs envers Dieu qui a créé et racheté cette âme, la confiant à votre libre arbitre pour que, avec son concours à lui et moyennant sa grâce, vous la sanctifiez et la sauviez.

I. La femme forte cherche la laine et le lin : c'est-à-dire d'abord qu'elle les recueille ou les achète, de manière à n'en manquer jamais dans sa maison, mais plutôt à en avoir toujours une provision très-ample. Mais là ne se borne pas son œuvre. Elle travaille cette laine et ce lin ; elle les travaille elle-même; elle le fait avec sagesse, intelligence, dextérité ; elle y emploie son temps ; elle y dépense sa peine ; elle y met tout son soin et toute son industrie : « Elle a cherché « la laine et le lin, et les a travaillés avec des mains intel- « ligentes ».

La laine et le lin étaient dans l'antiquité les principales matières qui servaient au travail des femmes. On en confectionnait presque tous les vêtements ; et non-seulement les femmes façonnaient ces vêtements, mais elles en fabriquaient souvent l'étoffe. Filer, tisser, ajuster et coudre, c'était l'occupation régulière et habituelle de ces illustres femmes des patriarches, si nobles, si saintes, associées à des vies si hautes, confidentes de si grands mystères et personnellement si engagées dans les desseins de Dieu sur Israël et sur l'humanité. Ancêtres prédestinées du Messie et, à ce titre, devancières et figures prophétiques de la très-sainte Vierge, Sarah, Rébecca, Rachel, trouvaient simple et glorieux de manier le fuseau. Ce n'était pas d'ailleurs la coutume des seules femmes de la race d'Héber et de la famille d'Abraham. Les écrits de la gentilité nous montrent les princesses des nations adonnées à tous ces travaux, qu'on n'estimait pas malséants même pour des mains royales. Au fait, Marie, la Reine du ciel et de la terre, Marie divinement marquée pour enfanter au monde la lumière éternelle, Marie dans sa jeunesse au temple, et plus tard, à Nazareth, en Égypte et ailleurs ; Marie « a cherché la laine « et le lin et les a travaillés avec des mains pleines d'intel- « ligence ». Qui ne sait qu'elle tissa pour Jésus cette « tunique sans couture » qu'il garda, dit-on, toute sa vie,

qu'il baigna de son sang au jardin des Oliviers, et que les soldats, accomplissant, à leur insu, une prophétie célèbre, tirèrent au sort sur le Calvaire [1] ? Je me plais à penser que Jésus ne porta jamais d'autres vêtements que ceux qu'avait fabriqués sa sainte Mère : et je le crois, en particulier, de ceux qui touchaient immédiatement sa chair immaculée. Cette Vierge seule était assez pure pour vêtir de ses mains cet être incomparable et adorable, qui « donne le vêtement « aux lys » [2] et dont l'essence est la sainteté.

C'est donc, au jugement de Dieu, une chose considérable dans votre vie que le travail des mains. En vous y appliquant dans la mesure requise et avec l'esprit qui convient, vous serez sûres d'obtenir de Dieu un regard favorable, de remplir un devoir, d'acquérir un mérite éternel; sans parler des bénédictions de toutes sortes que vous vous assurerez par là dans le temps. Certainement les mœurs présentes ne ressemblent plus aux mœurs antiques; et quoique dans les premiers âges de notre ère, et même durant les siècles plus rapprochés de nous, ces habitudes de simplicité dans le travail aient été conservées par un bon nombre de femmes chrétiennes, cependant il est manifeste que Dieu ne vous demande pas de suivre littéralement l'exemple qu'on vous propose ici. L'occasion y étant, vous pourriez bien le faire. Saint Jérôme le recommandait aux filles et aux amies de sainte Paule [3]; sainte Radégonde l'a fait souvent, et aussi sainte Elisabeth de Hongrie, sans parler des autres. Toutefois, je le répète, vous pouvez, sans que votre conscience prenne sujet de s'en alarmer, ne pas tisser la laine, ni filer le chanvre ou le lin. Il reste néanmoins que vous devez à Dieu le travail et spécialement

1. Psaum. xxi, 19.
2. Matth. vi, 30.
3. St. Hieron. Epist. ad Demetriad. — Epist. ad Lætam. : de institut. filiæ.

le travail manuel. A la bonne heure, choisissez-en la forme : elle variera naturellement selon votre condition sociale, l'ensemble de vos obligations, les besoins de votre famille, la volonté et le goût de votre mari, votre goût à vous-mêmes : en dehors d'un devoir strict et presque toujours accidentel, Dieu vous laisse en ceci la plus grande liberté ; mais j'ose dire que, sous peine de transgresser une loi et de trahir votre vocation, vous devez toutes plus ou moins travailler manuellement ; et par suite c'est une obligation pour vous de faire entrer la science et la pratique de ces travaux dans l'éducation de vos filles. Cultivez l'âme de vos enfants, formez leur conscience et leur cœur, assouplissez leur volonté, perfectionnez leur caractère, éclairez leur esprit, développez leur jugement, ornez leur mémoire ; mais, dans leur intérêt soit présent, soit futur, soit temporel, soit spirituel, et quels que soient votre désir ou votre pensée touchant leur vocation, n'omettez pas de les dresser au travail des mains, de leur en montrer le prix, la convenance, la nécessité ; de leur en inspirer l'estime, de leur en faire contracter l'habitude. Et pour cela comme pour tout le reste, donnez-leur l'exemple. Une femme est toute dépareillée dans l'assemblée des saintes, elle ment à toute la tradition de sa race, quand elle ignore ces sortes d'ouvrages, et surtout quand elle les dédaigne. Une épouse demeure incomplète aux yeux de son époux humain, si elle n'est pas apte à ces menus labeurs dont lui-même a si souvent besoin ; ou si, n'y vaquant pas personnellement pour une raison quelconque, elle ne sait ni les commander, ni en surveiller l'exécution.

Ce travail est votre attribution naturelle et sociale. Il tient à ce soin domestique si indispensable, si saint, dont vous êtes spécialement chargées, y étant d'ailleurs merveilleusement propres. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le répéter : au mari le dehors et la direction générale ;

à la femme l'intérieur et le gouvernement des détails. L'un n'importe pas moins que l'autre au bon état d'une maison et à la prospérité d'une famille. Si parfois ces travaux vous paraissent pénibles, souvenez-vous que, depuis le péché, le travail est aussi une punition, et que nul n'est sauvé si, de tel ou telle manière, en telle ou telle mesure, il n'a fait pénitence [1]. Que si, chose relativement rare, votre fortune est telle et votre vie tellement disposée que votre travail manuel soit complétement inutile à votre ménage, travaillez pour les pauvres, la grande famille des pauvres, toujours vivante, toujours présente et toujours si intéressante ; travaillez pour pourvoir les églises et orner les autels. Y a-t-il rien de plus à propos, de plus facile et vraiment de plus doux ?

Ce travail, quel qu'en soit le but, aura toujours cet inappréciable avantage d'abattre et de tenir impuissants à vos pieds deux de vos ennemis les plus terribles, l'oisiveté et l'ennui : l'oisiveté, qui n'a pas cessé de mériter ce titre infamant de *mère de tous les vices* que la sagesse des siècles lui a depuis longtemps décerné ; et l'ennui qui est la honte des âmes raisonnables, mais surtout des chrétiennes ; l'ennui qui est plus encore leur danger que leur honte, étant le père de la tristesse, du découragement, de la défiance, et aussi le père des rêves, d'où naissent si aisément, et dès lors si souvent, les égarements et les folies : folies de l'esprit, folies du cœur, folies de la conduite.

Seulement faites attention à deux choses que l'Esprit-Saint insinue ici : c'est « la laine et le lin » que travaille la femme forte. Cela veut dire fort clairement : faites des travaux utiles de préférence aux travaux d'agrément et de luxe. Si vous vous permettez ceux-ci, que ce soit discrètement et lorsque vous aurez consciencieusement terminé

1. Luc. XIII, 5.

tous les autres. En outre, quand vous ferez licitement ces ouvrages secondaires, ne les faites jamais par vaine gloire : soit cette vaine gloire qui se repaît des pompes extérieures et se complaît désordonnément dans les splendeurs, les raretés et les curiosités ; soit cette vaine gloire, plus périlleuse encore pour vous, qui consiste dans l'amour déréglé de la toilette et des parures mondaines. Faites avec humilité et modestie des œuvres humbles et modestes ; et faites-les sous l'œil de Dieu, en vous entretenant de bonnes pensées, en priant même de temps en temps, ne fût-ce que par des élévations de cœur, pour sanctifier votre travail ; car cela seul, vous le savez, compte pour vous devant Dieu qui est fait dans l'esprit de Dieu et rapporté à Dieu. Ainsi agit la femme forte. Sa main est industrieuse : l'habitude lui a donné cette facilité à l'ouvrage qui permet à l'esprit de garder toute sa liberté : et c'est pourquoi il est dit de ces mains qu'étant habiles, elles sont aussi intelligentes et sages. Au dehors son œuvre est sensible ; dans son fond, dans son principe, dans son but, elle est spirituelle et surnaturelle. C'est une action pleine d'âme, ou plutôt pleine de ce qui remplit toute âme vraiment chrétienne, c'est-à-dire pleine de grâce, pleine du Saint-Esprit. C'est donc en somme, vous le voyez, une action très-noble, très sainte, digne du ciel, et, comme dit saint Paul, « digne de Dieu [1] ».

II. Mais je vous ai parlé d'un autre sens qu'ont ces divines paroles et d'une autre leçon qui en ressort pour vous : sens plus sublime et plus sacré, leçon toute spirituelle et intéressant au plus haut point votre perfection morale. « Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a tra-« vaillés avec des mains intelligentes ».

Il y a dans chaque année deux saisons tout à fait opposées

1. Coloss. I, 10.

et que l'on peut nommer extrêmes. L'une est l'hiver, l'autre est l'été ; l'une nous glace, l'autre nous brûle ; l'une nous force à nous protéger contre ses rigueurs en nous réchauffant ; l'autre nous oblige à nous défendre de ses ardeurs en nous rafraîchissant. Et parce que le vêtement est le premier rempart de l'homme contre le déréglement et l'excès des températures, c'est la coutume séculaire et presque universelle des hommes que, durant la première de ces deux saisons, ils se couvrent de laine, et que pendant la seconde ils portent des habits de lin. Nulle famille n'est bien ordonnée et pourvue si l'on n'y tient en provision, pour chacun de ses membres, deux sortes de vêtements, ceux de l'hiver et ceux de l'été. C'est à quoi il est fait allusion dans l'un des versets suivants de ce même chapitre des Proverbes, où il est dit que ceux qui ont la grâce de vivre sous le toit béni de la femme forte « ont tous à leur usage « un double vêtement : *omnes domestici ejus vestiti sunt « duplicibus* »[1].

Mais s'il y a pour les corps un hiver et un été, il y en a sans doute aussi pour les âmes ; car les réalités visibles sont l'image des invisibles. Seulement, dans cet ordre plus relevé de la vie spirituelle, un fait se produit régulièrement qui ne saurait jamais avoir lieu dans le monde inférieur des corps. Je veux dire que, pour les âmes et vraiment dans chaque âme, l'hiver et l'été sont des saisons simultanées. Elles y sont même corrélatives : si bien que l'une dépend essentiellement de l'autre, comme l'envers dépend de l'endroit et l'endroit de l'envers.

Nulle d'entre vous n'ignore que, depuis le péché, notre être est divisé. Nous vivons à l'état de schisme : notre âme est forcément en lutte avec elle-même. Elle est bien une par sa substance ; mais elle a en elle deux régions opposées

1. Prov. xxxi, 21.

et, pour ainsi parler, deux pôles. Ces pôles sont deux foyers, deux attraits, deux mouvements, deux forces et, comme dit saint Augustin, « deux amours » [1]. L'un de ces pôles, c'est l'amour de Dieu, de tout ce qui est de Dieu, de tout ce qui mène à Dieu : on peut le nommer indifféremment la charité, la grâce, la vie surnaturelle, ou simplement l'esprit. L'autre, c'est l'amour de soi, qui devient toujours et fatalement l'amour du monde et de ce qui est dans le monde : on le peut appeler comme on veut, l'égoïsme, la cupidité, la triple concupiscence, ou simplement la chair. Or, vous entrevoyez déjà comment la condition absolue pour que l'été règne dans l'une de ces deux régions, c'est que l'hiver soit établi dans l'autre. Entre la vérité et le mensonge, entre l'état de grâce et le péché, entre l'amour dominant de Dieu et l'amour dominant de soi-même, non-seulement il ne peut y avoir ni société, ni paix, ni compromis [2], mais il faut qu'il y ait guerre et guerre implacable. « Mes petits « enfants, dit saint Jean, n'aimez pas le monde, ni ce qui « est dans le monde, car tout ce qui est dans le monde est « convoitise des yeux, et convoitise de la chair, et orgueil « de la vie : et si quelqu'un aime le monde, la charité du « père n'est point en lui » [3]. Donc, dit saint Paul (et avant de le lire en saint Paul, nous le lisons tous en nous-mêmes) : « La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la « chair » [4] : ils se jalousent, ils se haïssent, ils se persécutent ; la vie de l'un, c'est la mort de l'autre. « Si vous « mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, continue le « grand apôtre, vous vivrez » ; mais aussi et conséquemment, « si vous ne les mortifiez pas, vous mourrez » [5].

1. Saint August. De civit. Dei. Lib. XIV. c. 28.
2. II Cor. VI, 14.
3. I Joan. II, 15.
4. Gal. IV, 17.
5. Rom. VIII, 13.

Votre âme ne brûlera jamais des saintes flammes de la charité que si vous éteignez en vous les feux immondes de la concupiscence ; et si au contraire vous laissez brûler en vous les feux d'en bas, si surtout vous les attisez, il est inévitable que les flammes d'en haut s'évanouissent. Saint Augustin l'a écrit doctement : « Le progrès de la charité « est le déclin de la convoitise ; et si la charité est parfaite, « la convoitise a complétement disparu » [1]. Vous le voyez donc : ou l'été dans l'*esprit*, c'est-à-dire dans la partie de l'âme qui est le siége des vertus et aspire à la vie éternelle ; et alors l'hiver, un hiver rigoureux, obstiné, dans *la chair*, à savoir dans cette portion de l'âme où réside la concupiscence, et qui n'a de goût qu'aux joies vaines ou impures ; ou au contraire l'été dans cette zone inférieure, je veux dire la vie, la liberté, l'empire laissés à l'homme charnel : et alors l'hiver, les frimas, les ombres, la stérilité et la mort dans la zone supérieure l'hiver, dis-je, pour l'homme spirituel et céleste : voilà l'alternative, l'unique et inéluctable alternative où nous sommes tous placés, et notre vie tout entière s'y passe.

Dieu qui savait cela y a pourvu. Dans cette maison qu'il s'est bâtie [2], maison qui, étant le temple de sa gloire, est pour nous la maison de famille ; dans l'Église, les ressources abondent, et il y a de tout en provision. Pour n'y manquer jamais de rien, nous n'avons qu'à demander, à recevoir, ou même à prendre. Il y a là pour chacun des vêtements de saison ; des vêtements qui réchauffent et des vêtements qui rafraîchissent ; enfin, comme dit le Sage, des vêtements de laine et des vêtements de lin. Des grâces nous sont offertes qui alimentent en nous la charité, qui entretiennent la chaleur vitale de nos cœurs, qui rendent notre lumière in-

1. Nutrimentum charitatis imminutio cupiditatis : perfectio, nulla cupiditas. De divers. quæst. XXXVI.

2. Prov. IX, 1.

time plus vive, notre atmosphère plus pure, nos jours plus sereins et plus longs ; elles donnent l'épanouissement et la croissance aux germes de nos vertus, le parfum et l'éclat aux fleurs de nos saints désirs, la maturité et la saveur aux fruits de nos bonnes œuvres ; enfin elles font l'*été* dans l'âme, un été tout divin. D'autres grâces aussi nous sont proposées qui tempèrent les ardeurs illicites, enchaînent la fougue des appétits, sèchent dans leurs sources les séves malsaines, lient les pieds et les mains au vieil homme, l'affament, l'énervent, le réduisent à l'agonie et l'y maintiennent jusqu'à la mort. Ces grâces, par conséquent, font la nuit sur la vie inférieure ; elles posent la croix, la sainte croix de Jésus, entre nous et le monde [1], entre nous et notre égoïsme, entre nous et nous-mêmes ; enfin elles font l'*hiver*, un hiver perpétuel, à l'homme animal et terrestre.

Ce sont ces doubles grâces, grâces d'hiver, grâces d'été, grâces de vie pour la vie et de mort pour la mort que symbolisent cette laine et ce lin dont la femme forte est soucieuse de ne jamais manquer, qu'elle a toujours en abondance et dont elle fait comme la matière de ses ouvrages. Car si elle dit avec l'apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce « que je suis » et que j'ai ce que je possède, elle a soin d'ajouter, ce qu'elle sait être indispensable : « mais sa « grâce n'est point restée stérile en moi » [2] : j'ai cultivé les plants divins, j'ai fait valoir les dons reçus ; cette laine et ce lin que je dois à la munificence et à l'amour de mon Dieu, mes mains les ont travaillés avec intelligence.

Eh bien ! me dites-vous, je sais désormais que, dans la maison de ma mère la sainte Église de Dieu ; il y a de la laine et du lin, des grâces d'été, des grâces d'hiver, je sais même la vertu de ces grâces et leur nécessité ; mais enfin

1. Gal. VI, 14.
2. I Cor. XV, 10.

quelles sont-elles, et qu'ai-je précisément ici à demander, à chercher et à faire ?

Je livre brièvement à votre piété deux points de vue ; vous y trouverez notre réponse. Chercher et travailler la laine, prenez que c'est méditer la vie extérieure et humaine de Jésus, et particulièrement sa vie souffrante. Jésus est l'agneau, « l'agneau de Dieu qui efface, en les portant, tous « les péchés du monde [1] ». C'est comme agneau que, selon saint Jean, « il a été immolé dès l'origine des temps » [2]. C'est comme agneau, selon Isaïe et Jérémie, qu'il se laisse « conduire au supplice [3] », semblable à nos agneaux qu'on mène à la boucherie. Au témoignage de Paul, ce fut avec un aspersoir de laine rouge trempé dans le sang des victimes que se fit la purification solennelle qui précéda le contrat de l'antique alliance [4]. Pénétrer pieusement dans le mystère de la Passion du Christ, en suivre les progrès, en sonder les profondeurs, en contempler les différents aspects, en étudier les causes, en admirer les fruits, c'est comme chercher la laine, une laine immaculée, épaisse, exquise. Et si, par un travail intelligent et courageux, on se revêt pour ainsi dire de cette Passion de Jésus ; si on s'y abrite comme sous un bouclier, si on y ajuste ses sentiments, ses goûts, ses amours et ses œuvres, qui ne voit que l'on fait en son âme, aux plus hauts sommets de son âme, une saison toute radieuse, toute chaude et divinement féconde ? Le moyen, en effet, qu'une telle méditation laisse une âme froide ou tiède [5] ? Le moyen qu'en face de cette croix où l'amour fait mourir l'amour, un cœur baptisé reste dénué d'amour ?

1. Jean. I, 29.
2. Apocal. V, 12.
3. Isaï. LIII, 7. Jérém. XI, 19.
4. Hebr. IX, 19.
5. Psaum. XXXVIII, 4.

Chercher ensuite et travailler le lin, c'est s'élever par la pensée jusqu'aux mystères de la vie intérieure de Jésus, comme aussi de sa vie glorieuse et de sa vie divine. Le lin, saint Augustin en fait la remarque, et à propos de ce verset, le lin sert surtout à confectionner nos vêtements de dessous, à la différence de la laine dont on fabrique plus volontiers nos habits extérieurs [1]. Le lin l'emportant sur la laine en finesse, en délicatesse et même ordinairement en blancheur, est par là même le signe approprié de mystères et d'états plus sublimes et plus saints. C'est de lin que, d'après l'ordre de Dieu, les prêtres et les lévites étaient vêtus dans l'ancienne loi [2]. Ézéchiel voit des anges, et ils paraissent vêtus de lin [3]. Le lin, c'est donc le dedans, la grâce en ses plus nobles cimes, la gloire, l'état céleste.

Or, c'est à quoi nous disposent, c'est ce que vont à établir en nous ces mystères glorieux de Jésus dont nous parlons ici. « Il est ressuscité, dit saint Paul, pour notre « justification, afin que nous marchions dans une vraie « nouveauté de vie, morts à la vie charnelle et ne vivant « que pour Dieu [4] ». En s'élevant dans les cieux, dit-il « encore après David, il a emmené captive toute la captivité [5] » : c'est-à-dire qu'il a brisé et fait disparaître ces jougs honteux qui nous asservissaient et ces entraves qui nous mettaient hors d'état de marcher et d'agir. Où il est maintenant, lui, notre unique trésor, il demande que notre cœur y soit [6]; il le prépare à y venir; et par cela seul qu'il est assis à la droite de son Père, il nous attire à y monter. Cette voie où il passe le premier reste ouverte [7] :

1. S. August. Serm. XXXVII. de Script. n. 4.
2. Exod. XXIX, 5, 8.
3. Ezéch. IX, 2.
4. Rom. VI, 4.
5. Psaum. LXVII, 19. — Ephes. IV, 8.
6. Matth. VI, 21.
7. Hebr. X, 20.

il devient aisé d'y courir à l'odeur des parfums dont il l'a embaumée [1]. Grâce à lui, à son triomphe, à ses interpellations incessantes, à ses toutes-puissantes influences, nous pouvons, dès ce monde, inscrire nos noms là-haut comme citoyens du ciel et y mener notre vie : car c'est ce que saint Paul veut dire quand il nous recommande d'y « avoir « notre conversation [2] ». Tout cela, si on s'en occupe, si on s'y applique, si on en a l'intelligence, et si l'on y prend goût, tout cela va droit au délaissement, au mépris de la vie mondaine et de ses joies menteuses. « Ils verront le roi « dans sa gloire, dit Isaïe : c'est pourquoi ils ne regarderont « plus la terre et ne l'apercevront plus que comme dans « le lointain [3]. » Sous l'empire de ces contemplations, saint Paul écrivait : « A côté de Jésus tout ne m'est plus « que diminution, pauvreté et dommage : j'en fais le même « cas que du fumier [4]. »

Autre aspect aussi lumineux et non moins sanctifiant. Chercher et travailler la laine, c'est s'entretenir en son cœur du souvenir des bienfaits de Dieu, des dons de sa bonté, des gages de sa tendresse. Trouvez-vous que les bienfaits de Dieu ne nous enveloppent pas sans cesse et tout entiers, notre être et toutes ses puissances, notre vie et tous ses instants ? « En lui nous avons l'être, le mou- « vement et la vie [5] » : son amour est notre atmosphère. Dites-moi une seconde de votre existence déjà longue où vous ayez été dénuées de Dieu, et soustraites à l'action de sa maternelle Providence ? Vous ne seriez même pas en droit d'alléguer ces heures méchantes et malheureuses où, autant que vous l'avez pu, vous l'aviez éloigné et comme chassé

1. Cant. I, 3.
2. Philipp. III, 20.
3. Isaï. XXXIII, 17.
4. Philipp. III, 7, 9.
5. Act. XVII, 28.

par vos fautes. Il détestait vos fautes et sans doute vous en punissait ; mais outre que vous punir, c'était vous faire encore du bien, Dieu n'avait pas cessé de vous aimer, vous qui aviez fait ces fautes, et ne vous laissait point échapper de ses mains. Dites-moi si un pareil souvenir, rappelé, conservé, cultivé, n'est pas pour réchauffer vos cœurs, les réchauffer jusqu'à les embraser ? Et qu'est-ce qui le plus souvent les refroidit, vos cœurs ? La défiance. La confiance leur rend donc la chaleur qui les vivifie ; or, cette considération assidue des grâces et des biens de tout genre que l'amour infini vous prodigue, est l'aliment royal de la confiance.

Enfin chercher et travailler le lin, dans cet ordre d'idées, c'est réfléchir, non plus spécialement à la bonté de Dieu et aux dons qui en découlent, mais à sa sainteté et à toutes les exigences sacrées qui en résultent. Sainteté, justice, loi, sanction, jugement, châtiment, tous ces dogmes, et la foi qu'on y a, et l'application qu'on y donne, sont une partie essentielle des ressources spirituelles de l'âme. Tout cela importe à notre vie, à nos vertus, à nos progrès. Rien n'apaise plus sûrement toutes les ardeurs mauvaises ; rien, comme l'écrit David, n'est plus propre « à clouer la chair[1] » ; rien ne maintient dans la règle avec plus de vigueur et n'y fait rentrer plus promptement quand on en est sorti. Je m'assure que vous n'êtes pas sans en avoir fait l'expérience.

En somme, deux mots peuvent résumer ces choses ; deux mots disant tout à la fois deux grandes vertus et deux grands devoirs : le saint amour et la sainte crainte ; la crainte qui resserre et retient, l'amour qui dilate et pousse en avant ; la crainte qui fait fuir le péché, l'amour qui fait grandir dans la justice ; la crainte qui ferme l'enfer, l'amour qui ouvre le paradis.

1. Psaum. CXVIII. 120.

La femme forte a cherché, elle a travaillé la laine et le lin : l'un et l'autre, car elle les jugeait tous deux indispensables; et l'on peut dire qu'elle ne les séparait jamais, encore qu'elle mît l'une avant l'autre, la laine avant le lin. Vous aussi, cultivez l'amour et la crainte : l'un et l'autre, car tous deux vous sont essentiels ; et cependant, croyez-moi, gardez en ceci l'ordre tracé par l'Écriture; dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos prières, dans vos poursuites, mettez ordinairement l'amour avant la crainte. « Elle a cherché la laine et le lin, et les a travaillés avec « des mains intelligentes. »

SEPTIÈME CONFÉRENCE

POURQUOI LA FEMME FORTE EST COMPARÉE A UN NAVIRE. DU PAIN DONT ELLE NOURRIT SES FILS : A SAVOIR DE L'AUTORITÉ, DE LA VÉRITÉ ET DE L'AMOUR : ET DE LA RÉGION LOINTAINE OU ELLE VA CHERCHER CE PAIN.

Facta est quasi navis institoris, de longe portans panem suum.
Elle a été semblable au navire d'un marchand, apportant de pays lointains le pain qui lui est nécessaire.
PROV. XXXI, 14.

Pour que vous compreniez le sens de ce verset et en tiriez l'enseignement pratique qu'il contient, trois points sont à éclaircir. Il faut savoir d'abord pourquoi le Saint-Esprit compare à un navire cette femme forte, cette mère sage, vaillante, sainte et, pour tout dire d'un mot, cette mère chrétienne dont il nous fait l'éloge : car c'est vraiment et manifestement une mère : elle a un époux, elle a des fils, elle a une maison, elle a des serviteurs. Il faut ensuite vous expliquer quel est précisément ce pain dont elle entend n'être jamais dépourvue, et qu'elle va quérir au loin, sans doute pour l'avoir meilleur. Enfin nous devons vous dire

quelles sont ces contrées si riches, mais si lointaines, où elle est obligée de se rendre pour y trouver et en rapporter ces provisions indispensables : « Elle a été semblable au « navire d'un marchand, apportant de pays lointains le « pain qui lui est nécessaire ».

I. Depuis qu'il y a eu au monde un philosophe pour saisir les rapports de la nature physique avec le monde spirituel ou moral ; depuis que le premier poëte a emprunté aux spectacles qui charmaient ses yeux les images qui lui semblaient le mieux appropriées pour traduire les conceptions de son esprit et les sentiments de son cœur, on a comparé la vie humaine à un voyage, l'homme lui-même à une barque, et le monde, à travers le quel cette barque vivante est lancée, à une mer. Oui, nous sommes voyageurs. « Nous n'avons point ici de demeure permanente »[1] : notre patrie est ailleurs et nous nous y acheminons : notre patrie, cela veut dire le pays qu'habite notre père ; le lieu où notre héritage nous attend, le lieu où, dans une opulence pleine de gloire et de délices, nous jouirons d'un repos très-saint et qui ne finira jamais. Nous marchons tous vers notre fin ; et s'il en est qui, par défiance, ou par paresse, ou pour se laisser prendre aux enchantements de la route, n'y font pas ce qu'il faut pour mériter la récompense promise, le temps les pousse néanmoins ; et chaque moment les approche du terme où Dieu, juge souverain, décidera leur sort. Or, cette route est si périlleuse, on y subit tant d'aventures ; on y est si agité et souvent si troublé ; il y faut tant de sagesse, tant d'industrie, tant de constance, tant de patience surtout, qu'à bon droit on la compare à une navigation sur une mer vaste, semée d'écueils et féconde en tempêtes. Et de là vient que le voyageur lui-même est semblable à une barque : barque fragile, barque exposée,

1. Hebr. XIII, 14.

qui a besoin pour gagner le port et d'un pilote habile, et d'une boussole fidèle, et, par-dessus tout, d'une providence puissante, attentive et dévouée, selon qu'il est écrit au Livre de la Sagesse : « O Père ! c'est votre providence qui nous « gouverne dans nos voies ; car vous nous frayez un passage « au milieu de la mer et un sentier très-ferme au sein des « flots » [1].

Mais Dieu vous a toutes appelées à un état sublime. Vous ayant déjà enfantées au baptême, marquées de son sceau par la confirmation, nourries de sa substance par la divine Eucharistie, il vous a dotées en outre et ornées de ce sacrement du mariage que saint Paul déclare grand, en tant qu'il est le signe des plus divines unions et confère d'admirables grâces. Dieu a daigné ensuite vous faire participer à l'un de ses plus beaux attributs, je veux dire la fécondité. Il vous a donné cette puissance et cette gloire et cette joie de « mettre », comme dit Jésus, « des hommes « au monde [2] ». C'est pourquoi désormais vous n'êtes plus seulement des barques, mais bien de vrais navires; des vaisseaux grands et forts, portant des passagers pour les conduire à ces rivages bénis où notre bon Père céleste attend tous ses enfants. Vous avez charge d'âmes ; et Dieu, qui vous regardait déjà avec un respectueux amour quand vous n'étiez qu'un frêle esquif, vous contemple à présent avec des surcroîts infinis de révérence et de dilection ; il répand sur votre vie des grâces plus abondantes ; il vous suit dans le chemin avec plus de sollicitude : car lui étant personnellement si chères, vous avez maintenant en dépôt des êtres pour lesquels il a donné son sang; et le sort de ces êtres dépend en grande partie de vous, de vos errements et de vos œuvres. « Elle a été semblable à un vaisseau. »

1. Sagess. XIV, 1.
2. Jean. XVI, 21.

Vous n'êtes point des navires de guerre. Ce n'est pas que vous ne soyez obligées à combattre; la vie tout entière est une lutte [1]. Nul d'ailleurs ne voyage sur mer sans avoir à lutter contre les flots, les vents, les tempêtes; sans être contraint de manœuvrer pour esquiver les bancs de sable ou les roches sous-marines; enfin sans être mis parfois en demeure de se défendre soit contre les monstres qui peuplent l'océan, soit contre certains pirates qui l'infestent. Il reste néanmoins que les guerres proprement dites ne sont point votre lot : vous n'êtes armées ni pour les soutenir, ni pour les entreprendre : c'est la part réservée aux hommes. Vous êtes, vous, des navires tranquilles, destinés aux voyages réguliers qui se font dans les temps de paix; des vaisseaux à provisions, portant la vie de vos familles dont, par nature et par état, vous êtes les pourvoyeuses ; ou, pour mieux dire encore, les providences créées : providences pour surveiller, providences pour protéger, providences aussi pour fournir. Et voilà pourquoi l'Esprit-Saint, parlant de cette femme forte qu'il vous donne pour modèle, dit qu'elle « a été semblable au navire d'un marchand ».

Au reste, cela vous montre aussi à quel point, filles de la sainte Église, vous avez part au caractère, à la dignité et aux fonctions de votre divine Mère ; car elle aussi est semblable à un vaisseau. Depuis cette arche construite par l'ordre de Dieu et sur un plan donné par lui, pour renfermer tout ce qui se pouvait alors sauver du genre humain condamné à périr dans les eaux du déluge [2], jusqu'à cette barque de Pierre du haut de laquelle Jésus enseignait [3], d'où il apaisait d'un mot la tourmente [4], et dans laquelle le maître-pêcheur recueillait les poissons saisis par le filet,

1. Job. VII, 1.
2. Gen. VI, 14.
3. Luc. V, 3.
4. Matth. VIII, 26.

l'Église a toujours été représentée sous l'emblème d'un navire. Jamais le pilote ne lui a fait défaut, ni le visible, ni l'invisible. Vous savez toutes si les tempêtes lui manquent. Tout homme peut constater que parmi tant de vaisseaux que l'on voit si souvent sombrer sur la mer de la vie présente, vaisseaux particuliers, vaisseaux publics, vaisseaux des princes et vaisseaux des États, il n'y en a pas un seul qui ait été ou puisse être jamais aussi furieusement battu que celui-ci. Les chrétiens ne s'en émeuvent point. Celui à qui « la « mer et les vents obéissent »[1] tient en main le gouvernail et le tiendra jusqu'à la fin. L'Église demeure, le navire poursuit sa course, et Dieu atteint son but. Mères chrétiennes, je le répète, vous êtes, à ce titre, une humble mais ressemblante image de ce vaisseau sacré, divin, universel, qui porte la vie du monde et conduit au port éternel tous ceux qui lui confient leur sort et s'abandonnent à sa direction.

II. Mais qu'est-ce que « ce pain » dont la femme forte n'est jamais dépourvue et qu'elle estime tant que dès qu'il s'agit de l'acquérir, elle ne redoute ni la dépense de son argent, ni cette dépense d'elle-même qui est le don de son temps, l'emploi de ses forces, le travail enfin, sous toutes ses formes et avec tous ses ennuis? Dans le langage des Écritures, ce mot de pain signifie tout ce qui soutient ou alimente notre vie soit physique, soit morale, soit naturelle, soit surnaturelle. C'est ainsi que le pain y est comparé tantôt à une force qui ranime, tantôt à un bâton sur lequel on s'appuie : *robur panis*[2] : *baculum panis*[3]. Demander du pain, c'est la même chose que demander la vie. Nous l'implorons chaque jour de notre doux Père céleste[4].

1. Id. ib. 27.
2. Isaï, III, 1.
3. Ezéch. IV, 16.
4. Luc. XI, 8.

« Quand Dieu, dans sa justice, menace un peuple prévaricateur, il lui dit : « *dabo vobis panem arctum:* je vous « donnerai un pain étroit » [1], un pain rare, réduit, mesuré, qui ne pourra point vous suffire. Et là où l'on en vient à dire ce que Jérémie disait en pleurant : « Les petits en- « fants ont demandé du pain ; et il n'y avait plus personne « qui leur en pût donner [2] », là est la ruine, la désolation et la mort.

Qu'est-ce, donc, en définitive, que ce pain dont vous ne devez point manquer, et qui, dispensé par vos mains, vivifiera vos fils, les fera se tenir droits, marcher dans la justice, opérer selon Dieu, et conserver, augmenter, perfectionner la vie qu'ils ont reçue de Dieu par vous ? J'omets ce devoir élémentaire auquel je ne crois pas qu'une de vous puisse manquer jamais : je dis celui de fournir à la subsistance et à tout l'entretien des enfants. Mais, regardant la vie de leur âme et l'obligation où vous êtes d'y dévouer tous vos soins, je dis que ce pain fortifiant que vous devez toujours avoir en abondance, ce pain que vos fils ont le droit de recevoir de vous, et dont ils ne sauraient se passer sans mourir, c'est l'autorité, c'est la vérité, c'est l'amour.

Je dis l'autorité. Vous en êtes investies comme d'un manteau divin et couronnées comme d'un diadème. Sans doute chacune de vous la partage avec son époux ; l'époux a même ici la part première et principale ; mais après lui et avec lui, vous avez cette autorité ; et c'est sur elle avant tout qu'est fondée la famille. Il y a là un mandat sacré sur lequel Dieu vous jugera ; et là se trouve aussi votre premier secret pour former vos fils et vos filles. Il faut certainement exercer ce mandat en toute humilité, discrétion et sagesse, tenant compte, par exemple, du caractère, de l'âge et de l'ensemble

1. Isaï. xxx, 20.
2. Lament. iv, 4.

des circonstances ; mais l'exercice en est indispensable. Vous devez exiger que l'on vous obéisse, faisant réellement plier la volonté de vos enfants sous la vôtre ; après avoir plié la vôtre sous celle de Dieu, dont vous tenez la place et au nom de qui vous commandez. Il n'y a pas d'éducation sans discipline, c'est-à-dire sans obéissance et partant sans une autorité qui s'affirme et s'impose. Les mères ont à s'examiner sérieusement sur ce point, et beaucoup d'entre elles doivent à Dieu et à leurs fils de réformer en ceci leur conduite, peut-être même leurs idées. Il semble, en effet, de nos jours, qu'on ne doive plus donner d'ordre à personne, mais conduire les inférieurs uniquement par la persuasion ; il semble que si l'on ne gagne pas amiablement la volonté humaine, on ne puisse, sans offenser sa dignité ou même sa liberté, prétendre la courber et encore moins la rompre. On sent partout dans l'ordre social ces tendances déplorables ; elles existent dans beaucoup de familles. Les causes de ce mal sont multiples : la première sans contestation est la diminution de la foi, d'où naît l'abaissement du sens chrétien et même du sens moral. Et comment, quand on ne croit plus en Dieu, au moins d'une foi pratique, pourrait-on croire efficacement aux délégations de Dieu, c'est-à-dire au caractère sacré dont il revêt parfois les hommes, et aux ministères qu'il leur confie? Défendez-vous de ces défaillances à la fois coupables et funestes. Sachant et vous rappelant qui vous êtes et qui est celui qui vous a députées, écoutez l'antique ou plutôt l'éternelle sagesse vous donner cette leçon : « Qu'il est bon à l'homme de porter le joug dès « sa jeunesse » [1]. Vous entendez, *le joug*. Croyez-le en effet : qui n'aura pas d'abord obéi comme il faut, ne se commandera jamais comme il faut à lui-même. Et si, au lieu de se soumettre simplement au pouvoir légitime, sans lui de-

1. Lament. III, 27.

mander toujours au préalable le pourquoi de ses injonctions, un enfant n'a jamais suivi que sa propre lumière, ou ce qu'il nommait ainsi, ou encore les attraits qu'on lui présentait pour le préserver d'une révolte, il a toutes les chances possibles de devenir, s'il ne l'est déjà, un être orgueilleux, égoïste et despote. Quiconque enfin n'aura pas respecté, profondément et habituellement respecté l'autorité de son père et de sa mère, finira par ne respecter rien, ni personne, ni les hommes, ni Dieu. C'est donc une grave obligation qui vous incombe à toutes de nourrir vos enfants de ce pain de l'autorité, de les accoutumer à l'obéissance, et, au besoin, de les y contraindre. Vous leur devez de garder toujours vis-à-vis d'eux votre supériorité naturelle et votre dignité d'état. Cet appui leur est nécessaire : ce fondement doit porter l'édifice entier de leur vie ; et vous ne sauriez leur faire plus de mal que de les amener ou seulement les induire à moins considérer et révérer leur mère.

Après l'autorité, la vérité : il convient qu'étant vous-mêmes les premières à la connaître, vous l'enseigniez ensuite à vos fils : j'entends, avant toute autre, la vérité religieuse, parce qu'elle est la principale lumière de l'existence et la seule, au demeurant, qui soit indispensable. Vous devez dire à vos enfants la vérité sur l'origine de l'homme, sur sa destinée, sur sa loi, sur la sanction dont elle est divinement munie ; la vérité sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur la sainte Vierge, sur la sainte Église, son institution divine, sa constitution, son pouvoir ; la vérité aussi sur le monde et ses maximes perverses, et sa sagesse insensée, et sa science menteuse, et ses desseins tous opposés au règne de Dieu. C'est là ce que l'Écriture appelle « le pain de la « vie et de l'intelligence » [1]. C'est pour manger ce pain ici-

1. Eccli. xv, 3.

bas sous des voiles, et sans voiles là-haut, que vos enfants sont créés ; c'est de ce pain qu'ils ont faim, même quand ils en désirent un autre ; c'est donc celui qu'ils vous demandent et dont Dieu vous a spécialement chargées de les nourrir. Toute occasion est bonne pour cela ; et, croyez-moi, commencez de bonne heure. Je n'ai pas à vous prouver combien les commencements importent ; tout dépend des principes : or, c'est à la mère surtout de donner les principes. Telle mère, telle éducation ; telle éducation, tel homme et telle vie. Ce n'est pas peut-être une loi sans exception : c'est une loi néanmoins. Les maux qui nous désolent et ravagent le monde ont leur source dans le cœur d'hommes qu'on a mal élevés. Au reste, en ceci, comme en tout, prêchez d'exemple. Vous devez être le premier livre où lisent vos enfants. Si ce livre reste fermé, si surtout il dément les autres, les autres, quels qu'ils soient, ne convaincront pas suffisamment. Ils laisseront des défiances et des arrière-pensées qui, exploitées par les mauvais instincts et les passions du cœur, favorisées ensuite par les scandales du monde, renverseront, un jour ou l'autre, ce temple où Dieu devait trouver sa gloire, et qu'il vous appartenait d'édifier. Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Qui est « celui d'entre vous qui, lorsque son enfant lui demande du « pain, lui présente une pierre [1] ? » Hélas ! elle présente une pierre et non du pain à son enfant, la femme ignorante ou insouciante des vérités chrétiennes, la femme frivole, terrestre, mondaine, qui, même si elle parle selon l'Évangile, agit selon l'esprit et la coutume du siècle. Que la sainte vérité catholique remplisse donc vraiment vos cœurs et vos intelligences; qu'elle en découle, qu'elle en déborde, selon qu'il est écrit de la divine Sagesse : « Moi, la Sagesse, j'ai « de mon sein fait jaillir des fleuves : j'arroserai les plants

1. Luc. XI, 11.

« de mon jardin, et je saturerai d'eau ma prairie verdoyante « et féconde »[1]. Quand, en quittant ce monde, vous laisseriez à vos enfants tous les trésors de la terre, si vous ne leur avez point donné celui-là, vous les laisserez pauvres et misérables. Qu'est une âme sans la vérité? Qu'est notre vie si Jésus ne l'éclaire? Une telle vie va à la mort, et une telle âme à la perdition.

Enfin distribuez à vos enfants le pain de l'affection. L'homme a un immense, un irrésistible besoin d'être aimé : nul être d'ailleurs ne vit privé d'amour. Je vous l'ai déjà dit, c'est à la mère qu'il appartient de révéler l'amour à son enfant, de l'induire à croire à l'amour, de le lui faire sentir et goûter, et d'imprimer par suite à la puissance d'aimer que Dieu a mise dans cette jeune âme, la droite et noble direction qu'elle doit toujours garder. La douce tâche, la divine tâche! mais aussi la tâche délicate! L'esprit n'y suffira jamais; le cœur y est nécessaire. Et prenez garde que votre caractère étant l'enveloppe naturelle et forcée de cette affection dont je vous parle, si, pour n'avoir pas bien réglé et adouci son caractère, une mère empêche le cœur de ses fils de s'épanouir sous les rayons du sien, elle donne un fruit peut-être, mais entouré d'épines : elle donne du pain, mais trempé dans une liqueur amère, et s'il y a encore quelque profit à manger ce pain-là, on n'y trouve ni suavité ni joie; et, vous le savez, l'on ne s'assied qu'à contre-cœur aux tables que la joie déserte. Si, faute de trouver assez de bonté et de tendresse dans tous ses rapports domestiques, l'enfant se défie, se resserre, se retire en lui-même et y souffre, il ira comme fatalement chercher des affections ailleurs; et les mauvaises, vous ne l'ignorez point, se présenteront à lui plus nombreuses, plus faciles, plus empressées, hélas! et d'ordinaire beau-

1. Eccli. XXIV, 40, 43.

coup plus séduisantes que les bonnes. Aimez donc ces douces créatures qui doivent être plus sacrées encore à vos yeux qu'elles ne sont chères à votre cœur; aimez-les d'un amour éclairé, sage, vertueux, pur, élevé, désintéressé, tendre, ferme, dévoué, indulgent, patient. Après la charité de Dieu, dont cet amour est d'office et le signe et le gage, il n'y a pas de pain dont vos enfants soient plus affamés et qui les puisse plus divinement nourrir. « Elle a été semblable « au navire d'un marchand apportant le pain qui lui est « nécessaire. »

III. Vous comprenez maintenant quelles sont ces provisions dont la femme forte ne manque jamais ; mais elle les doit aller chercher « dans une région lointaine » : c'est de loin, dit le Sage, qu'elle apporte son pain. Ce pain est trop exquis en effet et trop blanc, pour qu'on puisse récolter le froment d'où on le tire et le fabriquer lui-même au milieu de la poussière du monde et à plus forte raison dans les boues du péché. Il faut l'aller chercher dans les contrées sereines de la grâce et de la sainteté; en somme, l'aller chercher en Dieu, trésor de tout bien et source de toute vie. C'est trop haut pour n'être pas très-loin. Et cependant, que disons-nous, que croyons-nous, que savons-nous? « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi « les hommes [1]. Dieu s'est rendu visible sur la terre et il a « lié conversation avec les fils d'Adam [2]. » En Jésus-Christ tout se rapproche : demeurant le « Très-Haut [3] » et « le « Seigneur des seigneurs [4], » Dieu devient semblable à nous et marche dans nos voies. Jésus est le lieu des provisions parce qu'il est la terre de l'abondance. Il lui plaît de naître

1. Jean. I, 14.
2. Baruch. III, 38.
3. Psaum. XVII, 14.
4. Apoc. XIX, 16.

à Bethléem, et Bethléem signifie « *maison de pain* ». Lui-même a dit : « Je suis le pain vivant descendu du « ciel : quiconque mange de ce pain vivra éternellement » [1]. Et cela est vrai de toute manière, selon les divers sens que nous avons donnés à ce mot de pain. Jésus en effet est l'autorité en personne. « Tout pouvoir lui a été donné au « ciel et sur la terre » [2]; et ce pouvoir absolu que son humanité reçoit, c'est sa divinité qui le lui donne, le possédant elle-même par son essence et éternellement. Il est la vérité aussi : il nous le déclare dans l'Évangile [3]. Enfin il est la charité [4]. Comme toute puissance est dans ses mains et toute vérité sur ses lèvres, toute dilection est dans son cœur. Ainsi, et sous bien d'autres aspects encore, il est le pain, le pain vivant descendu d'en haut, le pain qui donne la vie au monde et le seul qui la lui puisse donner.

C'est donc en lui, paradis de Dieu et des hommes, situé à l'horizon du temps et de l'éternité, ou plutôt constituant lui-même cet horizon béni où le ciel et la terre s'embrassent; c'est en lui, Jésus, que vous devez chercher ces forces, ces lumières, ces dévouements, cette tendresse, cette substance enfin et cette perfection de maternité qui donneront la vie, la vie de l'âme, la vie divine, à ces images vivantes de Dieu qui vous appellent leur mère. Encore un coup, Jésus est bien loin si vous considérez son excellence; mais, grand Dieu ! qu'il est proche si vous regardez sa condescendance ! Qui est plus à vous que lui ? qui s'est donné à vous plus entièrement et plus irrévocablement ? A vrai dire, il n'est pas seulement pour vous un lieu accessible et rapproché, il est un lieu ouvert; il n'est pas seulement un

1. Jean. VI, 41.
2. Matth. XXVIII, 18.
3. Jean. XIV, 6.
4. I Jean. IV, 16.

lieu ouvert, il est un lieu plein de paroles, et de paroles d'amour ; un lieu qui invite, qui attire et qui va même au-devant de ceux que ses paroles n'ont pas suffisamment persuadés, ni ses charmes assez tôt gagnés [1].

Que ferez-vous donc pour aller chercher en Jésus cette substance surhumaine qui est l'aliment normal et nécessaire de tous les baptisés? Avant tout, vous croirez fermement en Jésus. La foi est la clef qui ouvre le sein du Père céleste. « A qui croit, toutes choses sont possibles [2]. » Croyez que Jésus est avec vous dans cette œuvre capitale de la formation de vos enfants ; croyez que, comme son Père, en l'envoyant, ne l'a pas laissé seul, lui non plus, qui à son tour vous envoie, ne vous laisse ni cheminer, ni opérer sans lui [3]. Croyant à ce qu'il est, croyant à ce qu'il peut, croyez aussi à ce qu'il veut, croyez à ce qu'il fait. Appuyez-vous sur lui comme sur l'être infaillible ; recourez à lui pour toutes choses et en tout temps. Priez-le. La prière est la main de l'âme pour puiser hardiment dans les trésors célestes. Jamais vous ne prierez Jésus en vain ; et si la grâce implorée paraît se faire attendre, cela n'arrive, sachez-le bien, qu'afin qu'y étant mieux disposées par le fait même d'une foi plus exercée et d'une plus constante espérance, vous la receviez plus abondante et en tiriez de plus beaux profits. Inspirez-vous du Christ. Qu'il soit votre lumière et, comme le chante David, « la lampe éclairant tous vos « pas [4] ».

Assimilez-vous l'Évangile : dans l'éducation de vos enfants réglez tout d'après l'Évangile ; n'ayez qu'une sagesse, celle du ciel, révélée et apportée ici-bas par le Verbe incarné.

1. Eccli. xv. Prov. viii, 1, 4.
2. Marc. ix, 22.
3. Jean. xiii, 29.
4. Psaum. cxviii, 108.

Parlez, enseignez, dirigez non en votre nom propre, mais au nom de ce Verbe, Dieu unique et notre maître à tous. Agissez de sa part, dans son esprit, à sa manière, dans son intérêt, en vue de ses fins et pour sa gloire.

Oh ! quels fruits vos enfants seront à Dieu si, branches fidèles du cep divin, vous ne faites que puiser en lui votre séve qui est sa séve, et la leur transmettre ! Quel ministère de vie ! quel saint service ! Service de Dieu, service des créatures ; honneur de l'un, félicité des autres ! Qu'il est donc vrai ce que l'Esprit-Saint dit de la Sagesse éternelle, qui est Jésus le fils de Marie ! « Elle atteint d'une extrémité à « l'autre avec une incomparable énergie ; et dans l'espace « qui joint ces deux termes, elle dispose tout avec douceur, « et emplit tout de suavité [1]. » Ici, dans cet ordre où Dieu vous a placées et dans cette ravissante fonction qu'il vous donne, si vous imitez la femme forte ; si, soucieuses de nourrir vos fils pour les faire vivre, vous allez chercher leur pain où il faut, dans ce radieux lointain que l'amour met à votre portée et vers lequel le souffle même de Dieu, qui est son Esprit, pousse incessamment votre navire, alors en cette œuvre des enfantements divins qui consiste à tirer des profondeurs du néant un être dont on fait un Dieu ; en cette œuvre dont les deux actes extrêmes appartiennent à Dieu seul, à sa toute puissance et à sa toute bonté ; le milieu, la médiation, la *suavité* enfin, qui comble tous les intervalles et fait successivement franchir tous les degrés pour procurer que le Créateur et la créature se joignent dans une étreinte vivante, ardente et immuable, ô mères chrétiennes, la suavité c'est vous ! Oui, que chacune soit à ses fils et demeure à ses fils, autant qu'elle le peut être, la médiatrice, l'organe, la

1. Sap. VIII, 1.

suavité et la grâce de Jésus, et Dieu est à ses fils, et ses fils sont à Dieu.

« Elle a été semblable au navire d'un marchand appor-« tant de pays lointains le pain qui la fait vivre, elle et « toute sa famille. »

HUITIÈME CONFÉRENCE

DU RÈGLEMENT CHRÉTIEN DU SOMMEIL : A SAVOIR DES SAINTES VEILLES, DES LEVERS GÉNÉREUX, ET DES LEVERS-MATIN.

De nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis et cibaria ancillis suis.

Elle se lève quand il est encore nuit, et partage entre ses serviteurs le travail et la nourriture.

PROV. XXXI, 15.

L'un des devoirs fondamentaux de la morale chrétienne est de tenir le corps exactement soumis à l'âme. L'âme est reine par nature, et c'est par elle que l'homme est roi. En créant l'homme à son image, c'est-à-dire en lui donnant une âme spirituelle, raisonnable, libre et immortelle, Dieu l'a investi d'une véritable royauté ; et en lui commandant d'en exercer l'empire sur toute la nature animale, comme nous le lisons dans la Genèse [1], il lui a fait assez entendre que le premier des êtres à réduire sous cette sujétion est ce corps auquel son âme est substantiellement unie. « Ton

1. Gen. 1, 28.

« appétit », c'est-à-dire tes instincts, tes désirs, tes passions, ta chair enfin, « seront tenus dans ta dépendance, et « tu les gouverneras en maître » [1]. C'est la loi que Dieu rappelle à Caïn pour l'aider à se juger lui-même et à se repentir. En somme, soumettre totalement notre âme à Dieu pour assujettir ensuite parfaitement notre corps à notre âme, c'est l'abrégé de nos devoirs et la formule de l'ordre dans lequel nous avons tous à vivre et à nous maintenir.

Tel était l'homme à l'origine. L'Écriture nous l'enseigne en disant que « Dieu a fait l'homme droit » [2]. Cela signifie qu'en Adam tout était à sa place, ordonné, régulier ; que tout se mouvait simplement, aisément, suavement et que par suite tout était paisible ; car la paix naît de l'ordre. Le péché a tout bouleversé. En cessant de servir Dieu, l'homme a immédiatement cessé de régner sur lui-même. Dès qu'elle s'est révoltée contre son créateur, son âme a senti son corps s'insurger et lui refuser l'obéissance. De là le schisme que chacun porte en soi, et cette lutte incessante de l'esprit contre la chair et de la chair contre l'esprit, à laquelle nul de nous n'échappe. Et la difficulté n'est pas seulement dans l'ardeur de nos convoitises et le dérèglement tyrannique de nos sens ; elle est aussi dans la lourdeur du corps et l'appesantissement qui trop souvent en résulte pour l'âme ; selon cette parole des Livres saints : « ce corps dans lequel la corruption est désormais entrée » ; ce corps déchu et troublé, ce corps grossier, terrestre, charnel, qui par le chemin de l'infirmité descend peu à peu dans la mort, « ce corps rend l'âme pesante » [3].

Je n'ai pas à vous apprendre que cette terrible servitude se fait particulièrement sentir dans le sommeil. Il y faut

1. Gen. IV, 7.
2. Eccli. VII, 20.
3. Sagess. IX, 15.

bien céder dans une mesure : le sommeil est une loi : comme la nuit, qui est le temps qu'on y a partout consacré, il est d'institution divine. Et certes, à quelque point de vue qu'on l'envisage, qu'on le regarde comme un repos accordé à nos labeurs, ou comme un refuge ouvert et sûr contre l'armée de nos soucis, de nos ennuis, de nos souffrances ; ou bien encore comme une trêve venant journellement interrompre la guerre insensée et fatale que nos iniquités font à Dieu, on n'y voit qu'un bienfait d'en-haut, une œuvre de sagesse et de miséricorde, et l'on n'y peut dès lors trouver qu'un sujet d'actions de grâces.

Mais c'est notre incurable misère ici-bas que nous puissions toujours tourner le bien en mal, et tirer des meilleurs dons de Dieu des occasions de lui déplaire, ou même de le trahir. Nous vivons sur des pentes, et il n'y a pas une heure où nous cessions d'être en danger. C'est ainsi que la loi bienfaisante du repos devient trop fréquemment pour nous une occasion de paresse et comme une invitation à nous y abandonner. Voilà pourquoi il n'y a rien de plus recommandé dans l'Écriture et de plus fidèlement pratiqué par les saints, que la modération dans le sommeil. Vous voyez que la femme forte connaît ce devoir, et le Saint-Esprit la loue de n'y manquer jamais : « *de nocte surrexit :* « elle se lève quand il est encore nuit, et partage entre ses « serviteurs le travail et la nourriture ». Croyez que c'est là un point considérable dans la vie d'une chrétienne ; et que si l'on ne s'y astreint pas régulièrement, je veux dire, si l'on est inconstant, si l'on est négligent ; si, pour employer les mots décisifs, on n'est pas habituellement mortifié dans le règlement de son sommeil, il n'y a aucune chance d'avancer sérieusement dans la vie intérieure, et il est tout à fait impossible d'arriver à la perfection.

L'Esprit de Dieu, soit dans les Livres qu'il a inspirés, soit dans l'histoire des âmes qu'il a conduites, nous révèle

à ce sujet trois pratiques importantes. La première, ce sont les saintes veilles ; la seconde, les réveils dociles et généreux ; la troisième, les levers-matin.

I. Et d'abord les saintes veilles. Tous les saints ont veillé. Notre-Seigneur, leur modèle à tous, a donné cet exemple. Que de nuits il passa tout entières à adorer son Père, à traiter avec lui de l'affaire de notre salut, à lui offrir ses larmes, ses abaissements, ses travaux, ses douleurs ; à implorer pour nous tant de grâces sans lesquelles nous ne saurions parvenir au ciel, et d'abord la grâce du pardon qui, en nous tirant du péché, nous arrache à l'enfer ! Jésus priait ainsi sur la cime des montagnes, ou bien sous des ombrages amis, parfois au bord des lacs ou dans le creux des rochers. Qui de vous, aux jours marqués pour ces grands souvenirs, ne l'a suivi, contemplé, aimé d'un amour respectueux, tendre et compatissant, dans sa veille à Gethsémani ? Ainsi veilla souvent la très-sainte Vierge ; ainsi les apôtres ; ainsi, le long des siècles, tous les chrétiens fervents. Je doute qu'on puisse trouver un saint canonisé dont l'Église n'ait dû dire, comme l'Esprit-Saint de la femme forte : « Il s'est « levé la nuit », il a courageusement veillé ! Vous savez que cette pratique entre dans la coutume de tous les monastères : il n'y a pas une seule Règle religieuse où quelque portion du moins de la nuit ne soit consacrée à la louange divine et à l'oraison. Dans l'Église primitive, et pendant bien des siècles, on ne célébrait pas une fête solennelle sans que les fidèles, sanctifiés déjà par le jeûne, ne s'y préparassent aussi par quelque veille nocturne.

En quelle mesure une habitude si respectable doit-elle entrer dans votre vie ? Y peut-elle même et partant y doit-elle entrer ? Ce n'est point à moi d'en décider. Pour les veilles que le monde impose (car lui aussi en impose, et quelles veilles, et comment employées !) on n'hésite guère :

on les trouve simples et même sages ; loin de s'en plaindre, on s'y empresse. Veiller, fût-ce toute la nuit, pour les affaires, pour les plaisirs surtout, c'est comme s'abandonner sur une nacelle au cours d'un fleuve. Tels sont les charmes qu'on y goûte, ou qu'on s'imagine y goûter, qu'ils laissent à peine la liberté d'en calculer les inconvénients et d'en prévoir les suites funestes. Pour les saintes veilles, on a coutume d'en juger autrement. S'agit-il de donner à la prière, non point une nuit, mais quelques heures, mais une seule heure de nuit, les objections fourmillent et les difficultés s'amoncellent. La vérité est que, pour justifiées et divinement autorisées que soient ces veilles pieuses, vous ne recevrez d'aucun prêtre le conseil de vous y obliger légèrement. On vous recommandera plutôt de considérer d'abord l'ensemble de vos devoirs, l'état de votre santé, la mesure de vos forces ; on vous rappellera les règles de la prudence chrétienne ; on vous engagera surtout à ne prendre là-dessus aucun parti sans l'avis et la permission de celui que vous nommez votre père dans l'ordre de la grâce, et qui vous guide au nom de Dieu dans la voie du salut. Heureuse êtes-vous s'il juge que la pratique des veilles peut entrer dans vos habitudes ! Ce n'est là sans doute qu'un moyen de sanctification ; et ils abondent assez dans le christianisme, pour que chacun de nous puisse librement choisir ceux qui lui plaisent, et, une fois le choix fait, s'y tenir sans scrupule ; mais celui-ci est un moyen puissant et certainement l'une des œuvres les plus efficaces pour dégager votre âme de l'enlacement des sens, sauvegarder ses droits, et la maintenir à son rang en lui assurant toutes ses forces.

II. Après les veilles proprement dites, il y a ces réveils que j'ai nommés dociles et généreux. Il est impossible, en lisant nos saints Livres, de n'y pas remarquer la fréquence des commandements que Dieu fait à ses serviteurs au mi-

lieu de leur sommeil; non plus que la promptitude énergique avec laquelle ces justes de l'un et l'autre Testament s'éveillent et sortent de leur couche pour obéir au divin Maître. C'est, par exemple, le grand, l'admirable Abraham, exemplaire et chef des croyants [1], qui, étant endormi, entend la voix de son Seigneur. « Prends, lui dit Dieu, « prends Isaac, ce fils unique qui t'est si cher », et rends-« toi avec lui dans la terre de la Vision ; là sur l'une des « cimes que je te montrerai, tu me l'offriras toi-même en « holocauste. » Et Abraham se lève la nuit sans dire un mot, selle son âne, coupe le bois nécessaire pour le sacrifice, et emmenant son fils avec deux serviteurs, chemine vers le lieu désigné [2]. C'est Moïse qui, selon l'ordre qu'il vient de recevoir, part la nuit à la tête de son peuple, et disant à l'Égypte un adieu éternel, traverse la mer que la main toute-puissante de Dieu vient d'ouvrir devant lui [3]. C'est lui encore qui, à l'heure où les ténèbres enveloppent la terre, quitte sa tente et s'avance vers le Sinaï où Dieu l'attend pour l'entretenir et lui donner sa loi [4]. C'est Josué [5], c'est Gédéon [6], qui se lèvent bien avant l'aurore parce que Dieu leur a dit de se préparer au combat. C'est Samuel qui, dans le temple, est réveillé trois fois par une voix inconnue, et qui, sachant enfin que c'est celle du Seigneur, se lève et lui répond : « Parlez, Seigneur; votre serviteur vous écoute [7] ». Enfin c'est notre incomparable et doux Joseph qui, averti en songe des desseins homicides d'Hérode, se lève de nuit, dit l'Évangéliste, et prenant avec lui l'enfant et la mère, se met en route pour l'Égypte à travers le désert, sans adres-

1. Rom. IV, 11.
2. Gen. XXII.
3. Sagess. XVIII, 6.
4. Exod. XXXIV, 4.
5. Josue. III, 1.
6. Juges. VII, 1.
7. I Rois. III, 10.

ser à Dieu ni une plainte, ni même une question [1]. Il ne se soucie que d'obéir, et montre qu'il a déjà reçu dans l'intime de son cœur cette leçon que Jésus donnera plus tard à tous sur la montagne : « Cherchez avant tout le royaume « de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par « surcroît [2]. »

Je ne sais s'il vous est jamais arrivé d'être ainsi divinement troublées dans vos sommeils et de recevoir d'en haut des ordres aussi pressants. Si cela vous arrive, chose assez peu probable, vous avez dans la conduite des saints la règle de la vôtre. Mais parce qu'il y a d'autres sommeils que ceux du corps, et que la voix de Dieu se fait souvent entendre à nous, quand, sous les influences fatales du monde ou des passions, notre âme est engourdie, accablée, paresseuse; quoi que Dieu nous dise alors, et quel que soit l'organe dont il se serve pour nous parler; qu'il nous parle par notre conscience, ou par nos anges gardiens, ou par l'Église, ou par un livre, ou par un événement, un exemple, une épreuve, secouons notre torpeur, levons-nous, dressons-nous; soyons dociles à croire, prompts à céder, courageux à obéir, nous souvenant de ce que saint Paul dit à ces sortes d'endormis : « Voici que l'heure a sonné « pour nous de sortir du sommeil : lève-toi, toi qui dors « et d'un sommeil si lourd qu'il te donne l'apparence d'un « mort : lève-toi, le jour brille; car le Christ a paru qui « te veut inonder de lumière : *Exsurge qui dormis et « exsurge a mortuis : illuminabit te Christus* » [3].

Mais j'ajoute que si un accident quelconque vient réellement interrompre votre repos de la nuit; si, comme il n'est pas rare dans la vie d'une épouse et d'une mère, l'époux vous appelle et réclame vos soins; si votre enfant

1. Matth. III, 14.
2. Ibid. VI, 33.
3. Ephes. V, 14.

gémit et souffre; si même l'un de vos serviteurs est malade et n'a que vous pour le secourir, imitez la femme forte. Dites-vous que « Dieu est charité » [1]; que ce que la charité demande, c'est Dieu qui le demande; et que vous lever alors pour faire acte de miséricorde, vous lever sans délai, vous lever vaillamment, malgré le sentiment de la fatigue présente et peut-être la certitude de la fatigue future, ce sera rendre aux droits de Dieu un honneur d'un grand prix, et mériter quelqu'un de ces salaires surnaturels dont l'histoire de Tobie nous offre un si touchant exemple. Vous vous souvenez de cette révélation faite par l'ange Raphaël au chef de cette pieuse et heureuse famille : « Quand tu quittais ton repas pour recueillir la dépouille « de tes frères trépassés, et que durant la nuit tu leur « donnais la sépulture, j'étais là; et c'est moi qui offrais ta « prière au Seigneur. C'est pourquoi elle a été si magni- « fiquement exaucée; c'est pourquoi, béni toi-même, tu « l'es encore dans tes enfants [2]. »

III. Tous ces enseignements sont utiles ; cependant j'ai gardé pour la fin ce qui me semble le plus pratique dans cette question que notre texte nous amène à traiter, le règlement de vos sommeils. Je veux parler de l'habitude à prendre et à garder, à faire prendre et garder aussi à vos enfants, de ne point prolonger le repos au delà d'une juste mesure; de se lever autant que possible à heure fixe; enfin, comme je l'ai dit, de se lever matin.

La vie mondaine qui semble entièrement appliquée à prendre en toutes choses le contre-pied de la vie chrétienne, la vie mondaine, vous le savez, pousse aux couchers tardifs, et par suite à la prolongation du sommeil dans les

1. I Jean. IV, 8.
2. Tob. XII, 12.

heures de la matinée. Il en est, proportion gardée, de cette substitution des heures aux heures comme de la substitution du lundi au dimanche dans l'ordre du repos public. Au point de vue du travail et du gain, c'est absolument la même chose; mais comme, en se reposant le dimanche, on a la sainte joie d'obéir à Dieu, en se reposant le lundi on a l'affreux plaisir de faire acte d'indépendance. Certes, je ne prétends aucunement que se coucher avant dans la nuit, pour se lever longtemps après l'aurore, soit violer un précepte divin, ecclésiastique, ou même naturel ; je dis pourtant que, dans une mesure, c'est aller contre le bon ordre, et que s'exposant par là à mille inconvénients, on se prive assurément d'un grand nombre de grâces. En somme, généralement parlant, c'est un mauvais régime : mauvais pour le corps, tous les médecins le déclarent; mauvais surtout pour l'âme, c'est ce que prouvent l'Écriture, le témoignage et l'exemple des saints, et enfin la raison chrétienne, c'est-à-dire la raison vérifiée, éclairée et perfectionnée par la foi.

Vous entendez assez que je ne parle point ici de nécessités accidentelles ou même particulières, comme celles qui résultent de la maladie ou d'une infirmité chronique. Mais cette réserve faite, j'affirme que rester tard au lit le matin, soit qu'on y dorme, soit, chose assez peu rare, que l'on n'y dorme pas, c'est une habitude déplorable, et qui doit être impitoyablement bannie de toute vie et de toute éducation chrétiennes. Si l'on dort, c'est une honte; si l'on ne dort pas, c'est un danger. Le corps devient aisément alors ce serviteur dont parle le Sage, qui, pour être trop bien traité, prend du large et fait l'insolent [1]. Les rêves vains ou scabreux naissent comme spontanément parmi ces somnolences sensuelles, et s'épanouissent tout de suite en tentations ;

1. Prov. XXIX, 21.

lesquelles trop souvent produisent leur fruit voulu et naturel, à savoir le péché. Le démon, qui, comme Dieu, a le goût des prémices, surveille assidûment ces premières heures du jour ; et si, cédant à son inspiration, on les livre à la mollesse, il fait aisément et souvent de magnifiques butins. Vouloir édifier sa journée sur une matinée donnée à la paresse, c'est pire qu'essayer de bâtir sur le sable, c'est bâtir sur des nuages et parfois sur la boue.

Si au contraire vous vous levez matin, comme la femme forte, cela profite à Dieu, à votre âme et à votre maison.

Cela profite à Dieu en ce sens que ces heures matinales, je dis surtout celles qui précèdent ou accompagnent l'aurore, sont merveilleusement propres pour la prière, et spécialement bénies de Dieu. « La Sagesse qui est incorruptible, « écrit Salomon, prévient ceux qui la désirent et se présente à « eux avant même qu'ils l'aient invoquée. Quiconque s'é- « veille avec le jour pour la chercher la trouvera sans peine, « car elle se tient déjà assise au seuil de sa maison [1]. » C'est ce que savait et pratiquait David qui disait : « O Dieu, mon Dieu adoré ! dès l'aurore mes yeux sont ouverts et vous cherchent : car mon âme a trop soif de vous pour laisser mon corps inactif [2]. Au reste, si même durant la nuit j'appelle et caresse votre doux souvenir, combien plus et combien volontiers je méditerai dans les heures du matin vos perfections et vos dons et vos lois [3] ! » C'est dès le point du jour que Dieu avait réglé qu'on lui offrît au temple un sacrifice ; et il déclare que cela devra être observé dans la suite des générations [4]. Et comment ne pas rappeler ici ce qui est raconté de cette

1. Sagess. VI, 13, 15.
2. Psaum. LXII, 7.
3. Ibid. 7.
4. Exod. XXIX, 38, 42. — Levit. VI, 13.

manne nommée par l'Écriture un pain angélique, un pain ayant toutes les saveurs et faisant goûter mille délices, et qui chaque jour, durant quarante ans, tomba du ciel dans le désert pour nourrir les Israëlites [1] ? Pour la recueillir, il fallait se lever au premier crépuscule ; car tandis que le feu n'en pouvait altérer la substance, le premier rayon du soleil suffisait à la liquéfier, « afin, dit l'Écrivain sacré, qu'il « devînt évident à tous, que si l'homme veut recevoir votre « bénédiction, ô mon Dieu, son lever doit précéder celui « du soleil : si bien que cet astre, en paraissant, le trouve « agenouillé et dans l'acte de l'adoration [2]. » Je ne puis que livrer rapidement ces choses à vos méditations ; mais pensez-y devant Dieu, et lui-même vous suggérera tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire ; comme aussi, je l'espère, il décidera vos volontés à prendre en ceci et à conserver toujours les vraies coutumes chrétiennes.

D'autant qu'en plus des grâces sans nombre que vous vaudront ces premières heures tranquilles, passées dans la prière et la conversation avec Dieu, votre âme y gagnera un ressort, une énergie, une liberté qui fortifieront peu à peu votre tempérament spirituel et vous rendront merveilleusement propres aux états et aux œuvres de la vie parfaite. Saint Pierre nous parle en ses épîtres du devoir qui incombe à chacun de rendre son âme chaste [3]. L'un des secrets de cette épuration, qui fait que, vivant dans un corps, l'âme le domine assez pour mener ici-bas la vie des anges, c'est cette facilité acquise à secouer le sommeil à heure dite, et de vaquer, chaque jour, dès le premier matin, à la contemplation des réalités éternelles.

1. Exod. XVI, 21. — Sagess. XVI, 20.
2. Ut notum fieret omnibus quoniam oportet prævenire solem ad benedictionem tuam et ad ortum lucis te adorare. Ibid. XVI, 28.
3. Animas vestras castificantes. I Petr. I, 22.

Enfin quel avantage pour votre famille ; quelle avance et quelle garantie pour le bon ordre de votre maison ! car tout s'enchaîne ici, et l'on y voit une fois de plus que « la « piété est utile à tout [1] ». « Elle s'est levée avant le jour « pour distribuer à tous ses serviteurs et leur tâche et leur « nourriture. » Quelle ménagère industrieuse, quelle maîtresse bien servie, quelle épouse et quelle mère prévoyante, quelle femme précieuse de toute manière qu'une femme chrétienne, profondément chrétienne, chrétienne toujours et en toutes choses ! Nous parlons des levers réguliers et hâtifs : jugez du temps qu'ils vous gagneront pour tout régler autour de vous, vous rendre compte des besoins de chacun, assurer les divers services, donner les ordres, assigner les tâches ! Qu'est-ce qui échappera alors à votre surveillance ? Qu'est-ce qui ne subira pas votre contrôle ? Qui d'entre vos enfants, qui d'entre vos domestiques se plaindra du travail, lorsqu'il vous y verra chaque jour appliquée la première ? Je vous citais ce texte sacré où il est dit que la Sagesse est déjà là quand on s'éveille, et qu'il n'y a pas d'enfant de Dieu qui, en ouvrant les yeux à quelque heure que ce soit, ne la trouve assise à son chevet [2]. Soyez dans vos maisons l'image visible de cette Sagesse, laquelle n'est autre que la douce providence du bon Dieu, éternellement attentive aux besoins de toutes ses créatures ; donnant la pâture aux oiseaux, et le vêtement aux lys, et la rosée au gazon, et les pluies fécondes à la terre ; remplissant enfin de bénédictions, c'est-à-dire, d'amour et de bienfaits, tout ce qui vit dans l'univers [3]. » Soyez parfaites, vous dirai-je avec Notre-Seigneur, comme votre Père céleste est parfait » [4]. Et puisqu'il est partout le premier, vous

1. I Tim. IV, 8.
2. Prov. ubi supra.
3. Psaum. CXLIV, 16.
4. Matth. V, 48.

aussi, dans votre ordre, dans l'ordre du travail, du dévouement, de l'amour et du sacrifice, soyez les premières, les plus alertes, les plus empressées, et ne souffrez point qu'en ceci quelqu'un des vôtres vous devance.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

INTERPRÉTATION, SELON LE DOUBLE SENS LITTÉRAL ET MYSTIQUE, DU CHAMP QUE LA FEMME FORTE ACHÈTE ET DE LA VIGNE QU'ELLE PLANTE.

Consideravit agrum et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam.

Elle a considéré un champ et l'a acheté: du fruit de ses mains elle y a planté une vigne.

PROV. XXXI, 16.

Nous avons un corps et une âme, c'est-à-dire que nous sommes composés d'une double substance, l'une corporelle, l'autre spirituelle. Mais, en outre, nous avons et devons mener de front deux sortes de vie : l'une extérieure, l'autre intérieure ; l'une terrestre, l'autre céleste ; l'une temporelle, l'autre éternelle. Ces deux vies nous obligent et sont divinement engagées l'une dans l'autre. Sans la première, la seconde n'ayant ni fondement ni subsistance, serait simplement impossible; sans la seconde, la première, n'ayant pas son couronnement indispensable, serait fatalement une vie manquée, inutile et perdue. Et de même qu'on ne saurait être chétien si avant tout l'on n'est un homme ; de même on

ne peut être tout à fait un homme que si l'on est aussi un chrétien. Selon l'ordre de la Providence, ces deux vies aboutissent à un terme unique que la langue catholique appelle la fin dernière, le ciel, la gloire ou la béatitude. C'est pour cette unique fin que Dieu nous a créés, qu'il nous a rachetés et sanctifiés. Mais comme, pour être régulièrement unies, ces deux vies sont cependant et demeurent réellement distinctes, on peut dire qu'elles ont chacune leur but particulier, et par là même aussi leur loi spéciale. Il y a une science et une sagesse qui sont propres à la vie terrestre et temporelle ; il y a une science et une sagesse qui appartiennent plus exclusivement à la vie céleste et éternelle. La réunion et l'accord de ces deux vies dans un même homme font la plénitude de la vie de cet homme ; la réunion et l'accord de ces deux sagesses dans une même âme constituent pour cette âme la perfection de la sagesse.

D'ordinaire l'Écriture nous éclaire simultanément ces deux voies où nous devons du même pas cheminer en ce monde. « Votre parole, ô Dieu, chante le saint psalmiste, « votre parole est une lampe à mes pieds [1]. » Nous trouvons dans la parole de Dieu les principes de cette sagesse naturelle qui se termine d'abord à la terre et au temps ; nous y trouvons aussi et surtout les principes de cette sagesse surnaturelle qui règle le gouvernement des âmes et procure leur salut en assurant leur sainteté. C'est ainsi que, selon le témoignage de saint Paul, « la piété » qui ouvre, soumet et attache notre cœur à la parole de Dieu, « a non-seulement les promesses de la vie future, mais « encore celles de la vie présente [2] ».

Le verset que je vous ai cité et que nous commenterons aujourd'hui est, comme au reste ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent, une preuve de ce double rayonnement

1. Psaum. CXVIII, 105. — 2. I Tim. IV, 8.

moral dont chaque page du Livre inspiré est le principe, et du double profit que nous en pouvons tirer. Le Saint-Esprit nous dit de la femme forte : « qu'elle a considéré un « champ et qu'elle l'a acheté ; puis, que du fruit de ses « mains elle y a planté une vigne ». Tout cela se doit prendre en deux sens, nous éclairer deux ordres de vérité et nous donner d'un seul coup deux leçons importantes : l'une relative à la vie temporelle, l'autre se référant à la vie spirituelle.

I. Cette femme que Dieu nous a montrée si sage, si industrieuse, si laborieuse, si vaillante à tous ses devoirs, a nécessairement amassé des richesses. Tant de travail doit porter son fruit. Tant de sobriété, tant d'économie, tant d'ordre mis dans les choses, tant de vertus domestiques enfin, doivent avoir ici-bas leurs conséquences et leur salaire. Cette femme a donc vu tout prospérer dans sa maison. Elle y a fait l'abondance, affermi la sécurité, augmenté le bien-être et répandu la joie. S'il est dit que « la femme insensée », c'est-à-dire dénuée de sagesse, étourdie, légère, négligente, imprévoyante, amie de la vanité, livrée au plaisir, mondaine enfin, « détruit de « ses propres mains la maison déjà toute bâtie » ; celle qui est sage au contraire « construit elle-même la sienne » ; elle en élargit les fondements, elle la hausse et la rend plus vaste [1]. C'est un trésor vivant qu'une pareille femme : elle constitue une fortune à elle seule, et vaut un héritage [2].

Mais cette première œuvre une fois accomplie, et quand la femme forte en est venue à pouvoir jouir de ce spectacle d'une famille honorablement établie et d'une maison où rien ne manque, que fait-elle, que pense-t-elle, à quel parti s'arrête-t-elle ? Notre-Seigneur Jésus-Christ raconte dans l'É-

1. Sapiens mulier ædificat domum suam : insipiens exstructam quoque manibus destruet. Prov. xv, 1. — 2. Eccli. xxvi, 2.

vangile l'histoire d'un homme riche à qui son champ avait donné des récoltes surabondantes. Réfléchissant alors en lui-même, il se disait : Que ferai-je ? Je n'ai pas même de greniers suffisants pour serrer tant de grains. « Je sais ce « que je ferai : je détruirai mes vieux greniers, et j'en ferai « bâtir de plus grands ; j'y amasserai mes récoltes et tout le « reste de mes biens ; et alors je dirai à mon âme : Mon « âme, te voici pourvue pour bon nombre d'années : repose-« toi, mange, bois, vis dans les fêtes et les festins [1]. » Est-ce là ce que se dit la femme forte ? Non. Elle a lu dans les saints Livres que « comme l'oiseau est né pour voler, « l'homme est au monde pour travailler » [2]. Elle a l'esprit qui faisait dire à saint Paul : « J'oublie ce qui est derrière « moi pour m'étendre à ce qui est devant » [3] ; je m'occupe peu de ce qui est déjà fait, mais beaucoup de ce qui est à faire ; je ne m'arrêterai donc point ; je poursuivrai ma route et ma tâche. Et quand je n'y aurais pas moi-même tant d'intérêt, je dois cet exemple à mes fils, et j'entends le leur laisser : jusqu'au bout, jusqu'au dernier jour, ils verront travailler leur mère. Sans doute avec l'âge le travail changera de nature ; mais ce sera toujours du travail, et jamais mon repos ne deviendra de l'oisiveté. D'ailleurs, qu'y a-t-il de si assuré sur la terre qu'il n'y ait plus à craindre de le voir un jour renversé ? Quelle famille est à l'abri des revers ? Ne peut-il pas arriver que, par suite d'accidents ou privés ou publics, ces biens qui sont le fruit de mes mains soient enlevés ou engloutis ? Job possédait de grandes richesses : quelques jours le réduisirent à la plus extrême pauvreté. Qui me dit que tel n'est pas le sort réservé un jour à mes fils ?

1. Luc. XII, 18, 19.
2. Job. V, 7.
3. Philipp. III, 13.

Que fait donc cette femme, cette mère, cette chrétienne parfaite? Elle prend ses sûretés; et moins pour elle que pour ses enfants, elle demande au présent la garantie de l'avenir. Elle n'emploie pas son bien à augmenter la somme de ses jouissances; elle ne s'achète ni vêtements splendides, ni ameublements de parade, ni curiosités vaines, ni bagatelles coûteuses; elle ne dresse pas des tables sensuelles, et n'ordonne jamais de ces fêtes où l'on dévore en une seule nuit la substance suffisante pour faire vivre la famille un mois, six mois, un an peut-être : tenant compte des exigeances et des convenances de la position sociale qu'elle occupe, et où elle sait se tenir constamment avec honneur et dignité, elle ne donne rien à la passion, à l'ostentation ni véritablement au luxe. Elle sait trop le prix des dons de Dieu, et le compte rigoureux qu'il en fera rendre un jour. Que fait-elle donc? « Elle considère un champ et elle l'a-« chète » : c'est-à-dire que, la portion nécessaire prélevée sur son revenu, elle augmente son capital ; tout ce qui s'est pu réserver de la moisson, elle le garde pour la semence, et en fait par là-même le principe d'une nouvelle moisson ; tout ce qu'elle a pu enfin épargner ou gagner, elle le place honnêtement, prudemment, fructueusement. Elle réfléchit d'abord, vous l'entendez : *consideravit*, elle considère, examine, compare et prend du temps : elle s'entoure des précautions requises, et ne craint pas au besoin de réclamer un conseil. Puis, quand elle est éclairée, elle agit; elle achète; et ce qu'elle achète, elle le paie. Il n'y a pas de risque qu'elle fasse indûment attendre un créancier, et encore moins qu'elle achète quoi que ce soit sans avoir, sinon sous la main, du moins à sa portée et d'une manière certaine, l'argent répondant à la dette. Si le mari vit encore et qu'elle n'ait point dès lors la haute direction des affaires, elle n'en est que plus soucieuse d'exercer ce droit qu'elle a toujours d'exprimer des désirs et d'insinuer sinon de donner des conseils; elle

appuie d'ailleurs ces conseils par l'évidence et l'autorité de ses goûts discrets, de ses habitudes simples et de sa vie toute modeste. Se faisant, s'il y a lieu, l'avocate des enfants, elle combat respectueusement mais efficacement dans le père tout ce qui irait à dissiper le bien commun, à compromettre ou à réduire l'héritage. En somme, elle fait tout ce qu'elle peut pour obtenir de son époux qu'il administre son avoir d'une manière strictement chrétienne. C'est ce que l'Écriture donne à entendre en disant que de ce qui lui reste après que chacun des siens est pourvu, la femme forte « achète un champ ».

Vous le savez, et la chose n'a pas besoin de preuve: parmi tous les placements qui se peuvent faire d'une somme épargnée, il n'y en a pas *en soi* de plus moral, sinon de plus lucratif, que l'acquisition d'une propriété immobilière et surtout agricole : il n'y en a pas qui expose à moins de tentations et par suite à moins de périls ; et c'est pourquoi il n'y en a pas de plus traditionnel et de plus usité dans les les familles sérieuses et fondées sur les bons principes.

Sans doute ce nouveau domaine est pour celle qui l'achète une source de nouveaux travaux; il lui apporte avec l'obligation d'une surveillance plus étendue mille surcroîts de difficultés, d'embarras et d'ennuis. Elle le sait; mais, loin de le redouter, c'est plutôt ce qu'elle cherche; et en tout cas le noble but qu'elle poursuit la fait passer par-dessus tout. Il va de soi qu'elle ne laissera pas son champ en friche : elle le fera cultiver, labourer, ensemencer; et, comme le dit la parabole, « elle y plantera une vigne ». Ses enfants trouveront là, à tout événement, cet indispensable de la vie que le genre humain, comme la Bible, nomme *le pain et le vin*. Ils devront à sa prévoyance ces bienfaisantes ressources; eux-mêmes les transmettront un jour à leurs enfants, et cela pourra s'étendre à vingt générations. Aussi, comme tous ceux de cette race, bénissant Dieu d'abord, béniront en

même temps leur mère ! Grâce à Dieu, ils auront trouvé, en entrant dans ce monde, et la terre qui les a reçus, et le soleil qui les éclaire, et l'eau des sources qui les rafraîchit, et les ombrages qui les abritent, et les fleurs qui les charment, et les fruits dont ils se nourrissent. Grâce à Dieu et à leur mère, ils auront trouvé en naissant ces soins exquis, cette paix précieuse, cet entourage ami, ces ressources pour l'éducation, cette liberté pour la vocation, cette facilité pour toutes choses, enfin tous ces biens de tout ordre, et tous inestimables, qu'assure un patrimoine honnêtement acquis, religieusement transmis et établi sur des bases solides.

Méditez ces leçons plus que jamais opportunes, puisque, grâce au déchaînement et à l'influence de ces basses convoitises qui sont le fond de l'esprit du monde, on voit aujourd'hui tant de jeunes femmes, tant de jeunes mères hélas ! au lieu de semer même leur moisson, comme la femme forte, dévorer leur moisson en herbe; au lieu d'assurer par leurs vertus et leurs sacrifices la prospérité de leur famille, en préparer la ruine par leur laisser-aller, sinon par leur désordre; et, quand elles devraient vivre surtout pour leur époux et leurs enfants, vivre honteusement et lâchement pour elles-mêmes.

II. Mais, vous le comprenez, il servirait de peu à une femme d'avoir été sage et prudente dans l'ordre des intérêts terrestres, si elle n'avait des visées plus hautes, et n'atteignait enfin ce but suprême que Dieu nous assigne à tous. Les enfants de ce siècle ont souvent cette première prudence. Notre-Seigneur déclare même qu'ils montrent ordinairement plus d'habileté à gérer leurs affaires, que les enfants de Dieu n'en font voir dans le gouvernement des leurs [1]. Cela n'est pas vrai de la femme forte. Si tout est

1. Luc. xvi, 8.

ordonné dans sa maison, à plus forte raison tout l'est-il dans son âme. Dieu y règne sans contestation ; tout y dépend de lui, tout s'y réfère à lui. Cette femme possède la grande sagesse. Elle vit sur la terre, mais non pas pour la terre ; elle est dans le monde, mais sans avoir l'esprit du monde ; elle est femme, épouse et mère; mais avant tout et par-dessus tout elle est chrétienne, c'est-à-dire fille de Dieu, disciple et sœur du Christ et toute pleine de son Saint-Esprit. Par la cité qui passe elle va d'un pas ferme à la cité qui demeure ; en cherchant, en fabriquant, comme dit Jésus, le pain qui fait vivre quelques jours, mais ne saurait empêcher de mourir, elle trouve, elle mange déjà le pain qui fait vivre éternellement [1]. Et c'est pour signifier que telle est invariablement sa conduite, que l'Écriture dit d'elle « qu'ayant « considéré un champ, elle l'a acheté, et que, du fruit « de ses mains, elle y a planté une vigne ». Inutile de vous répéter qu'en la louant de ce qu'elle a fait, Dieu vous indique ce que vous devez faire.

Qu'est-ce donc, au sens spirituel et surnaturel, que ce champ qu'achète la femme forte, et dans lequel elle plante une vigne? Notre-Seigneur nous dit dans l'Évangile: « Le royaume de Dieu est semblable à un trésor caché « dans un champ » ; un homme trouve ce trésor et le cache de nouveau; après quoi, tout joyeux de sa découverte, il va vendre tout ce qu'il possède, et se rend acquéreur de ce champ fortuné [2]. Or, ce trésor caché dans le champ, c'est Jésus-Christ lui-même. Trésor que Jésus-Christ : car en lui, dit saint Paul, sont rassemblées et comme amoncelées toutes les richesses de la sagesse et de la science de Dieu [3]; richesses aussi de sa puissance, de sa patience et

1. Jean. VI, 27.
2. Matth. XIII, 44.
3. Coloss. II, 3.

de sa miséricordieuse bonté. Trésor que Jésus-Christ, par ce que, « en nous le donnant, continue l'admirable apôtre, com-« ment est-ce que Dieu ne nous a pas tout donné »[1]; et à qui le possède, en vérité que manque-t-il ? Trésor donc que Jésus-Christ : trésor de vérité, trésor de liberté, trésor de sainteté et de fécondité, en attendant d'être pour tous dans le ciel un trésor de félicité. Mais en même temps trésor caché : car ce n'est ni la chair, ni le sang, ni même la volonté de l'homme qui nous le peut faire découvrir[2]; et l'homme animal, l'homme purement naturel n'a point, si doué qu'il soit d'ailleurs, le sens requis pour l'apercevoir[3]. Trésor caché par conséquent, trésor inconnu, trésor hélas! méconnu d'un grand nombre, quoiqu'il soit si visible, si présent, si éblouissant à tout esprit humble et docile, à tout cœur pur et simple. Eh bien! ce champ que la femme forte considère et étudie, qu'ensuite elle achète et qu'elle paie, c'est le champ où elle devine, où elle sait qu'est caché ce trésor. Or, ce champ, il nous semble que c'est la vie présente, en tant qu'elle est susceptible d'être surnaturalisée par Jésus. Ce champ, ce sont les heures, en tant qu'employées pour le bien, elles peuvent être fécondées par la grâce et récompensées par la gloire. Ce champ, c'est toute occasion qui s'offre à nous d'imiter Jésus-Christ, de lui rendre témoignage et hommage, de coopérer à son œuvre, de propager son règne, de l'honorer enfin et de glorifier Dieu. Tout cela, je le répète, c'est le champ où, si nous le voulons bien, sera caché pour nous le trésor. En soi cette occasion, comme cette heure, comme la vie humaine tout entière, c'est quelque chose de vil et de vulgaire comme la terre que nos pieds foulent; mais lorsque la grâce y descend (et Dieu l'y met toujours); quand ce trésor qui est Jésus s'y

1. Rom. VIII, 32.
2. Jean. I, 13.
3. I Cor. II, 14.

trouve (et Jésus ne cesse point d'être présent à la foi), cette terre, ce champ qui valaient peu et restaient stériles pour le ciel, deviennent un paradis de délices dont Dieu lui-même se plaît à savourer les fruits. Mais cela veut être acheté, et de quel prix ? Au prix d'abord d'un renoncement absolu au péché; car il n'y a pas d'union possible entre le jour et la nuit, entre le bien et le mal, entre Jésus-Christ et Satan [1] ? Et encore de quel prix faut-il payer ce champ ? Au prix d'un renoncement sincère et pratique au monde et à ses convoitises. Quel prix enfin doit-on verser en échange de cette vie humaine transformée, surnaturalisée, déifiée ? Le prix d'une vigilance courageuse et d'une continuelle attention : le prix d'une fidélité constante à la grâce; ce qui suppose l'habitude de la mortification et de l'abnégation; ce qui suppose par-dessus tout un amour de Dieu cordial et actif. Mais quel heureux marché ! et qu'il avait raison l'homme de l'Évangile de s'en aller joyeux, et de tout sacrifier pour acquérir le champ qui recelait un tel trésor !

De plus en cultivant ce champ après qu'elle l'a considéré et acheté; en s'appliquant à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain [2]; en regardant le don de Dieu, non point comme une cause de relâchement et de repos, mais comme un nouveau principe d'activité et de travail, cette âme « y plante « la vigne ». Qu'est-ce à dire ? Ah ! ne vous lassez pas plus de l'entendre que nous ne nous fatiguons de vous le rappeler; Jésus-Christ est partout; Jésus-Christ est au fond de tout. Il est la fin de toute recherche, la réponse à toutes les questions, l'apaisement de tous les désirs, le rassasiement de tous les nobles appétits. Il est notre sagesse, notre science, notre vie; il est tout bien, tout notre bien. L'Écriture ne dit que lui. On la nomme : *la parole de Dieu ;* dans sa source, dans sa substance, cette parole, c'est Jésus

1. II Cor. VI, 15. — 2. I Cor. XV, 10.

lui-même. Ne vous étonnez donc pas que Jésus sorte pour ainsi dire de chacun des mots de notre texte : ces mots ne sont que pour le contenir et le manifester. Il est leur âme ; et c'est de lui, de lui seul qu'ils tirent leur beauté, leur parfum et leur vertu. La vigne ici, comme le trésor, c'est donc encore Jésus, notre Sauveur. Lui-même l'a dit : « Je suis la « vigne et vous, les branches : celui qui demeure en moi et « moi en lui, porte beaucoup de fruit » [1]. Ainsi, planter la vigne dans son champ, c'est mettre dans son âme et dans sa vie Jésus-Christ comme principe et comme règle : c'est y enraciner sa doctrine, y ordonner tout suivant ses lois, y faire entrer ses sacrements, y répandre partout son sang et sa sève, et tout vivifier par son Saint-Esprit. C'est, comme l'écrit saint Paul, quitter sa propre vie égoïste, basse, étroite, infirme et si facilement coupable, pour vivre la vie du Christ, sa vie haute, pure, large, sainte, féconde, et le continuer lui-même ici-bas [2]. Ainsi fait la femme forte : ses travaux n'ont point d'autre fin, ni son ambition d'autre terme. Ainsi doit faire toute femme chrétienne ; le faire toujours, et quoi que d'abord il lui en puisse coûter. Et quand cela est fait, ou même quand cela est en train de se faire, mais de se faire loyalement, de se faire constamment, savez-vous ce qui arrive ?

Il arrive que cette âme et la vie de cette âme sont semblables à un champ fertile et, comme dit l'Écriture, « un champ « plein » [3]. Pas une lacune, pas une omission, pas une minute perdue, pas un acte inutile. Tout compte, tout monte, tout vaut ; tout est vrai, vivant, méritoire ; tout vient de Dieu et va à Dieu ; tout fructifie pour Dieu [4], et tout demeure en Dieu [5]. Et savez-vous ce qui arrive encore ?

1. Jean. xv, 5.
2. Galat. II, — 20. — Phil. I, 21.
3. Gen. XXVII, 27.
4. Rom. VII, 4.
5. I. Jean. IV, 16.

C'est que cette âme, cette femme devient personnellement la vigne de Dieu; cette vigne dont je vous ai parlé déjà et si célèbre dans les deux alliances; cette vigne si chère à la Trinité adorable, plantée par le Père, arrosée du sang du Fils, fécondée par le Saint-Esprit. Cette vigne de Dieu, je vous l'ai dit ailleurs [1], c'est bien la sainte Église, mais c'est aussi cette âme, car elle vit, comme l'Église, de la vie du cep qui est Jésus. Aussi quand Dieu la regarde, il voit un être qui lui est tout semblable, un être conforme à ses pensées, ajusté à ses volontés; un être qui reproduit ses traits et réfléchit ses perfections; un être dans lequel il se mire et s'admire; un être enfin dans lequel il retrouve sa forme personnelle et éternelle, son Jésus, sa parfaite image et l'objet de toutes ses complaisances. Alors dès que Dieu s'approche de cette femme, il respire le parfum qu'elle exhale, un parfum qui l'honore et le réjouit; ce parfum que sentait Isaac à l'heure où bénissant Jacob, il disait : « voici que l'odeur « de mon fils est comme l'odeur d'un champ rempli de « fruits » [2] : ce parfum dont parle Marie au Livre de l'Ecclésiastique et dont elle-même embaume le paradis: « Moi, « dit-elle, comme une vigne féconde, j'ai répandu un doux « parfum [3] » : ce parfum enfin, ce parfum exquis, incomparable, ce parfum céleste et tout divin que saint Paul nomme « la bonne odeur du Christ [4] ».

En somme la vie de cette femme qui achète un champ et qui y plante une vigne, qui récolte du blé dans son champ et du vin dans sa vigne; la vie de cette femme qui vit de Jésus et comme Jésus, cette vie, dis-je, semble n'être plus à la fin qu'un culte et un sacrifice : un sacrifice de suavité, comme il est dit dans nos saints Livres, un sacrifice tou-

1. Troisième conférence. Part. II.
2. Gen. XXVII, 27.
3. Eccli. XXIV, 23.
4. II Cor. II, 15.

jours et tout entier agréé, glorieux au ciel, utile à la terre; un sacrifice de pain et de vin, un sacrifice eucharistique. Cette femme ne mange plus l'Eucharistie que pour la reproduire ; et elle devient elle-même comme une Eucharistie vivante, c'est-à-dire un festin perpétuel à Dieu et une nourriture divine à ses frères.

DIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA FORCE ET DES LIENS QUI LA RATTACHENT A LA VERTU DE CHASTETÉ SIGNIFIÉE PAR LA CEINTURE DONT LA FEMME FORTE S'ENTOURE LES REINS.

Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum.

Elle a fait de la force une ceinture à ses reins, et augmenté ainsi la vigueur de son bras.

PROV. XXXI, 17.

On ne peut lire en son entier la parabole qui nous occupe sans être frappé de l'insistance que le Saint-Esprit y met à exalter la force. La force est si évidemment le caractère saillant de cette femme dont il fait l'éloge, qu'il tire de cette vertu le nom propre qu'il lui assigne, l'appelant comme par excellence « la femme forte ». Mais de plus, parmi tant de louanges qu'il lui donne en énumérant ses mérites, il affecte de célébrer plus spécialement et plus souvent la force. Sous différentes formes il y revient sans cesse, voulant sans doute nous faire entendre par ces redites fréquentes et cette complaisance si marquée, que la

force est dans la vie de cette femme un point central et capital, et comme une sorte de foyer qui, éclairant dans son entier la sphère de son âme, vivifie tout l'ensemble de ses actions et de ses œuvres. C'est ainsi que dans ce texte dont nous allons vous exposer le sens, il est dit que : « de la « force elle s'est fait une ceinture ; qu'elle s'est mise cette « ceinture aux reins, et qu'elle augmente par là la vigueur « naturelle de son bras : *accinxit fortitudine lumbos suos, « et roboravit brachium suum* ».

I. Ne vous étonnez pas que cette leçon vous soit ainsi donnée et répétée ; et qu'étant maintenant si faibles par nature, vous soyez obligées d'être si fortes par vertu. Le fait est que, sous quelque aspect qu'on envisage votre vie, on voit que la force vous est toujours et principalement nécessaire. Et du reste cela est vrai pour les hommes comme pour vous : notre condition est ici toute semblable et notre devoir commun. Trois mots disent notre vie terrestre ; travailler, lutter, souffrir. Cherchez dans vos souvenirs ou consultez votre expérience, vous verrez que ces trois mots résument notre existence morale, qu'ils en formulent la loi, qu'ils en racontent l'histoire. Il n'y a pas une journée, je pourrais dire une heure, où nous n'ayons à subir l'une ou l'autre de ces nécessités, et souvent les trois pèsent sur nous toutes ensemble.

Or, quel est le moyen d'y faire face, et qu'est-ce qui y correspond dans l'ordre des vertus ? La force. Force pour opérer, défricher son champ, tracer son sillon, cultiver sa terre, lever et serrer sa récolte ; force pour gagner son pain et souvent le pain de plusieurs ; force pour s'instruire et enseigner, pour élever des enfants après s'être élevé soi-même ; force pour mener à bonne fin la double et difficile entreprise de vivre honorablement sur la terre et chrétien-

nement pour le ciel : force pour travailler enfin. Mais, de plus, force pour lutter; car la guerre est partout et nul ne s'y peut soustraire : force donc contre les ennemis invisibles qui nous assiégent de toutes parts et traversent tous nos bons desseins ; force contre le monde et contre son esprit aussi spécieux que menteur, aussi séduisant que funeste ; force contre ses scandales, ses sophismes, ses illusions, ses fascinations, ses railleries, ses tyrannies, ses violences ; force hélas ! contre soi-même et ses mauvais instincts et ses passions naturellement si bouillantes et si déréglées ; force en somme pour lutter. Force aussi pour souffrir; car où que l'on soit et quoiqu'on fasse, il faut porter sa croix et soutenir le fardeau de douloureuses épreuves ; et cela d'autant plus qu'on vieillit davantage ou même qu'on progresse en sainteté. D'où vous voyez que sans la force, sans un trésor de forces incessamment renouvelé parce que incessamment il le faut dépenser, la vie humaine ne saurait être qu'une déplorable succession de défaillances, de chutes, de péchés et de malheurs.

Trois mots contradictoires à ceux que Dieu nous dit résonnent continuellement à nos oreilles : mots perfides et qu'une portion de nous-mêmes trouve trop de son goût pour que nous ne soyons pas tentés de les prendre comme règle : se reposer, céder, jouir : se reposer au lieu de travailler; céder au lieu de combattre ; jouir au lieu de souffrir. Vous connaissez ces mots et les voix qui les disent. Or, comme les mots divins que ceux-ci contredisent nous indiquent ces degrés d'ascension, que, selon l'Esprit-Saint, nous devons disposer dans nos cœurs, et au sommet desquels on voit Dieu face à face [1]; de même ces trois mots que l'Évangile me donne le droit d'appeler diaboliques [2],

1. Psaum. LXXXIII, 6.
2. Marc. VIII, 33. — Jacq. III, 15.

encore que dans leur forme ils soient si humains, ces mots nous montrent les pentes faciles, douces, fleuries, attirantes, dont le dernier terme est cet abîme qu'on nomme l'enfer et d'où ceux qui y tombent ne sortent plus jamais.

Il s'en suit que la question de la vie et de la mort, je dis de la vie et de la mort éternelles, est pour nous une question de force ou de lâcheté ; et le but de toutes ces années que la bonté divine nous permet de passer sur la terre, c'est de mettre Dieu et nous à même de constater si définitivement nous avons assez de courage pour monter ou assez peu de cœur pour descendre. Il n'y a ici-bas et il ne peut y avoir que des victorieux et des vaincus : ce qui revient à dire des courageux et des pusillanimes. C'est par là que le partage se fait entre les deux cités et que le jugement final s'inaugure, selon cette parole de Jésus-Christ : « c'est déjà « maintenant le jugement du monde » [1]. Le devoir de la force est donc aussi formel, aussi impérieux, aussi indispensable qu'est inévitable pour nous cette triple condition de travailler, de lutter et de souffrir. Il ne sera rendu à chacun que suivant la mesure de ses œuvres [2], c'est-à-dire celle de son travail ; et ce travail suppose l'effort ; car il est écrit : « le royaume de Dieu souffre violence, et ce sont les « violents qui l'emportent » [3]. Nul ne sera couronné, s'il « n'a légitimement », c'est-à-dire courageusement « com- « battu » [4], et à la fin vaincu [5]. Nul n'aura part à la gloire de Jésus, si d'abord il n'a quelque part à la Passion de Jésus [6] : c'est la loi et la parole de Dieu : sa parole expresse, sa loi certaine et immuable. Et pour ce qui est des lâches,

1. Jean. XII, 31.
2. Rom. II, 6.
3. Matth. XI, 12.
4. II Tim. II, 5.
5. Apoc. II, 7.
6. Rom. VIII, 17.

des énervés, des déserteurs, de ceux qui jettent bas les armes, abandonnent leur poste et fuient le champ du combat, pour ceux qui, écoutant les voix trompeuses, ne cherchent qu'à se reposer, ne font que céder et ne veulent que jouir ; « voici ce que dit celui qui est assis sur le trône : je suis « l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin..... Qui « aura vaincu, possèdera sa part d'héritage..... Quant aux « lâches, aux sans cœur, aux sans foi, à tous ceux qui « se seront laissés profaner et souiller..... leur part sera « dans les ardeurs de l'étang de feu et de soufre : ce qui « est la seconde mort [1] », c'est-à-dire la mort éternelle.

Ainsi la force est l'une des conditions essentielles du salut ; elle forme le fond et comme la substance de nos vertus, lesquelles ne portent ce nom que parce qu'elles sont elles-mêmes des énergies divines, divinement ajoutées à ces puissances premières qui tiennent à notre nature et que Dieu nous donne en nous créant. C'est pourquoi l'Esprit-Saint qui est leur principe en nous, est appelé la force ou la vertu de Dieu [2] ; et tout le travail de la grâce ne va qu'à augmenter nos forces spirituelles, à nous mûrir, à nous rendre plus virils, « jusqu'à ce que nous en venions, « dit saint Paul, à cette virilité parfaite qui est la plénitude « de l'âge du Christ » [3].

Si donc en nous entendant rappeler la grièveté de cette obligation et en constatant du même coup la difficulté qu'il y a pour vous d'y être toujours fidèles, vous avez pu ressentir quelque effroi ; en vous souvenant que, comme l'écrit saint Paul, vous n'êtes pas seulement « sous la loi » qui révèle et intime des devoirs, mais « sous la grâce » [4] qui

1. Timidis et incredulis... pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure, quod est mors secunda. Apoc. xxi, 8.
2. Luc. i, 35. — Act. i, 8.
3. Ephes. iv, 13.
4. Rom. vi, 14

les adoucit et en facilite l'accomplissement, vous devez être rassurées, consolées et confiantes. La vérité est que la force vous est offerte incessamment, et que mille sources sont ouvertes d'où elle peut couler dans vos âmes. C'est l'une de ces sources que la parole de Dieu, soit que vous l'écoutiez, soit que vous la lisiez ; c'en est une que le vaste système du ministère ecclésiastique ; c'en est une que le sacrifice dont l'oblation ne s'interrompt jamais et dont la vertu est inépuisable ; c'en est une que les sacrements : que ce baptême qui en vous marquant d'un caractère indélébile, vous donne un droit perpétuel aux assistances d'en haut. C'en est une que cette confirmation qui, elle aussi, vous a scellées pour toute l'éternité, et dont l'effet spécial est de faire de vous des soldats vaillants et robustes dans la sainte milice de Jésus. C'en est une que l'Eucharistie, et celle-ci semble l'emporter sur les autres. C'en est une que la prière, la prière de l'Église et votre prière aussi à vous. Au reste tout ce que la force qui est déjà en vous par la grâce vous fait opérer de bien, fût-ce une tentation surmontée, un péché véniel évité, une bonne pensée, un bon désir, une bonne œuvre quelconque, tout cela a pour effet régulier et immanquable d'accroître votre force intérieure, en développant en vous la grâce de Dieu.

Cette doctrine est incontestable autant que pacifiante. Nous sommes donc riches, et à ce point que, en fait de grâce, « rien ne nous manque [1] » ; et encore que la vie soit une guerre, c'est une guerre qu'on peut mener sans terreur et en chantant, parce que c'est la guerre du Seigneur et que Jésus est avec nous. Il n'y est pas seulement comme un capitaine infaillible qui nous guide et qui nous précède ; il y est de plus comme un guerrier plein de vigueur, un compagnon dévoué qui ne s'épargne point dans la lutte et dont

1. I Cor. I, 7.

le triomphe n'est pas douteux : *Dominus mecum est quasi bellator fortis* [1].

II. Mais ce que notre texte me conduit à vous dire, c'est que, pour abondante que soit cette grâce en laquelle tout nous devient possible et aisé [2], un secret, une condition aussi pour l'augmenter, la garder et même la recevoir, c'est la sainte vertu de chasteté! Et là est le grand enseignement caché pour vous dans cette louange : « elle a fait de la « force une ceinture à ses reins, et elle a accru par là la « vigueur de son bras ».

Je n'ai pas à vous apprendre que cette « ceinture qui « entoure les reins » est le symbole de l'angélique, de la divine vertu dont je vous parle : cela se voit dans toutes les Écritures. Les anges, quand ils paraissent, sont vêtus d'une longue robe blanche ; ordinairement, je vous l'ai dit, d'une robe de lin ; et cette robe est comme serrée autour d'eux par une ceinture qui semble d'or. Ainsi les voit Daniel [3], ainsi les voit saint Jean [4]. Et quand ce même apôtre voit non plus un ange, mais le roi et le maître des anges, Jésus, chaste entre tous les chastes, vierge entre toutes les vierges, pur, immaculé, saint, trois fois saint et la sainteté même, il le voit, lui aussi, couvert d'un long et riche vêtement, comme Dieu avait commandé qu'en portassent les pontifes, *vestitum podere* ; et de plus, au-dessous de la poitrine, il le voit ceint d'une ceinture d'or : *præcinctum ad mamillas zonâ aureâ* [5]. Quant à la relation régulière, profonde, essentielle qui existe entre cette ceinture serrée autour des reins et la vigueur du bras ; entre cette pureté du cœur et du corps et cette énergie pour agir, pour lutter, pour souffrir ;

1. Jérém. xx, 11.
2. Philipp. iv, 13.
3. Dan. x, 5.
4. Apoc. xv, 6.
5. Apoc. i, 13.

entre cette liberté du dedans et cette activité puissante au dehors ; entre la chasteté enfin et la force, il suffit d'y regarder pour en avoir en même temps la certitude et la raison : je veux dire pour savoir qu'elle existe et comprendre qu'elle doit exister. « Tu es la gloire de Jérusalem », chantent unanimement les pontifes et les prêtres accourus de la ville sainte pour voir la grande Judith et la féliciter d'avoir délivré sa patrie ; « tu es la joie d'Israël et l'honneur de « tout notre peuple : tu as agi virilement » ; tu as fait une œuvre d'homme, « et ton cœur a été fort ». Pourquoi ? L'Esprit-Saint, qui leur dit ce secret, leur inspire de le publier : « ton cœur a été fort » et ton bras par là-même, « parce que tu as aimé la chasteté ». Judith n'était pas vierge ; mais elle avait gardé dans le mariage la chasteté propre à cet état ; et son mari ayant quitté la terre, elle n'avait jamais voulu d'autre époux [1].

Considérez un seul instant cette double série de mots, que je vous exposais tout à l'heure : la première traduisant les volontés de Dieu et vous donnant le moyen d'honorer votre vie en assurant le salut de votre âme ; la seconde, exprimant les désirs de Satan, et contenant des venins capables de vous flétrir d'abord et à la fin de vous faire mourir. Dites-moi, quand est-ce que vous avez chrétiennement travaillé, chrétiennement combattu, chrétiennement souffert ? Quand est-ce que vous vous êtes senties vraiment et sérieusement disposées à le faire ? N'est-ce pas dans les jours où, fidèles à la grâce et plus fortes que vous-mêmes, vous avez tenu en respect, et pour ainsi dire à distance, toute cette vie basse et sensible à laquelle votre état vous empêche de vous soutraire ici-bas tout à fait ? N'est-ce pas quand vous avez pu vous rendre devant Dieu le témoignage d'être restées plus chastes ? Et au contraire quand est-ce que

1. Judith. xv, 11.

vous avez eu plus de pente à vous reposer, même quand c'était l'heure du travail; à céder, même quand la grâce et votre conscience vous criaient de résister; à jouir enfin, à jouir de tout, à jouir quand même, à jouir avec passion, c'est-à-dire en définitive à plonger dans le temps, dans la terre, dans les sens, loin du ciel, loin de Dieu, les racines de votre pauvre cœur, fait cependant pour Dieu et pour le ciel, n'est-ce pas quand, au regard de toute cette vie sensuelle, vous avez été plus faible, plus molle, plus lâche, moins réservée, moins forte, enfin moins chrétiennement chaste ?

Heureuses sans doute, incomparablement heureuses les vierges ! Je vous le dis, d'abord parce que c'est la vérité et que, cette vérité-là, comme les autres, il faut que tous les chrétiens la sachent, la croient et la confessent. Je vous le dis aussi parce que vous avez des fils et des filles; et que s'il plaît à Dieu d'honorer vos enfants de cette vocation à la virginité, il convient ou plutôt il faut que vous n'en ayez ni ombrage, ni tristesse, mais qu'au contraire vous en preniez sujet de tomber à genoux et de répandre votre âme en action de grâces ; il convient et il faut qu'aimant davantage encore ces élus, dont un rayon céleste a touché le front et le cœur, vous vous gardiez de vous mettre jamais en travers de leur route. Le Saint-Esprit déclare que s'ils ont cette vocation et la suivent, étant d'abord plus saints, ils seront aussi « plus heureux » ; et cela, même en ce monde: *beatior est si sic permanserit* [1]. Vous pouvez en croire l'Esprit de Dieu. Mais pour vous, à qui Dieu a voulu départir en échange l'honneur, divin aussi, de la maternité, je dis, je dois dire que votre fécondité morale, que la plénitude de votre vie, que la perfection de vos œuvres dépendent en grande partie de l'énergie et de la constance avec

1. I Cor. VII, 40.

lesquelles vous garderez la chasteté, telle que Dieu la demande à ceux de votre état. « Elle a fait de la force une « ceinture à ses reins et augmenté par là la vigueur de son « bras ».

Il y a ici trois degrés divers et inégaux, trois degrés de liberté pour agir, de puissance dans l'opération, de succès chrétien dans les entreprises; et chacun de ces degrés répond précisément à un degré de chasteté. Je ne puis que vous les indiquer; mais je vous prie de les écouter avec d'autant plus d'attention pour les bien retenir, et après les avoir médités devant Dieu, les faire courageusement entrer dans vos conduites.

Vous vous tiendrez au premier degré de la chasteté conjugale, et je m'assure que vous y êtes toutes et que vous n'en descendez jamais ; vous y serez, dis-je, quand dans votre cœur et dans vos œuvres, les passions qui s'opposent à l'angélique vertu seront contenues par la conscience chrétienne. « Ne franchis pas, dit l'Esprit-Saint, les limites anciennes « posées par tes pères » [1]. Il faut dire plus ici ; car les bornes dont je vous parle, vos pères les ont, il est vrai, respectées, mais ils ne les ont point posées : elles sont mises de main divine, et parce que l'obligation vient de plus haut, elle est aussi plus rigoureuse et plus sacrée. Dieu qui a tout créé « dans le nombre et dans la mesure » [2]; Dieu qui en opposant quelques grains de sable à la mer, lui a dit : « Tu « n'iras pas plus loin [3] » ; Dieu n'a rien laissé sans règle. Lui-même, ici comme partout (et il en fallait peut-être ici plus que partout), lui-même a établi des bornes et imposé des freins. Il y en a, vous n'en doutez point, et sans doute vous les connaissez. S'il y a doute, il faut l'éclaircir ; car la lumière est toujours bonne et le vague dans les principes

1. Prov. xxi, 2. 8.
2. Sagess. xi, 12.
3. Job. xxxviii, 11.

ne pouvant aboutir qu'à l'indécision et à la défaillance dans les actes, ne sert, en définitive, qu'à faire courir les chances d'un jugement plus sévère. Il s'agit, vous l'entendez bien, de ne point offenser Dieu dans ces choses; de ne l'offenser ni beaucoup, ni peu ; de ne l'offenser d'aucune manière. Si vous êtes fermes en cette résolution, si surtout vous êtes déjà fermes et enracinées dans cette habitude, c'est bien ; vous aussi vous faites de la force une ceinture à vos reins, et votre bras est libre pour agir; vous pouvez travailler pour le ciel, vous opérez votre salut; et la grâce avec la vertu demeurant dans votre cœur, la séve chrétienne passe dans vos œuvres, et ces œuvres donnent gloire à Dieu.

C'est beaucoup; oui, vu notre faiblesse, c'est beaucoup: et, en un sens, à ne regarder que la stricte justice, c'est assez. Cependant efforcez-vous de passer plus avant, et montez jusqu'à ce second degré de la chasteté où les passions qui y sont contraires, déjà contenues par la conscience, seront réduites par la vertu. Oui, combattez ordinairement, combattez énergiquement, combattez intégralement les convoitises de votre âme inférieure: je veux dire cette portion de votre âme qui regarde le corps et la terre. Parmi ces convoitises il y en a peut-être une en vous qui domine les autres; et peut-être est-ce justement celle qui est le plus directement contraire à la sainte vertu. Quoi qu'il en soit, luttant contre celle-là, luttez aussi contre les autres; car en vérité toutes se tiennent et se prêtent un mutuel appui ; et quoique toute arme chrétienne puisse servir en ce combat, usez surtout de cette arme si sûre, si recommandée dans les Écritures, si invariablement maniée par les saints et qui s'appelle la mortification. « Mortifiez, dit saint Paul, vos « membres qui sont sur la terre [1] » ; mortifiez votre chair « avec ses convoitises [2] ; car c'est le seul moyen de vivre

1. Coloss. III, 5.
2. Galat. V, 24.

par l'esprit. Surveillez, comprimez, contrariez, réduisez chaque jour cette vie inférieure et animale, si exigeante, si envahissante, et qui partout où elle est libre, fait la servitude et la nuit. L'habitude de vous vaincre, de vous priver, de vous punir; une sobriété universelle et constante; une pénitence discrète, mais générale: c'est ce qui, en purifiant votre cœur, et en dégageant votre âme, affermira sa souveraineté, centuplera ses forces et la rendra elle-même plus apte, plus empressée, plus ardente à suivre tous les mouvements du Saint-Esprit, à faire les œuvres de Jésus et à étendre le règne du Père céleste: « Elle a fait de la force « une ceinture à ses reins, et augmenté par là la vigueur de « son bras ».

Enfin, c'est par où je termine parce que là est le comble, priez si bien, communiez si pieusement, si fréquemment, méditez si assidûment les saints mystères de Jésus-Christ, soyez si fidèles à la grâce, que vous en veniez, non-seulement à contenir par la conscience les passions qui s'opposent en vous au plein règne de l'esprit; non plus même seulement à les réduire par la vertu, mais encore à les vaincre par la sainteté : c'est-à-dire à les si bien assujettir, à les rendre si calmes et à vous y rendre vous-mêmes si complétement indifférentes, que vous les ayez comme ne les ayant plus; que les laissant pour ce qu'elles sont, avec la liberté de leur exercice légitime, vous y demeuriez vraiment étrangères par tous les sommets de votre être, et soyez pratiquement comme les ignorant tout à fait. Vivez ailleurs, plus haut, sans désir, sans souvenir. Renouvelées ainsi dans votre fond, et quoique touchant ce monde par les pieds, vous aurez votre vie et votre établissement dans le ciel avec Dieu et ses anges.

Ne vous imaginez point que cela dépasse l'efficacité de votre grâce. Supposé, ce qui n'est pas, que celle des autres sacrements reçus par vous ne fût pas suffisante, celle qui

vous a été donnée au jour de votre saint mariage a certainement cette vertu. Le tout est d'y croire, d'en user et d'y correspondre. Ce n'est ni aux prêtres, ni aux vierges consacrées, ni aux veuves, mais aux simples fidèles de tout état et de toute condition que saint Paul écrivait : « Je « vous dis ceci, mes frères : le temps est court ; et la con- « clusion de tout, c'est que ceux d'entre vous qui sont « mariés, soient comme s'ils ne l'étaient pas; et ceux qui « pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas; et ceux qui sont « dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie; et « ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas; et « ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient « pas; car la figure de ce monde passe [1]. »

L'apôtre décrit là cet état de sainte indifférence et de mort pratique à la vie de ce monde que je recommande à votre piété : état qui constituant la vraie pureté de l'âme, et partant sa vraie chasteté, lui assure aussi sa liberté complète et son entière indépendance de tout ce qui est créé. Rien n'arrête plus une telle âme : Dieu est son maître : il la possède; elle lui est livrée ; il fait d'elle ce qu'il veut. A tout ce que Dieu lui propose elle répond : « Mon cœur « est prêt » [2] : Me voici [3] : « Je suis la servante du Seigneur, « qu'il me soit fait selon sa parole » [4]. Aucun travail ne la surmonte; aucun combat ne l'effraie; aucune souffrance ne la décourage. Heureuse est-elle ; car alors elle se trouve dans cette attitude intérieure où le Seigneur veut que nous soyons tous quand il viendra pour nous juger, à savoir : « les reins ceints, et tenant dans la main un flambeau « allumé » [5]. Aussi le Saint-Esprit, la louant devant les

1. I Cor. VII, 29, 31.
2. Psaum. LVI, 8.
3. Gen. XXII, 1.
4. Luc. I, 38.
5. Ibid. XII, 35.

anges, dit d'elle en vérité : « elle a fait de la force une ceinture à ses reins, et c'est ce qui a donné tant de vigueur « à son bras », qu'elle a achevé son œuvre et remporté la palme.

ONZIÈME CONFÉRENCE

COMMENT ET EN QUEL SENS LA VIE CHRÉTIENNE EST UN NÉGOCE ; ET DES GOUTS QUI FONT VOIR A L'AME QUE CE COMMERCE EST BON.

Gustavit et vidit quia bona est negotiatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus.

Elle a goûté et elle a vu qu'elle fait un bon commerce : sa lampe ne s'éteindra pas tant que durera la nuit.

PROV. XXXI, 18.

Nous devons rechercher aujourd'hui quel est ce négoce que fait la femme forte, comme aussi quel est ce goût singulier qu'elle y trouve : goût qui devient pour elle une sorte de vision, et lui montre jusqu'à l'évidence que son commerce est sage, bon, lucratif ; après quoi nous aurons à vous expliquer comment l'un des effets de ce béni négoce est que la lampe de cette femme ne s'éteint pas de toute la nuit : si bien que pour elle la nuit est toute semblable au jour.

Vous le savez, en vingt endroits de nos saints Évangiles, la vie chrétienne est comparée à un négoce. « Le royaume

« des cieux, dit Jésus, est semblable à un négociant : « *homini negotiatori*, qui cherche de bonnes perles, et « qui en ayant trouvé une d'un prix incomparable, vend « tout ce qu'il a pour l'acquérir » [1]. Ailleurs ce même royaume de Dieu est comparé à un homme de race noble, à un prince, à un fils de roi, qui va dans une région lointaine pour y recevoir l'investiture, et revient ensuite gouverner ses sujets. Or, avant de partir il convoque ses serviteurs, et leur donnant à chacun une certaine somme d'argent, il leur dit : « négociez cela jusqu'à mon retour » ; placez-le, faites-le valoir : *negotiamini dùm venio*. Et dès qu'il est revenu, il ordonne de nouveau qu'on les fasse comparaître, voulant savoir le résultat de l'industrie de chacun : *ut sciret quantum quisque negotiatus esset* [2].

I. Tout est arme pour l'impiété. Fille du mensonge, l'iniquité l'enfante à son tour : jamais elle ne rougit de se mentir à elle-même [3] ; et encore bien que si souvent le mot de raison soit sur ses lèvres, la contradiction ne lui coûte point dès qu'elle sert sa passion. On a accusé le christianisme d'être une immense duperie, en ce que, demandant à l'homme ici-bas des sacrifices réels, nombreux, douloureux, il ne lui promet en échange que des biens chimériques. Ainsi qualifiait-on tout cet ordre de biens supérieurs qui sont compris pour nous sous les noms de béatitude, de gloire, de paradis et de vie éternelle. L'Écriture des deux Testaments fait foi de ce blasphème dont le matérialisme le plus abject (je dis celui des croyances et surtout celui de la vie), est en même temps le principe et la conclusion. La formule en est énoncée tout au long dans le livre de la Sagesse [4], et les Épîtres apostoliques y font de fréquentes allusions.

1. Matth. XIII, 45.
2. Luc. XIX, 13, 15.
3. Psaum. XXVI, 12.
4. Sagess. II, 1, 20.

Sous la même inspiration ténébreuse et au profit des mêmes appétits, ces clameurs sortent encore à présent du sein des foules humaines, et on les en entendra sortir jusqu'à la fin.

Mais tout ensemble retentit contre le Christ et sa doctrine cette autre accusation qui, à plusieurs égards, contredit la première, à laquelle on prétend cependant qu'elle vienne prêter appui : c'est que cette morale chrétienne si relevée, au dire de l'Église, ne fait et au fond ne peut faire que rabaisser le niveau de la moralité humaine. Prenant pour base, en effet, le dogme des récompenses futures, et nous montrant le ciel comme l'infaillible salaire de nos vertus, elle développe inévitablement dans le cœur de ceux qu'elle dirige, les sentiments du propre intérêt, et marque ainsi toute notre vie d'un caractère vénal. Ainsi l'homme qui vit selon l'Évangile ne ferait rien pour rien; il ne servirait Dieu et ses frères que par calcul, et ne serait en définitive qu'un égoïste habile et convaincu.

Je ne ferai point à votre foi l'injure de réfuter directement ces tristes sophismes. Pour ce qui est d'abord de la réalité des biens éternels, le témoignage de Dieu et celui de votre cœur suffisent à vous persuader qu'autant les biens terrestres sont imparfaits, parfois trompeurs, toujours fragiles, autant ceux que Dieu promet à votre fidélité sont vrais, immenses et stables. Ce n'est même pas assez dire que de les nommer des biens, puisque notre récompense suprême, c'est le bien infini, absolu, éternel; Dieu lui-même en un mot, selon l'assurance qu'il en donne à Abraham, père de tous les croyants. « Moi-même, dit-il, moi, je serai ta récompense « infiniment grande » [1]. Tu verras ma lumière, tu vivras de ma vie, tu jouiras de ma joie, et cela pour toujours. Est-ce un rêve que Dieu? Est-ce une chimère que sa parole? Non, le christianisme n'est pas un leurre! Non, notre espé-

1. Gen. xv, 1.

rance n'est pas vaine, et nous pouvons attendre en paix.

Mais si nous ne sommes pas des dupes, ne sommes-nous pas des égoïstes ? O Dieu ! qui ne voit que le christianisme est comme une sphère se mouvant régulièrement entre deux pôles, et que chacun de ces pôles est juste le contraire de cet égoïsme prétendu ? Est-ce que dans l'Évangile tout ne part pas de l'abnégation ? Est-ce que tout ne s'y consomme pas dans l'amour ? Est-on disciple du Christ, enfant de Dieu, peut-on espérer, je ne dis pas une sainteté héroïque et un rang d'honneur en paradis, mais la stricte justice chrétienne, l'état de grâce et l'entrée dans le ciel, hormis que, remplissant d'abord cette condition expresse du renoncement à soi-même que Jésus réclame avant tout [1], on n'accomplisse ensuite cette loi, où il dit que se résument la loi et les prophètes [2], cette loi si souveraine qu'on pourrait l'appeler unique, la loi de l'amour de Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses ? Or, peut-on ne pas voir qu'entre cette condition et cette loi, entre ce renoncement et cet amour, non-seulement l'égoïsme n'a ni carrière à parcourir, ni place à occuper, mais encore qu'il n'a plus la moindre possibilité de vivre ? Loin de rapporter Dieu à soi, ce qui serait monstrueux et renverserait tout l'ordre moral, le chrétien se rapporte lui-même et tout entier à Dieu comme à son principe et à sa fin dernière ; et s'il ne le fait pas, il ne saurait aucunement parvenir à sa fin.

Après cela, parce que la vertu de charité domine et règle toutes les autres [3], s'en suit-il que l'espérance devienne une faute, et qu'elle ne puisse, sans le souiller, se joindre à notre amour ? Non pas certes. Elle est une vertu, une vertu méritoire et parfois difficile : nul ne le sait comme ceux qui y sont.

1. Matth. xvi, 24.
2. Id. xxii, 40. — Rom. xiii, 10.
3. Matth. xx.

fidèles. Nous la devons à Dieu puisqu'il nous a fait des promesses, et nous ne la lui dénierions pas sans injure. Nous la devons même à notre amour qui sans elle ne serait ni vrai, ni possible. L'amour ne vit-il pas d'union ? aimé-je donc vraiment Dieu, puis-je un instant me flatter d'aimer Dieu, si je ne désire pas m'unir à lui, le posséder et être moi-même possédé par lui ? Or, de deux choses l'une : ou mon amour est satisfait; et alors je suis au terme, c'est-à-dire hors du temps et de la vie présente, dans le ciel, où en effet il n'y a plus d'espérance ; ou bien mon amour n'est point encore comblé, et alors il aspire, il désire, il espère ; et sa loi, sa vie, sa perfection relative, le principe de sa perfection ici-bas et de sa consommation là-haut, c'est justement ce désir, cette aspiration et par là-même aussi cette espérance.

Vous le voyez, ces erreurs sont vaines; et de plus, comme il arrive à toutes ces suggestions de l'enfer qu'on essaie de poser parmi nous à l'état de doctrines, elle sont *inhumaines*. Étant l'ennemi de Dieu, le démon devient celui de l'homme; et par suite il nous est dur, sévère, impitoyable. Il nous flatte, mais il nous hait. Satan n'a point d'entrailles : et c'est l'une des marques de l'impiété qu'elle est méprisante et cruelle. On y sent ce que dit Jésus : que les brebis ne lui tiennent point au cœur et qu'elle n'a d'elles aucun souci [1]. Dieu au contraire est *humain*, le plus humain des êtres. Rien n'est plus favorable, plus conforme à notre caractère, plus assorti à nos besoins, plus doux à notre faiblesse, plus paternel enfin que l'ordre de choses dans lequel il nous place et le système des lois auxquelles il nous soumet. Prenez cette note et servez-vous de cette règle : là où vous ne trouverez pas, dans une doctrine ou dans une direction, ce caractère d'humanité dont je vous parle, assurez-vous que la vérité et l'esprit de Dieu n'y sont point.

1. Jean. VIII, 13.

C'est donc suivant cet ordre et en ce sens que la vie chrétienne est un négoce. Nous travaillons et nous recueillerons ; nous semons et nous moissonnerons ; nous luttons et nous triompherons. Mais ce triomphe, cette moisson, ces gains, ces clartés, ce ciel enfin, tout cela est futur, et ce futur est pour nous inconnu. On en a quelque pressentiment, du moins dans la famille de Dieu ; nul n'en a l'expérience. Or, sacrifier à un avenir ainsi caché et presque impénétrable un présent certain et proche de nous, un présent qui nous environne, nous presse, nous sollicite ; et qui pour avoir ses ombres et ses larmes, n'est pas, tant s'en faut, dénué de toute joie, chacun sait que ce n'est point chose facile à l'homme. Hélas ! autant de péchés (et Dieu seul sait le nombre de ceux qui se commettent), autant de refus volontaires que notre liberté fait à Dieu de sacrifier ce présent à cet avenir ; de perdre, en les semant, les petites jouissances d'aujourd'hui, pour récolter demain un bonheur sans mesure. Donc, la grande affaire de la vie, la grande force pour la bien mener, le grand secret pour y réussir, c'est la confiance. Avec elle tout nous devient facile ; sans elle tout nous fait défaut. Voilà pourquoi notre bon Père céleste nous l'a non-seulement demandée ou plutôt commandée (car, prenez-y bien garde, c'est presque à quoi revient tout ce qu'il nous demande dans l'Évangile) ; mais de plus il a voulu en multiplier pour nous les motifs, et il en a fait jaillir autour de nous tant de sources, et si limpides et si abondantes, que la défiance envers lui devînt comme un prodige à force de paraître impossible.

Dieu nous a fait, vous le savez, des promesses innombrables au sujet de la vie future et du fruit de nos œuvres. Chacune de ces promesses est infaillible ; cependant Dieu y a joint le serment. Il fait plus ; il nous donne des gages, et quels gages ! Sa vie humaine son sacrifice sanglant, ce même sacrifice perpétué dans l'Église et offert sous tous les

soleils jusqu'à la fin des temps; l'Eucharistie, les sacrements, le ministère tout entier de l'Église avec sa hiérarchie et son apostolat. Ce n'est point assez encore : il permet que nous goûtions ici et là quelque chose des joies qu'il nous réserve. Ces joies, dit l'Écriture, sont un « torrent de « volupté [1] » ; les pressentiments dont je parle sont à peine une goutte échappée de ce divin torrent; mais, petits et faibles comme nous sommes, cette goutte suffit pour noyer notre âme dans l'ivresse : ivresse saine et sainte, ivresse d'ordre et d'harmonie, ivresse de paix, d'amour, de zèle, de sacrifice ; qui repose sans endormir, et qui en nous reposant nous rend plus vigoureux et nous pousse aux plus belles actions.

II. C'est de ces avant-goûts qu'il est écrit : « La femme « forte a goûté, et elle a vu que son commerce est bon ». Mais quels sont précisément ces goûts qui font rêver du ciel ?

Je nommerai d'abord, si vous voulez, le bon témoignage de la conscience. Qui n'a senti cette joie après quelque action de vertu ; surtout après les œuvres qui coûtaient davantage, et que, sous la puissante impulsion de la grâce, on a vaillamment accomplies? Est-ce qu'alors quelque chose du ciel ne traverse pas le cœur, quelque chose d'inexprimable, d'indéfinissable, mais qu'on sent bien venir d'en haut et appartenir à l'ordre des joies divines ? Quels sont encore ces goûts qui font comprendre que notre commerce est bon ? Ce sont certains sentiments plus vifs que Dieu daigne nous donner parfois de sa présence, de ses perfections infinies, de son amour pour nous, de son opération en nous. Cela arrive dans la prière; cela arrive quand on entend la sainte parole de Dieu, ou qu'on lit l'Écriture, ou

1. Psaum. xxxv, 9.

qu'on reçoit les sacrements, spécialement l'Eucharistie. Cela arrive au courant de la vie, selon la disposition des âmes, selon leur grâce et leurs besoins, enfin selon qu'il plaît aussi à Dieu : car « il souffle où il veut[1] », et répand son onction comme bon lui semble, cette onction dont saint Jean nous dit qu'elle apprend toute chose [2].

La vie des saints est pleine du récit de ces visites que Dieu fait aux âmes. C'est alors qu'on s'écrie avec le Roi prophète : « Qu'il est bon le Dieu d'Israël, qu'il est bon à « ceux qui le craignent[3] ! » « Oh ! qu'elle est grande, Sei- « gneur, qu'elle est abondante la douceur que contiennent « vos trésors secrets et que vous répandez en ceux qui vous « aiment [4] ! » Un seul jour passé ainsi dans vos parvis « vaut mieux que mille jours de fête passés dans la com- « pagnie des pécheurs [5]. » Est-ce là le privilége exclusif des grands saints ? Non pas certes. Ce jardin des illuminations et des consolations divines n'est interdit à aucun chrétien ; il n'est assurément fermé pour personne d'entre vous. Si ces grâces sont rares dans notre vie, c'est souvent notre faute. « On ne peut pas, dit saint Paul, manger « simultanément à la table de Dieu et à celle des démons[6] » ; entendez la table du monde. On ne peut pas se dispenser habituellement d'efforts sérieux pour modérer ses passions, régler son caractère, corriger ses défauts, pratiquer avec les devoirs de son état, les vertus les plus élémentaires du christianisme, et prétendre être traité par Dieu avec la même tendresse qu'un enfant fidèle et zélé ! On ne peut pas donner à ses sens à peu près tout ce qu'ils veulent en

1. Jean. III, 8.
2. I Jean. II, 27.
3. Psaum. LXXII, 1.
4. Ibid. XXX, 20.
5. Ibid. LXXXIII, 11.
6. I Cor. X. 21.

dehors des fruits formellement défendus, et savourer souvent les hautes, les chastes, les divines délices de l'esprit. Le Saint-Esprit nous en prévient quand il nous dit que « la sagesse » qui est le don et le pouvoir de goûter tout ce qui est divin, « ne se trouve point en la terre de ceux qui « mènent une vie molle [1] ». Sans doute il ne nous appartient pas de nous procurer nous-mêmes ces goûts célestes; mais nous pouvons, sinon les mériter, nous disposer du moins à les recevoir quand Dieu jugera bon de nous en favoriser.

Toutefois, je le dis pour l'instruction de toutes, et très-certainement pour la consolation de plusieurs, comme l'œuvre de notre sanctification avance incomparablement plus par l'exercice de la foi, de l'humilité et de la patience, que par l'affluence des suavités spirituelles, Dieu a coutume de donner plutôt ces joies aux âmes récemment converties, ou encore faibles dans la vertu, qu'à celles qui depuis longtemps sont aguerries à son service. L'Évangile nous le montre dans l'histoire du prodigue, lequel, dès qu'il revient, est apparemment mieux traité que son frère demeuré fidèle [2]. Mais, alors, je veux dire à cet âge où l'âme est plus mûre et plus forte; à l'âge où, pouvant manger du vrai pain, elle sera impunément et utilement sevrée du lait qui l'abreuvait aux jours de son enfance; elle a ordinairement, en échange des douceurs d'autrefois, je ne sais quel sentiment profond et fixe de la paternité de Dieu, de sa proximité, de la sûreté de ses relations, de la fidélité, de l'immutabilité et de l'activité de son amour : sentiment qui dans la vie spirituelle est d'un prix infini, et qui, à meilleur titre encore que ces visites divines dont nous parlions, peut et doit être rangé parmi les

1. Job. XXVIII, 13.
2. Luc. XV, 22, 23.

saveurs lumineuses : « elle a goûté et elle a vu ». Ce sentiment semble se rattacher au témoignage si persuasif qu'au dire du grand apôtre, le Saint-Esprit rend dans nos cœurs pour nous prouver que Dieu est notre Père et que nous sommes vraiment ses fils [1]. Le père du prodigue y fait aussi une visible allusion, quand il dit à son fils aîné : De quoi te plains-tu et qu'envies-tu, mon fils ? « Tu es tou-« jours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi [2]. »

En somme, et vous devez le comprendre, tout cela produit dans l'âme une certitude inappréciable et une sorte d'expérience anticipée des saints profits de la vertu et des sublimes salaires que Dieu nous garde.

« Elle a goûté et elle a vu. » Le goût tient le milieu entre l'ouïe et la vue. L'ouïe, c'est la simple foi qui est l'état normal et fondamental des enfants de Dieu sur la terre. La vue, c'est la lumière de gloire, nous révélant la face de Dieu et nous ouvrant le monde de ses joies essentielles. Le goût qui n'atteint pas cette pleine clarté de la vision, s'en rapproche cependant un peu par une mesure de perfection qu'il ajoute à la connaissance ; et dès lors il surpasse d'autant cette foi élémentaire qui nous fait croire sans rien sentir. Il couronne celle-ci et prépare celle-là. « Elle a goûté « et elle a vu ». Cela signifie qu'avec un esprit plus convaincu, un cœur plus ardent, une volonté plus énergique, elle a commencé de voir et d'appréhender spirituellement la vérité et l'excellence suprême de ces biens promis à sa foi.

Elle sait donc, à n'en douter point, qu'elle fait un bon commerce ; qu'elle est sage et divinement prudente en semant tout ce qu'elle peut de sa vie d'à présent, en se renonçant elle-même, en se détachant de ce monde dont la figure passe [3], et où elle non plus ne fait que passer ; qu'elle

1. Rom. VIII, 16.
2. Luc. XV, 31.
3. I Cor. VII, 31.

a mille fois raison enfin de tout sacrifier au devoir, d'aspirer sans cesse au ciel, de chercher Dieu uniquement, de l'aimer par-dessus toutes choses et de le servir en toute rencontre. « Elle a goûté, et elle a vu qu'elle fait un bon « négoce ».

Or, cette expérience acquise lui donne naturellement une force nouvelle qui, si elle est cultivée, finit par devenir indomptable. L'Écriture nous l'enseigne en ajoutant que « la lampe de cette femme qui goûte et qui voit dure « toute la nuit sans s'éteindre ». Les ombres s'amassent autour de la femme forte; plus que des ombres, des nuées épaisses et grosses d'orages. Il semble que tout ce qu'elle a bâti va être renversé, tout ce qu'elle a amassé, perdu. Les sophismes traversent de toutes parts l'atmosphère qu'elle respire comme les impurs moucherons dont l'Égypte était infestée. Les blasphèmes se joignent aux sophismes ; les puits de l'enfer semblent ouverts pour vomir leurs sombres fumées ; les scandales succèdent aux scandales ; le mensonge est accrédité, et ses dires les plus insensés qui sont aussi les plus impudents, passent pour des axiomes ; la force domine partout; les bons sont opprimés, le juste est captif, l'iniquité triomphe, tout est aux mains des ennemis de Dieu ; et l'Église de Jésus, l'Église humiliée et navrée, dépouillée et chassée, semble sur le point de disparaître. Enfin c'est la nuit, la nuit profonde, la nuit épouvantable. Cette âme reste debout, cette âme reste tranquille, et son flambeau ne s'éteint pas! Rien ne la trouble, rien ne l'ébranle ; à peine est-elle émue. Elle se souvient de Dieu, de ce qu'elle a goûté, de ce qu'elle a entrevu de Dieu. Elle ne croit pas seulement, *elle sait*. « *Je sais*, dit-elle avec « saint Paul, je sais en qui j'ai cru, et que celui-là qui est « fidèle pour mesurer la tentation aux forces » et la féconder pour le ciel, « est aussi tout-puissant pour garder mon

« dépôt » [1] : ce dépôt de mon âme, ce dépôt de ma vie, ce dépôt de ma grâce que je lui ai confié, et me le rendre un jour au centuple. Aussi « quand bien même je marcherais « au sein des ombres de la mort, je ne craindrai rien, ô « Dieu, parce que vous êtes avec moi » [2], vous ma clarté indéfectible et mon jour éternel.

C'est ainsi que cette femme, qui est votre modèle à toutes, a goûté et a vu ; c'est ainsi qu'elle persiste en son divin commerce ; c'est ainsi qu'au milieu même des ténèbres, elle voit clair, gardant sa lampe pleine d'huile et allumée durant toute la nuit.

1. II Tim. I, 12.
2. Psaum. XXII, 4.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

CE QUE SONT LES ŒUVRES DE FORCE AUXQUELLES LA FEMME FORTE MET LA MAIN, ET CE QUE SIGNIFIE LE FUSEAU QU'ELLE PREND ENTRE SES DOIGTS.

Manum suam misit ad fortia et digiti ejus apprehenderunt fusum.

Elle a mis la main aux fortes entreprises, et ses doigts ont saisi et manié le fuseau.

PROV. XXXI, 19.

Rien qu'à entendre ce texte, vous devinez que les paroles en sont symboliques, et que sous ces symboles se cachent de graves enseignements. Dieu se tient parole à lui-même. « Je les attirerai, avait-il dit, par des lacets humains »[1]; je m'accommoderai à leurs besoins et j'emprunterai leur langage. Toutes leurs iniquités ne m'empêchent point de prendre avec eux mes délices[2]. Ils sont esprit et chair, une âme qui vivifie un corps. Moi aussi, l'Esprit pur, je me revêtirai d'un corps; je vivrai dans leur nature et deviendrai

1. Osé. XI, 4.
2. PROV. VIII, 31.

leur semblable. Et tout ce que je leur donnerai de moi en cet état, ma doctrine, ma grâce, mes exemples, mes mystères, mon sacrifice, tout sera comme eux et comme moi, intérieur et extérieur, spirituel et sensible. J'instituerai pour eux des sacrements ; je les enseignerai eux-mêmes en paraboles : de telle sorte qu'atteints et frappés dans cet ordre des sens où leur vie se tient d'ordinaire, et avec une préférence si passionnée, ils comprennent ma condescendance, et commencent, en se confiant à moi et en s'appuyant sur moi, à monter de ces basses régions où je les viens chercher, à ces contrées sereines de la vérité pure et de la vie immuable où je les veux conduire et établir à jamais.

I. La femme forte a donc « mis la main aux fortes entre-« prises ». La main signifie ici la volonté, dont elle est l'organe naturel et ordinaire. Vous le savez, notre main est l'instrument de presque toutes nos œuvres extérieures : avec la main nous nous emparons des objets, les transportons d'un lieu à un autre et les façonnons à notre gré ; avec la main nous cultivons la terre, l'ensemençons, et y levons la récolte ; avec la main nous écrivons, dessinons, sculptons, et faisons enfin la plupart des travaux auxquels la vie présente ou nous oblige ou nous invite. De là vient que là même où il n'est question que d'œuvres intellectuelles ou d'entreprises morales, on dit de ceux qui s'y décident et commencent de s'y appliquer qu'ils y « mettent la main » : et c'est principalement ce que l'Esprit-Saint loue dans la femme forte.

Or, ce que l'homme fait, avant tout, c'est ce que l'homme veut ; et cette main qui exécute n'est jamais que la docile servante de cette volonté qui ordonne. Aussi quand Dieu nous dit de la femme forte qu'elle « a mis la main aux « fortes entreprises », c'est comme s'il nous disait que les

ayant d'abord énergiquement voulues et résolues, elle s'y est sans délai et vigoureusement adonnée.

Il n'y a rien en nous que nous devions cultiver, c'est-à-dire, exercer, fortifier, développer, plus que la volonté. La volonté est la source humaine immédiate de tous ces actes personnels qui, parce qu'ils sont librement décidés et posés, nous sont moralement imputés. Là est donc l'homme moral qui, aux yeux de Dieu et au point de vue de la destinée dernière, est véritablement « tout l'homme » [1]. L'homme moral est sans doute conçu dans l'intelligence, et c'est là qu'il commence d'exister; mais il ne naît, ne se produit et n'a sa vie complète que par la volonté. Je ne puis évidemment vouloir que si je connais; mais régulièrement aussi je ne connais que pour vouloir; et si, dans l'ordre pratique, je ne veux définitivement pas ce bien que je connais, ma vie morale avorte. Nous ne serons pas jugés par Dieu sur nos pensées, mais sur nos œuvres : c'est des œuvres toutes seules qu'il est écrit : « qu'elles nous suivent » [2]; et s'il est vrai que, par un côté, nos pensées mêmes tombent sous le jugement, c'est uniquement lorsque étant volontaires, c'est-à-dire librement caressées par le cœur et consenties par la volonté, elles deviennent, tout en demeurant intérieures, de vrais actes et partant de vraies œuvres. Ne voyez-vous pas que le grand soin des agriculteurs se dépense autour des racines ? C'est là qu'ils amassent et retiennent toute la terre végétale; là qu'ils versent l'eau pour arroser la tige; là qu'ils mettent l'engrais pour aviver la séve. Ils savent que si la racine est saine et riche, riches et saines seront les branches; sains, nombreux et savoureux seront aussi les fruits. Ainsi en va-t-il de notre volonté. Telle racine, tel arbre; telle volonté, telle vie.

1. « Crains Dieu et garde ses commandements; car c'est là tout l'homme. » Eccle. XII, 13.
2. Apocal. XIV, 13.

Oh ! demandez souvent, demandez instamment à Dieu cette grâce capitale de la bonne volonté à laquelle la paix est promise [1], et sans laquelle on n'arrive à rien. Je dis, ou plutôt Dieu dit : *bonne volonté* : entendez par là une volonté droite, sincère, active, ferme, patiente, persévérante ; et agissez, travaillez comme ayant toujours avec vous cette mère-grâce, car Dieu ne la refuse jamais à qui la lui demande. Encore un coup, tout dépend de là. N'avez-vous pas remarqué dans l'Évangile que Notre-Seigneur fait d'un acte de volonté la condition première de tous nos acheminements vers Dieu, c'est-à-dire de tous nos progrès ? — « Maître, qu'ai-je à faire pour acquérir la vie éternelle ? » — « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commande- « ments. » Vous l'entendez : « Si tu veux » : il s'agit de vouloir. Sans la volonté rien ne se fera : avec elle tout aboutira. Mais, Maître, « j'ai observé tous ces commande- « ments dès ma jeunesse », et je me sens l'ambition d'une justice plus relevée ; « qu'ai-je donc à faire encore ? » — « Si « tu veux être parfait, va, vends ton bien, donnes-en le « prix aux pauvres et suis-moi [2]. » Toujours la volonté. Nécessaire pour accomplir la loi et demeurer chrétien, elle l'est pareillement, sinon davantage, pour tendre aux états les meilleurs et devenir un saint.

Or, la femme forte a cette volonté grande et ferme ; et parce que Dieu la lui a donnée, « elle met la main aux fortes « entreprises ». Ces entreprises que notre Vulgate appelle « fortes » et que d'autres versions nomment « droites, « justes, utiles, opportunes, viriles », au fond, ce sont toutes les œuvres chrétiennes, c'est-à-dire les œuvres auxquelles l'esprit du Christ nous pousse, et qui vont à perfectionner son image en notre âme, ou, comme l'écrit saint

1. Luc. II, 14.
2. Matth. XIX, 16, 21.

Paul, à le former lui-même en nous [1]. En effet, personne ne l'ignore, chacune de ces œuvres est au prix d'un triomphe, et partant d'un effort et d'une lutte. Chacune est une portion de ce royaume de Dieu qui ne s'obtient que par violence [2]; et c'est pourquoi, quelle qu'elle soit d'ailleurs, l'Esprit-Saint la désigne sous ce nom d'œuvre de force. Ces œuvres chrétiennes sont innombrables. Je réduirai pourtant à trois celles qu'à propos de ce verset j'entends vous recommander aujourd'hui. Ce sont au reste, vous l'allez voir, des œuvres tout à fait générales, des principes ou des séries d'œuvres, et si vous le voulez, nous les nommerons des conversions : conversion du mal au bien; conversion du bien au mieux; conversion du mieux au parfait. Je me trompe fort si, de ces trois, il n'y en a pas une au moins qui soit pratique pour vous. Dieu veuille que ce soit la dernière.

La première de ces conversions est tout à fait indispensable; et là où il en est besoin, le besoin est toujours urgent. Elle consiste à passer de l'iniquité à la justice, de l'habitude intérieure du péché à la sainte habitude de la grâce, de la mort spirituelle à la vie divine et éternelle. Vous avez toutes franchi ce pas, et je me plais à penser que depuis cette douce translation, qui s'est faite en vous au baptême, des ténèbres à la lumière et de Satan à Jésus-Christ [3], bon nombre d'entre vous n'étant pas retournées en arrière, n'ont pas eu dès lors à briser de nouveaux liens mortels pour renouer alliance avec Dieu. J'appelais cela *un pas*: ce pas est un abîme. Dieu seul sait ce que, pour nous le faire traverser, il doit personnellement dépenser de puissance et d'amour; comme aussi quel effort de volonté est nécessaire à tout pécheur adulte pour que cette dépense divine ne soit

1. Gal. IV, 19.
2. Matth. XI, 12.
3. Coloss. I, 13.

pas vaine en lui. Les saints docteurs (citons seulement saint Augustin et saint Thomas) enseignent que l'acte par lequel Dieu fait d'un pécheur un juste, surpasse en grandeur et en excellence celui par lequel il fait de rien le ciel et la terre [1]. Saint Augustin va même plus loin : parlant des anges qui ont été créés en état de grâce, il se demande si en créant ainsi des êtres en pleine justice surnaturelle, Dieu se montre plus grand qu'en justifiant un seul impie. « L'entende et le juge qui pourra, répond-il : ce qui est hors de doute, c'est que si, dans ces deux cas, Dieu fait voir une puissance égale, il fait éclater dans le second une bien plus grande miséricorde [2]. »

Mais, je le répète, parmi tant de largesses que dans cet acte d'infinie bonté Dieu daigne faire à sa créature, que la grâce d'une grande force nous est donc nécessaire ! Relisez dans l'incomparable livre des Confessions, le récit des derniers combats d'Augustin [3] ; vous verrez si c'est des seuls enfantements naturels qu'il est dit : « Tu enfanteras dans « la douleur [4] ». Mais il y va de la vie ou de la mort : l'œuvre fût-elle mille fois plus laborieuse encore, sous peine de tout perdre et de se perdre soi-même, il y faut mettre la main, et sans délai aucun. Pauvres âmes si exposées, si tentées et si faibles, si jamais dans le cours de votre vie vous avez ce malheur, hélas ! toujours possible, d'être contraintes par une chute grave de reprendre par la base l'édifice de votre salut, de grâce et avant tout priez, espérez, ayez confiance ; mais aussi, fortes de votre foi, mettez la main, mettez les deux mains à cette œuvre plus que virile ; rompez les liens néfastes, sortez des ombres de la nuit,

1. S. August. Tract. LXXII in Joann. S. Thom. Summ. Ia 2æ. Quæst. CXIII.
2. S. August. Ibid.
3. Confess. Lib. VIII, cap. 8 et seq.
4. Gen. III, 16.

émergez des fanges de la terre, secouez ces linceuls hideux qui enveloppent toute âme pécheresse. Et alors comme le prodigue, comme Madeleine, comme la femme adultère, jetez-vous aux pieds miséricordieux de Jésus ; alléguez-lui la vertu de son sang et l'amour de son cœur ; et recevant ce pardon qu'il est si heureux d'accorder, ce pardon qui répare toutes les ruines et restitue tout l'héritage ; ce pardon qui est le baiser de paix du bon Dieu, baiser vivant, ardent et que Dieu veut éternel, gardez inviolablement, gardez jusqu'à la mort et à n'importe quel prix l'inestimable don qui vous a été rendu.

La seconde œuvre de force à laquelle nous devons mettre la main, si déjà nous ne l'y avons mise, c'est encore une conversion, ou, si vous l'aimez mieux, une ascension : la conversion ou l'ascension du bien au mieux. A parler en rigueur, ce n'est plus là une question de salut, mais plutôt d'affermissement et de progrès dans la vie spirituelle, c'est-à-dire dans la connaissance, dans l'amour, dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu qui est le terme de notre vie morale. J'ai dit qu'à la rigueur ce n'est point une question de salut ; mais, vous l'entendez bien, *à la rigueur*. Car pour peu qu'on y réfléchisse, il est aisé de voir combien souvent, et parfois combien gravement, le salut peut être intéressé ici. N'est-il pas vrai que sans persévérance il n'y a pas moyen d'être sauvé [1] ? Or, qui dira jusqu'où l'absence réelle, habituelle et surtout volontaire de progrès dans le bien compromet notre persévérance ? Les Pères et les saints ne cessent de nous crier : « N'avancer pas c'est reculer [2] ; et

1. Matth. x, 22.

2. « Tout le temps que nous vivons sur la terre, nous devons avancer. Que personne ne dise : c'est assez : je suis juste, celui qui parle ainsi demeure en route et se rend incapable d'atteindre le but. » S. August. Enarrat. in Psalm. LXIX, n. 7. — « Dans le chemin de la vie, n'avancer point, c'est reculer : car présentement rien ne saurait demeurer stable. » — S. Bern. De Purificat. Mariæ serm. II.

l'expérience qui fait d'abord autour de cette sentence un jour éblouissant, y ajoute ensuite des commentaires terribles. On n'y pense point sans se rappeler ce mot si vrai, quoique austère, de saint Paul : « Opérez votre salut avec « crainte et tremblement[1] ». Au fait, la première crainte qu'il faut avoir en cette matière, c'est de prendre en ces questions vitales plus de large qu'il ne convient, et de chercher dans une confiance en Dieu mal éclairée et mal fondée des abris illusoires à la tiédeur et à la paresse.

Mais n'y eût-il pas à n'entreprendre point cette conversion du bien au mieux tant et de tels périls ; n'y perdît-on que ces surcroîts de grâce, de lumière, de paix, d'amour et de joie sainte qui, dans le ciel et même en ce monde, sont le prix assuré de nos efforts dans la vertu, il ne se peut imaginer une perte plus lamentable. Si nos anges gardiens pouvaient pleurer, ils ne constateraient jamais dans l'âme que Dieu leur a confiée ce parti pris inexplicable, injustifiable surtout, de ne progresser plus en sainteté, sans verser des torrents de larmes. Quand l'affection et le dévouement de vos amis humains se seraient dépensés tout entiers et durant toute votre vie à obtenir de vous avant votre mort cette seconde conversion, ils auraient fait, quant à vous, le meilleur emploi possible et de leur cœur et de leur temps. Mais, plus importante ou même plus nécessaire qu'on ne pense, cette conversion du bien au mieux est bien plus rare qu'il ne faudrait ; et je conviens qu'elle est difficile. A vrai dire, le difficile n'est nullement d'en obtenir la grâce quand on la demande ; le difficile est de désirer cette grâce assez *sincèrement* pour la demander de manière à ce que Dieu l'accorde. Nous nous trompons si souvent nous-mêmes en de telles conjonctures, et il y a dans notre cœur tant de secrets replis ! En somme, vous le voyez, la première con-

1. Philipp. II, 12.

dition ici, c'est encore de vouloir; et ce désir vrai, sincère, vivant dont nous parlons, n'est qu'une des formes et un des exercices de notre libre activité. Que si très-décidément nous voulons nous convertir ainsi, notre volonté trouvant celle de Dieu toute prête, l'accord se fera entre les deux, et l'œuvre naîtra de cet accord : non sans travail, encore une fois, mais elle naîtra; et si l'on est fidèle, elle vivra et grandira jusqu'à sa perfection.

Avec le temps et par l'action sanctifiante de la miséricorde de Dieu, cette seconde conversion vous mènera à comprendre à quel point la troisième est belle et fructueuse; puis à subir l'attrait de cette beauté et à désirer cette fécondité. Ne plus se borner à la justice commune, ni même à ce progrès commun qui l'assure et qui l'entretient; viser au plus parfait; ambitionner, comme dit saint Paul, « les « dons les meilleurs [1] »; juger que puisque tout à l'heure on va quitter la terre par force, il est sage de s'en détacher tout de suite par vertu : non pas de manière à n'aimer plus les personnes qui y vivent, à Dieu ne plaise ! ni à se désintéresser des nobles et graves questions qui s'y traitent, ou des œuvres divines qui s'y font; mais de telle sorte qu'on n'y ait plus l'ombre d'un assujettissement volontaire, et qu'on y vive absolument libre de tout ce qui pourrait retarder l'âme d'aller à Dieu : prononcer en soi-même que Dieu étant ce qu'il est, et faisant pour nous ce qu'il fait, et se donnant à nous comme il se donne, la grande, la vraie, l'unique sagesse est de ne vivre plus seulement en l'aimant, mais de vivre de l'aimer, et d'emplir de cet amour son esprit, son cœur, et ses jours, et ses nuits s'il se peut; vouloir dès lors et fermement conquérir cet amour sacré et l'état d'âme qu'il fonde, et s'y maintenir jusqu'à la fin, c'est là cette détermination, cette conversion,

1. I Cor. XII, 31.

cette ascension suprême qui commence de faire les saints, et vers laquelle, sachez-le bien, la première grâce, celle du baptême par exemple, nous pousse déjà comme d'elle-même. Car s'il est vrai que par un côté, qui est celui de notre correspondance et de notre travail, Dieu est posé devant nous comme une cime; par l'autre, qui est celui de son opération à lui et de sa grâce, il est pour nous un centre; et si l'on parle exactement en disant que l'âme qui tend à lui gravit une montagne, on n'est pas moins fondé à dire qu'elle suit une pente. En réalité Dieu invite tous les hommes à venir jusque-là, et il opère pour qu'ils y viennent.

Mais heureux celui à qui Dieu ayant dit ainsi : « Mon « ami, monte plus haut [1] », a le courage de lui obéir et de se dévouer aux œuvres que cet appel suppose ou même impose. Ces œuvres sont nombreuses; et quoique l'amour soit trop le maître ici pour n'y adoucir point toutes choses, la souffrance y occupe plus de place encore que le travail. Ce sont surtout les convertis de ce degré qui expérimentent la vérité de ce qu'écrit saint Jacques : « L'œuvre parfaite « est celle de la patience » [2]. La Passion a consommé la tâche du chef; la patience achève celle des membres. Je le répète, l'amour explique et allége tout : il donne des goûts nouveaux et crée des forces merveilleuses ; mais, ne fût-ce qu'au début, une si noble entreprise exige une volonté énergique, et j'oserai dire, en m'inspirant de mon texte, qu'il y faut un puissant « coup de main ». « Que celui qui « a des oreilles pour entendre, entende donc [3]. » La femme forte avait entendu, et c'est aussi pour n'avoir point reculé devant cette ascension suprême qu'elle est louée d'avoir mis la main aux œuvres vaillantes et fortes.

1. Luc. XIV, 10.
2. Jacq. I, 4.
3. Matth. XI, 15.

II. Le Saint-Esprit ajoute que « de ses doigts », cette même femme « a saisi et manié le fuseau ». C'est ce que nous allons essayer de comprendre.

Vous avez vu que la main est le symbole de la volonté dont elle est l'organe naturel dans l'ordre du travail extérieur. Or, la fonction des doigts est de particulariser, de détailler pour ainsi dire l'œuvre générale de la main, et par là de faire aboutir cette œuvre. Eh bien! ce que les doigts sont à la main, les vouloirs particuliers, les déterminations spéciales, les résolutions actuelles le sont précisément à cette volonté générale dont nous nous sommes d'abord entretenus : c'est donc ce que signifient ici « les « doigts qui manient le fuseau ». Sans ces vouloirs spéciaux portant sur tel ou tel objet moral, et par exemple, tel défaut à corriger, telle vertu à exercer, telle occasion de péché à éviter, telle parole à dire, tel acte à faire, la volonté générale qu'on a de faire le bien reste presque toujours sans effet. Que d'âmes réellement bonnes et pieuses se plaignent avec amertume, souvent avec effroi, de ce que prenant dans la prière, au pied du crucifix ou du tabernacle, des résolutions très-sincères d'aimer Dieu davantage et de le mieux servir, elles sentent malgré cela ne faire aucun progrès sérieux. La cause en est presque toujours que, voulant le bien, ces âmes ne le veulent pas assez actuellement ni spécialement; et par exemple dans les conditions de travail, de lutte ou de souffrance où il se présente, et hors desquelles elles ne l'obtiendront point. De sorte que quand le bien moral, qu'elles aiment pourtant, s'offre pratiquement à elles sous ces formes austères, elles s'effraient, faiblissent, s'abstiennent; et au lieu de faire courageusement *cette pâque* qui les eût rapprochées de Dieu, elles demeurent misérablement et fâcheusement en elles-mêmes. Écoutez et retenez cette maxime de saint Grégoire le Grand que saint Vincent de Paul aimait à commenter aux religieux de la

Mission, attachant à ce qu'on s'en pénétrât une souveraine importance. « *Totum opus nostrum in nostrâ operatione consistit*: Tout notre ouvrage consiste dans nos opérations [1] ». D'où il suit que pour désireux qu'on soit de la vertu et décidé même à l'acquérir, si en définitive on n'en vient point à remplir vertueusement chacun de ses devoirs et à faire chrétiennement chacune de ses actions, je dis ses actions quotidiennes et les plus ordinaires, on fera juste l'ouvrage et le profit que ferait une main vivante, il est vrai, et capable de sentiment, mais dont les doigts seraient coupés ou inertes. Voilà pourquoi il est écrit que non-seulement la femme forte « met la main aux œuvres viriles », mais que « ses doigts saisissent et manient le fuseau ».

Vous savez toutes, je pense, l'attitude que prend une femme qui file, et les outils dont elle se sert, et les mouvements qu'elle fait. A l'aide de son bras gauche elle tient et appuie sur sa poitrine une tige de bois coiffée de bourre, de chanvre ou de laine, et qu'on appelle quenouille; et en même temps sa main tient une seconde pièce de bois ou de fer, plus petite et arrondie, que l'on nomme fuseau. Ce fuseau, elle le tourne de manière à y enrouler successivement le fil dont elle a pris la matière dans la bourre, et qu'elle a formé peu à peu en le tordant entre ses doigts. Or, c'est là une image très-exacte de la femme chrétienne, lorsque, puisant librement et activement, dans les dons qu'elle a reçus de Dieu, la substance morale de ses œuvres, elle en forme, par un travail assidu et soigneux, le trésor de ses mérites qui devient dans le ciel celui de son bonheur. Les anciens avaient rêvé que trois prétendues déesses, qu'ils appelaient *les Parques*, filent la vie de chacun de nous, jusqu'au jour où l'une des trois, obéissant au dieu Destin,

1. Vie de St Vincent de Paul par Abelly. Liv. III.

coupe ce fil et termine ainsi le cours de notre existence. La vérité est que nous filons nous-mêmes notre vie morale, en usant bien de notre liberté avec l'assistance de la grâce, c'est-à-dire en conformant successivement toutes nos actions à la volonté de Dieu qui est notre loi, et aux exemples de Jésus-Christ qui sont notre modèle.

La quenouille que nous tenons du côté gauche, entre notre bras et notre cœur, c'est la sainte croix de Jésus. Dans l'Écriture, vous le savez, le côté gauche est le symbole du mal ou du malheur. Tous les réprouvés sont à gauche [1]. Quand le Psalmiste est affligé, il conjure Dieu de le mettre à sa droite : signifiant par là le grand désir où il est d'être délivré de ses maux et rétabli dans un état prospère. La droite, en effet, représente partout l'honneur, le pouvoir, l'opulence, les délices. « A votre droite, ô Dieu, chante « David, à votre droite sont les joies éternelles [2]. » Ce bois, sacré maintenant, mais où Jésus fut autrefois cloué à cause de nos péchés, y portant à notre place le poids de la colère divine, ce bois dont il était écrit : « Maudit soit celui qu'on « y pend [3] » ; cette croix enfin est donc justement figurée par cette quenouille qu'on tient à gauche. Tout chrétien doit porter la croix et la porter toujours entre le bras et le cœur : en ce sens qu'il doit cordialement s'unir à ce mystère de la Passion du Christ par une foi pleine d'amour, et en faire le principe et la lumière de toutes ses œuvres. L'Époux le demande dans le Cantique quand il dit à l'épouse : « Pose- « moi comme un sceau et sur ton cœur et sur ton bras [4] » : sur ton cœur, pour que j'inspire et gouverne toute ta vie intérieure ; sur ton bras, pour que, au dehors, je régisse et féconde toutes tes opérations.

1. Matth. xxv, 33.
2. Psaum. xv, 11.
3. Deutér. xxi, 23.
4. Cant. viii, 6.

Cependant comme la quenouille ne sert ni par elle-même ni toute seule à produire le fil, et à former ensuite le peloton amassé autour du fuseau ; comme ce fil est tiré de la laine ou du chanvre dont la quenouille est couronnée ; de même ce n'est ni uniquement ni immédiatement la croix qui donne à nos actions leur forme et leur valeur divines, mais bien le sacrifice sanglant qui s'y est accompli, et le sacrifice eucharistique qui représente et perpétue ce sacrifice sanglant, et les sacrements qui en contiennent et en communiquent la vertu, et enfin toute cette efflorescence infinie de lumières et de grâces qui la couronnent, comme les feuilles, les fleurs et les fruits couronnent la tige d'un arbre. Et le fil qui, sortant encore tout informe de la masse de matière opérable dont cette quenouille est surmontée, prend, sous le travail des doigts, sa forme et son existence propres ; le fil qui va se prolongeant de la quenouille où il prend son origine, au fuseau où il arrive et se repose comme en sa fin ; le fil, dis-je, c'est la succession et la chaîne de ces actions chrétiennes qui naissant de la vertu de la croix et faites par nous au nom du Christ, aboutissent à une sorte de centre spirituel que saint Thomas nomme quelque part « l'acceptation divine ». Là elles se fixent et s'amassent comme en un trésor, jusqu'à l'heure inconnue, mais certaine, où, par l'opération toute-puissante de Dieu, ce fil enroulé et encore faible et grossier quoique achevé, deviendra soudainement la trame de ce vêtement de gloire, dont l'ampleur et l'éclat traduiront notre fidélité et récompenseront notre amour.

Vivons ainsi armés de cette quenouille divine et de ce céleste fuseau ; occupés, continuellement, uniquement occupés à filer nos bonnes œuvres. Les conditions où Dieu nous place sont si bonnes et si favorables qu'en vérité le travail devient doux. Tout chrétien reçoit au baptême et

ce fuseau et cette quenouille. Par la grâce propre de son baptême tout chrétien est posé entre la croix qui est son berceau, et le ciel qui est sa fin dernière. L'une est un souvenir; l'autre est une espérance. Ce souvenir est une force; cette espérance est un attrait; tous deux deviennent ainsi pour nous un soutien et un aiguillon, un moyen de progrès et un principe de triomphe. En ce sens on peut dire que nous en sommes armés. L'Épouse, dans le Cantique, dit en parlant du Christ : « Sa gauche est déjà sous ma tête, « et sa droite achèvera de m'embrasser [1]. » Elle dit là au nom de tous et ce précieux souvenir et cette inestimable espérance. Cette gauche de Jésus qui est déjà sous notre tête, c'est le mystère de sa croix, dont la mémoire, avivée par l'Eucharistie, doit être notre appui constant dans nos labeurs et dans nos luttes ; et cette droite qui bientôt finira de nous embrasser, c'est le mystère de cette vision intuitive de Dieu, de cette union parfaite avec Dieu, de cette consommation en Dieu qui est le prix du sang rédempteur et le terme de tous nos désirs. Ce sont là les deux points extrêmes entre lesquels notre vie s'écoule, notre liberté s'exerce, notre justice se forme et notre état céleste se prépare et se fonde.

Vous pouvez comprendre à présent ce que fait la femme forte lorsque « elle met la main aux entreprises viriles, et « que ses doigts saisissent le fuseau ».

1. Cant. II, 6.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

DES EXCELLENCES DE L'AUMÔNE CHRÉTIENNE, ET DES DEUX FORMES PRINCIPALES QU'ELLE EMPRUNTE AUX DIFFÉRENTES CONDUITES DE DIEU AVEC L'HOMME COMME CRÉATEUR ET COMME RÉDEMPTEUR.

Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.

Elle a ouvert sa main à l'indigent, et elle a tendu ses mains au pauvre.

PROV. XXXI, 20.

En vous expliquant le verset qui précède celui-ci : « Elle « a mis la main aux œuvres qui demandent de la force, et « ses doigts ont manié le fuseau », nous vous disions que la main de l'homme est souvent prise dans l'Écriture comme symbole de la volonté, parce qu'elle est l'instrument naturel du travail, qui a la volonté pour principe; nul n'agissant qu'autant qu'il veut agir.

La main a cependant d'autres fonctions que le travail : fonctions tout aussi nobles, plus nobles encore peut-être, et en tout cas, non moins nécessaires. Elle se lève et elle

s'ouvre. Elle se lève pour prier; elle s'ouvre pour donner. Elle se lève vers Dieu qu'elle implore; elle s'ouvre au pauvre qu'elle soulage. En se levant vers Dieu, elle lui rappelle qu'il est notre Père; en s'ouvrant au pauvre, elle lui dit que nous sommes ses frères. En se levant vers Dieu, elle fait l'œuvre de la religion; en s'ouvrant au pauvre, elle fait l'œuvre de la miséricorde. Ici, elle satisfait au premier commandement; là, elle accomplit le second, qui est semblable au premier [1] : et ainsi se trouve acquittée la dette totale de la justice chrétienne. Convenez que tout cela vaut au moins le travail. Mais convenez aussi qu'il n'y a rien de si petit en nous qui ne nous révèle notre grandeur et n'indique notre destinée. David loue Dieu de ce que « son nom est admirablement gravé sur toute la terre [2] ». Cette terre où le nom de Dieu est écrit, c'est aussi le corps de l'homme, et pour être chrétien, chrétien éclairé, fidèle, fervent, il suffirait, en vérité, de se regarder soi-même et de se bien comprendre.

« Elle a ouvert la main à l'indigent, et elle a tendu ses « mains au pauvre. »

Quoique cette répétition sous deux formes à peu près semblables d'une pensée qui paraît unique, tienne au génie particulier des Hébreux, comme on le voit dans la plupart des Livres saints et plus spécialement dans ceux de ces livres qui sont des poëmes, nous ne saurions admettre que dans l'intention du Saint-Esprit, qui, pour parler aux hommes, a choisi l'idiome de ce peuple, il n'y ait à ces redoublements une raison plus profonde que le respect d'une habitude et la satisfaction d'un goût littéraire. On ne dirait même pas assez en alléguant que cette répétition donne de la force à la pensée et l'inculque plus avant dans

1. Matth. XXII, 39.
2. Psaum. VIII, 1.

l'esprit du lecteur. Si l'on y regarde attentivement, on verra que presque toujours cette redite apparente est tout autre chose qu'un pléonasme; et que comme le Verbe personnel de Dieu est comparé par saint Paul « à un glaive à double « tranchant [1] », de même beaucoup de ses paroles écrites se présentent sous un double aspect: comme un foyer d'où s'échapperaient simultanément deux rayons; comme une source d'où couleraient à la fois deux ruisseaux. Cette richesse de la parole sacrée se rattache à ce caractère de « magnificence » que l'Écriture signale dans les œuvres de Dieu [2]. Cela n'est pas non plus sans rapport avec ce que Notre-Seigneur nous dit dans l'Évangile : « Je suis venu « pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en surabon- « dance [3] ».

Dans le texte qui nous occupe, tout le monde peut s'apercevoir que deux louanges différentes sont données à la femme forte. et que, par suite, deux exemples sont proposés et deux devoirs rappelés à celles qui la veulent imiter. « Elle a ouvert sa main à l'indigent » : cela veut dire qu'elle lui a donné de son bien. « Elle a tendu ses « mains vers le pauvre » : cela signifie que, dans une mesure, elle lui a donné sa personne ; comme saint Paul qui, ayant dit : « Je dépenserai volontiers pour vos âmes « tout ce que je possède », ajoute : « et je me dépenserai « moi-même par surcroît » [4]. Parce que l'indigent manquait de pain, la femme forte l'a pourvu d'argent; mais parce qu'il avait encore d'autres besoins et endurait bien d'autres genres de souffrances, elle lui a prodigué son temps,

1. Hebr. IV, 12.

2. « Sa voix éclate dans la magnificence. » (Psaum. XXVIII, 4.) « Ses œuvres ne sont que louange, témoignage et magnificence. » (Ibid. CX, 3.) — « La force et la magnificence sont dans » son œuvre, dans son Église surtout qui est « son sanctuaire ». (Ibid. XCV, 6). Voir sur ce verset le comment. de Génébrard et du P. Berthier.

3. Jean. X, 10. — 4. II Cor. XII, 15.

ses soins, sa compassion. En somme, l'aumône de l'or et de la subvention matérielle; puis l'aumône plus relevée et plus précieuse de la sympathie, du dévouement et des services, telle est la double miséricorde que Dieu célèbre ici, et recommande dès lors à toute âme qui prétend lui plaire.

Assurément il y a bien des manières de satisfaire à ces obligations, et elles ne lient point pareillement tous les enfants de Dieu. Il faut compter ici avec les positions, les états, les charges, les loisirs, la fortune. Mais cette réserve faite, on peut dire qu'il n'y a pas de femme sérieusement chrétienne qui ne connaisse ces devoirs et n'ait à cœur de les remplir ; et toute femme au contraire qui les méconnaîtrait et s'y soustrairait complétement ne pourrait se flatter d'être sérieusement chrétienne.

I. Vous devez « ouvrir votre main à l'indigent », c'est-à-dire faire l'aumône. L'aumône est tout autre chose qu'une pratique de perfection, qu'il est sans doute mieux d'embrasser, mais qu'on peut aussi négliger sans commettre une vraie faute : elle est la matière d'un précepte, et le précepte est grave. Il est d'ailleurs vieux comme le monde, ou plutôt vieux comme le péché; car l'aumône suppose l'indigence, et l'indigence vient du mal moral. Adam n'était pas pauvre au paradis terrestre; il ne pouvait pas l'être; et sans la chute, il en eût été de sa race comme de lui. Mais le péché venant, la pauvreté suivait, traînant souvent la misère après elle; et alors l'aumône, devenue indispensable à la vie des nécessiteux, devenait à qui la pouvait faire une obligation rigoureuse. Cette obligation est mentionnée cent et cent fois dans l'Écriture, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. La nature l'intimait déjà. Il n'est pas un seul cœur humain où cette loi de l'assistance ne soit profondément gravée; et s'il y en

avait un, ce ne serait plus un cœur humain. Ici, comme en beaucoup de points, la loi divine positive ne fait que rappeler et consacrer la loi naturelle : on doit son superflu à qui manque du nécessaire. Ce n'est point tout à fait une obligation de justice, quoique cela y touche par un côté, surtout lorsque la nécessité est extrême ; mais c'est une obligation de charité qui, ne donnant pas, il est vrai, au pauvre le droit d'exiger ce qui lui manque, impose néanmoins à celui qui voit sa détresse le devoir strict et urgent d'y subvenir comme il le peut. Au reste, pour s'en convaincre il suffit de considérer en quels termes et avec quelle insistance Dieu formule cette loi ; comme aussi la terrible sanction qu'il y donne : car cette sanction, vous ne l'ignorez point, c'est sa malédiction formelle et l'éternelle réprobation qui en est la conséquence [1].

Ce n'est point ici le lieu et je n'aurais pas le temps de vous expliquer longuement le devoir de l'aumône. Je m'assure d'ailleurs que vous en êtes parfaitement instruites. Il me paraît plus opportun de considérer l'aumône en elle-même et de chercher à vous montrer ce qu'elle est devant Dieu, la vertu qu'elle contient, la haute portée qu'elle a, et les fruits divins qu'elle produit.

L'aumône est avant tout une œuvre de miséricorde. C'est sous ce titre qu'elle est classée dans la science catholique ; et parmi toutes les œuvres que l'on appelle ainsi, elle occupe un des premiers rangs. Une œuvre de miséricorde ! Comprenez-vous, rien qu'à prononcer ce mot, que quiconque fait cela fait une œuvre divine ? A qui donc appartient-il en principe de faire miséricorde ? Qui en a le droit ? Qui en a surtout le pouvoir ? Qui invoque-t-on d'abord et comme irrésistiblement dans la détresse ? Sur qui compte-t-on définitivement ? Sur qui nos convictions les plus réfléchies

1. Matth. xxv, 41 et suiv.

comme nos sentiments les plus spontanés nous persuadent-ils que nous pouvons et devons toujours compter? « O mon « Dieu! ma miséricorde! » s'écriait le Psalmiste[1]. C'est l'un des noms de Dieu, comme la sainteté, la bonté et l'amour ; car encore bien que la miséricorde n'ait d'objet et n'entre en exercice que quand il y a des indigents, des affligés, enfin des misérables, cependant la perfection d'où naissent ces actes miséricordieux est essentielle à Dieu, et ces actes eux-mêmes coulent de lui comme de source. Dieu fait principalement voir qu'il est notre Dieu par tant de biens qu'il nous prodigue. Quiconque donne, quiconque pourvoit, quiconque en particulier fait l'aumône, devient donc comme le dieu de celui à qui il la fait. Est-ce que parfois le pauvre, en vous disant sa gratitude, ne vous a pas donné cette louange, si hardie ce semble, mais qui sortait tout droit de son cœur, parce qu'elle est profondément vraie : Oh ! merci , merci ; vous êtes ma providence ?

Œuvre de miséricorde, l'aumône chrétienne est encore un rachat. Profitant à qui la reçoit, elle profite davantage à celui qui la donne ; et le premier de ces profits, c'est que, acquittant pour une part nos dettes envers la sainte justice de Dieu, et pouvant même les solder toutes, elle rachète notre âme et la peut exempter de toute autre expiation. Dieu lui-même y a plusieurs fois engagé sa parole ; de sorte que rien n'est pour nous plus certain. Suis mon conseil, dit-il par son prophète Daniel au roi si orgueilleux et si coupable de Babylone; tu as péché, tu as commis de grands crimes : « rachète tout cela par d'abondantes aumônes[2] ». Et ailleurs, parlant aux deux Tobies par l'archange Raphaël : « L'au- « mône, dit-il, délivre de la mort ; elle purifie l'âme du « péché et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle[3] ».

1. Psaum. LVIII, 18.
2. Dan. IV, 24.
3. Tob. IV, 11.

Et enfin Notre-Seigneur reprenant les Pharisiens : Vous, s'écrie-t-il, soigneux jusqu'au scrupule de tout ce qui paraît au dehors, vous êtes remplis au dedans de rapines et d'injustices : « malgré cela donnez votre superflu en aumô- « nes, et » toutes vos fautes sont remises et « toutes vos « souillures effacées [1] ». Ce rachat vaut devant Dieu pour tous vos péchés personnels ; et qui de vous est sans péché [2] ? Il vaut aussi, dans une mesure que Dieu connaît, il vaut certainement beaucoup pour les péchés de ceux à l'intention de qui vous soulagez vos frères ; et par exemple, pour les péchés de vos époux, pour ceux de vos enfants, de vos amis et de vos serviteurs. Réfléchissez parfois à ce caractère et à cette vertu de l'aumône chrétienne. Je ne sais s'il y a une considération qui vous puisse inspirer d'ouvrir la main plus fréquemment, comme aussi de l'ouvrir plus large. *Aperuit manum suam inopi* : « elle a ouvert sa main à « l'indigent ».

Ce n'est pas tout. L'aumône qui est une miséricorde, l'aumône qui est un rachat est encore un acte de religion ; et cela, comme le reste, nous le lisons dans l'Écriture. Le cœur du pauvre est un autel, dit l'Esprit-Saint ; l'aumône qu'on y dépose s'y transforme d'elle-même en prière ; et, semblable à une fumée d'encens, cette prière monte vers Dieu [3]. On dirait qu'elle est infaillible ; le texte même semble insinuer qu'elle est universelle : « elle vaut contre tout « mal » et conjure tout ce qui pourrait nuire. C'est même plus qu'une prière : saint Paul la nomme un sacrifice, une victime, « une hostie », l'assimilant ainsi à ce qu'il y a dans la religion de plus sublime et de plus saint, de plus puissant pour émouvoir le cœur de Dieu, et de plus fructueux

1. Luc. XI, 41.
2. I Jean. I, 8.
3. Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et hæc exorabit pro te ab omni malo. Eccli. XXIX, 15.

pour les hommes. « N'oubliez jamais le devoir de la bien-« faisance et des communications charitables, écrit-il aux « Hébreux, car c'est par de telles hosties qu'on se rend Dieu « propice[1] ». Tout à l'heure, comme œuvre de rédemption, l'aumône apaisait Dieu : voici maintenant que, comme œuvre de religion, elle le rend favorable, l'honore, le glorifie, le réjouit, et nous obtient enfin à nous-mêmes cette gloire et cette félicité sans nom qui consistent à le voir face à face, à l'aimer en toute perfection et à le posséder dans les siècles des siècles.

Si l'aumône a de telles promesses et mérite ces salaires célestes, pensez-vous qu'elle demeure stérile pour la terre et la vie d'à présent? Non pas certes : les Livres saints sont tout remplis des bénédictions temporelles dont Dieu se plaît à payer les aumônes faites à ses chers pauvres. L'histoire confirme ici de tout point l'Écriture ; et sur ce double fondement de l'Écriture et de l'histoire, saint Jean Chrysostome a pu établir et prêcher cette thèse, que de toutes les industries auxquelles l'homme se peut appliquer, la plus lucrative, sans comparaison, c'est l'aumône[2]. Si déjà vous n'en avez fait l'expérience, tentez-la : soyez aumônières. Dans vos dépenses annuelles, faites d'avance et toujours la part des pauvres, qui est vraiment celle de Dieu ; faites-la aussi abondante que possible ; et pour cela évitez d'abord, défendez-vous sévèrement, tout ce qui va à en tarir ou même à en diminuer la source : retranchez courageusement les dépenses folles, vaines ou superflues. Ouvrez ainsi la main, tenez la main ouverte à l'indigent ; et soyez assurées que la main trois fois sainte et mille fois bonne de Dieu restera toute votre vie étendue sur votre tête ; et non-

1. Hebr. XIII, 16.

2 Homil. in Matth. LII al. LIII. Saint Jean Chrysostome est d'ailleurs un des Pères qui ont le plus souvent et le plus éloquemment traité ce sujet de l'aumône.

seulement sur votre tête, mais sur celles de tant d'êtres qui vivent auprès de vous et qui vous sont plus chers que vous-mêmes : je veux dire votre famille et surtout vos enfants.

II. Il faut ouvrir votre main à l'indigent ; il faut tendre vos deux mains au pauvre. Dieu veut que vous donniez votre or ; Dieu veut en outre que, dans la mesure possible et convenable, vous donniez votre personne.

Il y a, vous le savez, deux époques et comme deux états de la vraie religion qui a dans le Christ son centre et son fondement unique : l'époque et l'état où l'on vivait d'attendre Jésus-Christ ; l'époque et l'état où l'on vit de Jésus-Christ venu. Avant lui, comme saint Paul le disait aux Lycaoniens, « Dieu ne s'était pourtant pas laissé ici-bas « sans témoignage [1] ». Sans parler des grâces insignes qu'il avait faites au peuple juif, son peuple préféré et réservé, il n'avait point cessé de répandre ses biens sur les hommes, « leur envoyant du ciel et sa lumière et ses « pluies vivifiantes ; leur ménageant des temps propices « et des saisons fertiles ; pourvoyant à leur nourriture et « remplissant leur cœur de joie [2] ». Le Roi-prophète nous dépeint admirablement cette providence divine si libérale et universelle : O Dieu ! s'écrie-t-il, « vous ouvrez votre « main, et par là vous emplissez de bénédictions », c'est-à-dire de bienfaits, « toute créature vivante [3] ». C'était l'aumône du Créateur. Elle donnait lieu déjà à une gratitude infinie, et devait provoquer un amour sans mesure dans le cœur de ce grand indigent, de ce grand assisté, qui est notre pauvre genre humain. Cette aumône dure toujours ; et ouverte à l'heure même où le monde sortit du néant, la main de notre Père céleste ne s'est jamais refermée.

1. Act. XIV, 16. — 2. Ibid. — 3. Psaum. CXLIV, 16.

Mais cela ne suffisait ni à son cœur, ni à nos besoins ; à ceux du moins qu'avaient éveillés en nous ses promesses. Après nous avoir, durant plus de quatre mille ans, prodigué ses aumônes, il n'y a plus tenu : il a fallu qu'il vînt et nous visitât en personne. « Ensuite », écrit le saint prophète Baruch, « après tant de siècles », quand sonna l'heure marquée pour la seconde époque, et dans la plénitude des temps, « il a été vu sur la terre et « a conversé avec les hommes » [1]. La parole éternelle descendit des hauteurs du ciel où elle règne [2], et s'élança vers ce bas monde pour y naître, y vivre et y mourir. « Le Verbe s'est fait chair [3] » : des yeux humains l'ont vu ; nos oreilles l'ont entendu, et nos mains grossières l'ont touché [4]. Enfin il est entré chez nous, il s'est assis à notre foyer, il a pris place à notre table, il a essuyé nos larmes en pleurant d'abord avec nous ; il a lavé nos pieds, pansé nos plaies, guéri nos maladies, senti sympathiquement toutes nos peines. Ah ! quelle visite ! quelle charité ! quel don ! « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son « Fils unique [5] ! » C'est l'aumône du Rédempteur.

Or, voilà la forme suprême de la miséricorde et la grâce du temps béni où nous vivons, le temps de l'Évangile et de la nouvelle alliance. Que vous dirai-je ? Vous comprenez, sans que je vous l'explique, ce qui ressort de ceci pour vous et pour vos œuvres, et ce que le Saint-Esprit vous demande en vous disant, non plus seulement d'ouvrir la main à l'indigent, mais d'étendre vos mains, vos deux mains, jusqu'au pauvre, de manière à le toucher, à le soigner, à le servir. Cela suppose nécessairement que vous le visitez.

1. Baruch. III, 38.
2. Sagess. XVIII, 15.
3. Jean. I, 14
4. Ibid. I, 1.
5. Jean. III, 16

Oui, soyez toutes, par vos aumônes, la providence et partant le dieu de l'indigent ; mais de plus (c'est la charité propre des chrétiens), voyez, visitez, assistez personnellement vos pauvres, et devenez ainsi leur Jésus. Vous n'aurez pas comme lui à descendre du ciel : vous quitterez cependant ces demeures tranquilles et pourvues que, par comparaison, ces pauvres gens nomment des paradis. Quittez-les comme Jésus a extérieurement quitté sa gloire : empressées, contentes, les mains pleines, le visage affable, le cœur épanoui. Descendez ou montez dans ces gîtes démunis, étroits, sombres, souvent malsains, parfois infects, où vos frères, les aînés en vérité de la famille chrétienne, ceux qui ont l'honneur de porter plus expressément et dans leur vie et dans leur chair l'image et les stigmates de Jésus crucifié, où vos frères, dis-je, qui sont ses frères, vivent dans le dénuement, souvent dans l'isolement, toujours dans la souffrance. Venez là dans l'esprit de Jésus, le visiteur céleste, qui, étant « le maître et le Seigneur de « tous [1] », disait : « Vous m'êtes témoins que je ne suis pas « au milieu de vous comme celui qui est servi, mais « comme celui qui sert [2] ». Venez-y humblement, très-simplement vêtues : ce qui, convenant toujours à des disciples du Christ, est surtout bienséant ici, et semble être envers le pauvre la plus élémentaire des délicatesses. Venez-y avec mansuétude, parce que « les doux « posséderont la terre [3] ». Venez-y, vous le dirai-je ? avec désintéressement. Évitez ici toute vaine gloire, et avec d'autant plus de soin que vous faites une œuvre meilleure. Notre-Seigneur veut que notre main gauche ignore ce que fait notre main droite [4] : soyez heureuses, en ces visites, de n'avoir que Dieu pour té-

1. Jean. XIII, 13.
2. Matth. XX, 28.
3. Ibid. V, 4. — 4. Ibid. XI, 3.

moin, et, pour ainsi parler, cachez-vous alors à vous-mêmes. Les Pères, saint Augustin entre autres, disent qu'en ce monde les pauvres sont les pieds de Jésus [1]. Servant ainsi les pieds du divin Maître, c'est vous qui êtes honorées. L'humilité et la gratitude doivent donc presque exclusivement remplir votre cœur en ces rencontres.

Puis n'y recherchez même pas votre consolation humaine. Elle pourra s'y trouver ; en ce cas, goûtez-la simplement, faisant tout remonter à Dieu, à qui tout bien doit revenir. Mais s'il advient que cette consolation vous manque, soi parce que Dieu ne vous donne point l'onction de votre bonne œuvre, soit parce que votre charité, peu sentie ou même mal comprise, n'excite pas dans le cœur du pauvre le retour que vous attendiez, n'en devenez ni morose, ni froide, ni surtout irritée. Regardez si Jésus, en visitant le monde, y a trouvé d'ordinaire ce retour qui vous fait défaut. Vous serez aisément pacifiée par ce regard, et peut-être en viendrez-vous à vous réjouir d'avoir cette occasion de boire une goutte au calice du Sauveur. Que si même, au lieu de la reconnaissance, vous trouvez la méconnaissance, la duplicité, l'hypocrisie, l'ingratitude enfin, n'en soyez point troublée, et que le souvenir ravivé des incomparables mécomptes de Jésus sur la terre défende votre cœur de tout ressentiment. Et parmi ces mécomptes, combien y en a-t-il à votre charge ? « O Père qui êtes dans les cieux, « remettez-nous nos offenses, comme nous remettons les « leurs à ceux qui nous ont offensés [2]. »

Soyez prudentes avec les pauvres ; il le faut. La prudence avec eux est une forme de la charité. Rendez-vous compte de leurs vrais besoins ; prenez garde à leurs faiblesses, à leurs habitudes, aux tentations dont ils vivent entourés et

1. S. August. Tract. L in Joann.
2. Matth. VI, 12.

qui sortent de leur condition même. Qu'ils se sentent dominés, non par vous, à Dieu ne plaise, mais par votre sagesse, par votre fermeté autant que par votre bonté. En soulageant leur corps, visez toujours leur âme, et travaillez à leur bien spirituel avec respect et discrétion, mais aussi avec confiance et avec zèle. La foi produit la foi et l'amour fait naître l'amour. Enfin, je le répète, soyez prudentes, chrétiennement prudentes, et par-dessus tout soyez patientes. Avec les pauvres comme avec Dieu, c'est la patience qui consomme tout [1].

« Bienheureux, dit David, celui qui a l'intelligence de « l'indigent et du pauvre [2] ». Il dit l'*intelligence*, parce que, en effet, « le pauvre » est un mystère et « un mystère de « foi ». Cela s'entend avant tout de ce grand et tout divin pauvre qui est le Christ Jésus, lequel venant apporter ici-bas l'affluence des biens célestes, a voulu n'emprunter à la terre que l'indigence et la douleur. Heureux donc qui comprend ce mystère de Jésus indigent et souffrant ! Là est la source vive, la source inépuisable de la miséricorde catholique. Mais heureux aussi qui comprend que ce mystère de la pauvreté du chef a son prolongement dans les membres, et que, dans le christianisme, le pauvre, comme tel, est un être sacré. Heureux dès lors qui le regarde, non plus seulement avec des yeux émus et favorables, mais avec des yeux divinement éclairés ; au grand jour de la foi, seul principe d'où la vraie charité puisse sortir. « Heureux le « miséricordieux, parce qu'il obtiendra miséricorde [3] ». « Au jour mauvais », dit l'Écriture, au jour du péril, de la tentation, du scandale, « Dieu le délivrera ». Il ne lui enverra pas un ange du ciel : lui-même en descendra pour

1. Jacq. I, 4.
2. Psaum. XL, 1.
3. Matth. V, 7.

l'assister. Lui-même, « le Seigneur » en personne, « le con-
« servera et le vivifiera ; il le rendra heureux sur la terre,
« empêchant qu'il ne devienne la proie des ennemis qui
« l'attaquent ». Et quand ce savant dans la science du pau-
vre, quand ce miséricordieux, subissant à son tour la loi de
toute chair, « sera couché sur un lit de douleur et accablé
« par la maladie, Dieu encore lui viendra en aide, et de
« ses mains remuera et tournera sa couche, afin qu'il puisse
« reposer plus mollement [1] ».

Est-ce assez ? Non, ce n'est qu'un prélude : la fin, la récompense suprême, la miséricorde des miséricordes, elle est dans ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père,
« possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le
« commencement du monde. J'avais faim, vous m'avez
« nourri ; j'avais soif, vous m'avez donné à boire ;
« j'étais nu, vous m'avez couvert ; j'étais malade, j'étais
« prisonnier, vous m'avez visité. — Mais, Maître,
« quand est-ce donc que nous vous avons vu af-
« famé et que nous vous avons nourri ? Quand est-ce
« que nous vous avons vu altéré et que nous vous avons
« donné à boire ? Quand est-ce que nous avons couvert
« votre nudité, et visité le lieu où vous étiez malade, ou la
« prison qui vous renfermait ? — En vérité, je vous le dis,
« chaque fois que vous avez fait cela au plus petit d'entre
« mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait [2] ».

1. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : in die malâ liberabit eum Dominus. Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat in terra et non tradat eum in animam inimicorum ejus. Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus : universum stratum versasti in infirmitate ejus. Psaum. XL.

2. Matth. XXV, 34, 40.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

DE L'HIVER DES AMES ; ET COMMENT, EN VUE DE CET HIVER, TOUTE MÈRE CHRÉTIENNE DOIT MUNIR SES ENFANTS D'UNE DOUBLE SCIENCE, D'UNE DOUBLE FORCE ET D'UN DOUBLE AMOUR.

Non timebit domui suæ a frigoribus nivis ; omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus.

Elle ne craindra pas pour sa maison la rigueur des temps de neige, parce que tous ceux dont cette maison se compose sont pourvus de doubles vêtements.

PROV. XXX, 21.

Parlant de ces derniers temps qui précéderont son avénement final et l'inauguration du règne de Dieu par la conflagration du monde, la résurrection des morts et le jugement universel, Notre-Seigneur disait : « Parce que « alors l'iniquité sera portée au comble, la charité d'un « grand nombre en sera refroidie [1] ». Ce sera là le grand et terrible hiver de l'Église, annonce pour elle de ce printemps céleste qui ne finira jamais. En ces jours-là le

1. Matth. XXIV, 12.

ciel sera d'airain, la neige tombera des nuées et couvrira la terre; tout y sera glacé, tout y sera stérile, et le prince de la mort y semblera décidément devenu le maître de toutes choses.

On a vu depuis l'origine les essais de ce règne néfaste, et il n'y a guère d'époque, dans l'histoire déjà longue de l'Église, où cette prophétie du Seigneur n'ait été partiellement accomplie. Toujours l'iniquité a plus ou moins abondé parmi nous; toujours, par suite, l'amour de Dieu, qui est la vie du monde, a baissé dans une foule de cœurs, et l'atmosphère des âmes s'est trouvée refroidie. C'est pourquoi les femmes fortes, les vraies chrétiennes, les mères dignes de ce nom, ont toujours eu à cœur de mériter l'éloge que l'Esprit-Saint donne ici à leur devancière. Voyant que les jours de leur passage étaient mauvais à tant d'égards, que le monde y avait tant d'empire, que les scandales y étaient si nombreux, les sophismes si répandus et les séductions si puissantes; voyant que, selon la parole sacrée, « les âmes se laissaient prendre comme le poisson à l'ha-« meçon et les oiseaux aux lacets de l'oiseleur [1] »; se prémunissant d'abord elles-mêmes contre ces influences funestes, elles ont pris soin de prémunir aussi leur famille, de défendre surtout leurs enfants contre ces froids mortels. C'est pourquoi elles se sont appliquées à leur tisser elles-mêmes un double vêtement; elles ont veillé à ce qu'ils en fussent toujours pourvus, toujours couverts, afin que l'intempérie du dehors ne leur nuisît jamais, et que, même au milieu des saisons les plus rigoureuses, ils pussent non-seulement vivre et garder leur vigueur, mais encore agir, travailler et mener leur tâche à bonne fin. « Elle ne crain-« dra pas pour sa maison la rigueur des temps de neige, « parce que tous ceux qui la composent sont pourvus de « doubles vêtements. »

1. Eccli. IX, 12.

Il n'est pas nécessaire de prouver que nous sommes présentement dans l'un de ces temps rigoureux, que l'atmosphère ambiante est malsaine, que le péché pullule, que l'impiété fleurit, que le blasphème a libre cours, que l'orgueil de ceux qui haïssent Dieu monte sans cesse [1], et leur audace avec leur orgueil. Oui, il fait froid, horriblement froid dans le monde; et les âmes, les jeunes surtout, plus ardemment convoitées par Satan, sont plus que jamais exposées à se perdre. Aussi les devoirs de ceux qui, à un titre quelconque, possèdent l'autorité, deviennent chaque jour plus graves et plus urgents. Vous êtes de ce nombre, mères chrétiennes, et vous n'y occupez pas le dernier rang. Je vous l'ai dit : après cette mère souveraine, exemplaire, universelle qui est la sainte Église, le grand espoir du monde, c'est vous. Il est donc d'une immense importance que les mères sachent leurs obligations et s'en acquittent avec fidélité, avec courage, avec persévérance.

Quel est donc le devoir que le Saint-Esprit vous rappelle dans ce texte de son Écriture? Quels sont ces vêtements protecteurs, ces vêtements sauveurs dont la femme forte a soin d'approvisionner ses proches, et qu'elle-même tisse à ses enfants? Je vous le dirai sommairement, m'en fiant à votre piété pour vous faire méditer des leçons qui, se trouvant être si nombreuses, seront nécessairement abrégées.

Ce double vêtement qui fait que l'on traverse impunément les hivers les plus redoutables, ce double vêtement dont vous devez munir vos fils, c'est une double science, une double force et un double amour : la science de la vie présente et de la vie future ; la force d'une conscience bien formée et d'un caractère bien trempé ; enfin l'amour de Dieu et l'amour des hommes pour Dieu. Voilà ce dont Dieu vous charge de pourvoir votre famille, ne vous imposant pas d'ailleurs une telle tâche sans vous promettre, sans

1. Psaum. LXXIII, 23.

vous donner, les grâces et vraiment l'abondance des grâces dont vous avez besoin pour l'accomplir.

I. L'homme a deux vies qu'il doit mener simultanément en ce monde : la vie de la nature que Dieu lui donne par ses auteurs humains et qui a son premier développement sur la terre ; la vie de la grâce que Dieu lui donne par la sainte Mère Église, et qui, semée d'abord dans l'âme pour y être librement gardée et cultivée, n'a son épanouissement complet qu'en paradis où elle devient la vie éternelle. A cette double vie répond une double science.

La vie est dans un être le principe de son mouvement et de ses opérations. Ainsi la vie de la plante, c'est cette force secrète qui fait qu'elle pousse sa tige, ses branches, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits. La vie d'un animal, c'est cette vertu cachée qui le fait grandir dans la mesure voulue ; puis, selon son espèce, ramper, marcher, bondir, voler, agir enfin conformément à sa nature. La vie naturelle de l'homme, c'est ce principe intime, cette énergie substantielle, cette substance spirituelle, cette âme qui le faisant, lui aussi, croître, se mouvoir et opérer corporellement, donne en outre l'exercice à toutes ses puissances intérieures, et, par exemple, à sa mémoire, à son entendement, à sa volonté. Enfin sa vie surnaturelle, sa vie de grâce, c'est ce principe essentiellement divin que la divine bonté ajoute gratuitement à notre nature, et qui nous met à même de nous développer et d'opérer dans un ordre de vie, de vérité, d'amour, de perfection et de bonheur dépassant de tout point nos proportions et nos capacités natives. C'est ce principe qui nous assortit et nous unit immédiatement à Dieu, qui nous fait, comme l'écrit saint Pierre, « participer à « la nature divine [1] », qui nous rend capables d'agir, de connaître, de vouloir, d'aimer à la manière de Dieu, de nous

1. II Pierr. I, 4.

transformer en Dieu par suite, et à la fin de nous consommer en lui, pour vivre éternellement avec lui, de lui et comme lui. Et cette consommation divine est ce qu'on nomme la fin dernière, c'est-à-dire le terme suprême de ce double mouvement qui est notre vie.

Il suit de là que la science de la vie n'est autre chose que la science de la vraie direction. Pour un être tel que nous, un être qui se forme, qui est en train, qui par nature et par état est forcé d'être voyageur, la première de toutes les questions pratiques, c'est celle que David posait à Dieu en lui adressant cette humble prière : « Seigneur ! faites-« moi connaître le chemin où je dois marcher [1]. » Pour nous tous, en effet, il s'agit avant tout de savoir où aller et comment nous conduire. Qui ne sait pas cela, on peut dire qu'il ignore tout ; et au contraire quiconque le sait n'ignore rien d'essentiel. C'est là, mères chrétiennes, ce que Dieu vous ordonne d'apprendre à vos enfants. Il est clair qu'en fait de direction, c'est la fin qui décide. Où veux-je aller ? Au Nord ? au Midi ? à l'Orient ? Du dessein que j'ai formé, du terme que j'assigne à mon voyage dépend évidemment la route que je dois prendre. Où va donc la vie humaine, la naturelle et la surnaturelle ? Où Dieu veut-il qu'elle aille ? Car comme c'est lui qui l'a créée, c'est à lui et à lui seul qu'il appartient d'en marquer le but. La liberté humaine n'est pas pour changer ce but, non plus que la voie qui y mène : le voulût-elle, elle n'y peut rien. Elle n'est que pour faire librement choisir cette voie et procurer qu'on n'arrive point à ce but sans mérite. Or, la vie va à Dieu : Dieu est personnellement et exclusivement notre fin dernière. Cela détermine tout le reste, et dès que nous le savons, nous sommes orientés. Du moment que Dieu nous dit comme à Abraham : « Moi, moi-même, je

1. Psaum. CXLII, 8.

« serai ton salaire » et ta félicité [1], nous sommes en mesure de lui répondre avec le Roi-prophète : « Vous m'avez « découvert » et ouvert « les chemins de la vie [2] ».

Voilà ce dont il faut que vos fils soient instruits, et premièrement instruits par vous. Leur vie terrestre n'est qu'une vie relative; ce qu'ils tiennent immédiatement de vous se réfère à ce qu'ils tiennent immédiatement de Dieu, et ils ne vivent en ce monde que pour mériter d'être bienheureux dans l'autre. Sans doute, ils peuvent bien poursuivre ici-bas des buts secondaires et temporels; ils peuvent apprendre les sciences humaines, embrasser une carrière, tendre à se faire une position : ils font plus que le pouvoir, ils le doivent, et c'est à vous de les y aider. Mais dites-leur, répétez-leur, persuadez-leur que tout cela n'est pas la vraie fin, que ce sont de purs moyens; et qu'en vinssent-ils à être des hommes illustres, et fussent-ils déclarés parfaits par le monde, si en définitive ils n'ont point cette sagesse qui fait rapporter tout et se rapporter soi-même à Dieu par une ambition principale et un amour de préférence, quand ils seront jugés, Dieu les comptera « pour rien [3] » : c'est le mot même du Saint-Esprit. Et eussent-ils gagné l'univers tout entier, ils perdront cependant leur âme [4]: ce qui est perdre plus que tout, puisque c'est perdre Dieu. Voilà la vraie science de la vie et la lumière qui fait éviter les périls. Dites donc à vos enfants qu'il est très-bon de meubler et d'orner sa mémoire, d'étendre ses connaissances, de se rendre habile à parler et à écrire, d'aiguiser son esprit, de former son jugement; mais que la vraie formation de l'homme est celle de l'homme moral; et que, comme l'homme intellectuel doit aboutir à l'homme moral, l'homme moral à son tour doit aboutir à l'homme religieux, ce qui revient à dire à l'homme chrétien : car il n'y a pas deux

1. Gen. xv, 1. — 2. Psaum. xv, 11. — 3. Sagess. ix, 6. — 4. Matth. xvi, 26.

religions, mais une seule, à savoir celle de Jésus-Christ, seul sauveur, seul médiateur et seul Dieu véritable. Et non-seulement cet homme moral doit aboutir à l'homme chrétien ; mais si l'homme n'est pas chrétien, il ne peut être sûrement, complétement, suffisamment moral. De même que la terre n'est tout à fait la terre, je dis la terre éclairée, fertile, habitable, que si, loin d'être séparée du ciel, elle est au contraire enveloppée, pénétrée, vivifiée par toutes les influences du ciel ; ainsi l'homme n'est tout à fait homme que s'il est uni à Jésus-Christ son principe, son type et son chef, pour être redressé, élevé et déifié par lui. Dites cela à vos fils, ajoutant qu'on ne déserte pas d'ailleurs plus que de raison les intérêts de ce monde en mettant son soin principal à travailler pour l'autre. Notre-Seigneur nous dit : « Cherchez *premièrement* le royaume « de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par « surcroît [1]. » Oui ; mais comment donné ? A la paresse et sans que l'homme y contribue en rien ? Cela n'est ni vrai ni possible. Dieu le donnera, *ce reste*, mais à celui qui, le lui demandant d'abord humblement, s'applique à le mériter par un travail sérieux et une activité courageuse, encore bien qu'à raison de son but, elle demeure secondaire. « La « femme forte n'a point à redouter pour les siens les rigueurs « des temps de neige, parce que tous sont pourvus d'un « double vêtement. »

II. J'ai dit que, donnant à vos fils une double science, vous devez en même temps les armer d'une double force, et j'ai nommé ces forces la conscience et le caractère : une conscience bien formée, et un caractère bien trempé.

Oui, formez la conscience de vos fils. Apprenez-leur d'abord que la conscience est en nous l'organe spirituel de Dieu, et, comme saint Paul le dit des princes, « le minis-

1. Ibid. VI, 33.

« tre de Dieu pour le bien » [1]. Elle ne relève donc point d'elle-même : elle n'est point un premier principe, une lumière qui n'ait point à être vérifiée, un juge dont les sentences soient sans appel et sans contrôle. Comme tous les mandataires, la conscience vaut par son mandat, et d'abord par l'autorité de celui qui le lui confère. Elle est notre guide assurément ; mais elle n'est pas le seul, et ne saurait pas plus prétendre à l'infaillibilité qu'à la souveraineté. Sans doute, et c'est là notre honneur, à regarder la conscience humaine dans son fond essentiel, et même cette première zone lumineuse que produit en nos âmes son premier rayonnement, il faut convenir ou plutôt proclamer qu'elle ne se trompe point et ne saurait non plus nous tromper. Il en est d'elle comme de la raison, ou, pour mieux dire, elle n'est elle-même que la raison appliquée à l'ordre pratique [2], et promulguant la loi qui régit les actes moraux. Jamais la raison de l'homme ne pourra ne pas lui montrer que deux et deux font quatre ; et jamais non plus la conscience ne pourra ne pas l'obliger à reconnaître que le bien n'est pas le mal, et réciproquement. Il y a plus : comme dans l'ordre de la connaissance, la raison nous fournit d'emblée et nous impose les premiers principes ; de même, dans l'ordre de la moralité, la conscience nous découvre et nous intime cette règle fondamentale qu'il faut éviter le mal et faire le bien. Elle nous dit même quelque chose de ce qui est bien et mal. Mais dès qu'elle veut aller plus loin, et il faut qu'elle y aille, elle perd sa sûreté, elle a besoin de secours ; et si ce secours lui fait défaut, elle peut, par des conséquences mal déduites ou même par de faux supposés, produire en nous l'erreur ou l'illusion, nous égarer par suite et finalement nous perdre. Tout le monde sait cela ; il y a des consciences fausses, incertaines, scrupu-

1, Rom. XIII, 4. — 2. Dictamen rationis practicæ. S. Thom.

leuses, aveugles, ignorantes, enfin des consciences *mal faites*. Hélas! pour s'en convaincre, chacun n'a le plus souvent qu'à consulter sa propre histoire. La conscience doit donc être *formée*. C'est ce qu'il ne faut point laisser ignorer à vos fils ; surtout en notre siècle où l'on déraisonne tant sur ces matières, et où sous ces noms menteurs de liberté, d'indépendance, de souveraineté de la conscience, l'orgueil, servi par la sottise et l'étourderie, propage partout dans le monde l'abominable doctrine de la déification naturelle de l'homme : doctrine qui n'est autre chose qu'un absurde et hideux panthéisme, équivalant à la négation de Dieu. Votre devoir est de vous appliquer vous-mêmes à former la conscience de ces chers et précieux enfants. Pour cela servez-vous avant tout de la sainte Écriture, spécialement du saint Évangile tel que le prêche et l'explique la sainte Église, seul interprète autorisé et infaillible de cet enseignement sacré. Là est la vraie et souveraine règle des mœurs, et par suite celle de la conscience: règle positive, qui, loin d'infirmer jamais cette règle première et naturelle dont nous avons parlé, la confirme au contraire de tout point ; et, appuyant d'abord divinement tant d'oracles particuliers que la conscience doit rendre dans l'ordre humain, étend comme infiniment son domaine, en la mettant en mesure et en demeure de prononcer savamment sur ces nouveaux et magnifiques devoirs qui naissent pour nous de la révélation, et de notre établissement dans l'ordre de la grâce.

Faites donc à vos fils une conscience lumineuse, droite, simple, sincère, et, en prenant ce mot dans son bon sens, une conscience large. Que cette conscience aussi soit ferme et invincible : car, c'est là ce que vous devez leur dire en dernier lieu sur ce sujet, la conscience ainsi formée, soigneusement et chrétiennement formée, devient la règle certaine et nécessaire de notre conduite morale. Jamais il ne la faut contredire, jamais lui résister, jamais même négli-

ger de prendre son conseil ou plutôt ses ordres ; car, alors, parlant au nom de Dieu, ce sont de vrais ordres qu'elle donne. Oui, saint Paul nous le dit, et la raison en est évidente : « tout ce qui n'est pas fait selon la conscience « est péché » [1]. Que vos enfants comprennent que c'est là en eux l'arche sainte ; que nulle main profane ne la doit toucher, qu'aucun souffle d'erreur ne la doit ébranler, que ni passion, ni tentation, ni violence ne la doit faire fléchir. Qu'ils comprennent que la conscience chrétienne est une citadelle du haut de laquelle le libre arbitre défend la cause de Dieu qui est aussi celle de l'âme ; et que, tant qu'ils n'en sortent pas, ils peuvent défier le monde, la mort, le démon et l'enfer. Oui, plutôt que de trahir jamais leur conscience, « qu'ils meurent dans leur simplicité » [2], comme autrefois les Machabées. Tout est sauvé quand la conscience est sauve ; tout est bien quand elle est contente.

Une autre force dont vous devez travailler à munir vos enfants, c'est celle du caractère. Je dis rapidemment trois mots qui résument ici votre ouvrage : il faut que, grâce à vous, le caractère de vos enfants soit digne, ferme et bon.

Je parle d'abord de dignité. Rien ne s'allie mieux avec la vraie humilité que le sens de la dignité personnelle et la noblesse des sentiments. Qui fut plus humble que saint Paul ? plus humble que saint Louis ? plus humble que saint François de Sales ? plus humble que nos grands martyrs ? Et en même temps qui fut plus fier ? Sans doute, à nous regarder nous-mêmes, nous devons confesser que nous ne sommes rien ; à repasser certaines pages du livre de notre vie, et à considérer ce fond toujours vivant d'où sont sortis les actes dont le récit remplit ces tristes pages, nous devons nous déclarer parfaitement méprisables. Mais si nous regardons notre destinée, et la grâce qui nous y prépare, et notre parenté avec Dieu dans le Christ, et l'es-

1. Rom. XIV, 23. — 2. I Machab. II, 27.

time que Jésus-Christ fait de nous, et l'amour qu'il nous porte, et le prix dont il a payé notre salut, qui donc est grand comme nous, et qui, plus que nous, a le droit d'être fier ? L'antiquité a versé de ce côté, la dignité qu'on y affectait dégénérant d'ordinaire en orgueil. La lumière et la grâce chrétiennes sont plus que suffisantes pour nous faire éviter cet excès : prenons garde à l'excès contraire, et veillez de bonne heure à ce que vos enfants aient tous un caractère élevé, noble, généreux, digne enfin. Faites-leur honte de tout ce qui est bas, grossier, vulgaire, mesquin, misérable ; de tout ce qui fait qu'on déroge. Combattez en eux sans merci tout ce que vous y trouverez d'étroit, d'égoïste, de sensuel aussi : rien n'étant plus contraire à la vraie magnanimité et à la dignité de la vie que la facilité à céder aux exigences et aux suggestions des sens.

Par là même faites que vos enfants soient forts. Comment ne seront-ils pas forts, les fils de la femme forte? Nous mourons de faiblesse ; nous sommes une génération d'énervés; on ne sait plus se tenir debout ; un souffle nous renverse ; on nous entraîne en nous prenant le petit doigt. C'est un grand mal et un grand malheur : remédiez-y pour votre part. Faites que vos fils soient véritablement des hommes, et vos filles même des femmes viriles. Exercez-les, habituez-les, celles-ci comme ceux-là, à tout faire plier devant le devoir, plaisir, intérêt personnel, bien-être. Je prononce là un mot usité et fatal. C'est le nom d'une des divinités contemporaines les plus populaires et les plus honorées : je vous la dénonce. Préservez à tout prix vos enfants de l'idolâtrie du bien-être. Il n'y a rien qui, plus que ce culte, fasse des âmes baptisées une proie facile au monde, à la chair et au démon.

Enfin qu'étant forts ils soient bons : je dis travaillez à leur faire un bon caractère. Si la nature vous sert bien en ceci, tant mieux : c'est une avance énorme. Si au contraire

elle vous dessert, si vos enfants sont nés chagrins et difficiles, suppléez-y par la vertu. La tâche sera peut-être laborieuse : raison de plus pour l'entreprendre et dès le premier âge ; et, l'ayant entreprise, poursuivez-la jusqu'à la fin. C'est beaucoup d'avoir un bon cœur ; c'est trop peu sans un bon caractère. Le caractère est ce qui en nous paraît aux autres et les affecte. Que de personnes, d'ailleurs bonnes, qui sont insupportables ! D'où vient cela, sinon d'un caractère qui ne s'est point réglé lui-même et qu'on n'a pas formé à la douceur, à la retenue, à l'égalité, à la patience, à la bonté ? Retenez bien ceci : nul n'est fort s'il n'est bon. D'abord ce défaut de bonté prouve qu'on n'a pas su se vaincre ; et si l'on ne sait pas se vaincre, c'est qu'on n'est pas fort contre soi. Mais si l'on n'est pas fort contre soi, contre qui et contre quoi peut-on l'être ? En outre, la force de l'homme ne vient pas de l'homme, mais de Dieu ; notre seule union avec Dieu fait qu'il nous communique quelque chose de sa force : or, on n'est uni à Dieu que dans la mesure où on lui ressemble ; et comment ressembler tant soit peu à Dieu, à ce Dieu qu'on nomme surtout et très-justement *le bon Dieu*, si l'on n'a rien en soi de ce trait capital qui est la bonté ?

Telle est donc la double force dont vous devez investir vos fils. J'ai dit, et c'est par où je termine, qu'il leur faut inspirer un double amour.

III. Quand je vous parlais, en commençant, d'inculquer la science à vos fils, encore bien que ce fût la science de la vie, vous avez pu vous étonner et penser en vous-mêmes que je vous attribuais là un ministère qui convient mieux à vos maris qu'à vous. Ce peut être vrai en un sens et dans une mesure. Mais ici où il s'agit principalement du cœur, de l'éducation, de la formation du cœur, les rôles changent ; et sans exclure le père, qui ne doit être exclu de rien, vous

reprenez le premier rang. C'est ce qui fait qu'en somme vous avez la grande part dans l'éducation de vos enfants, l'homme moral dépendant bien plus en chacun du cœur que de l'esprit, et le cœur, bien plus que l'esprit, menant l'homme à la fin dernière. Orientez donc avant tout, et dès les premières lueurs de la raison, le cœur de vos enfants. Cela revient à dire : dirigez, réglez, ordonnez leurs amours. Vous connaissez probablement cette définition célèbre que saint Augustin donne de la vertu : « La vertu, écrit-il, c'est l'ordre de l'amour ». Elle est courte, mais splendide et complète. Eh bien ! faites l'ordre dans le cœur de vos fils, nourrissant et développant en eux ces deux amours auxquels la nature les invite, mais que la grâce surtout y établit ; ces deux amours dans lesquels la loi tout entière se résume ; ces deux amours qui font les justes dès qu'ils sont nés dans l'âme, et qui, dès qu'ils y règnent pleinement, font les saints. Que vos fils aiment Dieu par-dessus toutes choses, et les hommes, tous les hommes, pour l'amour de Dieu. C'est là surtout le double vêtement des âmes humaines, et le secret pour les abriter contre l'influence mortelle des hivers.

Apprenez-leur à aimer Dieu ; et d'abord, parce qu'il n'en est pas de cet amour-là comme des autres, et qu'il ne peut vivre ou même exister en nous qu'à certaines conditions ; parce qu'étant si sublime et si saint, il exclut inexorablement tout ce qui est mauvais ou impur, prenez grand soin d'inspirer à vos enfants cette crainte religieuse de Dieu qui tient l'homme éloigné du péché. Cette crainte, dit l'Esprit-Saint, « est le commencement de la sagesse » [2]. Elle est comme le buisson d'épines qui entoure et protége le lys de notre innocence [3] ; et encore je dis là son office, ou du moins sa vertu, bien plutôt que son caractère ; car en elle-même,

1. De civit. Dei. Lib. XV, c. 22.
2. Psaum. CX, 10.
3. Cant. II, 2.

loin d'être épineuse, cette crainte est douce, et purifie l'âme qu'elle contient. Comme les Patriarches, comme David, comme Tobie, comme toutes les saintes mères des deux alliances, élevez vos enfants « dans la sainte crainte « de Dieu » [1]. Dites-leur que Dieu est le maître ; pénétrez-les de ses droits ; qu'ils n'ignorent point ses jugements ni les rigueurs de sa justice, et ne redoutent rien tant au monde que de l'offenser. Sur ce fondement, posez et développez l'amour proprement dit : et d'abord cet amour de reconnaissance qui est si naturel et si facile à tout enfant bien né. Pour cela entretenez les vôtres des innombrables et incessants bienfaits de Dieu. Dites-leur que s'ils ont un père et une mère, c'est à Dieu qu'ils le doivent ; que ce soleil qui éclaire leurs pas, que ces fleurs dont la couleur les charme, que ce pain qui les nourrit, que cette eau qui les désaltère, que cette laine des brebis qui les couvre, et tout le reste dont ils jouissent, ce sont des dons de Dieu ; que c'est Dieu qui a créé leur âme et l'a si richement dotée. Dites-leur que tous ces bienfaits, déjà si grands et si touchants, ne sont que le prélude de ceux que Dieu promet à la vertu persévérante, et que nous commençons déjà de recevoir dans cet ordre béni de la grâce où le baptême nous fait entrer. Dites-leur que toutes les créatures, mais surtout les enfants des hommes, baignent dans l'amour, dans un amour immense, inépuisable, miséricordieux, tout-puissant. Dites-leur que Dieu, le seul vrai Dieu, se nomme Jésus, qu'il s'est fait homme, qu'il est venu sur la terre, qu'il a appelé les hommes ses frères, qu'il leur a révélé tout ce qu'il leur importe de savoir, qu'il leur a pardonné leurs fautes, qu'il a beaucoup souffert à cause d'eux et par eux, et qu'enfin il est mort pour eux, pour les racheter, pour les sauver, pour les béatifier. Avivez sans cesse et à toute occa-

1. Psaum. XXXIII, 12.

sion cet amour de Dieu dans leur âme, leur rappelant toujours que pour tendre et affectueux que cet amour puisse et doive être, c'est surtout cependant un amour volontaire, libre, agissant, effectif, un amour qui fait qu'on travaille, qu'on lutte, qu'on se dépense, qu'on souffre avec patience et qu'on persévère jusqu'au bout.

Enfin apprenez à vos fils qu'ils doivent aimer les hommes, et inspirez-leur ce saint, cet indispensable amour. Votre enfant n'est pas seul : il ne sera jamais seul sur la terre; et, supposé qu'il fût possible, un tel isolement le tuerait moralement. Il faut que le cœur humain s'élève, mais il faut aussi qu'il s'étende. Dieu l'a fait pour tout embrasser. Que l'enfant se prépare donc et s'accoutume à aimer les hommes en aimant d'abord ses parents. Le monde commence pour lui dans vos demeures : tel est l'enfant dans la famille, tel d'ordinaire il sera dans la société. Faut-il vous dire : donnez-lui une famille? Oui, je le dirai, et il est nécessaire de le dire. Ne craignez point, femmes chrétiennes, de donner à vos pauvres enfants et des frères et des sœurs, vous donnant ainsi à vous-mêmes de bons appuis pour vos vieux jours, et ajoutant des perles sans prix à votre couronne céleste. Faites alors que chacun de ces enfants aime vraiment tous les autres : c'est plus rare qu'on ne pense, et souvent par la faute du père ou de la mère. Que vos enfants aiment donc leurs frères et sœurs, et d'un amour non-seulement sensible, mais encore efficace et dévoué, comme celui dont on doit aimer Dieu; y joignant toutefois ce qui avec Dieu n'est pas de mise, je veux dire un amour indulgent, qui rende le cœur facile à supporter les défauts et généreux à pardonner les fautes. Vous ferez ainsi l'apprentissage de ces jeunes âmes et les dresserez à la charité. L'âge venu de franchir ce premier cercle, procurez que vos enfants aiment les pauvres, compatissent à leurs souffrances, et commencent à les soulager. Peu à peu

vous les disposerez à aimer leurs concitoyens, et à la fin tous les hommes, en qui ils ne verront que des frères nés du même Père céleste, et unis entre eux dans le Christ. Ils ressentiront les maux de la patrie terrestre, les maux du genre humain, les maux surtout de la patrie intérieure, de la famille de Dieu, de l'Église qui combat et souffre sur la terre; et dans la mesure que Dieu permettra, ils s'emploieront de tout leur cœur à diminuer ces maux, sinon à les détruire.

En somme, faites pour vos fils ce que saint Paul veut que chacun fasse pour soi-même : revêtez-les de Jésus-Christ. Jésus-Christ en sa double nature, Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, est ce double vêtement que la femme forte par excellence, Marie, la Vierge Mère, a, de moitié avec le Saint-Esprit, tissé pour en revêtir les membres de la famille divine, c'est-à-dire tout le genre humain : grâce et fonction qui sont aussi et demeureront, jusqu'à la fin, celles de la sainte Église. Dans la grâce de Marie, dans la grâce de l'Église, prenez ce vêtement royal et sacerdotal, ce vêtement terrestre et céleste, ce vêtement humain et divin qui est Jésus; enveloppez-en vos enfants et tous ceux qui habitent votre maison; faites qu'ils sachent le Christ, qu'ils l'aiment, qu'ils le servent et s'attachent à lui d'une manière inviolable. Alors, quoi qu'il arrive, ils n'auront rien à redouter : non, rien : car si même l'heure de la puissance des ténèbres a sonné pour les hommes, ces ténèbres ne seront ni en eux, ni pour eux, celui qui suit le Christ marchant toujours dans la lumière [2]; et si même le monde semble partout triompher, il ne triomphera pas d'eux cependant, car le Christ avec qui ils sont a vaincu le monde [3]; et si même on les

1. Rom. XIII, 14.
2. Jean. VIII, 12.
3. Ibid. XVI, 33.

fait mourir, ce ne sera point une vraie mort, car « celui « qui croit en moi, dit Jésus, quand bien même il serait « mort, vivra éternellement [1] ».

1. Jean. XI, 25.

QUINZIÈME CONFÉRENCE

DE LA GRACE ET DE LA GLOIRE DONT LA FEMME FORTE EST INTÉRIEUREMENT REVÊTUE PAR CELA SEUL QU'ELLE FAIT SAINTEMENT TOUS LES ACTES DE SA VIE HUMAINE.

Stragulatam vestem fecit sibi; byssus et purpura indumentum ejus.

Elle a fait pour se vêtir des tapisseries et des broderies : son habillement est de lin et de pourpre.

PROV. XXXI, 22.

A regarder le sens le plus apparent et par là même le plus superficiel de ces paroles, ce verset semble n'être qu'une forme nouvelle de l'éloge donné par l'Esprit-Saint à l'intelligence, à la sagesse pratique et à l'énergie morale de la femme forte. Chaque phrase, pour ainsi dire, de ce divin panégyrique nous représente cette femme comme vigilante, active, industrieuse. Elle prévoit, elle pourvoit; et c'est par son travail, un travail réglé, varié, constant, courageux, qu'elle aboutit à remplir tous ses devoirs, qu'elle satisfait aux besoins de tous ceux qui l'entourent, et que, maintenant l'ordre dans sa maison, elle y entretient la paix et l'abondance. Ainsi cette femme qui tout à l'heure s'em-

ployait à de gros ouvrages, qui travaillait la laine et maniait le fuseau ; cette femme qui façonnait elle-même des vêtements doubles pour ses enfants, ses proches, ses serviteurs, la voici maintenant occupée à des ouvrages plus relevés et qui exigent, avec une application plus soutenue, un goût plus délicat et une main plus légère. Elle s'exerce à ces tapisseries, à ces broderies qui sont presque des œuvres d'art ; et cela, dans le dessein de s'en revêtir elle-même. Car si l'on peut entendre qu'il s'agit là aussi de ces étoffes ouvragées dont on voit, dans les familles riches, soit les meubles et les lits recouverts, soit les fenêtres et les portes garnies [1], néanmoins le mot de la Vulgate indique assez qu'en travaillant ainsi, la noble et vaillante ouvrière se fait son propre habillement. « Elle a fait pour se vêtir des tapisseries et des « broderies ; son habillement est de lin et de pourpre. »

Sous cette surface déjà utile à considérer, que découvrons-nous dans ce texte de plus intérieur, et par là même de plus efficace pour la vie morale et la sanctification de l'âme ?

Ce qui frappe ici dès le premier coup d'œil, c'est que cette femme si largement, si généreusement dévouée aux autres, n'a garde cependant de se négliger elle-même. Divinement éclairée, sage et prudente aussi parce qu'elle se rend fidèle à cette lumière divine, elle sait que la vraie charité est ordonnée; que si, dans une mesure, on est chargé d'autrui, c'est d'abord de soi-même que l'on doit rendre compte; que le premier dépôt confié par Dieu à notre liberté, c'est notre propre âme; que, dans l'ordre du salut, chacun est son premier prochain ; et qu'enfin, selon la grave parole du Maître, eussions-nous gagné le monde entier, l'eussions-nous même, par impossible, converti et conquis à Dieu, cela ne nous servirait de rien si, trans-

1. Plusieurs versions anciennes donnent ce sens.

gressant nous-mêmes la loi, méprisant ou omettant nos devoirs, et demeurant dans notre péché, nous perdions notre âme pour toujours [1].

Il y a plus : le texte inspiré nous fait voir que, prodiguant son dévouement aux autres, la femme forte donne pourtant à ce qui la concerne une sollicitude plus laborieuse, sinon plus empressée; et que, sans faire tort à personne, elle garde une sorte de prééminence au soin de sa dignité et de sa beauté personnelles. D'après la lettre même du verset que nous commentons, les vêtements qu'elle se destine sont beaucoup plus ouvragés que ceux qu'elle dispense à sa famille; sa robe est diaprée et nuancée à la manière des tapisseries ; elle est artistement et patiemment brodée. Cela signifie qu'en morale la règle est de mettre en première ligne la culture de son âme et le soin de sa perfection. Et, en agissant ainsi, non-seulement on procure son propre interêt spirituel, mais on glorifie Dieu, à qui l'on obéit, puisque lui-même nous a tracé cette voie; et l'on travaille encore d'une manière indirecte au profit du prochain : l'ordre et la coutume étant que notre abondance devienne une richesse à nos frères, et que notre lumière serve à les éclairer. Ainsi, c'est « de sa plénitude » que Jésus verse sur nous sa grâce [2]; et il a dit en parlant des siens : « Père saint, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils « soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité [3] ».

Mais passons plus avant. Qu'est-ce que ces tapisseries et ces broderies que façonne la femme forte? Qu'est-ce que cette pourpre, qu'est-ce que ce lin dont elle est finalement vêtue? Et surtout comment advient-il que, se confectionnant des vêtements ornés, variés, travaillés minutieuse-

1. Matth. xvi, 26.
2. Jean. i, 16.
3. Id. xvii, 19.

ment et point à point, comme vous savez que se travaillent les tapisseries et les broderies, elle se trouve en définitive couverte de vêtements unis et simples : et par exemple, d'une tunique de lin blanche comme la robe d'une vierge ou d'un prêtre, et d'un manteau de pourpre semblable à ceux des rois ? Car l'Écriture le dit formellement : « Elle a fait pour « se vêtir des tapisseries et des broderies : son habillement « est de lin et de pourpre ».

I. D'abord que devons-nous entendre par ces ouvrages de tapisseries ?

Moïse, parlant au nom de Dieu et expliquant la Loi au peuple juif, loi plus pénible que n'est la nôtre, bien que dans leur dernier fond les deux soient identiques, Moïse disait : « Cette loi que je t'impose aujourd'hui, ô Israël, « n'est ni au-dessus de toi, ni loin de toi, ni fixée dans le « ciel : de telle sorte que tu sois tenté de dire : Qui de nous « montera assez haut pour la prendre et nous l'apporter, « afin que nous l'entendions et la puissions mettre en « pratique ? Elle n'est pas non plus confinée au delà des « mers : de sorte que tu fasses cette objection : Qui de nous « est capable d'entreprendre un si long voyage pour aller « recueillir ces préceptes, et en les ramenant sur nos plages, « les rendre pour nous accessibles et exécutables ? » La parole que je t'ai dite, et qui lie ta conscience, ô mon peuple, la loi qui doit régler ta vie et qui t'assure, si tu la suis, ton salut éternel, « elle est là tout près de toi, sur tes « lèvres, dans ton cœur : de sorte que rien n'est plus aisé « pour toi que de l'accomplir [1]. »

C'est la pure vérité, et, je le répète, pour les chrétiens bien plus encore que pour les Juifs : vérité honorable pour Dieu

1. Deuter. xxx, 11, 15. — Rom. x, 16.

parce qu'elle prouve sa bonté et sa condescendance; vérité consolante pour nous, car elle nous montre que notre bonheur est tout entier dans notre main, et que Dieu, pour ainsi parler, nous livre le ciel au plus bas prix possible.

Que faut-il, en effet, pour que le voyage de notre vie aboutisse à la patrie éternelle ? Que faut-il pour qu'après le peu de jours que nous passons ici, nous entrions pour jamais dans les splendeurs des saints, dans la clarté de la sainte face de Dieu, dans l'ineffable joie de Notre-Seigneur? Trois choses : éviter le mal du péché ; supporter le mal de la peine ; accomplir le bien commandé. Regardez, réfléchissez : tout se réduit pour nous à ce triple devoir.

Je ne vous dirai rien des deux premières obligations : cela nous mènerait trop loin, et ne revient pas d'ailleurs au sujet de ce jour. Toutefois, j'en veux faire, en passant, la remarque et l'aveu : il y a dans ces deux premiers devoirs une vraie difficulté pour l'homme. D'abord (c'est une honte autant qu'une douleur), malgré la grâce de Dieu que le baptême nous donne, malgré tant de grâces reçues depuis, et dont nous vivons comblés et entourés, malgré la raison, malgré la foi, malgré l'amour de Dieu qui est déjà dans nos âmes, malgré l'éducation et l'habitude peut-être longue de la vie et des vertus chrétiennes, ne pas faire le mal, s'abstenir de pécher est trop souvent ce qui nous coûte le plus dans le service de Dieu. Et le plus difficile après cela, c'est incontestablement la patience : la patience dans les maux du corps, la patience dans les peines du cœur et de l'esprit. Les chrétiens savent sans doute à quel point Dieu les aide ici ; et combien, le remords écarté, qui n'a plus de place dans une vie sainte, ce qui leur reste encore d'épreuves, à cause de la condition présente et des desseins particuliers de Dieu sur eux, est divinement adouci par l'onction qui découle de la croix et du cœur de Jésus. Oui, en vivant d'une certaine manière qui, loin d'être interdite ou impos-

sible à un chrétien quelconque, est abordable à tous et pleine d'attraits pour ceux qui ont bonne volonté, il n'y a plus moyen de se plaindre; et demeurer, par le fond de l'âme, soumis, tranquille, égal, abandonné, doux à Dieu, patient avec les hommes, devient la chose la plus naturelle et la plus simple du monde. Malgré cela, je le répète, s'il y a une difficulté dans l'œuvre du salut, elle est là, dans la fuite persévérante de ce mal qui est le péché, et dans le support constant de cet autre mal qui est la douleur. A qui la faute ? A nous et à nous seuls. Ni le péché, ni la douleur ne sont l'œuvre de Dieu. La douleur vient du péché, et le péché de notre malice. Que nous mangions le fruit de nos œuvres ; qu'ayant volontairement troublé l'ordre et compliqué notre vie, nous y trouvions maintenant plus de travail, et devions y employer plus d'efforts, c'est justice et une sorte de nécessité.

Abstraction faite de ces surcroîts, dont notre chute est l'unique cause, qu'est-ce donc en réalité que Dieu demande de nous ; quel est positivement ce bien qu'il exige, et de l'accomplissement duquel dépend notre salut ?

Avant tout, vous le savez, il s'agit de croire en Dieu, d'espérer en Dieu, d'aimer Dieu. Là est le fondement de notre édifice moral, ce qui le porte tout entier, et le maintient dans sa solidité comme dans sa rectitude. La foi, l'espérance, la charité, voilà la loi et les prophètes [1] ; voilà notre devoir essentiel et la substance de la justice chrétienne. Est-ce difficile ? Repassez rapidement dans votre esprit les témoignages que Dieu se rend à lui-même par son saint Fils Jésus, les promesses que, par ce même Jésus, il a daigné nous faire, les gages dont il lui a plu d'appuyer ses promesses, et enfin les dons sans nombre, sans prix, les dons inouïs qu'il nous prodigue ; considérez cette révélation, cette invitation, cette donation du cœur

1. Matth. XXII, 40.

de Dieu qui s'appelle l'Évangile ; et dites s'il est bien malaisé à l'homme de croire, d'espérer et d'aimer, c'est-à-dire, encore une fois, de remplir son premier devoir, d'acquitter sa dette capitale et de s'assurer par là le paradis ? Après cela, que faut-il ? Nommez, si vous voulez, quatre ou cinq actes particuliers que Dieu prescrit, et qui semblent constituer plus spécialement son service et son culte : la prière, la participation au sacrifice par l'assistance hebdomadaire à la sainte messe, la réception au moins annuelle des sacrements, surtout de la divine Eucharistie. Est-ce dur ? est-ce onéreux ? n'est-ce pas un honneur bien plutôt qu'un fardeau, une délivrance plutôt qu'une chaîne, un repos plutôt qu'un travail, une joie plutôt qu'un chagrin ? Qu'est-ce que Dieu exige encore ? Que nous nous aimions les uns les autres. Oui, c'est là son commandement : il n'y en a pas qui lui tienne plus au cœur, et sur lequel il nous presse tous avec plus de force et d'insistance. Certes cet amour n'est pas non plus de soi difficile et pénible, puisque, humainement et divinement, par la naissance et par le baptême, nous sommes frères et membres du même corps.

Y a-t-il pour nous d'autres obligations, et Dieu pousse-t-il plus loin ses saintes exigences ? Non, en un sens : car, posé les vertus théologales et la fidèle obéissance aux préceptes que je vous ai rappelés, il suffit que nous menions chrétiennement notre vie naturelle ; et au fond c'est là le principal et la source la plus abondante de nos mérites. Cette vie humaine telle qu'elle est, basse, triviale, animale, routinière ; cette vie où, sans parler des infirmités, tant de servitudes ont forcément leur place, le christianisme ne la répudie point, tant s'en faut ; il fait bien mieux que la subir et s'en accommoder, il s'en empare avec un zèle jaloux ; il l'élève, l'épure, la sacre et la transforme. Menez simplement cette vie : levez-vous quand c'est l'heure, habillez-vous ; travaillez selon que votre état le requiert ou

le permet ; vaquez à vos affaires, poursuivant les buts légitimes offerts ici-bas à votre activité ; prenez vos repas, conversez, récréez-vous quand il convient, dormez lorsque la nuit est close : par là aussi vous servez Dieu, vous l'honorez, vous le contentez, et, comme l'écrit saint Pierre, « vous rendez votre vocation et votre élection de « plus en plus certaines [1] ». Il est donc bien vrai, ce que Dieu déclarait aux anciens : La parole que je vous dis, la loi que je vous impose, elle n'est ni loin, ni haut, mais à votre portée, et l'exécution n'en est point difficile [2].

Qu'est-ce à dire, et où va tout ceci ? A vous montrer qu'en travaillant, en vue de s'en couvrir, à ces ouvrages de tapisserie, la femme forte est notre modèle ; et que si nous sommes fidèles à la grâce de notre baptême, si nous avons notre salut à cœur et vivons dans l'esprit chrétien, nous passons notre temps, nous aussi, et en vue de nous vêtir un jour, à faire une sorte de tapisserie et de broderie spirituelles. Le temps est l'étoffe qui sert à notre travail et de fond et de support ; chaque acte que nous produisons est un point que nous y faisons. Nous n'avons même pas à nous préoccuper ici du dessin : Dieu l'a tracé d'avance par la vocation qu'il nous a donnée, l'état où il nous a posés, et le milieu où, par suite, notre vie tout entière s'écoule. Il y a plus : Dieu nous tient la main ; car sa providence nous gouverne toujours, et il n'y a pas un seul instant où il ne nous assiste de sa grâce. Reste que nous ne recevions point cette grâce en vain, et correspondions, par une sérieuse application et un labeur sincère, à ce mouvement parti d'en haut pour nous pousser et nous diriger sans jamais nous contraindre. Dans des ouvrages comme ceux de la femme forte, vous savez l'im-

1. II Pier. 1, 10.
2. Deuter. ubi supr.

portance d'un point, et jusqu'où peut mener une ligne commencée de travers. Prenez donc garde, ne vous distrayez pas, surveillez-vous, mettez tout à sa place, faites tout bien. Il y va de votre intérêt le plus grave, car il s'agit de vous couvrir ; et qu'à la fin vous soyez couvertes, il le faut sous peine de périr. Un jour votre âme quittera votre corps comme on quitte un vêtement usé : paraîtra-t-elle nue devant le juge ? A Dieu ne plaise : elle serait condamnée. Oui, dit saint Paul, nous serons investis de gloire et de lumière célestes, mais seulement si, nous présentant devant le Christ, nous ne sommes pas nus, mais vêtus [1]. Et en effet : « voici que je viens comme un voleur », s'écrie le juge souverain des vivants et des morts. « Bien-« heureux celui qui veille et garde ses vêtements, de telle « sorte qu'il ne marche point nu, et qu'on ne découvre « point ses turpitudes [2]. » Ces vêtements indispensables et qu'on emporte au delà du tombeau, vous l'avez appris de saint Jean, « ce sont nos œuvres » [3]. Préparez donc chaque jour ce vêtement de vos bonnes œuvres ; travaillez-y jusqu'à la nuit qui est l'heure, nous dit Jésus, « où « le travail n'est plus possible » [4] ; travaillez-y sans cesse, sans relâche, avec un soin courageux et fervent [5].

Ne négligez rien. Petites ou grandes, communes ou rares, cachées ou apparentes, vos actions doivent être correctes et pleines. Elles le seront si elles sont chrétiennes ; et elles seront chrétiennes si, faites en état de grâce, elles sont de plus rapportées à Dieu par une intention, sinon toujours actuelle, ce qui n'est ni requis, ni possible, du moins habituelle et renouvelée de temps en temps. Ce que

1. II Cor. v, 3.
2. Apoc. xv, 16.
3. Ibid. xiv, 13.
4. Jean ix, 4.
5. Sollicitudine non pigri. Rom. xii, 11.

je vous rappelle ici est d'une suprême importance. Sans cette double condition de l'état de grâce et de l'intention droite, tout ce que vous faites avorte quant à la fin dernière. Ce n'est plus un point dans votre canevas ; c'est une lacune dans la broderie ; c'est souvent un trou dans l'étoffe. Ce n'est plus un acte qui monte ; c'est un acte qui tombe par terre et qui y reste comme une feuille morte que le vent emportera ou qui s'en ira en poussière. Savez-vous à quoi ressemble une action faite hors de l'état de grâce ? à un pli de lettre où l'on n'aurait inséré qu'une feuille de papier blanc. Je vous le demande, à qui va une telle lettre ? Que signifie-t-elle ? De quoi sert-elle ? Que si l'action faite, il est vrai, en état de grâce, n'est aucunement dirigée vers Dieu par l'intention, à quoi est-elle semblable ? à une lettre qu'on a écrite sans doute, mais qu'on a laissée sans adresse. Une telle lettre n'arrive point à sa destination : quelle que soit sa valeur intrinsèque, elle n'amène aucun résultat, et son auteur a perdu son temps et sa peine. « Je vous rendrai « l'hommage et vous glorifierai, ô mon Dieu », dit David ; mais comment ? « par la direction de mon cœur » [1]. Faites donc chrétiennement tous vos actes, et surtout les plus ordinaires, qui sont les plus fréquents et forment le fond commun de toute vie humaine. Le Saint-Esprit l'a dit : « sois excellent dans toutes tes œuvres » [2]. Par cela seul qu'elle est une occasion de vertu, un élément de progrès, et, moyennant la grâce, un principe de béatitude, chaque action qui se présente à faire est une part de ce don exquis dont l'Écriture vous recommande « de ne laisser point « échapper une parcelle » [3]. Agissez sous l'œil de Dieu, pour lui obéir, pour lui plaire : vous souvenant de la manière toute sainte dont Jésus-Christ a fait ce que vous faites ; car

1. Psaum. CXVIII, 7.
2. Eccli. XXXIII, 23.
3. Ibid. XIV, 14.

hormis le péché et ce qui eût été indigne de lui, tout ce que les hommes font ici-bas, il a daigné le faire. Ne soyez qu'à la chose présente, vous défendant de l'empressement, de l'agitation et du trouble. Que tout se fasse en son temps, avec ordre, précision, conscience, avec ferveur de cœur et énergie de volonté : non par entraînement, ni par passion ; non par caprice, ni par routine ; mais par raison, avec foi, avec joie, même quand vous agissez avec ennui, avec dégoût : ce qui ne peut manquer d'arriver dans une vie comme la nôtre. Agissez enfin comme accomplissant la sainte, l'adorable, la tout aimable volonté de Dieu. Cela vous rendra facile de mettre en tout beaucoup d'amour ; ce qui importe plus que tout le reste, puisque de là surtout dépend le prix de nos actions. Oh ! la belle pièce de tapisserie, le beau morceau de broderie que deviendra ainsi chacune de vos journées ; et le vêtement protecteur, le vêtement solide et splendide, que vous vous préparerez pour le jour où votre âme sortira de ce monde ! « Elle a fait pour « se vêtir des tapisseries et des broderies. »

II. Mais entrevoyez-vous à présent ce que le Saint-Esprit a voulu dire dans la seconde moitié du verset que nous expliquons ; et comment ce vêtement façonné petit à petit, minute à minute, point à point, moyennant un travail qui semblait misérable, qu'on trouvait souvent monotone, fatigant, fastidieux, devient cependant à la fin un vêtement sacré, un vêtement simple et uni, un vêtement virginal, royal, sacerdotal ; et comment dès lors il est vrai que celle qui l'a confectionné est vêtue de lin et de pourpre : « Le lin et la pourpre forment son vêtement » ?

Le lin ici, la robe blanche de lin, c'est la grâce ; et la pourpre, le manteau royal, c'est la gloire. Le lin, c'est ce qui commence de payer ici-bas nos vertus ; la pourpre, c'est ce qu'elles méritent pour le ciel.

C'est une doctrine de foi que chaque action pleinement chrétienne augmente en nous la grâce sanctifiante, c'est-à-dire cette vie surnaturelle que le baptême inaugure en nous : vie qui est une splendeur, une pureté, une beauté, une dignité incomparables ; vie qui nous assortit à Dieu et nous rend radicalement capables d'une union consommée avec lui, en nous rendant d'abord conformes à Jésus-Christ, exemplaire des prédestinés, forme de toute justice, fils de toutes les complaisances du Père et héritier de sa divinité. C'est là, encore une fois, la robe très-simple, très-unie, très-blanche dont toute âme chrétienne est revêtue Nous le voyons clairement dans ce passage de l'Apocalypse où saint Jean, contemplant en esprit le règne du Dieu tout-puissant, et ces noces de l'agneau qui sont comme la substance de la fête éternelle, dit que l'Épouse « s'est préparée à cette union; « et qu'il lui a été donné, à cet effet, de se revêtir d'une « robe de lin toute resplendissante de blancheur ». Et il ajoute, expliquant dogmatiquement ce symbole : « or, la « robe blanche, ce sont les justices », c'est-à-dire, la grâce, les bonnes œuvres et les mérites « des saints » [1].

Quoique cette robe enveloppe toute âme en état de grâce, on ne la voit ni avec les yeux du corps ni même avec les yeux naturels de l'esprit. C'est un secret, c'est un mystère. « Ce que nous serons », écrit saint Jean, et ce que nous sommes déjà en principe, « n'apparaît point encore ». Comme Jésus dans l'Eucharistie, comme le Saint-Esprit dans l'Église, comme la providence de Dieu dans les événements qui sortent du jeu des libertés créées, comme toutes les réalités surnaturelles enfin, cela est présentement caché ; mais ce n'en est que plus réel, et « quand le Christ appa- « raîtra », tout ce qui est de lui et à lui et en lui, « appa- « raîtra » à tous, et deviendra l'évidence même [2].

1. Apoc. XIX, 8.
2. I Jean. III, 2.

Or, cette robe invisible, cette divine tunique de la grâce, chaque point de tapisserie ou de broderie que vous formez, chaque bonne œuvre que vous faites, la rend plus blanche encore, plus belle, plus précieuse et plus lumineuse. Il est écrit de Jésus au Thabor que peu à peu « ses vêtements « devinrent blancs comme la neige, et son visage radieux « comme le soleil » [1]. A l'œil de Dieu, à l'œil illuminé des anges, toute âme qui agit chrétiennement va, par le fait même de ses actes, se transfigurant ainsi d'heure en heure. Le Sage en témoigne quand il écrit : « Le sentier des jus- « tes » (entendez leur progrès dans la voie qui conduit à Dieu) « le sentier des justes est semblable à l'aurore dont « la clarté va sans cesse grandissant jusqu'à la plénitude du « jour » [2]. Et saint Paul, faisant écho à cette parole antique, mais un écho qui la dépasse en éclat et en majesté : « Nous tous, dit-il, qui voyons le Seigneur à face décou- « verte » (il parle de la révélation faite à la foi par l'Évangile, et, dès lors, de l'état où sont tous les croyants), « nous « tous, nous sommes successivement transformés en une « image unique », qui est celle du Christ ; « et nous mar- « chons de clarté en clarté, comme poussés par l'Esprit de « Dieu » [3]. Quelles doctrines ! Quels horizons ! Quelles certitudes ! Quelle vie ! C'est notre vie et ce sont nos doctrines.

Le vêtement de la femme forte est une robe de lin ; son vêtement, c'est aussi la pourpre : d'abord le lin, la pourpre ensuite. La grâce n'est autre chose que la semence de la gloire, elle contient donc cette gloire en germe et en substance. Aussi tandis que, en sanctifiant successivement vos actes, vous augmentez presque d'instant en instant la blancheur de votre robe intérieure, Dieu, dans le ciel, vous prépare un manteau

1. Matth. XVII, 2.
2. Prov. IV, 18.
3. II Cor. III, 18.

de pourpre de plus en plus éclatant et glorieux ; l'un de ces manteaux de rois dont sont ornés ces princes de la cour céleste que saint Jean nous montre prosternés devant le trône de l'Agneau, et qui lui disent : « Par votre mort vous nous avez « rachetés pour Dieu, nous qui appartenions à tant de tribus, « de langues et de nations différentes ; et vous nous avez, « pour notre Dieu, et en son nom, et pour sa gloire, cons- « titués rois et prêtres ; et nous régnerons en effet sur la « terre » [1]. Saint Paul enseigne formellement cette réponse que le ciel fait sans cesse à la terre, et ce contre-coup éternel de chacun des pas que nous faisons dans le temps : « Il est « vrai, écrit-il, notre homme extérieur va toujours progres- « sant dans cette corruption » dont la mort est le dernier terme ; « mais aussi notre homme intérieur va se renouve- « lant de jour en jour : car cette tribulation présente qui « nous est un fardeau, fardeau léger et passager, produit « pour nous, dans la sublimité des cieux, un poids de gloire « qui dépasse toute mesure et persiste éternellement » [2].

Mais si c'est là le fond secret des choses et la portée de chacun des instants de notre humble existence, comment s'occuper et se soucier d'autre chose ici-bas que de servir Dieu et de gagner son bienheureux royaume, en se renonçant soi-même, en portant sa croix chaque jour, et en suivant Jésus pas à pas [3] ? « Enfants des hommes, s'é- « criait le Psalmiste, jusqu'à quand aurez-vous le cœur « appesanti ? Pourquoi donc aimez-vous la vanité et « vous attachez-vous au mensonge [4] ? » Oui, pourquoi ces niaiseries, ces rêveries, ces soins futiles, ces œuvres sans but, ces puérilités, ces folies ? Pourquoi ces heures perdues, cette vie dissipée, ces trésors divins méprisés ?

1. Apoc. v, 9, 10.
2. II Cor. iv, 17.
3. Matth. xvi, 24.
4. Psaum. iv, 3.

Mères chrétiennes, vous ne serez point, vous n'êtes point des filles des hommes, mais bien de vraies filles de Dieu. Vous imiterez la femme forte : vous opérerez votre salut, vous travaillerez selon la foi, vous travaillerez comme ayant l'espérance , vous travaillerez dans l'amour et pour l'amour et par amour ; et, le jour des justices venu, vous verrez si celui en qui vous aurez cru, celui en qui vous aurez espéré, celui que vous aurez aimé, écouté et servi est fidèle ; vous verrez si, pour avoir été vous-mêmes fidèles en de petites choses, pour vous être constamment, courageusement, patiemment appliquées à votre humble labeur journalier, vous vous trouverez divinement établies sur des choses grandes et magnifiques [1]. « Elle s'était fait dans « le temps un vêtement de tapisserie et de broderie ; et la « voilà pour l'éternité vêtue de lin et de pourpre ».

1. Matth. xxv, 21.

SEIZIÈME CONFÉRENCE

DES GRAVES ET NOMBREUX DEVOIRS DE L'ÉPOUSE A L'ÉGARD DE L'ÉPOUX CONSIDÉRÉ COMME HOMME PUBLIC, ET DE LA PRÉCIEUSE INFLUENCE QU'EN ACCOMPLISSANT CES DEVOIRS ELLE EXERCE INDIRECTEMENT SUR LA SOCIÉTÉ.

Nobilis in portis vir ejus quando sederit cum senatoribus terræ.

Son mari sera illustre dans les lieux où se rend la justice, quand il siégera parmi les anciens de son pays.

PROV. XXXI, 23.

La femme forte n'est point seule. Si elle l'était, elle n'aurait point cette force qui la caractérise. Si elle l'était, le Saint-Esprit ne la louerait pas tant : car lui-même a dicté cette sentence qui est tout ensemble un avertissement sévère, une plainte compatissante et un anathème terrible : « Malheur à l'isolé [1] ! » Mais, je le répète, cette femme n'est pas seule.

La parabole que nous vous exposons s'entend des vier-

1. Eccle. IV, 10.

ges aussi bien que des femmes mariées. Je vous l'ai dit, dans son sens le plus élevé elle regarde Marie, qui, étant à la fois vierge et mère, est le modèle de toutes les femmes, quel que soit leur état. Tant d'éloges variés que Dieu accumule en cette page ne vont qu'à nous entr'ouvrir le trésor des vertus, des beautés et des grâces de cette créature incomparable. Les vierges qui, l'imitant plus parfaitement, forment la tête de son escorte [1], et « suivent l'agneau par- « tout où il va » [2], les vierges ont donc ici leur exemplaire et vraiment leur histoire. Leurs saintes mœurs y sont racontées ; et toutes ces louanges que Dieu fait d'elles ne sont que les prémices de la magnifique gloire qu'il leur réserve en paradis. Mais elles non plus ne sont pas seules : leur époux, c'est le Christ ; et depuis ce second verset où il est dit que « le cœur de l'époux se repose avec confiance « sur son épouse », jusqu'à celui-ci où cet Époux divin nous est montré dans son illustration extérieure et l'exercice de sa vie publique, il s'agit toujours de Jésus que les Vierges ont « choisi entre mille » [3], parce que lui-même, les aimant d'un amour de prédilection, les a le premier choisies entre cent mille [4].

Au reste, j'ai trop pris soin de vous le faire entendre pour que vous ayez pu l'oublier : vous non plus, femmes mariées, vous non plus, mères chrétiennes, n'êtes point déshéritées de cette union divine. Dès que vous avez la foi, dès surtout que vous êtes vivifiées par la grâce, le Verbe incarné Jésus est votre époux ; et pour n'atteindre point, quant à ce qui est de l'état, au degré d'union et d'intimité avec Jésus qui est le partage des vierges, cependant vous lui êtes unies, plus unies, sans comparaison, qu'à votre époux terrestre.

1. Psaum. XLIV, 15.
2. Apocal. XLIV, 4.
3. Cant. V, 10.
4. Jean XV, 16.

Dans cet ordre et en ce sens le texte d'aujourd'hui vous rappelle que ce virginal et trois fois saint époux des âmes, si noble par sa naissance qu'il est la noblesse même, mais si humilié dans sa vie mortelle à cause de nos péchés, et volontairement réduit à être « l'opprobre des hommes [1] », apparaîtra glorieux au jour marqué, et que toute chair le verra dans sa splendeur native et dans sa majesté, quand siégeant au milieu des aînés, des plus graves, des plus dignes, des plus beaux de la création, c'est-à-dire des anges et des saints, il viendra juger l'univers et rendre à chacun selon ses œuvres [2]. « La noblesse de son « époux sera déclarée aux lieux où se rend la justice, quand « il siégera parmi les anciens de son pays. »

Mais au-dessous de cet enseignement, qui, pour toute âme aimant le Christ, est la source d'une consolation sans pareille, comme aussi d'une force, d'un courage, d'une patience invincibles, ce verset nous fournit le thème d'une instruction trop importante pour que nous puissions omettre de vous la proposer. Pour vous toutes qui êtes mariées, il s'agit ici de vos maris. Cet époux qui est noble et dont l'illustration éclate aux lieux où se rend la justice, c'est aussi, quel qu'il soit d'ailleurs, le compagnon de votre vie, l'appui, le guide, le chef de votre famille, et d'abord votre chef à vous. Vous ne pouvez être surprises que, parmi tant de relations où la femme forte est engagée et de fonctions dont elle s'acquitte, l'amour qu'elle porte à son mari, le dévouement dont elle l'entoure, les soins qu'elle lui prodigue, les services qu'elle lui rend, aient leur place et soient célébrés.

Que veut donc dire ici l'Esprit-Saint? Quelle est cette illustration, ou, pour traduire plus littéralement, cette

1. Lament. III, 30.
2. Apoc. XXII, 12. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui et principibus ejus. Isaï. III, 14.

noblesse de l'époux? Quels sont ces lieux publics, *ces portes*, ces tribunaux où cette noblesse éclate? Quelle est cette assemblée d'*anciens*, quel est ce *sénat* vénérable où l'époux a sa place régulière et son siége marqué? De plus, en quoi tout cela concerne-t-il l'épouse? Quelle est la part qui lui en revient? Quel devoir y peut-elle remplir? Quelle influence y doit-elle exercer?

I. Une chose paraît d'abord, et elle a frappé tous les commentateurs : c'est que la vie humaine ayant deux faces distinctes, dont chacune correspond à un besoin essentiel : une face intime et domestique, qui répond aux nécessités premières de l'existence en même temps qu'à la conservation et au bon état de la famille ; puis une face extérieure et publique, qui se réfère aux nécessités générales et au bon ordre de la société, ce second côté de la vie est la part exclusive de l'homme et partant du mari ; tandis que le premier côté reste le lot spécial de la femme. Or, qui ne voit que de la manière dont cette femme comprend et accomplit la tâche qui lui incombe, dépend, pour une grande part, la manière dont le mari s'acquitte de la sienne ? Non, vous toutes qui vivez dans le saint état du mariage, vous ne savez point assez d'ordinaire, vous ne considérez point surtout suffisamment la réalité et la gravité de cette corrélation morale. Vous ne calculez pas le dommage que vous vous exposez toujours à causer et que vous causez en effet trop souvent, quand, par négligence, insouciance ou paresse, soit même par je ne sais quel mépris dont la source est l'orgueil, mais que peuvent produire aussi des lectures romanesques, ou certaines habitudes de rêverie aussi funestes que ces lectures, vous omettez ces nobles et indispensables devoirs qu'on appelle plus spécialement *domestiques*. Et vous ne vous rendez pas compte non plus de l'étendue et de la valeur du service

que vous rendez à vos maris, à votre famille, à vous-mêmes, quand, dans cet ordre de vos obligations, vous suivez invariablement et coûte que coûte les injonctions de la conscience chrétienne.

A aucun titre je ne puis vous permettre d'alléguer que de telles occupations sont basses, grossières, avilissantes, en somme indignes de vous. D'abord, et ce n'est là rien de moins qu'une doctrine de foi, tout ce qu'on fait en état de grâce, fût-ce de manger, de boire et de dormir, est digne de Dieu et peut être agréé par lui. Nous vous l'avons déjà plus qu'insinué, mais vous l'avez pu lire en saint Paul : « Que vous mangiez, dit-il, que vous buviez, ou que vous « fassiez quelque autre chose, faites tout *pour la gloire de* « *Dieu* [1] ». Ce qui glorifie Dieu, vous ne soutiendrez pas que cela vous abaisse et vous déshonore. Mais je ne veux même examiner que par rapport à l'ordre temporel et humain les conséquences de votre fidélité ou de votre infidélité en cette matière. Vous dirai-je avant tout une chose ? C'est que la sérieuse affection de vos maris pour vous dépend très-principalement de l'estime qu'ils font de vous ; et que cette estime elle-même dépend, pour une bonne part, de l'exactitude, de l'abnégation, de la constance qu'ils vous verront mettre chaque jour dans l'accomplissement des devoirs dont nous parlons et qui les touchent si fort.

Vous avez parfois le sentiment, sinon l'évidence, que l'affection de vos maris pour vous diminue. Lorsque, sous l'empire de cette peine, vous vous interrogez vous-mêmes, et repassez vos voies pour deviner d'où cela peut venir, il vous semble, et sans doute à bon droit, qu'il n'y a ni déchet dans votre piété, ni changement dans votre volonté radicale d'être une femme vertueuse et chrétienne, ni décroissance aucune dans votre affection conjugale. Vous

1. I Cor. x, 31.

sentez néanmoins que celle qu'on vous donnait jusqu'ici en échange est moins vive. Pourquoi ? Hélas ! ce mal peut avoir bien des causes qui ne vous sont nullement attribuables ; je les tais et les dois taire. Mais regardant ce qui peut vous concerner en de semblables conjonctures, je suis forcé de vous dire que ni une piété sincère, ni une fidélité parfaite, ni même une vraie tendresse ne suffisent à vous conserver dans son intégrité ce bien sans prix que vous craignez, à juste titre, de vous voir échapper. Oui, vous êtes très-exactes à remplir vos devoirs religieux : votre mari le sait ; il y trouve trop sa joie s'il est chrétien, et sa sûreté s'il ne l'est point, pour ne l'approuver pas de toute son âme et ne pas vous en savoir gré. Quand il rentre au logis, vous lui êtes avenante et souriante ; vous ne lui ménagez jamais les caresses ; il ne le constate pas sans émotion, sans gratitude et sans plaisir. Mais si en même temps qu'il vous retrouve aimable et cordialement aimante, il ne trouve pas dans sa maison les preuves et les fruits de votre industrieuse sollicitude, et, par exemple, un appartement en bon ordre, des vêtements vérifiés et en bon état, des enfants bien tenus, des comptes en règle, des repas bien commandés et convenablement apprêtés, des services bien organisés et des serviteurs bien formés, il en sera certainement et très-justement contristé. Qu'il vous le dise ou non, vous baisserez dans son estime : il vous donnera moins de confiance ; et d'une confiance qui se retire à un cœur qui se refroidit, chez l'homme il n'y a pas loin. Croyez, ô femmes chrétiennes, que c'est là une question capitale dans la bonne entente des époux et dans la constante fermeté de leur affection réciproque. Votre mari a un cœur, mais il a une raison aussi : celle-ci a des besoins autant, pour ne pas dire plus encore que celui-là. Si les uns sont plus vifs, les autres sont plus profonds peut-être, et se font sentir plus longtemps. La femme qui, selon l'Écriture, fait les délices de son mari, ce n'est pas la

femme gracieuse et affectueuse, quoique évidemment la grâce et l'affection n'y nuisent point ; c'est la femme active, attentive et soigneuse [1]. Tenez donc pour certain que le meilleur secret pour garder et vous attacher de plus en plus le cœur de votre époux, c'est de toujours mériter que sa raison vous approuve.

Il y a plus : c'est que si, par malheur, cette négligence de vos devoirs domestiques prend certaines proportions, et surtout persévère, par le seul fait des inconvénients ou même des désordres qui peuvent à tout instant en résulter dans sa maison, votre mari perdra comme infailliblement une partie de la liberté d'esprit qui lui est indispensable pour sa vie extérieure. Quelle que soit d'ailleurs sa profession, il y portera nécessairement les préoccupations de son ménage ; et les hommes sont ainsi faits, que, supportant assez malaisément ces sortes de fardeaux, ils ne sont guère faciles à pardonner les fautes qui les amènent. Qu'ils supportent difficilement de telles charges, après tout c'est leur droit, car à coup sûr Dieu ne les leur veut point ; et si je conviens volontiers que leur devoir est de pardonner ces fautes, à tout le moins peuvent-ils ou plutôt doivent-ils ne les remettre qu'aux conditions où Dieu même les remet, c'est-à-dire moyennant le repentir et un ferme propos dont la sincérité se traduise par l'amendement de la conduite.

J'ajoute que, par sa profession, quelle qu'en soit l'importance ou même la nature, le mari touche au public et s'entremêle dans plusieurs affaires qui ne lui sont pas personnelles, et où il assume dès lors de lourdes responsabilités. Or, comment la femme ne répondra-t-elle pas pour sa part, au jugement de Dieu, du trouble que, de son chef, elle a apporté dans l'esprit du mari, des ombres qu'elle a jetées dans une âme qui avait besoin de demeurer limpide, et des

1. Gratia mulieris sedulæ delectabit virum. Eccli. xxvi, 16.

fâcheux effets qu'ont produits ce trouble et ces ombres ? Que d'intérêts négligés, que d'étourderies commises, que de conseils mal donnés, que de causes compromises ou perdues par suite de l'ennui et de l'inquiétude où vivait forcément l'époux, grâce à l'incurie chronique de l'épouse !

Vous arriveriez pareillement à ce funeste résultat, si même étant exactes à gouverner votre maison, vous vous laissiez aller à l'égard de votre mari à des exigences indiscrètes, et, par exemple, si vous étiez assez faibles (il faut dire égoïstes), pour ne respecter point un temps qu'il se réserve et dont vous savez bien qu'il a besoin. C'est agir contre l'esprit de grâce et même contre la saine raison, que de prétendre confisquer pour soi, je dis pour sa consolation et son amusement, des heures que les devoirs d'état réclament. La femme est imprudente, et de plus très-coupable, qui, de quelque manière que ce soit, s'efforce d'affaiblir dans son mari le sentiment, la religion, la pratique du devoir ; qui, voyant qu'il la quitte et quitte tout pour s'y employer, cherche à le retenir, à le retarder du moins, par des larmes, des plaintes, des reproches ou même des tendresses. Beaucoup de femmes, de jeunes femmes surtout, ont à considérer leur âme devant Dieu, et peut-être à mieux régler sur ce point leurs dispositions et leurs actes. La conscience de votre époux doit vous être sacrée ; et s'il arrive que vous le voyiez lui-même tenté à ce sujet du devoir, si surtout vous sentez qu'il faiblit, votre devoir à vous est d'être en ceci son ange gardien visible, c'est-à-dire de l'avertir, de l'exhorter et de l'encourager.

Il faut que son honorabilité vous soit chère, et que vous attachiez plus de prix au bon renom que conquiert sa vertu qu'au gain que lui vaut son travail. Ce bon renom dépend en grande partie de ses actes publics : souciez-vous donc de ces actes, et ne craignez jamais de sacrifier vos joies, même les plus légitimes, à l'œuvre sérieuse de sa vie, qui est le

fondement, sinon de sa gloire (la gloire est une destinée plus que rare ici-bas), du moins de la considération dont, pour lui, pour vous, pour toute sa famille, il a le droit et sans doute le désir de jouir. « Son mari sera illustre dans « les lieux où se rend la justice, quand il siégera parmi les « plus anciens de son pays. »

Et, à ce propos, laissez-moi vous donner un conseil. En gardant comme il est nécessaire, la mesure que la vérité et l'humilité vous imposent, ne parlez jamais de vos maris qu'en termes favorables et surtout respectueux : je le dis pour les rencontres où vous parlez d'eux aux étrangers; je ne le dis pas moins, quoique avec les nuances convenables, pour les cas où vous parlez d'eux à vos amis, aux divers membres de votre famille, et particulièrement à vos enfants. Prenez soin de mettre en avant les vertus de votre époux ; montrez ses bonnes qualités, faites valoir ses mérites; et comme inévitablement il a quelques défauts, sans tomber dans cet excès ridicule et imprudent de vouloir tout défendre, justifier et surtout exalter, efforcez-vous, en charité, de les dissimuler. Vous êtes généralement adroites à ces sortes de dissimulations dès que votre personne est en cause : souvenez-vous que la règle est d'aimer, et par conséquent de traiter votre prochain comme vous-même, et sans doute d'abord votre mari qui, de tous vos prochains, est assurément le plus proche.

Ayant ce pieux souci de la réputation de votre époux, emploierez-vous votre influence à le pousser dans telle ou telle carrière ? Aurez-vous pour lui de l'ambition, et vous efforcerez-vous d'exciter la sienne ? Il n'y a pas de règle absolue à établir ici. On doit regarder toutes choses à la lumière de l'Évangile et s'inspirer de son esprit. Nul n'a le droit de blâmer une femme qui ayant l'évidence (et elle peut l'avoir plus que personne) de la valeur intellectuelle et morale de son mari, l'engage à ne point enfouir ce talent

dans un suaire, et à ne pas tenir caché sous le boisseau une lampe que Dieu a allumée, et certainement pour sa gloire. Si même, avec la noble intention de procurer l'illustration de sa propre famille, ou un bien réel à son pays, elle usait de son crédit personnel pour procurer à son époux quelque charge considérable, nous ne pourrions que l'en louer. Rien dans la religion la plus sévère, ni dans la piété la plus haute ne s'oppose à de pareilles démarches. L'humilité ne consiste point à s'aveugler sur les dons de Dieu, mais à les faire tourner à son service et à lui en renvoyer sincèrement toute la gloire. C'est infidélité et lâcheté, et non humilité, que de laisser en friche les terrains que Dieu ensemence, et il n'est pas bon aux chrétiens d'oublier que la magnanimité est aussi une vertu. Donc vous pouvez, et parfois vous devez animer vos maris à ne point redouter les charges, si d'ailleurs, sans illusion et sans passion, vous croyez qu'ils en sont capables et dignes. Ceci s'applique naturellement à vos enfants comme à leur père. Et si vous réussissez dans votre généreuse entreprise, si vous avez un jour ce bonheur de voir que, dans ce haut rang où, grâce à vous, votre mari ou vos fils sont parvenus, ils sont publiquement honorés, et se font un nom parmi les sages, les puissants, les illustres, vous pouvez très-légitimement en jouir comme d'un triomphe. A la seule condition d'en rendre grâces à Dieu et de tout rapporter à son honneur, vous resterez dans l'ordre, et, comme pour la femme forte, ce lustre de vos proches rejaillira sur vous et deviendra un titre à ce que Dieu même vous célèbre. « Son mari sera illustre « dans les lieux où se rend la justice, quand il siégera « parmi les plus anciens de son pays. »

II. Mais j'ai à vous entretenir, en finissant, de devoirs plus relevés encore et, à certains égards, plus importants. Mon texte me le commande. Je m'adresse ici à la majorité

de ce pieux auditoire. Vos maris sont la classe instruite, riche, influente ou même dirigeante. Ils sont ce que les Latins appelaient les *Noti*, ceux qu'on connaît, ceux qu'on regarde et sur qui l'on se modèle. Saint Pierre dit des pasteurs des âmes qu'ils sont « la forme du troupeau » [1]. Proportion gardée, cela est vrai de tous les *notables*. Le peuple ne vit que d'autorité, d'enseignement, d'exemple, d'influence. D'où est venu chez nous le peuple révolutionnaire ? De l'aristocratie pécheresse, puis corrompue, puis impie. Telle aristocratie, telle bourgeoisie; telle bourgeoisie, tel peuple. Cette assimilation ne se fait pas en un jour, mais elle se fait fatalement. Si le ciel visible, trahissant son mandat, n'éclairait plus la terre, la terre redeviendrait ce qu'elle était avant sa formation, c'est-à-dire chaos et ténèbres [2]. La lumière vient d'en haut, non d'en bas. Dieu a fait de la *hiérarchie* la loi vitale du monde. Si l'action hiérarchique s'arrête, tout s'arrête. Si les ordres supérieurs ne communiquent plus aux inférieurs ce que Dieu veut qu'ils leur transmettent, l'inanition faisant mourir ceux-ci, la prévarication fait mourir ceux-là.

Sans doute, il y a le clergé : le clergé est la grande élite et le premier « ministre de Dieu pour le bien [3] ». Placé, par son ordination, très au-dessus du peuple, il est par sa fonction le premier serviteur du peuple, toujours prêt, comme Jésus, à lui laver les pieds [4], justement parce qu'il est mis par Dieu à sa tête. Mais le clergé ne suffit point, et moins que jamais aujourd'hui, à faire la tâche sociale. D'abord on le récuse; et là même où on ne le chasse pas, on l'écarte, le déclarant incompétent. Mais, supposé qu'on acceptât ses principes, qui ne sont autre chose que les pensées et les vouloirs éternels de Dieu sur le monde;

1. I Pierr. v, 5.
2. Gen. i, 2. — 3. Rom. xiii, 4. — 4. Jean x ii, 5.

supposé même qu'on eût recours à ses conseils et qu'on réclamât son action, il ne suffirait pas davantage à cette œuvre. De même que, dans la famille, il ne peut que fort peu de chose sans le concours de la famille ; de même et à plus forte raison, il ne peut rien ou presque rien dans l'État sans le concours de l'Etat. Il faut que l'aristocratie sociale s'unisse à lui, et lui vienne en aide. Je parle d'aristocratie : je l'entends dans son sens le plus large, et telle qu'elle existe de nos jours, telle qu'elle existera toujours forcément, tant qu'il y aura au monde une société. Qu'elle soit fondée sur l'antiquité de la race, sur la splendeur du nom, sur l'héritage, ou bien sur l'éclat des services rendus, sur les aptitudes reconnues ou même sur la richesse acquise, peu importe. Tout ce qui vaut, d'où qu'il sorte d'ailleurs, se distingue, s'élève, et entre dès lors, à un titre ou à un autre, dans cette élite, dans ce clergé social, dans cette catégorie des *meilleurs* qui, selon la signification même du mot, constitue l'aristocratie d'une nation.

Je ne crains pas de le dire, le salut de la France, de l'Europe et de la société humaine tout entière est dans cette alliance sincère et cette communauté d'action de l'aristocratie divine du clergé et des aristocraties humaines [1]. Oui ! soyez-en bien sûres, si, dans la mesure de leur notabilité, qui commence déjà leur noblesse, les maris de toutes les femmes chrétiennes comprennent enfin leur devoir ; s'ils se rendent compte que leur obligation, plus encore que leur intérêt, est de s'unir d'esprit, de cœur et de conduite à cette suprême et toujours vivante et partout présente assemblée du Pape et des évêques qui est l'Église enseignante et le sénat de Dieu, (assemblée que le Christ préside et dirige

1. Nul, de nos jours, n'a mieux mis cette vérité en lumière que le philosophe chrétien Blanc de Saint Bonnet ; spécialement dans ses beaux livres : *De la Restauration de la société Française*, et *De la Légitimité*.

invisiblement, étant « avec elle tous les jours jusqu'à la « consommation des siècles [1]) » ; si dans leur vie publique comme dans leur vie privée, ils s'inspirent constamment des principes chrétiens et règlent tout selon l'Évangile, alors non-seulement vous les verrez grands et honorés devant Dieu et devant les hommes, mais vous verrez, grâce à eux, les peuples éclairés, délivrés, pacifiés ; les patries ressusciter et fleurir, et toute la pauvre société humaine, si ébranlée, si malade, à demi agonisante, reprendre glorieusement le cours de ses destinées.

Or, ici, vous pouvez beaucoup, et par là même vous avez de grands devoirs. Si le *forum* est à vos maris, le foyer reste votre domaine. Soyez-y à ce point chrétiennes, que, dans la vertu de Dieu, vous deveniez à vos maris des conseillères utiles et des inspiratrices toujours écoutées. Numa qui, le premier, donna des lois à Rome, essaya de faire croire au peuple qu'une nymphe, qu'il nommait Égérie, lui avait dicté toute cette législation. Faites de cette fable une vérité : soyez, méritez d'être toujours les Égéries de vos époux [2]. Dieu vous a placées à la source et vous en a confié le soin ; le fleuve qui en sort ira baigner des terres lointaines que votre pied ne foulera jamais ; mais l'honneur vous revient de veiller à ce que ses eaux restent toujours limpides. Vos maris, pour une part, forment l'esprit public ; tâchez de former chrétiennement leur esprit. Peut-être sont-ils de ceux qui concourent à faire les lois ; efforcez-vous de faire leurs mœurs ; et vous ferez leurs mœurs en

1. Matth. XXVIII, 20.

2. « Les hommes qui se distinguent par leurs talents et leurs vertus doivent, pour la plupart, leur supériorité aux premiers enseignements de leur mère ou aux conseils de leur femme. Ils trouvent d'ailleurs dans l'approbation des femmes éminentes la plus haute récompense de leurs succès. » Le Play, *De la Réforme sociale en France*, T. I, ch. III, § 26. *La plus haute*, c'est trop dire ; mais la remarque est juste au fond, et la première observation n'est pas contestable.

avivant leur foi, leur piété, leur amour intelligent pour Jésus-Christ et leur dévouement à l'Église : vous êtes généralement mieux instruites qu'eux de la religion : vous les surpassez donc sur ce point. Cela ne fait aucunement que vous deveniez leur tête, mais c'est une raison de plus pour que vous restiez leur cœur [1].

Au fond, leur vraie noblesse est là, comme aussi leur vraie gloire : cette noblesse qui les fait *fils de Dieu ;* cette gloire qui consiste à le servir, en attendant de le voir et de le posséder. Si par la miséricorde de Dieu et la bénédiction de vos prières, de vos vertus, de votre sage et douce influence, vos maris sont pleinement, vaillamment, publiquement, socialement chrétiens, vous goûterez dès ce monde la joie promise à la femme forte ; vous verrez vos époux nobles, honorés, illustres au sein des assemblées ; et ce ne sera que l'aurore de cette splendeur divine qui les inondera, et vous aussi, au jour du jugement et dans toutes les éternités : « Son époux sera illustre dans les lieux où se rend la « justice, quand il siégera parmi les plus anciens de son « pays. »

1. Saint Grégoire de Nazianze, parlant de sa mère *Nonna*, dans l'oraison funèbre de son père, louait ainsi cette pieuse femme : « Cette épouse qu'il dut à la bonté divine, ne lui était pas seulement une aide (ce ne serait là ni une merveille ni un titre à l'admiration), mais encore un guide qui marchait fidèlement devant lui ; car tant par sa vie que par ses discours, elle le conduisait elle-même à ce qu'il y a de meilleur. Exacte à lui obéir en tout le reste, selon que le commandent les saintes lois du mariage, elle ne craignait point de l'instruire dans les matières de foi et de le former à la piété [1]. » Orat. XVIII. Funeb. in patr.

1. Son nom est inscrit au Martyrologe romain le 5 août.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE

DES REVERS ; DE LEUR UTILITÉ ET DE LA CONDUITE QUE TOUTE FEMME CHRÉTIENNE Y DOIT TENIR : D'OU L'ON PASSE A L'EXPLICATION SPIRITUELLE DE TROIS MOTS MYSTÉRIEUX QUI SE SUIVENT DANS CE VERSET ET MARQUENT TOUT LE PROGRÈS DU RÈGNE DE DIEU DANS LES AMES.

Sindonem fecit et vendidit, et cingulum tradidit Chananeo.

Elle a fait une pièce de toile et elle l'a vendue; elle a livré une ceinture aux marchands de Chanaan. PROV. XXXI, 24.

Entre le verset que nous commentions dans notre dernière conférence et celui que je viens de traduire avec l'intention de vous l'expliquer aujourd'hui, le contraste est frappant. Le premier nous montre la femme forte dans une position élevée, influente, opulente. Son mari en avait sans doute le bénéfice extérieur et l'éclat ; mais elle y avait contribué puissamment par ses vertus, son dévouement et ses sages conseils ; elle en demeurait le soutien caché, la gardienne prudente et fidèle. Son cœur était la source humaine de la séve qui, en s'épanouissant, rendait cette vie si florissante. Enfin, la part de mérite faite ici à chacun, il est clair

que la position était commune, l'honneur pareil et l'aisance partagée.

Or, voici que, sans transition aucune, cette même femme nous est montrée par l'Esprit-Saint fabriquant et vendant de la toile, façonnant des ceintures, peut-être même se dépouillant des siennes, et les livrant à qui peut et veut les acheter. « Elle a fait une pièce de toile et elle l'a vendue ; « elle a livré une ceinture aux marchands de Chanaan. »

Dieu nous donne là de graves leçons, et, comme presque toujours, des leçons qui intéressent notre double vie extérieure et intérieure, naturelle et surnaturelle.

I. D'abord, on le sait de reste sur la terre, le contraste qui existe entre ces deux versets si rapprochés ne se retrouve que trop souvent dans l'ordre des faits humains, et par suite dans notre histoire. Cela tient à ce qu'on appelle parfois les vicissitudes de la fortune, mais que l'on nomme plus justement l'instabilité naturelle des choses de ce monde, et, plus chrétiennement encore, l'ordre des desseins secrets de Dieu sur les âmes. Rappelez-vous ce qui est écrit dans les psaumes touchant « les vents, la grêle, la neige et les « tempêtes » : ce sont de purs instruments de Dieu, dit David ; ils n'agissent que dans sa dépendance et ne font qu'accomplir ses volontés toujours adorables [1]. Ainsi en va-t-il de tous les accidents de la vie. Ils ont sans doute des causes prochaines, immédiates, visibles : les unes qui semblent fatales, les autres qu'on pouvait éviter ; pour secondaires qu'elles soient, ces causes sont très-réelles ; mais elles n'agissent jamais et ne peuvent rien produire que sous le contrôle et par la vertu de la cause première et souveraine, c'est-à-dire de notre grand Dieu, hors de la volonté de qui

1. Psaum. CXLVIII, 8.

il ne se remue point une paille, et il ne tombe pas un seul de nos cheveux.

Il arrive donc parfois que, Dieu le permettant ou le voulant, une catastrophe survient et change brusquement tout l'état d'une famille. Personne n'est ici-bas à l'abri de ces coups, et il ne se passe point de jour où l'on n'ait plus ou moins à les craindre. Ce fut le sort de sainte Françoise Romaine, qui, par l'exil de son mari et la confiscation de ses biens, passa subitement de l'opulence à la pauvreté. Ce fut le sort de cette grande et admirable femme qu'on appelait dans le siècle Mme Acarie, et qui, depuis, fut si célèbre dans l'ordre du Carmel et dans l'Église entière sous le nom de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Elle avait un époux honoré, et six enfants dont l'aîné était encore fort jeune. Sans être absolument brillante, la position donnait l'aisance et rendait la vie douce. Arriva la disgrâce, et avec elle la ruine; mais une ruine telle, qu'un jour où la famille était à table, les huissiers vinrent saisir les plats qui servaient au repas, et jusqu'aux siéges sur lesquels on était assis pour le prendre [1].

Dans un temps comme le nôtre où rien ne tient dans les choses parce que hélas ! rien ne tient plus dans les âmes ; où, par suite, les révolutions, toujours menaçantes, se produisent si fréquemment et sont ordinairement si terribles, ces revers soudains sont plus que jamais à redouter. Aussi la plus vulgaire sagesse commande à tous de s'y attendre, et de se préparer d'avance à une vie très-différente de celle qu'on a menée et que l'on mène encore.

Daigne la bonté divine écarter de vous de tels désastres. Mais si pourtant le malheur fond quelque jour sur vous et sur les vôtres, que faire ? Imiter la femme forte et toutes

1. Boucher, Vie de la Bienh. Sœur Marie de l'Incarnation, Livre I.

celles qui déjà ont marché sur ses traces. A ceux qui déploraient sa ruine et cherchaient à la consoler, Mme Acarie répondait : « Quand on croit à la Providence, on n'est étonné d'aucun événement. J'ai de grandes grâces à rendre à Dieu de m'avoir détachée des biens temporels avant qu'on me les enlevât réellement » [1]. C'est l'esprit qui, en des conjonctures semblables, doit animer toute femme chrétienne. Il faut alors adorer les voies de Dieu, regarder tout aux clartés de la foi, tout juger d'après l'Évangile, se rappeler ses destinées dernières et le bonheur qui nous attend là-haut. Il faut se répéter que tout ce qui passe, passe vite, et que le ciel n'est jamais bien loin. Il faut surtout se remettre en mémoire et tenir assidûment sous les yeux de son cœur la sainte vie de Jésus sur la terre, sa pauvreté profonde et constante, son labeur courageux, ses états humbles et humiliés, sa Passion enfin, et tout son sacrifice.

Armé de ces souvenirs et des espérances qui s'y fondent, on doit se défendre de l'abattement, se raidir contre sa sensibilité naturelle, dominer sa douleur, prendre bravement son parti. On doit avec courage et tout de suite réduire l'état de la famille : prenant pour soi, autant qu'il est possible, la grosse part des privations, la grosse part aussi du travail. Car on doit travailler, s'ingénier à créer des ressources, utiliser les talents acquis, faire, s'il y a lieu, du commerce, et d'abord vendre son superflu. « Elle a tissé « une pièce de toile et l'a vendue ; elle a livré sa ceinture « au marchand ». Plus qu'en tout autre temps, d'ailleurs, il convient de s'exercer à garder la sainte joie de l'esprit, qui est le signe des meilleurs enfants de Dieu sur la terre, et qui, toujours très-méritoire, l'est surtout dans les jours mauvais. Elle y donne une grande gloire à Dieu, maintient toutes les forces de l'âme, simplifie toutes choses, allége les

1. Boucher. Ibid.

fardeaux, et encourage tous ceux avec qui on les porte. Rien n'aggrave tant les chagrins qu'un caractère chagrin, et ne complique davantage les situations difficiles.

Au reste, puisque la plupart d'entre vous ont des enfants dont l'éducation n'est point faite ou du moins achevée, montrez-leur quelquefois ces possibilités de l'avenir; habituez-y leur cœur, et formez-les, exercez-les à se passer dès maintenant de quelques-uns de ces biens qu'ils ont, il est vrai, sous la main, mais dont ils pourront être entièrement privés un jour. Élevez-les virilement; qu'ils fassent de bonne heure l'apprentissage de la vie austère. Théoriquement, pratiquement surtout, combattez en eux cet amour du bien-être qui, je vous l'ai déjà dit, devient chez nous une idolâtrie.

Le grand profit moral de ces adversités est la raison qui les explique. Telle âme qui se fût perdue dans les honneurs et l'abondance, se sauvera infailliblement par les disgrâces où la très-sage miséricorde de Dieu l'a fait tomber, elle et les siens. Telle autre qui, dans la vie facile que nous procure l'aisance, n'eût été qu'une âme très-médiocre, se développera dans le malheur jusqu'à pratiquer les vertus au degré héroïque. Que voulez-vous ? Si nous avons notre point de vue, Dieu aussi a le sien. Naturellement nous ne visons qu'au temps et à la terre ; Dieu vise au ciel et à l'éternité. Dans les conseils de sa douce providence tout est subordonné au grand dessein qu'il a conçu de nous rendre pour toujours et divinement heureux. Qui osera s'en plaindre, et surtout l'en blâmer ? Donc, s'il vous y réduit, « ven-« dez de la toile et des ceintures ». Si par là vous acquérez ne fût-ce qu'un degré de plus de ressemblance avec Jésus-Christ, tout va au mieux pour vous, et vous n'avez qu'à rendre grâces, comme le faisait Marie de l'Incarnation s'écriant au souvenir de ses grandes infortunes : « Oh ! quels temps ! quels jours heureux ! Qu'il faisait bon alors,

et qu'on trouve Dieu aisément en pareille circonstance ! Ce temps a été le plus heureux de ma vie [1] ».

Que si l'état où l'Esprit-Saint nous montre aujourd'hui la femme forte se trouve être le vôtre sans avoir été causé par des revers ; si, pour être née dans une condition humble, vous avez dû continuer d'y vivre, et y vivez encore à présent, prenez ici sujet d'être consolée, si tant est que vous en sentiez le besoin ; et, en tout cas, prenez-y sujet d'être fière. Certes, ce n'est point votre état social, ni l'emploi obligé de votre vie qui vous empêcheront d'être une femme forte : le contraire serait plus vrai. On dit communément : il n'y a pas de sot métier, mais seulement de sottes gens. Nous ne sommes pas moins fondés à dire : il n'y a pas de petit état, mais seulement de petites âmes. L'homme, ce ne sont point les pieds qui marchent, ni les mains qui travaillent, mais la volonté qui les meut, l'esprit qui les dirige, le cœur surtout qui inspire l'esprit et détermine la volonté. Là, dans ce centre qu'on nomme le cœur, est toute la vie morale. C'est de là, dit Jésus-Christ, que sortent les pensées, les paroles et les actes [2] ; c'est là qu'ils naissent et qu'ils se forment ; là qu'ils revêtent leur caractère et prennent leur valeur. C'est là, par suite, qu'est en nous tous la petitesse ou la grandeur, la noblesse ou la vulgarité, notre titre à l'estime ou au mépris des hommes, aux félicitations de Dieu ou à ses condamnations. La question pour nous tous, quel que soit notre état en ce monde, c'est d'être vraiment chrétiens, chrétiens de cœur, chrétiens par la vie ; et le christianisme n'est que « ce règne de Dieu qui est au dedans « de nous » [3]. Si donc il y en a quelques-unes parmi vous qui, comme Joseph, comme les apôtres, comme tant de saints, soient obligées de travailler pour vivre ; s'il y en a

1. Boucher. Ibid.
2. Matth. xv, 19.
3. Luc, xviii, 21.

qui fabriquent, qui tissent, qui achètent et revendent, que vaillantes dans leur travail, elles soient honnêtes dans leur négoce; qu'elles se montrent de tout point fidèles à la probité, à la loyauté, à la délicatesse chrétiennes; que, visant à un gain légitime, elles n'oublient jamais que la plus stricte justice est la règle de tous les contrats; et qu'autant l'Évangile nous prêche cette justice, et avec elle le désintéressement et l'esprit de pauvreté, autant il flétrit le vol, la fraude, la cupidité et l'avarice. Dieu qui leur demande cela n'exige point davantage : et du reste ce sont là des leçons dont, en toute position, il est bon de se souvenir, puisqu'il n'y en a aucune où l'on n'ait des intérêts à gérer ou à défendre, des affaires à régler, des conventions à proposer ou à souscrire.

Si ces règles sont observées, que l'humble femme dont nous parlons demeure donc paisible; qu'elle bénisse Dieu, et prenne hardiment place dans l'assemblée des saints. Elle marche dans le bon sentier; elle se crée chaque jour des relations plus intimes avec les justes de la terre et les élus du ciel ; elle s'appareille à l'aristocratie divine : car ce n'est pas avec les seuls marchands humains qu'elle traite et fait des échanges, c'est encore et surtout avec Dieu, qui, en retour des grâces qu'il lui donne, reçoit ses œuvres et ses vertus, les payant tout de suite par des surcroîts de grâce, en attendant les salaires infinis de là-haut. Faisant des profits pour ce monde, cette femme en fait de bien plus beaux pour l'autre ; et dans la foule des âmes demeurées obscures ici-bas, combien qui, parvenues à la patrie éternelle, surprendront et éblouiront des âmes, vertueuses et saintes sans doute (le ciel n'en admet pas d'autres), mais qui ayant vécu sur terre dans des positions plus enviées, source d'une existence plus commode, resteront à jamais confinées dans cette grande multitude qui forme le peuple, ou tout au plus, pour parler avec l'ingénieux Père Faber, la classe moyenne

et comme la bourgeoisie du paradis. « Elle a tissé une pièce « de toile, et l'a vendue ; elle a livré des ceintures aux « marchands de Chanaan ».

II. Mais, je vous l'ai dit, en pressant un peu le texte que nous méditons, on en peut faire sortir un enseignement plus relevé, et qui intéresse directement la vie de l'âme, le service spirituel de Dieu, enfin notre union de grâce avec lui.

Vous avez entendu, mais sans y faire probablement grande attention, ces trois mots que le Saint-Esprit emploie l'un après l'autre pour raconter l'histoire de la femme forte : *fecit, vendidit, tradidit* : « elle a fait, elle a vendu, elle a « livré ». On peut voir là la théorie entière et tout le progrès du saint amour.

Vous savez bien que la loi évangélique se résume dans la charité. Que de fois vous avez entendu citer dans les chaires ces paroles inspirées et infaillibles : « La plénitude « de la loi, c'est l'amour : qui aime a rempli toute la loi » [1]. Douce et sublime doctrine ! si digne de Dieu, si conforme aux vrais besoins de l'homme, quoiqu'elle implique pour lui tant de vertus !

Or, il est aisé de voir qu'il y a trois états et comme trois degrés de l'amour de Dieu dans les âmes. Le premier, c'est l'amour qui travaille ; le second, l'amour qui aspire ; le troisième, l'amour qui, laissant tout le reste et s'oubliant lui-même, ne s'occupe plus que de l'objet aimé. L'un est un amour d'activité et de zèle ; l'autre, un amour de désir et de recherche ; le dernier est cet amour si célébré dans la théologie mystique et dans l'histoire des saints, et que l'on nomme le pur amour. Si vous voulez demander à l'Évangile les types vivants de ce triple amour, vous trouverez le

1. Rom. XIII, 8, 10.

premier dans Marthe, sœur de Lazare ; le second dans Marie-Madeleine sœur de Marthe, et le troisième en Marie, la vierge unique, l'amante incomparable, la très-sainte et immaculée Mère de Dieu et des hommes.

A tel ou tel degré, ces trois amours vivent simultanément dans l'âme de la femme forte ; et peut-être qu'à présent vous commencez au moins d'entrevoir qu'ils sont cachés dans ces trois mots : *Fecit*, *vendidit*, *tradidit :* « elle a fait, elle « a vendu, elle a livré. »

Et d'abord « elle a fait », elle a opéré ; elle s'est mise au travail, s'y appliquant, y persistant, y consacrant les jours et même les nuits quand c'était nécessaire. L'amour ne saurait demeurer inactif ; car il n'y a pas de fécondité sans action, et l'amour ne supporte pas d'être stérile. L'amour est la première de toutes les forces ; il prétend s'employer. Ne s'exercer plus, ne se plus témoigner, ne communiquer rien, ne servir à rien, pour lui, c'est cesser de vivre. La nature nous suggère cette loi ; l'Évangile la déclare : « Si « vous m'aimez, dit Jésus-Christ, gardez mes commande- « ments » [1] ; réglez toute votre vie d'après mes prescriptions, ajustez tout votre être à la forme que je vous impose. Il ne suffit point de soupirer pieusement, de recourir à moi et d'invoquer mon nom en réclamant mon assistance. « Qui- « conque se borne à me dire : « Seigneur ! Seigneur ! n'en- « trera pas dans le royaume des cieux [2] ». Que faut-il donc ? Des œuvres. « Celui qui demeure en moi et moi en lui », dit le Maître (voilà l'état de grâce où la charité a sa racine), « celui-là porte beaucoup de fruit [3]. Je vous ai établis pour « que vous rapportiez du fruit, et du fruit qui demeure [4]. « Et tout arbre » qu'au dernier jour je trouverai « sans

1. Jean. XIV, 15.
2. Matth. VII, 21.
3. Jean. XV, 5.
4. Id. 16

« fruit, sera coupé et jeté au feu » [1]. En somme, écrit saint « Paul, la foi » qui sauve, la seule qui sauve, est celle « qui opère par la charité » [2].

Femmes chrétiennes, que votre amour pour Dieu se traduise donc par le travail. Si vous avez besoin ici d'un aiguillon, considérez ce que l'amour a le premier fait pour vous, l'amour infini, l'amour éternel, l'amour qui, étant sa propre vie, sa propre gloire, sa propre félicité, n'a besoin de rien ni de personne. Oui, regardez ce que Dieu a fait et continue de faire pour vous. J'ai trop bonne opinion de votre cœur et de votre piété pour croire que vous puissiez méditer une demi-heure sur l'œuvre de la création ou sur le gouvernement de la sainte providence sans être profondément touchées de ces opérations divines dont, pour votre part, vous êtes l'objet. Que de dons, et quels dons ! Encore pourrez-vous m'alléguer qu'il n'y a pas là de vrai labeur, et que toutes ces magnifiques choses ne coûtent rien à Dieu. En effet le labeur est incompatible avec sa très-sublime nature ; ses œuvres sont pour lui comme un jeu ; et pour tout régir, comme pour tout faire, il n'a qu'à penser et à vouloir. Mais s'il n'y a pas de travail en tout ceci, est-ce qu'il n'y a pas d'amour ? O Dieu ! il y en a tant, que, comme le disait sainte Catherine de Sienne, « la création en est toute faite », et que l'amour est l'âme de cet immense gouvernement. L'amour y est partout, partout il y abonde, et cela, jusque dans ces apparentes disgrâces que nous nommons nos maux. Mais si, en définitive, vous aviez cette exigence que Dieu lui-même vous prouvât son amour en travaillant pour vous, vous a-t-il refusé ce labeur quand il s'est incarné ? Et s'est-il incarné pour autre chose que pour emprunter une nature en laquelle il pût travailler : travailler comme vous, travailler plus que vous ; et non-seulement

1. Matth. VII, 19.
2. Galat. V, 6.

travailler, mais souffrir, mais mourir et de quelle mort, grand Dieu !

Si l'amour vous prévient ainsi, que devez-vous lui rendre ? Loin de vous plaindre d'avoir à travailler pour lui, convenez que c'est là une justice ; et la justice acceptée, la justice accomplie, c'est la paix. Faites donc l'œuvre de l'amour. Quoi que ce soit qu'il vous commande, quoi que ce soit même qu'il vous conseille ou vous inspire, faites-le docilement, fidèlement, joyeusement. Commencez par faire en vous-mêmes cette œuvre de l'amour de Dieu, soumettant à la loi royale de la charité toute votre vie inférieure, vos sens, vos puissances, vos pensées, vos affections, vos volontés, vos actes. Ne souffrez rien en vous de ce que l'amour condamne, rien de ce qui le contriste [1] ou restreint son action. Faites ensuite, autant que possible, l'œuvre de l'amour hors de vous : premièrement dans votre famille, y maintenant toujours Dieu à sa place, l'y faisant régner sur toutes choses, lui assujettissant les volontés, et surtout lui gagnant les cœurs. Étendez-vous plus loin encore : donnez-vous sagement et discrètement, mais généreusement aussi, aux œuvres de charité et de zèle : œuvres de la prière et du culte public ; œuvres de la miséricorde sous les mille formes qu'elle peut prendre ; œuvres intéressant la foi, le bien général de l'Église, sa liberté, sa sainteté et le salut des âmes ; enfin les œuvres catholiques, qui toutes correspondent à un besoin, un besoin manifeste et souvent très-urgent. Ainsi mériterez-vous que le Saint-Esprit dise de vous comme de la femme forte : *fecit*, elle a agi ; elle n'a reculé devant aucune des tâches de la vie humaine ou chrétienne ; elle n'a pas compté avec la peine ; elle a vraiment et loyalement aimé.

Mais la foi ne nous laisse pas ignorer que toutes choses

1. Ephes. IV, 30.

aboutissent à Dieu, que « tout contribue au bien de ceux « qui l'aiment [1] » que chacune de nos bonnes œuvres est un pas dans la voie qui conduit à lui, et qu'enfin il est lui-même et lui seul le salaire que nous espérons et cette béatitude parfaite à laquelle tout notre être aspire. Plus on travaille pour lui, plus on mérite de le connaître, et en effet mieux on le connaît. Mais aussi, plus on le connaît, plus on l'aime ; et on ne le peut aimer ainsi sans désirer passionnément le joindre, le voir, le posséder. Lorsque l'âme en est venue à cette ardeur de désir, elle ne cesse pas pour cela de travailler, tout au contraire ; mais son travail n'est plus pénible comme dans les premiers temps de la vertu. La peine a désormais changé de sphère : elle n'est plus dans ce que l'on fait, elle est bien plutôt dans l'absence de celui pour qui on le fait. Et telle est, dans les âmes ferventes, l'intensité de cette peine, que le travail devient souvent pour elles un refuge et un soulagement, parfois leur soulagement unique. Une heure où une telle âme ne ferait rien pour Dieu lui semblerait presque insupportable. Il lui faut à tout prix avancer l'œuvre de sa sanctification. Si elle ne peut pas multiplier ses actes (ce qui d'ailleurs n'est pas toujours bon), elle tâche du moins de les faire si correctement, avec une intention si pure et un cœur si aimant, qu'aucun ne se puisse perdre pour le ciel. C'est alors, entre cette âme et Dieu, un échange mutuel et comme un commerce incessant. *Vendidit* : tout ce qu'elle fait ou produit, elle le vend à Dieu et ne le vend qu'à lui : ne voulant, quoi qu'elle fasse, recevoir aucun prix, hormis celui que Dieu seul nous donne, à savoir une augmentation de grâce en ce monde et de gloire dans l'autre. Elle ne vend rien aux créatures, en tant du moins qu'elles sont des créatures ; elle ne vise jamais, en agissant, à des rétributions humaines et temporelles ;

1. Rom. VIII, 28.

elle est toute dans cet esprit que demandait Jésus quand il disait : « Faites du bien et prêtez votre argent sans préten-« dre à aucun retour [1]. » Si, à raison des services qu'elle rend et de l'affection dévouée qu'elle témoigne, quelques-unes de ces rétributions humaines lui adviennent, elle ne les refuse point, et encore moins les dédaigne-t-elle : elle sait que ces justices-là plaisent à Dieu ; quand elle voit qu'on y est fidèle, elle s'en réjouit pour lui et pour ceux qui les gardent. Mais, en définitive, elle dit sincèrement à Dieu : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'est-ce « que je veux sur la terre, hormis vous, le Dieu de mon « cœur et ma part pour l'éternité [2] ? » Vous servir, opérer pour vous, vous donner, me donner moi-même, me vendre à vous de manière à ce que, tout entière et pour toujours, je devienne votre domaine, votre propriété, votre chose ; acheter ainsi l'honneur, la gloire et le bonheur de vous voir face à face, de vous posséder pleinement et de savourer éternellement votre béatifique amour, c'est toute mon espérance et l'esprit de ma vie.

Enfin cette âme qui a tant travaillé, qui a tant soupiré, cette âme toute pleine d'activité divine, de zèle et de saints désirs, en vient, même en ce monde, à une telle connaissance, à un tel sentiment, à un tel amour de Dieu, qu'elle s'oublie pour ainsi dire elle-même ; et, sans que jamais l'espérance et le désir de posséder Dieu s'éteignent ou seulement diminuent en elle, elle se laisse si bien prendre et ravir par l'objet de son affection, qu'elle n'a plus d'autre besoin que de l'aimer pour l'aimer, et de le servir pour le servir. Elle ne tient plus volontairement à rien qu'à plaire à Dieu et à lui donner gloire. Que Dieu lui retire ce qu'il lui avait d'abord donné, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce ; qu'il lui enlève son activité intérieure et

1. Luc, VI, 35. — 2. Psaum. LXXII, 25.

la puissance même de prier avec le sentiment qu'elle prie ; qu'il lui ôte l'onction de l'amour et toutes les consolations de l'union, cette âme le sent assurément, et quelquefois avec une vivacité étrange ; mais elle ne dépend de rien, et ne se laisse ni arrêter, ni abattre par rien, parce que, aimant et appréciant comme il convient les dons de Dieu, elle ne les aime qu'en Dieu, et qu'au fond, et par-dessus tout, c'est uniquement Dieu qu'elle aime. Elle reste donc égale, paisible, sereine : comme ces montagnes puissantes dont les orages peuvent bien envelopper et ébranler les flancs, mais dont ils n'atteignent jamais la cime, immuablement baignée dans la lumière et dans l'azur.

L'âme, en ce bienheureux état, travaille moins pour l'amour qu'elle n'est travaillée par l'amour. Elle lui est toute « livrée » : *tradidit* : livrée sans réserve, livrée pour toujours, livrée sans question, livrée sans interruption, totalement et absolument livrée. Elle voit l'amour si proche, elle le voit si clairement partout, elle sent si fort qu'il est le maître et que tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet même est bon, qu'elle attend le ciel avec patience, aussi prête à vivre qu'à mourir, et à mourir qu'à vivre. Elle n'a plus, pour ainsi parler, de retour sur elle-même ; elle est toute désintéressée, toute dénuée d'amour-propre ; elle n'est plus qu'un amour vivant, simple, libre et tout pur.

La bienheureuse Angèle de Foligno décrit merveilleusement cet amour qu'elle connut, et dont la grande sainte Thérèse fit aussi l'expérience. C'est l'état dont saint Jean de la Croix a écrit : « Celui qui agit par pur amour de Dieu, encore que, s'il était possible, Dieu n'en sût rien, ne laisserait pas de lui rendre les mêmes services avec une pareille joie et une égale pureté d'amour » [1]. Ce fut l'état constant de la Sainte-Vierge, et comme la grâce de son

1. Sentences XVIII.

immaculée Conception mise en pratique et réduite en vertu.

Ce sont là de hauts sommets : ne croyez pas qu'ils soient inaccessibles. Ils ne le sont pour personne ; et l'on peut dire que, quant à lui, Dieu y appelle tout le genre humain. Tenez-vous dans la charité, ce qui est déjà vous établir bien au-dessus de la terre et du temps, et vraiment en Dieu même. Dans cette sphère de la charité, et par le mouvement du Saint-Esprit qui ne cesse d'y opérer, travaillez pour l'amour, faites les œuvres de l'amour ; désirez posséder l'amour, aspirez-y, efforcez-vous d'en mériter et d'en hâter pour vous la possession suprême. Un jour ou l'autre vous reconnaîtrez qu'il n'y a plus bien loin entre ce pur amour et vous ; et si vous ne parvenez point, même alors, à ce degré de perfection qui fait de l'amour pur l'état permanent de l'âme, vous serez, du moins, capables d'en faire souvent les actes, et vous vivrez habituellement dans les dispositions fondamentales dont ces actes sont la fleur et le fruit.

« Elle a ouvré une pièce de toile et l'a vendue ; et en livrant au divin marchand sa ceinture, elle a fait voir qu'elle lui livrait en même temps tout son cœur [1]. »

1. Comment à propos de cette ceinture que livre la femme forte, ne pas se souvenir de ce que Notre-Seigneur dit à saint Pierre : « Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture et t'en allais où tu « voulais ; mais plus tard, quand tu seras vieux, un autre te ceindra « et te mènera où naturellement tu ne voudrais point aller » ? (Jean. xxi, 18.) Heureux celui pour qui *cet autre* est Notre-Seigneur lui-même Il l'est pour toute âme qui se livre à lui complétement ; et alors, la tenant au point d'être tout à fait son maître, il la mène jusqu'à ces hauteurs de l'amour et du sacrifice dont la nature a peur, il est vrai, parce qu'elle y trouve son Calvaire, mais qui réjouissent la grâce et la font triompher, parce que de ce Calvaire l'amour fait pour elle un Thabor.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA SAINTE ET SANCTIFANTE LUMIÈRE QUE RÉPAND LA VRAIE VERTU; ET COMMENT L'UN DES FRUITS D'UNE VERTU PRÉCOCE ET CONSTANTE EST DE RENDRE LA VIEILLESSE DIGNE, SEREINE, HONORÉE ET JOYEUSE.

Fortitudo et decor indumentum ejus; et ridebit in die novissimo.

La force et la splendeur lui forment un vêtement; et elle sera dans la joie lorsque viendra son dernier jour.

PROV. XXXI, 25.

Depuis le commencement de notre divine parabole, le Saint-Esprit n'a pas cessé de louer les vertus de cette femme qu'il a caractérisée tout d'abord en lui donnant le nom de « femme forte » ou virile. Les vertus sont diverses, parce que diverses sont les puissances de l'âme que les vertus en général ont pour fin de perfectionner. Elles sont diverses aussi parce que nombreux et variés sont les devoirs qui nous obligent, et que ces vertus, nées de la grâce ou fécondées par elle, nous mettent en état d'accomplir. Nous avons dû, en outre, remarquer plus d'une fois que, là même où il prétendait louer quelque vertu particulière en

cette femme qui les possède toutes, l'Esprit-Saint se plaisait à désigner derechef cette vertu sous le nom de *force*. La raison en est, je crois vous l'avoir dit, que toute vertu est dans l'âme une énergie intime qui y devient un principe d'activité spirituelle, d'opération tendant au but divin de notre vie, et de victoire sur les obstacles qui nous empêcheraient d'y atteindre. Or, nous retrouvons encore ce mot de force dans le verset que nous venons de citer : « La force « et la splendeur lui forment un vêtement; et elle sera dans « la joie lorsque viendra son dernier jour ».

I. Quoiqu'il soit dit ailleurs que cette femme fait de la « force une ceinture à ses reins », et qu'elle a « mis la main « à des œuvres de vigueur » ; quoiqu'elle n'ait pu, sans déployer une grande énergie, se couvrir de ce double vêtement intérieur que Dieu nous représente sous les symboles « du lin et de la pourpre », gardez-vous de prendre pour une redite la louange formulée ici. Dieu y déclare que son héroïne est vêtue « de force et de splendeur ». Voici, autant qu'il nous est donné de le comprendre, le sens de ces deux mots.

Le premier, celui de force, exprime dans leur ensemble et leur intégrité les vertus intérieures de cette femme exemplaire. Énoncez successivement toutes celles qui ont un nom dans la sainte langue chrétienne, chacune est certainement comprise dans la force dont cette âme est pleine. Ainsi la foi, l'espérance, la charité envers Dieu et envers le prochain ; la docilité parfaite à la grâce, source de la domination constante de l'esprit sur les sens ; l'habitude de n'agir que par principe, en s'appuyant sur Dieu, en s'éclairant de sa lumière. en comptant sur son assistance, en suivant son mouvement ; la souveraineté de la conscience chrétiennement formée, le culte du devoir, l'indomptable poursuite du mal en soi et la mortification assidue de l'amour-

propre, la patience enfin qui semble tout couronner, et le reste qui se pourrait ajouter, mais que vous devinez sans peine, tout cela constitue *la force* dont cette femme est au dedans pourvue et revêtue.

Le second mot que nous avons cru devoir traduire par splendeur, signifie tout ce qui se montre de la vie intime de cette âme. On n'est pas vertueux sans le paraître. Tout ce qui est vrai se manifeste. De même qu'en Dieu, le Père, source et principe de la divinité, n'est pas et ne peut pas être sans son Fils, qui, comme dit l'Écriture, est « la splendeur de sa gloire, la figure de sa subs-« tance [1], l'image de sa bonté [2], son verbe [3] et son « visage [4] »; de même aussi, quoique rien ne soit plus profond en nous que la grâce sanctifiante, puisqu'elle atteint et modifie l'essence même de notre âme, cependant elle rayonne bien au delà: d'abord dans nos puissances qu'elle surnaturalise; puis même à l'extérieur par les effets qu'elle produit visiblement en nous, par les transformations qu'elle y opère et les saintes œuvres qu'elle nous inspire. Ainsi la séve cachée dans le tronc s'épanche intérieurement dans les rameaux qu'elle vivifie, et se déclare ensuite au dehors par les feuilles, les fleurs et les fruits dont, grâce à elle, les rameaux se couvrent. Toute vertu est donc féconde et communicative; et cela, par sa nature même. On ne peut servir Dieu sans édifier le prochain; et c'est une sorte de nécessité que celui qui est saint sanctifie les âmes qui l'approchent.

La femme forte le sait, et elle entre à plein cœur dans cet ordre de la Providence. Elle tient à édifier, sachant que la gloire de Dieu, aussi bien que le salut des âmes, y a

1. Hebr. I, 3.
2. Sagess. VII, 26.
3. Jean. I, 1.
4. Psaum. IV, 7.

son intérêt. Comment y serait-elle indifférente? Loin de là, on l'en voit continuellement préoccupée. Plutôt que de scandaliser le moindre de ses frères, elle s'imposerait n'importe quelle privation et ne reculerait devant aucun sacrifice [1]. Se souvenant que toute âme baptisée est une lampe que Dieu même a allumée et posée sur un candélabre, elle veut que ceux de sa maison ne restent point dans les ténèbres [2]. Elle fait le jour tout autour d'elle ; elle dit Dieu dans toutes ses actions ; et en le disant, elle le donne. Sans que son humilité en reçoive jamais la moindre atteinte, il lui plaît d'être un organe et comme un sacrement vivant de Jésus-Christ. C'est pourquoi il est écrit que la double vertu de cette femme, cette force qui remplit son cœur, et cette splendeur divine qui éclate en toute sa conduite, l'entourent comme un vêtement : un vêtement que voit l'œil de Dieu, et non sans complaisance ; un vêtement que voit l'œil de l'homme, et non sans un immense profit. J'ai eu déjà l'occasion de vous citer ces grandes paroles de l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous de l'homme nouveau qui a « été créé dans la justice et la sainteté de la vérité » [3] ; et ailleurs, plus brièvement et plus explicitement : « revêtez-« vous du Christ » [4]. En réalité, c'est lui, Jésus, Notre-Seigneur, lui, parfait de toute manière et sous tous les aspects ; lui, le temple dont le parvis est aussi saint que le sanctuaire ; lui, le livre que l'Apocalypse nous montre « écrit tout à la fois au dedans et au dehors » [5] ; c'est lui, Jésus, en qui cette femme croit et espère, lui qu'elle aime et qu'elle sert, qu'elle imite et qu'elle mange ; c'est lui qui est personnellement « sa force et sa splendeur » ; qui l'enve-

1. I Cor. VIII, 13.
2. Matth. V, 15.
3. Ephes. IV, 24.
4. Rom. XIII, 14.
5. Apoc. V, 1.

loppe tout entière parce qu'il la possède jusqu'au fond ; qui devient enfin son vêtement et sa forme céleste, en faisant d'elle sa vraie et ressemblante image. N'est-ce pas de Jésus, en effet, qu'il est dit dans les Psaumes : « Le Seigneur a régné : il s'est revêtu de splendeur, et il a pris la force pour vêtement et pour armure » : *Dominus regnavit, decorem indutus est, induit fortitudinem et præcinxit se* [1] » ?

Nous pourrions, sans nous répéter, et avec fruit pour vos âmes, approfondir ce double et nécessaire aspect de la vertu chrétienne. Mais il me semble plus utile encore d'étudier dans le profit spécial qui, au témoignage du Saint-Esprit, paie cette double vertu, le motif nouveau et puissant que Dieu vous donne ici de travailler vous-mêmes à devenir complétement vertueuses, c'est-à-dire pures et saintes au dedans, édifiantes au dehors. Que dit le Livre sacré? « Elle s'est revêtue de force et de splendeur : aussi « sera-t-elle dans la joie lorsque viendra son dernier « jour ».

Ce dernier jour, incontestablement et avant tout, c'est celui de la mort. Je n'ai pas à vous apprendre que c'est là le jour décisif; que de l'état où sera notre âme en cet instant suprême dépend toute notre éternité, selon qu'il est écrit : « de quelque côté que l'arbre tombe, éternellement « il y restera » [2] : à droite s'il tombe à droite ; à gauche s'il tombe à gauche. Convenez qu'eût-on acheté par une vie de quatre-vingts ans passée dans le travail et dans les larmes, la grâce d'être en paix et en joie au moment où l'on va mourir et paraître devant le juge, on n'aurait pas payé cette grâce ce qu'elle vaut. Oh! sourire à la mort, comme tant de saints l'ont fait; la saluer comme un ange

1. Psaum. xcii, 1.
2. Eccle. xi, 3.

ami, l'ange de la délivrance, n'y voir que Dieu qui vient, qui tend les bras et qui dit de venir, n'est-ce pas un don et un bonheur sans prix? Et n'est-ce pas là aussi une de ces perles évangéliques dont Dieu nous dit que, pour les acheter, il est sage et bon de tout vendre [1]? Pensez-y quelquefois, et d'autant plus que vous êtes plus jeunes. Pourquoi? Je n'en donnerai pas seulement cette raison qui, pour être banale, n'en a pas moins d'évidence et de force, à savoir que la mort fauche aussi bien, quand Dieu le veut, les fleurs qui brillent dans leur printemps que les fruits mûris par l'automne; mais je recommanderai surtout cette pensée aux jeunes femmes, parce que la jeunesse est justement le temps où l'homme décide sa voie, pose les fondements de son œuvre, et, en donnant la forme à sa vie, mérite ou ne mérite point la grâce d'une bonne mort. « Ce que tu n'as pas amassé dans ta jeunesse, dit le fils « de Sirach, comment le trouveras-tu quand tu auras « vieilli [2]? » Salomon écrivait avant lui : « c'est un pro- « verbe : l'adolescent décide son chemin; et quand il sera « devenu vieux, il continuera encore de le suivre » [3].

Mais ce n'est point seulement au lit de mort que se trouve le bénéfice d'une vie complétement vertueuse. Rien n'est suave comme les voies de Dieu : tout y est ferme, mais on n'y sent rien de dur ni d'abrupt ; une chose en prépare une autre, et celle-ci naît de celle-là. Tout se tient, tout s'enchaîne ; et cela seul suffirait à montrer que c'est l'amour infini qui a tout fait. Naturellement la mort a ses avenues. On n'y tombe point comme en un fossé ; on s'y achemine comme par une pente; et cette pente, cette avenue, cet apprentissage, ce noviciat de la mort, c'est

1. Matth. XIII, 46.
2. Eccli. XXV, 5.
3. Prov. XXII, 6.

la vieillesse : un âge grave et important, un âge très-difficile, où, de concert avec la nature, avec le monde et notre liberté, Dieu achève l'entreprise commencée à notre naissance, l'entreprise de notre éducation et de notre formation divines, l'entreprise de notre sanctification et de notre salut. Oh ! que de choses à dire sur la vieillesse, spécialement sur celle des femmes, plus spécialement encore sur celle des mères ! On en écrirait tout un livre [1]. Or, la plupart des interprètes s'accordent en ceci, que ce qui est dit, dans notre verset, du *dernier jour* de la femme forte, s'entend également des derniers temps de sa vie, c'est-à-dire de sa vieillesse. Oui donc, parce que, étant jeune, elle a pris soin de se revêtir de force et de s'environner d'éclat, sa vieillesse sera toute joyeuse : *ridebit in die novissimo.* Voilà l'oracle et la promesse formelle du Saint-Esprit. Cela mérite qu'on le considère.

II. Deux traits saillants et principaux doivent caractériser la vieillesse : l'un est la dignité de la vie ; l'autre, la sérénité de l'âme. Chacun d'eux entre comme portion essentielle dans la physionomie morale de cet être que la nature elle-même nous commande de révérer, et que nous nommons le *vieillard*. Là où l'un de ces traits manque, là surtout où les deux font défaut, il y a sans doute encore un homme qui a longtemps vécu, un homme âgé, un *vieux* ; mais ce *vieux* n'est point un *vieillard* : ce n'est point du tout la même chose. Partout, dans l'Écriture, spécialement dans saint Paul, le Saint-Esprit nous prêche

1. Tous les écoliers savent que Cicéron a composé un beau traité *De la vieillesse*. Un païen ne pouvait ni dire plus ni mieux dire ; et les chrétiens eux-mêmes lisent de tels livres avec profit. De nos jours une femme de grand esprit, Mme Schwetchine, a écrit sur le même sujet quelques pages aussi délicatement senties que finement pensées. Voir sa vie et ses œuvres, 3e édition. Tome II.

sous mille formes la haine affective et active de tout ce qui est *vieux* [1], c'est-à-dire de ce qui tend à la corruption ou déjà la commence; de ce qui est un affaiblissement, une laideur, une difformité; de ce qui sent la décrépitude et conduit à la mort [2]. En effet, cette vétusté, disons cette vieillerie, est toujours le signe, le fruit, le châtiment du péché. Rien de ce qui porte cette marque ne saurait entrer dans le royaume des cieux. Il en va autrement du vieillard.

Avant tout, c'est ce nom que les Livres saints donnent d'office aux pontifes et aux prêtres. Ils sont appelés *senes, seniores, presbyteri,* c'est-à-dire *anciens* et *vieillards*. Et on les nomme ainsi quel que soit leur âge naturel, parce que, comme il est dit au Livre de la Sagesse, « la vieillesse « qui a droit au respect n'est pas précisément celle que le « temps mesure et qui se compte d'après les années : la « vraie blancheur des cheveux, c'est la sagesse de l'âme; et « l'âge qui fait le vrai vieillard, c'est la vie vertueuse et « sans tache [3] ». Aussi lorsque saint Jean, illuminé de Dieu, contemple la Jérusalem céleste, ce qu'il y voit d'abord, ce sont vingt-quatre vieillards entourant le trône de l'Agneau, dont ils sont comme les assesseurs [4]. Cela montre suffisamment que la vieillesse dont il s'agit est parfaitement conciliable avec la vigueur de vie, la vivacité d'intelligence et cette fraîcheur de sentiments, cette ardeur, cette tendresse de cœur, cette générosité et cette vaillance de caractère qui constituent en nous la jeunesse : car il n'y a pas un seul des biens que je viens d'énoncer dont le moindre des bienheureux ne soit abondamment et pour toujours pourvu; et à plus forte raison ces vieillards, qui forment comme

1. Ephes. IV, 22. Coloss. III, 9.
2. Hebr. III, 13.
3. Sagess. IV, 8, 9.
4. Apoc. V, 8.

l'élite et le sénat du ciel. Quoi de plus? C'est une coutume antique et universelle parmi les chrétiens de représenter Dieu, et surtout Dieu le Père, sous la forme auguste d'un vieillard. La Bible le nomme « l'ancien des jours [1] ». Or, ne sentez-vous pas qu'attribuer à la divinité quoi que ce soit de *vieux*, serait tout ensemble une absurdité et un blasphème?

Nous ne saurions ici-bas, quelle que soit notre vertu, atteindre à la majesté de la vieillesse céleste. Toutefois la vieillesse chrétienne s'en rapproche autant qu'il se peut; et les saints que la terre a eu la grâce de conserver longtemps lui ont donné ce précieux spectacle. Telle fut certainement la vieillesse des patriarches; telle fut celle d'Abraham et de Moïse; telle fut celle de saint Jean et, proportion gardée, celle de saint Philippe de Néri, pour ne citer qu'un nom parmi les saints modernes. Mais laissons ces degrés supérieurs où la seule sainteté nous fait parvenir: il reste que les conditions qui font les vieillesses honorées et joyeuses sont les mêmes pour tous les chrétiens. En telle ou telle mesure les deux traits que j'ai signalés s'y devront retrouver, et ils seront produits par les mêmes causes.

J'ai dit : la dignité de la vie et la sérénité de l'âme.

D'abord la dignité de la vie, c'est-à-dire une absolue, une évidente intégrité de mœurs, des goûts simples et élevés, une sobriété constante et universelle, l'usage discret des biens et des joies de ce monde, l'esprit de désintéressement et de détachement se montrant en toute occasion, la raison paraissant partout et gouvernant les actes, l'honneur éclatant dans tous les sentiments. La dignité de la vie, c'est-à-dire la loyauté, la candeur, la sincérité en toutes choses, la

1. Dan. VII, 9.

véracité parfaite des discours, les paroles réfléchies et sensées[1], les démarches prudentes, les manières graves et douces, la tenue sans raideur, la noblesse sans morgue, la fermeté sans dureté, l'autorité sans exigence, l'urbanité sans affectation, la réserve gardée avec tous, les convenances observées, les égards voulus témoignés.

Puis la sérénité de l'âme : c'est la source ou du moins l'une des sources de la dignité de la vie. Oh ! que cette sérénité sied au vieillard ! Elle est si bien le dernier état que doivent produire en nous les lumières accumulées de la raison et de la foi, l'exercice des vertus chrétiennes ; tant de grâces aussi qui, ayant d'abord créé ces vertus, n'ont cessé de les soutenir et de les faire grandir ; enfin la longue et profonde expérience de la vie, du monde et des hommes !

La paix est l'auréole naturelle de quiconque a cheminé longtemps ici-bas sous le regard de Dieu. Un vieillard est avant tout un homme qui se recueille en Dieu, qui se tient dans la vérité et se possède lui-même. Il est patient, égal et doux. Il voit si clairement le dessous de toutes choses ! Il sait si bien les créatures, et, ayant tant de lumière pour les connaître, il a pour leurs misères tant de compassion et de pitié ! L'indulgence lui est familière et l'excuse facile ; il plaint plus qu'il ne blâme. Le mal l'émeut sans doute ; mais il en pleure plus qu'il ne s'en indigne, et rien ne peut altérer sa tranquillité. Il est pour ainsi dire entré déjà dans ce que l'Écriture nomme « les puissances du Seigneur »[2]. Il regarde tout ce qui est humain comme du haut d'une montagne ou d'un trône. Si fort que l'homme s'agite, il voit que Dieu le domine et le mène ; que les méchants eux-mêmes servent, sans le vouloir ni le savoir, ses éternels et salutaires des-

1. Eccli. VI, 8.
2. Psaum. LXX, 16

seins ; et qu'en définitive « tout contribue au bien de ceux « qui l'aiment » [1]. Pourquoi et de quoi se laisserait-il troubler ? Il est d'ailleurs si près du terme ! Tout va finir pour lui en ce monde, parce que tout va commencer dans l'autre. Il vit comme entre ciel et terre. Les lueurs naissantes du jour qui n'a pas de déclin dorent et caressent déjà les sommets de son âme. Sa vie intérieure ressemble à ces soirées d'été qui ont la solennité de la nuit sans en avoir les ombres, tant il y a d'étoiles dans les cieux, et tant elles y scintillent [2].

Je vous montre là un idéal que vous comprenez toutes et que toutes vous avez probablement rêvé. Vous le voudriez trouver dans les vieillards qui vous sont chers ; et quand vous-même aurez vieilli, il vous plairait qu'on le vît réalisé en vous : d'autant que cet état béni n'intéresse pas seulement la perfection personnelle du vieillard ; il influe nécessairement et beaucoup sur ses relations avec autrui, et sur l'action que, d'ordinaire, il exerce parmi ses proches. C'est aussi ce qui met le comble à cette *joie*, qu'une conscience paisible et une âme complétement réglée commençaient d'assurer à ces derniers jours. J'ose vous le prédire : à moins de voies particulières où l'infinie et toujours bienfaisante sagesse de Dieu pourrait vouloir vous faire marcher, si vous avez, si vous gardez dans votre vieillesse ces deux grands traits que je vous ai exposés, la dignité de la vie et la sérénité de l'âme ; si vous y joignez surtout la bonté, qui semble en couler comme de source, vous jouirez

1. Rom. VIII. 28.

2. « Sérénité ! mot charmant qui ne s'applique qu'au ciel et à l'âme, et semble établir des rapports entre eux : état d'une âme où règne l'harmonie, où le cœur est en paix avec lui-même et l'univers ! Dans cet équilibre parfait une volonté sage exerce aisément son empire : nos divers mouvements s'ordonnent et s'accordent avec l'ordre éternel. Pourquoi cette disposition est-elle aujourd'hui si rare? Mme Necker de Saussure. Éducation progressive. Liv. II. chap. 3.

alors de trois biens qui sont inappréciables, et qui vous donneront le bonheur humain le plus vrai, le plus pur, le meilleur qu'on puisse goûter dans un âge avancé : vous imposerez le respect ; vous inspirerez la confiance ; vous conserverez l'affection.

Je pense qu'en m'entendant vous vous dites à la fois deux choses : la première, que ce sont là, en effet, des biens d'un grand prix ; la seconde, que ce sont des biens rares ; et que, par suite, le nombre est fort petit des vieillards à qui ils sont donnés ! Vous ne vous trompez point; et comment n'en pas convenir ? Sans parler de ce qui peut y mettre obstacle dans les vieillards eux-mêmes, le monde, l'esprit du monde et notre propre nature, par un de ses très-vilains mais très-réels côtés, sont loin d'être jaloux de procurer ces biens à ceux qui ont atteint la vieillesse : bien plutôt tendons-nous par instinct à les leur soustraire, et même à nier le droit qu'ils y peuvent avoir. Au lieu de cette vénération qui, au regard surtout d'un ancêtre, devrait régulièrement aller jusqu'au culte, puisque le sentiment où elle a son origine est nommé une piété, n'est-ce pas souvent la raillerie intérieure sinon extérieure, n'est-ce pas quelquefois une sorte de mépris qui répondent en nous à ce qui, dans le vieillard même vertueux, même saint, peut se rencontrer encore de misère morale ou physique ? En place de la confiance qu'il serait pourtant juste et bienséant d'avoir aux leçons, aux remontrances, aux conseils d'une personne qui a vu tant de choses et si longtemps vécu, combien souvent c'est la défiance qui se trahit à l'endroit d'une sagesse qu'on déclare démodée, et qu'on ne craint pas d'appeler parfois un radotage ? Et l'affection, qu'en dire, hélas ? A Dieu ne plaise que je calomnie le cœur humain, et surtout que je pense mal du vôtre ; mais quand on creuse son âme jusqu'au fond, quand on regarde ce fond loyalement, quand on constate

ingénument ce qui s'y passe, se trouve-t-on toujours en règle sur ce point de l'affection cordiale envers les vieux parents ?

Malgré tout, je le répète, qu'une femme garde dans sa vieillesse les caractères dont j'ai parlé, elle a incontestablement toutes les chances possibles de jouir de ces trois biens dont vous avez senti l'excellence : elle imposera le respect, elle inspirera la confiance, elle conservera l'affection : ce qui revient à dire qu'elle goûtera cette *joie* que Dieu promet aux jours extrêmes de la femme forte : *ridebit in die novissimo*.

Seulement (et voici la conclusion pratique de tout ce grave enseignement), qu'y a-t-il au fond de cette dignité de vie, au fond de cette sérénité d'âme qui marquent la vieillesse de cette créature aimée de Dieu ? Quel est le secret, le mot intime, le principe vivant d'une vertu si constante et à tous égards si difficile ? Ce principe, ce mot, ce secret, c'est le renoncement chrétien, l'habitude de se réduire à l'ordre en soumettant à la lumière, à la conscience, à l'Esprit-Saint les mouvements et les actes de l'âme : c'est l'oubli volontaire, courageux et patient de soi-même pour l'amour de Dieu et du prochain ; enfin c'est l'esprit, le goût et la pratique du sacrifice. Voilà le secret, le secret unique de ces vieillesses dignes et sereines qui deviennent des vieillesses joyeuses.

Or, comprenez-vous maintenant qu'ayant à nous montrer ce bonheur particulier de la femme forte en ses vieux jours, le Saint-Esprit ait commencé par dire qu'elle s'est avant tout « revêtue de force et d'éclat » ? Comprenez-vous que la joie de ces dernières années est le fruit naturel de ces vertus exercées dès le début de la vie ; et que ces vertus seules sont capables de produire ce fruit ? Comprenez-vous que si, de bonne heure et dans la facilité des années vigoureuses, on ne s'est ni dominé, ni plié, ni donné, il est

comme impossible d'y parvenir dans la vieillesse; parce que, abstraction faite de la grâce et de la vertu, la tendance naturelle et très-forte du vieillard est de s'affaisser sur lui-même, de s'occuper de lui-même, de se concentrer en lui-même ? Une vieillesse telle que celle de la femme des Proverbes est un triomphe complet sur la nature, un triomphe persistant, un triomphe héroïque. Or, ceux-là seuls remportent de tels triomphes qui, aguerris depuis longtemps, ont courageusement combattu. Donc, vous dirai-je avec le saint fils de Sirach : « Faites votre ouvrage au temps pro-« pice, et, au temps que Dieu a marqué, vous en recevrez la « récompense. » Au reste, lui-même, comme Jésus, dont il portait le nom, lui-même avait le premier pratiqué ce que, de la part de Dieu, il enseignait aux autres ; c'est le témoignage qu'il se rend en terminant le livre de l'Ecclésiastique : « Quand j'étais jeune encore... j'ai cherché la sagesse et je « l'ai demandée publiquement à Dieu. J'implorais cette « grâce au milieu du sanctuaire, et je ne cesserai pas de la « poursuivre jusqu'à mon dernier jour. Aussi a-t-elle « fleuri en moi comme un raisin précoce. Mon cœur a « mis sa joie en elle ; et parce que je suivais ses traces « depuis mes jeunes années, mon pied ne s'est jamais « écarté du droit chemin... J'ai eu le zèle du bien, et je « ne serai point déçu. J'ai lutté pour faire l'œuvre que « m'imposait la sagesse ; et en faisant cette œuvre, mon « âme s'est affermie... Avec elle et par elle j'ai possédé « mon propre cœur, et cela dès le début de ma vie : aussi « ne serai-je pas délaissé plus tard. — Vous qui ne « possédez pas encore la science, approchez-vous de « moi, rassemblez-vous dans la maison destinée à l'é-« tude, et voyez de vos yeux que, pour avoir un peu « travaillé, je me suis acquis et assuré une grande quié-« tude. Que votre cœur se réjouisse donc, car notre condi-« tion est pareille; réjouissez-vous dans la miséricorde de

« Dieu ; et vous éprouverez à votre tour que celui qui « s'emploie à le louer, n'a pas de déception à crain- « dre [1]. »

1. Eccli. cap. II, 18, 38.

DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

COMMENT JÉSUS, NOTRE SAGESSE, EST A LA FOIS L'ATMOSPHÈRE ET L'ALIMENT DES AMES.

Os suum aperuit sapientiæ.
Elle a ouvert sa bouche à la sagesse.
PROV. XXXI, 26.

Parmi les organes dont il a plu à Dieu de pourvoir et d'orner ce chef-d'œuvre qui est la tête humaine, la bouche est manifestement l'un des plus nécessaires, des plus admirables et des plus mystérieux. On ferait un traité si l'on voulait énumérer les usages, les beautés, les harmonies, les significations de la bouche. Sans aller à de telles recherches, chacun peut voir que si notre âme est une demeure, un palais, un sanctuaire, la bouche en est la porte. Et de même que la porte d'une maison s'ouvrant à ceux qui entrent, et par exemple, aux visiteurs et aux fournisseurs, s'ouvre aussi à ceux qui sortent comme sont les serviteurs, les messagers et, les enfants du maître ; de même, la bouche s'ouvrant comme un passage à ce qui vient en nous du dehors, à l'air qui nous vivifie, aux aliments qui nous sustentent, aux liqueurs qui nous désaltèrent, s'ouvre pareil-

lement pour émettre ces serviteurs, ces messagers, enfin ces fils de notre cœur qui sont nos discours.

Mais, vous le savez, nos organes corporels ne sont que le signe et l'instrument de nos sens intérieurs, dont notre âme est le siége. C'est pourquoi, comme, derrière nos yeux et nos oreilles de chair, il y a l'œil et l'oreille de notre esprit qui nous font voir et entendre ce qui est purement intelligible ; de même, par delà notre bouche matérielle, nous en avons une spirituelle qui s'ouvre à sa manière, soit pour aspirer ou manger ce dont notre âme a besoin pour vivre, soit pour produire et formuler ces paroles purement mentales qui sont la forme première de nos pensées, et dont notre parole sensible n'est que le fruit et l'expression.

Quand l'Esprit-Saint nous dit que la femme forte, sensée et sainte dont il nous fait l'éloge « a ouvert sa bouche à la « sagesse », il parle évidemment de sa bouche spirituelle ; et en disant qu'elle l'ouvre, il l'entend dans le double sens et de l'ouverture qui laisse entrer, et de celle qui permet de sortir. L'Écriture, en plusieurs endroits, fait allusion à cette double action de notre âme : là, par exemple, où David dit du juste : « Sa bouche méditera la sagesse, et sa « langue prononcera de justes jugements [1] » ; et dans l'épître où saint Paul écrit : « Le cœur croit, et c'est là « notre justice ; la bouche rend témoignage, et c'est là « notre salut [2] ». Or, ce que l'âme, en s'ouvrant, doit d'abord recevoir, s'approprier, s'assimiler, pour ensuite, en s'ouvrant encore, le dire et le communiquer, au témoignage de Dieu, c'est la *sagesse*. « *Os suum aperuit sapientiæ.* »

Cette parole est fort pleine et ne peut être convenablement

1. Psaum. xxxvi, 30.
2. Rom. x, 10.

expliquée sans un certain développement : c'est pourquoi nous prendrons la liberté d'y consacrer deux conférences. Réservant pour la seconde ce qui regarde l'énoncé, la profession, la communication de la sagesse déjà reçue et possédée, nous verrons aujourd'hui ce que c'est qu'ouvrir la bouche à cette sagesse bénie qui, venant du dehors, ou, pour mieux dire, d'en haut, se propose à nous tous, avec le droit irrécusable et la miséricordieuse volonté d'entrer en nous pour y demeurer et y régner, nous éclairant de sa lumière et nous faisant part de sa vie.

I. Premièrement, qu'est-ce que cette sagesse? La sagesse est assurément l'une des choses dont le monde parle le plus, encore qu'elle y ait toujours été si rare. La prétention de la philosophie est justement de la chercher, et cette prétention n'a rien d'illégitime. Qu'aura-t-on le droit de chercher en effet, sinon ce qui est vrai et bon, et qui importe à la perfection de tout être libre et raisonnable ? On n'en a pas le droit seulement, on en a le devoir. Certes, la philosophie n'est point exclue de cette encourageante promesse de Dieu : « Cherchez et vous trouverez »[1] ; on n'a jamais cessé de le voir chez les chrétiens, et on continuera toujours de l'y voir. Mais il faut bien qu'en dehors d'eux on ait fort mal cherché, puisque, laissée à ses seules forces, la philosophie a manifestement si peu trouvé. Elle a fait pis encore, car elle a mené les hommes aux antipodes du but, je veux dire aux erreurs les plus monstrueuses, aux doutes les plus désespérants, aux négations les plus stupides, et trop souvent, par suite, aux plus détestables perversités. Le monde en était là quand parut l'Évangile : l'Écriture l'affirme et l'histoire

1. Matth. VII, 7.

en fait foi : de sorte que ce que Dieu dut faire avant tout, quand il eut résolu d'établir ici-bas son règne parmi les hommes, ce fut de railler et de ruiner cette sagesse menteuse et coupable. « Il est écrit, dit saint Paul : je perdrai la « sagesse des sages ; et la prudence des prudents, je la ré- « prouverai [1]. Où donc est-il, le sage ? Où est-il, l'écrivain ? « Où est-il, le chercheur empressé et curieux de ce siècle [2] ? « Est-ce que Dieu n'a pas convaincu de sottise la préten- « due sagesse de ce monde ? Oui, continue l'apôtre : Dieu « voyant que le monde, qui s'imaginait être sage, n'a pas su « trouver Dieu dans ces œuvres qui pourtant déclaraient « si bien sa sagesse, il lui a plu d'employer la folie de la « prédication pour sauver tous ceux qui y croiraient. Car « les Juifs demandent des signes » qui les frappent ; « les « Grecs réclament une sagesse » et des raisons qui les convainquent. « Quant à nous, nous prêchons et annon- « çons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs « et une folie aux gentils ; mais qui, pour tous les persua- « dés, tous les appelés, tous les fidèles venus à nous, soit « d'entre les Juifs, soit d'entre les gentils, est personnelle- « ment la force triomphante de Dieu et sa sagesse » [3].

Voilà donc pour nous tous le terme de la philosophie. D'elle-même, et parce qu'elle est bonne, et parce qu'elle nous aime, la sagesse est venue vers nous ; elle s'est montrée à nous, elle a conversé avec nous : une sagesse qui est tout autre chose qu'une *théorie*, quoique, selon l'étymologie de ce beau mot, elle soit aussi, et d'abord, et surtout une *vision* toute *divine* : la vision en Dieu, la vision de Dieu ; et celle qu'on a de lui quand il veut bien en faire la grâce, et celle qu'il a de lui-même par nature et éternellement. Nous avons reçu d'en haut une sagesse qui, étant l'idéal absolu, est en même

1. Isaï. XXIX, 14.
2. Ibid. XXXIII, 18.
3. I Cor. I, 19, 24.

temps la réalité la plus parfaite ; une sagesse qui précède tout, qui domine, contient, éclaire et règle tout ; une sagesse subsistante et vivante, la sagesse personnelle et éternelle, la sagesse même de Dieu, la sagesse qui est Dieu. « Au commencement était le Verbe, dit saint Jean, et le « Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.... et le Verbe « s'est fait chair et il a habité parmi nous[1]. »

La sagesse des chrétiens, c'est donc Jésus-Christ en personne, selon qu'il est écrit : « Vous êtes tous issus de « Dieu en Jésus-Christ qui est devenu pour nous sagesse « divine, et justice, et sanctification, et rédemption[2]. » Vous vous rappelez toutes combien souvent et en quels termes magnifiques l'Écriture le célèbre sous ce nom auguste de *Sagesse*. C'est lui, le Verbe incarné, Jésus, qui est la Sagesse émanant de la bouche du Très-Haut[3]; « la Sagesse que Dieu possédait dès le début de ses voies[4] » ; « la Sagesse qui habite dans le conseil » de la divinité, et assiste indispensablement aux délibérations qui s'y tiennent[5]; la Sagesse qui « était avec Dieu quand il « créait le monde », l'aidant à mettre partout l'ordre, l'harmonie et la paix[6]. Relisez tout ce qu'en disent les Livres des Proverbes et de l'Ecclésiastique.

Jésus est notre sagesse : c'est donc à lui et à lui seul que, pour imiter la femme forte, notre âme, notre esprit, notre cœur, notre bouche spirituelle enfin doit s'ouvrir. Qu'est-ce à dire, et qu'avons-nous réellement à faire ici ? Les choses visibles traduisent les invisibles. Notre bouche extérieure aspire l'air; elle reçoit en outre et mange les aliments. Se peut-il passer dans l'âme quelque chose d'ana-

1. Jean. I, 1, 14.
2. I Cor. I, 30.
3. Eccli. XXIV, 5.
4. Prov. VIII, 22.
5. Ibid. VIII, 12.
6. Ibid. 30.

logue? Cette sagesse, qui est Jésus, serait-elle pour l'âme une sorte d'atmosphère ? Serait-elle un festin? Oui, l'un et l'autre ; et c'est sous ces deux formes que Jésus se présente à nous, nous disant comme dans l'Apocalypse : « Je me « tiens à la porte et je frappe. Si tu m'ouvres et me reçois, « nous souperons ensemble [1] » : ce qui t'indique assez que nous commencerons d'avoir tous deux une seule et même vie.

Regardez d'abord avec attention ce qu'est notre atmosphère, et dites si ce qu'elle est à votre corps, Jésus ne l'est pas très-exactement à votre âme. L'atmosphère est un intermédiaire entre vous et le ciel. Elle sert de moyen au soleil pour vous éclairer, aux étoiles pour vous apparaître, à la rosée pour vous rafraîchir. à toutes les influences d'en haut pour s'exercer sur vous. Elle est en même temps si limpide et si transparente, que, tout en étant parfaitement réelle, elle semble n'être rien. Qui la voit, l'atmosphère? qui l'entend? qui la sent? Elle transmet tout ce qu'elle reçoit : les rayons, les sons, les parfums, les courants qui s'y forment, les souffles qui la traversent ; et c'est par là qu'elle devient sensible ; mais on dirait qu'elle n'a pas de *vie propre*. Sa vie, c'est de servir : de servir le ciel et de servir les hommes, mettant le ciel à même de faire aux hommes tout le bien qu'il leur veut. Et cependant, en soi, cette atmosphère est quelque chose de merveilleux et d'excellent : rien n'est plus savamment composé : les principaux éléments des corps s'y retrouvent, mais dans leur état le plus pur et le plus élevé. En outre, c'est un bien tout à fait commun et véritablement universel, un bien gratuitement et magnifiquement dispensé. L'eau ne coule pas partout sur la terre ; tous les sols ne sont pas féconds ; il y a des déserts où l'on ne rencontre point d'ombrages ;

1. Apoc. III, 20.

les métaux précieux sont une vraie rareté ; la lumière elle-même, si générale et si donnée, a pourtant ses aurores, ses couchants, ses éclipses ; la nuit succède au jour, et les frimas viennent après les chaleurs ; mais toujours, partout, le jour, la nuit, au printemps, dans l'hiver, pour ceux du Nord et pour ceux du Midi, il y a l'atmosphère. Elle reçoit et le premier vagissement de l'enfant et le dernier soupir du vieillard. En somme, elle est toujours présente, toujours bienfaisante, toujours livrée, toujours prodiguée. Et notre vie dépend d'elle : altérez-la, raréfiez-la ; l'angoisse commence, la douleur naît, la maladie accourt ; supprimez-la, tout meurt. Quelle parfaite image de Jésus ! Y a-t-il un seul trait de cette peinture qui ne vous le représente expressément ? Je dis cette nécessité, cette universalité, cette permanence, cette appartenance à tous, cette médiation fidèle et désintéressée, cette vie si excellente et toute pure de propriété, qui n'est qu'un témoignage à Dieu, un véhicule à l'amour et un bienfait incessant à l'humanité tout entière.

Oui, Jésus est notre atmosphère, et c'est d'abord à ce titre que vous, épouses et mères chrétiennes, vous lui devez ouvrir votre bouche intérieure, c'est-à-dire, je le répète, tout ce qui peut s'ouvrir en votre âme. O Dieu ! avant toutes choses, ne changez jamais d'atmosphère. Hors de celle que l'amour infini et la croix vous ont faite, et où depuis si longtemps le baptême vous a posées, il n'y a pour vous ni lumière, ni vie, ni sécurité, ni paix, ni joie, ni ciel, ni Dieu. Le monde est une atmosphère, Jésus en est une autre : ne quittez point celle-ci pour celle-là. Peut-être, selon l'homme extérieur, vivez-vous forcément dans l'atmosphère du monde : et c'est pourquoi hélas ! cet homme est en vous si agité, si tenté, si exposé, souvent si pécheur ; mais n'y vivez pas du moins selon le cœur, par goût, par préférence. Ne changez jamais d'atmosphère ;

il y va de votre vie. N'altérez point non plus votre atmosphère et ne la laissez point altérer : il y va de votre santé. Éloignez de vous avec sollicitude, avec courage, avec constance, les ombres des sophismes, les nuages des fausses doctrines, les tempêtes des passions, les miasmes de l'iniquité, la contagion des mauvais exemples. Demeurez en Jésus : lui-même vous y invite. « Demeurez en moi, vous « dit-il, demeurez dans ma dilection [1]. » Quel séjour ! Plus beau mille fois, plus abrité, plus riche, plus délicieux que le paradis d'Adam ! Ah ! « c'est ici le lieu de mon repos », s'écriait le saint roi David ; « mon cœur en a fait choix, et j'entends m'y fixer jusqu'aux siècles des siècles » [2]. Étant là, en Jésus, ouvrez-lui toute votre âme. La bouche de votre âme, c'est la foi : c'est par la foi que l'âme reçoit et s'assimile le Verbe. Croyez pleinement et fermement à la parole de Dieu, cette parole qui nous dit d'elle-même « qu'elle est esprit et vie » [3]. Votre bouche s'ouvre à la sagesse, votre âme s'ouvre à Jésus, lorsque vous écoutez saintement les saintes prédications, lorsque vous méditez pieusement les Écritures, les mystères qu'elle contient, les exemples qu'elle propose, les promesses qui nous y sont faites, les lois qui nous y sont données : tout cela, c'est de l'air pour votre âme, un air salubre et fortifiant, l'air de la patrie, l'air natal.

Ne vous contentez pas d'ouvrir la bouche, dilatez-la. Dieu vous y exhorte. « Dilate ta bouche », nous crie-t-il à tous dans les psaumes, « et je la remplirai » [4]. Qu'est-ce qui dilate la bouche de l'âme ? La confiance. Jésus veut cette confiance [5] : il y a tant de droits ! Ayez en Dieu, ayez en Jésus-Christ une grande, une large, une imperturbable confiance.

1. Jean. xv, 9.
1. Psaum. cxxxi, 14.
3. Jean. vi, 64.
4. Psaum. lxxx, 11.
5. Jean. xiv, 1.

Où il vous semble qu'il n'y a plus rien, faites-vous un devoir de tout attendre. Dilatez-vous ainsi en Dieu ; Dieu se dilatera en vous, et c'est ce qu'il appelle « nous « remplir ». L'Écriture en fait foi : comme nous traitons Dieu, il nous traite [1]. Si vous êtes étroite avec lui, il sera resserré avec vous; si vous êtes large, il sera large; si vous êtes généreuse, il se montrera magnifique. Je le répète, ayez confiance. Et enfin, aspirez ; aspirez énergiquement par cette bouche toute grande ouverte. Qu'entendons-nous par cette aspiration ? Le désir et la prière.

Heureuse l'âme de désirs ! C'est d'elle que Jésus parle quand il dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de « la justice » ajoutant qu'ils seront rassasiés » [2]. C'est pour avoir été « un homme de désirs », que Daniel mérita d'apprendre de Dieu par un archange le temps précis de l'avénement du Sauveur [3]. Ce sont les désirs des patriarches, des prophètes, des justes qui, s'accumulant pour ainsi dire, et arrivant à leur comble dans l'âme tout aimante et sainte de Marie, ont fait descendre le Verbe dans ses chastes entrailles. Priez aussi : la prière est le cri naturel du désir, sa forme sacrée, sa vertu la plus efficace. Priez beaucoup, mais surtout priez bien , attirant en vous de toutes vos forces cet Esprit qui, présent et vivant dans nos cœurs, y pousse « des gémissements inénarrables » [4], cet Esprit tout filial qui fait que l'on adjure Dieu en lui criant : « mon Père, mon Père » [5]; cet Esprit qui pénètre « les pro- « fondeurs de la divinité » [6] ; l'Esprit de vérité, de sainteté et d'amour, l'Esprit qui a vivifié, régi, fait prier Jésus sur la

1. Cum perverso perverteris. Psaum. xvii, 27.
2. Matth. v, 6.
3. Dan. ix, 23.
4. Rom. viii, 26.
5. Ibid. 15.
6. I Cor. ii, 10.

terre, et est encore à présent l'âme de ces interpellations toutes-puissantes dont il emplit le ciel, jusqu'à ce que le dernier des élus y soit entré et installé [1]. « La femme « forte a ouvert sa bouche à la sagesse. »

II. Mais aspirer ne suffit point encore ; l'atmosphère est indispensable : elle est loin de satisfaire à toutes nos nécessités. Telle est la pauvreté de l'homme, que si le ciel et la terre ne s'entendent point pour lui faire l'aumône, il s'affaisse et expire. L'homme est un être qui a faim, et tout en lui a faim, le corps, l'esprit, le cœur. On pourrait le définir une faim vivante et permanente. Donc il lui faut des aliments ; et comme il a deux vies, celle de la nature et celle de la grâce, Dieu lui en a préparés dans la grâce et dans la nature. Dans l'ordre surnaturel, la sagesse, qui est notre atmosphère, est aussi notre nourriture. Que la femme forte « ait ouvert « sa bouche à la sagesse », cela veut dire qu'elle l'a respirée ; mais cela signifie de plus qu'elle l'a mangée. Ce sont deux manières pour elle de s'assimiler le Verbe, la Vérité, la Vie, Jésus enfin. Saint Paul, parlant du Christ, le nomme « la sagesse aux formes multiples » [2]. Vous voyez si c'est vrai. Or, parmi tant d'aspects sous lesquels il se présente, et qui sont autant de moyens qu'il prend pour se communiquer à nous, vous savez celui-ci : « Je suis le pain vivant des- « cendu du ciel ». Les hommes, depuis l'origine, ont mangé chaque jour le pain que la terre leur fournit en échange de leurs sueurs ; et cependant ils sont morts. Mon peuple, dans le désert et durant quarante ans, a mangé un pain supérieur préparé par les anges et qui tombait des nuées ; ce pain ne les a pas plus que l'autre empêchés de mourir. Mais tel est le pain que mon Père vous donne en me don-

1. Hebr. VII, 25.
2. Ephes. III, 10.

nant à vous, que « celui qui le mange, vivra éternellement. « Ma chair est vraiment une nourriture ; mon sang est « vraiment un breuvage » [1] ; prenez et mangez tous : ceci « est mon corps ; prenez et buvez : ceci est mon sang » [2]. Ainsi a parlé Jésus dans les jours de sa vie mortelle. Il donnait là enfin cette merveilleuse grâce que le prophète avait annoncée, quand il avait montré la Sagesse invitant les hommes à un festin, et leur criant à tous : « Venez, « mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé « moi-même » [3].

Filles de Dieu, femmes et mères chrétiennes, entendez cette invitation, et ouvrez avidement la bouche pour vous nourrir du pain céleste. Recevez le corps du Christ, communiez à l'Eucharistie : ce sera imiter la femme forte, et « ouvrir » comme elle « la bouche à la sagesse ».

Je dis la sagesse : oublié-je que l'Eucharistie est instituée pour nous faire vivre ? Non, je ne l'oublie point ; mais quelle est cette vie que l'Eucharistie doit entretenir ? La vie divine, la vie surnaturelle qui, au témoignage de Jésus, est déjà « la vie éternelle » [4]. Or, en quoi consiste cette vie ? La vie « éternelle, dit le Maître, c'est de vous connaître, ô seul Dieu « véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » [5]. Vivre selon Dieu, pour Dieu, en Dieu, c'est donc aussi, c'est d'abord regarder, croire, connaître, voir. Il s'en suit que l'Eucharistie, aliment régulier de cette vie, est aussi et d'abord un pain de lumière et de science. « L'homme juste, le fidèle, « le saint, dit le fils de Sirach, Dieu le nourrira d'un pain « de vie et d'intelligence » [6]. Vous ne mangez pas le corps

1. Jean. VI, 41, 59, 56.
2. Matth. XXVI, 26.
3. Prov. IX, 2.
4. Jean. X, 18.
5. Ibid. XVII, 3.
6. Eccli. XV, 3.

du Christ sans que votre foi s'avive et grandisse, sans que votre entendement chrétien s'affermisse et s'étende. Vous voyez donc que communier, c'est ouvrir la bouche de son âme à la vérité, à la splendeur, à la sagesse divine, et vraiment s'en nourrir.

« Jonathas, raconte l'Écriture, étendit la baguette qu'il « tenait à la main, et en ayant trempé le bout dans un « rayon de miel, il le porta à sa bouche : incontinent ses « yeux devinrent tout brillants de lumière[1]. » Ce miel qui dès qu'il touche les lèvres illumine les yeux ; ce miel dont Moïse avait prophétisé que le peuple de Dieu « le « récolterait sur la pierre »[2] ; ce miel, c'est celui qui découle pour nous du Calvaire ; celui que produit chaque jour l'autel de notre sacrifice ; c'est notre Eucharistie ; et nous ne la mangeons jamais, si nous le faisons dignement, sans que l'œil de notre cœur s'éclaire d'un jour divin. Les deux disciples d'Emmaüs ne reconnaissaient point Notre-Seigneur ; ils ne comprenaient point ses discours ; ils étaient comme aveugles. Jésus leur rompit le pain : si ce n'était pas l'Eucharistie, c'en était du moins le mémorial et le symbole. Or, à peine eurent-ils mangé ce pain, dit saint Luc, « que leurs yeux furent ouverts »[3].

C'est là un côté très-important de nos communions sacramentelles, et auquel les personnes pieuses ne pensent point assez. Est-ce ce défaut de réflexion qui empêche cet effet de se produire, au moins dans la mesure où Dieu voudrait qu'il fût produit ? Quel que soit l'obstacle, il est en nous ; et non pour cet effet seulement, mais encore pour les autres. « Ce que le Christ a fait en ce monde en y venant visiblement, écrit notre admirable saint Thomas, et surtout en y subissant sa douloureuse Passion, l'Eucha-

1. I Rois. XIV, 17.
2. Deutéron. XXXII, 13.
3. Luc. XXIV, 31.

ristie le fait, quant à elle, en chacune des âmes qui la reçoit »[1]. Or, nul chrétien ne l'ignore, Jésus est venu ici-bas comme lumière [2], pour rendre témoignage à la lumière [3], pour donner aux hommes la lumière, et faire d'eux des enfants de lumière [4], en les arrachant d'abord à la tyrannie des ténèbres [5]. L'antiquité chrétienne désignait souvent le baptême sous le nom d'*illumination* : l'âme y naît en effet à la lumière surnaturelle. Or, ce que le baptême inaugure en nous, l'Eucharistie le perfectionne : et non pas, comme l'observe savamment saint Thomas, non pas à la manière de la confirmation, qui perfectionne notre âme en la rendant capable de résister aux ennemis du dehors, mais bien « en l'unissant à Dieu » [6], ce Dieu qui est « lumière pure « et en qui il n'y a pas l'ombre d'une ombre » [7]. Selon l'enseignement commun des Pères et des conciles, l'Eucharistie alimente *tout notre homme intérieur* [8] : c'est donc qu'elle fait croître simultanément en nous toutes les vertus, non-seulement les morales et les théologales, mais aussi les intellectuelles.

Cela va-t-il à prétendre qu'en ouvrant de cette sorte la bouche à la sagesse, je veux dire en communiant souvent, pieusement, saintement, une personne dont l'esprit naturel est borné ou médiocre finira par acquérir un esprit étendu, distingué, supérieur ? Dans la mesure où un progrès de l'intelligence naturelle serait nécessaire ou utile au salut, on pourrait, pensons-nous, l'espérer sans témérité : car enfin le prêtre qui à l'autel représente les fidèles et formule tout

1. Summ. 3a pars quæst. LXXIX, art.
2. Joann. III, 19.
3. Ibid. XVIII, 19.
4. Ibid. XII. 36.
5. Coloss. I, 13.
6. Ubi supra, ad 1.
7. I Jean. I, 5.
8. S. Thom. ubi supra. — S. Ambros. de sacram. — S. Chrysost. homil. XLV sup. Joann. — Concil. Florent.

à la fois leurs besoins et leurs vœux, le prêtre demande à Dieu que cette communion qu'il va faire « lui serve de secours tant pour l'esprit que pour le corps, et devienne pour lui comme un remède universel [1] ». Une telle prière ne saurait être vaine. Si Dieu l'inspire, c'est qu'il veut l'exaucer. Toutefois, pour être surnaturelle, l'action des sacrements n'est pas miraculeuse ; et Dieu n'a pas voulu que, sous leur influence, notre nature changeât du tout au tout. Leur action va très-principalement à améliorer la vie morale ; et surtout dans cet ordre supérieur de moralité qui, fondé sur la foi, se développe par l'amour pour se consommer dans la sainteté. Or, ce qui importe ici, et ce que l'Eucharistie augmente infailliblement et dans des mesures indéfinies, ce n'est pas l'intelligence des choses de ce monde, et, par exemple, des lettres, des sciences, des arts, de la politique et des affaires, c'est l'intelligence des réalités divines, des vérités de la foi, des préceptes du saint Evangile, de la grandeur, de la beauté, des harmonies de l'institution surnaturelle ; enfin de ce que saint Paul nomme d'un seul mot profond : « le sens de Jésus-Christ » [2]. Et c'est là plus encore que de l'intelligence : ce sens de Jésus-Christ est une vraie, ou pour mieux dire, la vraie sagesse. L'intelligence fait voir, la sagesse fait goûter et aimer ce qu'on voit : l'une découvre Dieu à notre esprit, l'autre le met dans notre cœur.

Oui, s'il y a un effet direct, normal, principal de l'Eucharistie, incontestablement c'est de faire goûter Dieu. Quiconque communie bien ouvre donc son âme à la sagesse. Pourquoi la communion fréquente détache-t-elle peu à peu du monde ? Parce qu'elle attache à Dieu et fait sentir son charme. Pourquoi fait-elle que notre cœur se déprend des biens périsables et des vaines joies de la terre ? Parce qu'elle

1. Ord. Missæ. *Dernière oraison avant la communion.*
2. I Cor. II, 16.

lui donne quelque avant-goût des délices du ciel. Commentant ce beau verset du psaume vingt-deuxième : « O Dieu ! votre calice qui m'enivre, qu'il est beau, brillant, éclatant »[1], saint Cyprien disait : « Le calice du Seigneur enivre pour rendre sobre ; il enivre pour ramener nos âmes à la sagesse de l'Esprit-Saint, et faire que, dégoûtés du siècle, autrefois si cher à nos cœurs, nous en revenions à ne goûter que Dieu et ce qui est de Dieu »[2].

Tout plein du sentiment de cette sagesse divine, Augustin écrivait après sa conversion : « Quelles délices je trouvai soudainement dès que je me sevrai des fausses délices ! J'avais craint de les perdre ; et les avoir quittées me devenait une joie. Vous les chassiez de mon âme, ô vous, suavité véritable et souveraine ; vous les chassiez de mon âme, et vous y entriez à leur place, vous qui êtes plus doux que toutes les voluptés, mais non à la chair et au sang ; plus éclatant que toute lumière, mais plus retiré que ce qu'il y a de plus secret ; plus élevé que tout honneur, mais non pour ceux qui s'élèvent en eux-mêmes »[3]. Il avait ouvert toute son âme aux saints, aux consolants, aux maternels envahissements de la sagesse de Dieu qui est le Christ ; et maintenant il ouvrait la bouche pour confesser ce qu'il avait reçu, rendre ainsi gloire à Dieu, instruire, réjouir et édifier ses frères. C'est ce que nous tâcherons une autre fois de vous apprendre à faire, en vous exposant sous son second aspect ce verset de notre parabole : « Elle a ouvert la bouche à la « sagesse ».

1. Psaum. XXII, 5.
2. Epistol. LXX ad Cæcilium.
3. Confess. Lib. IX, cap. I.

VINGTIÈME CONFÉRENCE

DES RÈGLES POSÉES PAR DIEU A LA PAROLE HUMAINE.

Os suum aperuit sapientiæ.
Elle a ouvert sa bouche à la sagesse.
PROV. XXXI, 26.

Notre bouche intérieure s'ouvre pour recevoir le Verbe ou la Sagesse. Vous avez vu tout ensemble et que ce devoir nous oblige, et comment nous nous en pouvons acquitter. Mais, je vous l'ai dit, cette même bouche doit s'ouvrir de nouveau pour dire ce Verbe qu'elle a reçu et le communiquer à d'autres. Le Verbe de Dieu ne saurait être captif [1]. Ce n'est point pour le confisquer que nous nous approprions le Christ. Le Christ est un bien commun, un bien universel. Quiconque le reçoit en doit compte à Dieu et aux hommes. Je vous le disais avec saint Paul : « croire », ce qui est recevoir en soi Jésus-Christ, « cela constitue notre justice » ; mais « parler, confesser », ce qui est lui rendre témoignage, « cela consomme notre salut » [2]. J'ai

1. II Tim. II, 9.
2. Rom. X, 10.

tâché de vous exposer le premier de ces devoirs ; je dois vous expliquer le second.

Au fond il s'agit de vous retracer brièvement les règles posées par Dieu à la parole humaine. Grave et vaste sujet !

Les impies disent dans l'Écriture : « Nos lèvres sont à « nous » [1] ! C'est un blasphème et un mensonge. Outre que Dieu peut toujours, quand bon lui semble, réduire les parleurs au silence, rien n'est moins libre en nous que la parole ; je veux dire libre d'obligation morale ; rien n'a plus besoin d'être réglé. « Il y a, dit l'Esprit-Saint, un « temps pour se taire et un temps pour parler » [2]. Or, la règle souveraine ici, c'est que quand l'heure est venue de parler, la bouche humaine ne « s'ouvre qu'à la sagesse » ; ou que rien n'en sorte du moins qui ne soit contrôlé par cette sagesse divine et dont elle n'ait ordonné ou permis la sortie. Si l'on sent, au contraire, qu'elle condamne et défend ce que naturellement on serait tenté de dire, c'est que l'heure de se taire a sonné, et il convient alors de garder le silence. Il est écrit de Jésus au livre de l'Apocalypse : « Lui, qui a en mains la clef de David, il ouvre et nul ne « ferme ; il ferme, et personne n'ouvre » [3]. Quand donc votre conscience vous avertit que Jésus ferme vos lèvres, ne les laissez ouvrir ni par les passions de votre cœur, ni par les influences ou même les violences extérieures ; mais si Jésus les ouvre, pour rien au monde et quoi qu'il en puisse advenir, ne souffrez qu'elles restent fermées. C'est ce que j'ai nommé les règles posées par Dieu à la parole humaine, et l'importante leçon que Dieu nous donne à tous, en nous disant de la femme forte qu' « elle a ouvert sa bouche à la « sagesse ».

1. Psaum. XI, 5.
2. Eccle., III, 7.
3. Apoc., III, 7.

Nous vous dirons en premier lieu quelles sortes de paroles vous demeurent interdites, puis quelles sortes de paroles vous devez proférer.

Nous commençons par celles qui vous sont interdites : car, encore que cette abstention du mal semble à peine constituer la moitié de notre justice, néanmoins si difficile est-elle, en cette matière surtout, que si quelqu'un s'y maintient constamment, Dieu même déclare « que c'est un « homme parfait »[1].

I. Les paroles qui ne doivent jamais s'échapper de vos lèvres, ce sont les fausses, les méchantes, les malsaines et les indiscrètes.

Jamais d'abord de paroles fausses, et avant tout, vous l'entendez bien, jamais de mensonge, jamais de fausseté, de dissimulation, ni de tromperie d'aucun genre ; et non seulement dans le langage, mais même dans l'expression, quelle qu'elle soit, des pensées et des sentiments. O Dieu ! rien qu'à regarder son âme à la lumière de cette énumération, comment ne point confesser, dans la douleur et dans la honte, que, comme on le lit dans nos saints Livres : « Tout homme est menteur »[2] ? Et quand je vous rappelle ici la défense que Dieu fait de mentir, je n'ai même point en vue le mensonge *pernicieux* qui a pour fin de faire tort à autrui et qui, de sa nature, est un péché grave. Je pense qu'un tel acte vous fait horreur, et n'a dès lors jamais souillé votre âme. Mais je parle de ce mensonge moins redouté qu'on appelle *officieux*, parce qu'on le fait dans le but de procurer un bien ou d'éviter un dommage ou à soi ou aux autres. Je parle en somme du mensonge sous toutes ses formes, et à tous ses degrés, et quel qu'en soit le motif ; et je vous dis avec le Sage : « Donnez-vous de garde de

1. Jacq. III, 2.
2. Psaum. CXV, 2.

« mentir en quelque manière que ce soit » [1]. Dieu, qui est la vérité, « déteste le mensonge » [2]; et « les lèvres « menteuses sont en abomination devant lui » [3]. La vérité est donc la loi première et absolue de nos discours.

Vous rendez-vous bien compte de ce que vous faites chaque fois que votre parole trahit sciemment votre pensée ? Vous effacez violemment et outrageusement dans votre âme le trait capital de sa ressemblance avec Dieu. Qu'est-ce que Dieu, tel du moins que la foi nous le montre, c'est-à-dire tel que lui-même s'est révélé à nous ? Avant tout, vous le savez, c'est le Père s'engendrant un Fils. Mais que signifie ceci que le Père s'engendre un Fils ? C'est comme si l'on disait que la vérité s'énonce et s'affirme, que Dieu se dit lui-même à lui-même ; et dans une parole si vraie, si juste, qu'elle est son expression équivalente, son image vivante et parfaite, sa forme consubstantielle, la splendeur de son être, le fruit de sa fécondité, le verbe de sa vie : verbe dans lequel, par cet enfantement, tout ce qu'il est passe et subsiste. Vérité est le Père qui parle ; vérité, le Fils qui est la parole du Père ; vérité et véracité est l'énoncé ineffable de cette parole que le Père profère éternellement, et que l'Écriture nomme la génération de son Fils. Or, lorsque vous mentez, votre âme, au lieu de reproduire en elle, comme c'est son très-glorieux pouvoir et son devoir très-rigoureux, ce mystère primordial, typique, et mille fois sacré de la génération du Verbe, en produit la hideuse et impie contradiction. Au lieu d'enfanter, comme Dieu, dans la sincérité et la lumière un fils semblable à elle et légitime, elle enfante dans les ténèbres et la duplicité un horrible bâtard, un fils de confusion qui se retourne contre sa mère, et qui, si la miséricordieuse rédemption de Jésus

1. Noli velle mentiri omne mendacium. Eccli. VII, 14.
2. Prov. VI, 19.
3. Ibid. XII, 22.

n'était là, donnerait infailliblement la mort à qui vient de lui donner la vie : selon cette sentence de l'Écriture, « la « bouche qui ment tue l'âme » [1]. Comprenez-vous dès lors quelle sainte loi vous violez en mentant, et quelle admirable, quelle divine harmonie vous défaites en vous-mêmes ?

Femmes et mères chrétiennes, ayez jusqu'à l'excès, si l'excès est possible ici, le culte de la vérité, et inspirez ce culte à vos fils. La fidélité à ce culte peut quelquefois coûter beaucoup : il n'importe. Tout mal est plus petit que la moindre offense faite à Dieu, et mieux vaut tout perdre ici-bas que d'encourir un instant sa disgrâce.

Jésus-Christ nous a dit : « Que votre discours soit oui « ou non ; cela est ou cela n'est point » [2]. Suivant cette règle évangélique, parlez toujours franchement, droitement, loyalement, simplement. Pas de détours, pas d'équivoque, pas de finesse sentant la feinte; pas d'exagération, pas d'emphase; pas de ces mots pervers ou de ces phrases enflées qui donnent le change et font croire à des sentiments qu'on n'a pas. « Soyez simples comme des colom- « bes » [3], dit encore le bon Maître. Cela s'entend d'abord du caractère et de l'état du cœur : on le doit étendre au discours. Sans doute Jésus a commencé par dire : « Soyez « prudents comme des serpents » [4] ; mais l'un ne contredit pas l'autre : loin de nuire à la vraie simplicité, la bonne prudence la règle, et, par là même, la perfectionne. Certes, il n'est pas nécessaire de dire tout ce qu'on pense ; cela ne conviendrait point, et la prudence est pour l'empêcher ; mais on doit indispensablement penser tout ce qu'on dit, la simplicité le commande et le fait mettre en pratique. Ne dites donc point toute la vérité, si en effet il n'est pas séant

1. Sagess. I, 11.
2. II Matth., v, 37.
3. Ibid. x, 7.
4. Ibid.

de la dire; mais jamais ne dites rien contre la vérité.

Je vous ai dit : pas de paroles fausses. Stigmatisant d'abord et écartant par là le mensonge, et toute promesse qui ne serait pas sincère, et toute espèce de fraude ou de tromperie, j'ai voulu dire en outre : défendez-vous d'énoncer jamais sciemment un seul mot qui ne s'accorde point avec les pensées et les oracles de Dieu, tels qu'ils ont été formulés par Jésus, et tels que nous les transmet la sainte Église, seul pouvoir divinement établi pour nous les conserver et les interpréter. C'est un genre de fausseté, ou, si vous l'aimez mieux, de falsification qui hélas ! n'a jamais cessé d'être usité parmi les hommes, mais qui le devient effroyablement dans notre siècle d'ignorance, de présomption et d'incrédulité. Par sa nature ce péché est manifestement plus grave que le mensonge, puisque si, en mentant, on trahit sa pensée personnelle, ce n'est jamais que la pensée d'une pauvre créature infirme et sujette à errer ; tandis qu'énoncer quoi que ce soit de contraire aux doctrines de la foi, c'est trahir la pensée de Dieu même et lui donner à lui un démenti. Saint Jean écrit à ce sujet des paroles qu'un chrétien ne peut méditer sans terreur : « Qui « est menteur, dit l'apôtre, sinon celui qui nie que Jésus « est le Christ ? » Et, prenez-y bien garde, nier que Jésus est le Christ, ce n'est pas seulement nier sa divinité ; c'est aussi nier la véracité ou la vérité de ses dires : car s'il se trompe ou s'il nous trompe, évidemment il n'est pas Dieu. Mais écoutez la suite : « Celui qui ment ainsi, en niant la vérité du Christ, « est un vrai antechrist, et il nie le « Père en même temps que le Fils ». Dès qu'il insulte l'un, il outrage l'autre, et les perd tous deux à la fois [1]. « Celui qui croit au Fils de Dieu a dans son âme le témoi- « gnage de Dieu ; mais celui qui ne croit pas au Fils, traite

1, I Jean, II, 22, 23.

« Dieu comme un menteur, parce qu'il ne croit pas au « témoignage que Dieu lui-même a rendu de son Fils » [1].

Eh bien ! dites-moi si ces odieuses et audacieuses contradictions ne forment pas, pour une grande part, le fond des conversations du monde? Vous en êtes journellement témoins : ce que Dieu loue, le monde le dénigre ; ce qu'il nomme sagesse, le monde l'appelle folie, et réciproquement ; ce que Dieu dit devoir passer avant tout, on l'estime le moindre des intérêts, si tant est que ce soit un intérêt quelconque. Relevez une à une dans l'Évangile les affirmations de Jésus-Christ, et trouvez celle dont le monde n'affirme pas carrément la contradictoire. Écoutez le monde parler de la richesse et de la pauvreté, de la jouissance et de la douleur, des honneurs et des humiliations ; écoutez ce qu'il dit de la virginité et du mariage, de l'état religieux et de la vie séculière, de la philosophie et de la théologie, de la pénitence, des indulgences, du purgatoire, de l'enfer, du culte des saints et des images, de la dévotion et des dévotions, de l'Église et des pouvoirs humains, des droits de celle-ci et des lois portées par ceux-là, du Saint-Siége et de ses prérogatives, du Pape et de son infaillibilité, de ses Constitutions, des directions qu'il donne, des censures qu'il inflige, des condamnations qu'il prononce, enfin de quoi que ce soit qui tienne un peu intimement au dogme catholique et le caractérise expressément, partout, toujours, vous surprendrez ce monde aveugle, impertinent, impie, traitant la trois fois sainte parole de Dieu comme une fausseté, une ineptie et un mensonge. « O trésors de la pa- « tience et de la longanimité de Dieu, s'écriait l'apôtre « saint Paul [2] ! » Femmes chrétiennes, dont les lèvres s'ouvrent si souvent pour recevoir le corps du Christ,

1. Ibid. v, 10.
2. Rom. II, 4.

lequel ne s'y pose point sans les sacrer, ah! pour l'amour de Dieu, ne souffrez donc jamais qu'elles se rouvrent pour laisser passer ces irrévérences, ces hérésies, ces impiétés, il faut dire ces blasphèmes ! « Si quelqu'un parle, dit saint « Pierre, qu'il parle les discours de Dieu [1]. » Parlez vrai, parlez juste, et pourcela parlez chrétien. Réglez invariablement sur la parole de Dieu, sur l'Évangile, sur l'enseignement de notre sainte Mère l'Église, et très-spécialement du Saint-Siége qui est la bouche du Christ ici-bas, vos jugements d'abord, puis vos paroles. Par là, sans doute, vous déplairez au monde et vous séparerez de lui ; mais ai-je à vous apprendre que déplaire au monde est le moyen certain de plaire au divin Maître, et qu'on ne saurait s'unir à l'un si l'on n'a pas fait divorce avec l'autre?

Pas de paroles fausses, pas de paroles méchantes non plus. Vérité, charité, ce sont deux noms et comme deux formes du même Dieu, notre Dieu unique et adorable ; et ces formes de Dieu deviennent les lois de notre vie. Sans doute, c'est le cœur avant tout qui se doit ajuster à ces formes divines ; mais parce que « la bouche parle de « l'abondance du cœur » [2], la parole tombe aussi sous la loi ; et au même titre que la vérité, la charité doit régler nos discours. Quiconque, en discourant, manque à l'un ou à l'autre cesse d'être « fils de lumière » [3]. « Le fruit de « la lumière », écrit saint Paul, et conséquemment le signe de sa présence en nous, « c'est la bonté » [4]. Je vous citais ce mot de saint Jean : « Qui nie le Fils n'a pas le « Père » [5]. On dit avec la même raison : Qui n'a pas l'Esprit-Saint, c'est-à-dire la bonté et l'amour, n'a pas non plus le Fils qui est la vérité et la sagesse.

1. I Pierr. IV, 11.
2. Matth. XII, 34.
3. Ephes. V, 8.
4. Ibid., 9.
5. I Jean. II, 23.

Appliquez ces principes à vos conversations. Je le répète : pas de paroles méchantes, sortant d'un cœur haineux, aigri, envieux, jaloux, colère, vindicatif, malin. Je rougirais de vous prémunir contre la calomnie : une femme chrétienne en doit être incapable. Vous aurez peut-être à la subir, hélas ! Souvenez-vous alors que Jésus l'a subie le premier, et dans des proportions où elle ne peut vous atteindre ; mais en si petite mesure et sous quelque forme que ce soit, ne l'infligez vous-même à personne. Je passe sur la calomnie ; puis-je me taire de la médisance ? « Le serpent mord secrètement et en silence, dit l'Écriture; « tel est le mal que fait celui qui médit » [1] : aussi est-il, et à juste titre, « en abomination devant Dieu et devant les « hommes » [2]. Et cependant ce mal détestable et détesté a pour la plupart d'entre nous un charme presque irrésistible. C'est l'assaisonnement ordinaire et à peu près obligé de tous les entretiens du monde. La sévérité sur ce point y semble une sorte d'offense faite au bon goût, et la marque d'un esprit étroit. On déclare ennuyeux quiconque suit strictement en ceci les dictées de la conscience chrétienne ; et le monde, qui pardonne tant de choses, ne peut pardonner qu'on l'ennuie. A la force déjà si entraînante de ces jugements, de ces coutumes et des respects humains qui en naissent, viennent se joindre mille passions plus ou moins secrètes qui nous poussent à dénigrer et à diffamer le prochain : moins encore, le plus souvent, pour lui faire tort ou le rabaisser, que pour nous exalter nous-mêmes à ses dépens, l'ombre dont on le montre enveloppé allant surtout à faire observer que l'on est, soi, dans la lumière. Si aisément nous devenons semblables au pharisien, pensant et insinuant que nous ne sommes point comme le reste des

1. Eccli. v, 11.
2. Prov. xxiv, 9.

hommes, et ne prenant pas même, comme lui, la peine d'en rendre grâces à Dieu [1] ! Tout cela, je dis ces racines cachées et ces fruits qui ne le sont guère, tout cela est d'une laideur morale repoussante ; et quel compte au tribunal de Dieu attend les médisants ! Et que dire des jugements téméraires, des soupçons sans fondement, des accusations injustes, des insinuations malveillantes, des demi-mots perfides, des sous-entendus plus nuisibles que des imputations déclarées, des réticences qui en font penser si long, des rapports semant la rancune, la haine et la discorde ? Quoi encore ? Il faut bien mentionner les offenses, les injures, les qualifications méprisantes, les moqueries blessantes, les ironies sanglantes, enfin ces innombrables traits, si divers, mais tous acérés et jusqu'à un certain point empoisonnés, dont le Sage a écrit : « La plaie du fouet fait à la « chair une meurtrissure ; mais la plaie de la langue brise « les os. Certes l'épée a tué beaucoup de monde ; mais le « nombre n'en égale pas ceux que la langue a fait périr » [2]. Vous le voyez, c'est tout un monde que ces péchés, et l'on n'a pas de peine à comprendre ce qu'en écrit saint Jacques, que « la langue est une vraie université d'iniquité » [3]. Cette armée innombrable et immonde ne cesse pas d'assiéger intérieurement nos lèvres, prétendant obtenir ou forcer le passage ; si opiniâtre et si terrible que soit l'assaut, toute lèvre chrétienne doit invinciblement demeurer fermée aux assiégeants.

Qu'elle se ferme pareillement à toute parole malsaine. J'appelle ainsi toutes celles qui signifiant un vice quelconque, ou inspirées par lui, tendent à malédifier le prochain et à altérer, pour peu que ce soit, ou les saintes habitudes de sa vie, ou la simplicité de son âme, ou la pureté de son cœur.

1. Luc, XVIII, 11.
2. Eccli. XXVIII, 21.
3. Jacq. III, 6.

Encore ici, c'est tout un monde : monde de mal, de ténèbres et de perdition. Mais, laissant le reste à vos réflexions et à votre expérience, j'insiste sur un seul point qui, en fait de malfaisance et d'insalubrité, est vraiment capital.

Le Psalmiste dit des impies que leur bouche est « un « sépulcre », hélas ! et « un sépulcre ouvert et tout béant » [1]. Ainsi en va-t-il de toute bouche mise au service d'un cœur qui n'est pas chaste. Saint Paul enseigne qu'il y a « une odeur de vie qui donne la vie, et une odeur de mort « qui donne la mort » [2]. C'est cette dernière qu'exhalent ces bouches impures. Sans doute, on prend bien soin d'y mêler des parfums : on est poli, on est délicat ; on se pique de distinction ; on a beaucoup d'esprit ; on sait comment un miasme peut s'envelopper de fleurs, courir au milieu d'un flot de perles, se glisser dans une saillie qui fait sourire ou dans une poésie qui fait rêver. Cependant un miasme embaumé reste un miasme, et la bouche qui le souffle souffle toujours la peste. L'Esprit-Saint signale ces propos quand il dit : « Ce qui corrompt les bonnes mœurs, « ce sont les propos mauvais » [3]. Saint Paul voudrait, à la vérité, qu'il ne fût jamais question de ces choses « dans « l'assemblée, des saints » [4], et c'est ici l'une de ces assemblées. Mais que faire, quand il nous revient de toutes parts que, dépassant les déplorables libertés que le monde s'est toujours données sur ce point, on en arrive présentement à un degré de licence qui est pour faire rougir et pleurer ? Et ce n'est point là le fait des femmes déhontées, ni même des femmes légères ; c'est, nous assure-t-on, celui d'un certain nombre de femmes passant pour chrétiennes et croyant

1. Psaum. XIII, 3.
2. II Cor. II, 16.
3. I Cor. XV, 33.
4. Ephes. V, 3.

l'être assez pour s'approcher, et même souvent, des divins sacrements. Ce que les femmes en général peuvent avoir en ceci d'influence soit pour le bien, soit surtout pour le mal, n'est réellement pas calculable ; celle des hommes n'est rien à côté. Votre devoir à toutes n'en est que plus sacré : c'est pourquoi je vous conjure d'y songer devant Dieu, ce Dieu dont il est dit : « Les discours du Seigneur sont « tous des discours chastes : c'est de l'argent éprouvé par « le feu, purifié de toutes les scories et passé sept fois au « creuset » [1].

Enfin défendez-vous toute parole indiscrète, c'est-à-dire toute parole curieuse, imprudente, téméraire, étourdie, frivole, sotte, déréglée, inopportune et même superflue. Je ne crois pas qu'il y ait une seule de ces recommandations que les Livres saints ne nous fassent, et d'une manière très-explicite. Vous savez en particulier ce que Notre-Seigneur a dit des paroles inutiles : celles-là même sont un thème aux divins jugements [2]. Ne parlez donc jamais pour parler : à quoi bon ? Ne parlez jamais sans réfléchir : la parole courant devant la pensée, c'est le cheval emportant le cavalier qui le monte. Nul n'ignore comment d'ordinaire se terminent de tels accidents : « Les lèvres de l'irréfléchi le « jetteront par terre », dit l'Écriture [3]. Évitez la loquacité, vous souvenant de ce que dit l'Esprit-Saint : « Le bavard « ne marchera pas droit sur la terre » [4] ; et ailleurs : « Là « où il y a beaucoup de paroles, il est comme impossible « qu'il n'y ait pas de péché » [5]. C'est à quoi revient aussi cette leçon admirable : « Ne parle pas inconsidérément, et « que ton cœur ne s'empresse point à se répandre en dis-

1. Psaum. XI, 7.
2. Matth. XII, 36.
3. Eccli. X, 12.
4. Psaum. CXXXIX, 12.
5. Prov., X, 19.

« cours en la présence de Dieu, car Dieu est au « ciel, et tu es sur la terre : parle donc peu » [1]. Si vous n'aimez pas encore le silence, sachez du moins le subir, ou même vous l'imposer quand il convient ; et souvent il convient. Plusieurs y gagneront, à commencer par vous. L'Écriture, où tout est dit avec simplicité, contient cette courte sentence qui, étant la parole de Dieu, est aussi le cri de l'expérience et du bon sens : « Le sot lui-même ou « l'insensé, s'il se tait, passera pour sage ; et s'il tient ses « lèvres fermées, il aura du moins l'apparence d'être intel- « ligent » [2] En somme et pour terminer ces graves enseignements, écoutez l'Esprit-Saint vous dire : « Tu as de l'or « et de l'argent », c'est chose que tu estimes, et que les hommes regardent comme ayant un grand prix : je t'apprendrai à en faire un merveilleux usage : « fais fondre « cet or et cet argent et fais-en ensuite une balance où tu « pèseras tes paroles ; fabriques-en un mors pour tes « lèvres » ; et même après l'y avoir mis, « prends bien « garde de faillir par la langue, de peur que tu ne tombes « en face de tes ennemis qui t'environnent de piéges, et que « cette chute ne soit de celles qui, ne guérissant jamais, « conduisent l'homme à la mort » [3].

II. Et que vous dire à présent des paroles auxquelles votre bouche doit vaillamment et constamment s'ouvrir : cette bouche organe d'un cœur tout rempli de lumière et de grâce ; d'un cœur habité, possédé par le Verbe, c'est-à-dire par la sagesse même ; d'un cœur dont l'Esprit-Saint est comme l'âme surnaturelle, et dont la Trinité adorable est, pour ainsi parler, devenue l'*abondance* [4] ; y devenant non-

1. Eccli. v, 1, 2.
2. Prov. xvii, 28.
3. Eccli. xxviii, 29. 30.
4. Luc, vi, 45.

seulement une plénitude de vie inénarrable, mais, comme Jésus l'a dit, le principe d'une « source jaillissant à la vie « éternelle » [1] ? De tels sujets sont comme les horizons qu'on voit en naviguant : d'une étendue immense, ils ne finissent que là où ils se confondent avec le ciel. Résumons pourtant en trois mots ces formes, ces jaillissements, ces effusions de la sagesse divine qui doivent toujours trouver le passage libre à travers vos lèvres. Tout ce qui va au culte et à l'honneur de Dieu, tout ce qui le confesse parmi les hommes et lui rend témoignage, tout ce qui coopère à son œuvre ici-bas, voilà les vraies raisons de la parole humaine, la substance qu'elle doit exprimer, la sphère où elle se doit mouvoir, l'emploi que Dieu lui assigne et le service qu'il daigne lui demander.

Et d'abord la bouche est l'organe né de l'adoration, de la louange, de la sainte jubilation, de l'action de grâces, de la prière, de toutes les formes enfin du culte que nous devons à Dieu. « Seigneur, chantait le roi-prophète, vous ouvrirez « mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges [2]. » Quelle fonction ! quel honneur ! mais avant tout quelle grâce ! Ce n'est même pas du seul cœur humain que la bouche humaine est ici l'organe ; elle l'est de toute cette création inférieure qui, si éloquente pour nous, est cependant muette en elle-même. Nous sommes la voix, la voix intelligente, aimante, reconnaissante de la terre et des eaux, des plantes et des bêtes. Tout ce que je nomme là donne, il est vrai, ou du moins peut donner des sons ; mais nous seuls avons la parole : et c'est pourquoi, d'office, nous devenons la voix de toutes ces créatures inanimées.

Le Christ, qui « aime tout ce qui est » [3], le Christ par

1. Jean. IV, 14.
2. Psalm. L, 17.
3. Sagess. XI, 25.

qui et pour qui tout a été fait [1], a faim et soif d'entendre ainsi, par nous, chanter tout l'univers. Sans cesse, comme l'Époux à l'Épouse dans le Cantique des cantiques, il dit à sa chère création : « Que ta voix retentisse donc à mes oreil-« les, car ta voix est pleine de douceur, et ton visage écla-« tant de beauté » [2]. Même d'entendre le Verbe de Dieu, comme sa sainte humanité le fait toujours, cela ne distrait pas Jésus de nous écouter, et ne l'empêche nullement de nous vouloir entendre ; non plus que de goûter, dès qu'il nous entend, de complaisantes délices. Filles de Dieu, ayez donc à cœur de donner cette sainte joie au Sauveur. Avec lui et par lui (car il est le coryphée du concert où vous entrez ainsi), avec lui et par lui, louez son tout divin Père. Qu'on vous y voie empressées, qu'on vous y sente ardentes. Mêlez-vous à nos chants sacrés. Soyez fières et heureuses de réciter, soit dans nos temples, soit dans vos demeures, ces psaumes qui sont la louange divine officielle et parfaite. « Pour que l'homme louât bien Dieu, écrit saint Augustin, Dieu a daigné se louer lui-même parmi les hommes ; et parce que Dieu s'est loué chez nous, l'homme a trouvé le secret de donner à Dieu de dignes louanges. L'Esprit nous dit bien : « Que ta bouche ne te loue point » (Prov. xxvii, 2) : cela n'est pas applicable à Dieu. Que l'homme se loue, en effet, c'est une vaine arrogance ; mais que Dieu se loue, c'est une miséricordieuse bonté » [3]. Louez donc Dieu, exaltez son nom, célébrez ses perfections, ses mystères, ses œuvres, ses dons de toute sorte ; louez le Christ, louez Marie, louez les anges et les saints. Après avoir loué, rendez grâces : c'est si juste et si doux ! Puis priez, demandez, intercédez : c'est si nécessaire ! Que n'avez-vous pas reçu déjà ? Et cependant de quoi n'avez

1. Jean. I, 3. Hebr. II, 10.
2. Cant. II, 14.
3. S. August. Enarrat. in Psalm. CXLIV. Præfat.

vous pas besoin encore ? Il faut donc demander. Vous ne serez rassasiées, ni vos frères non plus, qu'en entrant dans la gloire [1] ; et pour vous et pour eux, quel long chemin avant d'y parvenir [2] ! Aussi n'est-ce point assez que vos lèvres s'ouvrent à la prière : elles y doivent demeurer ouvertes ; le Seigneur nous dit à tous de « prier sans « relâche » [3]. L'Esprit qui est en nous n'y dort pas : or, c'est d'abord, dit l'Écriture, un « esprit de prières » [4] ; sa principale fonction dans vos cœurs, dont il fait son temple, est d'y crier à Dieu : « Mon Père ! mon Père ! » [5] Laissez passer ce cri : ce cri qui sauve la terre parce qu'il « pénè- « tre les cieux » [6], et touchant le cœur de Dieu, l'oblige à nous bénir. Sans doute la grande prière, la grande louange, le grand culte sont surtout au dedans : à Dieu ne plaise que nous ressemblions à ces païens qui mettaient leur confiance dans l'interminable récitation de je ne sais quelles formules [7] ; ou à ces Juifs dont Dieu disait : « Ce peuple m'honore « des lèvres, mais son cœur est loin de moi » [8]. Toutefois comme l'homme est corps et âme, il convient que sa religion réponde à sa nature ; qu'elle soit conséquemment, comme lui, intérieure et extérieure, spirituelle et sensible. Il faut que nous aussi, « imitant Dieu comme des fils bien-aimés » [9], nous incarnions notre verbe, et que, comme Dieu nous parle sensiblement, nous le priions vocalement. Par là vous « ou- « vrirez votre bouche à la sagesse » ; car « la sagesse, dit l'Es- « prit-Saint, c'est le culte de Dieu et la piété envers lui » [10].

1. Psaum. xvi, 15.
2. III Rois xix, 7.
3. Luc, xviii. — I Thess. v, 17.
4. Zach. xii, 10.
5. Rom. viii, 15.
6. Eccli. xxxv. 21.
7. Matth. vi, 7.
8. Ibid. xv, 8.
9. Ephes. v, 1.
10. Job. xxviii, 28. Selon le texte des septante.

Ouvrez de plus votre bouche au témoignage. Nous sommes tous des témoins ; tous les saints sont des *confesseurs* : cela veut dire des gens qui ont rendu témoignage. Beaucoup, vous le savez, l'ont rendu jusqu'au sang : ce sont les témoins par excellence, et tel est le sens de ce grand mot de *martyr* qui les désigne à nos vénérations. Mais ceux-là mêmes à qui Dieu n'a ni donné, ni demandé d'aller jusque-là, lui ont cependant rendu témoignage ; et nul n'a pu le faire sans se dépenser et sans pâtir, triomphant à la fois du monde et de ses propres inclinations ; car c'est une loi formulée par l'apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieu-« sement dans le Christ souffriront persécution ». Confesser Dieu et Jésus-Christ et l'Église, sa foi enfin et sa religion, c'est nécessaire, et parfois sous peine de salut : par exemple, comme l'enseigne saint Thomas, lorsque, en omettant de le faire, on compromettrait gravement soit l'honneur de Dieu, soit l'intérêt spirituel du prochain [2] ; mais, en tous cas, c'est bon, sûr et honorable. Nous savons bien les règles que nous trace ici la prudence. Jésus a dit : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, et ne jetez « pas des perles aux pieds des pourceaux » [3]. Le Sage avait écrit : « Là où il n'y a que des sots pour t'entendre, « tais-toi [4] » ; car, parler dans ce cas, c'est comme profaner la sagesse. En outre, il est bon de ne provoquer aucune lutte fâcheuse ou stérile ; il convient pareillement de ne scandaliser point les faibles. Il ne s'agit donc pas de procéder ici étourdiment, par enthousiasme et surtout par bravade. Mais ces réserves faites, où nous aurions plutôt à redouter l'excès, tant nous y avons hélas ! de pente naturelle, il importe au plus haut degré de garder présentes

1. Tim. III, 12.
2. Summ. 2da dæ. Quæst. III, art. 2.
3. Matth. VII, 6.
4. Eccli. XXXII, 6.

en son esprit ces solennelles et effrayantes paroles du Maître : « Quiconque aura rougi de moi devant les hommes, « je rougirai de lui devant mon Père » [1]. Vous comprenez que cette rougeur au front de notre juge, c'est inévitablement le prélude d'une sentence mortelle prononcée par ses lèvres. Donc jamais de trahison, jamais de lâcheté, de défaillance, de pusillanimité, de retraite honteuse, jamais l'ombre de respect humain. Quand l'occasion se présente de déclarer aux hommes non-seulement votre foi, mais vos espérances, mais votre amour, mais votre piété, vos habitudes chrétiennes et le jugement que, du haut de vos principes, vous portez sur toutes choses, dites franchement ce que vous croyez ; montrez-vous simplement telles que vous êtes. Pas de concession dans la doctrine ; pas de connivence même apparente avec l'esprit profane et sophistique du monde, avec l'esprit naturaliste et tout humain d'un grand nombre de fidèles mal instruits, mal pensants, quoique, à certains égards, ils puissent n'être pas mal vivants. Vous portez un drapeau : il ne faut ni le rendre, ni l'abaisser, ni le voiler. Par la Confirmation vous êtes armées soldats du Christ. Certes, il y a divers postes autour du temple de Dieu et mille manières de le défendre ; mais nul ne doit déserter la place où la Providence l'a placé, ni déposer les armes, ni manquer dans le combat d'énergie et de vaillance.

En droit, la grâce de la Confirmation subsiste toujours en vous. Si, en fait, elle n'y est plus, c'est votre faute ; et votre premier devoir est de la recouvrer. Il suffit d'y croire fermement, de la demander à Dieu avec une humble et fidèle confiance, et de recourir aux moyens qu'il nous donne pour retrouver toute grâce perdue.

Et comment passer ici sous silence cette autre forme du

1. Luc. IX, 26.

témoignage qui est la confession des péchés ? Vous ne doutez assurément pas qu'elle ne vous soit nécessaire, du moins quand vos fautes sont mortelles. Il y va de votre vie, puisque le péché vous tue, et que la confession est le moyen établi pour votre résurrection intérieure ; mais il y va aussi du trois fois saint honneur de Dieu : car étant d'abord un acte d'obéissance, la confession sacramentelle, qui commence de refaire le jour dans une âme envahie par la nuit, est encore un hommage manifeste rendu à la justice, à la vérité, à la véracité de Dieu, enfin à cette lumière toute pure et immuable qui est le caractère de l'être divin et vraiment son essence [1].

En troisième lieu, et pour conclure, ouvrez la bouche à cette sagesse qui veut faire ici-bas l'œuvre de Dieu en sanctifiant et en sauvant les hommes. Bénir, enseigner, persuader, élever, conseiller, diriger, prémunir, reprendre, corriger, défendre, édifier, encourager, consoler, pacifier, c'est encore la fonction, le pouvoir, le devoir et l'honneur de la parole humaine. Chacun des mots que je viens d'énoncer est comme une source divinement ouverte d'où le discours peut licitement et doit régulièrement couler. Méditez-les pieusement l'un après l'autre : vous verrez ce qu'ils renferment d'obligatoire, d'invitant et de bienfaisant. Le genre humain a soif de l'eau qui lui vient de ces sources; peut-être serait-il aisé d'en nommer encore d'autres : toujours est-il que, parmi celles-ci, il n'y en a pas une seule inutile; hélas ! même quand la charité les laisse toutes, comme il convient, s'épancher dans le monde, il y a bien des moments où la vie nous semble un désert. Connaissons du moins les dons de Dieu, et que notre infidélité ni notre paresse n'en restreignent jamais l'abondance ou n'en diminuent la vertu. Que chacune de vous se rende donc exacte et zélée à rem-

1. I Jean. I, 5.

plir, en toute occasion, ce grand ministère de la parole : soyez l'organe docile de Dieu parmi vos frères, vous taisant quand il faut, parlant quand il est nécessaire ou utile. Dévouez, donnez, livrez votre cœur d'abord, puis vos lèvres à cette charité infinie qui, du fond de votre âme où elle réside, s'étend de proche en proche à toutes les créatures de Dieu, et les embrasse dans une dilection sans pareille; voulant leur bien, leur voulant tous les biens, et par-dessus tout le bien suprême; le leur voulant constamment, le leur voulant ardemment; et voulant même, dans une mesure, le leur faire arriver par vous. Alors, ouvrant, comme la femme forte, « votre bouche à la sagesse », vous aurez, pour votre part, continué l'œuvre du Christ : vous aurez affermi, vous aurez agrandi le règne de Dieu sur la terre; et vous goûterez les délices ineffables cachées dans cette promesse divine : « Celui qui ayant aimé la pureté de son « cœur, aura toujours gardé la grâce sur ses lèvres, jouira « de l'amitié du Roi [1]. »

1. Prov. XXII, 11.

VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE

COMMENT LA FEMME EST LA GARDIENNE SPÉCIALE DE « LA LOI DE CLÉMENCE » ; ET COMMENT, A CE TITRE, LE MINISTÈRE DE L'INTERCESSION ET DE LA MÉDIATION LUI EST DÉVOLU DANS LA FAMILLE.

Et lex clementiæ in lingua ejus.
Et la loi de clémence est sur sa langue : sa langue sert d'organe à cette loi.
PROV. XXXI, 26.

Ces paroles sont la suite et la fin du verset qui commence par ces mots : « Elle a ouvert sa bouche à la sagesse » : mots qui nous ont fourni la matière de deux conférences. Il semblait naturel, et il eût été fort aisé, de joindre, sinon à la première, du moins à la seconde de ces deux instructions, la leçon contenue dans le texte que je vous cite. Cette leçon se rattache évidemment au même ordre de pensées et de doctrines, c'est-à-dire au règlement divin de la parole humaine. Mais le sujet est vaste ; et quoique le traitant avec une brièveté relative, ses développements indispensables nous avaient déjà mené au delà de nos limites accoutumées. Mieux valait donc consacrer une conférence spéciale

à cette seconde moitié du verset : d'autant que, vous le verrez bientôt, ce texte si court nous ouvre des jours précieux sur plusieurs de vos devoirs, et donne lieu à des considérations aussi touchantes qu'utiles. Puisque Dieu daigne se montrer libéral à nous donner du temps, l'important n'est pas d'aller vite ; et y a-t-il un plus sûr moyen d'atteindre le but où nous tendons, que de recueillir avec un soin religieux tous les viatiques placés sur notre route par la bonne Providence ? Que de fois, dans les haltes qu'ils font ici et là, les voyageurs qui ont le sens et le goût des beaux sites, se tournent, sans changer de place, des différents côtés de l'horizon, découvrant au paysage, selon qu'ils s'y orientent, des aspects nouveaux et admirables. Ils estiment à bon droit que si, pour se hâter davantage, ils regardaient d'un seul côté, ils n'emporteraient ni une connaissance suffisante du pays qu'ils visitent, ni la plénitude de contentement que le voyage leur doit procurer.

Méditons donc en paix ces toutes divines paroles : « La « loi de clémence est sur sa langue », laquelle sert dès lors à cette loi de héraut et d'instrument.

I. Le mot hébreu que la vulgate traduit par « loi de clé- « mence », signifie tout ensemble, d'après les interprètes, la piété, la pitié, la bonté, la grâce, la miséricorde. Entendez tout cela quand l'Esprit-Saint vous parle de cette bienheureuse loi. Avant tout, il y a donc une loi de clémence ; la clémence, la pitié, la bonté, la miséricorde, la grâce, c'est donc une loi ! Oui, et il y a plus encore : depuis Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ, la loi s'appelle la grâce : non telle ou telle loi particulière prescrivant telle disposition de l'âme ou tellea ction, mais l'universalité et la somme de la loi. Pauvres âmes inclinées au mal et qui y êtes si souvent tombées, âmes fragiles, âmes blessées, âmes troublées, ne craignez

point. Que craint un accusé, du moins quand sa conscience l'accuse ? Il craint la loi. C'est avec la loi, en effet, que le juge confrontera ses actes ; c'est à la clarté de la loi qu'il les appréciera ; et s'ils sont condamnables, c'est au nom de la loi qu'il les condamnera. La loi est la lumière qui confond le coupable : étant régulièrement munie d'une sanction, elle devient ensuite la verge qui le châtie. Mais quoi ! si la clémence est entrée dans la loi, si elle est devenue une loi, si la loi, c'est la grâce même, qu'y a-t-il à redouter ? Sans doute il faut se repentir après qu'on a péché. Mais à quiconque le demande et s'y prête, la grâce fournit ce repentir. Sans doute aussi, il faut donner satisfaction à ce législateur que nos fautes offensent d'autant plus qu'il est plus clément envers nous ; il faut volontairement s'unir par un acte de réparation à cette satisfaction suprême et seule équivalente qui se nomme la Passion du Christ. Mais la grâce nous livre cette Passion comme un trésor ouvert ; et même avant de répandre sur nous ce pardon copieux [1] qui en découle, elle nous met en état de faire tout ce qui est requis pour l'obtenir. C'est ainsi, c'est jusque-là que la grâce est dans la loi, et qu'elle y est pour tous, sans excepter ceux qui la violent. Et en elle-même et à l'égard de ceux qu'elle oblige, qu'est-elle, cette loi bénie ? que demande-t-elle ? Oh ! voyez si elle est justement appelée une « loi de clémence » ! La première des obligations qu'elle nous impose à tous, c'est de croire à la grâce ; la seconde, c'est de nous y ouvrir et de la recevoir ; la troisième, c'est de la laisser toujours croître en nous ; la quatrième, c'est de la répandre comme il se peut autour de nous, ce qui lui assure sa perfection dernière. Et quand nous en sommes là, quand la grâce est ainsi montée jusqu'à son comble, il n'y a plus même de

1. Psaum. CXXIX, 7.

loi, dit saint Paul [1] : car l'âme est complétement juste; elle est pour ainsi dire identifiée avec la loi ; sa formation divine est achevée ; elle n'a plus dès lors qu'à entrer dans la paix éternelle.

Instituée dès le commencement, voilée plus tard à cause du péché, cette loi de clémence ou de grâce a été de nouveau promulguée par le Christ, et elle est, je le répète, devenue la loi même du Christ. Vous êtes témoins que cette loi de clémence n'a pas cessé un jour d'être sur les lèvres de cette femme forte, de cette Épouse sans tache, de cette incomparable mère qui est la sainte Église catholique. L'Église l'a portée jusqu'aux extrémités du monde [2]. C'était sa bonne nouvelle ; c'était son don aussi. Née de cette loi qui est sa vie, elle a toujours eu l'ambition d'en faire vivre les hommes. Comme elle a des rayons dans les yeux, elle a des baumes dans les mains ; comme elle enseigne la vérité, elle pardonne au nom de l'amour. Par cette loi de clémence, elle a affranchi les âmes, consolé les petits, honoré les pauvres, adouci les mœurs, transformé la famille, sacré le pouvoir dont elle a fait tout ensemble un service et une paternité, modifié les pénalités, diminué l'horreur de la guerre. Si le genre humain l'avait laissée faire, elle l'aurait tout entier et pour toujours pacifié et uni. Et si, frappée de tant de coups dont le monde l'accable sans cesse, l'Église pouvait périr un jour, son dernier souffle, sachez-le bien, porterait encore à Dieu une parole de clémence ; l'Épouse « mourrait comme son Époux en criant : « Père ! par- « donnez-leur, parce qu'ils ne savent point ce qu'ils font [3] ».

II. Mais nos premières pensées données à ces vues

1. I Tim. I, 9.
2. Psaum. XVIII, 5.
3. Luc. XXIII, 34.

générales, ce que nous voulons surtout vous dire ici, femmes, épouses et mères chrétiennes, c'est que vos lèvres à vous sont spécialement destinées, et par nature et par état, à servir de siége et d'organe à cette loi de clémence. Votre caractère propre dans le monde, et avant tout dans la famille, c'est la grâce ; votre lumière, c'est l'amour ; votre force, c'est la bonté ; votre ministère c'est la pitié et la miséricorde. Ah ! ne vous plaignez point et n'enviez rien à cet être, à ce frère, à ce chef dont Dieu sans doute vous a tirées ; pour la gloire, l'utilité et la joie de qui il vous a créées ; mais en vous appareillant à lui de telle sorte, que vous devenez comme sa moitié ; et qu'en échange de tant de biens qu'il lui donne en vous et par vous, Dieu l'oblige à vous rendre et le respect le plus profond et la protection la plus assurée et l'amour le plus tendre et le dévouement le plus inviolable. Non, n'enviez rien à l'homme. Dieu ne l'a pas conçu sans vous. Quelles que soient, et quant à l'heure et surtout quant au mode, les différences de vos deux créations, le même décret divin fonde votre existence ; et non-seulement dans le mystère d'Adam et d'Ève où s'appuie l'ordre naturel, mais encore, vous vous en souvenez, dans le mystère du Christ et de Marie, où tout l'ordre surnaturel a sa source et son fondement. Ici comme là, Dieu a jugé, Dieu a solennellement déclaré « qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul [1] » ; et, dans « les conseils de la Trinité adorable, ni l'homme n'est « sans la femme, ni la femme sans l'homme [2] ». Bossuet paraît bien un peu dur, quand, à propos de la création *du second sexe*, comme il s'exprime, il écrit : « Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine ; et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles

1. Gen. II, 18.
2. I Cor. XI, 21.

viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulait mettre [1]. » La leçon, très-assurément, a sa raison d'être et son prix; mais l'œuvre que Dieu fait ici a bien d'autres aspects et contient d'autres enseignements qui, en relevant plus haut nos pensées, dilatent plus largement nos cœurs et nous poussent dans des voies plus lumineuses et plus divines. La vérité est qu'à regarder l'humanité dans son ensemble, la femme est pour l'homme un complément indispensable ; et sans insister sur cette réflexion de saint Paul que si, d'abord et pour une fois, « la femme a été tirée de l'homme », ensuite et tout le long des siècles, « l'homme naît de la femme [2] » (ce qui se vérifie jusque dans l'Homme-Dieu); sans insister, dis-je, et me tenant dans l'ordre purement spirituel et moral, j'affirme, sans crainte de recevoir un démenti, que sans la mère, la sœur, l'épouse, la femme enfin, l'homme ne parviendrait jamais à être tout à fait un homme. Parmi plusieurs raisons qu'on en pourrait donner, bornons-nous à celle-ci qu'insinue notre texte : à savoir que, par institution divine, vous êtes au milieu de nous le signe vivant de la grâce, le sacrement de la pitié et, comme dit Salomon, l'organe de « la loi de clémence ».

Le christianisme éclaire et rehausse tout. J'espère ne vous étonner point si je vous dis que la place occupée et le rôle exercé par la très-sainte Vierge Marie dans le plan général de Dieu sur le monde est justement votre place et votre rôle dans ce petit monde dont, avec votre époux, quoique subordonnée à lui, comme Marie l'est au Christ, vous êtes le principe et le centre, et qui s'appelle votre famille.

Lorsque Jésus, l'Adam céleste, est descendu dans ce

1. Élévations sur les mystères. Semaine v. Elévat. 2.
2. Cor. xi.

champ désormais dévasté et sombre qui est notre pauvre terre, il y a fait tout le travail extérieur. Je ne dis certes pas qu'il n'y a fait que celui-là ; mais il a fait celui-là, et n'y a point associé sa mère. Il a parcouru, dans tous les sens et bien des fois, ce pays que son Père voulait qu'il évangélisât ; il y a travaillé et lutté, chassant les ténèbres, enchaînant les démons, semant les miracles, nourrissant les foules ; défrichant, labourant, ensemençant le terrain ingrat, épineux, rocailleux de nos âmes ; y versant plus de larmes encore que de sueurs, et des larmes qui trop souvent tombaient sur des cailloux. Il a choisi et formé ses apôtres, fondé l'Église, institué les sacrements ; il a fait au cénacle son office de souverain prêtre ; et quelques heures après, il est monté lui-même sur l'autel de la croix, pour y mourir en victime de religion et d'amour. Mais l'Ève de cet Adam, « son aide semblable à lui », sa sœur, son épouse, sa mère, Marie s'est tue, elle est restée cachée, elle a aimé, elle a souffert, elle a prié. elle a crié grâce et merci : et quand, unie à celle du Christ, d'où elle emprunte toute sa vertu, sa prière a obtenu de Dieu pour nous ce pardon et cette grâce, elle est demeurée dans la famille divine le canal toujours ouvert par où la miséricorde infinie, délivrée désormais par le sang rédempteur, continue de se répandre ici-bas et achève d'inonder le monde. Saint Bernard expose admirablement cette doctrine [1]. A d'autres la justice ; à Dieu premièrement de prononcer des arrêts par l'humanité sacrée de son Fils ; aux anges bons et mauvais de procurer l'exécution de ces sentences divines. « Des esprits qui le servent, chante David, il a fait autant de messagers ; et le feu qui dévore, il l'a institué son ministre » [2]. A Dieu donc, à Jésus lui-même, et aux anges l'œuvre de la justice ; mais à la Vierge, à Marie, l'œuvre de la

1. Serm. de nativ. B. M. V.
2. Psaum. CIII, 4.

miséricorde. Par office elle est avocate : l'Église entière la salue de ce nom [1]. Elle plaide donc pour ses enfants ; et sans oublier jamais les droits du juste juge, elle fait de préférence valoir ceux de sa bonté. Enfin elle est femme, elle est mère ; et parce que son cœur n'est qu'indulgence, tendresse et compassion, « la loi de clémence est sur ses « lèvres ».

Femmes chrétiennes, voilà votre modèle. Vous êtes naturellement des êtres intermédiaires. Comme le cœur, dans l'organisme humain, est placé au milieu ; comme il n'est ni la tête qui domine, ni le bras qui opère, ni le pied qui supporte et qui marche, mais simplement le cœur, et qu'il occupe le centre, qu'il y vit, qu'il y bat ; comme, sans jamais quitter sa place ni sortir de son secret, il échauffe, inspire et vivifie de là tout le corps ; de même vous êtes le milieu, le centre, le cœur de vos familles. Votre famille, c'est votre mari, ce sont vos enfants et le reste de votre parenté. Dieu est au-dessus de tous ces êtres qui vous touchent, qui vous appartiennent, et que, pour cela même, vous appelez *les vôtres*. Il est au-dessus d'eux avec l'amour infini qu'il leur porte, les pensées qu'il a sur leur vie, les grâces qu'il leur prépare et la bienheureuse gloire qu'il leur réserve s'ils sont fidèles. Au-dessous d'eux il y a le monde ; et plus bas encore que le monde, l'enfer, où, si le monde les séduit, ils peuvent finir par s'abîmer. Or, vous êtes avec eux, entre Dieu qui leur veut tant de bien et ce monde de péché qui leur peut causer tant de mal ; mais vous êtes avec eux, au milieu d'eux, divinement établies pour aider à ce bien que Dieu prétend leur faire, et les défendre de ce mal dont ils sont toujours menacés.

Avant tout vous devez dire à Dieu pour vos proches des

1. Antienne : Salve Regina.

paroles de clémence, c'est-à-dire, intercéder sans cesse en leur faveur. Intercéder ! le beau mot ! le grand acte ! Se poser entre deux, deux qui sont divisés et se vont faire la guerre, si déjà elle n'est commencée ; se jeter entre les combattants, sauf à endurer leurs coups ; monter sans présomption, mais avec l'énergie que donne l'amour (un double amour ici, car on aime, et sans mesure, les deux qui se disputent), monter plus haut que ceux qui sont en bas ; en bas, dans la disgrâce divine ; en bas, dans les ténèbres et dans la servitude ; en bas, dans la tentation et dans le doute ; en bas, dans la souffrance ; s'approcher par la foi, l'espérance, le désir, de celui qu'on nomme « le Très-Haut », mais qu'on sait être aussi le Très-Bon ; et là, les yeux humides, les regards ardents, la voix suppliante, embrasser ses deux pieds; lui crier que s'il est maître et juge, il est père en même temps ; que s'il est tout-puissant pour punir, il ne l'est pas moins pour faire grâce ; que « s'il a vraiment résolu de sauver Israël, il n'y a rien qui « puisse résister à sa volonté souveraine »[1] ; et qu'étant mort pour Israël, il a bien manifestement résolu de le sauver ; que Jésus a, dans ce but, enduré d'assez rudes supplices et versé assez de sang ; que si pourtant Dieu réclame encore quelque chose, dans la vertu de Jésus on le paiera ; que s'il lui faut même une victime entière, on est là, s'offrant à pâtir et à mourir en union avec Jésus pour l'amour de qui l'on s'offre et l'on se dévoue : c'est là intercéder. Je le répète, il n'y a rien de plus grand, et l'on ne saurait s'employer ici-bas à une œuvre plus divine. Marie l'a fait sur le calvaire ; elle le fait et le fera dans le ciel jusqu'à la fin des temps. Vous le devez faire comme elle et avec elle. Tous ceux qui vous entourent ont besoin de votre intercession : la leur donner, ce n'est pas charité seulement, c'est justice. S'ils

1. Esther, XIII, 9.

sont à vous, vous êtes à eux et très-principalement pour cette fin. Rendez-vous donc exactement et invinciblement fidèles à remplir à l'égard de vos proches ce ministère béni : dites pour eux à Dieu des paroles de clémence ; invoquez à leur profit la loi divine de la clémence. Pour ceux qui sont fervents, demandez la persévérance ; pour les tièdes, la ferveur ; pour les égarés, le retour ; pour les combattants, le triomphe; pour les affligés, le sens de la souffrance et l'onction de la croix ; pour tous sans exception, la grâce de Jésus, l'amitié et la possession de Jésus qui est la vie éternelle.

Vous le dirai-je d'ailleurs ? en faisant à ces chères créatures cette douce et salutaire miséricorde, vous allégerez beaucoup le fardeau de tristesse dont elles vous chargent si souvent. Savoir qu'on peut intercéder et que le genre humain vit tout entier sous « une loi de clé- « mence », c'est votre appui parmi tant d'émotions qui vont parfois jusqu'à l'ébranlement, et vous pourraient jeter dans la défaillance. Intercéder et invoquer cette loi, c'est votre refuge et votre paix dans ces tempêtes d'angoisse que la conduite ou l'état de ceux que vous aimez fait à certains jours éclater dans vos cœurs, et une issue aux larmes qui alors vous étouffent. Sans cette ressource des larmes et de l'intercession, que serait devenue sainte Monique ? Si elle n'avait pas pu dire à Dieu en faveur d'Augustin des paroles de clémence et espérer fermement que Dieu lui en répondrait, comment ne serait-elle pas tombée morte sur cette plage d'Afrique que son fils, rendu cruel par la passion, venait de quitter la nuit à la dérobée, et en osant mentir à sa mère ? Mais sainte Monique savait qu'on peut intercéder : elle avait foi à la miséricorde ; elle vécut pour prier et pleurer, et elle obtint de ressusciter Augustin à la vie véritable. Le trésor de cette mère est votre trésor à toutes. Puisez-y, in-

tercédez, et que la loi de clémence ait en vous une voix toujours prête.

Ce n'est pas tout : médiatrices entre Dieu et les vôtres, soyez encore médiatrices entre les vôtres, principalement entre votre mari et vos fils. La femme est le trait d'union naturel entre le père et les enfants : aussi, comme tous les médiateurs, elle tient des deux qu'elle doit unir. Tel fut Jésus, Dieu et homme tout ensemble, parce qu'il est médiateur entre Dieu et les hommes. La femme tient du père par le complément qu'elle lui apporte, le concours qu'elle lui prête et l'autorité qu'elle partage avec lui : elle tient de l'enfant parce que, comme lui, elle est subordonnée et doit être dans la maison le modèle de l'obéissance. Du père, elle a la dignité ; de l'enfant, elle a la tendresse, la délicatesse et jusqu'à un certain point la faiblesse.

J'ai eu déjà l'occasion de vous rappeler cette parole : « Dieu, qui atteint avec force d'une fin à l'autre fin, dispose « tout dans l'intervalle avec une suavité exquise » [1]. Tous les milieux sont suaves. Et comment ne le seraient-ils pas ? Ils sont les lieux que Dieu même a établis pour que les êtres distants ou divisés s'abordent, se reconnaissent, s'entendent, se concertent et finissent par s'embrasser. Un médiateur n'est qu'un milieu vivant et agissant. Or, je le répète, vous appartenez à cet ordre. Vous êtes d'office, dans vos demeures, des anges de conciliation et de paix, et comme des foyers d'harmonie et d'amour. « La toute di- « vine miséricorde apparaissant au temps du trouble « et de la tribulation, dit le Sage, c'est comme une nuée « versant la pluie sur un sol desséché [2]. » Soyez cette nuée du ciel qui rafraîchit la terre. Même en vous y appliquant, vous ne réussirez point toujours à empêcher les chocs ;

1. Sagess. VIII, 1.
2. Eccles. XXXV, 26.

tâchez du moins de les amortir. Expliquez, atténuez, excusez, justifiez. Recevez et retenez autant que possible dans votre cœur et les méfaits de ceux-ci dont on allait être irrité, et les sévérités de celui-là qu'on allait tout à l'heure subir; chargez-vous de faire vous-même à l'enfant la remontrance ou la correction que le père juge indispensable : vous aurez mieux que lui le secret d'y mêler cette bonne grâce qui fait tout accepter, et par là même tout profiter : et en retour, présentez volontiers au père les regrets, les excuses et les bons propos de vos fils ; vous fondant, pour réussir en ceci, et sur ce credit qu'a l'épouse sur le cœur de l'époux, et sur cette garantie qu'apporte à la sincérité et à la fermeté de ces repentirs la solidarité personnelle où vous vous engagez avec l'enfant, dont la cause devient votre cause. Vous pouvez tant ici ! « Le visage de la « femme épanouit celui de l'époux, dit l'Esprit-Saint; et « si à ce charme, déjà si grand, elle sait joindre ces paroles « qui traduisent et persuadent la miséricorde, son mari est « heureux entre tous les enfants des hommes [1]. » Et elle, comment ne sera-t-elle pas heureuse de lui procurer tant de joie ; et comment ne seront-ils pas heureux, les enfants d'un tel père et d'une pareille mère ? Restez calmes toujours, et d'autant plus qu'il peut vous sembler qu'on l'est moins. Sans jamais paraître insensibles, soyez imperturbablement douces. « Une réponse douce rompt la co- « lère », est-il écrit [2] ; et Jésus dit à tous : « Bienheureux « sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre [3] ». Enfin, pour vous maintenir à cette hauteur, pensez à lui, Jésus, si doux à tous et en toute rencontre. Quel pacifique que Jésus-Christ, et d'abord quel être paisible ! « Revêtez-vous

1. Eccli. xxxvi 24, 25.
2. Prov. xv, 1.
3. Matth. v, 4.

de lui [1]. » A votre époux, la primauté du Christ, son intelligence et sa force ; à vous, sa mansuétude patiente et son inépuisable bonté. La femme forte, la femme selon Dieu, « a ouvert sa bouche à la sagesse, et sa langue sert « d'organe à la loi de clémence ».

1. Rom. XIII, 14.

VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE

DES SENTIERS DE L'ENFANT DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SON MARIAGE ; ET DES DEVOIRS DE LA MÈRE CHRÉTIENNE DANS LES PHASES SUCCESSIVES DE CE LONG ET IMPORTANT TRAJET.

Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit.

Elle a considéré les sentiers de sa maison, et ce n'est pas dans l'oisiveté qu'elle a mangé son pain.

PROV. XXXI, 27.

Les paroles que je vous cite ouvrent devant nous une carrière assez vaste, pour que nous ne la puissions point parcourir sans faire plusieurs stations. Vous voudrez nous y suivre et faire halte avec nous. Nous sommes très-assuré que ce ne sera pas sans profit ; avons-nous le droit d'espérer que ce ne sera pas sans plaisir ? Mais votre meilleur plaisir à vous est de faire de pareils profits.

« La femme forte, dit d'abord l'Esprit-Saint, a considéré « les sentiers de sa maison. »

C'est déjà, vous le savez, une obligation très-sérieuse et souvent assez laborieuse, que de considérer ses propres

voies. Ce devoir nous est fréquemment rappelé dans les Écritures. Tous les saints s'y sont appliqués ; et vraiment quoi de plus nécessaire ? La vie est un voyage d'où tout dépend pour nous, et qu'après l'avoir fait, nul homme ne recommence. S'y tromper de chemin, c'est s'égarer ; et s'égarer ici, c'est se perdre. « O Dieu ! » s'écrie David, « découvrez-moi la voie où il convient que je marche [1] ! » Nous avons tous à répéter cette prière du saint Roi, parce que tous nous avons besoin de la grâce qu'il y implore.

Pour l'épouse, pour la mère, ce devoir s'étend et s'aggrave. Ce ne sont plus ses seules voies qu'elle doit considérer, mais encore celles de sa maison. En passant de son état de jeune fille à l'état du mariage, qui conduit d'ordinaire à celui de la maternité, la femme s'élève ; et dans la proportion où elle s'élève, elle se multiplie, s'engage et se charge. Elle a plus de relations ; elle appartient à plus de monde ; elle devient un être plus important ; elle rayonne plus loin et exerce plus d'influence. Elle est une image de Dieu plus expresse, un sacrement plus efficace de sa présence et de sa bienfaisante action. Comptez les créatures qui vivent auprès d'elle, unies à elle et dans sa dépendance, vous saurez le nombre des attentions qu'elle doit avoir, des directions qu'elle doit imprimer, des besoins auxquels elle est tenue de satisfaire, des intérêts dont elle porte devant Dieu la responsabilité. Or, tout cet ordre d'obligations est résumé dans cette courte phrase : « Elle a considéré les sentiers de sa maison ». Car nous parlions des voies : ce n'est pas le mot qu'emploie l'Écriture ; elle dit : « les sentiers ». Je n'ai pas à vous apprendre qu'entre une voie et un sentier il y a une différence notable. Une voie est un chemin large, battu, fréquenté, régulier et, pour ainsi dire, officiel. On dit : *la voie publi-*

1. Psaum. CXLII, 8.

que, ou bien encore : *la voie royale.* Un sentier au contraire est un chemin étroit, humble, secret; d'un usage moins commun et surtout moins solennel. En louant la femme forte de ce qu'elle considère assidûment « les sentiers de « sa maison », Dieu déclare, une fois de plus, que la part spéciale des femmes dans cet épiscopat domestique dont, avec leur époux, elles partagent l'honneur et le fardeau, ce n'est ni la détermination des grandes lignes, ni la conduite suprême et générale de la famille, mais, comme nous l'avons dit déjà, la surveillance immédiate des choses et des personnes, l'organisation et le gouvernement de l'intérieur, enfin tout le soin des détails.

Vos aptitudes naturelles et peut-être vos goûts, le sentiment et l'amour de vos devoirs, l'évidence des conséquences graves qui sortent inévitablement de votre fidélité ou de votre négligence en cette matière, la grâce de Dieu par-dessus tout vous adoucissent cette tâche ; mais comment ne pas convenir qu'à beaucoup d'égards elle est difficile, et ne peut être tout à fait remplie que par une âme de grande vertu ?

Regardez d'un premier coup d'œil ce que Dieu soumet là à votre inspection et les nombreux objets que votre sollicitude doit embrasser. Qu'est-ce en effet que cette « mai- « son » dont vous avez à « considérer les sentiers » ? C'est d'abord le lieu propre de votre résidence, votre demeure matérielle avec ce qui la meuble et l'embellit. C'est tout cet appareil extérieur que nécessite la vie humaine; la fortune avec les conditions qu'elle fait à l'existence, le ménage, et enfin tout le temporel et le train de la vie. La maison, c'est encore la troupe plus ou moins grande de vos serviteurs les plus intimes, de ceux qui, à raison même de leurs relations prochaines et de leur cohabitation avec vous, portent ce beau nom de *domestiques,* dont saint Paul décore les chrétiens, les félicitant publiquement de ce « qu'ils ne sont

« plus des étrangers, ni des gens du dehors, mais les « concitoyens et les convives des saints et, comme « il dit, *les domestiques de Dieu* [1] ». La maison « enfin, c'est votre propre famille : non point, il est vrai, toute votre parenté, mais la souche avec ses premiers rejetons, l'époux qui est devenu le père, et les enfants qui sont à vous deux; tous abrités sous le même toit, se chauffant au même foyer, mangeant à la même table, jouissant des mêmes biens, portant le même nom, vivant d'une même vie : vie que la diversité des âges, des esprits et des caractères rend charmante et animée, en même temps que l'union des cœurs la rend stable, paisible et douce jusqu'aux délices.

Réservons, s'il vous plaît, ce qui concerne les serviteurs ou le temporel de la maison, pour nous entretenir aujourd'hui de votre propre famille; et cherchons ce que vous avez à faire pour en considérer comme il faut les sentiers.

Vous entendez qu'il est principalement question ici de vos enfants. Quels sont donc les sentiers où votre œil les doit suivre? Ce sont d'abord leurs dispositions natives, leurs instincts, leurs passions, leurs défauts, leurs goûts, et toutes leurs habitudes soit naturelles, soit acquises. Ce sont ensuite leurs actions, leurs occupations, leurs relations. Il n'y a rien de tout cela à quoi ne s'étende de droit votre intendance, et que vous ne deviez effectivement connaître, surveiller et régler.

I. Sitôt d'abord doit commencer cette double considération, et surtout la première, que je ne me sens pas en mesure d'y assigner une date. Certes, vos devoirs envers vos enfants précèdent de beaucoup leur naissance, puisque, durant neuf mois, vous les portez dans votre sein; mais

1. Ephes. II, 19.

j'omets d'en parler présentement ; car alors leurs sentiers ne diffèrent point des vôtres : et quelles raisons est-ce là pour vous (laissez-moi le dire en passant) de faire en ces temps bénis une spéciale attention aux vôtres ! Mais dès qu'ils voient le jour, ces enfants veulent être considérés et surveillés. Vous savez mieux que moi les soins nombreux et délicats que réclame ce corps si tendre et si fragile : il suffit que, avec l'Église, qui vous l'enjoint explicitement, je vous recommande de n'en omettre aucun [1]

Mais en prenant ces soins, pensez qu'une âme anime ce corps, et que si, par sa nature, elle est faite à l'image de Dieu [2], par cela seul qu'elle entre dans une humanité déchue, elle ne ressemble plus à son modèle. Oui, le péché est là dans cette âme qui n'a rien fait encore, ni rien pensé, ni rien voulu ; un péché qui n'atteint la personne qu'en souillant la nature en laquelle elle subsiste ; mais qui, par la nature, souille vraiment la personne. La mort est là aussi dans cet être qui naît à la vie de la terre ; une mort épouvantable puisqu'elle est la privation d'une vie divine et éternelle. Le baptême rend cette vie en effaçant cette tache, et par là tout est réparé. Mais procurez sans délai le baptême à vos nouveau-nés. Nulle raison n'est valable pour le différer au delà de quelques jours, et on ne le diffère point plus longtemps sans pécher. Visez, en leur donnant les noms des saints, à leur assurer là-haut de puissants patronages, et choisissez-leur ici-bas des parrains dignes et capables de leur mission. Quel début à tous ces sentiers où

1. On sait cette recommandation touchante que l'Église, par la bouche du prêtre, fait à la mère de l'enfant qu'il vient de baptiser : « Que le curé, lisons-nous dans le Rituel Romain, ne manque pas d'avertir les parents de ne point faire coucher leurs enfants avec eux ou avec la nourrice, de peur qu'on ne l'étouffe en dormant ; mais qu'on le garde, en l'entourant des plus grands soins, pour ensuite, au temps opportun, l'élever selon la discipline chrétienne ». Rit. Rom. *De Sacram. Baptism.*

2. Gen. 1, 26.

le temps va lancer cette précieuse créature ! Bien longtemps avant qu'elle puisse seulement poser le pied sur la terre, Dieu l'établit dans la lumière et dans l'amour du ciel, lui donnant du même coup la puissance et le droit d'y marcher. Dès que l'Église vous rend cet enfant, commencez de le traiter avec un religieux respect. Sera-ce une gêne pour votre cœur, que l'objet de votre plus tendre affection soit devenu celui d'un culte légitime ? Oui, d'un culte ; car, une fois baptisé, votre fils est un temple où la Trinité adorable a fixé son séjour : il vit, selon l'esprit, de la vie même du Christ, dont il est l'un des membres. Toutefois ce culte se doit principalement traduire par une culture ; car ce petit être qui, par la cime de l'âme, touche le Dieu que voient les bons anges, reste plongé, par ses racines terrestres, dans les ténèbres, les servitudes, les impuissances et les humiliations de l'animalité. Dieu est sa destinée dont la grâce est à la fois le gage, le moyen et le prélude ; l'animalité est sa condition que complique et empire la triple convoitise persistant sous la grâce, même après que le péché est aboli. Mères chrétiennes, n'oubliez donc jamais ni cette destinée, ni cette condition de vos fils. Le souvenir de l'une enflammera votre zèle ; le souvenir de l'autre vous rendra l'indulgence et la patience faciles ; les deux souvenirs réunis dirigeront votre action et en assureront le succès.

Dès les premiers temps entourez votre enfant de sagesse. Vous voulez le former : commencez donc par vous former vous-même en étudiant vos devoirs, en y réfléchissant journellement, en vous y soumettant avec fidélité, en vous y exerçant avec persévérance. Vous ne souffririez point que l'air que cet enfant respire fût vicié : ce que l'air ambiant est à son corps, la sagesse dont je parle l'est précisément à son âme. Il ne sait rien, c'est à vous de savoir pour lui. Que, grâce à vous, il vive *dans l'ordre* et y soit maintenu.

Réglez comme il convient sa nourriture, ses sommeils, ses sorties quand il y aura lieu, enfin tout son régime. Cela vous assujettira beaucoup, je le sais ; mais ces liens sont votre gloire ; et Dieu, qui vous y enserre, vous donne grâce pour les porter. Si vous regardez bien les services que lui-même vous rend, vous ne trouverez plus que de la douceur à lui rendre ceux qu'il vous demande en la personne de ces bien-aimées créatures. Ces petits sont vos enfants ; vous, vous êtes ceux de Dieu : que sa paternité, qui est aussi une maternité, soit en tout l'exemplaire et l'appui de la vôtre.

Vous ne tarderez point à voir poindre des passions dans cette jeune âme, peut-être des passions violentes. Qui n'a lu, dans le livre des Confessions, ce que saint Augustin raconte de cet enfant jaloux qui pâlissait de colère en en voyant un autre allaité au même sein que lui [1] ? Observez ces passions naissantes qui, à mesure qu'elles se produisent, dessinent le caractère. C'est positivement ici que « les « sentiers » de votre enfant commencent de s'ouvrir. Selon que son âge le comporte, aidez-le à se vaincre ; et tant que la raison ne lui est point venue, prudemment, paisiblement, affectueusement, mais avec fermeté et constance, imposez-lui la vôtre. Qu'il sente votre autorité aussi bien que votre tendresse. Que pas même un instant il ne puisse croire qu'il est le maître. Il sera de bonne heure très-habile à employer, pour vous faire céder, tous les moyens qui sont à son usage, et d'abord les pleurs et les cris : ne cédez pas : ce point est de grande conséquence. Accoutumez-le peu à peu à l'obéissance, tâchant de la lui rendre facile en ne lui demandant jamais que des choses justes, raisonnables, discrètes, et en les lui demandant toujours avec bonté et tranquillité. Rendez-la-lui même douce et agréable en le récompensant

1. Confess. Lib. I, cap. 7.

de temps en temps, quand il se sera parfaitement soumis, spécialement en choses qui lui coûtent. Je dis de temps en temps, car il ne semble pas à propos de récompenser un enfant toutes les fois qu'il remplit un devoir. On risquerait par là d'empêcher en lui la formation régulière d'une des idées les plus indispensables : à savoir que la créature doit se soumettre à l'ordre parce que c'est l'ordre, que le fondement de l'ordre est d'acquitter ses dettes, et que tout devoir est avant tout une dette. La récompense, dans l'éducation, ne doit guère être qu'un encouragement : autrement, au lieu d'aider le sens moral, elle le fausse en favorisant la cupidité, ce qui est développer l'égoïsme. Qu'en outre la récompense soit ordinairement de nature à élever l'âme de l'enfant ; et par exemple qu'elle aille à éclairer son esprit ou à lui réjouir le cœur, plutôt qu'à satisfaire ses sens. Il faut que, par les paroles et par les actes, on l'habitue à comprendre qu'une louange sérieusement donnée, une histoire racontée, un fait naturel expliqué, un bon sourire, une caresse plus affectueuse, ont beaucoup plus de prix et doivent être dès lors plus chèrement payés qu'un jouet ou une friandise.

Quand il s'agira de punitions, vous pourrez suivre utilement l'ordre inverse. Mais d'abord dites-vous-le bien, il faut punir l'enfant : le moins possible sans doute, et avec ménagement ; jamais par caprice, jamais avec précipitation, jamais avec colère ; mais il faut le punir quand il a réellement mérité d'être puni. Écoutez l'Écriture : c'est un roc immortel contre lequel viennent se briser tous les sophismes de la sagesse mondaine ; c'est un inextinguible flambeau dont les rayons dissipent toutes nos erreurs et nous éclairent la bonne voie. « Celui qui laisse dormir la « verge, dit l'Esprit-Saint, traite son fils comme s'il le « haïssait ; et au contraire celui qui aime son enfant l'ins-

« truit, le reprend, et le corrige avec sollicitude [1]. » Et ailleurs : « La sottise et la folie sont liées au cœur de l'en- « fant ; la verge de la discipline », c'est-à-dire la correction, « les fait disparaître » [2]. Devenant plus doux à tant d'égards, l'esprit du Nouveau Testament modifie-t-il ces graves préceptes ? Nullement, car saint Paul, s'adressant à tous les parents chrétiens : « Prenez garde, il est vrai dit-il, « de pousser vos fils à la colère » par des sévérités injustes ou même outrées ; « mais élevez-les dans la discipline et la « correction du Seigneur » [3]. Et comment le disciple parlerait-il autrement, lorsque le Maître lui-même, nous exposant sa manière d'être et ce qui se peut bien nommer sa méthode générale d'éducation, dit : « Ceux que j'aime, je « les reprends et les châtie » [4]. Concluez-en qu'éliminer la correction et le châtiment de l'éducation humaine, soit en principe et par suite d'un système qu'il faudrait en vérité qualifier d'insensé, soit en fait par une faiblesse honteuse et une lâcheté déplorable, c'est donner le démenti à Dieu, rompre la tradition universelle du genre humain, trahir le mandat divin dont on est investi, et ouvrir devant ses enfants des sentiers tout remplis de péchés, de malheurs et de ruines.

Ceci posé, reste l'application des principes, et premièrement le choix des punitions. Or, ici, je le répète, à moins que vous ayez affaire à l'un de ces enfants mal nés, égoïstes, insensibles, intraitables, que l'on n'atteint sûrement et qu'on ne parvient à réduire que par le châtiment corporel, infligez d'abord comme étant de beaucoup les moindres les punitions qui vont à faire souffrir le corps ; et réservez comme plus considérables celles qui sont pour affliger le

1. Prov. XIII, 24.
2. Ibid. XXII, 15.
3. Ephes. VI, 4.
4. Apoc. III, 19.

cœur. Au reste, vous comprenez que de telles règles sont relatives, et qu'il faut, pour en bien user, beaucoup de tact et de discernement.

J'ai rangé les caresses parmi les récompenses, et j'ai conseillé d'en priver, à l'occasion, les enfants que l'on veut punir. En dehors même de ces cas particuliers il est parfaitement licite et simple qu'une mère caresse son fils ou sa fille, et cela même est nécessaire. Cependant, qu'elle ne les accable pas, comme font plusieurs, des marques de sa tendresse : cela n'est bon ni pour elle, ni pour eux. Le cœur de chair se peut faire là des festins que Dieu ne bénit point, et nous sommes convaincus que l'âge est très-précoce où l'on commence d'amollir les enfants en les caressant trop. Je vous parlais de culte, en vous rappelant que ces frêles et chères créatures sont les membres vivants du Christ et les temples de l'Esprit-Saint. Que votre tendresse pour elles soit vive, à la bonne heure ; qu'elle se témoigne aussi; puisque je le déclare indispensable, je fais bien mieux qu'y consentir ; mais, au nom du ciel, qu'elle soit sage, contenue, chaste ; qu'en un mot elle demeure chrétienne. Certes, Marie était tendre à son enfant Jésus ; mais regardez ce que votre sens chrétien vous découvre des formes de cette tendresse céleste, et dites-moi si, dans son fond ou dans son expression, la vôtre y a toujours ressemblé?

II. Qu'il s'agisse après cela de les récompenser, de les punir, de les diriger, ou de les former, prenez chacun de vos enfants selon son caractère. Comme, sans parler de leur communauté d'origine et de fin, il y a un fond commun de devoirs qui les obligent et de vertus auxquelles il les faut exercer, il y a évidemment aussi certains principes généraux pour régler leur éducation. Mais on ne saurait obtenir de terrains si variés, même ces fruits communs, en n'employant jamais qu'un seul procédé de culture. L'amour vous

rendra courageuses à chercher les divers moyens qui correspondent à ces dispositions diverses. La réflexion, la lecture de bons livres traitant de ces matières, l'expérience, la prière et la grâce de Dieu vous en faciliteront et la découverte et l'emploi.

Exercez à propos les puissances de l'enfant, les utilisant toutes : d'abord les inférieures, telles que sont la sensibilité et l'imagination ; puis, suivant les progrès de l'âge, celles qui sont le plus relevées et auxquelles il faut toujours subordonner les autres. Il n'y en a pas une seule qui ne vienne de Dieu et qu'il ne nous ait donnée pour le servir et nous mener à lui. En les maintenant dans leur ordre, procurez leur progrès ; et que tout cet exercice et ce développement tende efficacement à former dans l'enfant le sens moral, dont le sens chrétien est le complément nécessaire et la perfection. Craindre Dieu, l'aimer, le servir, c'est tout l'homme, nous crie l'Esprit-Saint [1]. Souvenez-vous que, dans cette œuvre si complexe de l'éducation, la formation de l'homme moral est spécialement la part des mères [2]. Ne dites rien que de vrai à vos enfants, évitant de les tromper même dans les plus petites choses. Inspirez-leur la plus vive horreur du mensonge : beaucoup n'y sont que trop portés. Ne les poussez jamais à dissimuler leurs méfaits par de trop fortes menaces ou des réprimandes excessives.

1. Eccle. XII, 13.

2. Le grand Joseph de Maistre dit excellemment : « C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc. ; mais ce qu'on appelle l'*homme*, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans; et s'il ne l'a pas été *sur les genoux de sa mère*, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. Le jeune homme pourra s'écarter sans doute ; mais il décrira, si vous voulez me permettre cette expression, une *courbe rentrante* qui le ramènera au point d'où il était parti. » *Soirées de Saint-Pétersbourg. Troisième entretien.*

Encouragez-les aux aveux, et que toute faute confessée, surtout si elle l'est spontanément, soit une faute pardonnée. Ne les fatiguez pas par des exigences ou trop minutieuses ou trop multipliées. Il faut savoir passer beaucoup de choses à un enfant. C'est très-particulièrement en fait d'éducation que le mieux peut devenir l'ennemi du bien. Ne vouloir rien tolérer d'un être naturellement si faible et forcément si imparfait, outre que ce n'est ni équitable ni bon, c'est travailler à le rendre lui-même intolérable. Une bonne mesure de liberté laissée à l'enfant importe à son triple développement physique, intellectuel et moral. Cette liberté est pour lui comme l'air et le soleil : elle lui dilatera le cœur, le disposera à la confiance et l'entretiendra dans la joie : or, parmi tant de sentiments qui peuvent remplir ces jeunes âmes, il n'en est pas de plus salubre et, j'ose le dire de plus fécond que la joie. Ai-je besoin de vous exhorter à combattre vigoureusement en elles leur inclination naturelle à l'orgueil et à la vanité ? On ne peut observer sans effroi l'imprudence et la légèreté avec lesquelles tant de mères, même parmi les chrétiennes, favorisent chez leurs enfants, et particulièrement chez leurs filles, l'amour de l'apparence, le goût de la parure, enfin l'estime et la passion de la beauté extérieure.

Habituez de bonne heure vos enfants au travail. Encore que l'homme y soit destiné [1], il n'y est point porté par nature, et la paresse est l'un de ses défauts les plus ordinaires. Aidez vos fils et vos filles à le vaincre en leur rendant d'abord le travail attrayant, ce qui est presque toujours possible; puis en le ménageant, en le variant, et en le faisant suivre de récréations d'autant plus amusantes et prolongées, que le travail a été plus difficile, et qu'ils s'y sont plus courageusement appliqués [2]. Même avant l'âge où vous

1. Job. v, 7.
2. A ce propos de l'attrait qu'il convient de donner au travail,

pouvez exiger d'eux un travail proprement dit, instruisez-les des vérités de la foi : cette instruction, le prêtre sans doute la devra confirmer et finir; mais c'est à vous de la commencer. Toute mère est de droit catéchiste, et nul n'a grâce comme elle pour exercer ce doux et saint ministère à l'égard de ses jeunes enfants. N'oubliez pas d'ailleurs que le baptême crée en eux une aptitude surnaturelle à recevoir cet enseignement. Certes, il le faut bien accommoder à l'état encore si infirme de leur intelligence, et par exemple y éviter les longs et profonds raisonnements qu'ils sont incapables de suivre, les démonstrations régulières dont ils n'ont nul besoin, et généralement tous les termes abstraits ou relevés qu'ils ne sauraient entendre; mais en usant d'adresse, en employant principalement cette forme du récit historique qui a pour eux tant de charmes, en mettant sous leurs yeux ces images dont ils sont si curieux, en tirant des comparaisons justes des objets qui leur sont familiers ou des actions qu'ils font ou voient faire tous les jours, vous verrez à quelle profondeur la sainte lumière chrétienne pénétrera dans leur esprit, et quelles racines la vraie religion jettera dans leur cœur.

En même temps et au même titre il importe d'ouvrir leur âme à la piété. Vous le ferez en leur parlant de Dieu, de sa grandeur, de sa puissance, de sa justice si terrible aux méchants, de sa bonté si miséricordieuse pour tous, de ses volontés si sages et si dignes de respect, de ses œuvres si admirables, de ses dons si nombreux, de ses promesses si magnifiques, de l'enfer si redoutable, du paradis si délicieux. Mais parlez-leur surtout du Dieu Jésus, du Dieu fait homme,

Fénelon dit judicieusement : « Remarquez un grand défaut dans les éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre : tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle et courir après les jeux ? » *Éducation des filles. Chap. V.*

du Dieu enfant, du Dieu victime pour nos péchés. Que dès leurs premiers ans ils sachent sa ravissante histoire. Faite pour tous, elle semble d'abord faite pour eux. Parlez-leur de Marie, des anges, de leur bon ange. Que les noms de Jésus et de Marie soient souvent sur leurs lèvres. Apprenez-leur à s'agenouiller, à faire le signe de la croix, à joindre les mains, à prier enfin et de bouche et de cœur. Montrez-leur le saint crucifix et faites-le-leur baiser; les saintes images aussi, surtout celles de la très-sainte Vierge. Que la pensée de Dieu toujours présent, voyant toutes choses, nous assistant sans cesse et jugeant toutes nos œuvres, jusqu'à nos désirs les plus intimes et nos intentions les plus cachées, que cette pensée, dis-je, soit comme la lampe à la clarté de laquelle vous les conduisiez dans la vie.

Vers sept ans disposez-les à confesser leurs fautes au prêtre, leur montrant soigneusement et le mal de l'offense de Dieu, et les motifs du repentir chrétien, et l'adorable bonté de Notre-Seigneur qui, par l'institution du sacrement de pénitence, rend si facile pour nous un pardon qu'il a personnellement payé si cher. Je n'ai pas à vous prouver qu'en fait de moyen d'éducation morale, la pratique de la confession est l'un des principaux. C'est Dieu lui-même ici qui fait votre œuvre. Il la fera plus efficacement encore quand, par la communion eucharistique, il prendra tout à fait possession de l'âme de vos enfants. Il y aurait trop à dire sur ce sujet pour que j'essaie même d'en parler : les devoirs qui vous incombent ici, vous les trouverez écrits partout; nulle part toutefois, si je ne me trompe, aussi clairement que dans votre cœur. Dans les temps qui précèdent ou qui suivent immédiatement ce grand acte, vous considérerez plus que jamais les sentiers où marchent ces êtres bénis ; vous ne vous contenterez même point de considérer leurs sentiers; vous les y suivrez pas à pas. En vérité, quelque peine que vous ayez prise pour les élever jusqu'au niveau

où l'amour infini les invite à monter en ce jour, où, pour la première fois, ils s'assiéent près de vous à cette table plus qu'angélique, vous recevrez alors un tel salaire, que vous estimerez n'avoir rien fait pour le gagner.

III. Un mot de la surveillance qu'une mère doit apporter aux relations de ses enfants, et nous aurons fini de dire, autant que le comporte une conférence, comment, jalouse de contenter Dieu et de faire son œuvre en s'inspirant de son esprit, « elle considère les sentiers de sa maison ».

Les relations d'un enfant commencent ordinairement dès sa naissance. Cela arrive pour tous ceux que les mères ne nourrissent pas, et jusqu'à un certain point pour les autres, puisque, même dans les maisons où l'on n'appelle pas de nourrice, il y a presque toujours au moins une bonne ou une servante à qui, ne fût-ce que quelques heures du jour ou de la nuit, le nouveau-né reste confié. Je n'ai pas à vous rappeler que hormis le cas, trop fréquent, paraît-il, d'un empêchement grave, comme sont ceux qui résultent d'un certain état de santé, votre obligation, comme votre honneur, est de donner vous-mêmes le sein à ces chers fruits de vos entrailles. Il est inadmissible que chez une mère chrétienne l'égoïsme et l'esprit du monde obtiennent un tel empire, que, pour s'épargner une peine, se délivrer d'un assujettissement et sauvegarder à tout prix la liberté de ses plaisirs, elle se dispense d'un devoir si sacré, si noble et si doux [1].

1. Dans son estimable traité *de l'éducation chrétienne*, composé à la prière de saint Charles Borromée, le cardinal Silvio Antoniano dit à ce sujet : « Il ne m'appartient pas de reprendre les mères qui, contre la loi formelle de la nature, ne nourrissent pas elles-mêmes leurs enfants. Cet abus est devenu si général, particulièrement dans les hautes classes sociales, que l'on s'étonne presque de voir une mère allaiter la petite créature formée de sa chair et de son sang. Je me contente de rappeler ici que de graves et saints docteurs ont condamné sévèrement cette conduite comme étant la preuve d'un amour bien imparfait et d'un bien faible empire sur soi-même. Néanmoins,

Mais supposez pour vous une vraie nécessité de déléguer à quelqu'un cette première fonction maternelle, il va sans dire que vous mettrez à choisir la femme à qui vous la confierez le soin le plus diligent et la prudence la plus sévère. Le corps agit sur l'âme et l'âme aussi influe sur le corps. Oh ! que cette première nourriture importe donc à cet enfant; et que le caractère, les mœurs, l'état spirituel et la vie de cette nourrice importent à la pureté, à la salubrité, à la vertu de ce lait qu'elle lui fait boire au lieu du vôtre [1] ! L'Écriture parle ici et là de ceux qu'on choisit entre mille [2]; ainsi devrait-on choisir une nourrice; et ce mode d'élection doit, comme il est possible, s'étendre aux bonnes. Avant d'en admettre une, examinez-la jusqu'au fond. Sachez de qui et comment elle est née; comment, selon sa condition, elle a été élevée; comment elle vit présentement, comment elle a vécu dans son adolescence. La probité ne suffit point ici; il faut prendre et ses informations et ses sûretés touchant la moralité, les habitudes, le langage, et même les manières. Vous ne pouvez assurément pas prétendre à rencontrer la perfection, ni n'ouvrir qu'à une fille sans défaut le sanctuaire de votre famille; mais exigez du moins les qualités et les vertus indispensables, vous rendant compte qu'ici, et par rapport surtout à vos enfants, les qualités ont presque l'importance des vertus. Le choix fait et l'œuvre commencée, surveillez et sachez ce qui se passe. Sans dénier une juste mesure de confiance, après

comme on peut souvent présenter en sa faveur les excuses les plus légitimes, je me borne à recommander l'attention la plus grande dans le choix d'une nourrice. » — Chap. xxxvi.

1. Le Rituel Romain prescrit au curé qui vient de baptiser un enfant d'avertir les parents que « sous aucun prétexte, ils ne laissent allaiter et nourrir cet enfant par une femme juive, infidèle ou hérétique. » On ne saurait trop insister sur ce devoir, hélas! bien peu compris, et souvent négligé de nos jours.

2. Cant. v, 10. — Eccli. vi, 6.

vous être dûment assurée qu'on la mérite, restez la souveraine maîtresse, comme vous êtes l'unique mère. Pour l'autorité, non plus que pour l'affection, ne permettez point qu'on vous supplante. Une mère peut se faire aider dans l'éducation de son enfant, il ne convient jamais qu'elle abdique.

Après la grave question de ces premiers serviteurs, surgira bientôt celle des maîtres. Heureux les enfants dont le père et la mère peuvent être et demeurer longtemps les seuls instituteurs ! Cela n'est pas toujours possible ; et, en dehors même des impossibilités, plus d'un cas se présente où, vu le caractère soit des parents, soit des enfants, il y a de vrais avantages à ce qu'un étranger soit officiellement chargé de l'instruction proprement dite. Cette voix moins familière d'une personne qui impose d'autant plus qu'on la voit moins souvent, peut avoir plus d'empire sur l'enfant, et obtenir de lui, par suite, un travail plus actif, plus soutenu, plus fructueux. En outre (et ceci est plus considérable), en ne se mêlant jamais directement à ces mille petites luttes qui ne sont guère évitables entre un écolier et son maître, le père et la mère gardent aux yeux de leur fils un caractère à la fois plus digne et plus doux. En cas de débat, ils sont juges sans être partie. L'appui qu'ils donnent au maître, et qu'il importe extrêmement de lui donner, a d'autant plus de force et d'effet, qu'il paraît plus désintéressé. Jamais contestés, jamais compromis, ne donnant lieu à aucun sentiment d'irritation ni de rancune, ils conservent en toute rencontre le côté favorable, ce qui ne peut que profiter et au respect qui leur est dû et à l'affection qu'on leur porte.

Que dire du choix des maîtres ? Il serait à souhaiter que tous fussent sincèrement chrétiens, même ceux que vous chargez d'enseigner à vos fils les éléments des choses, comme aussi ceux qui leur devront apprendre les arts d'a-

grément. S'ils ne le sont pas, veillez d'autant plus à ce qu'ils se tiennent dans les limites précises de leur office. Qu'ils sachent et sentent à quel point vous tenez à ce qu'ils demeurent, toujours et en toute manière, prudents, réservés, convenables ; et le plus possible pour vos fils, mais surtout pour vos filles, assistez aux leçons que vous leur faites donner par des maîtres de sexe différent. Toute mère doit comprendre d'emblée que ce devoir est indispensable ; et je le dis plus spécialement des leçons données par les artistes. Au reste, puisque je parle d'art et d'artistes, comment omettre de vous exhorter à examiner de très-près soit les modèles de dessin qu'on donne à copier à vos filles, soit la musique qu'on les exerce à chanter et à jouer ? C'est une matière où, de notre temps, on étend loin la tolérance. La tolérance ici, c'est l'imprudence ; et l'imprudence devient trop souvent, soit pour les mères, soit pour les filles, la source des plus amers regrets.

Je n'ai pas à trancher ni même à soulever dans cette conférence la question si débattue et vraiment si complexe des avantages et des inconvénients de l'éducation publique ou privée, et de la préférence que, par suite, il convient que des parents chrétiens donnent à l'une ou à l'autre. Il ne nous semble pas qu'il y ait ici rien d'absolu. Ce que je crois néanmoins pouvoir et devoir dire, c'est que si, pour une raison quelconque, ou spéculative ou pratique, vous décidez de confier vos enfants à des éducateurs publics, il sera ordinairement sage et salutaire de ne les mettre tout à fait en pension que quand ils auront pris de la famille tout ce qu'elle a pu leur donner en fait d'éducation proprement dite : je veux dire, en fait d'avancement moral et religieux, de vertus domestiques, de politesse, d'amour des parents et des proches, et enfin d'esprit de famille [1]. C'est

1. « Que de souvenirs, que d'affections, que d'images à la fois douces et favorables à la moralité ne se forment pas dans ces années

en effet durant les années de l'adolescence qu'il y a le plus de chance de jeter et de fixer dans les âmes les racines de ce précieux esprit qui, pour le malheur de la société moderne, devient chaque jour chez nous et plus faible et plus rare, et que l'éducation publique tend manifestement à diminuer plutôt qu'à augmenter. Je vous dis cela de vos fils, et à plus forte raison de vos filles, qui, bien plus souvent que leurs frères, pourront être élevées ou par vous ou près de vous sans quitter le toit paternel. Quant au choix de l'institution publique où vous placerez vos enfants, si vous ne vous faites point une règle immuable de préférer à toutes les autres celles qui sont dirigées par des religieux ou par des prêtres, à tout le moins vous ne livrerez jamais ces chers dépôts de Dieu qu'à des maisons où le saint drapeau de Jésus-Christ est notoirement arboré et qui vous offriront, avec la certitude d'un enseignement irréprochable, celle d'une éducation absolument chrétienne. Il y va du salut de vos fils et souvent même du vôtre.

Enfin s'il vous faut considérer les sentiers où chacun de vos enfants chemine, vous devez regarder d'autant plus ceux dans lesquels ils marchent en compagnie, et il y en a

que je réclame en faveur du toit paternel !... Il n'y a vraiment plus de frères et sœurs quand les traces du temps où l'on a partagé les mêmes plaisirs, les mêmes chagrins, s'enfoncent trop profondément dans les nuages de l'enfance. Et ces diverses particularités dont se compose l'idée de famille, ce qui en fait un certain tout et non pas un autre; ces traits qui la caractérisent à la manière d'un individu; le logis, la maison de campagne, la position de fortune, les relations d'amitié ou de voisinage, les plans pour l'avenir, toutes ces choses auxquelles on ne prend pas d'intérêt à sept ans, seraient à peu près ignorées d'un fils ! Il ne viendrait du moins à les connaître qu'à l'âge où tout le corps de ses pensées serait déjà dirigé ailleurs! » *Éducation progressive*. Liv. VII, chap. 1. — Il y a dans ce livre de Mme Necker, une foule d'observations aussi sensées et délicates que celles-ci. On regrette d'autant plus qu'il soit l'œuvre d'une protestante, et ne puisse dès lors être lu par des catholiques qu'en tenant compte des sages lois de l'Église et avec de grandes précautions.

forcément plusieurs. Veillez, par exemple, à leurs rapports mutuels, à leurs travaux communs, à leurs conversations, à leurs récréations. N'épargnez rien pour les lier très-profondément l'un à l'autre, et les maintenir étroitement unis. Après les liens qui attachent un enfant à son père et à sa mère, aucun n'a le prix ni l'efficacité pratique de ceux que la nature commence de former entre lui et ses frères et sœurs. Je dis que la nature commence cette formation : elle est loin, en effet, de tout faire en ceci, et même de faire assez. Qu'elle fournisse le fondement, sans doute c'est l'ordinaire ; mais il faut bâtir par-dessus. L'éducation seule achève l'œuvre : ce qui revient à dire que l'affection réciproque et solide des enfants dépend en grande partie du père et de la mère. Efforcez-vous donc de procurer aux vôtres ce bien inestimable ; et, pour cela, engagez-y, non-seulement leur cœur, mais leur conscience, leur montrant que Dieu veut cette union, et que plusieurs de ses bénédictions en dépendent, et les meilleures peut-être. Cette habitude d'amour et de confiance une fois établie entre eux, vous aidera puissamment à bien élever votre famille. Si aisément, si naturellement, dans une maison bien ordonnée, un frère ou une sœur vers qui l'on aura prudemment tourné l'âme des plus jeunes, prendra sur eux, sans même que les uns ou les autres s'en rendent compte, un ascendant dont les parents recueilleront le premier bénéfice : et quel gain ce sera pour les enfants eux-mêmes ! Quel secours, et dans la jeunesse et dans tout le reste de la vie, qu'un frère ayant vraiment les sentiments d'un frère ! quel appui, quel conseil, quel refuge que le cœur d'une vraie sœur ! Une sœur, une sœur aînée surtout, c'est comme une seconde mère. Elle complète la première ; elle la continue ; on n'est pas tout à fait orphelin quand l'une ayant quitté la terre, l'autre y demeure encore.

Si je vous ai recommandé de veiller aux relations mu-

tuelles de vos propres enfants, que vous dirai-je de leurs rapports avec leur parenté, spécialement avec les cousins et cousines dont l'âge se rapproche du leur : d'où vient qu'inévitablement ils se voient fréquemment, s'entretiennent librement et s'amusent ensemble ? Vos deux yeux vous suffisent dans le premier cas ; dans le second j'ose dire qu'il vous en faudrait quatre. Ne vous faites point illusion, et défiez-vous, en ceci, même de votre confiance. Ne prenez pas votre règle dans l'innocence de votre cœur, et ne vous rassurez point sur ce que celle de ces chers enfants ne peut être pour vous l'objet d'un doute. Hélas ! c'est cette innocence même qui parfois leur est un danger.

Il s'agit moins ici, comprenez-le, des actes que des impressions ; et il faut d'autant plus redouter les impressions, qu'elles peuvent être plus facilement subies par des êtres si délicats, et être produites chez eux par des causes plus nombreuses et moins apparentes. Que d'arbustes aux racines profondes et aux feuilles malfaisantes naissent de semences presque imperceptibles ! Veillez donc et appliquez cette règle aux amis de vos fils, aussi bien qu'à leurs jeunes parents.

A vrai dire, les amitiés proprement dites se nouent généralement plus tard ; mais de bonne heure on a des camarades. En ces premières années vous avez tout pouvoir : usez-en ; et sur ce point des camarades, ne souffrez rien d'où puisse sortir pour l'âme de votre enfant l'ombre même d'une ombre, je veux dire le plus petit scandale, ou un exemple fâcheux, ou un conseil pervers, ou seulement une influence qui ne soit pas vertueuse et chrétienne.

Plus tard vous surveillerez de votre mieux les relations de vos fils. Il n'est pas toujours facile de le faire, particulièrement pour les jeunes gens élevés hors de la famille ; mais même au temps où vous ne pourrez plus considérer personnellement le chemin où ils marchent, vous n'aurez

pas grand'peine à en deviner quelque chose. Le Sage a dit: « Il y a pour moi trois choses bien difficiles à découvrir, et « une quatrième qui m'est totalement dérobée : la voie de « l'aigle qui fend les airs, la voie du serpent qui glisse sur « le rocher, la voie du vaisseau qui navigue en pleine mer, « et la voie de l'homme dans les années de son adolescen- « ce [1]. » Salomon dit qu'il ignore cette voie ; mais il n'est pas écrit que cet adolescent fût son fils, et en tous cas il n'était pas mère. Vous devinerez donc toujours quelque chose des sentiers où vont vos enfants. Ne les y suivant plus des yeux, vous les suivrez du cœur ; et si forcément vous leur parlez moins de Dieu qu'autrefois, vous aurez la ressource de parler d'eux à Dieu davantage. Montrez-leur beaucoup d'affection, et tâchez, je ne dis pas de mériter (vous la méritez à mille titres et la mériterez toujours), mais d'obtenir et de garder leur confiance. Un premier moyen pour cela, c'est d'être la première à leur en témoigner, autant que le permettront et la prudence et la convenance. Un second plus efficace encore, c'est d'user toujours envers eux de ménagements, de patience, d'indulgence, et surtout de discrétion. Ils vous en sauront gré, et, dans leur gratitude, ils vous diront souvent d'eux-mêmes ce que vous aurez eu le courage de ne leur demander point ; encore que vous désirassiez ardemment le savoir, et que, pour eux comme pour vous, il y eût à ce que vous le sussiez un très-grave intérêt. Pour vos filles, il n'en saurait aller tout à fait de même ; et il est simple, en particulier, que votre contrôle s'exerce sur elles plus immédiatement et plus longtemps. Vous saisissez ces différences, et je m'assure qu'en tout ceci les nuances mêmes ne vous échappent point.

Ainsi faisant, vous aurez peu à peu accompli votre tâche.

1. Prov. xxx, 10.

Viendra l'heure où ces enfants tant aimés et si bien cultivés mettront le pied dans un sentier nouveau et décisif, qui est l'état où Dieu les appelle ; et cet état sera le plus souvent celui du mariage. Je n'ai pas à traiter aujourd'hui de vos obligations en cette matière : par induction, sinon par expérience, vous savez qu'elles sont graves, nombreuses, et qu'il s'y mêle plus d'un chagrin. Après que vous les aurez chrétiennement remplies, l'œuvre de votre maternité sera à peu près parvenue à son terme. Plusieurs de vos devoirs auront complétement cessé ; et si, comme il est manifeste, il y en a qui subsistent, le caractère et l'exercice en seront fort modifiés. Ce sera le tour de vos enfants d'être chefs de famille, et par suite d'avoir une maison. Il leur appartiendra alors d'en « considérer les sentiers » ; mais cela ne vous appartiendra plus directement à vous, et vous ferez sagement de vous en souvenir. « La femme forte, dit l'Es-« prit-Saint, a considéré les sentiers de sa maison. » Cela s'entend de la sienne propre, et non de celle d'autrui.

VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE

DES DEVOIRS RÉCIPROQUES DES MAITRES ET DES SERVITEURS.

Consideravit semitas domus suæ.
Elle a considéré les sentiers de sa maison.
PROV. XXXI, 27.

Autant que le permettait le temps destiné à nos conférences, nous vous avons exposé la première série des devoirs que l'Esprit-Saint rappelle aux mères en disant de la femme forte qu'elle a considéré les sentiers de sa maison. Sa maison, vous l'avez compris, ce sont d'abord ses enfants ; mais en outre ce sont ses serviteurs, ceux que l'on nomme précisément les *domestiques* ou gens de la maison, et que, dans la catholique Italie, spécialement à Rome, on appelle *la famille* [1]. Je vous l'ai insinué déjà et la chose est claire par elle-même, c'est aussi de ses serviteurs qu'une femme chré-

1. Le mot est biblique et remonte aux anciens. Nous lisons que Manassès en mourant laissa à Judith de grandes richesses et une *nombreuse famille*, c'est-à-dire un nombreux domestique ; car ils n'avaient pas d'enfants (Judith VIII, 7.) Il faut prendre dans le même sens ce qui est écrit de Job : qu'en plus de ses magnifiques troupeaux, il possédait une *famille* comme innombrable. (Job. I, 3.)

tienne doit attentivement considérer les sentiers ; et nous entreprenons aujourd'hui de vous parler de ce devoir.

Serez-vous étonnées si je vous dis qu'en abordant ce sujet je ressens un embarras voisin de la perplexité ? Quoiqu'il y ait des mystères dans la doctrine évangélique, il n'y a pourtant pas de secrets. Notre-Seigneur le disait en face du Sanhédrin : » J'ai parlé ouvertement ; j'ai prêché en public : » je n'apporte point au monde une religion occulte [1]. Et lorsqu'il envoyait ses apôtres pour annoncer partout l'Évangile : « Ce que je vous ai confié à voix basse et dans « l'intimité, disait-il, prêchez-le sur les toits » [2]. Ainsi firent-ils, mais en alliant toujours, selon l'expresse recommandation de leur Maître, la prudence des serpents à la simplicité des colombes, et en prenant soin de tempérer la vigueur du témoignage qu'ils rendaient à Dieu par une circonspection et une réserve que les divers états et la faiblesse de ceux à qui ils s'adressaient rendaient indispensables. Or, je me trouve ici dans l'un de ces cas où l'obligation rigoureuse d'être discret en enseignant rend l'enseignement difficile. C'est l'une des beautés morales de votre association qu'elle admet indifféremment dans son sein toutes les mères, à quelque rang social qu'elles appartiennent ; y mettant cette seule condition qu'elles relèveront l'honneur de leur maternité par cet honneur plus grand que contient leur titre de chrétienne. Il y a donc, dans cet auditoire et des maîtresses et des servantes ; quoique très-certainement plus de maîtresses que de servantes. En parlant aux premières de leurs devoirs envers les secondes, n'allons-nous pas induire les secondes en tentation, et faire dès lors tourner à mal pour celles-ci le bien que nous souhaitons d'abord faire à celles-là ? Pouvant être des rayons pour les

1. Jean. XVIII, 20.
2. Matth. X, 27.

unes, nos paroles ne deviendront-elles pas des armes pour les autres? Ne fournirons-nous pas à celles qui obéissent le moyen d'examiner de plus près et de juger la conduite de celles qui leur commandent? Ne les exposerons-nous pas aussi à réclamer au nom de leur droit l'accomplissement de ces devoirs auxquels elles sauront, mieux que jamais, leurs maîtresses obligées envers elles? C'est si fort la manie du temps où nous vivons, d'alléguer à tout propos ses droits vrais ou prétendus tels, contrairement à l'esprit sage et humble de l'Évangile ou même du Décalogue, où il est partout parlé des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, mais où les droits de l'homme sont à peine mentionnés. Non que, à le bien entendre, l'homme n'ait pas certains droits : droits secondaires, relatifs et ayant tout leur fondement dans la volonté de Dieu ; droits réels, néanmoins, et qui valent dans leur ordre ; mais la nature humaine n'a pas tant de pente à les oublier, que le divin législateur ait jugé nécessaire de lui en imposer le souvenir ; et surtout dans la loi, qui, par cela seul qu'elle nous oblige, tend principalement à nous rappeler notre dépendance.

Une autre cause d'embarras pour nous, est que l'affaiblissement ou même la disparition presque générale des mœurs chrétiennes a si profondément modifié la situation réciproque des maîtres et des domestiques, que même avec la meilleure volonté, ni les uns ni les autres ne peuvent souvent pas y appliquer les principes du saint Évangile, si ce n'est d'une manière indirecte, éloignée, imparfaite. Saint Paul écrit à Timothée qu'un temps viendra où la vérité pure et intégrale sera devenue aux hommes un poids si lourd, qu'ils ne la pourront plus du tout supporter [1]. La charité n'a guère à espérer un sort meilleur, car qu'est-elle en son fond, sinon l'amour servant la vérité et procurant

1. II Tim. IV, 3.

son règne parmi les créatures ? Or, au point où nous en sommes, la charité elle-même, qui est la loi capitale des relations entre les hommes et partant de celles des maîtres avec leurs serviteurs, la charité, dis-je, a cessé d'être libre ; elle hésite à parler ; elle redoute d'agir ; elle voit le champ de son exercice restreint, et le plus souvent par ceux-là mêmes au profit desquels il est juste et bon qu'elle s'exerce. Ils n'en comprennent plus les actes qu'ils taxent volontiers d'indiscrétion, d'abus ou même d'injure ; et ce qui les devrait davantage assouplir et gagner leur devient précisément une cause d'irritation ou de révolte. La chose est peut-être encore assez rare dans l'ordre de la charité qui tend au bien du corps ; nul n'ignore combien elle l'est peu dès qu'on travaille à procurer celui de l'âme ; et cela est vrai des maîtres à l'égard de leurs serviteurs, aussi bien que des serviteurs à l'égard de leurs maîtres.

Quoi qu'il en soit, je vous dirai franchement les règles établies par Dieu touchant vos relations avec vos domestiques, quitte à dire ensuite à vos domestiques un mot des obligations que Dieu leur impose envers vous.

I. Je dois d'abord, ce me semble, vous rappeler brièvement la notion que le christianisme nous donne du serviteur.

Vous savez, sans nul doute, qu'une des suites du péché a été de réduire l'homme en esclavage, c'est-à-dire en un état où sa liberté naturelle est, en partie du moins, aliénée. La servitude où le péché met tous les hommes à l'égard du démon en disposait plusieurs à imposer à leurs semblables ce honteux et douloureux état d'esclave ; elle en disposait d'autres à le subir. Les premiers, doués par la nature même d'une force supérieure, soit dans le corps, soit dans l'esprit, s'exaltèrent dans leur propre orgueil : ils conçurent, par suite, des projets ambitieux ; et, abusant de leur puissance

sous l'inspiration et avec l'assistance de Satan leur maître invisible, ils attaquèrent injustement leurs frères, les opprimèrent avec violence, les dépouillèrent, les enchaînèrent, et confisquèrent à leur profit ce que Dieu leur avait départi d'activité, d'industrie et de force. Ceux-ci, plus faibles et souvent corrompus eux aussi, acceptèrent d'abord forcément ce joug inique et dur ; puis ils s'y résignèrent ; puis ils s'y habituèrent, se faisant des mœurs et, à la fin, des âmes serviles. Avec le temps, cette domination, comme cette servitude, passa dans les lois, puis même dans les idées : si bien que le législateur païen déclarant que l'esclave n'est pas une personne, mais *une chose*, la philosophie antique se demandait sérieusement si l'esclave avait une âme d'homme.

En ruinant l'empire de Satan, en rompant la chaîne du péché, le christianisme a d'abord relâché, puis complétement brisé les fers de ces pauvres asservis. Non qu'il ait décrété d'une manière soudaine et éclatante l'abolition universelle et obligatoire de l'esclavage : ces sortes de procédés ne sont point aux usages de Dieu, et les irradiations divines ne sont pas des coups de foudre. Mais, opérant par son Église, Jésus a posé dans le monde, et au fond même des cœurs, des doctrines et des vertus qui rendaient positivement l'esclavage impossible. Le serviteur, c'est-à-dire l'homme libre promettant librement par contrat un service réglé et salarié, le serviteur a partout pris la place de l'esclave. On l'appelait aussi le domestique, l'homme de la maison, ayant dans la maison de famille son lit, sa table, son foyer, quoique un lit, une table, un foyer inférieurs. Mais domestiques ou serviteurs, ces noms étaient très-nobles chez le peuple chrétien, et les fonctions qui répondaient aux noms y devenaient fort douces. Le Christ avait pris sur la terre le nom, la forme et la charge d'un serviteur : il était celui de Dieu, il était celui des hommes. « Le fils de l'homme

« disait-il, n'est pas venu ici-bas pour être servi, mais pour « servir [1]. » Les apôtres, serviteurs du Christ, s'intitulaient avec fierté serviteurs de leurs frères [2] ; et ceux qu'ils appelaient leurs frères, c'étaient le gentil aussi bien que le juif, le barbare autant que le civilisé, le serf tout comme l'homme libre, enfin toute l'innombrable famille du genre humain [3]. Quant à l'appellation de domestiques, je vous l'ai rappelé déjà, c'était celle que le Saint-Esprit attribuait aux chrétiens par rapport à Dieu leur Seigneur ; et justement pour signifier leur supériorité d'état sur tous ceux qui avaient vécu ou vivaient encore à présent hors de sa sainte maison, parce qu'ils restaient étrangers à l'alliance [4]. Ce point de départ et ces vues changeaient tout. Le maître devenait presque un père, et le serviteur empruntait quelque chose de l'enfant ; et cela est si vrai que, dans le Décalogue, qui dans la loi ancienne préparait la nouvelle et en demeure le premier fondement, c'est un seul et même précepte, le quatrième, qui règle simultanément les devoirs réciproques des enfants et de leur père et mère, et les obligations mutuelles des maîtres et de leurs serviteurs.

Cette donnée que la loi divine nous fournit, est un principe souverain dans la question qui nous occupe. Ceux qui vous servent, femmes chrétiennes, sont naturellement vos semblables ; ils sont créés comme vous à l'image et à la ressemblance de Dieu ; leurs âmes lui sont chères au même titre que la vôtre, et pour eux comme pour vous il a versé son sang. Ce sont des frères et des sœurs du Christ, des membres de ce corps sacré qu'on nomme la sainte Église, et dont vous formez comme eux une partie. Ils ont le même droit que vous de crier à Dieu : Mon Père ! mon

1. Matth. xx, 28.
2. I Cor. xii, 4.
3. Gal. iii, 20.
4. Ephes ii, 19.

Père ! Ils vivent de la même vie surnaturelle, qui est la grâce ; marchent dans la même clarté, qui est la foi ; s'abreuvent aux mêmes sources et prennent les mêmes nourritures en recevant les mêmes sacrements ; ils vont par les mêmes voies, et en observant les mêmes préceptes, à la même destinée éternelle. Il y a plus : leur condition étant plus humble, plus pauvre, plus pénible que la vôtre, plus conforme par conséquent à la condition terrestre de Jésus, leur rend, s'ils en comprennent le prix et en exercent vraiment les vertus, le salut plus facile qu'à vous ; comme aussi elle les met en mesure de vous dépasser de beaucoup ici-bas dans l'ordre du mérite, et là-haut dans celui de la gloire. Que ces vérités vous soient souvent présentes lorsque vous traitez avec eux, et qu'elles inspirent toujours votre conduite à leur égard.

En dessous de ce grand principe et des obligations qui s'y rattachent, que ferez-vous de plus particulier pour mériter l'éloge du Saint-Esprit en considérant comme il convient les sentiers de vos serviteurs ?

II. Votre premier devoir à leur sujet, c'est de les bien choisir. Ce choix serait de conséquence si vous habitiez seule votre maison : car enfin de loger sous son toit, de tenir en sa compagnie, de rendre témoin journalier de ses actes, d'initier forcément à l'extérieur au moins de sa vie une personne naturellement étrangère, tout à l'heure inconnue, et que, même après enquête faite, on ne connaîtra bien que par une longue et sérieuse expérience, c'est une très-grosse affaire. Elle prend pour vous plus d'importance encore si vous avez un mari avec vous ; si surtout, comme nous l'avons observé dans la précédente conférence, Dieu vous a donné des enfants. Et cette question devient

1. Rom. VIII, 15.

d'autant plus grave, que d'ordinaire elle vous est plus spécialement dévolue : la coutume étant que le mari vous laisse ici, non-seulement le soin des informations, mais le fardeau plus pesant de la décision définitive. Et puisque je prononce ce mot d'informations, permettez-moi de vous dire que si c'est auprès de vous qu'on en vient prendre touchant un serviteur renvoyé ou sorti, la confiance que l'on vous témoigne, en faisant cette démarche, donne le droit de recevoir de vous des renseignements exacts. La sincérité sur ce point est vraiment de rigueur ; et si la charité, dont vous voulez ne pas vous départir envers votre ancien serviteur, rend fort compréhensible et tout à fait convenable une mesure de discrétion, d'excuse et même d'atténuation dans l'exposé des faits qui sont à sa charge, celle à laquelle vous êtes tenue aussi envers la personne qui vous interroge vous oblige à ne la tromper point : ce que vous ne feriez pas sans risquer de lui causer, sinon un notable dommage (cela peut arriver), du moins une déception pénible et mille désagréments : ce qui arrive toujours. En somme, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, faites à autrui ce que vous trouveriez juste et bon qu'on vous fît à vous-mêmes.

Mais c'est vous qui êtes supposée faire l'enquête. Je vous exhorte donc avant tout à la recommander à Dieu, car sa lumière et sa bénédiction vous sont ici particulièrement nécessaires ; et je dirai volontiers d'un bon serviteur ce que l'Écriture dit d'une femme sage et d'un vrai ami : c'est d'abord un don de Dieu. Cela fait, vous commencerez par vous enquérir de la religion de l'intéressé ; et par là je n'entends pas seulement vous recommander de ne point prendre à votre service une personne ou infidèle, ou juive, ou hérétique ; mais je dis qu'il vous faut savoir comment ce serviteur ou cette servante, catholiques par leur baptême, pratiquent effectivement la religion catholique. Là est

la base et la vraie garantie. Que faites-vous quand vous voulez acquérir une maison ? Hormis que vous ne soyez vous-même entendue dans ces choses, vous appelez un architecte afin qu'il examine tout l'édifice et voie si les fondements en sont suffisamment solides ; et s'ils ne le sont point, vous n'achetez pas la maison. Agissez de même ici. N'admettez à servir chez vous que des gens religieux, ayant la foi, vivant dans la sainte crainte de Dieu, et vous offrant comme gage de leur foi et de leurs mœurs l'accomplissement régulier de leurs devoirs de chrétiens. Si même ils font ces œuvres et sont dès lors en ceci tout ce que vous désirez qu'ils soient, ils pourront bien n'être pas encore des serviteurs parfaits. Vous n'avez pas besoin de scruter dans une autre vie que la vôtre pour savoir que des principes religieux, fussent-ils entretenus par de saintes habitudes, restent pourtant compatibles avec certains défauts, et des défauts nombreux, pénibles, obstinés. S'il s'en trouve tant hélas ! dans le service que nous rendons à Dieu, est-ce merveille qu'il s'en glisse parfois dans celui que nos frères nous rendent ? Dès que vous avez ici l'essentiel, il est à la fois juste et sage de vous en contenter ; d'autant que, de ce fonds conservé et cultivé, tous les amendements qu'on est raisonnablement en droit de souhaiter peuvent sortir. Mais en bornant vos exigences, tenez ferme à réclamer ce fonds dont je vous parle, et ne vous exposez point au chagrin, j'allais dire au danger, de garder jour et nuit auprès de vous et des vôtres des âmes que vous saurez n'être point dans la grâce de Dieu parce qu'elles vivent habituellement dans l'état de péché mortel. Toutes choses égales d'ailleurs, demandez plus de religion et de piété aux femmes qu'aux hommes qui se présentent à vous. Ce qui, en fait d'habitudes chrétiennes, suffit à garantir la moralité d'un domestique, ne garantit point assez d'ordinaire les vertus requises chez une servante.

Mais peut-être qu'à raison du malheur des temps et par suite de la nécessité qui vous presse, il vous sera définitivement impossible de rencontrer, pour vous servir, de véritables chrétiens. Que ferez-vous alors ? Si la personne qui se propose a, malgré tout, un ensemble de qualités heureuses ; si vous êtes assurée qu'elle y joint les principes fondamentaux de la moralité naturelle, qu'elle est en somme honnête et de mœurs bien réglées, je n'ai point qualité pour vous interdire de la prendre, et je n'oserais pas vous en dissuader. Hélas ! là même où il s'agit de choisir un époux, une jeune fille est parfois réduite aujourd'hui à faire cette concession exorbitante. C'est là, sans doute, une vraie extrémité, à laquelle il convient de ne souscrire que pour les raisons les plus graves et par le conseil de gens sages, expérimentés et chrétiens. Mais enfin si une femme en peut venir là pour celui qu'elle épouse, à plus forte raison sera-t-il permis à une maîtresse d'accepter les services de domestiques qui ne sont pas pratiquement chrétiens. Seulement si elle y consent, il est clair qu'elle prend devant Dieu l'engagement implicite de travailler de son mieux au salut de ces âmes ; et il ne faut rien de moins, semble-t-il, que cet engagement moral, uni à l'espoir de réussir dans la tâche entreprise, pour justifier un pareil choix et laisser dans la paix de Dieu la conscience qui s'y résigne.

III. Cela posé quant à l'admission, comment traiterez-vous vos serviteurs une fois admis et installés chez vous ? D'abord vous garderez inviolablement envers eux toutes les règles de la justice. Vous ne leur demanderez, en fait de travail, que ce qui est fixé par l'usage ou par vos conventions particulières : tenant compte aussi de leurs forces, et prenant garde d'en abuser soit pour l'ouvrage, soit pour les veilles, soit pour quelque service que ce puisse être. Je

croirais vous faire injure en rappelant ici qu'un maître a l'obligation rigoureuse de ne réclamer jamais le concours de ses serviteurs, si ce n'est pour des actions licites, conformes aux lois divines, soit naturelle, soit positive, et aux préceptes de la sainte Église ; mais je puis bien vous exhorter à ne leur demander que des choses discrètes et raisonnables. Soyez exactes à leur payer leurs gages, comme aussi à leur rembourser leurs avances, s'il advient qu'ils en fassent pour vous. « Ne fais pas tort à ton serviteur, nous dit le Saint-« Esprit, lorsqu'il travaille selon que tu le lui as prescrit, « non plus qu'au mercenaire qui dépense pour toi son temps « et ses forces [1]. » Votre négligence sur ce point peut en effet causer de vrais dommages à ces pauvres gens. En tous cas, soyez sûres qu'elle vous fait tort à vous, en vous déconsidérant plus ou moins à leurs yeux ; et là où, comme il s'est vu plus d'une fois, elle serait poussée jusqu'à un certain excès, elle risquerait de vous mettre vis-à-vis d'eux dans une sorte de dépendance assez déplacée pour que j'aie le droit de la nommer honteuse. Il le faut éviter à tout prix.

Ayez pour tous vos domestiques les égards convenables, leur parlant avec politesse, ménagement, douceur et bonté. Les jougs pèsent toujours plus ou moins à des épaules humaines, même hélas ! le saint joug de Dieu. Dieu a daigné rendre doux celui qu'il vous impose [2] ; adoucissez le plus possible celui que votre supériorité sociale fait porter à vos frères. Montrez-vous constamment à eux paisibles sans froideur, dignes sans affectation, et, autant qu'il se peut, égales à vous-mêmes. Par là vous leur rendrez aisé le respect qu'ils vous doivent. Faites aussi grande attention à la manière dont vous leur commandez.

1. Eccli. VII, 22.
2. Matth. XI, 30.

D'abord prenez le plus souvent possible la forme de la simple demande, ou même parfois d'une sorte de prière, les remerciant du service après qu'ils l'ont rendu. Quant à vous, cette manière de faire est plus humble ; elle sera souvent, quant à eux, beaucoup plus décisive. Il s'agit en définitive d'obtenir que, comme le soldat du centenier de l'Évangile, ils aillent ici ou là, et fassent telle ou telle chose [1]. Si l'expression d'un désir y suffit, à quoi bon intimer une volonté formelle? En général, croyez-moi, ne dépensez pas mal à-propos votre autorité : c'est une force trop précieuse, trop nécessaire, et je dirai trop sainte, pour qu'on ne la doive point ménager. En user sans sobriété, c'est toujours plus ou moins la compromettre; et la compromettre, c'est s'exposer soi-même à ce qu'elle reste inefficace dans le cas où il importerait qu'elle eût son effet. Que si vraiment vous donnez des ordres (et il y a lieu d'en donner au moins quelquefois), qu'ils soient clairs et précis. Commencez par savoir bien vous-mêmes ce que vous voulez ; ensuite faites-le nettement entendre. Les ordres bien formulés font les soumissions promptes ; et au contraire rien n'est plus pénible à un serviteur que d'être habituellement mal commandé. Dans les diverses conduites que vous leur imprimez, évitez soigneusement l'irréflexion, source de l'inconsistance, et cherchez à tout simplifier. S'ils manquent à leurs devoirs, reprenez-les, mais avec prudence et patience. Ne les réprimandez pas hors de saison, ni même à chaque manquement où vous voyez qu'ils tombent. Le moyen de tout corriger n'est pas de tout censurer, et surtout de le faire tout de suite, avec vivacité, avec colère. S'il faut être sévère, soyez-le, mais sans emportement ni violence. Le Sage parle de ces maîtres qui sont dans leurs maisons comme des lions, inspirant l'effroi et

1. Matth. VIII, 9.

bouleversant tout leur entourage [1]. Vous ne leur ressemblerez point, et, vous gardant de ce qui trouble et épouvante, vous vous interdirez même tout ce qui exerce, fatigue, agace et taquine. Vous n'avez pas le droit de mettre vos serviteurs dans l'alternative de vous désobéir ou de faire, en vous obéissant, des actes héroïques. Ils ne s'y sont pas engagés en entrant dans votre maison. On raconte de saint François de Sales qu'il avait les hôteliers et aubergistes en grande compassion, estime et affection : et cela, disait-il, parce que leur état les oblige à supporter tant d'ennuis, à servir tant de monde, à faire face à tant d'exigences et bonne mine à tant de visages [2]. Par plus d'un endroit les domestiques ressemblent aux hôteliers. Rendez-vous compte de leur situation, ayez égard à leurs difficultés ; et vous surtout, femmes chrétiennes, qui les suivez de plus près et avez avec eux plus de rapports, soyez-leur faciles et indulgentes.

Ayez pour eux de l'affection, j'entends celle qui convient et qu'ils méritent. « Si tu as un serviteur fidèle », lisons-nous dans l'Ecclésiastique, « qu'il te soit comme ta « propre âme et traite-le en frère [3]. » Que cette affection se témoigne même, à l'occasion, dans la mesure et avec toute la réserve requises [4]. Durant ces premiers temps de leur service où vous les connaissez trop peu pour leur

1. Eccli. IV, 35.
2. Esprit de saint François de Sales. Partie VIII, ch. 7.
3. Eccli. XXXIII, 31.
4. « Après tout, ce sont nos prochains et d'humbles frères que la charité nous oblige d'aimer comme nous-mêmes... Il est vrai qu'il ne faut pas dissimuler leurs fautes quand elles sont notables, ni leur épargner la correction ; mais aussi il faut reconnaître le bien que nous en recevons ; il est même à propos, pour les animer, de leur témoigner quelquefois que l'on agrée leur service, que l'on a confiance en eux, et qu'on les tient ou comme des frères ou comme des amis de qui l'on veut soulager la nécessité ou procurer l'avancement. » Saint François de Sales, Esprit. Part. V, chap. 10.

être vraiment attachées, qu'ils sentent du moins en vous un fond de bienveillance. Quand vous êtes contentes d'eux, dites-le-leur, et montrez-leur toujours la confiance dont vous les savez dignes. Rien ne les flattera davantage ; rien ne vous gagnera plus sûrement leur cœur; rien ne soutiendra mieux leur fidélité et ne vous assurera plus tôt ce dévouement cordial qui doit être, quant à eux, le terme de votre ambition, parce qu'il est pour eux-mêmes le comble de leurs devoirs et la perfection de leur état. Toutefois écartez avec un soin extrême tout ce qui, dans ces relations chrétiennement affectueuses, ressemblerait, de si loin que ce fût, à la familiarité et à la camaraderie. Dieu vous en avertit quand il dit : « Ne ris pas familièrement avec ton « serviteur, de peur que tu n'aies plus tard à en souffrir et « à le déplorer amèrement » [1]. Donc, pas de laisser-aller, ni dans la tenue, ni dans le discours; pas d'épanchements inconvenants, pas de confidences imprudentes. Je parlais de la dépendance où certaines maîtresses se réduisent en acceptant d'être les débitrices de celles dont, par position, elles sont plutôt les créancières : jusqu'où se trouvent embarrassées et enchaînées parfois certaines femmes, pour avoir confié à une servante ce qu'elle aurait dû ignorer à jamais !

En somme, souvenez-vous que, comme la société, comme le monde, les maisons vivent d'ordre : gardez donc votre rang et ne quittez point votre place. Que vos gens ne prennent pas chez vous plus de pied qu'il ne faut. Soyez bonnes, très-bonnes, toujours bonnes; mais aussi demeurez maîtresses, et que tous autour de vous sachent et sentent que vous entendez l'être, et l'êtes effectivement. Surveillez tout : c'est assujettissant et pénible, mais tout à fait indispensable. De nombreux intérêts se rattachent à cette sur-

1 Eccli. xxx, 10.

veillance : les vôtres, ceux de votre famille, ceux aussi de vos domestiques. Ce qui, de votre côté, est une œuvre de sagesse est, à leur égard, une œuvre de miséricorde, et, croyez-nous, une œuvre capitale. En tenant ainsi les yeux ouverts sur eux, vous leur épargnerez mille et mille fautes, vous les protégerez contre mille et mille tentations, vous les défendrez de leur propre faiblesse, vous aiderez Dieu enfin à les sanctifier et à les sauver. Soyez ainsi pour eux comme une seconde conscience, leur conscience extérieure et sensible. Interrogez les à propos, faites qu'ils vous rendent compte ; et, le plus possible, tenez-les occupés, selon cette recommandation de l'Esprit-Saint : « Oblige ton serviteur au travail, car cela convient à sa condition ; et l'oisiveté est une maîtresse habile à enseigner le mal » [1].

IV. Vous prendrez (cela va de soi et prime tout le reste), vous prendrez un soin assidu et zélé de leur âme. Défendez-vous scrupuleusement tout ce qui, de votre part, peut les scandaliser. Votre principale influence sur eux est celle du bon exemple. Saint Pierre demande aux pasteurs d'être « le modèle de leur troupeau [2] » : toute maîtresse vraiment chrétienne est celui de ses serviteurs. Veillez devant les vôtres à vos attitudes, à vos toilettes, à vos conversations, surtout à table où forcément ils vous entendent. Veillez à votre bibliothèque puisque aujourd'hui la plupart d'entre eux savent lire, et ont le goût, trop souvent la passion de la lecture. Veillez de plus près encore à vos journaux, à vos revues, à vos brochures, à vos tableaux, à vos images plus ou moins volantes. Ne laissez sur les tables de vos salons, ou même à la portée de vos gens, rien de ce que vous ne voulez point qu'ils lisent ou qu'ils regardent ;

1. Eccli. xxxiii, 29.
2. I Pier. v, 3.

et comprenez que, chez le plus grand nombre d'entre eux, la curiosité, naturellement très-vive, est encore excitée par le spectacle quotidien d'une vie qui leur paraît à tant d'égards avoir plus de charme que la leur, et à laquelle ils restent étrangers, encore qu'ils la voient de si près et y soient extérieurement si mêlés. Le mal qui résulte de l'incurie des maîtres sur ce point est immense, et les conséquences en sont effrayantes. L'indifférence ici est vraiment insensée, et la négligence est facilement très-coupable: Dieu demandera compte de tout, un compte exact, un compte sévère. C'est aux supérieurs de la nouvelle comme de l'ancienne alliance que Dieu dit par Ézéchiel : « Vie pour « vie ; âme pour âme » [1]. Le fait est que « un jugement « très-dur attend ceux qui commandent » [2]. Et comment oublier l'anathème prononcé par Jésus contre ceux qui scandalisent les petits [3], parmi lesquels il faut assurément ranger les inférieurs, et d'abord ceux dont on a la charge ? Vous appliquant à ne point scandaliser vous-mêmes vos domestiques, faites attention aux scandales qui, dans votre maison, leur peuvent venir d'ailleurs. La cohabitation des hommes et des femmes sous un même toit, surtout si elle est prochaine et que les chambres des uns et des autres soient éloignées de celles où couchent les maîtres, est un danger évident et redoutable. Si vous ne le pouvez faire complétement disparaître, n'épargnez rien du moins pour qu'il soit diminué. Il y a la vigilance nécessaire à la ville ; il y a celle qu'exige la campagne. Tout importe ici, et tout vous regarde.

Que tous vos domestiques soient instruits des éléments au moins de la foi et des devoirs de la religion. C'est à vous de procurer et d'entretenir cette instruction indispensable,

1. Ézéch. XXXIII, 9, et alibi pass.
2. Sapess. VI, 6.
3. Matth. XVIII, 6.

sinon par vous-mêmes, du moins par autrui. Si vous êtes un peu les parents de ceux qui sont à votre service, vous êtes aussi un peu leurs précepteurs. Loin de les entraver jamais dans l'accomplissement de leurs devoirs chrétiens, exigez le plus possible qu'ils s'en acquittent avec exactitude. Si vous le pouvez, faites chaque jour avec eux la prière en commun : louable coutume, héritage trop délaissé des âges de foi, et que, pour mille raisons, il conviendrait de faire revivre. Vous les obligerez à garder, comme ils le doivent, le saint repos du dimanche ; et, sauf les cas de dispense légitime, vous les enverrez au moins à la messe. J'en dis autant pour la pratique de l'abstinence et des jeûnes commandés, en tenant compte, bien entendu, des adoucissements que l'Église, par l'autorité de ses Pontifes et les interprétations de ses docteurs, accorde à ceux qui vivent dans ces sortes d'état. Qu'ils respectent le saint nom de Dieu, et généralement toutes les personnes et toutes les choses saintes. Qu'il leur soit clair que si vous tenez à être convenablement servies, vous tenez infiniment plus à ce que Dieu le soit religieusement par quiconque dépend de vous. L'exclusion doit être la sanction annoncée, et effective au besoin, de toute violation flagrante et surtout obstinée des préceptes de Dieu et de la sainte Église. Quant à ce qui est des sacrements, et spécialement de la confession, faites le possible pour que l'on s'en acquitte aux temps prescrits ; marchant toutefois avec prudence entre le danger de n'aider point une âme infirme, et le péril plus grand de faire faire un acte d'hypocrisie qui pourrait être ici doublé d'un sacrilége.

Procurez à vos serviteurs d'honnêtes délassements. Qu'ils aient leurs jours de fêtes, et le loisir raisonnable pour remplir leurs devoirs envers leurs parents et amis, s'ils en ont. Ne les condamnez pas à une réclusion trop sévère, ni surtout à un isolement trop rigoureux : prenant garde toutefois aux relations qu'ils entretiennent, et ne souffrant jamais

qu'ils reçoivent des visiteurs suspects. Intéressez-vous à leurs affaires, et, s'il y a besoin, donnez-leur à ce sujet les conseils opportuns. Faites-leur parfois des présents, et montrez-leur en toute rencontre que vous avez à cœur qu'ils soient heureux chez vous. C'est en somme une tâche douce et facile de rendre heureux les inférieurs.

Soignez-les dans leurs maladies, surtout si c'est en vous servant qu'ils les ont contractées. Si vous ne pouvez pas vous y employer vous-mêmes, disposez qu'un autre le fasse, leur témoignant d'ailleurs une sollicitude pleine de compassion. S'ils ont vieilli dans votre maison et tombent dans l'infirmité, ne les abandonnez point, mais, fût-ce aux dépens de votre propre bien-être, assurez-leur le nécessaire. Les vétérans de nos armées reçoivent de l'État une pension de retraite ; les vétérans de la domesticité seront-ils délaissés par les familles auxquelles ils ont sacrifié tant d'années de leur existence? Dieu nous enseigne encore ici : « Que « ton serviteur, s'il est sage et bon, te soit cher comme ton « âme ; ne lui refuse pas la liberté et le repos qu'il a légi- « timement gagnés, et ne souffre point qu'il tombe dans « l'indigence [1]. »

V. Voilà, bien abrégé sans doute, mais à peu près résumé pourtant, l'ensemble de vos devoirs envers vos serviteurs. Je le répète, ces devoirs sont fort graves en eux-mêmes et véritablement sacrés. Saint Paul a écrit ce mot qui semble d'abord étrange, mais qui, pour la foi, demeure absolument vrai: « Si quelqu'un ne prend soin des siens, et sur- « tout de ses domestiques, il a renié la foi » en trahissant l'esprit de l'Évangile; « et il est pire qu'un infidèle », Dieu ne demandant point à l'infidèle d'obéir à des lois qu'il n'a pas connues, ni de pratiquer des vertus dont il n'a pas

1. Eccli. VII, 23.

reçu la grâce [1]. A cette parole apostolique qui peut vous effrayer, joignez dans votre souvenir et dans votre respect cette douce parole du Maître qui est certes pour attirer et gagner tous les cœurs : « Ce que vous aurez fait au plus « petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez « fait [2] » ; et cheminant d'un pied ferme et constant entre ces deux affirmations divines, l'une qui vous gare du mal en cette matière, l'autre qui vous pousse au bien, vous donnerez gloire à Dieu, vous serez grandement bienfaisantes à vos frères, et, à l'exemple de la femme forte, vous aurez « considéré » comme il faut « les sentiers de votre « maison ».

Quant à vous à qui j'ai promis de dire aussi un mot en finissant, vous qui avez l'honneur et la grâce (l'Évangile me donne le droit d'employer ici ces deux termes), vous qui avez l'honneur et la grâce de servir pour Dieu vos frères en Dieu, regardez votre état, non selon l'œil humain, qui ne voit que les surfaces et le côté terrestre des choses, mais selon l'œil chrétien, l'œil de la foi et de l'esprit, qui nous les fait juger comme Dieu les juge. Si vos maîtres ont envers vous de graves et nombreux devoirs, graves et nombreuses aussi sont vos obligations envers eux.

Servez-les, selon l'avis de saint Paul, non comme servant des hommes, mais plutôt comme servant Notre-Seigneur Jésus-Christ [3] ; non par crainte, mais par conscience [3] ; non par nécessité, mais par charité ; non par le désir de gagner un salaire périssable, mais par la noble et sainte ambition de mériter par vos services votre part de paradis. Soyez probes, fidèles, économes, laborieux, soumis, respectueux, patients, dévoués [3] : dévoués aux intérêts temporels de ceux qui vous commandent, dévoués même, à

1. I Tim. v, 8.
2. Ephes. vi, 5, 7.
3. Rom. xiii, 5.

l'occasion (et de nos jours l'occasion peut n'être pas rare), courageusement dévoués à leurs intérêts spirituels. Je vous le dis pour le temps où ils vivront, je vous le dis plus expressément pour celui où ils devront mourir. Combien s'en est-il rencontré qui ont dû leur salut à la foi, aux prières et au zèle d'une servante ! et alors quelle gloire pour cette servante ! Quoi qu'il advienne et quels que soient vos maîtres, évitez scrupuleusement tout ce qui peut leur porter préjudice ; et non-seulement dans leurs biens, mais dans leur honneur et leur bonne renommée ; comme aussi dans cette paix de leur intérieur dont ils ont tant besoin, et qui en grande partie dépend de vous. Pas de rapports, pas de médisances, pas de trahison petite ou grande, pas d'indélicatesse, pas d'envie basse et sotte, pas de flatteries cachant des sentiments amers; pas de ces conjurations avec les autres serviteurs dont l'effet est de réduire le maître, et parfois une famille entière, à cet état déplorable, que le prophète Michée décrit en trois mots : « Ses ennemis, ce sont ses domestiques » [1]. Tenez-vous éloignés de tous ces souffles d'orgueil, d'indépendance, de convoitise, de haine qui forment l'esprit révolutionnaire et traversent en tous sens notre atmosphère contemporaine [2]. Détestez

1. Mich. VII, 6, et Matth. VI, 36.

2. Dans son ouvrage : *De la réforme sociale en France*, livre estimable, rempli de faits précieux, d'observations justes, d'indications utiles et de pressentiments heureux touchant les remèdes à apporter aux maux qui nous désolent, mais où la grande lumière surnaturelle fait trop défaut pour qu'il ne s'y rencontre pas beaucoup d'erreurs, M. Le Play trace un tableau tristement vrai de la différence des domestiques d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui. Il attribue cette différence à l'instabilité forcée des familles, instabilité qui est elle-même causée par le partage légalement obligatoire du patrimoine. Ce n'est certes pas là l'unique cause de ce changement qu'il déplore ; nous n'oserions pas même dire qu'elle est la principale; c'en est une cependant, et aussi efficace qu'évidente. En tous cas, voici ce qu'expose M. Le Play : « Le domestique faisait autrefois partie intégrante de la famille; il était en contact continuel avec tous les membres, pre-

cet esprit et fuyez-le. C'est un esprit de mensonge, de dissolution, de ruine et de mort ; l'esprit de l'antéchrist, l'esprit même du démon, un esprit qui monte de l'enfer et conduit en enfer. Au contraire, et ce dernier conseil résume tout, en toutes choses, de toute manière, et constamment, pensez, sentez, parlez, agissez en chrétiens. Vous verrez, au jour des justices, que votre foi ne vous a pas trompés, et qu'en servant un maître humain vous serviez réellement le Seigneur du ciel et de la terre, celui qui paie tout au centuple, et qui de sa voix la plus douce et la plus paternelle vous dira : « Allons, bon serviteur : parce que « tu as été fidèle en de petites choses, je vais t'établir sur « de grandes [1]. »

nait part au culte intérieur, était parfois admis à la table commune... Sa situation n'était pas changée à la mort du père. Il se maintenait près de l'héritier... De là naissaient naturellement la bienveillance chez le maître, le dévouement chez le serviteur, complétés et ennoblis par une mutuelle affection... Il n'était pas rare, dans l'ancien régime, de voir un domestique léguer son épargne à l'un des jeunes maîtres dont il avait soigné l'enfance... Ces rapports ont été brisés en France par notre nouveau régime de familles instables ; et le changement est si profond, que le mot de domestique, auquel s'attachait autrefois un sentiment d'estime et d'affection, ne rappelle guère aujourd'hui qu'une pensée de bassesse et d'antagonisme... Les domestiques de notre temps savent que le foyer ne sera jamais pour eux un asile assuré : ils n'y rattachent ni leurs affections ni leurs vues d'avenir. Et comme les rapports intimes des maîtres et des domestiques ne comportent pas l'indifférence, ceux-ci sont conduits à haïr, tout au moins à envier ceux qu'ils ne savent plus ni respecter ni chérir. Les domestiques ne se résignent point à vivre en étrangers dans le ménage ; ils se considèrent comme des ennemis. Ils sont moins les agents de la famille que les auxiliaires cachés de ceux qui ont à débattre avec elle des questions d'intérêt. Les moins dangereux se contentent de nuire au maître seulement dans ce qui peut devenir pour eux une source de profit ; les autres trouvent une satisfaction dans tous les dommages qu'ils leur peuvent infliger. »

De la réforme sociale, chap. III, § 29.

1. Matth. XXV, 21.

VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORTUNE, DU MÉNAGE ET DU MOBILIER.

Consideravit semitas domus suæ.
Elle a considéré les sentiers de sa maison.
PROV. XXXI, 27.

Je vous l'ai dit : cette maison dont la femme chrétienne considère les sentiers, ce sont bien d'abord les personnes qui, demeurant sous le même toit qu'elle, forment sa compagnie habituelle et intime : l'époux, les enfants, les parents, les serviteurs ; mais c'est aussi la maison extérieure et tout le matériel qui la remplit et tout le train de vie qu'on y mène. C'est aussi la fortune et l'emploi qu'on en fait ; c'est le ménage et le soin qu'on en prend ; c'est le mobilier et le caractère qu'on lui donne. Tout cela occupe nécessairement une grande place dans la vie humaine, spécialement dans la vie d'une femme mariée et d'une mère de famille. Mille devoirs s'y rattachent. L'esprit du monde y peut trouver son aliment, comme aussi l'esprit de Jésus son exercice et son progrès ; et rien qu'à voir comment une femme pense et agit dans cet ordre de choses, on sait presque infailliblement si son cœur est en

haut ou en bas, dans la vérité qui éclaire et sanctifie, ou dans la vanité qui trompe, entraîne et égare.

I. J'ai d'abord nommé la fortune. Plus elle est grande, plus grandes deviennent les obligations qu'elle impose, et plus l'accomplissement en offre de difficultés. Certes la pauvreté extrême est une grande tentation. « O Dieu, s'é-« criait le Sage, ne me réduisez point à la mendicité, de « peur que, poussé par le besoin, je n'en vienne à dérober « le bien d'autrui, et que, pour cacher mon vol, je ne dés-« honore votre nom par un parjure. » Mais sommes-nous moins tentés par l'excès des richesses ? Ah ! ne me la donnez pas non plus, cette luxurieuse abondance, continuait Salomon, alors fidèle à Dieu et plein de son esprit ; « ne me « la donnez pas, mais accordez-moi seulement ce qui « m'est nécessaire pour vivre, de peur que, assouvi dans mes « appétits et comblé dans tous mes désirs, je ne sois poussé « aux négations impies et n'en arrive à dire : Qui donc « est le Seigneur [1] ? » Quel abîme est-ce là ; et combien sont nombreuses, combien glissantes aussi les pentes par lesquelles la richesse nous y mène ! En somme, on n'effacera pas ces mots de l'Évangile : « Oh ! que difficilement ceux « qui possèdent beaucoup d'argent entreront dans le « royaume de Dieu ! En vérité, je vous le dis », et c'est le Verbe incarné qui parle, « plus aisément un chameau pas-« sera par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans « le royaume des cieux ; mais ce qui est impossible aux « hommes reste possible à Dieu [2] » ; et le devient aux

1. Prov. xxx, 8, 9.

2. Matth. xix, 23, 27. Luc. xviii, 18. « Que l'on entende le texte sacré d'un chameau ou d'un câble de navire [1], il n'en reste pas moins que le mal n'est pas dans la richesse, mais dans la volonté déréglée qui l'emploie. » C. Antoniano. *De l'éducation chrétienne*. Chap. cvi.

1. On sait que le mot hébreu est susceptible de ces deux sens.

hommes qui croient à sa parole, obéissent à ses lois et se livrent à ses conduites. Ni le lieu, ni le temps ne limitent cette sentence divine : elle est vraie aujourd'hui comme à l'heure où elle sortit des lèvres de Jésus, et s'adresse aux riches d'à présent comme à ceux qui vivaient alors.

Qu'est-ce à dire ? Que ce péril effrayant auquel les riches sont exposés tient à la richesse même ? Non sans doute. L'ancienne alliance est pleine de justes qui possédaient des biens immenses, et notre martyrologe fait foi que les richesses, fussent-elles royales, sont parfaitement compatibles avec la plus éminente sainteté. Dieu à l'origine avait établi Adam dans une incomparable opulence. Tout le danger vient ici de l'état abaissé et infirme où le péché nous a réduits, de la force de nos convoitises, de l'empire sur nos cœurs de tout ce qui est présent et sensible, et de cette préférence que nous sommes toujours et si fortement tentés d'accorder au bien qui s'offre, même lorsque nous savons qu'il est passager et le tenons pour misérable, sur le bien, même divin et éternel, qui nous est seulement promis. C'est donc dans l'âme que la question de la pauvreté et de la richesse se pose au point de vue moral ; c'est là aussi qu'elle se résout. C'est pourquoi, dans le passage cité plus haut, Notre-Seigneur explique sa pensée en disant que les riches dont il parle sont ceux « qui mettent dans « leur argent leur confiance » et leur cœur [1] ; et ailleurs il ne dit pas simplement : « Bienheureux les pauvres », mais « les pauvres d'esprit [2] », c'est-à-dire de volonté et d'affection ; bienheureux les détachés, les libres, ceux enfin qui, en quelque condition sociale que la Providence les ait placés, « usent de ce monde comme n'en usant

1. Marc. x, 17.
2. Matth. v, 3.

« point[1] », ont leur principal trésor dans le ciel[2], et ne fixent décidément leur cœur que là où ils savent qu'est leur trésor[3]. Et de même, quand Jésus crie anathème et malheur aux riches[4], cela s'entend exclusivement de ceux qui, comme il prend soin de le dire, trouvent dans leurs richesses leur consolation principale et leur rassasiement[5] : si bien qu'ils s'y attachent comme à leur fin dernière, et ne se mettent plus en quête d'un autre paradis. Non, après la pauvreté vouée qui est celle des religieux, et la pauvreté acceptée qui est celle de tant de bons chrétiens du monde, il n'y a rien de plus beau, de plus grand, laissez-moi dire de plus divin, que la condition d'un bon riche dépensant libéralement sa fortune et l'administrant chrétiennement. Mais tout riche est rigoureusement tenu à cette sage et chrétienne administration. Il ne s'agit nullement ici d'un conseil : le précepte est formel et absolu. Renoncer à ses biens en vue du ciel et pour l'amour de Dieu, c'est à quoi Jésus nous invite ; mais employer chrétiennement ceux qui nous sont échus, c'est ce qu'il nous commande, et il y va pour nous du salut.

J'ai nommé la fortune. Hormis que vous soyez veuves, vous n'avez pas d'ordinaire la haute administration de vos biens. Aussi ce que nous dirons sur ce sujet, vous ne vous l'appliquerez pratiquement que dans la mesure qui convient, et en tenant compte de votre situation subordonnée. Mais, outre que n'étant pas veuves aujourd'hui, vous pouvez le devenir demain, même du vivant de vos maris, vous avez une telle influence sur la manière dont est gérée et employée cette fortune qui vous est commune ; vos conseils, vos exemples, vos goûts, vos habitudes, vos vertus enfin et vos défauts jouent nécessairement ici un rôle si important, que

1. I Cor. VII, 31. — 2. Matth. XIX, 21. — 3. Id. VI, 21. — 4. Luc. VI, 24. — 5. Id. ibid. 25.

votre responsabilité sur ce point est presque égale à celle de vos époux, et que, dans bien des cas, elle la surpasse. C'est pourquoi l'enseignement chrétien sur cette matière vous est infiniment utile.

Vous êtes-vous jamais sérieusement demandé ce que c'est que la fortune, et l'avez-vous compris ? Avant tout c'est un don de Dieu. En dépit de la mythologie et même de l'étymologie, le *hasard* n'a absolument rien à voir ici. N'eût-elle qu'une provenance humaine, votre fortune assurément ne serait point *fortuite*. Mais quelle que soit sa source immédiate, son premier principe est Dieu même. Elle est un de ses dons. « C'est Dieu, chante la mère inspirée « de Samuel, c'est Dieu qui, à son gré, rend pauvre ou enri- « chit [1] ». Ce que saint Jacques écrit que tout don excellent « vient du Père des lumières [2] », s'entend d'abord sans doute de ces présents incomparables que l'amour infini nous fait en nous ouvrant l'ordre surnaturel; mais qu'il s'agisse d'un bien quelconque, divin ou humain, spirituel ou matériel, nous ne possédons rien que nous ne devions à la gratuite munificence de Dieu. « Qu'as-tu que tu n'aies « reçu [3] ? » dit saint Paul à chacun de nous ? Chacun de nous peut répondre.

Au reste, pensez-vous que la fortune soit surtout un bien matériel ? Il s'en faut de beaucoup. Le bien de la fortune, ce n'est point la fortune elle-même, l'or, l'argent, les domaines ; ce sont les innombrables et inestimables biens qu'elle procure dans l'ordre moral, intellectuel, domestique et social, et par exemple cette liberté, cette sécurité, ces loisirs qui permettent de vaquer aux occupations les plus relevées de l'esprit, du cœur et de l'âme ; aux actes du culte, à la prière, aux saintes contemplations, aux

1. I Rois II, 7.
2. Jacq. I, 17.
3. I Cor. IV, 7.

œuvres de la religion et de la piété, aux nobles études, aux lettres, aux sciences, aux arts. Ce sont encore les moyens qu'elle fournit de soigner, d'élever et d'instruire les enfants, de favoriser leur vocation divine et de les mettre en possession de l'état qui y correspond. Considérez que la fortune est l'instrument, le sacrement et, pour ainsi parler, la substance de tous ces biens que je vous nomme, et de plusieurs autres du même genre que je pourrais nommer encore ; et dites si elle n'est pas un don de Dieu, un don magnifique, et si dès lors on est en règle lorsqu'on en use, je ne dis pas pour faire le mal et offenser Dieu, mais en dehors de son esprit et de sa dépendance, ou même sans un sentiment profond et habituel de reconnaissance envers lui.

Mais par cela seul que la fortune contient et assure ces grands biens, il est clair qu'elle est une puissance. Elle sert trop aisément l'iniquité pour ne pas profiter aussi à la justice ; et à ce titre de puissance, elle revêt encore un caractère divin : car « toute puissance vient de Dieu », dit saint Paul [1]. Oui, la richesse est une puissance : puissance de sanctification pour ceux qui la possèdent, à la seule condition pour eux d'en bien user ; puissance au regard de la famille sur laquelle elle permet d'exercer l'action la plus efficace et la plus salutaire ; puissance sociale enfin, par l'extension à la cité et à la patrie tout entière de cette première influence domestique ; par la considération qu'elle produit, par le crédit dont elle fait jouir et par les services de tout genre qu'elle met à même de rendre, non-seulement en la dépensant, mais en se dépensant soi-même et d'une manière gratuite pour le service des autres. Il est écrit des rois qu'ils sont d'office les « ministres de Dieu pour le « bien » [2] : cela est parfaitement applicable aux riches qui,

1. Rom. XIII, 1.
2. Ibid. 4.

du reste, dans notre société actuelle, sont presque toujours plus ou moins des personnages princiers. Images ici-bas de celui qui est l'opulent par excellence et qui n'a qu'à « ouvrir la main pour emplir des fruits de sa bonté « toute créature vivante » [1], comme les riches font concevoir aux hommes quelque idée de son état, ils doivent faire découler sur eux les effets de sa bienfaisance, et par là servir ses desseins et l'aider à sauver des âmes en lui gagnant des cœurs.

La fortune vient donc de Dieu ; mais, chose digne de remarque, elle vient régulièrement, elle vient le plus souvent de Dieu par les ancêtres. Ce patrimoine, quel qu'il soit, qui est aujourd'hui votre propriété personnelle, soit par le fait de la dot qui vous a été constituée, soit par la succession de vos parents défunts, avez-vous bien compté ce qu'il représente de travail, de veilles, de soucis, de privations endurées, de sueurs, de sang versé peut-être ; et en tous cas d'intelligence, d'activité, d'énergie, de patience, de vertus ? Peut-être héritez-vous, pour votre part, du bien de quatre ou cinq générations. A un seul des rangs de cette lignée, au lieu de ce couple vertueux et sage dont vous savez l'honorable et édifiante histoire, supposez un ménage vicieux ou seulement dissipateur, qu'auriez-vous et en quelle condition seriez-vous ? Je pose en principe que les sources de votre fortune sont pures et légitimes, et je dis : vous êtes riches, donc vos parents furent des gens vrteueux. Les anciens recueillaient et conservaient dans des urnes funèbres les cendres de tous leurs aïeux. Ayant le bien des vôtres, vous avez beaucoup plus que leur cendre : leur cendre, c'est le reste inerte de leurs corps ; leur bien, c'est le fruit vivant de leur âme ; c'est presque leur vie perpétuée. Oh ! que, considérée ainsi, la fortune prend un aspect

1. Psaum. CXLIV, 16.

touchant et grave ! Quel respect profond elle inspire !

Joignez à cela qu'étant pour vous la moisson du passé, elle est en même temps la semence de l'avenir. Comme la séve soutient et vivifie l'arbre, de même le patrimoine est le soutien et la vie des familles. Tel il est, telles elles sont. Après la bénédiction de Dieu, dont il est un signe ordinaire, c'est le capital qui fait leur prospérité temporelle. Il est la source indirecte, maîs souvent très-réelle, de leur fécondité ; il fonde leur permanence et prépare leur durée. Il les maintient au rang social où elles sont parvenues, et tend à les faire monter plus haut encore. Il est d'ailleurs le foyer du travail et l'encouragement de toutes les entreprises utiles. Que dire de plus ? Voyez de quelle haine le poursuivent aujourd'hui ces ennemis de tout ordre et de tout bien, ces révolutionnaires conséquents, et par là même extrêmes, qu'on nomme les socialistes ; et mesurez ainsi sa moralité intrinsèque, son importance sociale et politique, et l'estime singulière où vous le devez tenir [1].

Et remarquez que tout ce que je viens de dire s'entend de toute fortune grande, médiocre ou petite. Dès qu'à la base d'un mariage, et comme fondement d'un foyer, un capital existe, si exigu soit-il, il contient, selon sa mesure, tous les biens que je vous ai exposés.

Il doit vous être facile à présent de comprendre les devoirs qui vous incombent ici.

1. Les socialistes l'appellent *infâme*. C'était justement le nom que les sophistes révolutionnaires du dernier siècle donnaient, par la plume de Voltaire, à la sainte Église de Jésus-Christ, ou plutôt à Jésus-Christ lui-même. L'identité de l'injure démontre que, malgré la distance infinie qui sépare cette chose absolument divine qui est le Christianisme et cette chose humaine et terrestre qui est le capital, il y a entre elles plus d'une analogie. Celle-ci paraît d'abord que le capital, dans sa sphère, comme le christianisme dans la sienne, est un signe d'élévation, un titre de supériorité, un principe de hiérarchie, et par suite un élément d'ordre : toutes choses qui, étant marquées d'un caractère divin et servant la sainte cause de Dieu, ne peuvent être supportées par l'enfer.

Le premier, sans nul doute, est de conserver cette fortune acquise ou transmise. Vous en êtes, devant Dieu, les dépositaires et les économes bien plutôt que les maîtres. Il ne se faut point méprendre sur cette définition du droit de propriété que donnent souvent les jurisconsultes, disant qu'il est *le droit d'user et d'abuser*. Cela ne veut nullement dire que ce bien, qui est votre domaine, est livré sans réserve à toutes vos fantaisies ; mais que, à la différence du simple usufruitier, qui n'a de droit que sur le revenu, vous possédez le fond même et en pouvez librement disposer. Si dans beaucoup de cas le législateur est forcé de vous concéder le pouvoir physique d'abuser de vos biens, même au sens où d'ordinaire on prend ce mot d'abus, cela prouve simplement qu'il n'a pas pour l'empêcher de moyen suffisant ou convenable ; il ne s'en suit aucunement qu'il vous en reconnaisse le droit. Et quant à ce législateur souverain qui est Dieu, juge en dernier ressort de tous vos actes qu'il a d'abord réglés par ses préceptes, votre raison elle-même vous crie que sa défense ici est aussi explicite qu'est facile pour lui et assuré pour tous le châtiment qui en punira la libre transgression. Rien de vous ni de ce qui est à vous n'est donc en droit livré au caprice, à la passion aveugle, enfin à l'erreur et au mal. Tout ce qui est de vous et à vous est confié à votre sagesse, c'est-à-dire à votre raison s'éclairant de la lumière chrétienne pour éclairer ensuite votre conscience, et décider librement votre volonté au bien. Laisser perdre ou même notablement diminuer votre fortune par paresse et par incurie, ou bien encore la dissiper par des prodigalités insensées, ou pour servir des appétits déréglés et honteux, en dehors même des fautes nombreuses et graves que suppose toujours une telle ruine, c'est par soi-même un péché envers Dieu, un péché contre votre famille et un péché contre la société, dont le bon état dépend naturellement de celui des familles.

Conservez donc votre bien : le bien si sacré de vos ancêtres, le bien si précieux de vos enfants. Ne le risquez jamais dans ces aventures périlleuses dont tant de désastres, qui en sont sous nos yeux la conclusion ordinaire et presque quotidienne, ne parviennent pourtant pas à détruire chez plusieurs la manie malsaine et funeste. Défendez-vous de ces ambitions, aujourd'hui si communes, qui poussent même des pères et des mères de famille à vouloir changer du tout au tout leur position traditionnelle, en augmentant leur avoir rapidement et à tout prix. C'est à eux que vont tout droit ces terribles paroles de saint Paul : « Ceux qui veulent devenir riches se précipitent eux-mêmes « dans la tentation et dans les lacets de Satan ; ils se livrent « en proie à une multitude de désirs inutiles et nuisibles, « qui finissent par plonger ceux qu'ils ont d'abord dévorés « dans la mort et la perdition [1]. »

Mais, vous le comprenez, je parle ici de l'ambition désordonnée et non point de la légitime : car non-seulement vous pouvez désirer l'accroissement honnête de votre bien de famille, mais dans beaucoup de cas, votre devoir est de le procurer. Et, à dire vrai, votre fortune ne serait pas assez garantie pour être certainement conservée, si vous ne cherchiez pas toujours à l'accroître ; non démesurément, encore une fois, mais sagement ; non par cupidité et avarice, mais par prudence et charité.

Ceux qui possèdent de grandes richesses peuvent sans doute se soustraire à cette règle : mais pour quiconque jouit d'une fortune médiocre, elle ne semble pas contestable, et autant que possible il la faut observer. Ce que les contreforts sont à un édifice, l'augmentation du patrimoine l'est à sa conservation. Les ascétiques disent du progrès de l'âme : n'avancer pas, c'est reculer. De même, dans l'or-

1. I Tim. VI, 9.

dre temporel, ne réserver plus rien, c'est déjà dissiper. Sans appuyer cela d'autres preuves, comptez les accidents qui chaque jour peuvent survenir, surtout dans une famille nombreuse; les pertes toujours possibles et aujourd'hui si fréquentes; puis les surcroîts de dépenses résultant de besoins extraordinaires et imprévus, de l'aggravation continue des impôts, de l'enchérissement progressif et fatal de toutes choses: vous jugerez aisément que notre conseil est sage.

Or, le secret de cet accroissement, vous l'entrevoyez de vous-mêmes, si ce n'est pas toujours l'industrie et le travail, ce sont du moins et en tous cas ces vieilles coutumes, ces vieilles vertus, toujours jeunes malgré tout, toujours nécessaires et dignes de tout respect, qu'on nomme l'épargne et l'économie. Je touche là à ce qui, dans votre maison, forme votre département spécial : et c'est parce que vous présidez à ce département que je vous rappelais dès le début la grande part qui vous revient dans cette question de la fortune, et la responsabilité qui en résulte pour vous devant Dieu.

II. L'épargne, l'économie : là est pour les familles la source-mère de la richesse. Tous les économistes chrétiens l'établissent scientifiquement [1] : la chose est d'ailleurs évidente par elle-même. Et c'est précisément parce qu'elle sort surtout de cette source, que la fortune de la famille prend un caractère moral si élevé. Qui ne voit en effet, et du premier coup d'œil, ce qu'une économie discrète, fidèle, persévérante, suppose et révèle de force d'âme, de mépris de la vie sensuelle, de vaillance et d'indépendance au regard de

1. Voir en particulier : Ch. Périn, *De la richesse*. — Blanc de Saint-Bonnet, *Restauration de la société française*. — Le Play, *De la réforme sociale*.

la vie sensible, de sobriété, sinon de mortification ; de simplicité, sinon d'humilité ; de véritable esprit de pauvreté, d'oubli de soi-même enfin, et de charité pour les autres ? Car où tend tout ceci ? Pourquoi et pour qui cette épargne ? Saint Paul dit : « Ce n'est point aux fils à thésauriser « pour leurs pères, mais bien plutôt aux pères à thésauri- « ser pour leurs fils[1] ». Après Dieu, vos enfants sont donc ici votre point de mire ; leur éducation, leur établissement, et, dans une juste mesure, leur bien-être. Il s'ensuit que l'économie devient en vous un témoignage de l'amour paternel, et une forme active de dévouement. En est-elle assez ennoblie ? N'est-elle pas, en outre, d'autant plus opportune, que le partage du patrimoine par portions à peu près égales entre les fils cohéritiers est aujourd'hui chez nous légalement obligatoire : d'où il résulte que là où les parents ne possédaient qu'une aisance commune et avaient des enfants nombreux, la part qu'ils laissent à chacun est relativement petite ; et que, sous peine de se réduire beaucoup et presque de déchoir, chaque fils, devenu tête de famille à son tour, doit se reconstruire à nouveau un état de maison ? Or, quelle joie pour vous, mères chrétiennes, si pour vous être vous-mêmes courageusement et habituellement privées, et avoir, par ce moyen, grossi votre trésor, vous mourez en laissant à chacun de vos enfants une fortune à peu près équivalente à celle dont vous jouissiez en compagnie de votre époux, et les mettez à même par là de continuer sans peine et d'étendre à la génération qui naîtra d'eux cette vie paisible et douce qui fut votre partage !

Tout ce que nous venons de dire de la conservation et de l'accroissement de votre bien, s'entend évidemment du fonds. Mais ce fonds produit un revenu, et ce revenu est la matière de la dépense : grande et importante question,

1. II Cor. XII, 14.

surtout pour vous, qui, dans cet ordre, faites et décidez à peu près toutes choses. Calculez donc avant tout ce que vous pouvez raisonnablement dépenser. Vous contentant de ce que vous avez, faites-vous-en honneur. Restant des ménagères prudentes, ne soyez jamais, je ne dis pas avares, à Dieu ne plaise, mais serrées, chiches, lésineuses : ce qui, honteux déjà pour toute femme raisonnable, est positivement indigne d'une chrétienne. N'oubliez pas que, dans la morale évangélique, la libéralité est comptée parmi les vertus [1] : et par ce mot de libéralité, comme l'observe saint Thomas, il ne faut point seulement entendre cette disposition de l'âme qui rend la main large, facile et prompte à donner, mais encore ce noble désintéressement de l'argent qui fait qu'on le dépense, quand il y a lieu, sans résistance, sans regret et dans la proportion convenable [2]. Cela vous dit assez qu'ayant dans l'âme son siége et son principal exercice, la libéralité est complétement indépendante de la fortune dont on jouit ; et que, par suite, elle est requise et opportune dans les ménages les plus modestes comme dans les plus abondamment pourvus. Au reste, dites-vous-le bien, il n'y a aucune position temporelle qui dispense de recourir à la bonne Providence de Dieu, et de compter filialement sur elle. Comme Dieu peut en un clin d'œil réduire à la misère une famille splendidement opulente, et qu'il convient dès lors, même aux plus riches, de ne pas prendre plus d'appui que de raison sur ce que l'Écriture nomme si bien « l'incertain des richesses [3] », mais d'en demander humblement à Dieu la conservation autant que cela importe à sa gloire et au salut de l'âme ; de même

1. « Nous recevons dans l'Évangile, dit saint Ambroise, bien des enseignements touchant la libéralité ». De offic. xxx.
2. Summ. 2da 2dæ. Quæst. cxvii.
3. Tim. vi, 17.

Dieu peut toujours fournir aux besoins de ceux de ses enfants qui n'ont qu'un patrimoine restreint. Tant qu'ils ne feront que des dépenses chrétiennes, ils peuvent et doivent être assurés que Dieu les assistera en leur faisant, de manière ou d'autre, trouver l'indispensable. « J'ai été jeune, « dit David, et maintenant je suis vieux ; et je n'ai pas « encore vu le juste obligé de mendier son pain. »

Il y a trois sortes de dépenses auxquelles vous devez toutes pourvoir dans vos maisons : celles qu'exige la nécessité, celles que demande la convenance, celles que réclame la charité.

Les premières regardent d'abord le vivre, le vêtement, le gîte. Saint Paul écrivait : « Ayant des aliments et de « quoi nous couvrir, nous nous en contentons [1] ». C'était son nécessaire à lui. Le vôtre n'est pas précisément resserré dans ces limites apostoliques : il s'étend au service domestique, tel que votre position le comporte ; au soin de votre famille en temps de maladie ; aux frais d'éducation, et plus tard à l'établissement de vos fils et de vos filles. Je ne parle point des impôts qui sont une dette indéclinable. Veillez donc avant tout à ce que, dans cet ordre de la nécessité, rien ne manque chez vous par votre faute.

Donnez ensuite ce qu'il faut à ce que nous avons nommé la convenance. Cela s'entend de ce qui sied à la condition, à l'état, aux relations ; comme aussi à cette mesure de distraction et d'amusement sans laquelle cette vie humaine dont « l'ennui fait le fond », dit Bossuet, deviendrait aisément trop lourde pour n'être point insupportable. Je le dis surtout des plaisirs honnêtes procurés aux enfants et aux jeunes gens. Bonnes et utiles dépenses, croyez-le, mères chrétiennes, que celles qui vont à rendre à vos

1. I Tim. VI, 8.

enfants la maison paternelle agréable : si bonnes sont-elles en vérité, que j'aurais pu les ranger parmi les nécessaires.

J'ai parlé en troisième lieu de celles que la charité réclame. A les regarder par un côté, j'aurais dû les nommer les premières : touchant si directement Dieu et ses intérêts, il est clair qu'elles sont nobles et saintes par-dessus toutes les autres. Mais comme, en définitive, ce que Dieu vous demande pour lui, pour ses œuvres et pour ses chers pauvres, c'est votre superflu [1], il consent par là même à ce que vos nécessités passent avant les siennes. Dirai-je : le reconnaissez-vous là ? Oui, et j'ajouterai, l'aimerez-vous jamais assez, et parviendrez-vous à lui rendre toute la gratitude qu'il mérite ? Un moyen de vous acquitter pourtant envers lui, comme il est possible, après la reconnaissance du cœur, c'est une vraie libéralité dans toutes ces dépenses charitables. Je ne m'étends point ici sur l'aumône, vous en ayant parlé ailleurs ; mais je vous en rappelle l'obligation ; et, m'inspirant des Écritures et de l'esprit de l'Évangile, je vous le répète : donnez le plus possible [2], donnez facilement [3], donnez joyeusement [4]. Si avisées que vous soyez dans la gestion de vos affaires et dans l'administration de vos biens, vous ne ferez jamais un placement plus sûr et plus fécond, soit pour vous, soit pour vos enfants, qu'en faisant de larges aumônes.

III. En même temps que la fortune et le ménage, j'ai nommé le mobilier : c'est une question à la fois délicate et importante. Que voulez-vous ? Le Christ et, partant, le christianisme est semblable au soleil. Il n'y a rien ici-bas que le soleil n'éclaire ; et de même il n'y a rien qui ne relève de Jésus-Christ et ne doive porter son empreinte. Tertullien,

1. Luc. XI, 40.
2. II Cor. VIII.
3. I Tim. VI, 18.
4. II Cor. IX, 7.

parlant des plaisirs, écrivait aux païens : « Nos joies sont différentes ou plutôt toutes contraires : ce qui nous ravit vous est à dégoût ; ce qui vous charme nous est insipide [1]. » Ainsi en va-t-il pour toutes choses. Nous sommes partout et en tout des gens distincts, osons dire des gens distingués ; car être chrétien, c'est toujours faire partie d'une élite, ou plutôt de l'élite, puisque, en définitive, il n'y en a qu'une : l'élite et l'aristocratie de Dieu, le patriciat du ciel, la noble famille des élus. Eh bien ! ce qui est vrai des joies, des goûts, des mœurs, des études, des relations, enfin de toutes les manières d'être, de penser, de sentir et d'agir qui se rencontrent parmi les hommes, cela est vrai aussi du mobilier. Il y a des mobiliers païens, il y en a de chrétiens ; et je n'ai pas à vous prouver qu'il faut un mobilier chrétien dans une maison chrétienne.

Qu'entendons-nous par là ? D'abord des meubles assortis à la condition sociale où l'on est : meubles de bon goût, si l'on veut et si l'on peut (cela sied toujours et n'est qu'une marque de bonne éducation et de délicatesse), mais sans luxe proprement dit, au moins dans les positions ordinaires, car il y en a où une mesure de somptuosité est presque de rigueur. Mais même alors ne trouvez-vous pas que ce luxe doit être principalement affecté, sinon tout à fait réservé aux pièces de réception, et cela pour faire honneur, non à soi, mais aux hôtes ; tandis que les pièces plus intimes où l'on se tient plus habituellement et qui, dans la maison, forment le sanctuaire de la famille, seront meublées plus modestement ? En somme, gravité, simplicité, austérité même à certains égards, tels sont les caractères généraux d'un mobilier chrétien. Que tout ce qui entre chez vous en ce genre soit donc utile, au moins par quelque endroit ; ne donnez rien ici à la vaine gloire, à la curiosité mondaine, ni à la frivolité.

1. Apologet. XXXVIII.

Prenez un soin spécial de ce meuble qui aujourd'hui se rencontre presque en toutes vos maisons et qu'on nomme la bibliothèque. Le contenant importe peu, vous l'entendez; il s'agit du contenu. On s'attirerait plus de reproches que peut-être on n'en mériterait, si l'on se plaignait un peu fort de ce qu'il y a maintenant partout, ou à peu près, des collections de livres. En tous cas c'est un fait, et quelque jugement qu'on en porte, il faut en prendre son parti et n'arriver jamais à prétendre qu'en soi et de toute manière, c'est un mal. Mais, hélas! comment nier qu'avec les facilités, les illusions, l'ignorance, l'étourderie des temps présents, sans parler des perversités que vous ne connaissez point assurément, mais que connaissent trop bien bon nombre de ceux qui font des livres, comment nier, dis-je, que souvent la bibliothèque domestique devient une occasion et une source de mal pour ceux qui demeurent dans la maison? Veillez dès lors, et de très-près, et très-sévèrement, aux ouvrages que vous y admettez. Peut-être avez-vous une bibliothèque spéciale et personnelle; il ne peut guère y avoir de difficultés sur celle-là; et je vous ferais injure, en supposant qu'il s'y rencontre jamais rien de répréhensible au point de vue soit de la foi, soit des mœurs. Mais d'ordinaire c'est la bibliothèque de vos maris qui est réellement la vôtre et devient celle de la famille. Or, vous n'avez point sur eux, en ceci, d'autorité proprement dite, et force est bien que vous leur laissiez le pouvoir, même quand ils n'en ont pas le droit, de la composer comme il leur plaît, et de s'en servir à leur guise. Seulement, j'ose vous en conjurer au nom de Notre-Seigneur, pour eux, pour vos hôtes, pour vos serviteurs, et aussi pour vous-mêmes (car qui de vous est garantie contre les tentations?), employez tout votre crédit, usez de toute votre influence pour que ces chers époux, se formant en cette matière fort grave une conscience parfaitement chrétienne, la suivent ensuite

scrupuleusement sans faiblesse ni respect humain. Que si vous y réussissez, ce dont Dieu daigne vous faire la grâce! il reste pourtant encore qu'à raison soit de leur profession, soit de leurs études, soit de la fermeté de leur foi et de leurs principes, soit de la science qu'ils ont déjà acquise, vos maris peuvent souvent ou même doivent garder des livres dont la lecture, nécessaire, opportune ou innocente pour eux, serait pour d'autres, et particulièrement pour vos enfants, inutile, messéante ou même dangereuse. Or, en ceci, et justement à cause de ces enfants, vous avez plus de droits et vous ne devez pas craindre d'y faire appel avec insistance. Demandez donc (ce qui est si facile et si exempt d'inconvenients qu'une volonté fantasque, méchante ou obstinée vous le pourrait seule refuser), demandez et obtenez que ces sortes de livres soient constamment tenus sous clef, ou même, ce qui est plus sûr encore, mis hors de portée et soustraits aux regards. Je signale spécialement ici certains livres de science et surtout de médecine. Ce qui, dans de jeunes âmes, s'est allumé de passions, glissé de corruption et produit de ravages par le seul fait de l'aveuglement ou de la négligence des parents sur ce point, croyez-en l'expérience déjà vieille de notre sacerdoce, cela dépasse de beaucoup ce que vous en sauriez supposer, et je pourrais vous en faire des récits tels qu'ils vous jetteraient dans l'épouvante.

Il faut évidemment étendre cette vigilance et ce sévère discernement au choix des sculptures, peintures on estampes qui ornent vos appartements. Saint Paul dit que « Satan « se transfigure parfois en ange de lumière[1] ». L'art est souvent l'un des secrets de cette funeste transfiguration. Ce fut vrai pour l'idolâtrie : on en peut lire la preuve écrite au Livre de la Sagesse[2]; ce sera vrai, hélas! jusqu'à la fin des

1. II Cor. xi, 14.
2. Sagess. xiii.

temps. A ce qui dans son fond est mensonge, ténèbres, luxure, infamie, l'art prête sacrilégement ces formes divines qui sont la splendeur, la beauté, le charme, *la grâce* ! C'est un grand crime en soi, et pour les âmes un piége effroyable ; car cette forme les attire à ce fond, et ce fond les dévore. C'est l'histoire de la sirène antique. Certes, je ne vous dis point de ne pas aimer l'art qui est un grand don de Dieu, une immense puissance pour le bien, l'une des gloires de l'humanité et de ses joies les plus pures ; mais il en est de l'art comme de la langue, dont saint Jacques a écrit que « d'elle procèdent également la bénédiction et la malédic« tion » [1]. Ne consentez donc et ne connivez surtout jamais à ce schisme exécrable que l'art pervers fait trop souvent entre la beauté et la vérité, laquelle est aussi la sainteté : et s'il arrive qu'on vous propose une de ces œuvres où la vérité est trahie ou la sainteté compromise, fût-ce un chef-d'œuvre, répudiez-la, et ne souffrez point que sa présence souille votre demeure. Avant tout et à tout prix le respect, l'amour et le salut des âmes.

Enfin, et c'est mon dernier mot, ne vous contentez pas de donner et de maintenir à votre mobilier un caractère chrétien ; mais, vous souvenant qu'il y a des meubles essentiellement chrétiens, procurez que vos maisons en soient toujours pourvues. Je veux parler surtout du bénitier, des images pieuses et du saint crucifix.

Le catéchisme, la vie des saints, celle de sainte Thérèse entre autres, et votre propre expérience sans doute, vous ont appris la grande vertu de l'eau bénite et des bénédictions. Dans les siècles de foi on n'eût point toléré d'habiter une maison que le prêtre n'aurait pas bénite ; et le Rituel Romain fait foi que, selon le vœu de l'Église, chaque maison chrétienne devrait être de nouveau bénite chaque

1. Jacq. III, 10.

année le samedi saint [1]. De plus, le bénitier était l'indispensable accessoire du lit où l'on prenait son repos : non-seulement le lit du père ou de la mère, mais celui des enfants, celui des domestiques et celui qu'on réservait aux parents ou aux visiteurs. Continuez, si vous les avez ; reprenez, si vous ne les avez point, ces pieuses et salutaires coutumes. Il y a là plus qu'une profession de foi ; Dieu y a mis un puissant secours. Mais ayez de vrais bénitiers, et non, comme il arrive souvent, de ces bénitiers de parade ne servant qu'à grossir le nombre des colifichets dont aiment à s'entourer les femmes mondaines : ayez des bénitiers contenant de l'eau bénite, et faites-en l'usage qui convient.

Ayez aussi chez vous de pieuses images, les choisissant belles, gracieuses, touchantes : elles ravivent les bons souvenirs, excitent les saintes pensées, nourrissent la piété et servent à l'édification des âmes. Ayez surtout ici et là quelques images de la très-sainte Vierge. Triste firmament que celui où ne brille pas cette étoile ! Tristes chrétiens que ceux qui n'honorent pas publiquement cette source humaine du christianisme ! Triste famille que celle où l'on ne fait pas profession d'être les clients de cette puissante patronne, les disciples très-zélés de cette maîtresse auguste, les enfants très-aimants de cette incomparable mère !

J'achève en vous disant : ayez des crucifix, sinon dans ces pièces d'apparat où vous recevez tout le monde, du moins dans ces parties plus retirées de votre appartement où votre vie se passe, où vous priez, lisez, écrivez, travaillez et dormez. Ah ! ce que Dieu regarde sans cesse, ce qui fait sa gloire et sa joie, ce qui lui permet de regarder et de bénir la terre malgré tant de péchés qui y pullulent partout à tout instant; ce qui est votre gloire à vous

1. Rit. Rom. Bened. domûs in sabb. sancto.

aussi, le signe éloquent, le témoignage éternel de l'amour inouï que Dieu vous porte ; le gage de votre pardon, le titre de votre noblesse divine, votre refuge dans la tentation, votre soutien dans le travail, votre consolation dans la douleur, votre lumière et votre force en tout temps, votre paix à l'heure de la mort, et votre clef pour ouvrir le ciel, le crucifix enfin, Jésus en croix ; ayez, clouez à vos murailles l'image à tout jamais bénie de Jésus crucifié ; et ce crucifix, honorez-le, priez-le, baisez-le : apprenant et inspirant à vos enfants cette dévotion qui est la première des dévotions chrétiennes.

Ainsi faisant, femmes et mères chrétiennes, vous achèverez de vérifier, d'illuminer, de rendre droits, de maintenir libres « ces sentiers de votre maison » que Dieu vous donne « à considérer » ; et, grâce à vous, après lui, chacun des heureux êtres qui vivent à vos côtés, veillés par vos regards et couvés par vos cœurs, marchera fidèlement dans ces sentiers de la sagesse dont l'Esprit-Saint nous dit que « l'on n'y trouve point de pierre où se heurter », mais qu'on y chemine en liberté, « qu'on y jouit d'une « paix perpétuelle [1] », et qu'ils aboutisent à la vie, cette vie pleine et sans fin qui est Dieu même.

1. Prov. III, 17 et passim.

VINGT-CINQUIÈME CONFÉRENCE

DE TROIS SORTES DE TRAVAUX DIVINEMENT REQUIS POUR QUE L'AME NE MANGE PAS DANS L'OISIVETÉ LE PAIN EUCHARISTIQUE.

Et panem otiosa non comedit.
Et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté.
PROV. XXXI, 27.

Ayant compris tout ce que Dieu impose aux femmes de devoirs, de soucis, de fatigues, par cela seul qu'il leur commande de « considérer les sentiers de leur propre maison », vous ne sauriez être surprises que, dans le même verset où l'Esprit-Saint loue la femme forte de s'être montrée fidèle à une obligation si laborieuse, il ajoute, comme conséquence et sous forme de conclusion, qu'elle a vraiment gagné le pain qu'elle mange, et qu'on ne peut pas lui reprocher de « s'en nourrir dans l'oisiveté ».

Le travail est une loi. « L'homme naît pour travailler, « dit Job, comme l'oiseau pour voler [1]. » Et cette loi, dans l'état présent, pose sur deux principes. L'un est notre nature active, intelligente, libre; comme aussi notre condi-

1. Job. v. 7.

tion qui nous place dans le temps pour que nous y progressions, et obtenions par ce progrès notre perfection dernière. L'autre est la nécessité où la chute nous réduit de ne nous pouvoir relever qu'en expiant, et de ne pouvoir expier qu'en souffrant. En tant qu'il est le déploiement et l'exercice de nos puissances, le travail nous oblige à titre de créatures morales ; en tant qu'il nous devient difficile et pénible, il nous est commandé à titre de pécheurs. En travaillant comme créatures, nous imitons notre grand Dieu dans l'œuvre de la création et du gouvernement des choses ; en travaillant comme pécheurs, nous imitons l'Homme-Dieu dans l'œuvre de la rédemption et du salut du monde. Que les femmes, que les mères surtout, s'encouragent dans leurs labeurs par le souvenir assidu de ces grands dogmes de la foi ; mais par cela seul qu'elles accomplissent leur tâche comme la femme forte, c'est-à-dire qu'elles élèvent leurs enfants, dirigent leurs serviteurs, gèrent et emploient chrétiennement leur fortune, président à leur maison et conduisent leur ménage, elles acquittent manifestement la double dette contractée par elles en naissant. Que leur âme soit donc en paix ; que leur cœur abonde en confiance. Quel que soit le pain que Dieu leur présente, elles peuvent se rendre le témoignage de ne le manger point dans l'oisiveté, et, sans cesser d'être une grâce, ce pain est le juste salaire de leurs travaux.

Assez souvent nous avons traité devant vous du travail proprement dit, spécialement du travail extérieur et manuel : nous n'avons plus dès lors à revenir sur ce sujet. Mais parce que ici-bas nous menons deux vies à la fois (cela aussi nous vous l'avons fréquemment rappelé), deux sortes de nourritures nous sont indispensables ; et, dans sa toute-puissante bonté, Dieu nous les a fournies. L'une est le pain du corps ; l'autre le pain de l'âme : le premier entretient pour un temps celle de nos vies qui doit finir ; le

second alimente en nous la vie qui doit ne finir jamais.

« En vérité », disait Jésus aux Juifs après la multiplication miraculeuse du pain et des poissons dans le désert, « vous me suivez, non point parce que vous avez vu un « miracle, mais parce que vous avez été rassasiés », et qu'il vous semblerait très-doux de trouver toujours aussi commodément le pain qui vous est nécessaire. « Croyez-« moi : occupez-vous de chercher, non un aliment péris-« sable, mais le pain qui demeure pour la vie éternelle et « que le Fils de l'homme veut vous donner : car c'est ce « pain » supérieur, « que Dieu » par ce miracle « vous « a » tout à l'heure « signifié et annoncé [1] ». Et quelques instants après, éclaircissant de plus en plus sa doctrine que de saints voiles enveloppaient encore : « Je suis le pain « vivant, disait-il, le pain vivant descendu du ciel. Vos « pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont « morts : celui qui mange le pain que je donnerai, vivra « éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair » offerte et immolée « pour le salut du monde : car ma chair « est vraiment une nourriture, et mon sang vraiment un « breuvage » [2]. C'est là le pain des chrétiens et l'aliment régulier de notre vie divine.

Disons hardiment de ce pain comme de l'autre qu'on ne le doit pas « manger dans l'oisiveté ». Il convient d'appliquer ici cette règle apostolique : « Que celui-là ne mange « point qui refuse de travailler » [3]. Certes, la manne tombait du ciel. Semblable à une neige abondante, elle couvrait chaque matin la terre tout autour du camp des Hébreux. C'était là une prévenance adorable et une grâce qui semblait achevée. Toutefois Dieu avait prescrit qu'on n'en profiterait pas sans travail. Sous peine de ne trouver, au lieu de

1. Jean. VI. 16 17.
2. Id. ib. 48, 52, 56.
3. II Thess. III, 10.

ce pain merveilleux, qu'une liqueur inutile et insipide, il fallait se lever avant le jour, sortir du camp, ramasser la précieuse graine, et en apporter sous la tente la quantité voulue pour nourrir la famille [1]. Voyez-là l'image du travail auquel vous devez vous astreindre, si vous voulez manger, avec convenance d'abord, puis avec fruit, ce « pain super-« substantiel » [2], qui est notre manne à nous. « Ce n'est « pas dans l'oisiveté que la femme forte a mangé son « pain. »

Il y a trois sortes de travaux qu'exige la communion eucharistique pour que l'âme en profite autant que Dieu le veut : un travail qui la précède, un autre qui l'accompagne, un troisième qui la suit.

I. Je dis premièrement qu'un travail doit précéder et préparer ce grand acte de la communion. Je n'ai pas à vous rappeler les conditions requises pour ne communier point indignement, encore bien que le premier travail eucharistique consiste évidemment à s'y établir. Dès longtemps vous savez ces choses, et vous les apprenez maintenant à vos enfants. Il faut pour communier dignement, c'est-à-dire pour ne pas faire, en communiant, un sacrilége, avoir la conscience pure de tout péché mortel, et le cœur libre d'affection volontaire à tout péché mortel. Que si on a eu le malheur de tomber en un tel péché, il ne suffit nullement de le déplorer et de s'en repentir : fût-on sûr (et on ne l'est jamais) d'avoir de son méfait la contrition parfaite, il faudrait, selon la prescription formelle du saint concile de Trente, s'en confesser préalablement et en recevoir, avec les sentiments voulus, l'absolution sacramentelle [3].

1. Exod. XVI, 13. — Sagess. XVI, 20, 28.
2. Matth. VI, 11.
3. Trid. Sess. XIII, cap. 7 et cass. 11.

L'Eucharistie est un aliment : on ne donne point de nourriture aux morts. Si vous êtes mortes, ressuscitez, puisque la miséricorde de Dieu vous rend cela possible : et alors, mais alors seulement, rendues à la vie et vêtues de la robe nuptiale, prenez place au festin. Autrement, de cette première mort où vous êtes, vous faites un pas de plus, un pas terrible, vers cette mort « seconde » et suprême dont nous parle saint Jean et d'où l'on ne ressuscite jamais [1].

Ceci dit en passant et vraiment pour mémoire, je dois vous faire entendre qu'au regard de la communion eucharistique, votre principal travail préparatoire à vous qui vivez d'ordinaire dans la sainte grâce de Dieu et cherchez à le servir au moins fidèlement, c'est de vous appliquer à purifier votre âme de tout péché véniel et de toute affection à ces tristes péchés. Hélas ! nous ne le savons que trop, et notre mère la sainte Église n'avait presque pas besoin de le redire : sans une grâce plus que réservée, comme celle qu'il a plu à Dieu d'accorder à la très-sainte Vierge, il n'est pas possible à l'homme de cheminer ici-bas sans tomber, de manière ou d'autre, en quelqu'une de ces fautes [2]. Chacune se peut bien éviter : sans cela comment d'y être tombé serait-il imputable ? Mais de passer sans écart et sans défaillance des jours et puis des jours, c'est ce que, tout en le désirant, tout en le demandant, tout en y travaillant, nous ne pouvons espérer d'un espoir infaillible.

Aussi rien ne serait plus opposé à l'esprit de l'Église que de vous dissuader de communier parce que vous avez commis et commettez même habituellement des péchés véniels : habitude dont il faut conclure que, dans telle ou telle mesure plus connue de Dieu que de vous, vous affectionnez ces péchés : non certes leur malice et moins encore

1. Apoc. xx, 6.
2. Trident. Sess. vi, cap. ii, can. 23.

peut-être leurs funestes effets, mais la joie que vous y goûtez, bien que vous la sachiez déréglée et mauvaise ; et c'est là, souvenez-vous-en, ce qu'on nomme, en théologie, affection au péché véniel. Si, comme je le suppose, votre confesseur est éclairé et sage, il tiendra compte, sans doute, de vos dispositions pour vous conseiller ou vous permettre des communions plus ou moins fréquentes. Dans bien des cas la communion, et même souvent renouvelée, sera précisément un moyen, peut-être même le plus efficace, de fortifier votre volonté, d'épurer et, partant, d'affranchir votre cœur, d'augmenter votre confiance en Dieu, et votre crainte de lui déplaire, et votre zèle pour le contenter. Il n'y a rien d'absolu ici. Le mieux est de s'ouvrir ingénument au guide qu'on a choisi, et de s'en remettre à sa prudence. Si, dans l'état spirituel où vous êtes, vous ne pouvez faire plus, tâchez du moins, en vue des communions permises, de former de bons désirs, de prier avec plus d'ardeur, de remporter ici et là quelques victoires, de vous imposer, à l'occasion, quelques petits sacrifices, donnant ainsi à Dieu les gages d'une vraie bonne volonté, fort conciliable, hélas ! et ne l'oubliez point, avec une réelle et obstinée faiblesse. Si vous le faites, c'est bien : communiez avec assurance ; et quand bien même alors vos communions vous consoleraient peu, n'en soyez ni découragées ni troublées : vous disant que comme le gain eucharistique peut rester fort médiocre dans une âme émue jusqu'aux larmes, il peut être fort grand au contraire dans un cœur accidentellement privé de joie et d'onction.

Mais si vous récusez ou négligez tout à fait ce travail ; si vous n'avez nul souci de vous regarder pour vous connaître, de vous surveiller pour vous garer, de prier pour vous amender ; si, en vous abstenant, il est vrai, de toute faute qui vous paraît grave, vous vivez néanmoins partagée de cœur entre le monde et Jésus-Christ ; si au

courant de vos journées vous cédez tout à la nature et ne vous mortifiez en rien ; si, sans en concevoir ni confusion ni peine salutaire, vous êtes molle, sensuelle, paresseuse, vaine, indiscrète, attachée à vos biens, curieuse de vous parer, humainement désireuse de plaire, légère en vos propos, étourdie dans vos démarches, facilement irritée, habituellement exigeante, capricieuse, hautaine, dure, égoïste, encore un coup, je ne vous dis pas : Ne communiez jamais ; mais je vous dis : Ne soyez point surprises si vos communions restent sèches, et en partie stériles. Ce n'est pas seulement dans l'oisiveté que vous mangez alors votre pain ; c'est dans la dissipation et un manque déplorable d'estime pratique, pour ne pas dire un vrai mépris des meilleurs dons de Dieu. Non, on ne saurait espérer d'être amoureusement traité par la grâce quand on prend son parti de la maltraiter à ce point.

La communion est une réfection spirituelle. « Si « quelqu'un m'ouvre, dit le Seigneur, je souperai avec « lui et lui avec moi [1]. » Essayez de prendre comme de coutume votre nourriture corporelle, et de faire, ordinairement aussi, des actes nuisibles à votre santé; veillez sans discrétion, travaillez sans mesure, sortez aux heures indues, respirez l'air humide, prenez des bains à contre-temps, suivez vos fantaisies en mangeant n'importe quoi en dehors des temps marqués pour vous asseoir à table : vous verrez si vos repas vous profitent, si vous digérez sans souffrance, si ce qui devait augmenter vos forces ne vous rend pas précisément plus faibles, plus lourdes, plus impuissantes ; et, supposé qu'il vous plaise de continuer longtemps un tel régime, vous verrez si, altérant peu à peu votre constitution, il ne finit pas par vous conduire à quelque maladie sérieuse. Les choses

1. Apoc. III, 20.

visibles, dit l'Écriture, sont le signe des invisibles [1]. Dans ces lois qui régissent inflexiblement votre vie, et, par suite, votre alimentation corporelle, lisez celles auxquelles sont soumises et votre vie spirituelle et l'alimentation qui l'entretient. Sans doute, étant un aliment, l'Eucharistie est aussi un remède. Elle l'est d'abord comme sacrifice ; elle l'est même comme sacrement. Mais, outre que ce côté médicinal du sacrement semble n'être, à plusieurs égards, que secondaire et indirect, si l'Eucharistie guérit l'âme malade, c'est surtout *en la fortifiant*, ce qui est le propre de la nourriture ; et les forces que l'âme en reçoit dépendent, pour une bonne part, des dispositions qu'elle y apporte. Sur ce point l'enseignement de l'Église est formel [2].

1. Rom. I, 20.

2. Pour mieux éclairer et fixer les esprits dans cette matière aussi délicate qu'importante, rien n'est plus, à propos que de citer le Catéchisme Romain, dressé, comme on sait, par l'ordre des Souverains Pontifes, après le saint Concile de Trente, et dont l'autorité est capitale. « Ce que l'âme a perdu par l'ardeur de la convoitise en commettant des fautes légères, l'Eucharistie le lui restitue entièrement en effaçant ces fautes. Ainsi (il y a lieu d'insister sur cette comparaison), nous sentons que les aliments nous rendent peu à peu et réparent dans notre corps ce qui diminue et se perd chaque jour de sa chaleur naturelle. C'est ce qui a justement fait dire à saint Ambroise (de Sacram. lib. 4 et 5) : *Nous prenons chaque jour ce pain sacré comme un remède à nos infirmités de chaque jour* ». Mais cela doit être entendu de ces péchés par le sentiment et le plaisir desquels l'âme n'est plus vraiment ébranlée. » Plus loin, ayant fait remarquer avec quel soin Notre-Seigneur voulut préparer ses apôtres à la réception de sa chair et de son sang, leur lavant lui-même les pieds, encore que, excepté Judas, *tous fussent purs*, le Catéchisme ajoute : « Cela doit nous faire comprendre que nous ne devons rien négliger pour être dans une parfaite pureté et une entière innocence lorsque nous voulons recevoir les saints mystères. Que les fidèles s'en rendent bien compte : de même que si l'on reçoit l'Eucharistie avec une âme bien préparée et pleine de bons sentiments, on est enrichi des plus amples dons de la grâce céleste ; de même au contraire, si l'on en approche sans une préparation suffisante, non-seulement on n'en tire aucun avantage, mais il en résulte de très-grands désavantages et de vrais détriments. (Voir S. Thomas

Ainsi, tenez-vous pures, évitant avec soin toute espèce de péché, et ne manquant jamais de réparer vos fautes autant de fois que votre fragilité vous en aura fait commettre. Ah ! si l'atmosphère était libre, et qu'elle se voulût disposer à cette bienfaisante communion à la lumière solaire que Dieu lui sert chaque matin, et qui est l'aurore de nos jours, que ferait-elle, sinon de chasser ses nuages et de dissiper ses brouillards, afin de se présenter pure et toute limpide aux rayons de ce bel astre qui la vient pénétrer ?

Mais pour précieux et nécessaire que soit ce travail de purification, cependant il est négatif et ne va qu'à détruire le mal. Or, pour répondre, comme il convient, à l'insigne grâce eucharistique et en tirer tout le fruit que Dieu y a renfermé, il ne saurait suffire de n'être point mauvais, il faut, sinon être tout à fait bon, du moins vouloir le devenir et y travailler sérieusement [1].

Qu'est-ce que la communion sacramentelle ? Le signe de l'union actuelle, active, vivante, ardente du Christ avec notre âme et de notre âme avec le Christ : par suite, c'est la prophétie, le gage et déjà le prélude de cette union consommée de la créature avec Dieu qui constitue l'état du ciel et que

Summ. 3 p. Q. 80. art. 4). C'est le propre, en effet, des choses les plus excellentes et les plus salutaires qu'elles sont on ne peut plus profitables si l'on en use à propos ; mais si l'on en use à contre-temps, elles deviennent pernicieuses et quelquefois mortelles... Ainsi l'arche d'alliance, source de biens innombrables pour les fils d'Israël, devint pour les Philistins la cause de calamités honteuses et déplorables. Ainsi les mêmes aliments qui, reçus dans un estomac bien disposé, nourrissent le corps et le sustentent, produisent des maladies, et parfois des maladies graves, quand l'estomac où elles descendent est rempli de méchantes humeurs ». — Seconde partie. chap. IV.

1. « Je pense que la communion est le grand moyen d'atteindre la perfection ; mais il faut la recevoir avec le désir et le soin d'ôter du cœur tout ce qui déplaît à celui que nous y voulons loger. » Saint François de Sales, *Avis et résolutions touchant l'usage de la divine communion.* Œuv. Comp. Tom. III. Edit. Migne.

nous nommons la sainteté, la béatitude ou la gloire [1]. Or, vous le savez, la condition première de toute union et vraiment sa mesure, c'est la puissance d'assimilation qui existe entre ceux qui prétendent s'unir. Il s'agit donc d'augmenter le plus possible en vous cette vertu d'assimilation à Jésus que le baptême a commencé d'y mettre ; et c'est en quoi consiste principalement ce travail positif auquel je vous exhorte et qui vous empêchera de « manger « votre pain dans l'oisiveté ».

Du côté de Jésus tout est fait. Quoique, en réalité, selon cette grande et profonde parole qu'il dit un jour à Augustin, ce ne soit pas lui qui doive s'assimiler à nous pour se changer en nous, mais nous, au contraire, qui nous devons assimiler à lui [2], voyez pourtant si, en un sens, il ne fait pas tout pour nous devenir absolument semblable et s'unir complétemment à nous. Étant Dieu et sans cesser de l'être, il a pris notre nature. Ayant pris notre nature, il a pris nos états douloureux, humiliés, pénitents, c'est-à-dire en définitive notre état de pécheur. Ayant pris nos états, il a voulu descendre plus bas encore et se faire apparemment moins que nous, afin d'entrer plus aisément en nous. Dans cet ordre de condescendance où son amour l'engage, cela semble le terme de son voyage vers nous, et le comble de ce transport sans nom qui nous le livre. Réellement, substantiellement, il s'est fait notre pain, le pain de nos âmes ; mais, sous les apparences du pain extérieur et commun, passant dès lors par nos lèvres,

1. « O le festin sacré, chante l'Église, festin où nous recevons le Christ, où l'âme est toute emplie de grâce, et où la gloire que nous espérons nous est déjà donnée en gage ! » Office du Saint-Sacrement. Antienne des secondes Vêpres.

2. « Je suis la nourriture des grands : grandis et tu me mangeras; et tu ne me changeras pas en toi, comme tu fais des aliments dont tu nourris ta chair, mais c'est toi qui seras changé en moi. » Confess. Liv. VII. ch. 10.

et séjournant dans notre estomac, comme le plus grossier de nos aliments corporels. Oui, du côté de Jésus tout est fait.

Que ferons-nous du nôtre ? Il faudrait en venir à n'être plus, lorsque nous communions, qu'une pure et tout aimante capacité de Jésus : ce que le sol docile est à l'agriculteur ; ce qu'un arbuste avancé dans sa floraison est au rayon qui finit de l'épanouir ; ce qu'un instrument, tout accordé d'avance, est à la main de l'artiste à l'heure où s'ouvre le concert ; enfin ce que le miroir est à l'image de celui qui s'y vient contempler. Comment y parvenir ? Si, dans l'ordre de la nature, notre âme convoite un objet, elle en prend possession à l'aide de ses puissances ; dans l'ordre de la grâce, son moyen pour s'emparer, ce sont les vertus, couronne et perfection divine de nos puissances humaines. Donc, augmenter en soi la puissance que le baptême nous donne de saisir et de posséder Jésus, de nous unir à Jésus, de nous assimiler Jésus, c'est pratiquer assidûment toutes les vertus chrétiennes, la foi, l'espérance, l'humilité, la patience, la douceur, la force, la chasteté, la charité surtout. En outre, c'est désirer, prier, gémir ; c'est appeler et aspirer Jésus ; c'est soupirer après l'avénement plénier de son règne ; c'est, en attendant, prendre ses mœurs, s'assortir à ses goûts, imiter ses exemples, communier à sa vie pratique, agir dans son esprit, entrer de cœur dans ses mystères, spécialement dans sa Passion ; enfin, aimer comme lui Dieu et les hommes, et se faire, comme lui, par amour, le serviteur de Dieu et des hommes.

Mais quoi ! vivre et agir ainsi, si ce n'est pas être parfait, n'est-ce pas tendre à le devenir ? Oui, sans doute ; mais trouvez-vous que ce soit trop demander, et qu'une pareille tendance dépasse la vocation, et partant la grâce et les forces de ceux à qui la vérité a dit : « Soyez parfaits

« comme votre Père céleste est parfait [1] ». A la bonne heure, dans une certaine mesure, cette invitation vous laisse libres. Le conseil n'est pas le précepte. Le mot de l'amour n'est pas celui de la justice, encore que l'amour soit seul toute la justice, et qu'il n'y ait pas, chez les chrétiens, de vraie justice sans amour. Mais puisqu'il est question ici de la communion eucharistique, c'est-à-dire du dernier don que l'amour éternel daigne nous faire en ce monde, et de ce qui devrait être, de ce qui *est en soi* le signe authentique de notre suprême amour pour Dieu, un travail destiné à procurer que ce signe ne mente point à la chose signifiée, à procurer que Dieu trouve en vous ce que qu'il y cherche, reçoive de vous tout ce qu'il en attend, et que vous receviez de lui tout ce qu'il vous apporte, ce travail, quel qu'il soit, peut-il être excessif ?

Au demeurant, sachez-le bien, c'est vous qui définitivement faites ici votre part ; vos dispositions et vos actes y forment les limites de Dieu. Même en ces grands transports où l'on dirait que l'amour décide seul et entraîne tout, cet amant divin reste un juge : jusqu'en ces profusions qui semblent n'avoir plus de bornes, la sagesse tient sa place et la justice a son action. L'Eucharistie, en se donnant, rend « à chacun suivant ses œuvres [2] ». Voilà pourquoi, je vous le répète, si vous voulez que ce pain sacré vous profite, mangez-le dans le travail et non dans l'oisiveté.

II. Vous l'avez entendu cependant : outre le travail habituel qui nous doit préparer de loin à ce festin céleste, il y a un travail particulier qui en doit accompagner l'acte. Et comme l'acte lui-même est fort rapide, il s'agit surtout

1. Matth. v, 48.
2. Apoc. xxii, 12.

ici de ce que nous devons faire dans les quelques instants qui le précèdent ou dans ceux qui le suivent. C'est là cet indispensable, ce saint, ce doux travail que les auteurs spirituels ont coutume de nommer la préparation immédiate et l'action de grâces. En vérité, il y a tant et de telles choses à dire sur ce sujet, que je ne sais ni lesquelles choisir, ni comment exprimer celles que j'aurai choisies.

L'Esprit-Saint nous dit cette parole : « Lorsque tu « t'assoiras pour prendre part au repas du prince, con- « sidère avec soin ce qu'on a servi devant toi [1]. » Croyez-moi, suivez ce conseil : quand l'heure est venue de communier, et surtout pendant cette messe où s'offre encore pour vous cette victime que vous venez manger, réveillez, avivez votre foi ; ouvrez tout grands « les « yeux illuminés de votre cœur [2] », et appliquez-les fortement à ce mystère inouï qui se passe devant vous. Considérez celui qui est là présent, vivant, quoique sous une apparence de mort, et caché à tout œil créé [3]. Pénétrez-vous de la réalité à la fois formidable et enivrante de cette présence du Christ. Il est là, le Fils éternel de Dieu, « engendré avant l'aurore dans les splendeurs augustes du sanctuaire de la vie divine [4] » ; il est là, ce petit enfant né d'une Vierge au milieu de la nuit dans une étable de la Judée ; il est là, cet homme prodigieux, simple, paisible et surhumainement bon, du cœur de qui a jailli l'Évangile ; il est là, « l'Agneau de Dieu qui porte, pour les effacer, tous « les péchés du monde [5] », volontairement immolé pour

1. Prov. XXIII, 1.
2. Ephes. I, 18.
3. S. Thom. Summ. 3ª pars. Q. LXXVI, art. 7.— Faber, *Le Saint Sacrement.*
4. Psaum. CIX, 3.
5. Jean. I, 36.

l'amour de ceux qui le haïssent et le font mourir sur une croix ; il est là, ce ressuscité qui, monté dans les cieux et assis à la droite de son Père, dont il est l'égal, éblouit, en les ravissant, les yeux des anges et des saints ; il est là, le juge souverain des vivants et des morts ; il est là enfin, Jésus-Christ, le Verbe de Dieu fait chair, notre vrai et unique Dieu. Il y est aussi réellement qu'il est en paradis et qu'il fut autrefois à Bethléem, à Nazareth, à Gethsémani, au Calvaire ; mais il y est comme il n'est et n'a été et ne sera nulle part ailleurs, réduit à l'état d'aliment, et proposé comme tel à ses frères, c'est-à-dire à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. Dès que vous êtes au temple pour y recevoir l'Eucharistie, « vous êtes assises à la table « du Roi : considérez donc ce qui est servi devant « vous. »

La verge de Moïse fit, dans le désert, jaillir une source du rocher [1] ; de même il suffira souvent de ce regard de foi fixé quelque temps sur l'autel, pour qu'un flot de pensées lumineuses, de sentiments vifs, tendres, fervents, exquis, et d'actes intérieurs très-salutaires s'échappe de votre cœur, et, l'ayant d'abord inondé, monte ensuite vers Dieu avec lui. C'est l'heure où les saintes dispositions, que votre travail habituel a formées et développées en vous, devraient régulièrement atteindre à leur comble : je dis la haine du mal moral, la honte et la douleur de l'avoir si souvent commis, le renoncement à l'esprit du monde, le dégagement des sens, l'humilité jusqu'à l'anéantissement, l'espérance jusqu'à la certitude [2], le désir jusqu'à la passion, l'amour jusqu'à l'embrasement de l'âme ; le dévouement,

1. Exod. xvii, 6.

2. Saint Paul avait ce degré d'espérance quand il disait : « Je « suis certain que... rien ne me pourra séparer de l'amour de mon « Dieu qui est dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur. » Rom. viii, 38, 9.

la consécration, la tradition de soi jusqu'à la perte de tout son être en Dieu. Par suite, c'est l'heure de ces cris inspirés que poussait prophétiquement le Psalmiste : « Comme « le cerf altéré désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme « vous désire ô mon Dieu [1]. Dieu! mon Dieu! je veille « depuis l'aurore » pour vous apercevoir dès qu'il vous plaira d'apparaître; « mon âme a soif de vous, et ma chair « même ressent de vous des désirs innombrables [2]. Je les « aime tant vos tabernacles, ô Seigneur des vertus! La « seule pensée de vos parvis fait haleter et défaillir mon « âme ; mon cœur et jusqu'à mon corps tressaillent d'a- « mour pour le Dieu qui est ma vie et la vie [3] ».

Quelquefois vous n'aurez nul besoin, pour vous affer-venter, de considérations multiples ; vous vous sentirez pressées au contraire de suspendre toute considération. Le recueillement, l'apaisement en Dieu de vos puissances, l'oubli des créatures et de vous-même, le silence enfin, le saint, le divin silence, vous sembleront préférables à toute opération. Si Dieu vous donne cet attrait, loin d'y résister tant soit peu, livrez-vous-y tout de suite et avec confiance. Il convient assurément de ne négliger en ceci, de ne dédaigner surtout aucune des méthodes proposées par les saints ou usitées parmi les personnes pieuses; mais ne vous attachez servilement à aucune. Mieux vaut, en général, chercher votre préparation dans votre cœur que dans les livres. Le moindre sentiment vrai que vous tirerez de votre fond a beaucoup plus de prix que les plus belles pensées ou affections d'autrui lues par vos yeux ou même proférées par vos lèvres. Si cependant il vous semble qu'un livre vous donne quelque secours, usez-en : vous êtes libres. Tout

1. Psaum. XLI, 1.
2. Ibid. LXIII, 1.
3. Ibid. LXXXIII, 1.

cela est bon qui vous éclaire, vous épure, vous touche, vous élève et surtout vous fait aimer Dieu. L'important est de se préparer : car, nous dit l'Esprit-Saint : « ce que « Dieu a écouté d'abord dans la prière des justes, et ce « qui leur a valu d'être exaucés par lui, c'est la prépara- « tion de leur cœur » [1].

Heureuses néanmoins les âmes à qui le recueillement suffit et qui se préparent par le silence : elles goûteront la manne cachée dans ces douces paroles de David : « Le lieu « propre de Dieu et son séjour le plus aimé, c'est la « paix » [2].

Prêtes alors et le moment venu, faites ce que veut l'Église et ce que fait le prêtre : frappez-vous trois fois la poitrine, disant : Seigneur, je ne suis pas digne ; non, Seigneur, je ne suis pas digne ; en vérité, je ne le suis pas et je ne saurais l'être [3]. Rubrique savante, parole divinement opportune, qui, lorsque Dieu va tant vous exalter, vous abaisse comme il est juste [4], et vous fait confesser, à la face de ces trois adorables personnes divines auxquelles, par la chair déifiée du Christ, vous allez vous unir, votre triple indignité de créature, de créature appartenant à une nature déchue, et de créature personnellement coupable pour avoir librement et mille fois péché.

La communion reçue, l'action de grâces commence. Le Verbe de Dieu est en vous : cela revient à dire que Dieu vous parle; qu'il vous dit sa parole substantielle, sa parole éternelle. Que faire donc, sinon l'écouter ? Taisez-vous, et forcez toute votre âme à se taire. Le silence était d'argent avant la communion ; après qu'on l'a faite, il est d'or. « O Dieu ! s'écrie le Sage, lorsqu'un silence paisible en-

1. Psaum. x, 17.
2. Ibid. LXXV, 3.
3. Ordo missæ.
4. Matth. XXIII, 12.

« veloppait toutes choses, votre puissante parole jaillissant « de son siége est descendue des cieux [1]. » Et David . « Votre louange , ô Dieu , c'est le silence [2]. » Il est « écrit : Dieu n'est pas dans le trouble [3] » ; il ne saurait se plaire ni opérer librement, ni se donner pleinement dans l'agitation. Défendez-vous-la donc. En ces inappréciables moments , votre âme est un sanctuaire : un sanctuaire est un lieu silencieux ; votre âme est un vrai ciel ; les astres qui peuplent le ciel n'y gravitent-ils pas en silence? Abîmez-vous : non plus devant Dieu, mais en Dieu, puisque Dieu est en vous et à vous. L'Épouse dit : « Dès que mon bien-aimé a parlé, mon âme s'est toute « fondue » [4]. Que la vôtre aussi se fonde sous ce Verbe qui vient d'y entrer ; qu'elle plie , qu'elle s'abaisse , qu'elle s'écoule, perdant sa forme propre pour prendre celle de son hôte divin ; qu'elle soit passive, ouverte, livrée ; absolument ouverte, amoureusement livrée.

Quel agent que celui qui prend possession d'elle, et manifestement pour opérer en elle ! Dieu ! Dieu ! la puissance souveraine, irrésistible, infinie ! Et quelle raison pour lui d'agir ! car Jésus-Christ est là, son Fils qu'il exauce « toujours à cause du respect qu'il lui porte » [5] ; il est là sacrifié, et appliquant, appropriant à cette seule âme où il réside, la réalité, la substance, la vertu de ce sacrifice sanglant qu'il a subi une fois pour le rachat du genre humain. Saint Thomas le dit expressément avec cette placidité de chérubin qui épouvante notre faiblesse ; car nous sommes incapables, nous autres, de considérer de telles choses, sans être émus, touchés aux larmes et à la fin éblouis. « Le même effet que la Passion du Christ a produit

1. Sagess. XVIII, 14.
2. Psaum. LXIV, 1. Selon les Septante.
3. III Rois XIX, 11.
4. Cant. V, 6.
5. Hebr. V, 7.

dans le monde, écrit le saint Docteur, ce sacrement le produit dans l'homme qui le reçoit » [1]. Vous l'entendez, *le même effet*. Dieu peut donc opérer ici avec une liberté entière ; non-seulement rien ne l'arrête, mais tout l'invite et le pousse : le sang versé de son Christ ouvre devant lui tous les passages et paie toute grâce qu'il lui plaît d'accorder. Et quelle est cette action de Dieu ? Que fait-il là dès qu'il y est ? Ce qu'il n'a jamais cessé de faire depuis notre origine. « Il fait l'homme à son image et à sa ressem-« blance [2]. » Il forme en nous « cet homme nouveau », cet homme spirituel et immortel, « qui a été créé selon « Dieu, dit saint Paul, dans la justice et la sainteté de la « vérité » [3]. Il nous investit, nous pénètre, nous oint, nous remplit, nous consacre. Il est lumière à notre esprit, chaleur à notre cœur, force à notre volonté, harmonie à toutes nos puissances, apaisement à nos passions, baume à nos blessures, guérison à nos maux, consolation à nos chagrins, vie, grâce, bénédiction et joie à tout notre être. Il nous est le bien infini à l'état de bienfaiteur, et dans l'acte même de son infinie bienfaisance. Que vous dirai-je de plus ? Le fond de tout ceci est quelque chose d'analogue à ce don total de lui-même que Dieu fit à l'humanité sainte dans le mystère de l'Incarnation. La communion eucharistique est comme une extension, une diffusion et une appropriation faite à chaque membre vivant du Christ de la grâce capitale qui constitue le Christ. Cette communion, vous le savez, est le signe de l'unité du corps mystique de Jésus-Christ [4], mais elle en est le signe vivant, car tout est vie dans ce mystère ; elle opère donc ce qu'elle signifie. Tous nos saints docteurs le déclarent ; vous n'avez plus alors avec

1. Summ. 3 Pars. Q. LXIX, art. 1.
2. Gen. I, 26.
3. Ephes. IV, 24.
4. S. Thom. Summ. ubi supra.

Jésus qu'une même chair, un même sang, une même vie [1]. « Qui adhère au Seigneur, dit saint Paul, n'est qu'un « même esprit avec lui [2]. » J'ai donc eu raison de vous dire que, par Jésus et en Jésus, vous avez part à cette inénarrable grâce qui le fait Christ et Fils unique du Père. Il s'en suit que, dans cette communication inouïe que Dieu vous fait de lui-même, et dont l'Eucharistie est tout ensemble le sacrement et le moyen, la joie de Dieu et son triomphe, c'est que vous le receviez comme il se donne et autant qu'il se donne. A vous de lui procurer ce triomphe et cette joie.

Les premiers temps de l'action de grâces ainsi employés à vous taire, à vous épanouir, à vous abandonner, commencez de répondre à la très-sainte action de Dieu en vous ; et, sans sortir de votre quiétude, suavement, simplement, essayez de rendre quelque chose à celui qui vous donne tout. L'Écriture indique ce devoir : « Votre parole est toute « de feu, Seigneur, s'écrie David : aussi votre serviteur l'a « ardemment aimée » [3]. Et ailleurs, dans le Cantique : « Tandis que le Roi se reposait sur cette couche » de son choix, qui est mon cœur, « mon nard a exhalé son par- « fum » [4]. Saisissez donc, comme dit l'apôtre, celui qui vous a saisies le premier [5]. Donnez-vous en communion à celui à qui vous avez communié : devenez le pain de votre pain, l'hostie de votre hostie ; enfin, pour répéter ce que l'Esprit-Saint aime tant à redire, l'épouse de votre Époux. Entrées par là et établies dans la vie de Jésus, entrez ensuite dans sa religion, dans tous les sentiments qu'elle lui inspire, dans tous les actes qu'elle lui fait faire, et qui sont juste-

1. S. Cyrille d'Alexandrie. — S Jean Chrysostome. — S. Augustin.
2. I Cor. VI, 17.
3. Psaum. CXVIII, 140.
4. Cant. I, 11.
5. Philipp. III, 12.

ment ceux qu'il convient que vous fassiez vous-mêmes. Ainsi, adorez Dieu par le Christ et avec le Christ, « son « vrai adorateur en esprit et en vérité » [1] ; par le Christ et avec le Christ aimez Dieu, félicitez-le, louez-le, remerciez-le : et non-seulement de cette grâce insigne dont vous êtes encore toutes remplies, mais de tant d'autres que vous avez reçues depuis que vous êtes au monde. La dette si douce de notre reconnaissance ne s'acquitte nulle part mieux qu'ici. Réjouissez-vous aussi, réjouissez-vous en Dieu ; cette joie est sainte, elle est opportune ; elle contentera Dieu qui est précisément venu pour vous la donner. Oh ! qu'est-ce qui le rend plus heureux que de voir ses créatures heureuses, heureuses avec lui, heureuses de lui ? Après cela, exposez-lui filialement vos désirs, et adressez-lui vos demandes, « demandant tout ce que vous voudrez », selon l'invitation expresse de Jésus dans l'Évangile [2]. Priez pour vous, priez pour les autres. Appelez mentalement, réunissez affectueusement dans votre âme tous les êtres qui vous sont chers, disant à Dieu comme le Prophète : « Me « voici, moi et les enfants que le Seigneur m'a donnés » [3] ; me voici, moi et mon époux, moi et mon père et ma mère, et mes frères et mes sœurs, et mes proches, et mes amis de grâce et de nature. Les tenant alors embrassés, offrez-les aux sourires, aux caresses, aux bénédictions, à l'amour de celui qui, à cette heure, est trop le maître de votre cœur pour que vous ne soyez pas un peu maîtresse du sien. Enfin priez pour l'Église, le grand amour du Père, du Fils et du Saint-Esprit : pour l'Église souffrante, pour l'Église militante, pour l'Église enseignante, pour l'Église enseignée. Jésus ne pria jamais ici-bas sans prier pour l'Église ; il la portait partout avec lui et en lui ; et dans le ciel, c'est

1. Joann. IV, 23.
2. Jean. XV, 7.
3. Isaï. VIII, 18.

d'elle encore qu'il entretient son Père. Priez pour votre patrie, pour les nations, pour l'univers entier. Toute âme qui communie est une Esther admise devant le trône de l'Assuérus céleste : qu'elle parle sans crainte, certaine d'être écoutée ; sa prière peut sauver un peuple [1].

III. J'ai parlé d'un troisième travail : c'est celui qui doit suivre la communion eucharistique. Il est indispensable ; mais tout va de soi ici et se voit du premier coup d'œil : nous pouvons donc être bref.

Pourquoi mangeons-nous ? Pour nous *refaire* : c'est-à-dire pour renouveler nos forces et nous mettre en état de continuer notre œuvre en continuant notre vie. Telle est aussi la fin de nos réfections spirituelles. Certes, je viens de vous le dire, on y goûte des joies, et des joies ineffables ; mais ces joies mêmes sont pour développer l'âme en lui donnant quelque expérience des infinies bontés de Dieu et de la douceur de son joug [2] : d'où vient qu'elle prend plus de confiance en lui, l'aime plus tendrement et sent un plus vif besoin de lui témoigner cet amour par des œuvres. C'est pour les bien portants comme pour les malades que la communion est un viatique. Il y a d'autres combats que l'agonie ; et la mort n'est pas le seul passage que nous ayons à franchir. « Lève-toi et mange ce pain, disait l'ange « à Élie, car il te reste encore un grand chemin à faire. « Et le prophète se leva, il mangea ; et, dans la force de « cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante « nuits jusqu'au sommet de l'Horeb [3]. » Ainsi, dans la force du pain eucharistique, devons-nous atteindre les hautes cimes de l'amour et de la sainteté. Il suffirait

1. Esth. v, 1 et suiv.
2. Matth. xi, 30.
3. III Rois. xix, 7, 8.

assurément que la communion fût une grâce pour que nous y dussions répondre par un surcroît de vertu : et quelle grâce est-ce qu'une communion ! « A qui a plus reçu, « dit le juge, il sera demandé davantage [1]. » Mais en outre la communion est, par elle-même, un principe d'action, un foyer de lumière divine, une source de vie surnaturelle, une riche semence de perfection devant produire des fruits, et les produisant en effet toutes les fois qu'on ne retient pas son énergie captive. « Celui qui « demeure en moi et moi en lui, dit Jésus, porte beaucoup « de fruits [2]. » Mais qui demeure ainsi en lui ? Lui-même l'enseigne : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et je demeure en lui [3]. » — « Je vous ai « établis », dit-il ailleurs, « afin que vous rapportiez du « fruit, et du fruit qui persiste » [4], un fruit de garde, un fruit inaltérable, immortel, éternel. Il déclare là notre mission. Nous choisir nommément, nous consacrer, nous députer, chacun à notre rang, selon notre vocation de grâce et de nature, c'est ce qu'il appelle nous établir. Mais cette fécondité, dont la mission nous montre la possibilité et nous impose le devoir, la communion eucharistique en fait abonder en nous la grâce et la vertu. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure « en moi et moi en lui ; et quiconque demeure en moi « et moi en lui porte beaucoup de fruit. »

Qui peut, comme le chrétien qui vient de manger cette chair, s'écrier : « Je puis tout en celui qui me fortifie [5] ? » Qui est plus fondé à dire : « Je vis, non plus moi, mais « le Christ lui-même vit en moi » [6] ?

1. Luc. XII, 48.
2. Ibid. XV, 5.
3. Joann. VI, 57.
4. Ibid. XV, 16.
5. Philipp. IV, 13.
6. Gal. II, 20.

Ah ! voilà le grand secret ; et saint Paul ne nous le révèle que pour l'avoir appris de son maître Jésus. Continuer dans son Église et par son Église, continuer, par conséquent dans les membres et par les membres de cette Église sa vie terrestre, laborieuse, pénitente, humiliée, sacrifiée, pour aller, par ce complément de sacrifice, à un complément de triomphe, et consommer la gloire de Dieu en achevant de sauver le monde, voilà le but de Jésus quand il se donne à nous en communion. Écoutez-le : « Comme « mon Père m'a envoyé, et que je vis de mon Père et « pour mon Père, de même celui qui me mange vivra de « moi et pour moi » [1]. Voyez-vous la communion perpétuant, propageant l'Incarnation du Verbe, et finissant de la faire aboutir ? « Comme mon Père m'a envoyé, et que « je vis de mon Père et pour mon Père » : voilà l'Incarnation, et la vie humaine du Verbe incarné ; « de même celui « qui me mange » : voici l'Eucharistie ; « celui qui me « mange vivra de moi et pour moi ». De moi parce que ma grâce sera la source et le soutien de ses actes, leur donnant leur valeur et leur portée divine, c'est-à-dire une part à la valeur et à la portée des miens ; de moi encore, parce que, poussé par mon esprit, il marchera dans mes voies et tendra à mes fins ; mais pour moi en même temps, parce qu'il fera tout pour mon amour et pour ma gloire, comme j'ai tout fait le premier pour la gloire et l'amour de mon Père.

Tel est donc, en définitive, le grand, le saint travail que réclame de nous l'Eucharistie, nous aidant d'ailleurs et divinement à le faire : avoir, entretenir, renouveler, aviver sans cesse en soi ce que saint Paul appelle « les sentiments « du Christ » [2], c'est-à-dire ses pensées, ses vues, ses

1. Jean. VI, 58.
2. Philipp. II. 5.

goûts, ses amours ; s'inspirer de lui, s'emplir de lui, régler sur lui sa vie entière, l'intérieure d'abord, puis l'extérieure comme il se peut ; devenir de plus en plus à Dieu ce que la sainte humanité du Christ lui est toujours et absolument, un royaume, un trône, un autel, un organe ; une voix pour rendre témoignage, une main pour opérer, un cœur pour aimer, un agneau pour souffrir en toute humilité, douceur et patience, en attendant d'être là-haut un vase à tout jamais vivant de confession et de gloire : c'est là « ce fruit « qui va à Dieu », pour parler comme saint Paul [1], et la moisson voulue et attendue, de la semence eucharistique. Dans une de ses oraisons insérées au missel, la sainte Mère Église nous fait faire à Dieu cette demande qu'après nos communions « nous demeurions toujours en action de grâces » [2]. La vie de Jésus continuée, le parfum de Jésus exhalé pour honorer le ciel et embaumer la terre, l'œuvre de Jésus poursuivie pour faire de la terre l'image du ciel et à tout le moins sa pépinière, c'est cette action de grâces persistante où l'Église nous veut voir fixés.

Vous comprenez que ce travail de l'action de grâces rejoint celui de la préparation et finit manifestement par s'identifier avec lui. On ne profite point de la communion d'aujourd'hui sans se préparer du même coup à la communion de demain ; et par là la vie chrétienne devient semblable à une chaîne d'or dont la communion eucharistique relie tous les chaînons.

Oh ! qui nous donnera d'entendre bien ces choses et de nous laisser enfin gagner par ces attraits, après que nous aurons été charmés par ces lumières ? Pourquoi, étant de droit les enfants de Dieu, ne sommes-nous encore, et si souvent, et si obstinément, que les enfants des hommes ? Pour-

1. Rom., VII, 4.
2. Missa pro fest. S. Aloysii a Gonzag. die XXI Jun. Postcomm.

quoi aimons-nous la vanité, et nous attachons-nous au mensonge? Pourquoi ne reconnaissons-nous pas, pourquoi ne confessons-nous pas « la merveille » que Dieu a fait et fait tous les jours éclater sous nos yeux dans cette immolation incessante, dans cette multiplication indéfinie, dans cette donation universelle de « son Saint » à lui qui est Jésus, notre Jésus à nous ? [1] Pourquoi devant de telles avances restons-nous hésitants, regardant encore et le monde et nous-mêmes?

Pourquoi, en face de ce don total et inépuisablement renouvelé, vivons-nous réservés et partagés ? Pourquoi injustement et follement lions-nous les bras à l'amour, et mettons-nous sous le boisseau la lumière éternelle? « L'âme « de ceux qui travaillent sera magnifiquement engraissée, « écrit le Sage » [2] ; et au contraire « la main lâche et pares- « seuse donne naissance à la pauvreté » [3]. « Jésus ne se « confiait pas à eux, dit saint Jean, *parce qu'il les connais- sait* » [4]. Ainsi en va-t-il de nous. Jésus vient ; il est tout ardent, mais notre contact le refroidit ; il est plein de dis- cours ; mais dès qu'il entre en nous il devient silencieux, ou ne parle qu'à distance, par mots entrecoupés, ou tout au plus « en paraboles », comme il est dit dans l'Évangile [5]. Où il voulait verser un torrent, il ne distille que quel- ques gouttes ; où il avait dessein d'allumer un grand incendie, il fait jaillir à peine quelques étincelles rapides. Encore un coup, nous l'y forçons. *Il nous connaît*, il nous voit faire. Il voit que nous venons « manger son « pain dans l'oisiveté » ; que nous nous mettons dès lors hors d'état de recevoir ses dons, de répondre à ses grâces et

1. Psaum. IV, 5, 4.
2. Prov. XIII, 4.
3. Ibid. X, 4.
4. Jean. II, 24.
5. Matth. XIII, 3.

de faire valoir ses talents : heureux si nous ne foulons pas aux pieds ses meilleures perles ! Alors, par miséricordieuse bonté bien plus encore que par justice, il les retient. Nous donner plus ne servirait qu'à nous rendre plus ingrats, plus coupables, et passibles à la fin d'un plus terrible jugement. Mieux vaut donc, et pour lui et pour nous, pour son honneur et pour notre salut, que Jésus fasse violence à son cœur et resserre sa main. Ainsi fait-il ; mais hélas ! quelles en sont pour nous et en nous les tristes conséquences !

O mon Seigneur, pardon ! Vous parlez dans vos Écritures d'un « pain rare et étroit », et vous menaçez d'y réduire votre peuple [1]. Certes, ce n'est pas là le pain que votre amour nous sert. De votre côté ce pain est ample, opulent, substantiel, donnant la vie éternelle et la pouvant donner à tous. Faites que nous ne rétrécissions jamais, par notre faute, et ne rendions pas vain, insipide, inefficace, cet aliment sacré qui contient toutes les énergies, y compris celles qui font les saints, et toutes les saveurs, sans en excepter celles du ciel.

1. Isaï, xxx, 20.

VINGT-SIXIÈME CONFÉRENCE

COMMENT LES FILS DE LA FEMME FORTE SE LÈVENT ET SONT DEBOUT ; ET DU TRIOMPHE QUE, DE CONCERT AVEC L'ÉPOUX, ILS FONT A LEUR BIENHEUREUSE MÈRE.

Surrexerunt filii ejus et beatissimam predicaverunt eam; vir ejus, et laudavit eam.

Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse; son mari s'est levé à son tour et l'a comblée d'éloges.

PROV. XXXI, 28.

Le texte que nous devons méditer aujourd'hui commence ce que les interprètes appellent unanimement la conclusion de la parabole de la femme forte. Oui, la conclusion et vraiment le couronnement : car le long et patient labeur de cette femme admirable, tant d'activité qu'elle a déployée pour le bien, tant de vertus à l'aide desquelles elle a fait face à tous ses devoirs, toute cette vie enfin qu'elle a si constamment et si généreusement dépensée au service de Dieu et du prochain, de ce prochain surtout qui est sa propre famille, tout cela, dis-je, ne peut rester sans fruit. Une riche et magnifique moisson doit sortir de si bonnes semences; et la fin nécessaire de mérites si excellents, c'est une gloire

qui éclate aux yeux de tous et ne se puisse plus contester. La justice le veut ainsi, et toute justice s'accomplira, Dieu s'étant réservé le dernier mot de toutes choses. Courage donc, femmes et mères chrétiennes : pendant la traversée, dans les jours du travail, aux heures du combat, des épreuves, des sacrifices, songez au port, à l'honneur que vous y recueillerez, à la paix dont vous y jouirez, aux joies sans mesure et sans fin qui doivent décidément payer vos sueurs, vos larmes et vos immolations.

« Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse. » La terre n'est pas le ciel : elle le trahit souvent; il ne serait ni vrai, ni juste de dire qu'elle le trahit toujours. Parfois même elle le commence; et si Dieu était mieux servi par les hommes, ce serait l'ordinaire que l'aube du paradis se levât sur nos derniers jours. Vous voyez bien, du moins, que tel est le sort de la femme forte ; et que du sein de cette famille, formée par son amour et par ses soins, s'élèvent à un moment marqué de si grandes félicitations, de si ardentes acclamations qu'elles constituent pour celle à qui elles s'adressent une sorte de triomphe. « Ses fils se lèvent » et sont debout devant elle. « Son mari se lève à son tour « pour la louer et la célébrer. »

I. M'écarterai-je de mon sujet si je profite de cette parole pour vous faire, en passant, une recommandation ? C'est une fleur que nous cueillons sur la haie du chemin : cela ne retardera pas notre voyage. Je vous ai plus d'une fois parlé du respect où il convient de maintenir envers vous vos enfants. Le sans-façon qui aujourd'hui s'établit à peu près partout, froisse les meilleurs sentiments de l'âme, et, à force de vulgariser nos relations, altère en nous le sens de l'ordre, qui est le fondement du sens social. Ce mal devient commun, même dans la famille, encore qu'il y soit plus déplacé qu'ailleurs, et partant plus intolérable. Que souvent

par exemple, le père et la mère semblent n'être plus aux yeux de leurs enfants que les aînés de leurs camarades! Il y a plus : d'être ainsi regardés et traités, cela charme certains parents, et leur aveugle tendresse en triomphe. C'est la démocratie ou plutôt la révolution s'installant au foyer domestique et y faisant son œuvre propre, qui est de tout mettre sens dessus dessous pour tout abîmer dans la ruine. On ne saurait trop s'insurger contre cet envahissement néfaste, dont le succès, là où il existe, est, sans comparaison, plus imputable aux parents qu'aux enfants. Le premier remède à ce désordre, c'est de s'en défendre chez soi en y instituant les bonnes règles et en se rendant ferme à les faire observer. Vous y pouvez beaucoup, mères chrétiennes. Sans excéder en rien, sans en venir jamais à des exigences fatigantes sinon ridicules, et qui vous montreraient pompeuses et raides plutôt que dignes, habituez vos fils et vos filles à vous traiter toujours avec égards ; et puisque notre texte nous fournit si naturellement l'occasion de vous donner ce conseil, réclamez d'eux cet égard élémentaire qui consiste à se lever lorsque vous paraissez en leur présence. La simple politesse vous le fait faire à vous dès que vous voyez entrer une personne ayant un titre quelconque à votre considération. Qui l'enfant considérera-t-il, qui honorera-t-il comme son père et sa mère ? Ce n'est là qu'un détail, je le veux ; croyez qu'il a son importance, d'autant que si l'on est fidèle au respect sur ce point, on le sera sur d'autres. Tout se tient dans l'éducation ; et ce n'est pas sans raison qu'au point de vue social du moins, on juge si volontiers les hommes sur cet ensemble d'habitudes et de procédés qu'on appelle *leurs manières*.

Mais qu'est-ce à dire encore que ces jeunes fils de la femme forte se sont levés, et que par suite ils sont debout *surrexerunt* ; car manifestement il ne s'agit plus ici d'enfants en bas

âge, mais de jeunes hommes ayant leur taille et leur vigueur, ayant fini toutes leurs premières études et étant mis par là en possession d'eux-mêmes. S'ils sont debout, s'ils portent la tête haute, si tout leur corps est droit, et si leurs pieds sont affermis, cela veut dire, n'en doutez point, qu'ils sont vraiment et totalement chrétiens. Le dehors est mis ici pour le dedans, et l'érection du corps signifie la droiture de l'âme. Or, cette rectitude de l'homme, je dis sa rectitude intellectuelle, et davantage encore sa rectitude morale, est l'œuvre du christianisme ; et le seul christianisme la fait et la peut faire. Ouvrez les Écritures : ceux qui vivent dans le péché, et surtout dans le plus grave de tous qui est l'infidélité, nous y sont constamment présentés comme assis ou couchés. Rappelez-vous les textes évangéliques où l'Esprit-Saint raconte l'apparition du Messie au sein de l'humanité ignorante et coupable : « Le peuple qui était assis dans les « ténèbres, dit-il, a vu soudain une grande lumière » [1]. « Celui qui sort d'en haut, l'Orient », dit Zacharie, le Fils qui naît en Dieu de la substance du Père, « vient nous « visiter ici-bas, afin d'illuminer ceux qui demeurent assis « dans les ténèbres au milieu des ombres de la mort » [2]. Le baptême, la pénitence, la conversion, la justification, la naissance enfin ou le retour à la grâce, nous sont décrits en mille endroits comme l'acte d'une âme qui se redresse et se remet sur ses pieds. Elle dormait, elle s'éveille ; elle était couchée, elle se lève ; elle était morte et gisait dans le tombeau, elle ressuscite. « Lève-toi », crie saint Paul à toute âme infidèle ou pécheresse ; lève-toi, toi qui sommeilles ; « surgis d'entre les morts, et le Christ t'illuminera » [3]. Tels sont les fils de la femme forte, *surrexerunt* : ils sont levés, ils sont debout.

Remarquez-le encore en passant : l'Esprit-Saint dit :

1. Matth. IV, 16. — 2. Luc. I, 79. — 3. Ephes. V, 14.

« ses fils » : elle en a donc plusieurs. Elle n'a pas éloigné d'elle cette grande bénédiction de Dieu qui est une famille nombreuse. Elle a mis son honneur dans cette fécondité. Elle n'a jamais compté ni avec la peine, ni avec la douleur. Elle n'a accepté d'être sage que de la sainte sagesse d'en haut, dont saint Paul dit qu'elle est une vie et une source de vie. Elle a eu en horreur cette autre sagesse terrestre, animale, diabolique, que le même saint Paul déclare être une mort et un principe de mort [1]. Vraie fille des saints, cette femme s'est toujours sentie heureuse autant que fière de contribuer, à quelque prix que ce fût, au grand dessein de Dieu sur le monde, qui est de se former une famille dans le ciel, en multipliant d'abord ses enfants sur la terre.

Mais, je le répète, quel que soit leur nombre, ces enfants de la femme forte sont chrétiens ; et qu'ils le soient, c'est l'œuvre de ses vertus et le chef-d'œuvre de sa tendresse. En tout ce qu'elle a fait, elle n'a jamais eu, quant à eux, d'autre but ; et si elle en avait d'autres, ils se référaient à celui-ci qui demeurait le but suprême. Que ses enfants fussent ceux de Dieu, c'était l'objet constant de ses prières, le seul salaire qu'elle réclamât, et pour ses veilles, et pour ses inquiétudes, et pour ses pénitences, et pour toutes ses bonnes œuvres, enfin pour tant et de si lourdes croix qu'elle avait à porter. Ce que Jésus a payé de son sang, elle n'a jamais estimé qu'on le pût acheter trop cher. Si, parmi ces chères créatures dont elle avait la garde, il y a eu parfois des faiblesses ou même des écarts, elle a toujours trouvé, et dans le cœur de Dieu et dans le sien, le secret de relever celle qui avait failli, et de ramener dans le droit chemin celle qui avait erré. Par suite, si elle ne se peut point flatter que toutes ces âmes soient restées sans souillure,

1. Rom. VIII, 6.

et n'aient jamais, dès lors, perdu la grâce de Dieu, elle sait du moins que leur foi est sauve; et elle en bénit le ciel, car tant que la foi demeure en nous, tout mal y est guérissable.

Mais si elle bénit Dieu, ses fils à leur tour la bénissent. Les voilà à ce point de la vie où l'on apprécie mieux les choses. Ils touchent au seuil de la virilité : ils réfléchissent, ils comparent, ils jugent ; ils comprennent comme jamais l'insigne grâce que Dieu leur a faite en leur donnant une mère chrétienne. Certes, ils s'estiment heureux, et la vérité est qu'ils le sont entre beaucoup d'autres ; mais comme il y a plus de bonheur encore à donner qu'à recevoir [1], ils devinent celui de cette mère à qui ils doivent tout, et sentent un irrésistible besoin de la féliciter tout haut. C'est pourquoi, d'une même voix qui part d'un même cœur, « ils « proclament qu'elle est bienheureuse » : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt eam.* Ainsi la femme de l'Évangile acclamait-elle Marie, en voyant la splendeur, la beauté, la sainteté et les miracles de ce Jésus dont elle la savait mère. « Heureuses », s'écriait-elle, « les entrailles « qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité [2] ».

II. Les fils de cette femme forte se sont levés et se tiennent debout. Entendez aussi par là qu'ils sont aptes à fournir leur carrière en ce monde. Car vivre humainement, vivre surtout chrétiennement, c'est cheminer. Sous peine de manquer le but en transgressant la loi, tout homme est tenu de marcher et d'aller en avant. Notre-Seigneur nous ordonne à tous « de le suivre » [3], et il ne s'est arrêté, vous le savez, qu'après être rentré, par sa Passion, sa mort et sa résurrection, dans le sein de son Père céleste. Saint

1. Act. xx, 35.
2. Luc. xxiii, 29.
3. Matth. ix, 9.

Paul demande aux chrétiens de marcher ici-bas « comme « des enfants de lumière [1], d'une manière digne de Dieu [2], « et assez vaillamment pour emporter la palme » [3] : palme que nous ne pouvons cueillir que là où notre route finit.

Grâce à leur mère, tous ces jeunes gens, qui sont déjà debout, sont prêts pour ce voyage. Ils iront devant eux d'un pas ferme et intrépide ; ils progresseront dans la vérité, dans la justice, dans la chasteté, dans l'amour, le saint amour de Dieu et des hommes. Ils louent leur mère par leurs discours ; ils la louent bien mieux par leurs actes. La vraie gloire de cette femme, ce sera précisément la vie que ses fils vont mener désormais. Comme on juge l'arbre par ses fruits [4], on jugera cette mère par l'œuvre de ses fils : car, si loin que ces rameaux vivants s'étendent ; si robustes, si touffus, si féconds qu'ils deviennent, la mère demeure leur principale racine, et ils ne vivront que de la séve dont elle les a nourris.

Ils entrent donc d'abord dans leur carrière humaine. Depuis l'apparition bénie de Jésus sur la terre, deux grandes voies s'ouvrent devant les hommes : voies tracées par Dieu même ; d'où il suit qu'il convient de ne fixer notre choix entre les deux qu'après avoir tout fait pour s'assurer du sien. Ici, comme partout, Dieu a l'initiative. On irait contre la raison aussi bien que contre la foi, en ne reconnaissant pas, soit en droit, soit en fait, les vocations divines.

Que Dieu appelle ses créatures à tel ou tel état, ce n'est pas une histoire seulement, c'est un dogme, et qui fait partie de la foi catholique. Quoi ! celui qui a marqué la route aux astres du firmament, lesquels, pour être si grands, si lumineux, si beaux, ne sont pourtant qu'un amas de matière ;

1. Ephes. v, 8.
2. Coloss. I, 10.
3. I Cor. IX, 24.
4. Matth VII, 16.

celui-là laisserait l'homme sans indication sur sa voie ; l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains et le fils de son cœur ! Cette question de la vie à mener, de l'état à embrasser, de la fonction à remplir, de la carrière à parcourir, qui, l'heure venue où vos enfants la doivent examiner, est pour vous l'objet d'une préoccupation si vive et incontestablement si légitime, elle trouverait Dieu indifférent ! Dieu commencerait alors de nous laisser agir tout seuls ! Il serait sans pensée, sans volonté, sans parole, sans regard, là où se traite le plus grand intérêt que nous ayons en ce monde ! Car qui ne voit que, par mille côtés, cette question de la vocation tient à celle du salut ? C'est insensé, et je le répète, on ne le penserait pas sans infliger au Saint-Esprit un démenti formel, puisque ce dogme de la vocation est affirmé cent fois dans nos saintes Écritures. Oui, « ceux « que Dieu a prédestinés, enseigne le grand Apôtre, il les a « appelés » [1] ; et non-seulement à l'état commun des chrétiens, hors duquel il n'y a de salut à espérer pour personne, mais à un état particulier, et d'abord à l'un de ces deux états capitaux dont le premier se nomme le sacerdoce ou l'état religieux, et le second s'appelle le mariage. Et s'il n'y a pas de vocation divine, comment donc saint Paul a-t-il dit que, pour le sacerdoce au moins, « nul ne « s'y ingère » sans crime et sans folie, hormis qu'il y ait été « appelé de Dieu comme Aaron » [2] ?

Eclairée par sa foi, la femme forte a dès longtemps consulté Dieu dans la prière sur la vocation terrestre et de ses fils et de ses filles. Elle a considéré elle-même leurs aptitudes, elle a étudié leur caractère, elle s'est rendue compte de leurs goûts. Elle n'a pas craint, dès que leur âge le comportait, de les entretenir et de la nature si différente de ces deux états,

1. Rom. VIII, 30.
2. Hebr. V, 4.

et des charges qu'on y assume, et des devoirs qu'on y souscrit, et des périls que l'on y court ; comme aussi des grâces spéciales et abondantes que Dieu a préparées pour ceux qui s'y engagent à bon escient, c'est-à-dire à la manière et dans les conditions où les chrétiens s'engagent aux choses. Elle s'est même fait un cas de conscience de les éclairer sur tous ces points. Elle ne leur a jamais tu, par conséquent, ce que le grand Maître de la vie humaine, Dieu, nous a révélé de la supériorité de l'un de ces états sur l'autre : du sacerdoce sur l'état laïque, de la virginité sur le mariage [1]. Elle leur a dit, en même temps, de s'éprouver eux-mêmes, de réfléchir beaucoup, de prier avec ferveur, d'interroger non-seulement leurs parents, mais encore leurs pères spirituels et les guides de leur âme, à qui Dieu, confiant ici une mission officielle, donne par suite les lumières voulues. Elle leur a dit enfin qu'en ceci l'homme est humainement libre, et dépendant de Dieu seul ; que ni la chair, ni le sang n'y doivent rien décider ; que les droits, pourtant si étendus et si sacrés du père et de la mère, ne dépassent point ici, de l'épaisseur d'un cheveu, l'examen, l'instruction, le désir exprimé, le conseil, ou, si l'on veut, les garanties prises : de sorte que si, par malheur, les parents entreprennent de pousser plus loin leurs prétentions, ils vont contre le droit de Dieu, s'opposent à sa volonté expresse, s'oublient de ce grand respect qu'ils doivent à l'âme de leurs enfants, et tombent même, en certains cas, sous les anathèmes de l'Église [2].

C'est ainsi qu'elle a travaillé à ce que ses fils fussent debout à l'entrée de leur carrière humaine, à ce qu'ils y fussent aussi en plein soleil chrétien, de manière à juger sainement toutes choses, connaissant tout ensemble leurs

1. Matth. XIX, 11. I Cor. VII, 38.
2. Trident. Sess. XXV, cap. 18.

devoirs et leurs droits, et assurés qu'en tous cas on ne violera pas cette liberté que Dieu leur a départie et dont Dieu seul leur doit demander compte.

Si les enfants de cette bienheureuse femme portent décidément au front le signe de ces privilégiés que Dieu destine aux états plus parfaits ; si le fils est appelé au sacerdoce, ou la fille à la vie religieuse, la mère y voit d'abord une immense grâce et un honneur insigne accordés à toute sa famille. Peut-être est-elle trop humble pour reconnaître dans cette faveur une première récompense que le ciel donne à ses vertus. Mais que de fois, en vérité, Dieu n'a appelé l'enfant que pour payer dès ce monde les mérites de la mère ! La réponse de cette femme à un si grand bienfait n'est donc ni la révolte, ni le murmure, ni l'effroi, ni même une autre tristesse que celle qui nous est naturelle et permise à l'heure qui nous sépare extérieurement des objets de notre affection. Sa réponse, c'est la sainte confusion, et la plus sincère, la plus cordiale, la plus ardente action de grâces. Sans que sa tendresse en soit diminuée, elle commence de regarder avec admiration et respect ces êtres qui étant et devant éternellement rester les fruits de son sein et de son cœur, sont maintenant tirés des rangs vulgaires. et établis par Dieu même au milieu « des princes de son peuple » [1]. Elle salue en eux, par avance, les anges gardiens visibles de cette tribu chérie qu'elle a si longtemps abritée sous sa tente, et que tôt ou tard, et peut-être bientôt, elle devra forcément quitter, pour répondre à cet autre et suprême appel de Dieu qui est la mort. Par suite, c'est d'un cœur empressé qu'elle facilite toutes choses ; et quand tout est réglé, comme Marie vint en personne présenter Jésus au temple et le dédier publiquement à son tout divin Père, elle aussi mène courageusement ou sa fille au couvent, ou son

1. Psaum. CXII, 8.

fils au séminaire. Elle ne supporterait point d'en laisser l'honneur à un autre. Elle sait si bien d'ailleurs que donner ses enfants à l'Église, c'est encore les donner à une mère, une mère plus sainte et meilleure qu'elle, et que, définitivement, c'est les donner à Dieu! Oh! qu'ils seront vraiment debout ceux de ses fils qui, divinement appelés, habiteront un jour la cime des saintes montagnes! Qu'ils garderont là, au plus profond de leur cœur, de gratitude, de vénération, de tendre affection pour leur mère! Et comme, vivant dans une lumière plus pure, ayant l'âme plus libre, plus tranquille, plus fervente qu'on n'a coutume de l'avoir dans le monde, ils loueront cette mère tant aimée! comme ils prieront pour elle! comme ils la paieront de ses soins! comme ils l'exalteront et la proclameront bienheureuse! *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt eam.* Et il en va ici, vous le comprenez, des filles entrées en religion, comme des fils voués au sacerdoce.

Si au contraire il paraît clairement que les fils de cette femme doivent marcher dans la voie commune; si, pour se sentir plus aptes et principalement attirés au mariage, ils se décident à embrasser cet état, sans doute inférieur par lui-même aux premiers, mais que le christianisme rend sacré, et élève à des hauteurs qu'il convient d'appeler sublimes, cette femme y consent et s'y dévoue. Elle prend ses sûretés, qui sont celles de ses fils : elle les prend du côté du ciel en priant, et du côté de la terre en se renseignant. Elle donne de sages conseils fondés sur sa piété, sur sa science de la vie et sa longue expérience. Elle se garde de livrer ses enfants, ses filles surtout, à des obligations complétement inconnues, dont il faut porter le joug toute sa vie, après que, les connaissant ou non, on les a implicitement acceptées devant Dieu. Enfin elle procure au dedans et au dehors toutes les préparations requises.

On ne la voit pas non plus, en tout ceci, se préoccuper

outre mesure de son propre intérêt: je dis son intérêt temporel, mais aussi son intérêt de cœur. Elle trouve juste, simple, doux, de se dépouiller et de se réduire elle-même, autant que la situation l'exige et que le permet la convenance, afin d'augmenter le plus possible les ressources nécessaires au nouvel établissement, ou même le bien-être de cette famille naissante. En ces questions inévitables de dot et de contrat, pour autant que cela dépend d'elle, elle se montre sage et avisée. Elle n'aliène pas son indépendance et ne risque point, par des abandons prématurés et imprudents, de rendre, un jour, pénible à ses enfants le devoir le plus élémentaire de la piété filiale ; mais aussi elle est large, libérale, magnifique : on la sent mère et rien que mère. Et pour qui, sinon pour ses fils, a-t-elle travaillé, économisé, amassé toute sa vie?

Quant à ce que nous avons nommé son intérêt de cœur, elle en fait également bon marché. Tout de suite et bravement elle prend le parti, non de s'éclipser tout à fait, ce qui serait déplacé, excessif et funeste, mais de se retirer, soit derrière l'époux de sa fille, soit derrière l'épouse de son fils. Elle entre, pratiquement et coûte que coûte, dans cet ordre divin qui fait du sacrifice la condition et le moyen de toute propagation. « Si le grain semé en terre n'y meurt pas, dit « Jésus, il demeure solitaire » et ne produit point d'épi [1]. Loin d'être jalouse de ces jeunes et vives affections qu'elle voit éclore et s'épanouir tous les jours sous ses yeux, elle en jouit saintement sous l'œil du Père céleste. Sans être jamais un embarras, elle reste un secours et un refuge, un appui et une consolation. Moins elle prétend avoir d'action, plus elle a d'influence; moins elle cherche à exercer d'empire, plus elle inspire d'affection ; et en toutes choses, moins elle exige, plus on lui donne.

Alors, voyant mieux que jamais cette vertu consommée,

1. Jean. XII, 24.

en goûtant les fruits mûrs, et comprenant de plus en plus ce que de tels fruits supposent et coûtent, les enfants, maintenant plus nombreux qu'autrefois, se plaisent à entourer cette mère mille fois bénie, cette mère vraiment parfaite : ils parlent d'elle avec enthousiasme ; ils lui décernent toutes sortes de louanges, ils lui vouent et lui rendent un véritable culte : *surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt eam.* Puis, l'époux lui-même, auteur pour une grande part, mais témoin à présent de ces beaux résultats, en fait publiquement l'hommage à son épouse. Tout seul, il n'eût jamais suffi à mener à fin une telle tâche : il est heureux de le dire, et de le dire à tous. C'est pourquoi, contemplant ce grand succès, qui est l'honneur humain et divin, la félicité terrestre et céleste de sa bien-aimée famille, il se lève, lui aussi, comble sa femme d'éloges, et sent sa vieille tendresse pour elle rajeunir comme en son printemps : *vir ejus, et laudavit eam.*

Or, si cela se passe en ce monde, qu'adviendra-t-il dans l'autre, après cette seconde et dernière résurrection, qui n'est plus seulement celle des âmes, mais aussi celle des corps ? Qu'en sera-t-il des mères quand elles verront tout autour d'elles leurs fils debout, splendides, et établis pour jamais dans une vie toute radieuse, tout heureuse, toute divine ? Quel sera, pensez-vous, le bonheur des mères chrétiennes en paradis ? Ah ! soyez-en bien sûres, elles auront éternellement une beauté et une gloire toute spéciales, et jouiront d'une félicité qui n'appartiendra qu'à elles. A celle qui leur viendra directement de Dieu, se joindra celle qui jaillira pour elles du cœur de leurs enfants : car c'est vraiment alors qu'en toute justice et avec transport, ils les proclameront bienheureuses : *surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt eam.*

Alors aussi l'époux, non plus seulement l'époux terrestre, mais l'autre dont celui-ci n'était que l'ombre ; l'époux

secret, l'époux sacré, l'époux spirituel, l'époux éternel, Jésus, se lèvera pour louer cette grande et noble femme. Il la louera devant ses anges ; il la remerciera, et pour tout ce qu'elle aura fait, et pour tout ce qu'elle aura souffert ; il la remerciera pour avoir tant aimé ceux qu'il aimait lui-même infiniment, pour l'avoir tant aidé à les sauver ; et avec eux, avec lui, en lui, il la consommera dans cette unité ineffable où il vit avec le Père et leur commun Esprit.

VINGT-SEPTIÈME CONFÉRENCE

COMMENT CE QUE DISENT LES FILS DE LA FEMME FORTE, QUE LEUR MÈRE DÉPASSE TOUTES LES AUTRES, N'A SA RÉALITÉ COMPLÈTE QUE DANS LES DEUX MÈRES SURNATURELLES, LA SAINTE VIERGE MARIE ET LA SAINTE ÉGLISE CATHOLIQUE.

Multæ filiæ congregaverunt divitias; tu supergressa es universas.

Beaucoup d'autres femmes ont amassé des richesses; vous, vous les avez toutes surpassées.
PROV. XXXI, 29.

Les richesses dont on parle ici ne sont ni seulement ni principalement les matérielles. Le mot original signifie tout ce qui peut doter, orner, accroître, perfectionner et glorifier un être : c'est en ceci que, comparée aux autres, la femme forte leur est trouvée si supérieure, qu'elle semble être tout à fait unique.

Le verset précédent nous montrait les fils, l'époux, la famille entière de cette femme se levant devant elle avec un grand respect, l'entourant de gratitude, d'honneur et de tendresse; l'exaltant, la comblant de louanges, la proclamant heureuse, lui faisant, en un mot, une vraie canonisation domestique. Il y a une coutume vieille comme

le monde : c'est celle de célébrer par de grandes réjouissances la clôture des moissons. Cette mère en est venue au temps de la récolte ; et parce que ses fils voient maintenant, dans leur ensemble, les innombrables fruits qu'a produits cette sainte vie; parce qu'ils en mesurent la valeur et en savourent l'abondance, ils témoignent hautement leur joie, et couvrent d'applaudissements celle qui en est la source humaine. Le verset que nous devons commenter est la première partie de ces félicitations enthousiastes.

Encore qu'ils soient très-inégaux par l'âge, les fils de la femme forte ont tous assez vécu pour voir ici-bas bien des choses et y rencontrer bien des gens. Or, à leurs yeux, aux yeux de leur cœur qui deviennent ceux de leur esprit, nul n'a égalé leur mère. Est-ce qu'on égale une mère ? Toute mère peut avoir et a réellement sa part d'infirmité ; il est possible qu'on le voie. Quand est-ce qu'on le regarde ? S'y arrête-t-on jamais ? En fait-on l'objet d'un grief? Ces ombres, s'il y en a, sont noyées et comme disparues dans une lumière si haute, si pure, si douce, si pleine et si constante, qu'elle fait, dans l'œil qui la contemple, un jour vraiment sans nuage. Où a-t-on rencontré cette tendresse que rien n'épuise, ce dévouement que rien ne fatigue, cette indulgence que rien ne décourage, ce cœur enfin, qui est un asile toujours ouvert, toujours ami : asile de sagesse, de compassion, de consolation, de pardon, c'est-à-dire de ce que l'homme a le plus besoin de trouver sur la terre ? Ah! que les autres aient plus de génie, plus de beauté, plus de vertu même si l'on veut ; pour l'enfant, nul ne vaut sa mère, nul ne ressemble à sa mère, parce que nul, pour lui, ne ressemble tant au bon Dieu. Elle est bien plus, pour lui, que l'image du bon Dieu ; elle en est le ministre, le sacrement, l'organe ; celui qu'elle montre, elle le contient ; celui qu'elle contient, elle le donne.

Oui donc, beaucoup d'autres femmes ont amassé de

grands trésors ; mais vous, ô ma mère, vous les avez toutes surpassées, et vous êtes, à vous seule, un trésor sans fond ni mesure : *multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu, supergressa es universas.*

Nous ferions certainement une œuvre douce au cœur des mères en recherchant ici leurs titres très-réels à cette supériorité relative qu'elles gardent d'ordinaire dans l'estime réfléchie de leurs fils. La matière ne manquerait point, et l'étude pourrait être utile. Malgré cela, nous croyons meilleur, pour cette fois, de nous replacer au point de vue de ce sens sublime et principal que, dès le début de nos explications, nous vous avons montré caché sous l'humble lettre de notre parabole.

Nulle de vous n'a pu l'oublier : la première, la grande, la vraie femme forte et, comme nous l'avons dit, la femme *virile*, c'est la sainte Vierge, et c'est aussi la sainte Église. Le texte qui nous occupe en fournirait au besoin une preuve nouvelle et éclatante, car, dites-le, y a-t-il au monde une femme, une mère, une créature quelconque en qui se vérifie complétement, comme dans Marie et dans la sainte Église, le cri poussé ici par ces heureux enfants : « La « multitude des femmes a pu amasser de grands trésors ; « mais vous, vous les avez toutes et incomparablement « surpassées » ?

Essayons cette rapide étude. Ne dût-elle que réjouir quelques instants votre piété, nous aurions goût à l'entreprendre ; mais je me trompe beaucoup si elle ne produit pas dans vos âmes d'autres fruits encore que des joies.

I. Vous le savez depuis les jours de votre première enfance, et vous avez éclairé de ce dogme béni l'intelligence naissante de vos enfants : il y a une créature qui, selon l'ordre établi de Dieu, surpasse sans exception et inexprimablement les autres ; une créature plus élevée, dit l'Église, non-seulement

que les hommes, à la famille desquels elle appartient et dont elle est l'honneur immortel, mais que les anges et les plus haut placés des anges [1] ; une créature unique, qui est seule de son rang, qui forme un monde à part, et que nos saints docteurs ne craignent point d'appeler « la première personne après Dieu » : ce qui veut dire la plus grande, la plus sainte et la plus accomplie. Et cette créature a un nom : un nom humain comme sa nature, mais en définitive un nom céleste ; car le ciel même le lui a donné, et ce nom partage avec celui de Jésus l'honneur d'être supérieur à tout nom qui ait été ou sera jamais prononcé, « soit dans le siècle présent, soit dans le siècle « futur » [2]. Cette créature se nomme Marie.

Écoutez l'ordre de ses primautés, et les raisons qui justifient l'acclamation de ses fils. Marie est la première dans l'ordre des prédestinations, la première dans l'ordre de la grâce, la première dans l'ordre des vertus, dans l'ordre des fonctions, dans l'ordre de la gloire.

Elle est la première, disons-nous, dans l'ordre des prédestinations divines. Dieu l'a pensée, voulue, aimée, en pensant, en voulant, en aimant Jésus-Christ, son Fils éternel incarné, premier-né de toute créature [3], forme de tous les prédestinés [4], principe, fondement, consistance et fin de toutes choses [5]. Si indissolublement est-elle liée à ce mystère capital et universel du Christ, tel que Dieu l'a librement conçu et ordonné, qu'il ne peut plus s'accomplir sans elle : je veux dire sans son intervention, son consentement, son concours. Elle est le passage de Dieu pour entrer dans ses voies [6] ; la

1. Office de l'Immaculée Conception. Homélie du IIIe noct.
2. Ephes. I, 21.
3. Coloss. I, 15.
4. Rom. VIII, 29.
5. Coloss. I, 17.
6. Prov. VIII, 38.

clef dont il se sert pour pénétrer surnaturellement dans son œuvre ; l'aurore du jour que fait briller sur nous la toute gratuite irradiation de sa lumière essentielle ; l'exorde de la conversation que son incompréhensible amour le pousse à lier avec nous [1]. C'est d'elle, tige vivante, aimante et méritante, que sortira ce bourgeon, cette fleur [2], ce fruit d'éternelle vie, d'éternelle paix, d'éternelle joie, qui est Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, fils de l'homme ; embrassement, union, unité de Dieu et de l'homme. Elle est prédestinée Mère du Christ, et par conséquent mère de Dieu, comme on l'a défini à Éphèse. Mère de Dieu ! c'est-à-dire auteur et principe de celui qui est le principe et l'auteur de tout ce qui existe et pourrait exister. Où cela la place-t-il ? Grande et belle, très-assurément, est la prédestination d'Adam : il sera chef de la race humaine. Grande et belle est la prédestination d'Abraham : il sera le père des croyants. Moïse est prédestiné à fonder un peuple immortel ; Pierre, à porter l'Église ; Paul, à verser à flots sur le monde la lumière et la grâce de Jésus. Après eux, il y aura des martyrs héroïques, des docteurs éloquents, des hommes puissants en œuvres de toute sorte. La terre verra paraître des saints si merveilleux, que les anges qui font la garde au pied du trône de Dieu les regarderont avec stupeur, et leur paieront le tribut du plus humble respect. Oui, dans cet entendement divin où tout ce qui se déploie dans le temps a éternellement sa raison, sa loi, son origine, il y a des êtres si lumineux, qu'on les dirait capables d'éclairer mille mondes. Cependant, ô Marie,

1. Baruch, III, 38.
2. Isaï, XI, 1.
3. S. Thomas, résumant la doctrine de tous les saints Pères, dit : « La Bienheureuse Vierge étant la Mère de Dieu, a de ce chef une dignité infinie ». Summ. I Quæst. XXV, art. 5, ad 4.

ô ma mère, ô notre mère, si on compare au vôtre ces destins prodigieux, ils pâlissent, et tous ces astres sont comme éclipsés.

Au temps divinement marqué, cette « unique » de Dieu vient au monde ; et à l'instant même où elle y entre, elle s'y trouve d'emblée la première dans l'ordre de la grâce. Être tirée du néant et posséder cette primauté, pour Marie c'est tout un. Tous les dons naturels répandus avec profusion dans le reste des créatures, Dieu les a d'abord amassés en elle selon qu'ils lui conviennent : de sorte qu'elle est pour lui comme la fleur, la couronne, la somme de sa création et le chef de tous ses ouvrages. Mais, de plus et incontinent, il verse en cette nature déjà parfaite l'océan tout entier de ses dons surnaturels. Hormis la grâce de l'union hypostatique réservée à l'humanité sainte, et dont Marie ne reçoit que des rejaillissements, elle a tout, Dieu lui livre tout. C'est ce que l'Archange veut dire quand, la saluant plus tard, il l'appelle « pleine de grâce [1] », et ce que nous devons vouloir dire lorsque nous la saluons après lui. Jamais le moindre souffle impur n'effleurera son être ; jamais l'ombre d'une ombre n'en ternira l'éclat. Elle est intègre, intacte, immaculée ; et non-seulement dans sa conception, mais dans sa vie entière. Selon toute l'étendue et selon tous les sens de ce mot elle est vierge : vierge est son corps, vierge est son âme ; vierges sont ses puissances ; vierges sont ses pensées, ses amours et ses actes. Mais cette grâce, dont elle est remplie, ne la tient pas seulement éloignée du mal et comme inaccessible à la moindre souillure ; elle la fait participer positivement, et dans un degré de perfection inouï, à la candeur, à la simplicité, à l'inviolabilité, à la pureté ineffable, à la sainteté naturelle de cette Trinité adorable qui est notre vrai et unique Dieu.

1. Luc. I, 28.

Telle est d'ailleurs, même en son début, cette grâce qui la sanctifie, qu'elle dépasse en excellence la grâce consommée des plus grands saints. C'est l'enseignement certain de la théologie catholique. Oui, « la cité de Dieu », dit David, cette ville vivante, forte, sacrée, où Dieu fixera son séjour, « elle a ses fondements sur le sommet des montagnes « saintes [1] ». Où elles ont leur tête, elle a ses pieds. Oui, « dans les derniers jours », continue Isaïe, en ces temps mille fois bénis de la suprême alliance, « la montagne « préparée pour l'habitation du Seigneur sera assise sur la « cime des monts les plus élevés [2] ». Vous entendez aussi que la grâce de Marie dominant celle des autres, elle les suppose et les contient. Cette Vierge les a donc toutes. Vertus théologales, morales, intellectuelles; dons de l'Esprit-Saint, fruits qu'il produit dans l'âme des justes, béatitudes qu'il crée déjà en eux; formes multiples, nuances variées, énergies diverses de l'union avec Jésus, puissances et opérations différentes qui en résultent, grâces fondant les états, grâces fondant ou accompagnant les missions, rien ne lui manque, ou plutôt tout abonde en elle. En principe, en droit, et déjà en toute vérité, sa grâce première est une grâce *capitale*, une grâce de souveraine, de Mère universelle, et, pour tout dire d'un mot, une grâce de mère de Dieu. C'est ce qui fait qu'elle dit sous la figure de la Sagesse : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité », des voyageurs et des parvenus, des saints de la terre et des saints du ciel; « en moi est toute l'espérance de la vie et « de la vertu [3] ». Croyez donc que dès que cette enfant fut conçue dans le sein de la bienheureuse Anne, les anges se levèrent devant elle, et lui dirent, ou plutôt lui chantèrent :

1. Psaum. LXXXVI, 1.
2. Isaï. III, 2.
3. Eccli. XXII, 25.

« La multitude des créatures possède des amas de richesses; « mais toi, tu les as toutes et d'emblée surpassées ». Et qu'est notre fête de l'Immaculée-Conception, sinon l'écho de cette première acclamation céleste ?

Mais cette primauté de grâce était pour fonder en Marie une vraie primauté de vertu. Vous l'avez remarqué : il n'est pas dit seulement de la femme forte qu'elle a possédé de grands biens; il est dit qu'elle les a « amassés » : car c'est aussi dans ce savoir, dans cette activité, dans ces vertus, d'où naît l'accroissement des fortunes, qu'elle a dépassé toutes ces femmes auxquelles on la compare. Ainsi, dans l'ordre spirituel, en va-t-il de la Très-Sainte Vierge. Sa richesse, qui est le don de Dieu, est donc aussi son œuvre à elle. Maîtresse d'elle-même et assistée d'en haut, Marie n'a pas cessé un seul instant de correspondre totalement à la totalité de sa grâce, et d'acquérir par là des mérites sans nombre et sans prix. Dieu n'a pas déposé en elle un seul germe qui n'ait produit toute la moisson qu'il en attendait. Il ne lui a rien demandé qu'elle ne lui ait immédiatement et complétement donné; rien conseillé, qu'elle ne se soit hâtée de choisir et de faire; rien inspiré, qu'elle n'ait cru et accompli. Elle n'est pas sortie une seconde de sa pensée, de sa volonté, de son désir, de son regard. Elle ne lui a pas soustrait une seule joie qu'elle lui pût causer; elle ne l'a pas frustré d'une seule gloire qui lui pût venir d'elle. Elle ne lui a été qu'un miroir reflétant ses desseins ; un sourire accueillant ses moindres bons plaisirs ; un parfum s'exhalant à mesure qu'il le respirait; un firmament sans nuage dont les innombrables étoiles, donnant toute leur splendeur et gravitant invariablement dans leur ordre, lui formaient un concert tranquille, ininterrompu . délicieux. Elle a été un être à ses usages, un être à sa merci. Elle a suivi en tout son mouvement, et tout entière, et jusqu'au bout. En toutes choses et toujours elle lui a été absolument docile,

absolument livrée, et avec l'amour le plus parfait dont elle fût actuellement capable. En toute rencontre elle a pratiqué simultanément, et dans leur plus haut degré, toutes les vertus dont le courant de sa vie lui apportait l'occasion : je dis le courant de sa vie extérieure que nous connaissons en partie, et qui donne déjà lieu à un héroïsme de sainteté continuel ; mais surtout le courant de sa vie intérieure dont l'incompréhensible sublimité fait le secret presque exclusif de Dieu et de Jésus.

Puis, la grâce augmentant sans cesse en proportion des fruits que, sans cesse aussi, elle produisait, rendait cette Vierge elle-même incessamment capable d'œuvres plus merveilleuses encore; ces œuvres donnaient ouverture à des surcroîts nouveaux de grâce sanctifiante et actuelle, principes à leur tour d'états plus éminents et de nouvelles opérations dépassant toutes les précédentes : de sorte que Marie ressemblait à une atmosphère immense qui se dilaterait de moment en moment sous l'action d'un soleil infini, lequel, la trouvant toujours et plus vaste et plus pure, verserait perpétuellement en elle des torrents de clartés plus impétueux et plus brillants. Cette progression de grâces et de vertus s'enchaînant l'une l'autre; ce développement continu, harmonique, plénier, et de cette créature en Dieu, et de l'opération sanctifiante de Dieu dans cette créature, échappent à toute estimation humaine ; et nous ne les pouvons honorer que comme nous honorons les perfections divines, par l'éblouissement et le silence. C'est pourtant en contemplant cette ascension ineffable, que les voyants du Cantique s'écriaient : « Qui est celle-ci qui « monte du désert, inondée de délices, et appuyée sur son « bien-aimé [1] ? »

Et que dire, après cela, de la primauté de Marie dans

1. Cant. VIII, 5.

l'ordre des fonctions, des mandats, des ministères ? Ne suffit-il pas de rappeler qu'elle est la mère du Christ ? « Marie de qui est né Jésus, qui est appelé le Christ », dit l'Évangile [1]. On peut lui décerner mille titres, découvrir en elle mille emplois, lui attribuer très-justement mille œuvres, mille dons, mille influences : tout se résume en ceci qu'étant la mère du Christ, une mère qui librement a consenti à l'être, sachant ce qu'elle faisait et pourquoi elle le faisait, elle a d'office et par état, comme aussi avec une foi, une religion, une piété, une charité sans bornes, donné le Christ à Dieu d'abord et puis au monde.

Elle a donné, elle donne le Christ à Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui donne cet adorateur parfait « en esprit et en « vérité » qu'il cherchait, sans le trouver, depuis l'origine des choses [2]. Elle lui donne ce vrai serviteur qui étant seul à savoir l'étendue, la sainteté, l'amabilité infinie de ses droits, avait seul la puissance de les confesser et de les honorer par une obéissance équivalente. Elle donne le Christ à Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui donne ici-bas le seul fils tout à fait digne de sa majestueuse et toute aimante paternité, le seul être en qui il se puisse pleinement satisfaire, parce que, s'unissant à lui en personne et substantiellement, il se donne à lui autant qu'il se puisse donner au dehors ; le seul être, par là même, qui, ayant la connaissance complète des dons divins, soit capable d'y répondre par une suffisante action de grâces. Elle donne à Dieu son Christ, c'est-à-dire qu'elle lui donne son témoin infaillible, son organe assorti, son signe auguste pour être reconnu par les hommes, sa forme extérieure pleine d'attraits, sa voix sensible pleine de charmes. Elle

1. Matth. I, 16.
2. Jean. IV, 23

lui donne sa victime, cette victime que sa justice réclame, et dont le sang versé, en réparant l'outrage fait à son nom, ramènera à ses pieds d'abord, puis dans ses bras et sur son sein, sa création égarée, apostate et perdue. Elle lui donne son royaume, sa cité, sa famille, son temple vivant et consacré, son paradis peuplé, son œuvre consommée, enfin cette gloire et cette béatitude qu'il trouve et trouvera éternellement dans sa création rachetée, purifiée, sanctifiée, incorporée à Jésus, et devenue en lui et comme lui son vrai fils, O Marie ! très-sainte Mère de Dieu, qui vous égale donc ? Qui vous approche ? Qui osera-t-on jamais vous comparer ?

Vous donnez le Christ à Dieu ; vous le donnez au monde. Vous le donnez aux anges, qui ne se rassasient point de regarder sa face [1], et qui, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu lui-même paraître en votre sein, soupiraient comme il est possible de soupirer au ciel ; attendant, pleins d'un désir à la fois tranquille et ardent, ce complément de bonheur que Dieu leur avait promis. Vous donnez le Christ aux hommes. S'il est venu d'abord pour la gloire de son Père, c'est aussi pour nous qu'il est venu, « pour nous, dit le Symbole, et pour notre salut ». Saint Paul écrivait : « En nous donnant son Fils, est-ce que Dieu ne « nous a pas tout donné [2] ? » Cela est vrai de Marie comme de Dieu, puisqu'avec Dieu et comme Dieu elle nous le donne. Eh quoi ! qu'allons-nous dire, et qu'avons-nous l'audace de penser ? Le Père ne souffre pas pour nous donner son Fils. Le Fils souffre sans doute pour se donner à nous : il souffre dans sa nature humaine, et des souffrances inouïes qui, parce qu'il est vrai Dieu, sont de vraies souffrances de Dieu ; cependant il demeure que le Père, en tant que Père, ne subit pas l'ombre d'une dou-

1. I Pierr. I, 12.
2. Rom. VIII, 22.

leur quelconque. Mais qui dira ce que, pour nous donner Jésus, Marie a dû souffrir, puisque, en définitive, elle ne nous le donne qu'au temps et dans les conditions où il se donne, c'est-à-dire au Calvaire et par le mystère de la croix ? Sa peine est un abîme ; dans le ciel même, nous ne la comprendrons pas tout à fait. Certes, c'est dans la douleur aussi qu'elle a la primauté, et ses fils peuvent lui dire qu'elle y a dépassé toutes les autres. Mais elle a passé outre, et, grâce à cette douleur voulue, endurée, aimée, passionnément aimée, Jésus est devenu notre bien. Or, dans ce bien unique, je le répète avec l'Apôtre, « com-« ment est-ce que tout ne nous est pas donné[1] ? » Le fils de Marie, le fils de ses entrailles et à la fin le fils de ses larmes, n'est-il pas notre pardon, notre résurrection, notre justice, notre sagesse, notre science, notre force, notre liberté, notre amour, notre paix, notre victoire sur le péché, le monde et l'enfer, notre lien avec le Père céleste, notre vie dans le Saint-Esprit, notre élan vers notre fin dernière, notre viatique dans la voie qui y mène, notre titre pour y parvenir, et, quand nous y sommes parvenus, notre gloire et notre joie éternelle ? Cherchez, dans le nombre infini des choses désirables, ce que Jésus ne nous est point. Mais alors ne voyez-vous pas qu'ici, comme ailleurs et partout, ici, dans cet ordre des ministères, des fonctions, des bienfaits, cette femme est hors ligne, infiniment élevée au-dessus de tout ce qui est créé, et vraiment, comme je vous le disais avec nos saints docteurs, « la première personne après Dieu » : Jésus, qui est son chef à elle et de qui elle reçoit tout, y compris l'honneur de nous le pouvoir donner, Jésus étant, vous le savez, une personne, non point humaine, mais divine, la personne même du Fils de Dieu ?

1. Rom. VIII, 32.

Eh bien ! réunissez toutes ces primautés en faisceau ; de tous ces divers rayons, qui brillent chacun comme un soleil, faites un soleil suprême où ces feux rassemblés ne jettent plus qu'un seul éclat; un éclat souverain, immuable, éternel ; vous avez la gloire de Marie, une gloire qui est la première de toutes les gloires, étant le premier jaillissement extérieur de la gloire intérieure du Père, du Fils et du Saint-Esprit : car s'il faut convenir que cette libre effusion divine va d'abord tout entière et tout droit à l'Homme-Dieu, nous devons aussi confesser que ce que Jésus reçoit ici, il le partage avec sa mère : si bien que, comme dit l'Écriture, elle est toute revêtue de lui [1], et que tous deux baignent dans la même lumière.

O Jean, ô disciple, ô initié, ô baptisé, ô fidèle qui que tu sois, petit ou grand, juste ou pécheur, « voilà ta mère » [2], ta première mère : car pense si étant à ce point la première en toutes choses, elle l'est aussi pour toi dans l'ordre de la maternité ! la première en amour, en miséricorde, en compassion, en sollicitude, en dévouement, en patience, en tendresse ! Oui, crois-le, dis-le, crie-le, chante-le, et que l'univers entier l'entende ou plutôt le chante avec toi : « La « multitude des créatures a pu amasser des trésors et « encore des trésors ; mais Marie, la Mère, notre Mère, elle « les a toutes et incomparablement dépassées ».

II. Parlons de l'autre femme *virile*, de l'autre mère, de la sainte Église : car, je vous l'ai dit, le mystère de ces noces que le Roi éternel fait à son Fils Jésus [3] a deux faces : une face dont l'unité est le caractère propre : c'est l'union de Jésus et de Marie ; et une face où, sans cesser d'être un, le mystère devient universel : c'est l'union de Jésus et de

1. Rom. XIII, 14. — Apoc. XII, 1.
2. Jean. XIX, 27.
3. Matth. XXII, 2.

l'Église. Le don fait à Marie est ensuite étendu à l'Église dont Marie fait partie, dont elle est la partie éminente ; et étant dès lors, après elle et par elle, la légitime épouse du Christ, l'Église devient, comme elle, la mère surnaturelle des hommes. Or, c'est aussi devant cette Mère que les enfants nés d'elle, nourris et élevés par elle, se lèvent ; et, parlant dans la vérité, une vérité de foi, d'expérience, d'évidence ; une vérité dont leur cœur est rempli jusqu'à déborder, ils lui disent : « La multitude des femmes a pu amasser des « richesses ; mais toi », ô cité de Dieu, « Jérusalem d'en « haut qui es notre mère » [1], « tu les as toutes et de beau- « coup surpassées ».

Saint Paul a écrit « qu'en Jésus sont enfouis et comme « amoncelés les trésors de la sagesse et de la science de « Dieu » [2]. Il le faut également entendre des trésors de la vie, de la beauté, de la puissance, de l'amour, de la sainteté, enfin de toutes les perfections divines. L'apôtre l'enseigne ailleurs expressément quand il dit que « dans le « Christ habite substantiellement la plénitude de Dieu » [3], c'est-à-dire « toute plénitude » [4]. Or, ces trésors sans nom, ces richesses indescriptibles, cette plénitude enfin, Jésus les donne à son Église en se donnant lui-même à elle. C'est la dot qu'il lui constitue, c'est l'héritage qu'il lui assure.

Si on considère l'Église dans son état définitif, l'Église entrée dans son éternité après la consommation des choses, c'est elle-même, en vérité, qui est cette consommation. Et non-seulement elle a alors tout ce que le Christ possède, mais elle l'a à l'état de gloire, c'est-à-dire à l'état plénier, parfait, immuable, éternel. Elle est la volonté de Dieu pour toujours et totalement accomplie [5] ; elle est son succès, son

1. Galat. IV, 26.
2. Coloss. II, 3.
3. Ibid. II, 9.
4. Ibid. I, 19.
5. Matth. VI, 10.

triomphe, son royaume achevé, incontesté, pacifique, immobile [1]. Dieu est tout épanoui dans cette Église du ciel ; il y prend son repos, comme elle aussi prend son repos en lui. Ils se sont l'un à l'autre une demeure, une fête, un festin. Dieu y est tout en tous [2] ; tous y sont tout en Dieu : c'est le « jour du Seigneur » [3], *l'aujourd'hui* [4] qui ne s'écoule jamais, la paix inénarrable. L'Église, en cet état, ne peut plus être comparée à rien. Hormis qu'elle-même se réfère tout entière et essentiellement à Dieu, qui seul la surpasse (comme le chef surpasse le corps dont il ne se sépare point, mais qu'il domine pour le vivifier), ce qu'elle est, ce qu'elle a, a cessé d'être relatif : je le dis de sa grandeur, de sa beauté, de sa sainteté, de sa félicité. Autant que le peut une créature, elle est dans l'absolu ; elle y a sa part et vit comme l'absolu lui-même. A qui ou à quoi la comparer dès lors pour établir qu'elle le dépasse ? Hors d'elle, nul n'amasse ni ne possède. Au contraire tout ce qui n'est pas en elle est irremédiablement dissipé et perdu. Si l'on peut dire qu'en dehors d'elle il reste quelqu'un ou quelque chose, ce sont des gens ou des choses de rien. C'est dur et effroyable, mais inexorablement vrai. Le temps est clos, les derniers mots sont dits, les conclusions tirées, les sentences prononcées : tout est fixé et stable. Hors de Dieu et de ses élus, qui sont cette Église éternelle, il n'y a plus que des réprouvés : anges déchus, hommes prévaricateurs, tous perdus par leur faute : faute volontaire et qu'ils commettent toujours, leur volonté y étant irrévocablement déterminée. Or, l'Esprit-Saint le déclare en vingt endroits des Écritures, ces damnés « sont réduits à rien ; ils ne « comptent plus pour rien ». Ce que sont, après une contro-

1. Hebr. XII, 28.
2. I Cor. XV, 28.
3. Ibid. III, 13.
4. Hebr. V, 5.

verse, tous les faux arguments réfutés ; ce que sont, après un procès, les faux titres allégués par celui qui avait tort ; ce que sont, chez le sculpteur, ces débris de marbre et ces poussières qu'on enlève ou balaie quand la statue est achevée, et que l'atelier où on la façonnait est devenu le musée où on l'expose, c'est ce que ces malheureux sont à Dieu et à sa famille. Ils ne ressemblent à rien, ils ne s'assortissent à rien ; nul ne les peut comprendre ; tout les omet, les exclut, les repousse ; ce sont des non-sens vivants, si des non-sens peuvent vivre ; enfin, vous le voyez, en les nommant des riens ou des êtres de rien, je disais le mot propre. Ils ne sauraient donc offrir de terme à une comparaison quelconque, et surtout à celle-ci.

Mais prenez l'Église de la terre, l'Église qui se forme ici-bas pour compléter celle de là-haut ; l'Église soumise au temps, à ses servitudes, à ses vicissitudes, à ses incertitudes ; l'Église qui porte dans son sein des justes et des pécheurs : des pécheurs qui, il est vrai, peuvent devenir des justes, mais des justes aussi qui peuvent redevenir des pécheurs. Certes, cette Église est riche : riche, au fond, des mêmes biens que l'Église glorifiée, avec qui elle n'est qu'une cité, une épouse et une mère. Toutefois, placée comme elle l'est, au cœur des sociétés humaines, et non-seulement de celles qui sont dans l'ordre et établies de Dieu, telles que la société domestique ou civile, mais encore de celles qui sont le désordre institué, je veux dire les églises fausses qui se prétendent la vraie : il se peut bien qu'on la compare et aux unes et aux autres ; aux familles, aux patries, aux sectes soit schismatiques soit hérétiques. Comparer l'Église catholique, ou à ces mensonges de sociétés ou à ces sociétés moins parfaites, c'est plus qu'une permission donnée, c'est presque un devoir imposé. En tous cas, c'est notre droit et notre joie à nous, membres fidèles du Christ. Regardez donc, mères chrétiennes ; faites

cette comparaison, et dites s'il n'y a pas lieu de crier à votre Mère divine : « Les autres ont peut-être amassé des tré-« sors » ! vrais ou apparents, nous voyons bien qu'elles en proposent aux yeux ; mais vous, vous n'avez que des biens véritables ; et, à côté de votre opulence, toute richesse n'est qu'une pauvreté.

Je vous disais qu'à son Église Jésus a tout donné. Voyez jusqu'où cela est vrai, même de l'Église terrestre. Il lui a donné sa parole [1], sa lumière [2], sa doctrine, qui n'est pas sa doctrine à lui seulement, mais celle du Père qui l'a envoyé [3] : « Tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous « l'ai fait connaître [4]. » Il lui a donné ses préceptes, formules sacrées des volontés de son Père, dont les siennes ne sont point séparées : « Allez apprendre aux hommes à « garder tout ce que je vous ai prescrit [5]. » Il lui a donné ses conseils : l'Évangile raconte en quels termes. Il lui a donné ses exemples, expression constante et parfaite de ses lois : « Il commença par faire, et puis il enseigna [6]. Je vous « ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai « fait [7]. » Il lui a donné sa prière, son humble et toute-puissante prière ; il la lui a donnée dans sa vie ; il la lui a donnée dans sa mort ; il la lui donne encore en paradis. Il lui a donné sa grâce, c'est-à-dire cette effusion libre et aimante de la divinité dont il est plein, pour la déverser ensuite sur nous tous [8] ; cette vie qu'il veut que nous possédions et que nous possédions en abondance [9] ; cette source d'eau vive qui, de nos cœurs où il la crée, jaillit jusqu'à la

1. Jean. XVII, 14.
2. Ibid. XII, 46. — 3. Ibid, VII. 16.
4. Jean. XV, 15.
5. Matth. XXVIII, 20.
6. Act. I, 1.
7. Jean. XIII, 15.
8. Ibid. I, 16.
9. Ibid. X, 10.

vie éternelle [1]. Il lui a donné son sacrifice, qui est la condition et l'issue de cette déifiante effusion. Ce sacrifice, il l'a voulu, et avec quelle énergie! il l'a cherché, et avec quelle passion! il l'a subi, et avec quelle patience! pour l'amour de sa chère Église [2]. Il a fait plus que le subir pour elle, il lui en a livré la substance et confié la dispensation, lui abandonnant du même coup et sa chair et son sang, pour les consacrer, c'est-à-dire tout ensemble les offrir, les immoler, et les donner en nourriture à tous les hommes jusqu'à la fin des temps : « Ceci est mon corps, « ceci est mon sang: vous referez ces choses que vous venez « de me voir faire, et, chaque fois, vous les ferez en souve- « nir de moi [3]. » Il lui a donné les sacrements qui sont comme autant de branches de cet arbre fécond où il meurt, fécond parce qu'il y meurt ; et les canaux réguliers de cette grâce qui coule de la croix. Il lui a donné sa mission : « Comme mon Père m'a envoyé, moi, à mon tour, je vous « envoie [4] » ; sa mission universelle : « Allez, prêchez « l'Évangile à toute créature [5] » ; sa mission permanente : « Voici que je suis avec vous tous les jours » ; sa mission perpétuelle : « Voici que je suis avec vous tous les jours « jusqu'à la consommation des siècles [6] ».

Il lui a donné aussi sa puissance qui, étant à la fois sacrée et souveraine, constitue un sacerdoce en même temps qu'une royauté [7] : puissance multiple d'ailleurs, non certes dans son principe, mais dans ses formes, son exercice et ses applications. Ainsi il confère aux Apôtres le pouvoir d'enseigner [8] : d'enseigner en son nom, avec autorité par là même,

1. Ibid. IV, 14.
2. Ephes. V, 25.
3. Luc. XXII, 19. I Cor. XI, 24.
4. Jean. XX, 21.
5. Marc. XVI, 15.
6. Matth. XXVIII, 20.
7. I Pierr. II, 9. Apoc. I, 6.
8. Matth. XXVIII, 19.

et une autorité infaillible; car il s'agit d'établir et d'unir les esprits dans la vérité, et pour cela de fonder avant tout, sur un témoignage vérifié, une foi qui exclue et l'erreur et le doute: « Allez, enseignez les nations ». Il y ajoute le pouvoir de commander et de régir; le pouvoir, par conséquent, d'obliger les consciences et d'assurer par des sanctions l'obéissance aux lois : ô Pierre, chef de l'apostolat et mon vicaire qui ne meurt point, « je te donnerai les clefs du « royaume des cieux [1] », c'est-à-dire de cette Église-là même dont je t'institue le fondement [2] et le suprême pasteur [3]: aussi te dis-je à toi le premier, quoique en la compagnie des autres qui, à leur rang et chacun dans sa mesure, porteront avec toi la charge pastorale : « Tout ce que vous « délierez sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que « vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel [4] ». Il leur octroie enfin ce pouvoir singulier d'instruire sans exception les causes où les consciences humaines peuvent être engagées, et de les terminer par des sentences si prodigieuses, qu'au lieu d'y déclarer seulement l'innocence ou la culpabilité de ceux qui ont comparu, le juge y rend l'innocence à tout coupable qui, après s'être lui-même accusé, se repent : « Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur « seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur « seront retenus [5] ». En somme, « toute puissance m'a été « donnée au ciel et sur la terre [6] »; allez donc: envoyés comme je le suis, vous êtes investis et pourvus comme je le suis : « Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise [7] ». Quiconque résiste à votre puissance, résiste à

1. Matth. XVI, 19.
2. Ibid. XVI, 18.
3. Jean. XXI, 19.
4. Matth. XVI, 19.
5. Jean. XX, 23.
6. Matth. XXVIII, 18.
7. Luc. X, 16.

« l'ordre même de Dieu ; et, en péchant contre Dieu, il se « damne [1]. »

Qu'est-ce encore que Jésus a donné à son Église ? Ces Écritures dont lui-même affirme qu'elles lui rendent témoignage [2], montrant qu'il est vraiment cet Envoyé d'en haut qui est l'espérance et le salut de tous, et le centre des éternels conseils de Dieu sur le monde : Écritures anciennes, Écritures nouvelles, qui viendront en leur temps pour fermer ce cercle radieux dont la tête du Christ doit être ceinte.

Au reste, vous entendez qu'en confiant à l'Église le dépôt de ces Livres bénis, Jésus l'en institue officiellement l'interprète : car, outre que cette interprétation fait partie de l'enseignement dont il la charge, il lui a donné d'abord à elle de comprendre, comme il convient, les mystères du royaume de Dieu [3], et de les scruter jusqu'en leur profondeur [4]. Est-ce tout ? Non, il a encore donné sa Mère à son Église, et j'ai essayé tout à l'heure de vous expliquer quel don c'est là. Qu'ajouterons-nous donc ? En vérité, rien que pour tout énumérer ici, il nous faudrait un livre. Jésus a donné à l'Église sa liberté de Fils de Dieu [5], et cette indépendance complète qui fait qu'à son exemple, elle n'est soumise, en tant qu'Église, à aucun pouvoir humain : de sorte que, servante volontaire des hommes jusqu'au dernier, elle ne relève pourtant que de Dieu et n'obéit définitivement qu'à Dieu, son seul maître et l'unique juge à qui elle ait à rendre compte [6]. Il lui a donné l'unité, l'unité qui, étant le caractère essentiel de cette divinité en laquelle il subsiste, devient la forme éminente de son mystère, je veux dire de son

1. Rom. XIII, 2.
2. Jean. V, 39.
3. Luc. VIII, 10.
4. I Cor. II, 10.
5. Jean. VIII, 36. Gal. IV, 31 et alibi.
6. Matth. XXIII, 8, 9.

incarnation, et la marque de son œuvre qui est précisément son Église : marque haute, nécessaire, qui constituant d'abord une force au dedans (cette force qui est la vie même, la vie du tout dans les parties et des parties dans le tout), constitue au dehors un signe reconnaissable, une note distinctive, éclatante et tout à fait incontrefaisable ! Il lui a donné l'unité : une unité à la fois divine et humaine, invisible en son fond, visible dans ses effets ; unité de principe, de loi et de fin ; unité d'esprit, de cœur et de volonté ; unité de foi, d'amour et d'action ; unité dans la doctrine, dans le gouvernement et dans tout le ministère ; unité dans le culte et dans les sacrements ; unité persistante d'ailleurs et par là même aussi résistante, ou plutôt triomphante : car elle est sans cesse attaquée ; et subsister, pour elle, c'est indispensablement lutter et vaincre ; unité active enfin, qui se nourrissant et s'entretenant elle-même, s'impose à ceux qui croient, se propose à ceux qui ne croient pas, et va se propageant toujours pour accomplir de mieux en mieux ce vœu suprême du Rédempteur : « Père ! qu'ils soient un comme « vous et moi sommes un. Vous en moi, moi en eux, pour « qu'ils soient consommés dans l'unité [1] ».

Mais il résulte de là que Jésus donne aussi sa sainteté à l'Église, car la sainteté n'est pas autre chose que l'union totale et parfaite de la créature avec Dieu. « Je me sanctifie moi-« même, disait-il, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vé-« rité [2] ». Il lui laisse « sa paix, qui n'est pas celle du monde » [3] : car (c'est là encore un de ses dons, un don nécessaire et précieux entre tous) son sort terrestre à lui sera ici-bas jusqu'à la fin le sort de ses vrais disciples. L'Église y sera, comme lui, inconnue, méconnue, calomniée, insultée, méprisée, trahie, haïe, persécutée ; elle ne cessera pas un seul jour d'y

1. Jean. XVII, 23.
2. Ibid. XVII, 19.
3. Ibid. XIV, 27.

répandre des larmes ; et qui comptera les jours où elle n'y versera pas de sang ? Mais quelle paix dans cette guerre ! paix gardée, paix donnée ! quelle gloire dans ces opprobres ! quelles victoires dans ces abattements extérieurs et ces semblants de défaites ! quelle joie surtout dans ces douleurs ! car Jésus donne aussi sa joie. Oui, « Père ! que ma joie « soit en eux, et qu'elle y soit toute pleine » [1] ! Que pouvons-nous vouloir de plus ? il nous donne son amour : « Père ! « que l'amour que tu as pour moi, l'amour dont tu m'ai- « mais avant la création du monde, que cet amour, dis-je, « soit en eux » [2]. Qu'il y pénètre, qu'il y afflue, qu'il les emplisse et les inonde. Mais c'est là donner Dieu lui-même, car « Dieu est amour », dit saint Jean [3]. Oui ; et de peur qu'on n'ose pas monter à lui dans la mesure où il descend à nous ; de peur qu'hésitant dans sa foi, on se restreigne en ses conceptions et qu'on demeure timide en son espérance, ce que Jésus dit de ce don surnaturel de Dieu, il le dit explicitement des trois personnes divines : de lui, du Père qui l'engendre, et de ce Saint-Esprit que tous deux nous envoient de concert, comme le signe le plus parfait de l'amour qu'ils nous portent, le sceau de leur donation personnelle, et la consommation déjà commencée de leur présence en nous et de leur union avec nous : « Si quel- « qu'un m'aime et garde ma parole, nous viendrons en « lui » tous les trois, « et nous établirons en lui notre « demeure » [4].

Voilà les richesses de l'Église. Il faut que la vraie Église les possède ; il faut qu'elle les possède toutes sans en excepter une ; il faut qu'elle les ait toujours et invariablement possédées ; et que, par la nature même de sa

1. Jean. XVI, 24.
2. Ibid. XVII, 27.
3. I Jean. IV, 8.
4. Jean. XIV, 23.

constitution, la solidité, la perpétuité, l'universalité de son gouvernement, la fixité et l'empire souverain de ses principes, le système de sa législation, la vigueur de sa discipline, elle soit sûrement et manifestement en mesure d'en conserver toujours la possession. Sans cela une société, quelle qu'elle fût d'ailleurs, prétendrait vainement être la véritable Église.

Or, je vous prie d'ouvrir seulement les yeux, et en regardant votre mère à vous, la sainte Église catholique, qui de sa cime et de son centre emprunte aussi ce nom glorieux d'Église Romaine, dites-moi s'il lui manque ou s'il lui a jamais manqué un seul de ces biens sacrés qui forment l'héritage du Christ et sont en même temps les signes caractéristiques, les signes indispensables de la société qu'il lui a plu de fonder ici-bas. Vous comprenez que je ne puis m'étendre sur un pareil sujet ; mais j'ouvre ce champ à vos études et à vos réflexions. Pour peu que vous soyez instruites et en religion et en histoire, elles seront bientôt faites, et dès cette heure, j'en suis sûr, vos cœurs ont répondu.

Oui, elle possède d'immenses et incomparables richesses, cette Église, cette femme divinement virile, cette mère qui vous a enfantées à la grâce, et continuera d'enfanter les hommes tant qu'il manquera au ciel un élu. Ayant tout reçu de son époux, elle a tout conservé à ses fils avec une fidélité jalouse et indomptable : je dis indomptable, car Dieu seul sait ce que, pour garder cet héritage dans son intégrité, elle a dû, tout le long des siècles, dépenser de force et de courage. Quoi même ? elle ne s'est pas bornée à conserver ces saintes richesses qui sont les nôtres : comme la femme forte, elle en a « amassé ». Le don de Jésus est d'abord un dépôt : c'est ensuite un talent et une semence; une semence qu'il faut cultiver, un talent qu'il faut faire valoir,

L'Église s'y est toute et toujours employée. Au cours des âges, et encore qu'il soit nécessairement identique à lui-même et immuable, son trésor a grossi. Sans rien changer à la doctrine du Maître, vous savez bien que, selon les nécessités des temps, le besoin des âmes, les occasions propices, et surtout le mouvement secret de ce divin Esprit qui l'anime, l'inspire et la meut, elle n'a cessé d'interpréter son dogme, de le préciser, d'en définir les points obscurs ou contestés, d'en sonder et d'en dévoiler les mystères, d'en exposer les harmonies : montrant, non-seulement le concert ravissant de toutes les parties qui le composent, mais encore tant de rapports merveilleux qui l'unissent intimement avec les vérités de tous les ordres, et les lois qui en découlent, et les phénomènes qui s'y produisent : progrès sublime et ininterrompu vers cette science synthétique et souveraine où tout ce qui se peut voir et concevoir est embrassé d'un seul coup d'œil dans un principe unique, absolument premier, et par là même universel, éclairant tout ce qu'il contient et contenant tout ce qu'il éclaire ; principe qui est l'origine, la règle et le terme de toute évolution, la cause déterminante, la raison dirigeante et le repos triomphant de toute opération. Cette science, nous le savons, n'atteint sa perfection que dans le ciel ; mais l'Église s'y achemine, montant, comme dit saint Paul, « de clarté en clarté », et faisant monter avec elle tous ceux qui l'écoutent et la suivent. C'est en ce sens qu'elle est justement louée « d'amasser « des richesses ». Et si son trésor va s'augmentant ainsi dans l'ordre de la vérité, qu'en est-il dans l'ordre de la grâce, de la sainteté, des vertus et de la vie surnaturelle ? Comptez les messes célébrées depuis celle du cénacle, les sacrements administrés, les péchés pardonnés, les grâces répandues partout à flots et sous mille formes ; comptez les actes méritoires accomplis par suite de ces grâces, actes

intérieurs, actes extérieurs, actes de religion et de piété envers Dieu, actes d'amour pour Jésus-Christ, actes de charité miséricordieuse et zélée pour les hommes ; comptez les œuvres faites, celles des papes, des évêques, des prêtres, celles des religieux qui sont toute une armée, celles des docteurs, des prédicateurs, des écrivains, des missionnaires, des vierges consacrées, des saintes veuves, des fidèles de tout rang, de toute condition, de tout âge : œuvres fondées et permanentes, œuvres passagères, mais se succédant les unes aux autres, œuvres publiques, œuvres privées ; comptez aussi les souffrances, un bien d'un si grand prix ! et tous ces compléments qui d'heure en heure, pour ainsi dire, et en tous lieux, viennent s'ajouter chez nous à ce qui en nous, dit saint Paul, manque encore aux souffrances rédemptrices du Christ [1] ; comptez en outre, car c'est là le grand but et la moisson suprême, comptez les intelligences éclairées, les cœurs touchés, les volontés soumises, réglées, fixées dans la justice, les âmes pacifiées, sanctifiées, sauvées, gagnées au ciel sans être perdues pour leurs sœurs de la terre qu'elles aiment toujours, qu'elles aident par leur intercession, qu'elles attirent par leur influence ; regardez enfin et mesurez, s'il est possible, la joie l'honneur, la gloire qui reviennent à Dieu et à son Christ de cet épanouissement de leur dessein, de ce succès de leur opération, de cette diffusion de leurs bienfaits, de ce retour, de cet amour, de ce bonheur de plus en plus parfaits de leurs bien-aimées créatures ; vous verrez que ce trésor de votre Église, semblant toujours être à son comble, s'enrichit cependant toujours, et que, comme l'infinie bonté de Dieu nous peut seule expliquer que son premier don soit si magnifique ; pour comprendre qu'un don pareil puisse néanmoins s'accroître incessam-

1. Coloss. I, 24.

ment, il faut nous souvenir que la toute-puissance divine est sans bornes.

Que lui comparerez-vous donc à cette sainte Église catholique ? Les églises établies sur l'hérésie et sur le schisme ? On peut bien les unir ou plutôt les confondre, car il est inouï qu'on demeure dans le schisme sans descendre jusqu'à l'hérésie. J'aurais le droit de demander d'abord : sont-ce là des églises, c'est-à-dire des sociétés reliées par un principe commun, par un principe sacré ? Mais, par égard pour les malheureux qui s'y trouvent, laissons le mot sans discuter la chose. Je pourrais demander ensuite : Qu'ont-elles amassé ? car amasser ainsi, c'est un signe. Vous venez de le voir : la femme forte « amasse » ; la vraie mère « thésaurise [1] ». « Qui n'amasse pas avec « moi, dissipe, dit le Maître [2] » : ce qui, évidemment, veut dire aussi : quiconque est avec moi amasse, et quiconque n'amasse pas, quiconque dissipe surtout, montre par cela seul qu'il n'est plus avec moi. C'est donc un signe. Mais, n'inquiétant même pas ces églises prétendues sur cet accroissement nécessaire du patrimoine divin, je demande : Qu'en ont-elles gardé et qu'en possèdent-elles à l'heure présente ? Ah ! même à leur origine, une origine qui date d'hier — (ce qui suffirait à la flétrir ; mais combien d'autres causes concourent à la rendre honteuse !) — même en ces premiers débuts où toutes les conséquences de leur révolte ne pouvaient être encore tirées (car leur principe est toujours et fatalement une révolte) ; en ces temps donc où leurs auteurs venaient de s'arracher eux-mêmes des bras de cette Église ancienne en laquelle ils avaient vécu jusque-là (force est bien qu'elles l'avouent), et où dès lors ils retenaient une portion des biens enlevés à la maison de famille et un reste de la chaleur du sein maternel ; même alors je

1. II Cor. XII, 14.
2. Matth. XII, 30.

défie qu'on trouve dans la moins appauvrie de leurs sectes la vie pleine des enfants fidèles et l'héritage intègre et inviolé de Jésus : l'héritage de son enseignement, l'héritage de ses institutions. S'en aller, c'était s'amoindrir et déjà dissiper.

Mais depuis, mais depuis ! quelles diminutions ! quels effondrements ! quelles ruines ! Où est Pierre dans ces sociétés ? où est le chef institué, le fondement posé par Jésus ? Et sans la tête, qu'est-ce que le corps, et y a-t-il même un corps ? Et si le fondement fait défaut, comment tient l'édifice, et y a-t-il même un édifice ? Où est là le principe de l'unité : de l'unité dans la doctrine, de l'unité dans le régime, de l'unité dans la direction, et partant de l'unité dans la foi, dans la vie et dans la conduite, ce sans quoi il est clair qu'il n'y a point d'Église ? Où est l'autorité? où, la souveraineté ? où, l'infaillibilité ? où est la règle certaine, fixe, évidente à tous, acceptée de tous ; et par suite où est l'accord, la possibilité même de l'accord ? Où trouver le juge des débats ? Et s'il n'y a pas de juge, comment les débats finissent-ils ? et de fait finissent-ils jamais ?

Allons outre, quoique la lumière soit faite et la cause déjà gagnée. Où est, dans ces fantômes d'église, où est la mission, où est la transmission ? Où est le sacerdoce et la génération spirituelle ? Où est le sacrifice ? où sont les sacrements ? Qu'a-t-on fait, ici, de l'Ordre ; là, de l'Eucharistie ; plus loin, de la Pénitence qui est la rémission des péchés ; ailleurs, de l'indissolubilité conjugale, c'est-à-dire, au fond, du mariage ? Qu'est devenu le Baptême ? Qu'en dit-on aux adeptes ? Qu'en pense-t-on dans son âme ? Comment le donne-t-on ? Le donne-t-on même toujours ? Et qu'ont-elles fait encore, ces églises, de cette noble, de cette inviolable, de cette indispensable liberté dont le Christ a doté les siens, la liberté des âmes ; et la seule qui garantisse celle-là, je veux dire celle du corps entier, des

pasteurs, et son indépendance au regard du pouvoir politique et civil? L'Évangile nous raconte que le prodigue ayant fini de dissiper « sa substance », dut se mettre en condition chez un des citoyens de ce pays affamé [1]. N'est-ce pas l'histoire constante, l'histoire patente de ces dissipatrices? Y en a-t-il une au monde qui n'*adhère* pas, comme dit Jésus, à tel ou tel pouvoir humain dont elle est la servante, non pas humble, mais humiliée? N'est-ce pas une épée, une épée politique et tenue par n'importe quelle main, fût-ce la main d'une femme, qui les gouverne partout, dans la mesure où elles sont gouvernées; car leur essence est d'être ingouvernables? L'indépendance, elles l'ont donc perdue, justement forcées d'être esclaves pour avoir refusé d'être dociles. Et le reste? Et les conseils évangéliques, et la pauvreté volontaire, et la chasteté vouée, et toutes les formes vives de la sainteté apostolique, et la perpétuité officielle des états humbles, obéissants, pénitents, crucifiés de Jésus! Et le célibat ecclésiastique, l'impérissable honneur du vrai clergé et la vertu de son ministère, parce qu'il est la condition et le secret du domaine souverain de Dieu sur sa vie? Et le culte, et les saints, et leurs images si utiles, et leurs reliques si vénérables. Et la sainte Vierge! La femme! La mère! Les insensées et vraiment les impies! Comme elles l'ont pu, et à l'envi, ces fausses églises ont ravalé, déshonoré, raillé, oui, raillé cette créature exquise, digne de tous les amours et de tous les respects; à qui Dieu a obéi, et que pendant toute l'éternité il appellera sa mère! Elles l'ont exclue, elles l'ont chassée de la maison, paraissant oublier ce qui, de main divine, est écrit dans les Livres saints, que « là où la « femme est absente, il n'y a plus qu'indigence et gémisse- « ment [2] »; et que « quiconque maudit sa mère » ou la

1. Luc. xv, 15.
2. Eccli. xxxvi, 27.

maltraite, ce qui est pire, est jugé par Dieu digne de mort[1]».

Je parle de l'Écriture : qu'en ont-elles fait aussi, ces ouvrières de perdition ? La Bible contenait tout, disait-on, elle suffisait à tout; elle était la vraie tradition et l'unique flambeau de la foi. Le pape, l'évêque, le docteur, le juge, la loi, le tribunal, c'était la Bible; d'ailleurs claire à tout venant, s'expliquant toute seule, et qu'on avait calomniée à plaisir en la disant pleine de mystères. Le Livre divin, en somme, pour ces sociétés séparées, c'était un dieu, c'est-à-dire une idole. Or, qu'est-il devenu dans leurs mains ? Un livre mutilé d'abord; puis livré à toutes les folies d'une interprétation sans contrôle; puis rabaissé au niveau des ouvrages fabriqués de main d'homme; puis infirmé jusque dans sa valeur historique; et enfin méprisé et rejeté comme un amas d'erreurs, d'absurdités et de mensonges. Et la grâce, l'ordre surnaturel, la réalité de son institution, sa nécessité absolue résultant de ce que Dieu l'a établi pour qu'il oblige; sa convenance, son existence, sa possibilité même, qu'en pensent ces hérétiques d'hier devenus aujourd'hui des mécréants achevés ? Enfin, et nous touchons le fond, que croient-ils, qu'enseignent-ils, qu'écrivent-ils de l'Incarnation, de la rédemption, de la personne du Christ, de son caractère, de son mandat, de ses miracles, de son œuvre, de son succès, de sa divinité ? Puis, de la Trinité adorable; puis, de Dieu même, du Dieu que la nature démontre et que la raison impose; du Dieu un, individuel, subsistant, souverain, créateur, régissant par sa providence le monde qu'il a volontairement et librement créé; de tout cela, encore un coup, du patrimoine divin, du patrimoine humain, du patrimoine religieux, du patrimoine social, je le demande, qu'ont-elles gardé ?

Certes, je n'ignore pas qu'il y a dans ces cités de ténèbres des âmes croyant encore très-sincèrement à quelques-unes des

1. Prov. xx, 20.

vérités chrétiennes, et retenant du baptême, que, plus heureuses que d'autres, elles ont dûment reçu, une mesure de foi et même d'amour de Dieu qui les fait vivre plus haut que ce monde. Fasse la miséricorde de Jésus que ces âmes soient nombreuses ! De plus, par ceux-là mêmes qui, sans que l'on voie bien à quel titre, se sont constitués les docteurs de ces foules, commençant d'ordinaire par leur apprendre qu'avec la Bible nul n'a besoin de personne, par ceux-là mêmes, dis-je, tout n'a pas été nié simultanément ni partout. A prendre toutes ces églises ou sectes dans leur ensemble, ce que nous venons de dire est absolument vrai : ce ne l'est que relativement pour telle ou telle, en tel ou tel pays, et en tel ou tel temps. Qui n'est heureux de le reconnaître et empressé de le déclarer ? Mais qui ne voit aussi qu'une fois posé ce principe de rébellion et d'individualisme qu'elles professent toutes et qui est le seul point où elles se réunissent, il n'y a plus de frein régulier, ni aucune force pour prévenir ou empêcher ou punir ou réparer une négation, une sédition intellectuelle, une démolition doctrinale quelconques ; et, s'il arrive qu'on l'entreprenne, comme on s'y est essayé parfois, outre que par là on se ment à soi-même, le terme immanquable de l'entreprise est une violence odieuse ou un avortement ridicule.

Pauvres âmes égarées dans ces sentiers qui ne mènent point au ciel, pauvres âmes faites pour vivre, dignes de vivre, aspirant à vivre, et qui, conduites par de fausses mères, devez chercher votre pâture dans des champs vagues, de plus en plus arides, et confinant à des régions où l'on meurt tout à fait de faim, comment penser à vous sans se souvenir de ce cri que Dieu fit entendre un jour à son peuple, séduit, lui aussi, et trompé : « Mon peuple, juge donc » celle qui se dit « ta mère » : juge-la et reconnais qu'elle n'est pas « ma légitime épouse et que je ne suis pas « son époux » [1].

1. Osé. II, 2.

Mais vous à qui je parle ici, vraies filles du Christ, parce que vous devez la vie à la vraie Église de son cœur, et n'avez point quitté votre Mère ; ayant fait entre elle et les autres cette comparaison instructive : comparaison qui n'allait nullement à raffermir en vous une foi ébranlée, mais seulement à réjouir un amour qui vit de contempler et d'admirer ce qu'il aime ; avez-vous, pouvez-vous avoir à cette heure un autre sentiment dans l'âme que celui dont étaient pleins les fils de la femme forte, lorsque, louant leur mère, ils disaient : « La multitude des femmes a pu amas-« ser des richesses ; mais vous, vous les avez toutes et infini-« ment surpassées » ?

Le reste va de soi, et nous n'avons qu'un mot à dire. La patrie ! la famille ! On y trouve de vrais trésors : des sûretés, des appuis, des ressources, des forces, des affections, des joies inestimables. Il suffit pour cela que ce soient des œuvres de Dieu. Croyez que si, de nos jours surtout, ces deux sociétés domestique et civile sont si furieusement attaquées par ce génie du mal, par ce démon haineux et ravageur qui s'appelle la Révolution, c'est que Dieu en est le fond, c'est que ces sociétés le représentent, le contiennent, le servent, le communiquent, et que le monde a là les premiers éléments de sa vie. Mais savez-vous leur principale valeur ? C'est que si elles sont fidèles à leur loi et remplissent leur divin mandat, elles s'ouvrent à la lumière et à la vie supérieures que Dieu a déposées dans son Église ; et qu'ainsi pénétrées, élevées, surnaturalisées, elles deviennent à l'Église des auxiliaires puissants, chacune à sa manière et en la forme qui lui est propre. Par l'institution domestique, la foi et la grâce qui sauvent passent sûrement dans les enfants ; par l'institution politique, elles sont protégées et sauvegardées parmi les peuples ; et il s'en suit que, formant des citoyens pour la patrie terrestre, l'une a ce surcroît de gloire de concourir efficacement à

former ceux du ciel ; et que l'autre, la famille, en propageant la race humaine, propage finalement cette race bénie et immortelle qui s'appelle la famille de Dieu.

A vrai dire, si la famille et la patrie manquent à ce devoir suprême, que sont-elles et que font-elles ? Assurément elles restent en elles-mêmes bonnes et bienfaisantes ; mais leur fruit n'est que pour la terre, et meurt avec le temps. Si même, au lieu de servir Dieu et Jésus-Christ, elles s'en désintéressent ; si surtout, comme il est arrivé si souvent, elles trahissent leur cause et s'arment en guerre contre leur dessein, elles perdent en ceci le droit divin qu'elles ont reçu d'être aimées et obéies ; et c'est pour ces rencontres que l'Évangile nous dit que « mieux vaut obéir à Dieu « qu'aux hommes » [1], à l'Église qu'à César, et que « quicon- « que aime mieux son père et sa mère que le Christ, n'est « pas digne du Christ » [2]. Toujours est-il que si même ces deux sociétés sont fidèles, et dès lors divinement secourables à ceux qui en font partie, on ne saurait un instant les comparer à l'Église, à qui, sous tous rapports, il est évident qu'elles sont inférieures.

C'est pourquoi, en regardant aussi à leur tour et vos familles et vos patries, et sans leur dénier jamais l'honneur, l'amour, la gratitude qui leur sont dus, vous pouvez, vous devez en revenir à louer par-dessus tout votre mère surnaturelle et à lui répéter : « La multitude des filles humaines « a sans doute amassé des richesses ; mais toi, ô mère « divine, tu les as toutes et incomparablement surpassées ».

Pénétrez-vous de ces doctrines, et qu'elles avivent votre foi, votre religion, votre piété filiale envers ces deux mères de vos âmes, qui sont la sainte Vierge et l'Église. Ce que vous en saurez, ce que vous en ressentirez, transmettez-le à vos enfants. J'ose dire que la connaissance, le sens,

1. Act. v, 29.
2. Matth. x, 37-38.

l'amour sincère, profond, pratique de Marie et de l'Église sont la somme et la note éminente de toute éducation chrétienne. Une âme se ferait la plus grande illusion, si elle s'imaginait qu'elle aime et sert Dieu et Jésus-Christ, en n'aimant et en ne servant ni la sainte Vierge ni l'Église.

Notre siècle, parmi tant de ténèbres, a vu deux grandes lumières : l'une éclairant Marie, ce fut la définition de son Immaculée conception ; l'autre éclairant l'Église, ç'a été la définition de l'infaillibilité pontificale. Il y a entre ces deux dogmes des harmonies secrètes et admirables. Croyez-nous: Dieu vient de donner là au monde l'arme et le viatique de ces derniers temps qui verront les derniers combats, préparation et prélude des derniers triomphes. Mères chrétiennes, je vous le répète, efforcez-vous, hâtez-vous de révéler et de fournir à vos enfants ce viatique et cette arme. Rien ne leur est plus indispensable pour mener leur vie à bonne fin ; et parmi tant de biens que vous leur avez faits ou que vous pourrez encore leur faire, il n'y en a ni de plus précieux ni de plus opportun.

VINGT-HUITIÈME CONFÉRENCE

DE LA GRACE, DE LA BEAUTÉ, ET DE LA CRAINTE DE DIEU.

Fallax gratia et vana est pulchritudo : mulier timens Deum ipsa laudabitur.

La grâce est trompeuse et la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée.

PROV. XXXI, 30.

Les derniers jours d'une vie passée à servir Dieu semblent déjà éclairés par les premiers feux du jour éternel. Quand l'Écriture nous dit que nous marchons vers Dieu par les actes de nos vertus, et que nous nous approchons de lui par nos bonnes œuvres, elle dit l'exacte vérité. « Dieu est lumière », écrit saint Jean[1] : on n'est point dans son voisinage sans être illuminé ; et quoique la splendeur de la gloire ne brille jamais dans les âmes qu'au moment où, par le congé de leur juge, elles entrent en paradis, et qu'elle y éclate alors d'une manière tout à fait soudaine, il est possible néanmoins d'en apercevoir ici-bas quelque reflet, du moins dans les personnes avancées en sainteté. Le grand Ignace d'Antioche, écrivant aux Romains pour

1. I Jean. I, 5.

les conjurer de ne point empêcher son martyre, disait : « Il m'est bon d'avoir mon couchant en ce monde pour avoir en Dieu mon orient [1] ». Au dehors, en effet, et du côté de la terre, la vieillesse est ce couchant ; mais au dedans elle est pour les chrétiens le crépuscule de cette divine aurore. L'âme, à cet âge et dans ces conditions, est assise à la manière d'un juge : elle en a la dignité, elle en a la tranquillité ; elle voit comme à ses pieds les hommes et les choses ; et, semblable au prophète, elle distingue sans difficulté, elle sépare sans effort « ce qui est pré- « cieux de ce qui est vil [2] », ce qu'il faut rechercher de ce qu'il faut éviter ; ce qu'il convient d'aimer de ce qu'il est nécessaire et commandé de haïr. Par ses sommets elle est entrée dans la sagesse de Dieu : elle regarde tout à ses clartés, juge tout d'après ses principes ; et sans hauteur, sans apprêt, avec l'humilité, la douceur, l'indulgence, mais aussi la simplicité et la fermeté de Jésus, elle prononce des sentences et rend de vrais oracles.

Ces jours de l'expérience acquise et des sages jugements se trouvent anticipés pour les enfants de la femme forte. Grâce à leur mère, ils voient se vérifier en eux ce qui est dit dans l'Écriture que « la vieillesse ne se mesure point au « nombre des années ; mais que ce qui fait l'âge mûr est la « sagesse et la vie sans tache [3] ». Gardés, instruits, défendus, élevés par cette femme, ces enfants sont en possession de tous les vrais principes ; ils connaissent les bonnes règles, et l'on peut dire qu'ils savent vivre avant d'avoir vécu. Ils ont lu, ils lisent chaque jour l'Évangile dans les actes, dans la vie, dans le cœur de leur mère ; et quelle démonstration, quelle prédication évangélique est-ce là ! La vérité proposée par la bonté, et interprétée par la tendresse !

1. Epist. ad Rom. c. II.
2. Jérém. XV, 19.
3. Sagess. IV, 9.

Quelle force que cette identification, dans le souvenir d'un jeune homme, de ce qu'il y a de plus assuré, et de ce qu'il y a de meilleur; de l'autorité divine, et de la piété filiale ; de ce qu'on doit aimer par-dessus toutes les créatures, et de ce qu'on aime le plus parmi les créatures ! O Mères ! quel foyer à vos saints désirs et quel soutien à vos vertus, que cette possibilité et cet espoir d'être à vos fils un Évangile vivant, et d'écouler, de fixer la divine charité dans leur cœur, en y versant la dilection et le dévouement du vôtre! Toujours est-il que la sentence contenue dans notre texte est prononcée par la famille entière de la femme forte, et fait partie des louanges que ses fils lui décernent, quand « se levant devant elle, ils proclament qu'elle est bienheu-« reuse ».

Ils pensent, et avec justice, que parmi les hommages qui peuvent lui plaire et la réjouir, le premier de tous est de lui montrer le fruit qu'ont produit en eux ses leçons : ils lui donnent par là l'assurance que la tradition des aïeux sera par eux religieusement conservée, fidèlement transmise; et qu'ils iront, au temps voulu, la rejoindre elle-même dans ce sein du Père céleste, qui est le lieu où elle va les attendre, et qu'elle leur a assigné comme dernier rendez-vous.

Racontant donc ce qu'ils ont vu, et d'une histoire faisant un poëme, les fils heureux de cette bienheureuse Mère chantent unaniment : *Fallax gratia et vana est pulchritudo*: « la grâce est trompeuse, et la beauté est vaine : « la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée ».

I. La question de la vie se décide pour nous dans notre cœur : je dis la question de la vie morale, puis celle de la vie chrétienne, et enfin celle de la vie éternelle. « Le « royaume de Dieu est au dedans de nous, dit Jésus [1]. »

1. Luc. XVII, 21.

Le royaume de Dieu, c'est le ciel. Mais, ici, ce qui est vrai du ciel l'est pareillement de l'enfer ; et l'enfer, lui aussi, est au dedans de nous. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a point pour les élus un lieu dont nous n'avons aucune idée, quoique nous sachions qu'il existe ; un lieu que les Livres saints nomment le ciel, le paradis, la Jérusalem d'en haut, la cité de Dieu ; un lieu plein de gloire, d'harmonie et de sainteté, où le repos n'a pas de fin, où le bonheur n'a pas de bornes. Cela ne signifie pas non plus qu'il n'y a point pour les réprouvés un lieu déterminé que nous nous figurons peut-être moins encore que l'autre ; un lieu bas, sombre, ténébreux, effroyable ; un lieu sans ordre, sans beauté, sans paix, sans joie, sans amour ; un lieu enfin que l'Écriture appelle l'enfer, et où Notre-Seigneur déclare qu'il y a des pleurs et des grincements de dents, des vers qui rongent et ne meurent point, des flammes qui brûlent et ne peuvent pas s'éteindre [1]. Mais cela nous donne à entendre que ce qui fait, en somme, qu'au sortir de son corps une âme monte au ciel ou s'abîme en enfer, c'est la manière bonne ou mauvaise, haute ou basse, spirituelle ou animale, dont elle a vécu dans le temps ; c'est son choix réfléchi et volontaire ; c'est la direction qu'elle a prise, l'inclination qu'elle a suivie ; c'est son amour définitif et sa préférence déclarée. Tel amour, tel état du cœur ; tel état du cœur, tel état de la vie ; tel état de la vie, telle conclusion à la vie ; telle conclusion à la vie, tel sort dans l'autre monde, où tout est fixe et éternel. « Considère », dit Dieu à son peuple par la voix de Moïse, « considère que « ma parole et ma loi sont aussi proches de toi que possi- « ble. Tu les as dans ton cœur, de manière à pouvoir tou- « jours les connaître et y soumettre ta volonté. Vois donc « que, par là, j'ai mis aujourd'hui devant toi, d'un côté la

1. Marc. IX, 43.

« vie et le bien, ce bien qui mène à la vie ; et de l'autre la « mort et le mal, ce mal qui conduit fatalement à la « mort [1]. » Ainsi, vous le voyez, la béatitude céleste est pour nous le fruit d'un arbre que le Créateur lui-même a planté dans notre âme en nous donnant la liberté, et dont la fleur est la vertu, après que Dieu l'a arrosé de sa grâce. Mais quand, de notre fait et par notre faute, cet arbre vivant a pour fleur le péché, son fruit c'est l'inénarrable et interminable supplice de l'enfer. En ce sens donc, l'enfer, comme le ciel, est au dedans de nous. Vous vous rappelez toutes ce mot célèbre de saint Augustin : « Deux amours ont bâti deux cités : l'amour de Dieu, allant jusqu'au mépris de soi, a bâti la cité d'en haut ; l'amour de soi, poussé jusqu'au mépris de Dieu, a bâti la cité d'en bas » [2]. Là, je le répète, est pour nous la question vitale; elle se débat entre ces deux amours : l'amour de soi ou l'égoïsme, l'amour de Dieu ou la charité ; et je n'ai pas à vous apprendre que le germe au moins de ces deux amours contraires vit en toute âme chrétienne. Raconter leurs combats, c'est raconter notre existence.

Or, remarquez-le bien, le terrain où cette lutte s'engage est toujours et immanquablement celui de la grâce et de la beauté. L'amour n'est que la réponse du cœur aux invitations par lesquelles la beauté et la grâce le provoquent. S'il y a deux amours, c'est qu'il y a deux formes et comme deux ordres de beauté et de grâce ; et si ces deux amours sont à ce point contraires qu'ils se haïssent et s'excluent mutuellement, c'est que ces deux ordres de beauté sont non-seulement différents l'un de l'autre, mais encore hostiles l'un à l'autre. Ainsi vont les choses en effet. Il y a une grâce et une beauté qui sauvent ; il y a une grâce et une beauté qui perdent ; et vous entendez toutes que les fils de la femme

1. Deut. xxx, 14.
2. De civit. Dei. Lib. xiv, c. 28.

forte veulent parler de celle-ci quand ils s'écrient : *Fallax gratia et vana est pulchritudo :* « la grâce est trompeuse « et la beauté est vaine ».

Mais qu'est-ce, me direz-vous, que la grâce et la beauté ? La beauté n'est que l'éclat, la splendeur, la forme naturelle de ce qui est vrai et bon ; et la grâce est le charme de cette forme, l'influence de cette splendeur, l'attrait, l'action, l'empire de cette beauté.

A regarder les êtres en eux-mêmes, il n'y en a pas un seul qui n'ait sa beauté et sa grâce. Dieu a les siennes, et elles sont infinies : sa beauté, c'est son Verbe ; sa grâce, c'est son Saint-Esprit. La contemplation et la possession de cette grâce et de cette beauté absolues constituent ce saint ravissement, cet enivrement chaste et tranquille qu'on nomme la joie et la béatitude de Dieu, cette joie, dont il daigne dire à chacun de ses saints : « C'est bien, mon serviteur « fidèle ; entre dans la joie de ton Seigneur » [1].

L'Église, qui est le chef-d'œuvre de Dieu, a naturellement comme lui sa beauté et sa grâce. Qu'elle soit belle, c'est ce que sont contraints d'avouer tous ceux qui, la considérant avec intelligence, la jugent avec sincérité. Souvenez-vous de ce que je vous en ai dit dans notre dernier entretien. Parfois, sans doute, elle paraît « noire » comme l'Épouse des cantiques [2]. Cela arrive, par exemple, quand la calomnie l'obscurcit, quand la persécution l'humilie et l'afflige. Jésus, son doux soleil, un soleil qui n'a jamais d'ombre et ne connaît point de couchant, s'est pourtant éclipsé trois jours. Sa Passion l'avait déjà tout couvert de ténèbres ; son tombeau lui fut une vraie nuit. Or, je vous l'ai montré, l'Église a sur la terre le sort de son Époux. Mais, outre que ce partage, cette ressemblance, cette identité de vie avec Jésus est la source pour elle d'une beauté nouvelle et exquise,

1. Matth. xxv, 21.
2. Cant. I, 4.

qu'elle est belle même en ces obscurités ! Comme sa lumière intime y éclate aux yeux clairvoyants de la foi ! Qu'elle y est radieuse pour l'amour ! Et n'est-ce pas justement quand elle est « élevée de terre », c'est-à-dire crucifiée comme Jésus, que, comme lui, « elle attire » davantage [1] ? Elle qui toujours charme les âmes droites et pures, dès qu'elle se voile de larmes, elle les ravit ; et quand elle devient rouge de sang, ses attraits, pour quelques-uns, commencent d'être irrésistibles. C'est donc d'elle comme du Christ qu'il est écrit : « Va, promène ta beauté, fais-la voir ; elle te ren-« dra toutes choses favorables, et t'assurera l'empire sur tous « ceux qui l'auront aperçue » [2]. Elle est donc belle, divinement belle. Elle rend beau tout ce qu'elle touche ; les ténèbres fuient à son approche, et, sous sa bienfaisante action, toute laideur disparaît.

Quant à la grâce, je vous demande à vous, chrétiennes, si l'Eglise est vraiment autre chose. La grâce dans tous les sens que ce doux mot comporte, la grâce, dis-je, est sa vie et son âme : elle est sa raison d'être et sa fin ; son signe, son caractère, son don, son œuvre. La grâce est sur ses lèvres [3], et d'abord abonde en son cœur. La grâce sort de ses mains : toutes ses démarches l'exhalent [4]. Grâce est son Évangile, grâce sont ses sacrements, grâce est son sacrifice, et tout ce culte dont il est le centre ; grâce est sa hiérarchie ; grâce, tout son ministère. Elle n'est jamais occupée qu'à proposer la grâce à tous, et à la répandre partout. Elle en a pour en inonder le monde, et en embaumer l'humanité entière. Elle en a pour toute créature, pour satisfaire aux besoins, pour remédier aux maux, pour combler tous les désirs. L'état où elle met quiconque se livre à elle se nomme

1. Jean. XII, 32.
2. Psaum. XLIV, 5.
3. Ibid. 3.
4. Cant. VII, 1.

précisément l'état de grâce. Quoi dire de plus ? Elle est la grâce de Dieu apparue sur la terre, la grâce de Dieu devenue mère des hommes : les enfantant, les allaitant, les enveloppant de miséricorde, de protection, de lumière, d'innocence, de sainteté, de tendresse; les suivant pas à pas tous les jours de leur vie, courant après eux s'ils s'égarent, pouvant les ramener toujours, se fussent-ils égarés cent fois, et enfin ne les quittant point avant de les avoir établis pour jamais dans ce sein béatifiant du Père commun où elle-même a son origine.

Il va de soi qu'une telle beauté et des grâces si pures sont vraies, solides, durables ; non-seulement elles ne trompent personne et ne sauraient causer l'ombre d'une déception, mais elles donnent plus, infiniment plus qu'elles ne promettent. Il n'y a donc nul danger ici ; au contraire. Se laisser prendre aux appâts de la grâce divine, sous quelque forme d'ailleurs qu'elle vienne à nous, c'est entrer dans la voie, adhérer à la vérité, commencer l'œuvre de la justice, communier à la vie. Et quand on est décidément épris de la beauté suprême dont cette grâce est le rayon, j'allais dire le regard ou le sourire, la vie est pleine, la justice a atteint sa cime, la vérité possède tout l'être, l'amour est souverain, et, par suite, l'épreuve est faite et le voyage achevé.

O mères ! demandez à Dieu que vos fils entrevoient et finissent par connaître, comme elle peut être connue et contemplée ici-bas, cette adorable beauté de Dieu et de son Christ qui, se révélant un peu partout aux yeux illuminés du cœur fidèle, n'a nulle part l'éclat dont elle brille dans la sainte Église, leur séjour, leur sanctuaire, leur miroir, leur image, leur organe et véritablement leur corps. Demandez que ces enfants si chers sentent, savourent, et de manière à en avoir toujours faim et soif, cette grâce, divine aussi, qui, sous le nom de christianisme, se présente à nous, chaque jour, pour persuader, pénétrer et conquérir nos cœurs. Et

si, parce que Dieu aura béni votre prière, vous voyez la piété de vos fils s'affermir et grandir ; si vous les surprenez priant davantage et avec des surcroîts de ferveur, communiant plus souvent et parfois avec larmes, lisant les Livres saints avec un recueillement plus profond, parlant mieux, parlant moins, regardant fréquemment le ciel et semblant presque mépriser la terre ; s'il vous paraît enfin qu'ils sont sous le charme de l'invisible, de l'idéal, de Jésus ; que l'amour les emporte, et que la sainte folie de la croix les gagne, tombez à genoux, rendez grâces, triomphez devant Dieu : vos fils sont abrités, vos fils sont délivrés, j'ose dire vos fils sont sauvés. Et qui sait si Dieu et son Église ne sont pas déjà en train de compter quelque saint de plus ?

II. Mais hélas! l'autre église, qui n'est plus celle de Dieu, l'église de l'erreur et des errants, l'église des méchants et du mal, l'église du péché et du démon, le monde enfin, ce monde que Dieu défend d'aimer [1], que Jésus exclut de sa prière [2] ; le monde qui est le vestibule et l'atelier de l'enfer, comme la sainte mère Église est l'atelier et le parvis du ciel, le monde a aussi sa grâce et sa beauté. Il le faut bien : sans cela, comment séduirait-il ? et Dieu seul sait le nombre de ceux qu'il séduit ! Or, cette beauté et cette grâce, d'où le monde les tire-t-il ? Ce n'est point de son propre fond. Le fond du monde, c'est le mal [3]. La forme du mal, c'est la difformité ; et ce qui sort de la difformité, ce n'est pas la grâce, mais l'horreur. Ah ! s'il nous était donné de voir ici-bas l'intérieur de toutes choses, nul ne serait trompé. Le piége est tout entier dans les surfaces. Aussi le grand principe pour marcher toujours droit, est dans ces mots du divin Maître : « Ne jugez point sur l'apparence [4] » ; faites

1. I Jean. II, 15.
2. Jean. XVII ; 9.
3. I Jean. V, 19.
4. Jean. VII, 27.

comme Dieu : regardez tout au cœur [1]. Mais si le monde ne tire pas de lui-même cette beauté et cette grâce dont nous le voyons paré, force est qu'il les emprunte d'ailleurs. Il ne les emprunte pas, il les dérobe : car il est larron par nature, et n'a jamais que ce qu'il a volé. Sagace, industrieux, puissant comme cet affreux démon qui est comme son âme, il s'empare de la nature telle que les mains de Dieu l'ont faite; il s'empare, en particulier, des créatures sensibles, ou, si vous l'aimez mieux, du sensible des créatures ; et sans modifier leur essence, ce qui ne lui est ni permis ni possible, il s'approprie leurs formes, c'est-à-dire précisément leur grâce et leur beauté. Il les éclaire d'un jour à lui et qui est faux comme lui ; il leur donne je ne sais quel éclat provoquant, je ne sais quelle hardiesse impudente ; il en change le caractère et en pervertit la destination ; il les confisque à son profit et les enchaîne à son service ; il en fait des amorces à nos basses convoitises, des instruments de scandale, des instigatrices de péché ; il y coule des poisons subtils qui enivrent d'abord, mais qui endorment ensuite et finissent par tuer. Aux formes naturelles, dont il abuse ainsi, il joint toutes les artificielles. Ces beaux-arts si variés, si charmants, si efficaces, qui pourraient et devraient être les messagers, les serviteurs et vraiment les prophètes de Dieu, en même temps que l'honneur du génie humain et l'une des plus nobles comme les plus douces consolations de notre exil, le monde, vous en êtes témoins, ne cesse point d'en faire des piéges aux âmes, des semences d'idolâtrie, des sources vives d'iniquité, des foyers d'infection morale, des coadjuteurs à Satan et des pourvoyeurs de l'enfer.

Là est tout le secret de la beauté et de la grâce mondaines, le secret de ces pompes, de ces étalages, de ces mirages et de cette grande magie dont nous vivons entourés sur la terre,

1. I Rois XVI, 17.

et qui, à cause de notre ignorance, de nos passions, de notre faiblesse intellectuelle, de notre fragilité morale et de l'énorme empire que nos sens exercent sur nous, rendent la vie si périlleuse et font que tout progrès vers Dieu est au prix d'un combat et d'un triomphe. Eh bien ! c'est de cette beauté fascinante et de ces grâces perfides que la femme forte n'a jamais fait état dans sa vie, les jugeant ce qu'elles sont, les traitant pour ce qu'elles valent, et apprenant à ses fils à les juger comme elle et à les mépriser. C'est pourquoi ils déclarent si hautement qu'elles sont trompeuses et vaines : trompeuses, parce qu'elles ne servent pas la vérité, vaines, parce qu'elles ne mènent pas au bonheur ; trompeuses, parce qu'elles nous induisent à mal, vaines, parce qu'en définitive elles ne nous laissent rien. Est-ce même assez dire qu'elles ne nous laissent rien en échange de ce que nous leur avons donné de notre cœur ? car c'est toujours quelque chose de lui qu'elles prennent quand elles ne parviennent point à nous le ravir tout entier : et c'est là le crime et le malheur. Ah ! certes, la tromperie l'emporte ici de beaucoup sur la vanité. « Vous avez semé du vent », dit Dieu aux pécheurs d'Israel, « et vous avez moissonné des tempêtes » [1] ; à ces tempêtes, qui souvent sont terribles, joignez la honte et le chagrin : vous avez tout le fruit de ces enchantements déplorables.

O mères chrétiennes, dites-le-moi, s'il y a eu dans votre vie des jours de confusion, d'amertume et de larmes, ont-ils eu d'autres causes que les victoires de cette beauté funeste et de cette grâce décevante qui sont toute la ressource du monde pour nous tenter, et toute sa force pour nous défaire ? Si c'est sur vous que vous pleuriez dans les tristes jours dont je parle, n'est-ce pas que l'éclat des apparences sensibles vous avait séduites et entraînées ? Ou vous aviez été personnellement blessées par ce que vous en aviez vu

1. Osé. VIII.

reluire dans les autres, et vos passions s'étaient allumées ; ou bien, apercevant cet éclat en vous-mêmes, et vous y complaisant, vous aviez désiré que d'autres y prissent leur complaisance : alors vous ne vous blessiez plus seulement, vous faisiez des blessures; et dans un cas comme dans l'autre, quoique plus gravement sans doute dans le second, vous sortiez des limites, vous échappiez à Dieu, vous péchiez; et aussitôt, il vous en souvient, commençait pour vous et en vous cet enfer anticipé, ce prélude des divins supplices qui s'appelle le remords. Que si n'ayant nul sujet de pleurer sur vous-mêmes, vous pleuriez sur vos fils, n'est-ce pas parce que, suivant la foule et oublieux de vos leçons, ils avaient subi, eux aussi, et cette tyrannie des fausses grâces et ce fatal ensorcellement du monde ? Y eut-il une autre raison à tant de larmes de feu que Monique versa sur Augustin ? Et quand, à force de couler, les larmes de cette admirable mère firent enfin jaillir celles du fils, où prenaient-ils leur source ces pleurs du converti, sinon dans le souvenir de tant d'années où, trompé par les beautés vaines, il avait méconnu et déserté cette beauté véritable, suprême, infinie, éternelle, aux pieds de qui, heureusement vaincu, et maintenant pour jamais, il exhalait cette plainte éloquente : « Je t'ai aimé bien tard, ô beauté toujours si nouvelle et toujours si ancienne, je t'ai aimé bien tard ! » ?

Il est donc vrai : illusion et tromperie sont toutes ces beautés, et vanité sont toutes ces grâces.

III. Les romans de chevalerie parlent de talismans qui abritaient leurs heureux possesseurs contre toute entreprise hostile, les soustrayaient à toutes les influences fâcheuses, et les faisaient échapper à tous les enchantements. Tenant en main leur trésor, ces privilégiés traversaient impunément

1. Confess. Lib. x. c. 22.

des forêts pleines d'embûches, éclairées de lumières factices, sillonnées de sentiers fleuris, mais conduisant, par des pentes douces, à d'affreux précipices ; hantées enfin par des esprits qui, sous des formes merveilleusement charmantes, attiraient comme pour embrasser, mais étouffaient tous ceux qui avaient convoité et subi leur étreinte. Ces forêts enchantées ne sont-elles pas l'image du monde, tel que le font pour nous ses charmes mortels ? L'Esprit-Saint nous en signale ici le mensonge et l'inanité : c'est commencer de nous préserver, puisque c'est au moins éveiller en nous la défiance. Mais de plus, dans sa lumière et par son mouvement, les fils de la femme forte nous disent le talisman qui, pendant toute sa vie terrestre, a garanti leur mère ; qui l'a empêchée d'être jamais trompée, de mettre le pied hors de la voie, enfin de souiller son âme par un péché ou même une faiblesse volontaire. Ce talisman, c'est la sainte crainte de Dieu. « La femme qui craint Dieu sera louée », s'écrient-ils. Louée de quoi ? Ah ! sans nul doute, de mille vertus qui ont produit mille et mille bonnes œuvres : car cette crainte, dit l'Écriture, est « le principe de la sagesse » [1], et la sagesse (les mêmes Livres saints en témoignent), « la « sagesse contient tous les biens » [2]. Mais d'abord cette femme sera louée, louée par Dieu et par ses saints, de ce qu'elle a su garder sa pureté en triomphant sans cesse d'elle-même et de ses convoitises, que des ennemis sans nombre et qu'elle trouvait partout, travaillaient sans cesse à allumer dans le dessein d'incendier son âme.

La femme forte a craint Dieu : c'est-à-dire que, considérant sa justice, elle a redouté de faire un mal qu'elle savait devoir être puni. Elle a craint Dieu, c'est-à-dire que, se souvenant de sa bonté, et toute pénétrée de son amour, elle a eu peur de l'offenser, de le contrister, de lui déplaire. Elle a craint

1. Psaum. CX, 10.
2. Sagess. VII, 11.

Dieu : c'est-à-dire que contemplant sa souveraine et tout adorable excellence, elle s'est tenue devant lui dans un respect profond, dans une religion grave, attentive, continue ; menant, sous ses yeux et à cause de lui, la vie d'un être consacré.

Elle a craint la justice divine. Aucun mal ne reste impuni. Le péché, qui est l'envers de toute séduction consentie, a lui-même pour envers une peine dont sa gravité fait la mesure. L'œil de Dieu ne se ferme point, et rien n'arrête son regard : ni distance ni obstacle, ni ténèbres amoncelées. On n'échappe pas plus d'ailleurs à sa main qu'à son regard. Son regard, c'est sa science ; sa main, c'est sa puissance ; sa puissance et sa science, c'est lui ; et il est partout ; et tout le sert : cette lumière de la raison pratique ou de la conscience qu'il a mise en nous, et qui, étant son premier témoin, est notre premier juge, et au besoin notre premier bourreau ; les démons qui, sur son ordre ou son congé, exécutent si volontiers et si aisément ses sentences ; toute la nature enfin qui, par tant de souffrances qu'elle peut à tout moment faire germer sous nos pas, est toujours en mesure de venger la gloire de son maître, en attendant ce grand combat annoncé pour le dernier jour et qui sera l'excommunication et le rejet définitif, par l'univers entier, de tous les insensés [1], c'est-à-dire des pécheurs, des impies, de tous ceux qui, ayant vécu à contre-sens de Dieu, seront morts dans l'impénitence. Il y a parfois des délais à cette justice divine : délais, à vrai dire, plus apparents que réels, suffisants néanmoins pour qu'on entende ici et là ce cri s'échapper d'une lèvre : « J'ai péché, et qu'en est-il résulté « pour moi de si triste [2] ? » Hélas ! là même où ils existent, ces délais ne sont point un gain : il y faut bien plutôt voir un dommage et une aggravation de la peine, aggravation

1. Sagesse. v, 21.
2. Eccle. v, 4.

souvent terrible. « Faisons grâce à l'impie, dit Dieu par « son prophète, et il n'apprendra pas la justice [1] », il ne reconnaîtra pas son péché, il n'en mesurera pas la malice, il n'en concevra pas le regret, et par suite il n'en pourra point obtenir le pardon. O Dieu ! éloignez de nous à jamais ce semblant de miséricorde, qui recèle, en son fond, votre plus redoutable colère ! Mais enfin, tôt ou tard, l'heure sonne, et la peine fond sur le pécheur. Si au lieu de plier il se redresse, si au lieu de s'ouvrir il se ferme, où va ce mal obstiné ; et ce malheureux lui-même, où va-t-il ? A la mort. Quelle mort ? Celle du corps est déjà effrayante : surtout quand, par sa soudaineté ou sa violence, elle revêt le caractère spécial du châtiment ; et le cas n'est pas rare. Mais après, où va-t-on ? Que trouve-t-on ? Que devient-on ? Ici-bas la justice imposait la perte d'un bien quelconque, de la fortune, de la santé, de l'honneur, des affections : c'était amer, on était bien tenté de le trouver intolérable. Qu'est-ce donc que perdre Dieu, le bien infini, absolu, éternel ? Car, comme le ciel est de posséder Dieu toujours, l'enfer c'est de le perdre et pour toujours. « Ne craignez « pas, dit Jésus, ceux qui tuent le corps, et demeurent en- « suite impuissants à vous nuire ; craignez plutôt celui « qui peut vous perdre tout entiers en vous envoyant, corps « et âme, en enfer [2]. » Or, je vous le demande, quel talisman que ces paroles divines, et les certitudes qui s'y fondent, et les réflexions qu'elles suggèrent, et la sainte crainte qui suit ces réflexions ! Portez ce talisman évangélique au sein des fêtes mondaines : croyez-vous que le charme n'en sera pas troublé, sinon détruit ? Certes, Balthasar était enivré de délices lorsque, entouré de ses femmes et des puissants de son empire, il buvait en l'honneur de ses dieux dans les coupes d'or du temple [3]. Mais quand les trois mots

1. Isaï. xxvi, 10.
2. Matth. x, 28.
3. Dan. v.

fatidiques eurent, devant lui, paru sur la muraille, put-il encore goûter l'ombre d'une joie ? Le charme était rompu. Et si cette écriture avait brillé plus tôt ; si, au lieu d'être des mots vengeurs, ces signes avaient été des mots préservateurs, pensez-vous que, pour hardi qu'il fût, ce monarque eût osé commencer son festin, et s'il l'avait osé, y aurait-il pris plaisir ? ou si, par impossible, il y avait pris plaisir, eût-il poussé sa fête jusqu'au sacrilége et à l'orgie ? Ainsi en va-t-il des vérités d'où naît la crainte chrétienne, et que le doigt de Dieu, qui est l'Esprit-Saint, grave aux parois de ce temple qui est toute âme baptisée. Pour se laisser gagner aux vaines lueurs de ce monde, il faut mettre sous le boisseau les clartés de la foi. La cause de nos écarts n'est jamais qu'une sécurité qui a pour père un aveuglement. Pour tentés et exposés que nous soyons, la crainte de Dieu, si nous l'avions, nous sauverait immanquablement. Sa vertu propre, dit l'Écriture, est de « chasser le péché » [1] : « elle hait « le mal » [2], et le fait prendre en haine. C'est pourquoi David s'écriait : « O Dieu ! clouez ma chair par votre « crainte » [3] ; faites que, glaçant à propos mes passions, elle arrête leurs emportements et m'empêche d'aller aux abîmes.

Il y a pourtant une force plus victorieuse encore que cette crainte déjà si efficace de la justice de Dieu : c'est la crainte que produisent en nous le souvenir, la vue, le sentiment, vif, profond, habituel de sa bonté : de sa bonté en elle-même qui est infinie ; de sa bonté envers nous qui est immense. Tout péché viole la loi, et par là offense la justice ; mais aussi tout péché contredit la bonté, et par là blesse l'amour. Nous ne laissons rien ravir de nous à Dieu par le monde ou par l'esprit du monde sans pécher ! Nous ne péchons pas sans être infidèles à l'amour, ingrats envers

1. Prov. VIII, 13.
2. Eccli. I, 27.
3. Psaum. CXVIII, 20.

l'amour et vraiment sans trahir l'amour. Dieu n'aurait pas tant de titres à nous trouver obéissants: l'amour, je dis celui qu'il a, celui qu'il donne, celui qu'il mérite, lui créerait mille et mille droits sacrés à nous trouver soumis, empressés dans notre soumission et heureux de la lui rendre. C'est ce que savent les âmes fidèles et surtout ce qu'elles sentent : car leur fidélité fait que leur science descend dans leur cœur, le remplit, l'anime et l'échauffe : ce qui est la suprême vertu de la science et sa fin. L'âme, n'ayant plus alors qu'un amour toujours et universellement dominant, n'a plus qu'un désir qui surpasse aussi tous les autres ; et parce qu'elle n'a qu'un désir, elle n'a non plus qu'une crainte, la crainte d'offenser ou seulement de contrister celui à qui son ambition constante est de plaire à tout prix. Ce n'est plus son mal à elle qu'elle redoute, mais le mal de ce Dieu qu'elle aime par-dessus tout. Ce qu'elle pourrait subir la touche peu ; elle ne regarde qu'à ce qu'elle impose ; et plutôt que de sevrer Dieu d'une joie, elle se retrancherait tout plaisir et embrasserait n'importe quelle peine. Elle n'a peur de rien que de mal faire ; et plus sa charité grandit, plus aussi sa peur devient grande : sans qu'elle en soit jamais troublée pourtant, car elle demeure en tout pleine de confiance. Quel rempart ! Quelle sûreté ! Pensez-vous qu'ainsi affectée, une âme soit libre et forte, et qu'elle puisse impunément, innocemment, traverser ce monde de péché, rire des sourires qu'on lui envoie, décliner les mains qu'on lui tend, entendre sans émotion chanter les sirènes, dédaigner les fleurs, les parfums, l'encens, les flatteries, enfin toutes les beautés qui mentent et toutes les grâces qui trompent ? L'Esprit-Saint nomme la crainte de Dieu « une « couronne [1] ». Voyez si l'image n'est pas vraie, ou plutôt si c'est une image. L'âme qui a cette crainte est une reine :

1. Eccli. I, 22.

elle a la dignité, la grandeur, la puissance, l'immunité des rois ; elle a leurs mœurs et leurs allures ; elle voit tout de haut et de loin. Établie déjà dans le ciel et étroitement unie à Dieu, tout ce qui n'est pas à ce niveau lui semble vulgaire, profane, indigne d'elle. A peine l'a-t-elle vu qu'elle se détourne et passe, faisant uniquement son œuvre et allant droit à son but. Vous répétez souvent ce psaume : « Bienheureux « l'homme qui craint le Seigneur ». Pourquoi ? et quel est son bonheur ? C'est que, continue le prophète, « l'homme « qui vit sous l'empire de cette crainte « veut », aime, accomplit « les commandements divins jusqu'à l'excès [1] ». Or, cet excès est la haute cime de la sagesse ; il est le comble de la justice, c'est l'antipode même du péché. Oui, et partant la sainte crainte, la crainte d'amour qui y conduit les âmes est le préservatif infaillible contre cette tentation innombrable et ce scandale organisé qui est le monde. Ai-je à vous démontrer qu'un homme qui en est là est heureux ?

Enfin, il y a une troisième crainte. Ce n'est plus la justice qui l'inspire, quoique la justice n'y puisse être étrangère ; elle n'a même plus sa source dans l'amour, encore bien que, de toute nécessité, l'amour s'y mêle. Son principe spécial et immédiat, c'est le sentiment de l'être même de Dieu. On nomme ce sentiment une crainte : puisque le Saint-Esprit emploie ce mot, c'est sans doute le plus juste que lui ait fourni notre langue ; mais on ne l'entendrait pas comme il faut si on ne lui donnait infiniment plus d'ampleur et de portée qu'il n'en a dans l'usage commun. A vrai dire, c'est un sentiment innomable parce qu'il est précisément le sentiment de l'ineffable. « Pourquoi me « demandes-tu mon nom ? » disait l'Ange à Manué à qui il venait d'annoncer la prochaine naissance de ce fils illus-

1. Psaum. CXI, 1.

tre qui fut Samson : « Mon nom est une merveille [1]. » Si tel est le nom des anges, quel est celui de Dieu qui les envoie ? Je dis son nom vivant et substantiel, le nom qui exprime son être ; l'être de Dieu, l'être nécessaire, absolu, infini, éternel, immuable ; l'être qui est tout bien, toute vie, toute vérité, toute beauté, toute bonté, toute intelligence, toute puissance, toute sainteté, toute unité, tout être ; l'être qui est lui-même et rien que lui ; l'être en qui tout se trouve, avec qui rien ne manque, et devant qui tout n'est rien ! Or, vous le savez, cet être est là, là même où nous sommes : il est en tout ce que nous voyons, touchons, entendons, respirons ; il est dans nos organes qui voient, touchent, entendent et respirent ; il est dans nos puissances qui font que ces organes agissent et sentent ; il est dans notre âme où il crée ces puissances, et où ces puissances ne sont que parce qu'il les y crée ; il est au plus intime, au centre et dans l'essence même de cette âme ; et il y est tel qu'il est, car il ne se modifie pas ; il y est tout entier, car il ne se divise pas ; il y est toujours, car il ne change pas ; il y est nécessairement, et par cette même nécessité qui fait qu'il existe ; caché et invisible, mais présent, mais vivant, mais voyant et agissant. La raison le dit, la foi le certifie encore et l'éclaire ; et la grâce donne à l'âme une aptitude d'une vigueur sans pareille, comme aussi d'une délicatesse infinie, pour le reconnaître, le contempler, le sentir, j'oserai dire le savourer.

Comme tout ce qui se peut trouver d'essences entrait dans la composition de ce parfum dont parle le Cantique [2], de même tout ce qu'il y a dans le cœur de plus élevé, de plus précieux, de plus exquis entre dans ce sentiment inexprimable que produisent dans l'âme droite et éclairée la

1. Juges. XIII, 18.
2. Cant. III, 6.

pensée, l'advertance, la sensation toute spirituelle du voisinage, et, pour ainsi parler, du contact de l'être divin. C'est le respect le plus profond, l'admiration la plus sublime, et une sorte de sainte stupeur ; c'est la religion, dans ce qu'elle a de plus haut ; la dilection avec ses ardeurs les plus vives et ses plus délicates tendresses ; l'adoration surtout, qui semble tout résumer ici, et donner à tout le reste son plus éminent caractère. Tout cela est dans cette crainte dont nous parlons, et cela même la constitue. Oui, on lui devait bien donner ce nom de crainte, car celui qu'elle envahit à un certain degré éprouve un tremblement. Vos prêtres ne chantent-ils pas chaque jour à l'autel qu'au ciel, devant la face de Dieu, « les Puissances tremblent »[1] ? Ah ! ce n'est pas d'effroi : ne tremble-t-on pas d'amour aussi ? Rien n'est plus délicieux qu'un tremblement pareil. Sans aller jusque-là, ni même atteindre la perfection dont il est susceptible en ce monde, ce sentiment de l'être de Dieu cultivé, entretenu, avivé dans une âme, la recueille, la délivre, l'épure, l'élève, la dilate, la repose. Il y fait luire un jour serein, égal, où tout se discerne aisément et se juge avec assurance. Il y met tout en ordre, il y répand la paix. Peut-être n'y a-t-il rien en nous qui honore Dieu davantage, car c'est l'hommage de tout notre être à l'Être ; mais, sans nul doute, il n'y a rien qui nous puisse mieux abriter contre les illusions de la beauté, et rendre notre cœur plus inaccessible aux séductions de la vaine grâce.

Ce sentiment n'a pas cessé d'embaumer ici-bas l'âme de la très-sainte Vierge ; et l'âme adorablement sainte de Jésus y a vécu comme baignée et plongée. Tous les saints y demeurent ; et d'y demeurer fait les saints. Les autres craintes sont pour le temps ; celle-ci durera toujours. David l'enseigne : « La crainte de Dieu est sainte, dit-il ; elle demeure aux siècles

1. Préface de la sainte Messe.

des siècles [1] ; elle fait partie de la béatitude céleste, et cette béatitude ne se conçoit pas sans elle. Bienheureux donc, répéterons-nous, bienheureux l'homme qui a la crainte de Dieu. Bienheureuse la femme forte qui l'ayant gardée toute sa vie, l'a enseignée et transmise à ses fils. Sur la terre, dans le ciel, par ses enfants, par Jésus-Christ, organe de la Trinité adorable, elle sera comblée de louanges.

« La grâce est trompeuse et la beauté est vaine : la femme « qui craint Dieu est celle qui sera louée. »

1. Psaum. XVIII, 10.

VINGT-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DU JUGEMENT DE DIEU QUI CONCLUT TOUTES CHOSES.

Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.

Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent dans les lieux où se rend la justice.

PROV. XXXI, 31.

Quand la vertu atteint ces hautes cimes que nous avons coutume de nommer la sainteté, elle est si manifestement divine, qu'elle emporte d'assaut l'admiration des hommes, et, ravissant leur âme, fait qu'ils éclatent en louanges et en applaudissements. En ces rencontres se vérifie la vision du Psalmiste : « La vérité sort de cette terre », d'où si souvent hélas! nous voyons germer le mensonge ; et quand, invitée par ce témoignage et pour recevoir l'honneur qui lui en revient, « la justice », comme il est dit au même endroit, « abaisse son regard du haut du ciel », elle voit que son œuvre est déjà commencée ici-bas, et qu'avant d'être rendue solennellement sur nous, sa sentence a été pressentie et prononcée par nous. « La vérité est sortie de la terre, et « du sommet des cieux la justice a regardé [1]. »

1. Psaum. LXXXIV, 12.

On dit parfois : La voix du peuple, c'est la voix de Dieu. Si on l'entend du peuple comme tel, et qu'on prétende en faire une loi, rien n'est plus faux. Ce qu'on répand partout aujourd'hui de cette souveraineté, de cette infaillibilité de la voix populaire est absurde et impie. La lumière vient d'en haut, non d'en bas ; et la foule humaine est en bas. Mais comme, dans l'humanité, Dieu s'est formé un peuple, qui est le peuple chrétien ; un peuple d'élus, d'êtres choisis, qui, pour être innombrable, n'est plus du tout une plèbe, mais une vraie, mais la vraie aristocratie ; un peuple à qui il donne trop magnifiquement sa grâce, pour ne lui départir point un peu de sa sagesse ; un peuple enfin dont l'Esprit-Saint est l'âme, et qu'il peut dès lors inspirer à son gré, il arrive, en effet, que la voix de ce peuple devient la voix de Dieu : et alors cette grande et noble foule qui est l'Église enseignée, avertit et informe le corps entier de ses pasteurs qui est l'Église enseignante. Cela a très-spécialement lieu dans la question des saints. Vous le savez, le saint exhale un parfum : ce parfum qui sent la vie, qui trahit la présence, l'abondance, le triomphe de la vie, et que saint Paul appelle « la bonne odeur du Christ [1] ». La foule chrétienne est naturellement l'atmosphère où ce parfum se dégage et commence de se propager. Par ce qu'elle en ressent, par ce qu'elle en raconte, par les éloges chaleureux qu'elle en fait et les saints profits qu'elle en tire, elle donne l'éveil à ses chefs, et les met ainsi en mesure, puis même à la fin en demeure de constater juridiquement, pour tel ou tel enfant de Dieu, ce renom et, comme on dit, cette odeur de sainteté, qui est la condition et le principe de tout procès de canonisation.

Quelque chose de semblable advient pour la femme forte. La fin, le couronnement de son admirable histoire, est ce

1. II Cor. II, 15.

que j'ai appelé sa canonisation domestique. Ses fils se lèvent et déclarent qu'elle est bienheureuse. Ils l'exaltent pardessus toutes les autres femmes. Ils ne se contentent pas de la célébrer par leurs paroles; des saintes et vivifiantes lumières dont elle a su remplir leur âme, ils lui font une auréole et un diadème de gloire. Et cela même ne leur suffit point. Toute récompense humaine, fût-ce celle qui sort de leur cœur et en contient l'amour, n'est à une mère si parfaite qu'un salaire imparfait. De tels mérites ne se peuvent définitivement payer qu'en paradis et par les joies du paradis. Ces fils en appellent donc à Dieu; et avec une énergie qui traduit plus que de la confiance (on dirait presque un commandement), ils s'écrient, et c'est par ce cri qu'ils terminent : « Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses « œuvres la louent dans les lieux où se rend la justice » : c'est-à-dire : O cieux qu'elle regardait sans cesse, et en vue desquels elle a tout fait; anges saints qui étiez ses témoins, ses inspirateurs et ses guides; Jésus qui, assis dans les splendeurs d'en haut, bénissiez tous ses actes et vous y complaisiez; Esprit-Saint, qui « scrutez toutes choses [1] »; Père qui « lisez dans le secret [2] », donnez à votre servante, à notre mère aimée et vénérée, la moisson dont elle n'a pas omis un jour de jeter la semence: la moisson de ses veilles, de ses larmes, de ses prières, de ses travaux, de ses services, de ses bienfaits; la moisson de sa piété, de sa charité, de sa miséricorde. Qu'elle paraisse devant vous escortée de ses œuvres; que les fruits de ses mains, qui sont d'abord ceux de son cœur, déclarent, dans l'assemblée des bienheureux, et ce qu'elle a reçu de grâces, et ce qu'elle a pratiqué de vertus. Que ces fruits enfin soient ses titres à cette louange que vous seul nous pouvez donner, ô mon Dieu [3]; la

1. I Cor. II, 10.
2. Matth. VI, 4.
3. I Cor. IV, 5.

louange vraie, la louange juste, la louange qui finit de perfectionner l'être à qui elle est décernée ; la louange qui est sa couronne parce qu'elle sort de vos lèvres et exprime votre approbation.

I. Le jugement de Dieu que ces fils invoquent ici pour l'honneur de leur Mère est l'inévitable conclusion de toute vie passée dans le temps, la conclusion même de la mort qui d'abord conclut tout le reste. Vous connaissez cette loi : « Il est statué que tous les hommes mourront une fois, et « ensuite viendra le jugement [1] ». Et ailleurs : « Il faut « que tous, sans exception, nous soyons cités et révélés « devant le tribunal du Christ, apportant là ce que chacun « a fait pendant qu'il vivait dans son corps, soit le bien, « soit le mal [2] ».

Usons de notre libre arbitre; choisissons nos sentiers, marchons-y du pas qui nous plaît; servons Dieu ou servons le monde, nos passions et Satan : il reste que notre barque échouera fatalement au rivage éternel ; et que, sur ce rivage, tout au bord de cette mer houleuse que nous nommons le temps, nous trouverons Jésus-Christ et serons passés à son crible. Il n'y a pas de loi plus universelle, plus indispensable; il ne se peut concevoir pour nous une nécessité plus absolue.

Dieu juge et ne peut pas ne point juger. Vous vous rappelez ce que dit l'Écriture en racontant la création. A peine Dieu a-t-il tiré du néant une série de créatures, il regarde pour juger son œuvre. Chaque fois, c'est-à-dire à chacun des six jours, il est dit : « Dieu regarda, et vit que « cela était bon ». Et quand il a fini, il considère le tout et prononce un jugement d'ensemble : « Dieu vit tout ce « qu'il avait fait », et jugea que « tout était très-bon [3] ». Si

1. Hebr. IX, 27.
2. II Cor. V, 10.
3. Gen. I, 31.

Dieu juge ce qu'il fait, combien plus ce que nous faisons ! Dieu est l'intelligence infinie. Être intelligent, discerner, juger, c'est une seule et même chose. Les créatures pourraient n'exister point ; mais dès qu'il plaît à Dieu qu'elles existent, les connaître, les apprécier, les juger enfin, c'est pour lui quelque chose d'essentiel comme son existence. Dieu juge essentiellement, Dieu juge incessamment : il juge tout ce qu'il voit, et il voit tout ce qui se passe. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous disons, tout ce que nous pensons, ou voulons, ou désirons, tout est jugé dès qu'il est produit par notre âme. Ces jugements sont silencieux ; même pour ceux qu'ils concernent, ils restent ordinairement cachés en ce monde. Ce n'est pas qu'ils soient sans effets ; tous en ont et d'immédiats : les favorables, des effets favorables; les autres, des effets affligeants. « Ces peines qui, dès maintenant, suivent les sentences divines, écrit saint Augustin, vont toutes, ou bien à exercer l'homme afin de le rendre pur ; ou bien à l'admonester pour qu'il se convertisse; ou bien enfin à l'aveugler et à finir de le perdre, s'il méprise opiniâtrément et cet appel que Dieu lui faisait et ce travail par lequel il prétendait le former et l'instruire [1] ». Mais ces effets eux-mêmes sont le plus souvent inaperçus, et il n'est point facile de les rattacher sûrement à leurs causes. Qu'ils sont réels pourtant, grand Dieu ! et quel malheur d'y si peu réfléchir ! Toujours est-il que le jugement particulier qui, pour chacun, s'ouvre tout de suite après la mort, n'est que la manifestation soudaine faite à l'âme de tous ces jugements successifs prononcés sur elle dans le temps, et qu'elle voit alors d'un seul coup amassés, formulés, vivants, éloquents, dans l'infaillible mémoire du juge. Quant au jugement général et final, il ne sera non plus que la révélation faite à tous du jugement rendu sur chacun. Ce triple jugement, le

1. Enarrat in Psaum. IX.

secret, le particulier, l'universel, est pour tous les chrétiens un article de foi; et le troisième, qui résume et consomme les deux autres, est écrit dans notre symbole. Écoutez comme déjà, dans l'ancienne alliance, David le décrivait. « Le Dieu des dieux, qui est le Seigneur, a parlé. Il a « convoqué toute la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. « Dieu viendra dans une pleine évidence; il viendra et « ne se taira plus. » Il s'est tu dans sa vie humiliée ; devant ceux qui le jugeaient injustement [1], il a gardé le silence. C'est son tour à présent, et il reprend la parole. « Il y a comme un incendie devant sa face, et tout autour « de lui une ceinture de tempêtes. Il appellera d'en haut le « ciel entier ; il appellera la terre aussi, afin de discerner « son peuple et de le mettre à part. Que tous ses saints « accourent et se rassemblent, car voici que les cieux pro- « clament unanimement sa justice : en effet Dieu est juge [2], « et il n'y a définitivement qu'un seul juge qui est Dieu. »

Je veux, je dois vous parler du jugement. Notre texte nous y convie, et cette fin de toutes choses sera une fin naturelle à nos études sur la femme forte.

Il y a parmi les personnes pieuses un double courant de pensées et d'affections par rapport à ce jugement de Dieu que chacun sait devoir subir tôt ou tard : un courant d'inquiétude allant jusqu'à l'effroi, et un courant de confiance allant jusqu'à la paix ou même jusqu'au désir.

Vous l'entendez, je parle des personnes pieuses. Il est simple que pour un homme qui, ayant la foi, vit pourtant sans piété envers Dieu, la perspective d'être jugé par lui inspire de la terreur. Ce sentiment atteint les incrédules eux-mêmes quand, par un effet de la miséricorde ou de la justice divines, un éclair de vérité perce les ténèbres dont ils s'enveloppent. L'histoire des morts impies pré-

1. I Pierr. II, 23.
2. Psaum. XLIX.

sente assez souvent le spectacle de ces épouvantes ; et elles semblent y être plutôt le début de l'éternel désespoir, que la marque d'un repentir suprême qui, s'il était sincère, pourrait encore, grâce au sang versé de Jésus, obtenir de Dieu le pardon. Parfois cependant, on voit chez ces impies, comme aussi chez un certain nombre de chrétiens indignes de ce nom, une disposition finale toute contraire. Ayant très-obstinément refusé ou négligé de s'instruire de la doctrine chrétienne, ils ignorent, comme dit l'Écriture [1] : ils sont assis, établis, enfoncés dans la nuit, une nuit noire, une nuit dense. Il en résulte en eux tantôt une apathie stupide, tantôt une confiance injurieuse à Dieu et absurde. Ou ils ne pensent rien, se laissant emporter par la mort comme ils se sont laissés entraîner par la vie ; ou bien, s'imaginant qu'il en est du jugement et de l'enfer, dont ils ont certainement ouï parler, comme de ces vains fantômes dont on leur faisait peur dans leur enfance, ils se bercent de cette illusion qu'ils trouveront un Dieu, ou complétement indifférent au sort d'une créature qu'eux-mêmes estiment si peu, ou si indulgent, Bossuet dit si *bonasse*, que toute affaire avec lui, supposé qu'on en ait, ne peut manquer de se régler aisément et de se terminer à l'amiable. Hélas ! l'effroi qui se trouve ainsi épargné à ces moribonds, les chrétiens qui les voient mourir en ont l'âme saisie : car y a-t-il, en vérité, rien de plus épouvantable qu'un sommeil si profond précédant de si près un réveil si terrible ?

Mais je passe sur ces vues qui ne sont point directement pratiques pour vous, puisque toutes, quoique sans doute en des degrés divers, vous faites profession de piété, et êtes, par le désir au moins, sérieusement chrétiennes. Or, je dis que parmi vous et ceux qui vous ressemblent, il y a, quant au jugement, deux impressions très-différentes :

1. II Pierr. II, 12.

l'une qui fait qu'on n'y pense pas sans une crainte mêlée d'inquiétude; l'autre qui fait au contraire qu'on aime à y penser, qu'on s'y réfugie comme en un abri sûr et consolant, et qu'enfin on appelle, et non sans ardeur, le jour de ce jugement divin et souverain.

Ces deux impressions sont parfaitement légitimes, fondées en raison et salutaires à l'âme. Qu'elles s'y succèdent, ce qui est fréquent, ou qu'elles y soient simultanées, ce qui est possible, elles donnent chacune leur fruit, et il y a lieu de cultiver presque également en vous les saintes pensées qui les font naître. Je dis presque également : parce que, en toutes ces matières, chacun doit suivre son attrait de grâce, tenant compte de ses vrais besoins, de son état intérieur et de son caractère. Je dis aussi presque également, parce que, en dehors des cas particuliers, les âmes chrétiennes font bien de se porter de préférence aux considérations les plus dilatantes ; la confiance, qui en est l'effet propre, allant plus efficacement à augmenter en elles la charité, où est la perfection des vertus, et honorant davantage aussi cette sainte et douce miséricorde qui occupe une place trop principale dans les rapports de Dieu avec nous, pour qu'il soit messéant de lui garder la place d'honneur dans le culte que nous rendons aux attributs divins.

L'état habituel du cœur et de la vie a manifestement en ceci une influence notable. Selon la mesure du bon vouloir que l'on apporte à l'œuvre de sa sanctification, qui, pour nous tous, est la même chose que le service de Dieu et l'accomplissement fidèle de nos devoirs, on est en droit de penser avec plus ou moins de trouble ou de sécurité, de tristesse ou de joie, de répugnance ou de désir, au compte final qu'on en devra rendre. Néanmoins, et indépendamment de cette inévitable influence, je dis qu'à regarder le jugement de Dieu en lui-même, il y a des motifs très-plausibles de le redouter, comme aussi de le désirer.

II. Comment d'abord ne le redouter point, et penser sans frémissement à cet instant unique où, sortant du temps par la mort, nous tombons dans l'éternité ? Avant tout, c'est l'inconnu pour nous que ce qui se passe alors : non pas même un de ces inconnus relatifs qui nous sont familiers sur la terre, et où l'analogie nous permet de nous figurer ou de concevoir au moins quelque chose de ce que nous ne connaissons pas. Ici l'inconnu est complet, profond, inexorable. Qu'est-ce qu'une âme séparée du corps, une âme dénuée d'organes? Quelle vue, quel sentiment a-t-elle d'elle-même et de toutes choses ? Où va-t-elle, où est-elle quand elle est expirée ? Dans quelles relations se trouve-t-elle avec le lieu, le temps, le monde sensible où elle a vécu, et avec ce monde purement spirituel où elle commence de vivre? Y est-elle seule ? D'ici, hélas ! nul ne la suit ; mais voit-elle d'autres âmes? Y en a-t-il qui, du ciel ou d'ailleurs, viennent à sa rencontre, l'accueillent, l'entourent, l'assistent, l'encouragent? Voit-elle les anges, et en particulier son ange gardien, et lui prête-t-il encore quelque secours ? Voit-elle les démons ? et ces démons, qu'elle les voie ou non, peuvent-ils lui parler, la tenter, l'effrayer ? Que de questions ! quelles questions ! et qui peut y répondre ? On risque des conjectures ; mettons qu'on ait des probabilités : où sont les certitudes ? Même si l'on ne se fait pas là-dessus de questions, on a l'instinct qu'il en surgit de tous côtés, et que, pour quiconque vit dans le temps, elles sont naturellement insolubles. Jésus dit de la béatitude : « Nul ne la connaît, hormis qui la possède » ; et de même ici : hormis ceux qui sont morts, nul ne sait ce qui suit la mort. Je me persuade malaisément que la plus grande tranquillité de conscience ou la plus ferme confiance en Dieu puisse exempter de toute crainte une âme

1. Apoc. II, 17.

croyante qui réfléchit tant soit peu sur cet insondable inconnu.

Ce qui est sûr, en tous cas, c'est qu'à peine exhalée, l'âme trouve Dieu et l'aborde. Elle et Dieu sont là en présence : le créateur et sa créature ; le maître et sa servante ; le législateur et sa sujette ; le rédempteur et la rachetée ; l'accusée et son juge. Entrer dans l'autre monde, c'est entrer dans l'éblouissante, la toute-puissante, la formidable science de Dieu ; comme aussi dans cet intime de son domaine où la contestation a cessé d'être possible. Ce n'est pas que l'âme du défunt voie Dieu : elle ne le saurait voir face à face, c'est-à-dire en sa propre essence. Nul ne le voit ainsi sans la lumière de gloire, dont on ne jouit qu'en paradis ; et si même l'âme est assez pure pour entrer au ciel sans délai, cas bien rare, elle n'y entre pourtant qu'après avoir été jugée. Or, si rapide que soit ce jugement, encore paraît-il nécessaire de lui assigner ce que nous nommons chez nous un instant. L'âme ne voit donc pas Dieu : bien que, par le seul fait de son état d'esprit séparé, elle le connaisse soudainement beaucoup mieux qu'elle ne le connaissait en ce monde. Voit-elle le Christ qui est nommément son juge ? Car « le Père ne juge personne, « a-t-il dit, mais il a remis tout jugement au Fils ; et cela, « ajoute-t-il, parce qu'il est fils de l'homme [1] ». Sans que l'humanité de Jésus quitte le ciel où elle siége, ou fasse le moindre mouvement, cette âme est pourtant devant elle. Elle ne voit pas plus la gloire de cette humanité qu'elle ne voit celle du Père, et par les mêmes raisons : tout en restant secondaire, la vision glorieuse de Jésus fait partie de la récompense. Mais, sans apercevoir l'éclat du corps de l'Homme-Dieu, l'âme en aperçoit-elle la forme ? Peut-être ; toujours est-il qu'elle sait, et d'une certitude absolue,

1. Jean, v, 22.

qu'abstraction faite de toute distance et indépendamment de toute perception, elle est sous le regard humain du Sauveur. Elle sent sa présence ; elle subit son action : une présence et une action de juge, mais de juge qui est aussi un témoin ; juge souverain, témoin irrécusable. Oh ! quel moment ! quelle passe ! quel acte ! N'y eût-il pas d'autre raison à l'effroi que cette subite et irrésistible et définitive entrée dans l'invisible, et cette citation silencieuse au tribunal du Dieu fait homme, qui ne comprendrait ce que chante notre sainte Mère l'Église dans sa belle prose des morts : « à peine le juste se peut-il rassurer [1] » ?

Et que dire du jugement que cette citation inaugure ? Je le répète, il est rapide, mais d'une rapidité dont la pensée donne le vertige. Saint Paul l'insinue et tout concourt à le prouver, cela dure le temps d'un « clin d'œil [2] » ; et c'est fait pour l'éternité. De plus, instantané dans sa durée, ce procès est immense par son étendue. Tout y entre : l'œuvre de Dieu pour cette créature et dans cette créature, et la réponse pratique de cette créature à Dieu. Du côté de Dieu, il y a les actes de la souveraineté ; il y a les lois : loi naturelle, loi divine positive, lois humaines, soit ecclésiastiques soit civiles ; lois sanctionnées par Dieu, nous obligeant dès lors en conscience, embrassant dans leur ensemble toutes les situations, toutes les circonstances de notre vie, et donnant naissance par-là même à mille et mille devoirs, et du même coup hélas ! à mille et mille occasions de péché ! Du côté de Dieu, il y a les actes de la bonté, de la sagesse, de la miséricorde. Il y a les grâces : elles obligent aussi, n'est-ce pas, et, à certains égards, plus que les lois que d'ailleurs elles dépassent en nombre? Car qui les comptera ces grâces ? je dis celles qui se rencontrent dans l'existence humaine la

1. Miss. pro defunctis, Seq. « Dies iræ. »
2. In ictu oculi. I Cor. xv, 52.

moins privilégiée. On finirait plutôt de compter les étoiles. Or, tout est rappelé ici, vous le comprenez bien, et comme étant tout à fait nécessaire ; tout est représenté, tout est compté [1]. Qui a plus reçu doit davantage. Et du côté de l'âme, qu'y a-t-il ? L'obéissance ou la désobéissance aux lois ; la fidélité ou l'infidélité aux grâces. Rien n'est soustrait, rien n'est oublié, rien n'est pallié. « Tout est à nu », dit l'Écriture, « tout est à découvert, et jusqu'au dernier « fond » [2]. Les pensées, les affections, les intentions, les choix, les paroles, les actions, les omissions, les hésitations, les silences ; tout, absolument tout, depuis le premier instant de la vie raisonnable jusqu'au dernier soupir dans lequel l'âme s'est envolée. Pas d'issue, pas d'équivoque, pas de défense possible. C'est du oui ou du non ; du vrai ou du faux ; du bien ou du mal ; et le mot que Dieu dit sur tout cela est sans appel. La vérité montrée, c'est l'arrêt prononcé ; et l'arrêt prononcé, c'est la sentence exécutée.

Oui, il est simple et juste d'être effrayé du jugement de Dieu, et c'est en outre fort salutaire. Ne redoutez donc ni pour vous, ni pour vos enfants, ce qui peut soit réveiller, soit entretenir cette sainte crainte. Dieu seul sait ce qu'elle a sauvé d'âmes [3] ! L'étude de la vie et des œuvres des saints

1. « Par le livre du jugement dont parlent l'Écriture et l'Eglise, il faut entendre, écrit saint Augustin, une certaine opération illuminante et énergique de Dieu qui fait que les œuvres bonnes ou mauvaises sont vivement rappelées à chacun, et qu'un rapide coup d'œil de l'âme suffit à les embrasser toutes : de telle sorte que chaque âme est accusée ou excusée par sa propre conscience ; et c'est ainsi que tous et chacun sont jugés en un même instant. Cette action illuminante de Dieu est appelée un livre, parce qu'on lit d'une certaine manière tout ce que l'on se rappelle et voit à sa clarté. » De civit. Dei L. xx, c. 4.

2. Hebr. iv, 13.

3. « Je devenais chaque jour plus misérable, écrit saint Augustin, et vous vous rendiez plus prochain. Déjà vous avanciez la main qui allait me retirer de cette fange, et je ne m'en doutais pas. Rien ne me rappelait alors du fond de l'abîme des voluptés charnelles, hormis la crainte de la mort et du jugement que vous devez faire de

qui ont été favorisés de lumières spéciales sur le purgatoire comme sainte Catherine de Bologne et surtout sainte Catherine de Gênes, est précieuse pour les âmes à qui une sage direction conseille de s'exercer ainsi. Mais le livre par excellence où l'on apprend cette science des jugements divins, la source vive de ces précieux effrois, c'est la Passion de Jésus-Christ, sa double Passion intérieure et extérieure. Lisez assidûment ce livre; lisez-le humblement et en esprit de prière ; lisez-le avec foi, piété, amour, désir de le comprendre, désir surtout, désir sincère et généreux d'en pratiquer les enseignements : vous saurez ce qui en est de la sainteté de Dieu, du jugement qu'il porte sur le péché, et du traitement qu'en justice il inflige au pécheur. Vous le saurez, et de manière à pouvoir en instruire les autres.

II. Mais dans cette même doctrine catholique d'où nous tirons toutes ces raisons pour justifier nos craintes, quels motifs trouvons-nous aussi pour nous apaiser, nous consoler, nous réjouir dans l'attente des jugements de Dieu, et même, je vous le disais, pour les désirer et les appeler avec ardeur !

D'abord, que Dieu fasse tel ou tel acte, sa nature ne change point. « O Dieu ! vous êtes toujours le même », lui chante avec joie le Psalmiste [1]. Le Dieu qui juge les créatures est celui qui les a librement et gratuitement tirées du néant ; celui qui librement et gratuitement les destine à une félicité sans pareille, et ne les a créées qu'en vue de cette bienheureuse fin. C'est le Dieu que nous nommons et qui se nomme lui-même la Providence : c'est-à-dire ce qu'il y a de plus fidèle, de plus dévoué et de plus tendre ; l'assistance

nous : conviction que tant de doctrines diverses où s'était égaré mon esprit n'avait pu détruire en mon cœur. — Confess. Lib. VI, ch. 16.

1. Psaum. CI, 28.

en personne, la bonté en action, l'amour en exercice. Le Dieu qui nous juge, c'est celui dont l'Esprit-Saint nous dit, par saint Jean, qu'il est tout charité [1], et dont l'Église infaillible nous enseigne que sa miséricorde est sans mesure, et que son inclination la plus naturelle et, pour ainsi parler, « sa propriété, c'est d'avoir pitié et de faire grâce [2] ».

Il y a chez quelques chrétiens une idée fausse et malheureuse qui a pu leur venir de certaines prédications indiscrètes, ou d'auteurs spirituels portés à l'exagération : c'est que la miséricorde, qui abonde, il est vrai, dans le temps, finit pour nous avec le temps, et qu'au sortir de ce monde, nous n'avons plus à attendre que la justice. Rien n'est moins vrai. Si l'Écriture affirme que « même en sa colère » Dieu ne sait pas, Dieu ne peut pas « contenir sa miséri- « corde » [3] ; si, débordant de son cœur, même alors qu'il est ulcéré, elle trouve moyen de s'insinuer jusque dans la réprobation des coupables, qui tous, et grâce à elle, sont éternellement moins punis qu'ils ne le méritent [4], comment serait-elle absente du jugement, qui certes n'est point, de sa nature, un acte de colère, qui au contraire exclut la colère, étant et devant rester un acte de pure justice ? Comment y serait elle muette ? comment y serait-elle inerte ? Écoutez saint Augustin vous dire que « comme dans le temps de la miséricorde, c'est-à-dire dans la vie présente, il y avait déjà cependant une justice qui nous jugeait et nous châtiait ; de même, dans ce temps où la justice rend sur nous son jugement suprême, c'est-à-dire après notre mort, il y a encore de la miséricorde » [5].

Au reste, je vous l'ai rappelé, et il importe de s'en souvenir, ce n'est pas sa divinité, comme telle, qui nous juge. Le

1. I Jean. IV, 8.
2. Deus cui proprium est misereri semper et parcere. Miss. Rom Orat.
3. Psaum. LXXVI, 10.
4. S. Thomas.
5. Enarrat. in Psalm. CXVIII, Serm. 29.

juge, soit au jugement particulier, soit au jugement universel, c'est Dieu fait homme, Jésus-Christ Notre-Seigneur : Jésus, vous l'entendez, et il me semble que c'est assez dire. Oui, c'est devant Jésus que nous serons tous cités. A la bonne heure, et nous ne l'ignorons point, Jésus même peut être terrible. Saint Jean parle à bon droit des « colères de « l'agneau » [1] ; et la vérité est que pour ceux qui les ayant opiniâtrément provoquées, auront à les subir, ces colères seront épouvantables. Jésus est divinement puissant pour renverser, confondre et briser ses ennemis [2]. Même comme juge, sa justice est exacte jusqu'à être inflexible ; il ne laissera aucun mal impuni ; non pas même, c'est lui qui l'a dit, le mal d'une parole oiseuse [3]. Tout cela est indubitable. Mais, encore une fois, et si grave que le fasse ici l'exercice de sa judicature, en est-il modifié dans son fond ? N'est-il pas là, comme ailleurs, comme partout, le fils de l'homme, le fils de Marie, l'enfant de Bethléem, le bon pasteur, le défenseur de la femme adultère, le sauveur de Madeleine, le père du prodigue, le doux par excellence, la compassion incarnée, la bonté apparue, l'amour fait homme parmi les hommes, la victime de nos péchés, le Dieu de la croix, le Dieu Eucharistie, Jésus enfin ? Quelle raison dès lors d'être en paix et de désirer qu'il nous juge ! Ah ! pensez ce que vous voudrez des effets de son apparition dernière sur ses vrais, ses obstinés, ses irréconciliables ennemis. Mais êtes-vous de ceux-là ? Avez-vous des cœurs d'antéchrists ? Et si faibles, disons si pécheurs que soient vos enfants, croyez-vous qu'ils aient de tels cœurs et veuillent mourir en révoltés ? Mais si vous n'êtes pas des ennemis de Jésus, vous êtes donc ses servantes, ses amies : amies imparfaites, il est trop vrai ; amies qui ont besoin, un

1. Apoc. VI, 16.
2. Psaum. II, 9.
3. Matth. XII, 36.

immense besoin d'indulgence, et doivent réclamer mille pardons, amies néanmoins, sincèrement amies par le fond. Or, je vous le demande, est-ce que d'avoir affaire à Jésus, d'être examiné et jugé par Jésus, pour des serviteurs, des amis, des frères, des membres de Jésus, ce peut être définitivement le sujet d'une grande épouvante ?

Autre chose. Une des peines les plus amères, hélas ! et les plus fréquentes en ce monde, assurément, c'est d'être mal jugé. Parfois c'est notre faute. Nos bons vouloirs, nos meilleures intentions sont souvent enveloppés dans de tels défauts de caractère, dans des formes si désagréables, dans des paroles si brusques, dans de si étranges maladresses, qu'on ne peut, en justice, imputer au prochain de ne les deviner point, et, par suite, de ne nous en savoir aucun gré. Mais souvent aussi, très-souvent, c'est la faute du prochain : non pas toujours sa faute en ce sens qu'il soit réellement coupable en nous méconnaissant -- (cela peut bien arriver, et arrive journellement dans le monde, dont le caractère le plus saillant est sans contredit la malveillance) ; —mais la faute du prochain, en ce sens que ces méconnaissances, avec les jugements qui s'en suivent, tiennent à son inattention, à sa légèreté, ou même à une mesure de grossièreté qui l'empêche de sentir les délicatesses. Cette peine nous vient des étrangers ; elle nous vient de nos proches, voire de ceux qui nous sont le plus chers. Dieu le permet pour notre bien ; mais, en soi, cela est dur. Ce qui l'est davantage et que Dieu permet aussi, surtout pour certaines âmes, dont son amour est plus jaloux, et veut tirer plus de gloire, c'est qu'on soit non-seulement méconnu, mais injustement accusé, mais calomnié, mais diffamé, mais maltraité. La vie des saints en offre beaucoup d'exemples. Or, dites-le-moi, est-ce que alors, et sans même avoir été poussé jusqu'à de telles extrémités d'humiliation et de peine, la pensée de ce juge divin qui voit tout, qui tient

compte de tout, que rien n'illusionne, que personne n'influence ; de ce juge intègre, infaillible et clément, de ce juge enfin qui prononce en dernier ressort et force toute créature à confesser que son jugement est juste et vrai : est-ce que cette pensée, dis-je, ne vous est pas inexprimablement douce et consolante ? Est-ce que vous n'en appelez pas instinctivement à ce juge ? Est-ce que vous ne désirez point qu'il paraisse et qu'il parle ? Oh ! oui, à toute âme injustement jugée, et même à toute âme droite qui joint à l'expérience du monde le sens et le souci des intérêts de Jésus, les jugements des hommes donnent faim et soif des jugements de Dieu. Si même ils n'étaient pas méchants, ces jugements humains resteraient encore si vains, si courts, si irréfléchis, souvent si absurdes !

Vienne donc la grande clarté. On y verra le mal sans doute ; mais aussi et d'abord on y verra le bien, tout le bien, et il y en a tant qui demeure caché sur la terre! Surtout on y verra *le vrai*. Ah ! le vrai ! y a-t-il rien de plus désirable et qu'une âme chrétienne puisse souhaiter avec plus de passion ? Le vrai ! la vérité faite, la vérité dite, la vérité montrée, la vérité reconnue et avouée, la vérité triomphante et régnant souverainement, paisiblement, immuablement, au milieu des acclamations de tous ceux qui l'auront aimée, et par-dessus le silence éternel de tous ceux qui auront eu le malheur et l'injustice de la haïr ! Cette grande *épiphanie* du vrai, c'est Dieu pleinement justifié, Dieu saintement vengé ; c'est toute sa conduite expliquée, sa bonté illustrée, son amour mis en évidence, sa gloire enfin, sa pure, son immaculée, sa chère gloire, plus nécessaire que tout, sa gloire établie pour jamais hors de tout doute et de toute discussion. Là est la joie suprême de toute créature capable de la vraie joie. Le jugement nous la réserve. C'est pourquoi, malgré tout, par-dessus tout, et quelles que pussent être ici leurs craintes personnelles, les

saints, les vrais fidèles, les vrais chrétiens, les vrais enfants de Dieu ont toujours aimé, invoqué et attendu avec une sorte de sainte impatience ce jugement final, moins important encore à leur félicité qu'à l'honneur de celui qu'ils aiment infiniment plus qu'eux-mêmes.

Mères chrétiennes, ce jugement viendra pour tous. Pour tous, pour vous par conséquent, il est en train de venir. La matière s'en prépare, et chaque jour vos comptes se dressent. Pensez-y, et tenez vos cœurs toujours prêts. Vivez de manière à ce que se vérifient en vous ces magnifiques et rassurantes paroles du Maître ; « Tandis que « celui qui fait le mal hait la lumière et ne vient point à la « lumière, de peur qu'elle révèle ses œuvres » ce qui est du même coup les accuser et les châtier, « au contraire « quiconque fait la vérité vient » droit et volontiers « à « la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées parce « qu'elles sont faites en Dieu » [1] ; dans son esprit, conformément à ses pensées, à ses volontés adorables ; et que, dès lors, en les regardant, il ne peut que les reconnaître, les agréer et les bénir. Vivez comme ces croyants fidèles, dont Notre-Seigneur a dit : « Celui qui entend ma parole et croit en celui qui m'a envoyé, ne vient pas en jugement » ; car le juge, au tribunal de qui l'ordre exige qu'il comparaisse, n'a qu'à confesser et à proclamer ceci : qu'en passant, par la grâce, du péché à la justice, du monde et de lui-même à Dieu, « il a passé de la mort à la vie » [2], à la vie éternelle. C'est vous dire en définitive : vivez comme la femme forte, dans l'esprit de la sainte Église, dans l'esprit de la bienheureuse Vierge, lequel n'est au fond que l'esprit trois fois saint de Jésus. Alors, soyez-en sûres, en ce jour de votre trépas que l'Église appelle « votre naissance » ; en ce jour où l'on vous pleurera, mais où vous commence-

1. Jean. III, 20, 21.
2. Ibid. V, 24.

rez de ne pouvoir plus pleurer; en ce jour de votre délivrance et de votre triomphe, Dieu, parlant de vous à ses anges, Dieu convoquant ses saints et les faisant tous entrer dans son glorieux amour pour vous, leur dira : La voici, ma servante fidèle, la voici à ces portes où se rend la justice. Que ses œuvres la louent donc et forment sa couronne : unissez-vous à moi et donnons-lui le fruit de ses mains.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. v

I. — INTRODUCTION GÉNÉRALE AUX CONFÉRENCES.

Du triple but de l'association des mères chrétiennes, et de trois sortes de fruits qu'elle doit produire. 1

II. — INTRODUCTION A LA PARABOLE DE LA FEMME FORTE.

Explication du préambule; et des admirables leçons que Bethsabée y donne à Salomon, son fils. 17

III. — Exposition du mystère de la femme forte. La sainte Vierge; l'Église; l'âme chrétienne

Qui trouvera la femme forte? Son prix est celui des objets rares qui viennent de loin, et qu'on apporte des derniers confins de la terre. 33

IV. — De la confiance que tout époux humain doit pouvoir mettre en son épouse; et de trois marques signalées de confiance que Jésus-Christ, l'Époux divin, donne à chaque mère.

Le cœur de son époux s'est reposé sur elle avec confiance, et il n'aura nul besoin de chercher des dépouilles. 61

V. — Des principaux caractères de l'amour de Dieu pour nous, et de l'amour que nous devons lui rendre.

Elle lui rendra le bien, et non le mal, durant tous les jours de sa vie. 75

VI. — Du travail manuel; et des mystères cachés sous les symboles de la laine et du lin.

Elle a cherché la laine et le lin, et elle les a travaillés avec des mains intelligentes. 91

VII. — Pourquoi la femme forte est comparée à un navire. Du pain dont elle nourrit ses fils : à savoir de l'autorité, de la vérité et de l'amour; et de la région lointaine où elle va chercher ce pain.

Elle a été semblable au navire d'un marchand, apportant de pays lointains le pain qui lui est nécessaire. 107

VIII. — Du règlement chrétien du sommeil : à savoir des saintes veilles, des levers généreux et des levers-matin.

Elle se lève quand il est encore nuit, et partage entre ses serviteurs le travail et la nourriture. 123

IX. — Interprétation, selon le double sens littéral et mystique, du champ que la femme forte achète et de la vigne qu'elle plante.

Elle a considéré un champ et l'a acheté; du fruit de ses mains elle y a planté une vigne. 137

X. — De la nécessité de la force, et des liens qui la rattachent à la vertu de chasteté signifiée par la ceinture dont la femme forte s'entoure les reins.

Elle a fait de la force une ceinture à ses reins, et augmenté ainsi la vigueur de son bras. 151

XI. — Comment et en quel sens la vie chrétienne est un négoce ; et des goûts qui font voir à l'âme que ce commerce est bon.

Ellé a goûté et elle a vu qu'elle fait un bon commerce : sa lampe ne s'éteindra pas tant que durera la nuit. 165

XII. — Ce que sont les œuvres de force auxquelles la femme forte met la main, et ce que signifie le fuseau qu'elle prend entre ses doigts.

Elle a mis la main aux fortes entreprises, et ses doigts ont saisi et manié le fuseau. 177

XIII. — Des excellences de l'aumône chrétienne, et des deux formes principales qu'elle emprunte aux différentes conduites de Dieu avec l'homme comme créateur et comme rédempteur.

Elle a ouvert sa main à l'indigent, et elle a tendu ses mains aux pauvres. . . 193

XIV. — De l'hiver des âmes ; et comment, en vue de cet hiver, toute mère chrétienne doit munir ses enfants d'une double science, d'une double force et d'un double amour.

Elle ne craindra pas pour sa maison la rigueur des temps de neige, parce que tous ceux dont cette maison se compose sont pourvus de doubles vêtements. . . . 207

XV. — De la grâce et de la gloire dont la femme forte est intérieurement revêtue par cela seul qu'elle fait saintement tous les actes de sa vie humaine.

Elle a fait pour se vêtir des tapisseries et des broderies ; son habillement est de lin et de pourpre. 225

XVI. — Des graves et nombreux devoirs de l'épouse à l'égard de l'époux considéré comme homme public; et de la précieuse influence qu'en accomplissant ces devoirs, elle exerce indirectement sur la société.

Son mari sera illustre dans les lieux où se rend la justice, quand il siégera parmi les anciens de son pays. 241

XVII. — Des revers; de leur utilité et de la conduite que toute femme chrétienne y doit tenir : d'où l'on passe à l'explication spirituelle de trois mots mystérieux qui se suivent dans ce verset, et marquent tout le progrès du règne de Dieu dans les âmes.

Elle a fait une pièce de toile et elle l'a vendue; elle a livré une ceinture aux marchands de Chanaan. 255

XVIII. — De la sainte et sanctifiante lumière que répand la vraie vertu; et comment l'un des fruits d'une vertu précoce et constante est de rendre la vieillesse digne, sereine, honorée et joyeuse.

La force et la splendeur lui forment un vêtement, et elle sera dans la joie lorsque viendra son dernier jour. 271

XIX. — Comment Jésus, notre sagesse, est à la fois l'atmosphère et l'aliment des âmes.

Elle a ouvert sa bouche à la sagesse. . 287

XX. — Des règles posées par Dieu à la parole humaine.

Elle a ouvert sa bouche à la sagesse. . 303

XXI. — Comment la femme est la gardienne spéciale de « la loi de clémence »; et comment, à ce titre, le ministère de l'intercession et de la médiation lui est dévolu dans la famille.

Et la loi de clémence est sur ses lèvres; sa langue sert d'organe à cette loi. . . 323

XXII. — Des sentiers de l'enfant, depuis sa naissance jusqu'à son mariage; et des devoirs de la mère chrétienne dans les phases successives de ce long et important trajet.

Elle a considéré les sentiers de sa maison. 337

XXIII. — Des devoirs réciproques des maîtres et des serviteurs.

Elle a considéré les sentiers de sa maison. 361

XXIV. — De la fortune, du ménage et du mobilier.

Elle a considéré les sentiers de sa maison. 383

XXV. — De trois sortes de travaux divinement requis pour que l'âme ne mange pas dans l'oisiveté le pain eucharistique.

Et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. 405

XXVI. — Comment les fils de la femme forte se lèvent et sont debout; et du triomphe que, de concert avec l'époux, ils font à leur bienheureuse mère.

Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse; son mari s'est levé à son tour et l'a comblée d'éloges. 431

XXVII. — Comment ce que disent les fils de la femme forte, que leur mère dépasse toutes les autres, n'a sa réalité complète que dans les deux mères surnaturelles, la sainte Vierge Marie et la sainte Église catholique.

Beaucoup d'autres femmes ont amassé des richesses; vous, vous les avez toutes surpassées. 445

XXVIII. — De la grâce, de la beauté, et de la crainte de Dieu.

La grâce est trompeuse et la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu est celle qui sera louée. 479

XXIX. — Du jugement de Dieu qui conclut toutes choses.

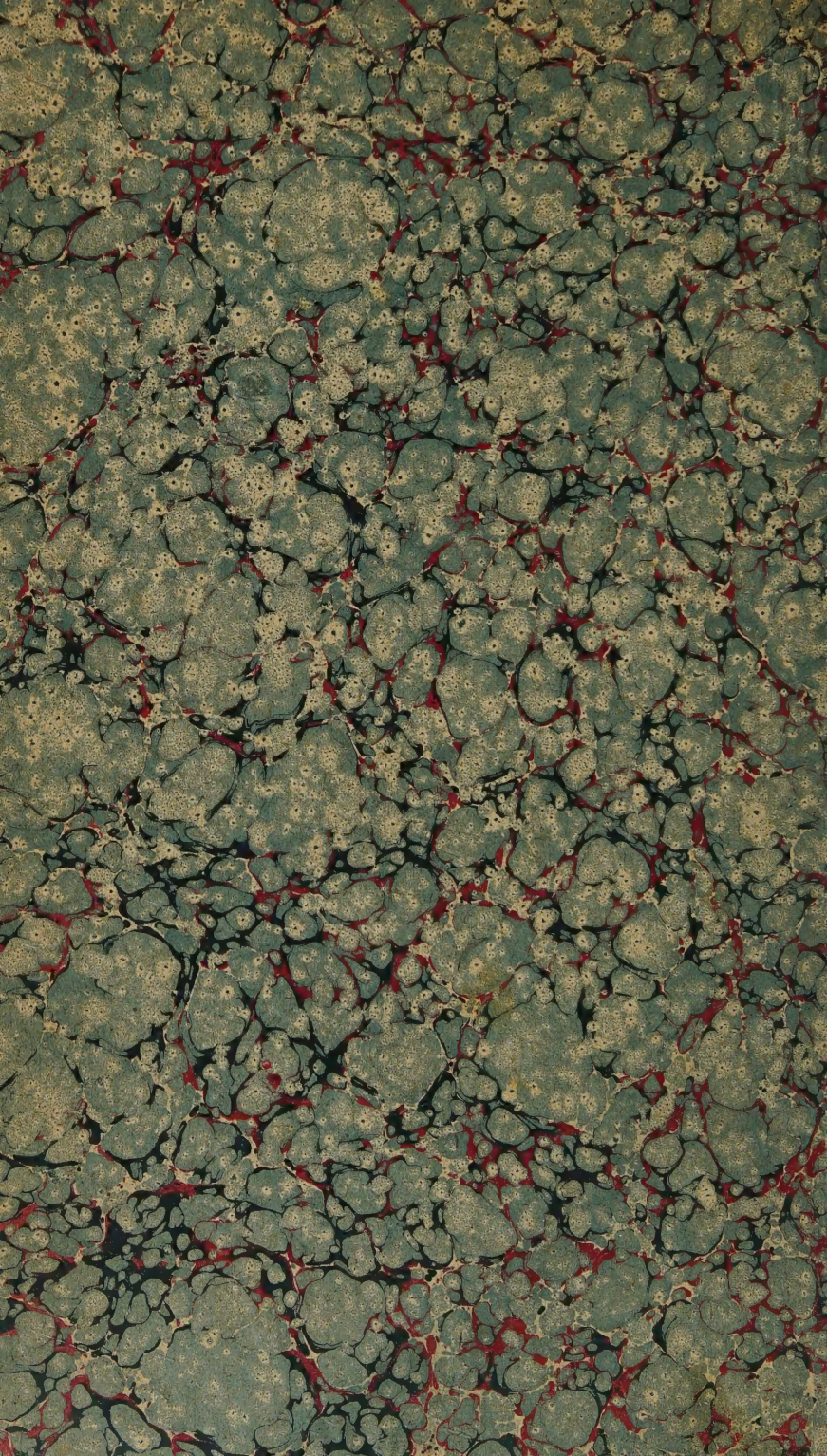
Donnez lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent dans les lieux où se rend la justice. 501

POITIERS. — TYP. DE H. OUDIN FRÈRES.

ERRATA.

Au lieu de	Lire.
P. 50. Ligne 12. Je dis cet homme absolu qui est le Christ Jésus.	Je dis cet homme parfait qui est le Christ Jésus.
P 273. Lignes 14 et 15. Puisqu'elle atteint et modifie.	Puisqu'elle affecte.
P. 285. Note. Eccli. Chap. II, 18, 38.	Eccli. Cap. LI. 18, 38.

Note explicative. Page 47, ligne 26, nous disons : Les justes prient ; mais, préparant le monde à recevoir cette grâce, leurs prières n'ont point la vertu d'en hâter le moment. — Cela ne va nullement à exclure l'opinion très-commune et très-fondée des théologiens qui enseignent que les prières des saints et surtout de la très-sainte Vierge ont hâté la venue du Messie. L'action de ces causes secondes étant éternellement prévue par Dieu, cause première et souveraine, il est clair que, éternellement aussi, il en tient compte pour fixer *en fait* l'heure de l'Incarnation ; c'est de cette heure-là seule que nous disons qu'une fois réglée par Dieu, rien ne la change. Au reste, nous avons clairement indiqué notre pensée sur ce point dans la dix-neuvième Conférence, p. 295 de ce volume.



48187

248.44
G25

AUTHOR GAY, CHARLES

TITLE Conférences Aux Mères Chrétiennes
Tome I. La Femme Forte.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

48187